



EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

DÉCEMBRE.

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

DÉCEMBRE.





A LYON,
Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.



TABLE

Des Titres contenus dans ce douzieme Volume.

PREMIER JOUR.

SAINT ELOY, EVÊQUE DE NOYON. pag. 1
L'Epître de la Messe, 10
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 12
Méditation. De ceux qui quittent Dieu après l'avoir servi quelque temps, 13
Pratiques de Piété, 16

SECOND JOUR.

SAINTE BIBIANE, VIERGE ET MARTYRE, 18
L'Epître de la Messe, 23
Réflexions sur l'Epître, 24
L'Evangile de la Messe, 25
Méditation. De l'éternelle félicité, 27
Pratiques de Piété, 30

TROISIEME JOUR.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, 31
L'Epître de la Messe, 56
Réflexions sur l'Epître, 57
L'Evangile de la Messe, 59
Méditation. Du zele que chacun doit avoir pour son salut et pour celui des autres, ibid.
Pratiques de Piété, 62

QUATRIEME JOUR.

SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE, 64
L'Epître de la Messe, 73
Réflexions sur l'Epître, 74
L'Evangile de la Messe, 76
Méditation. De la vigilance Chrétienne, 77
Pratiques de Piété, 80

CINQUIEME JOUR.

SAINT SABAS, ABBÉ, 81
L'Epître de la Messe, 90
Réflexions sur l'Epître, 91
L'Evangile de la Messe, 93
Méditation. Combien la vertu est aisée en toutes sortes d'états et de conditions, 94
Pratiques de Piété, 96

SIXIEME JOUR.

SAINT NICOLAS, EVÊQUE, 97
L'Epître de la Messe, 105
Réflexions sur l'Epître, 106
L'Evangile de la Messe, 108
Méditation. Qu'il n'est point d'état d'où il soit plus difficile de sortir que de l'état de tiédeur, 109
Pratiques de Piété, 112

SEPTIEME JOUR.

SAINT AMBROISE, EVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE, 113
L'Epître de la Messe, 128
Réflexions sur l'Epître, 129
L'Evangile de la Messe, 131
Méditation. De la préparation à la Fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, 132
Pratiques de Piété, 135

HUITIEME JOUR.

LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, 135
L'Epître de la Messe, 156
Réflexions sur l'Epître, 158
L'Evangile de la Messe, 160
Méditation. De la Conception Immaculée de la sainte Vierge, 161
Pratiques de Piété, 166

NEUVIEME JOUR.

SAINTE LÉOCADIE, VIERGE ET MARTYRE, 169.
L'Epître de la Messe, 176
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 178
Méditation. De la lecture spirituelle, 179
Pratiques de Piété, 182

DIXIEME JOUR.

SAINTE EULALIE, VIERGE ET MARTYRE, 183
L'Epître de la Messe, 191
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 193
Méditation. Qu'on ne trouve de vraie liberté qu'au service de Dieu, 194
Pratiques de Piété, 197

ONZIEME JOUR.

SAINT DAMASE, PAPE, 198
L'Epître de la Messe, 206
Réflexions sur l'Epître, 207
L'Evangile de la Messe, 209
Méditation. Des mauvaises Compagnies, ibid.
Pratiques de Piété, 212

DOUZIEME JOUR.

SAINT SPIRIDION, EVÊQUE, 213
L'Epître de la Messe, 222
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 224
Méditation. De la providence particuliere que Dieu a envers ses serviteurs, 225
Pratiques de Piété, 227

TREIZIEME JOUR.

SAINTE LUCE, VIERGE ET MARTYRE, 229
L'Épître de la Messe, 236
Réflexions sur l'Epître, 237
L'Evangile de la Messe, 238
Méditation. Combien Dieu hait le péché, 239
Pratiques de Piété, 242

QUATORZIEME JOUR.

SAINT JEAN DE LA CROIX, 243
L'Épître de la Messe, 255
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Évangile de la Messe, 257
Méditation. Des regrets d'un damné, 258
Pratiques de Piété, 261

QUINZIEME JOUR.

L'OCTAVE DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE, 262
L'Épître de la Messe, 270
Réflexions sur l'Epître, 272
L'Évangile de la Messe, 274
Méditation. Sur la Conception Immaculée de la sainte Vierge, 275
Pratiques de Piété, 278

SEIZIEME JOUR.

SAINT ABDON, ARCHEVÊQUE DE VIENNE, 279
L'Epître de la Messe, 287
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 289
Méditation. De l'amour que nous devons avoir pour Dieu, ibid.
Pratiques de Piété, 293

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT LAZARE, EVÊQUE ET MARTYR, 294
L'Epître de la Messe, 306
Réflexions sur l'Epître, 307
L'Evangile de la Messe, 308
Méditation. De la confiance que nous devons avoir en Jesus-Christ, 310
Pratiques de Piété, 312

DIX-HUITIEME JOUR.

L'Attente de l'Enfantement DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, *qu'on appelle aussi* LA FÊTE DE L'*O*. 314
L'Epître de la Messe, 321
Réflexions sur l'Epître, 322
L'Evangile de la Messe, 323
Méditation. Sur la Fête de l'Expectation de la sainte Vierge, 325
Pratiques de Piété, 328

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT TIMOTHÉE, ET SAINTE MAURE SA FEMME, MARTYRS, 329
L'Epître de la Messe, 337
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 339
Médit. De l'état humiliant de Jesus naissant, 340
Pratiques de Piété. 343

VINGTIEME JOUR.

La Commémoration des Fidelles Trépassés, 344
L'Epître de la Messe, 349
Réflexions sur l'Epître, 350
L'Evangile de la Messe, 351
Méditation. Du Sacrement de l'Extrême-Onction, 352
Pratiques de Piété, 356

VINGT-UNIEME JOUR.

Saint Thomas, Apôtre, 357
L'Epître de la Messe, 368
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 370
Méditation. De la Foi, 371
Pratiques de Piété, 373

VINGT-DEUXIEME JOUR.

Saint Flavien, Martyr, 374
L'Epître de la Messe, 380
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 382
Méditation. De la douceur de la vertu, ibid.
Pratiques de Piété, 385

VINGT-TROISIEME JOUR.

Sainte Victoire, Vierge et Martyre, 386
L'Epître de la Messe, 392
Réflexions sur l'Epître, 393
L'Evangile de la Messe, 395
Méditation. De la véritable vertu, 396
Pratiques de Piété, 397

VINGT-QUATRIEME JOUR.

LA VEILLE DE NOEL, 400
L'Epître de la Messe, 406
Réflexions sur l'Epître, 407
L'Evangile de la Messe, 409
Méditation. De la préparation à la Fête de demain, ibid.
Pratiques de Piété, 412

VINGT-CINQUIEME JOUR.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST, *communément* LA FÊTE DE NOEL, 414
L'Epître de la Messe, 424
Réflexions sur l'Epître, 425
L'Evangile de la Messe, 426
Méditation. De la Nativité de Notre-Seigneur Jesus-Christ, 428
Pratiques de Piété, 431

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR, 432
L'Epître de la Messe, 439
Réflexions sur l'Epître, 441
L'Evangile de la Messe, 442
Méditation. Sur la Fête de saint Etienne, 443
Pratiques de Piété, 446

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT JEAN, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE, 447
L'Epître de la Messe, 459
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 461
Méditation. Sur la Fête de saint Jean l'Évangéliste, ibid.
Pratiques de Piété, 464

VINGT-HUITIEME JOUR.

LES SAINTS INNOCENS, 466
L'Epître de la Messe, 474
Réflexions sur l'Epître, 475
L'Evangile de la Messe, 476
Méditation. Sur la Fête des Saints Innocens, 477
Pratiques de Piété, 480

VINGT-NEUVIEME JOUR.

S. THOMAS, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, ET MARTYR, 481
L'Epître de la Messe, 496
Réflexions sur l'Epître, 497
L'Evangile de la Messe, 498
Méditation. De la fin de l'Année, 499
Pratiques de Piété, 503

TRENTIEME JOUR.

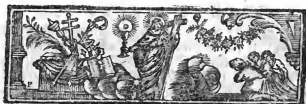
SAINT SABIN EVÊQUE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS, 504
L'Epître de la Messe, 510
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 512
Méditation. Du regret que l'on doit avoir à la fin de l'année, d'en avoir mal employé le temps, 513
Pratiques de Piété, 516

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT SYLVESTRE, PAPE, 517
L'Epître de la Messe, 524
Réflexions sur l'Epître, 525
L'Evangile de la Messe, 526
Méditation. De la consolation qu'on a à la fin de l'année d'en avoir bien employé le temps, 527
Pratiques de Piété, 530

Fin de la Table du Tome douzieme.

EXERCICES



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

DÉCEMBRE.

PREMIER JOUR.

SAINT ELOY, EVÊQUE DE NOYON.

SAINT ELOY, l'un des plus grands ornemens de l'Eglise de France, naquit dans le Village de Cadillac en Limousin, vers l'an 588. Il étoit fils d'un honnête Bourgeois nommé Eucher, qui dans la médiocrité de sa condition et de sa fortune vivoit avec honneur, et se distinguoit par sa probité. Sa mere nommée Terrige, ne se distinguoit pas moins par sa piété et par sa sagesse. Etant enceinte de notre Saint, elle eut un songe qui lui fit comprendre que l'enfant dont elle étoit grosse, seroit un jour quelque chose de grand. Il lui sembla voir un aigle qui du plus haut du Ciel étoit venu par trois fois fondre sur elle, volti-

geant ensuite autour de sa couche comme par respect. Un bon Prêtre à qui elle déclara sa vision, lui prédit qu'elle accoucheroit d'un fils qui seroit grand devant Dieu et devant les hommes par son éminente sainteté. Ce qui obligea ses parens à lui donner le nom d'Eligius ou d'Eloy, pour signifier qu'il avoit été choisi de Dieu, même avant sa naissance; et les soins qu'ils prirent de l'élever dans la crainte de Dieu, répondirent à l'idée que leur avoient donné toutes ces prédictions. Ils le formerent de bonne heure aux exercices de la piété. Son esprit et son cœur, dociles aux impressions de la grace, et son beau naturel, laisserent peu à faire à l'éducation. Il parut d'abord né pour la vertu, et sa dévotion se fit admirer dès son enfance. Son pere l'ayant fait instruire dans les principes des sciences humaines et divines, le voyant naturellement adroit dans tout ce qu'il faisoit, et sur-tout remarquant en lui beaucoup d'industrie et de délicatesse pour les ouvrages de la main, le mit chez un Orfevre de Limoges. Cet habile Maître trouva dans son éleve un génie si éminent, et un talent si rare, qu'il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour lui apprendre toutes les finesses de l'art. Eloy en sut bientôt plus que son Maître; mais ce qui le fit plus estimer, fut son humeur douce et officieuse, sa droiture, et une piété chrétienne qui ne se démentit jamais. On le voyoit assidu à l'Eglise, et les jours de Dimanches et de Fêtes étoient tous consacrés à la Priere, aux Offices divins, et aux œuvres de charité. On l'appeloit le Religieux séculier, tant il étoit régulier à remplir tous les devoirs de la perfection Chrétienne; et le jeune Orfevre si habile dans son art, l'étoit encore plus dans la science pratique des Saints.

A l'âge d'environ trente ans la Providence le conduisit à Paris. Il s'y distingua bientôt par son habileté et par sa vertu, dans cette Capitale de

la France. Il se fit connoître à Bobbon Intendant des Finances, qui charmé de son adresse lui fit faire plusieurs ouvrages de prix. Ce Ministre après avoir fait plusieurs épreuves de son habileté, fut ravi d'aise d'avoir occasion de le produire. Le Roi Clotaire II avoit envie de faire faire une chaise d'or et de pierreries selon le modele de son idée, que nul Ouvrier de Paris n'avoit pu attraper. Bobbon qui connoissoit le génie et l'adresse d'Eloy, dit au Roi qu'il avoit trouvé l'homme de France qui feroit le mieux cet ouvrage. Le Prince fit prendre dans son trésor, une quantité d'or et de pierreries considérable, pour la délivrer à l'Ouvrier, et la lui faire mettre en œuvre. Eloy travailla sur le modele qu'on lui avoit tracé; et de l'or qu'on lui avoit donné il fit deux chaises, qui surpassoient l'idée que le Roi s'en étoit formée. Il n'en présenta qu'une d'abord. Le Prince fut surpris de la diligence de l'Ouvrier, et de la beauté de l'ouvrage; mais son étonnement fut bien plus grand, quand on lui présenta la seconde à laquelle il ne s'attendoit pas. Cette aventure fit connoître notre Saint à la Cour. Le Roi charmé non-seulement de l'habileté de l'Ouvrier, mais encore de sa bonne foi et de sa sagesse, le prit en affection, et il ne l'eut pas entretenu deux ou trois fois, qu'il lui donna toute sa confiance. Eloy devint le favori du Prince, mais il n'abusa pas de sa faveur. On ne le vit point ni moins humble, ni moins retenu, ni moins dévot. La pureté de ses mœurs, sa tendre dévotion, et la régularité inaltérable de sa conduite, le rendoient tous les jours plus estimable. Le Roi ne cessoit d'en faire l'éloge en présence des Courtisans, et sa vertu le mit toujours à l'abri de la jalousie. Le Prince lui donna un appartement dans le Palais; il prenoit plaisir à le voir travailler, et à s'entretenir avec lui; et plus il le voyoit de près, plus il découvroit en lui de

vertu et de sagesse. Le Roi charmé de tant de belles qualités, voulut l'attacher à son service par des liens encore plus étroits, et qu'il ne fût plus permis de rompre. Etant un jour dans sa maison de Ruel, il le fit venir, et lui proposa de lui jurer fidélité sur les saintes Reliques. Le seul nom de serment alarma sa délicatesse de conscience. Se souvenant que Jesus-Christ avoit défendu tout jurement à ses Disciples, il ne put se résoudre à mettre la main sur la châsse, et encore moins à jurer. Mon Prince, lui dit-il, Dieu me défend de jurer, mais il me commande de vous être fidelle, cela doit me suffire, et votre Majesté peut être assurée que je lui serai fidelle jusqu'à la mort. En disant ces mots, il ne put retenir ses larmes. Le Roi en fut touché, et ne voulut pas le presser davantage. Saint Ouen âgé alors de treize ou quatorze ans qui se trouvoit présent, fut si charmé de la modestie et de la piété de notre Saint qu'il voulut être dès-lors non-seulement son ami, mais son Disciple, et cette amitié si étroite et si pure ne finit plus.

Cependant bien loin que l'air de la Cour altérât l'innocence d'Eloy, sa dévotion y devint tous les jours plus pure et plus éclatante. L'éclat des grandeurs du monde l'en dégoûtoit toujours plus. Il resolut de mener une vie encore plus parfaite. Il commença par une confession de toute sa vie, qui quoique très-innocente ne laissa pas de lui causer de vifs regrets, et de cuisans remords qui le firent avoir recours à toutes les rigueurs de la plus austere pénitence. Son jeûne devint continuel; il passoit une partie de la nuit à prier, et à méditer les plus grandes et les plus terribles vérités de la Religion, et macéroit sans cesse sa chair par mille cruautés innocentes. Toutes ces rigueurs de la pénitence ne purent pas cependant calmer ses inquiétudes, ni adoucir sa douleur sur ses péchés passés. Ses larmes ne tarissoient point,

ses craintes augmentoient, et il ne cessoit d'implorer la divine miséricorde. Cette inquiétude salutaire le porta un jour à solliciter son Sauveur avec une vive foi, de lui faire connoître si sa pénitence lui étoit agréable.

Il avoit dans sa chambre diverses Reliques de Saints suspendues à son plancher, sous lesquelles il avoit coutume de faire son Oraison la nuit, prosterné contre terre. Etant une nuit dans cette posture humiliée, il se laissa aller au sommeil. Etant ainsi assoupi, il lui sembla voir quelqu'un qui lui disoit que sa priere étoit exaucée, et qu'il alloit en voir des marques sensibles. S'étant éveillé, il se trouva toute la tête mouillée d'une liqueur odoriférante qui distilloit de la châsse où étoient ces Reliques. Cet événement merveilleux le consola et calma ses alarmes.

Le Roi Clotaire étant mort, Dagobert son fils lui succéda, et enchérit encore sur l'estime et l'amitié que son pere avoit eues pour notre Saint, qu'il honora de sa confiance. Saint Eloy profitant de cette faveur, inspira à ce Prince de grands sentimens de Religion, le retira de plusieurs déréglemens, et le porta à mener une vie véritablement chrétienne. Comme la faveur de notre Saint auprès du Prince augmentoit tous les jours, les Courtisans à qui la haute vertu du Saint étoit à charge, n'oublierent rien pour le décrier auprès du Roi; mais toutes leurs calomnies ne servirent qu'à rendre sa vertu plus éclatante; et ils n'eurent point de plus puissant protecteur auprès du Prince que saint Eloy. Il continua l'Orfévrerie sous Dagobert; mais il eut la satisfaction de ne travailler presque plus que pour la gloire des Saints et de l'Église.

Comblé de biens par le Roi, il en combla les pauvres. On ne peut guere porter la charité plus loin: il employoit tous ses biens à nourrir les pauvres, à racheter les captifs, ou à faire des

établissemens de piété. Un des premiers qu'il fit, fut la fondation de la célebre Abbaye de Solignac sur un fonds de terre que le Roi lui donna près de Limoges. Il la dota richement, la mit sous la regle de Saint-Colomban; et ce Monastere devint si florissant qu'il fut d'abord le modele et la source de beaucoup d'autres. Il en fonda quelques autres dans le Limousin; et le Roi lui ayant donné une belle maison dans Paris, il en fit un célebre Monastere de Filles, sous le nom de Saint-Martial, où il mit jusqu'à trois cents Religieuses sous la conduite de sainte Aure. On avoit besoin pour la commodité de ce grand Monastere d'une petite place qui étoit du domaine du Roi; il la lui demanda, et il l'obtint sur le plan qu'il en avoit présenté à sa Majesté. Mais s'étant depuis apperçu qu'il y avoit eu du mécompte d'un pied dans la mesure de la terre, il en fut si affligé, que se jetant aux pieds du Roi, il s'offrit à la mort pour expier sa faute. Cette délicatesse de conscience charma toute la Cour; et le Prince eut raison de dire que la fidélité de ceux qui sont à Jesus-Christ, condamne bien la mauvaise foi des gens du monde. Notre Saint fit encore plusieurs autres établissemens de piété: il fit bâtir à Paris l'Eglise sous le nom de Saint-Paul, laquelle est aujourd'hui une des plus considérables Paroisses de la Ville.

Il avoit beaucoup d'estime et de penchant pour la vie religieuse; sa maison étoit la retraite ordinaire des Religieux étrangers, qui trouvoient en lui un parfait modele de la vie la plus pénitente et la plus réguliere. Le Roi avoit tant de confiance en sa vertu et en son habileté, qu'il l'envoya en Ambassade vers le Comte de Bretagne, pour terminer quelques différends entre les deux Cours. Toute sa route ne fut qu'un enchaînement d'aumônes et de bonnes œuvres. Son Ambassade eut tout le succès qu'on en pouvoit sou-

aiter. Les applaudissemens qu'il en reçut aug-
ıenterent son dégoût pour tout ce qu'il y a de
lus tentant dans le monde. Il augmenta ses exer-
ices de pénitence et de piété ; il se revêtit d'un
ude cilice qu'il ne quitta plus. La priere, la
ecture et les bonnes œuvres occupoient tout son
emps. On l'appeloit le Religieux de la Cour ;
ussi étoit-il aussi recueilli et retiré au milieu de
ı Cour, que dans la plus affreuse solitude. Mais
Dieu avoit destiné notre Saint à être un des plus
clatans ornemens de l'Episcopat, après avoir été
admiration de toute la Cour.

Saint Acaire Evêque de Noyon et de Tournay
tant mort, le Clergé et le peuple convinrent
ous de demander saint Eloy pour leur Evêque.
Dagobert étoit mort ; et Clovis II son fils, ne
ouvoit se résoudre à se priver de la présence
'un sujet dont les sages conseils lui étoient si
écessaires. Cependant le besoin de l'Eglise l'em-
orta sur les besoins de l'Etat. Le plus grand obs-
acle qu'on trouva, fut dans l'humilité du Saint ;
n le surmonta, et malgré ses prieres, ses larmes
t ses oraisons, il fallut se résoudre à recevoir les
Ordres sacrés ; après quoi il se rendit à Rouen,
où il fut ordonné Evêque l'an 640, avec son cher
ami saint Ouen qui en fut sacré en même-temps
Evêque. Saint Eloy ne revint à la Cour que pour
ui dire adieu pour toujours. Il se rendit à Noyon
où il fut reçu avec cette joie universelle qu'ins-
pire l'opinion d'une sainteté universellement re-
connue. Il conserva toujours dans l'Episcopat la
même humilité, le même esprit d'oraison et de
pénitence. Sa maison fut toujours celle des pau-
vres, et il n'eut jamais de revenus que pour faire
la charité. Sa sollicitude Pastorale se fit d'abord
admirer dans le zele et la vigilance qu'il apporta
pour conserver et pour accroître le troupeau qui
lui avoit été confié. Ayant dès la premiere année
fait la visite du Diocese de Noyon, et du Ver-

mandois, et fait refleurir la piété et la discipline Ecclésiastique, il commença dès l'année suivante ses courses Apostoliques dans le Tournesis, dans la Flandre, et poussa son zele jusqu'à la Zélande, et aux extrémités du Brabant, où l'Idolâtrie s'embloit s'être retranchée : il la força jusque dans ses derniers retranchemens, et il fit par-tout de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, élevant l'étendard de la croix sur les ruines du Paganisme. Les Cantons de Courtray et de Gand étoient encore des terres en friche ; saint Eloy en fit une vigne abondante du Seigneur.

Pour assurer les conquêtes qu'il faisoit à Jesus-Christ par ses prédications et ses travaux Apostoliques, saint Eloy fonda plusieurs Eglises et plusieurs Monasteres dans tous ces pays conquis à la foi. On ne peut dire tout ce qu'il eut à souffrir dans toutes ces courses, et combien de dangers il courut de la vie ; mais son zele dévoroit tout. Un jour de S. Pierre, prêchant dans une Paroisse de la campagne proche de Noyon, il invectiva fortement contre les danses, et les autres jeux encore tout païens. Les Ordonnances du S. Evêque eurent leur effet ; mais les libertins conspirerent contre le saint Pasteur, et souleverent contre lui une partie du peuple. Saint Eloy n'en fut pas effrayé. Il prêcha avec encore plus de zele contre les abus ; mais voyant que les esprits s'aigrissoient toujours plus, il crut qu'il devoit demander à Dieu qu'il voulût bien punir ces indociles, en châtiant leurs corps pour sauver leurs ames : il fut exaucé. Prés de cinquante des plus mutins furent possédés du démon sur l'heure ; ils demeurerent un an entier dans leur triste humiliation, et ce ne fut que l'année suivante que le saint Evêque ayant reçu le même jour leur soumission et celle de tous les autres, leur accorda leur délivrance.

Notre Saint fit un grand nombre d'autres miracles durant le cours de son Episcopat. Il fut

oué du don de Prophétie. Il prédit la mort de lusieurs Grands, et celle du Roi Clovis II, omme il avoit prédit celle du Roi Dagobert. Il ssista à un Concile assemblé à Châlons-sur-aône l'an 644; et non-content de se rendre utile ceux de son temps, il a laissé à la postérité lusieurs Homélies, et un grand discours qui a iérité d'être attribué long-temps à S. Augustin. nfin comblé de mérites, et usé de pénitence et e travaux, il mourut de la mort des Saints, an 659, la soixante-dixieme année de son âge, t la dix-neuvieme de son Episcopat. Il ne fut pas lutôt expiré que toute la ville de Noyon regretta on S. Pasteur et son Pere. On vit le même jour rriver la Reine sainte Batilde avec les Princes es fils, et tous les Grands de la Cour qui étoient artis de Paris à la premiere nouvelle de sa ma-idie. La pieuse Reine s'étant prosternée à ses ieds pour les baiser, on le vit saigner par le nez n abondance. La Reine fit recueillir ce sang ans des mouchoirs pour les conserver précieu-ement. Elle souhaitoit de faire porter ce saint Corps à Paris; mais il devint si pesant qu'il ne fut as possible de le remuer; ce qui fit connoître ue Dieu vouloit que cette précieuse Relique res-ât dans sa Cathédrale; les obseques furent des lus magnifiques; et son culte devint dès-lors ort célebre à Noyon et ailleurs.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle u'on dit d'ordinaire en l'honneur des Confesseurs t Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI, *quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Eligii Con-*

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confes-

fessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus : et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

seur et Pontife saint Eloy et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 5.

FRATRES : Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis : qui condolere possit iis, qui ignorant, et errant : quoniam et ipse circumdatus est infirmitate : et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

MES Freres : Tout Pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés ; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesses ; et c'est à cause de cela qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu comme Aaron.

Saint Paul releve ici les qualités du Sacerdoce de Jesus-Christ, et fait voir en quoi il est conforme à celui d'Aaron, et en quoi il en differe, montrant que les differences qui se rencontrent entre ces deux Sacerdoces, sont toutes à l'avantage de celui de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Mes Freres, tout Pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes dans les choses qui ont

rapport à Dieu. C'est Dieu qui choisit les Pasteurs de son peuple; c'est lui qui les établit dans l'Eglise pour leur servir de Peres, de Pasteurs et d'Oracles ; c'est à eux à conduire ses ouailles par la voie qui mene à la vie ; c'est à eux à leur choisir le pâturage qui leur convient, et à les défendre des loups qui rodent autour du bercail pour dévorer les brebis qui s'en écartent. Quelle doit être la docilité de ces brebis ! quelle doit être la charité et la sainteté de ces Pasteurs ! La porte par-où le pasteur doit entrer dans la bergerie pour se mettre à la tête du troupeau, c'est Jesus-Christ. Quiconque donc y entre sans être appelé de Jesus-Christ, et sans être animé de sa charité pour le troupeau, n'est qu'un voleur qui cherche, non à nourrir et à engraisser les brebis, mais à s'enrichir de leurs dépouilles, selon les paroles du Sauveur du monde : Le vrai Pasteur, ajoute-t-il, fait entendre sa voix aux brebis, c'est-à-dire, il les instruit en public et en particulier : doit-il manquer de zele? Il les éclaire dans leurs doutes : doit-il être ignorant ? Il les console dans leurs peines : doit-il être peu instruit dans les voies de Dieu, et n'avoir qu'une légere teinture de spiritualité, qu'une vertu superficielle? Le vrai Pasteur marche à la tête du troupeau ; c'est-à-dire, qu'il lui donne l'exemple, et qu'il lui fait voir dans ses mœurs la pratique des vérités qu'il prêche. Tels sont les Pasteurs dont les brebis connoissent la voix, et qu'elles suivent avec plaisir. Puissent-ils être tels, ô mon Dieu, dans toute votre Eglise ! un Pasteur qui s'éloigneroit trop de son troupeau, ou qui se déchargeroit sur autrui du soin qu'il en devroit prendre, en seroit regardé comme un Pasteur étranger. Les brebis peu accoutumées à l'entendre, ne connoîtroient pas sa voix ; le voyant sans zele pour les secourir, elles ne s'attacheroient point à le suivre, elles s'éloigneroient, elles s'égareroient. Quel compte

de tels Pasteurs n'auroient-ils pas à rendre à Dieu ? Ce ne sont pas les seuls premiers Pasteurs que toutes ces vérités regardent. Les Supérieurs des Communautés, les peres et meres de famille, les maîtres doivent regarder tous ceux qui leur sont soumis, tous leurs inférieurs, leurs sujets, comme leurs ouailles ; ils leur doivent du zele pour leur salut, des soins, de la vigilance, et sur-tout le bon exemple. Bon Dieu ! que de personnes damnées pour n'avoir pas rempli leurs devoirs et les obligations de leur état ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acce-

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez

erat obtulit alia quinque alenta, dicens : Domine, uinque talenta tradidisti nihi : ecce alia quinque uperlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve one et fidelis : quia super auca fuisti fidelis, supra nulta te constituam ; intra n gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui luo talenta acceperat, et it : Domine, duo talenta radidisti mihi : ecce alia luo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve one et fidelis : quia super auca fuisti fidelis, super ulta te constituam ; inra in gaudium Domini ui.

donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

De ceux qui quittent Dieu après l'avoir servi quelque temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien ceux qui ont goûté Dieu durant quelque temps, qui l'ont servi de bonne foi, et qui ont été véritablement dévots et exemplaires : combien, dis-je, ces gens-là sont à plaindre, quand ils se dégoûtent d'une vie si douce, et qu'ils se retirent du service de Dieu. Ces chutes sont d'autant plus funestes qu'elles sont presque toujours mortelles. Peu de véritables conversions de ces sortes d'apostats. Il en est de ceux qui quittent la dévotion, comme de ceux qui abandonnent la foi ; en voit-on beaucoup qui ne deviennent plus scélérats que les Infidelles de

naissance ? peu de ces déserteurs de la dévotion qui ne donnent d'abord dans des excès de libertinage, et pour l'ordinaire avec éclat. A la vérité, le Seigneur a de la peine à perdre un ouvrage de prix, et à disgracier un favori ; sa colere s'allume difficilement contre une ame chérie. Que de pressantes sollicitations, que d'offres obligeantes pour l'empêcher de se laisser séduire ! Mais enfin cette ame est-elle dégoûtée du service de Dieu ; a-t-elle résolu de changer de maître : sa désertion, sa révolte se font toujours, comme on a dit, avec éclat. Que ce soit l'artifice malin de l'ennemi du salut, qui veut mettre sa nouvelle conquête hors d'état d'en jamais revenir : ou que ce soit l'effet de la malice du cœur humain, qui fatigué de tant de craintes, de raisons de remords, veut d'un seul pas franchir tant de barrieres, veut d'un seul coup briser tant de liens, et étouffer tout à la fois tant de lumieres importunes : on donne dans la dissolution dès le premier pas. Discours libres et licencieux, airs libertins, termes impies, railleries sur la Religion ; c'est d'ordinaire le début par où on commence à déclarer qu'on n'est plus dévot, et à publier qu'on a changé de mœurs en changeant de maître. Un dévot perverti ne ménage plus rien ; de peur qu'on ne lui reproche ce qu'il a été, il est toujours le premier à dire ce qu'il est devenu. Tantôt c'est sur la trop grande exactitude d'une ame pieuse à remplir ses devoirs ; quelquefois même c'est sur le fréquent usage des Sacremens que roulent ses pitoyables railleries : ici c'est contre un pere trop chrétien, là contre un Prédicateur trop zelé, qu'il se déchaîne : il fait parade de ses irrévérences dans le lieu saint. On le regarde en pitié : mais plus il se rend méprisable par son libertinage, et moins s'apperçoit-il lui-même combien il est méprisé. Est-il possible qu'une personne qui a eu de la piété, et qui a encore de la

raison, puisse ne pas voir le tort que son changement lui fait dans le public, dont il est devenu la fable, et devant Dieu qui le regarde avec horreur ! Hé, mon Dieu, qu'on s'égare loin, quand on quitte vôtre service !

SECOND POINT.

Considérez que l'aveuglement suit de près ces sortes d'apostasies, et l'endurcissement ce prompt aveuglement. N'y a-t-il point quelques bons intervalles ? Il y en a; on sent d'abord quelques remords, on découvre la vérité à travers ces premiers nuages; mais on aime le sommeil, pour ne pas sentir son mal. On regarde ce qui étourdit, comme un remede à toutes ces alarmes. Ce nouveau libertin devient plus méchant par choix et par étude, de peur de devenir plus Chrétien par raison. Sent-il la pointe de mille salutaires remords, il cherche à les émousser par de nouveaux plaisirs. Plus la grace le trouble, plus il échappe. Il cherche à étouffer la voix intérieure de la conscience par le tumulte; ses saillies de passions sont les efforts qu'il fait pour charmer ses secrets reproches. Plus il est tourmenté, plus il s'agite : ses excès de débauche sont d'ordinaire des preuves de l'excès de ses nouveaux remords. De là ces libertés scandaleuses, dont les plus vieux libertins auroient horreur ; de là ces abjurations publiques, dont les impies mêmes sont indignés; de là ces emportemens furieux contre tous ceux qui font profession de piété. Il ne peut souffrir ces censeurs muets : comme si la seule vue d'un homme de bien le faisoit entrer en frénésie, en réveillant en lui mille reproches, mille regrets involontaires de son affreux changement. Guérit-on de ces sortes de maladies de l'ame ? revient-on de ces déplorables égaremens ? trouve-t-on beaucoup de ces

dévots devenus libertins, qui se convertissent? La mort les effraie, les alarme, les fait entrer dans le désespoir, mais rarement dans une vraie pénitence.

Hé, Seigneur! faites que je perde plutôt la vie que la dévotion. Vous m'avez fait la grace de m'appeler à votre service, accordez-moi celle de la persévérance; que deviendrois-je si après toutes ces réflexions, si après avoir médité ces vérités, je venois à servir moi-même de triste exemple d'un si horrible châtiment?

Aspirations dévotes durant le jour.

Perfice gressus meos in semitis tuis : ut non moveantur vestigia mea. Psal. 16.

Affermissez mes pas dans le chemin qui me mene à vous, de peur que je ne vienne à chanceler.

Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis. Psal. 67.

Vous m'avez fait la grace de m'appeler à votre service, faites-moi celle d'y persévérer jusqu'à la mort.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUELLE plus grande preuve de petitesse d'esprit, et d'un cœur mal né, qu'un changement si irréligieux et si déraisonnable! Le dérangement de mœurs dans une personne qui a servi Dieu avec ferveur, fut-il jamais une marque d'un grand génie? une pareille légéreté, une inconstance si odieuse en matiere de Religion, est une grande preuve d'imbécillité d'esprit. Quitter Dieu après l'avoir goûté, c'est impiété; mais railler, plaisanter même fortement de son application à ses devoirs, de la dévotion qu'on a eue, c'est folie. La vertu est-elle devenue moins

timable, moins respectable? est-elle moins rtu depuis que ce lâche Chrétien n'est plus vot? Le Seigneur mérite-t-il moins d'être rvi? ses fidelles serviteurs sont-ils moins sages puis que ce jeune libertin n'est plus à son ser- :e? Ces vérités terribles qui l'ont effrayé tant fois, ont-elles perdu leur force? les maximes Jesus-Christ, sur lesquelles il a si long-temps glé sa conduite, sont-elles devenues moins intes depuis qu'il s'est perverti? Mais il est venu lui-même plus éclairé, plus sage, depuis 'il est devenu moins religieux observateur de la i? Etoit-ce petitesse d'esprit, ou bêtise, lors- 'il étoit si circonspect dans ses paroles, si odeste à l'Eglise, si édifiant dans sa conduite, si Chrétien par-tout? Voilà des réflexions que us devez faire vous-même, lorsque vous appre- z que quelqu'un s'est relâché au service de ieu, que quelque femme n'est plus dévote; us devez les faire devant vos enfans pour les émunir contre ces mauvais exemples; et ne aignez rien tant vous-même que de vous relâ- er dans la dévotion.

2.° Dès que vous vous appercevrez que votre 'veur se ralentit, que votre conscience n'est is si délicate, que les petites fautes ne vous ichent plus si fort, craignez tout. C'est d'ordi- ire par ces breches que l'ennemi entre dans la ace. Redoublez alors votre ferveur et vos exer- :es de piété. Ne manquez pas d'aller déclarer tre état intérieur à votre Directeur; faites quel- e nouvelle pénitence; et ne manquez jamais de ire une priere particuliere tous les jours pour mander à Dieu la persévérance.



SECOND JOUR.

SAINTE BIBIANE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE BIBIANE, Vierge Romaine, étoit d'une famille Consulaire, fort ancienne dans Rome, mais bien plus respectable par son zele héroïque pour la Religion Chrétienne, puisque le pere, la mere, et les deux filles Bibiane et Démétrie, qui composoient toute cette illustre famille, ont tous été Martyrs.

Notre Sainte vint au monde vers le milieu du quatrieme siecle. Elle étoit fille de Flavien, Préfet de Rome, c'est-à-dire, le premier Magistrat et le Gouverneur. Il eut l'honneur d'être dégradé de Noblesse, privé de tous ses emplois, dépouillé de tous ses biens pour la Religion Chrétienne; réduit pour la foi à la vile condition des esclaves, ayant été marqué au front, et enfin relégué dans le lieu appelé Les Eaux du Taureau, en Toscane, où il mourut de misere, avec la qualité glorieuse de Confesseur et de Martyr de Jesus-Christ. L'Eglise l'honore comme tel le 22 de Décembre. Son épouse sainte Dafrose, mere de notre Sainte, aussi constante dans la foi que son mari, eut d'abord sa maison pour prison, où on la tint renfermée avec ses deux filles. Quelques temps après on l'en tira, pour la reléguer en une maison de campagne, à quelque distance de Rome. Elle y eut bien à souffrir de la cruauté du plus barbare de tous les tyrans, qui après s'être enrichi des dépouilles de cette illustre famille, résolut de l'éteindre par les supplices. Il fit presque mourir de faim et de misere sainte Dafrose, à qui il fit enfin couper la tête le 4 de Janvier, auquel jour l'Eglise honore son martyre.

Ce Tyran étoit Apronien, favori de l'Empe-
ur Julien l'Apostat, aussi méchant et aussi
sciné des superstitions impies du Paganisme,
ıe ce Prince, qui ayant privé de la Préfecture
Rome saint Flavien, comme on a déjà dit, la
nna à cet Apronien, l'un des plus méchans
ımmes de son siecle. Comme il venoit à Rome
ur prendre possession de son Gouvernement,
perdit un œil; il crut que c'étoit par quelque
aléfice des Chrétiens, dont il étoit l'ennemi
claré. Le chagrin qu'il eut de cet accident, lui
décharger toute sa rage sur les Chrétiens, et il
ımmença la persécution par la famille de Fla-
en, dont il étoit venu prendre la place dans la
éfecture de la Ville.

On eût cru que sainte Bibiane et sa sœur Dé-
étrie seroient épargnées. Elles étoient jeunes,
en faites, encore riches; mais elles étoient
hrétiennes, leur Religion faisoit leur crime,
le peu de bien qui leur restoit irritoit trop la
ıpidité d'Apronien pour les laisser en paix. Le
ouveau Préfet les fit appeler, pour leur dire
ı'elles eûssent incessamment à renoncer à la foi
Jesus-Christ, et à adorer sur le champ les
eux du Prince, sans quoi il leur déclaroit
ı'elles seroient traitées avec encore plus de sé-
írité que leurs parens, et qu'elles finiroient leur
e dans les plus grands supplices. Bibiane qui
oit pris depuis son enfance Jesus-Christ pour
n divin Epoux, étoit animée de cet esprit de
ourage et de force que Dieu donne dans ces
casions à ceux qui l'aiment avec tendresse:
eigneur, dit-elle au Gouverneur, d'un ton qui
arquoit assez sa constance, je n'adore que le
ul vrai Dieu, Créateur du Ciel et de la Terre;
j'espere qu'il nous fera la grace à moi et à ma
eur, de ne craindre point les plus cruels tour-
ıens; trop heureuses de donner notre sang pour
défense de notre foi, et d'avoir part à la même

couronne que votre sévérité a procurée à notre pere et à notre chere mere.

Le Préfet irrité par une réponse si généreuse, commença par les dépouiller du peu de bien qui leur restoit, puis les envoyant en prison, ordonna qu'on les laissât manquer de tout, ne doutant point que la misere où il les réduisoit, ne dût être un moyen efficace pour les ramener à ce qu'on vouloit exiger d'elles. Mais Dieu les soutint par sa grace, contre les tentations de la faim et de la pauvreté. On eut beau employer tous les jours tout ce qui parut le plus capable de les intimider, Dieu leur donna la force de résister aux menaces et aux promesses d'Apronien, qui mettoit tout en œuvre pour les obliger à renoncer à la Religion Chrétienne. Voyant que rien n'étoit capable d'ébranler leur cœur, il se préparoit à les mettre à l'épreuve des tourmens, lorsque Démétrie qui étoit encore toute jeune, fut subitement délivrée de ce triste séjour, et récompensée, dans un moment, du sacrifice qu'elle avoit fait de sa vie; Dieu ayant voulu, par un effet de sa providence, lui épargner les horreurs des supplices. Elle tomba morte aux pieds de sa sœur Bibiane, dans le temps qu'elles protestoient l'une et l'autre devant le Juge, que rien ne seroit jamais capable de les séparer de Jesus-Christ. Cet heureux accident n'a pas empêché l'Eglise de l'honorer comme Martyre le 21 de Juin, comme il paroît dans les Martyrologes.

Sainte Bibiane, seule héritiere de la foi et de la constance de ses parens, lesquels étoient les seuls biens qui restoient de sa famille, vit bien qu'elle alloit entrer en lice avec les ennemis du nom Chrétien; et elle ne pensa plus qu'à se préparer au combat, par la priere. Le premier qu'elle eut à soutenir, fut contre la persécution de la plus misérable femme qui fut jamais, nommée Rufine, qui promit de la séduire, et de la faire

anger. Elle y employa d'abord tous les artifis que sa malice put lui suggérer ; discours inmes, raisonnemens impies et libertins, flattees tentantes et artificieuses : elle lui représentoit vec les termes les plus séduisans, avec les coueurs les plus vives, les avantages que l'éclat de a beauté alloit lui procurer, les établissemens es plus brillans qui s'offroient en foule à son choix, la restitution de tous les biens de sa famille ; et au contraire, les malheurs que lui alloit attirer son entêtement, si elle s'opiniâtroit à vouloir persister d'être Chrétienne. Bibiane persévérant avec une constance étonnante dans sa foi et dans la fidélité qu'elle devoit à son Dieu, Rufine fit succéder les mauvais traitemens à ses artificieuses caresses ; elle la faisoit battre tous les jours cruellement avec des fouets armés, pour tâcher de la dompter et de la vaincre. Les coups ne gagnerent pas plus que les paroles ; Bibiane fut toujours invincible, sans que des traitemens si indignes, et une cruauté qui passe tout ce qu'on peut penser, pussent jamais arracher de la Sainte la moindre plainte. On la voyoit toujours plus tranquille, toujours plus contente. Les fouets, les soufflets, les bâtons faisoient tout son plaisir ; la seule pensée, qu'elle souffroit pour Jesus-Christ, la combloit de la plus douce consolation ; elle tressailloit de joie à chaque nouveau supplice. Sa patience, sa douceur, sa modestie et sa tranquillité lasserent la cruauté de cette malheureuse femme, qui voyant que toute son adresse maligne et tous ses artifices ne servoient qu'à rendre notre Sainte plus ferme dans la foi, alla déclarer au Préfet, que rien n'étoit capable d'ébranler Bibiane.

Apronien furieux de se voir vaincu par une jeune fille, de la perversion de laquelle il prétendoit se faire honneur auprès de l'Empereur, et piqué jusqu'au vif, de commencer son Gouver-

nement et sa Préfecture par un événement qu'il s'imaginoit devoir lui faire déshonneur dans l'esprit du peuple, et lui reprocher sa foiblesse, ordonna que la Sainte fût liée à une colonne, et que les bourreaux la frappassent avec des escourgées armées de plomb, jusqu'à ce qu'elle expirât. L'ordre fut exécuté avec toute la cruauté imaginable; des ruisseaux de sang couloient de chaque plaie, et les lambeaux de chair réjaillissoient de tous côtés : les plus inhumains, les plus barbares avoient horreur de cette boucherie. La Sainte parut toujours immobile, les yeux fixés vers le Ciel, le visage riant, sans que sa douceur fût jamais altérée. Enfin son corps mis en pieces et épuisé de force et de sang, laissa libre cette ame pure, qui s'envola vers son divin Epoux, pour en recevoir la double couronne et de Vierge et de Martyre.

Son corps fut jeté à la voirie pour y être mangé des bêtes; mais nulle n'en approcha, durant les deux jours qu'il resta exposé. Un saint Prêtre nommé Jean, l'enleva de nuit, et l'enterra auprès de ceux de sa mere sainte Dafrose, et de sa sœur sainte Démétrie, auprès du Palais de Licinius. Ce lieu fut toujours depuis respectacle aux Chrétiens, qui sous les Empereurs Chrétiens y dresserent une Chapelle, du nom de Sainte-Bibiane, qui dura jusqu'à ce que le Pape saint Simplice y bâtit une Eglise en son honneur. Vers l'an 480, environ cent dix ans après la mort de la Sainte, cette Eglise fut rebâtie, et magnifiquement ornée l'an 1628 par le Pape Urbain VIII, qui y fit la translation des corps des trois Saintes, qui y avoient été trouvés depuis peu; il les fit mettre sous le grand Autel, dans un tombeau de porphyre, et au-dessus, la statue de sainte Bibiane, en marbre, qui passe pour un des beaux ouvrages de sculpture qu'on voit en Italie.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, omnium largitor bonorum, qui in famula tua Bibiana cum virginitatis flore martyrii palmam conjunxisti: mentes nostras, ejus intercessione, tibi charitate conjunge, ut amotis periculis, præmia consequamur æterna. Per Dominum, etc.

O Dieu, dispensateur de tous les biens, qui avez joint la palme du Martyre avec la fleur de la Virginité en Bibiane votre servante, unissez-vous par la charité nos esprits, par son intercession; afin qu'évitant les périls, nous acquérions les récompenses éternelles. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

Domine Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecata sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor tibi et laudem dicam nomini tuo, Domine Deus noster.

Seigneur mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant le regne des superbes. Je louerai sans cesse votre nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces; et parce que vous avez exaucé ma priere, et parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de taut de périls dans un temps d'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai grace; je chanterai vos louanges, et je bénirai votre nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

Le Chapitre de l'Ecclésiastique cinquante et unieme d'où cette Epître est tirée, est une priere de Jesus

fils de Sirach, auteur de ce livre, dans lequel il rend graces à Dieu de l'avoir délivré de plusieurs grands périls; ce que l'Eglise applique aux saintes Vierges et Martyres.

RÉFLEXIONS.

Seigneur mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre. Faudroit-il un autre motif pour nous détacher de la terre, et pour nous faire soupirer sans cesse vers le Ciel? Nous avons bien des raisons de nous dégoûter d'un exil, qui est proprement la région des pleurs, et où les plus heureux selon le monde gémissent. Quels jours sereins? quelle tranquillité? quel calme? y a-t-il un emploi sans chagrins? y a-t-il une place sans inquiétudes? y a-t-il un âge exempt de troubles? y a-t-il une condition à l'abri des tempêtes, des revers de fortune, à l'abri des adversités? On peut dire que ce triste séjour ne voit naître que des croix; la terre où nous habitons ne porte point de fleurs sans épines. On ne sauroit cueillir des fleurs sans se piquer; et ces fleurs ne sont pas plutôt épanouies, qu'elles se fanent. Les plus grands jours sont les plus secs, et les plus courts ne sont guere sans frimats et sans gelées. La vie la plus longue n'est composée que d'une poignée de jours. On marche, on court, et l'on se morfond pour attraper souvent de la fumée. Les passions se jouent de nous, et toujours à nos propres dépens. On travaille, on sue pour grimper un peu plus haut; y est-on arrivé, la tête tourne. Les plus hauts postes ne sont pas les plus à l'abri des vents; on fait de grands frais, et combien de fois à pure perte? Arrive-t-on bien haut: l'ambition qui nous y fait monter avec beaucoup de peine, nous y laisse-t-elle long-temps en repos? La mort confond toutes les conditions, ensevelit toutes les fortunes; les cendres à quoi tout aboutit

ne sont point distinguées. Il n'y a que la sainteté qui puisse nous rendre véritablement heureux, véritablement grands; elle seule est privilégiée; elle seule nous procure une demeure bien au-dessus de la terre, et par conséquent exempte de toutes les vicissitudes, à l'abri de toutes les tempêtes, affranchie même de la mort. Céleste Jérusalem, vous êtes notre patrie, la terre est notre exil : *Ibi non erit fletus, neque luctus :* C'est là le seul séjour où les brouillards ne sauroient parvenir, d'où les pleurs et les chagrins sont bannis pour toujours. Heureuse cité délivrée de tout ce qui effraie, de tout ce qui fait gémir les hommes! Il est étonnant que nous aimant au point que nous nous aimons, nous ne soupirions pas sans cesse après cet heureux séjour! il est étonnant que nous ambitionnions une autre fortune! Douleur, tristesse, maladies, craintes, inquiétudes, chagrins, tout cela est banni du séjour des Bienheureux; rien de fâcheux n'approche de cette sainte cité; une joie pure et pleine, un calme inaltérable regne dans la Jérusalem céleste, et cette céleste Jérusalem doit être notre demeure! Qui peut comprendre sur la terre les douceurs ineffables que goûtent les Elus dans le Ciel? Et nous ne mettons pas toute notre étude pour mériter ce bonheur! Nous en avons les moyens, nous en savons le chemin, nous n'avons qu'à suivre la voie que les Saints ont tenue; et nous prenons une route toute contraire! Ou le Ciel, ou l'enfer : ô que cette alternative est effroyable!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matth. Ch. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est

regnum Cælorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cælorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cælorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separâbunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cælorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.



MÉDITATION.

De l'éternelle félicité.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous sommes créés pour connoître Dieu, pour l'aimer et pour le servir, et par-là être éternellement heureux d'une félicité rassasiante, surabondante, inaltérable. L'œil n'a jamais rien vu, dit cet Apôtre, qui n'en avoit goûté encore qu'une fort légere teinture; l'œil n'a jamais rien vu qui égale ce que Dieu prépare à ses Elus. L'oreille n'entendra jamais de semblables merveilles; l'esprit ne peut pénétrer si avant, ni monter si haut. Disons que le Bienheureux dans le Ciel, enveloppé dans l'immensité divine, nagera dans des torrens de délices ineffables; disons avec le Prophete, qu'il en sera investi, pénétré, comme enivré : foibles expressions, idées inférieures à la réalité, images peu ressemblantes. Nous avons dit tout ce que l'esprit pense de cette félicité incompréhensible; mais nous n'avons encore rien dit de ce qu'elle est. Rien ne peut ici-bas nous faire concevoir les biens immenses dont ils jouissent; mais nous ne connoissons que trop les maux dont ils sont exempts. Voulez-vous comprendre quelque chose du bonheur de l'autre vie : pensez qu'elle est affranchie de toutes les miseres de celle-ci. Non-seulement il n'y a rien de tout ce qui déplaît, non-seulement on y a tout ce que l'on désire, mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien désirer. Le cœur est plein, l'ame est rassasiée; c'est une joie pure et tranquille, c'est une surabondance de joie. On a vu des gens sur la terre se pâmer de joie, pour avoir joui seulement durant quelques momens de

la vue d'un Ange; que doit-ce être dans le Ciel, où ce ne sont pas seulement les Anges, la sainte Vierge et Jesus-Christ, qu'on verra éternellement sans les perdre jamais de vue; c'est Dieu lui-même qu'on y voit, non plus à travers les ténebres de la foi, mais dans la clarté du jour, et dans le plus bel éclat de sa Majesté; non plus en énigme, et dans un long éloignement, mais de près, et face à face, sans craindre de le perdre, sans distraction même involontaire, et à chaque moment avec un nouveau goût. Depuis la création du monde, c'est-à-dire, depuis plus de cinq mille ans, les Anges ne cessent point de le contempler, et toujours avec un nouveau plaisir, avec une joie toujours nouvelle; et ce seroit le souverain malheur pour eux d'être privés de sa présence un seul moment : comprenez, s'il est possible, quel contentement produit cette vue claire.

SECOND POINT.

Considérez que la félicité qui nous est offerte, est incompréhensible; mais est-il plus aisé de comprendre l'indifférence qu'ont la plupart des Chrétiens pour cette éternelle félicité? Créés pour jouir éternellement de la source de tous les biens, nés pour le Ciel, appelés au bonheur éternel, Citoyens de la céleste Patrie, quel devroit être l'objet de leur sainte ambition! quels devroient être leurs désirs et leurs empressemens pour cette Cité des Saints, et pour cette céleste Patrie! Exilés sur la terre, devroient-ils en estimer les faux biens, en goûter les trompeuses douceurs, en aimer le séjour si plein d'amertumes? ne devroient-ils pas languir continuellement dans cette région de pleurs, et soupirer sans cesse après leur délivrance? Quelle envie ne devroient-ils pas porter à ceux qu'ils voient terminer leur bannissement? Devroient-ils regarder les

adversités de la vie comme des malheurs ? ne devroient-ils pas envisager les maladies comme une démolition de leur prison, la pauvreté comme une diminution de leurs liens, et la mort comme leur délivrance ? C'est ainsi qu'ont pensé, qu'ont agi, qu'ont raisonné tous les Saints; agit-on, raisonne-t-on, pense-t-on aujourd'hui de même ? Bon Dieu ! quel est le dérangement et le déréglement du cœur humain ! On multiplie tous les jours les liens qui nous attachent à la terre; le monde, quelque ingrat, quelque injuste, quelque dur qu'il soit, voit croître tous les jours le nombre de ses esclaves; on n'estime, on n'aime, on ne recherche que ce qui nous éloigne du Ciel; on n'a du goût que pour les biens créés, quelque amertume qu'on y trouve. La mort épouvante, la seule pensée de la mort fait peur. O Religion ! ô raison ! quel usage fait-on aujourd'hui de vos lumieres ? Les Chrétiens ne sont-ils pas aussi ingrats, aussi déraisonnables, aussi criminels que ces Israélites qui n'avoient que du mépris pour cette heureuse terre qui leur avoit été destinée, et qui étoit si digne de leurs désirs ? *Et pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Eh quoi, on a de l'ambition, on souhaite ardemment de faire fortune : et quel objet, bon Dieu ! plus digne d'une grande ame, plus capable de rassasier le cœur, que le Ciel ? et quelle autre fortune à faire ? Nulle autre, Seigneur, et dès ce moment, je vous le déclare, je ne veux plus soupirer qu'après le Ciel; faites par votre grace que je ne m'en rende pas indigne.

Aspirations dévotes durant le jour.

Unam petii à Domino, hanc requiram ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. Psal. 26.

Je ne demande qu'une chose au Seigneur, et je la lui demanderai sans cesse, c'est qu'il me

rappelle de mon exil, et que je demeure toujours avec lui dans sa sainte Maison.

Heu mihi! quia incolatus meus prolongatus est. Psal. 119.

Hélas! que mon exil est long, Seigneur! et quand est-ce que je jouirai de votre divine présence?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le Ciel est notre véritable Patrie; nous ne sommes donc sur la terre que comme des étrangers, comme des voyageurs, des passans. Un voyageur se met peu en peine de ce qu'on fait sur la route; plaisirs, coutumes, agréables campagnes, superbes édifices, délicieux objets, riantes prairies, allées fleuries, promenades, jardins, vergers, rien ne l'arrête, il prend seulement le nécessaire; le souvenir et le désir de sa Patrie l'occupent entiérement; il regarde, mais s'il est sage, il continue son voyage, et son cœur ne s'attache à rien. Ce qu'on a dans son pays paroît toujours à un voyageur plus de son goût que tout ce qu'il voit dans le pays où il passe. L'Espérance d'arriver bientôt chez soi, lui fait supporter tout ce que les climats où il est ont d'incommode, de fâcheux et de désagréable. Voilà l'image d'un Chrétien; voilà ce que vous devez imiter dans votre course. Dès qu'il vous arrive quelque chagrin, cette vie en est une source abondante, pensez que votre Patrie céleste en est exempte. Tout ce que le monde peut présenter d'agréable et de séduisant ne doit pas vous en imposer. Pensez au milieu de ces fêtes, dans ces emplois éclatans, au milieu de ces succès, parmi ces joies mondaines, pensez qu'elles passent, et que vous ne faites que passer: nulle pratique plus importante; regardez tout d'un œil étranger.

2°. Dès que vous apprenez la mort de quelqu'un, pensez qu'il est heureux, s'il a su se regarder toujours comme étranger durant son voyage. Tous les matins, pensez que vous avez à faire une journée vers l'éternité. Tous les soirs, songez que vous êtes plus près de votre Patrie d'une journée; jetez souvent les yeux vers le Ciel, pensant que c'est là votre patrie; enfin dans la prospérité comme dans les disgraces, songez que vous êtes dans une terre étrangere, que le Ciel est votre patrie, et que sur la terre vous ne pouvez ou vous réjouir, ou souffrir qu'en passant.

TROISIEME JOUR.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, *de la Compagnie de* JESUS, *Apôtre des Indes.*

SAINT FRANÇOIS XAVIER, l'un des plus grands ornemens de son Ordre, la gloire de sa Nation, le Thaumaturge de ces derniers temps, l'Apôtre des Indes et du Japon, une preuve vivante de la vérité de notre Religion, l'admiration de toutes les Nations, le prodige de son siecle, étoit Navarois, et il tiroit son origine du sang des Rois de Navarre. Il eut pour pere Dom Jean Jasse, Seigneur de mérite, qui tenoit une des premieres places du Conseil d'Etat, sous le regne de Jean III; et sa mere Marie Azpilcueer Xavier, une des Dames des plus accomplies de son temps, étoit l'héritiere de ces deux familles, les plus illustres du Royaume. Notre Saint, le cadet de plusieurs enfans, naquit le septieme d'Avril, de l'an 1506, au Château de Xavier, qui est au pied des Pyrénées.

Le Seigneur qui l'avoit choisi pour renouveler

dans ces derniers temps toutes les merveilles des premiers Apôtres, lui avoit donné toutes les qualités naturelles que demandent les fonctions de l'Apostolat : il avoit le corps robuste, la complexion vive et ardente, un genie sublime et capable des plus grands desseins, un cœur intrépide, beaucoup d'agrémens en son extérieur, un air doux et gracieux, une humeur gaie et complaisante ; avec cela néanmoins une extrême horreur de tout ce qui peut blesser la pureté, et une forte inclination pour l'étude. Il fut élevé en enfant de qualité ; mais sur-tout, on eut soin de lui donner une éducation fort chrétienne. Dès qu'il fût en âge d'apprendre, laissant à ses freres la profession des armes, il témoigna son inclination pour les Lettres ; on l'y appliqua. Les progrès suprenans qu'il fit en peu d'années, obligerent son pere de l'envoyer étudier à l'Université de Paris, qui étoit alors l'Académie de toute la Noblesse de l'Europe. La pénétration de son esprit, et son application à l'étude le rendirent bientôt habile dans les hautes sciences : il passa Maître-ès-Arts ; et à l'âge de vingt-deux ans, il enseigna avec éclat la Philosophie. Les louanges que tout le monde lui donnoit flattoient fort son inclination. Xavier étoit dans cette haute réputation dans l'Université de Paris, lorsque S. Ignace y vint continuer ses études. Le Saint Fondateur de la Compagnie de Jesus, éclairé des lumieres surnaturelles, découvrit bientôt les grands desseins que Dieu avoit sur ce jeune Maître-ès-Arts. Il s'appliqua à le gagner ; il commença par louer les rares talens que la nature lui avoit donnés, à lui chercher des Ecoliers pour les faire valoir ; et mêlant toujours de quelques réflexions chrétiennes, les éloges qu'il lui donnoit : Vous avez du mérite, lui disoit-il, vous êtes applaudi : mais que sert à un homme de gagner tout l'Univers, et de perdre son ame ? Xavier écoutoit son

ami ; mais l'éclat d'une fausse gloire l'éblouissoit trop, et flattoit trop son ambition, pour que ces salutaires entretiens fissent sur ce jeune cœur toute l'impression qu'ils auroient dû faire. L'argent ayant manqué à Xavier, Ignace l'assista libéralement, et acheva de gagner par-là ses bonnes graces. Un des plus grands services qu'il lui rendit, fut de le préserver des erreurs des Luthériens, par lesquelles les Emissaires du parti tâchoient de le corrompre. S. Ignace l'ayant préservé de l'erreur, résolut de mettre tout en œuvre pour le gagner à Dieu. L'ayant trouvé un jour plus docile, il lui parla avec tant de force des grandes vérités de la Religion, que Xavier touché de l'amour des choses célestes, et du néant des grandeurs mondaines, prit une ferme résolution de penser sérieusement à son salut, et se mit pour cela sous la conduite de S. Ignace. Il commença par faire la retraite spirituelle, selon la méthode de son saint Directeur ; et il la fit avec tant de ferveur, qu'il passa quatre jours entiers sans prendre nulle nourriture. L'abondance des consolations intérieures adoucit ses excessives austérités. L'amour de Dieu embrasant ce grand cœur, Xavier sortit de sa retraite tout un autre homme ; il n'eut plus d'ambition que pour les humiliations de la Croix, plus de goût que pour les macérations de la chair, plus d'attrait que pour le salut des ames.

Ayant fait ses vœux à Montmartre le jour de l'Assomption de Notre-Dame, l'an 1534, avec les autres huit Compagnons que le saint Fondateur s'étoit associés, il partit avec eux pour l'Italie. Ce fut durant ce voyage que notre Saint s'étant lié les bras et les cuisses avec de petites cordes, pour se punir de je ne sais quelle complaisance qu'il avoit eue en sautant et en courant mieux que les jeunes gens de son âge, il se vit en danger de sa vie ; car le mouvement lui ayant fait entrer les

cordes si avant dans la chair, qu'elles ne paroissoient presque plus, les Chirurgiens crurent le mal incurable. Ses Compagnons eurent recours à Dieu, et dès le lendemain Xavier trouva en s'éveillant les cordes tombées, et il se trouva entiérement guéri. Etant arrivé à Venise dans le dessein de faire le voyage de la Terre-Sainte, on se partagea toutes les bonnes œuvres de la Ville. L'Hôpital des Incurables fut le partage de Xavier; oubliant et sa qualité, et sa délicatesse, il n'est point d'office bas et dégoûtant qu'il ne fît. Un de ces malades avoit un ulcere qui faisoit horreur à voir, et dont la puanteur étoit encore plus insupportable que la vue; personne n'osoit presque approcher de ce misérable, et Xavier lui-même sentit beaucoup de répugnance à le servir. Honteux de sa répugnance naturelle, il court au malade, l'embrasse, attache sa bouche sur l'ulcere qui lui faisoit bondir le cœur, et il en suce le pus. Une si généreuse victoire le délivra pour toujours de sa délicatesse, tant il importe de se vaincre bien une fois.

Ayant employé deux mois dans ces exercices de la charité, et le voyage de Jérusalem étant devenu impossible, il se rendit à Rome, où il reçut les Ordres sacrés; il se prépara par une retraite de quarante jours à sa premiere Messe, et il la dit à Vincenze avec une telle abondance de larmes que ceux qui y assisterent ne purent retenir les leurs. Sa vie austere et laborieuse altéra notablement sa santé, il tomba malade, et fut porté à l'Hopital. La joie qu'il eut d'être confondu avec les pauvres, et une vision qu'il eut de saint Jérôme à qui il étoit fort dévot, le consolerent si fort, qu'il fut bientôt guéri. Ayant passé l'hiver à Boulogne, il y fit des biens infinis. La Compagnie ayant été approuvée par le Pape Paul III, l'an 1540, et érigée en Ordre Religieux, Xavier fut appelé à Rome, où il

prêcha dans l'Eglise de St-Laurent *in Damaso*, avec tant de succès, qu'on le regardoit déjà comme l'Apôtre d'Italie, lorsque Jean III Roi de Portugal, informé des biens extraordinaires que faisoit déjà ce nouvel Institut, demanda au Pape quelques-uns de ces hommes Apostoliques pour les Indes. Le Souverain Pontife ordonna à saint Ignace de choisir deux de ses Enfans pour cette Mission. Le Saint nomma d'abord les Peres Simon Rodriguez Portugais, et Nicolas Bobadilla Espagnol. Le premier étoit occupé à Sienne, et l'autre dans le Royaume de Naples, suivant les intentions du Saint Pere. Le Pere Bobadilla arrivant à Rome tomba dangereusement malade. Saint Ignace le voyant hors d'état de se mettre en chemin, eut recours à la priere, et supplia le Seigneur de lui faire connoître celui qu'il avoit élu pour les Indes. Un rayon céleste l'éclaira d'abord, et lui fit connoître que Xavier étoit ce vaisseau d'élection. L'ayant appelé : *Xavier*, lui dit-il, *j'avois nommé Bobadilla pour les Indes, mais le Ciel vous nomme aujourd'hui, et je vous l'annonce de la part du Vicaire de Jesus-Christ ; recevez l'emploi dont Sa Sainteté vous charge par ma bouche.*

Xavier reçut sa Mission comme les Apôtres avoient reçu la leur : mêmes sentimens de reconnoissance et de joie, même courage, même soif pour les travaux, même zele, même ardeur pour le salut des ames. A la vérité Dieu lui-même lui avoit déjà annoncé sa Mission ; car il songeoit presque toutes les nuits qu'il portoit sur ses épaules un grand Indien fort noir ; et ayant vu une fois durant son sommeil, ou dans une extase ; de vastes mers pleines de tempêtes et d'écueils, des isles désertes, des terres barbares, qui ne lui promettoient par-tout que la faim, la soif et la nudité, avec des travaux infinis, des persécutions sanglantes, et des dangers de mort

évidens ; on l'entendit s'écrier : *Encore plus, Seigneur, encore davantage.* Xavier étant venu se prosterner aux pieds du Saint Pere pour lui demander sa bénédiction, le Pape l'embrassa tendrement, et reconnut en lui une humilité si profonde, un courage si Chrétien, et un zele si héroïque, qu'en lui donnant sa bénédiction, il ne douta point qu'il n'envoyât un Apôtre dans ce nouveau Monde.

Xavier partit de Rome le 15 de Mars, l'an 1540, sans autre équipage qu'un Bréviaire. Comme la tendresse et la confiance envers la sainte Vierge fut toujours la dévotion favorite de notre Saint, il voulut avoir la consolation de passer par Lorette pour s'y consacrer de nouveau à la Mere de Dieu, et lui recommander sa Mission. Son voyage de Rome à Lisbonne fut de trois ans, et nul jour où Xavier ne signalât sa charité, son humilité et son zele. Il passa sous le Château de Xavier, sans qu'on pût jamais lui persuader d'aller dire un dernier adieu à sa mere. Etant arrivé à Lisbonne, il ne prit point d'autre logement qu'à l'Hôpital. Le Roi l'appela à la Cour, et le reçut avec une vénération respectueuse. On eut beau lui préparer un appartement, il ne put quitter l'Hôpital, ni se dispenser d'y vivre d'aumônes. Son séjour à Lisbonne fut comme l'essai de sa Mission, et l'abrégé des merveilles qu'il devoit faire dans les Indes. Il n'eut pas plutôt paru, que la Ville changea de face par ses prédications, et ce changement de mœurs éclata jusque dans le Palais-Royal, à la Cour, et chez le peuple ; on voulut l'arrêter en Portugal, mais il fallut céder aux desseins de la Providence. Sur le point de s'embarquer, le Roi lui remit quatre Brefs du Pape, dans deux desquels le Souverain Pontife le faisoit Nonce Apostolique, et lui donnoit des pouvoirs très-amples pour étendre et maintenir la foi en tout l'Orient ; dans les deux autres, Sa

Sainteté le recommandoit aux Gouverneurs des Isles. Il partit du port de Lisbonne le 7 d'Avril de l'an 1541, avec le Pape Paul de Camerin Italien ; et le Pere Mansilla Portugais. Le voyage fut long, mais ce fut une Mission Apostolique ; on comptoit plus de neuf cents hommes sur son vaisseau. On peut dire que ce furent neuf cents conquêtes à Jesus-Christ, que fit son zele. Dès les premiers jours, le jeu, les querelles, les inimitiés, les paroles peu séantes, les juremens, et tous les désordres que l'oisiveté produit d'ordinaire sur les vaisseaux, furent proscrits ; Officiers, Matelots, Soldats, tout se rendit aux salutaires instructions de l'homme Apostolique : il prêchoit plusieurs fois chaque jour, il confessoit, il consoloit et servoit les malades, se faisant à tout pour les gagner tous à Jesus-Christ. Le Vice-Roi Dom Alphonse de Sola ne put jamais obtenir du Saint, qu'il mangeât à sa table ; Xavier voulut vivre d'aumône tout le temps.

Cependant les froids insupportables du Cap-Vèrd, et les chaleurs excessives de la Guinée, avec l'eau et les viandes qui se corrompoient sous la ligne, causerent de très-fâcheuses maladies sur le bord, qui devinrent bientôt contagieuses. Ce fut alors que la charité héroïque de notre Saint parut avec éclat ; il essuyoit les malades dans leurs sueurs, il nettoyoit leurs ulceres, il lavoit leurs linges, et ce Légat Apostolique leur rendoit à tous les services les plus abjects ; mais il avoit soin sur-tout de leurs consciences, et sa principale occupation étoit de les disposer à mourir chrétiennement ; il faisoit tout cela étant incommodé d'un vomissement continuel. Pour le soulager, le Vice-Roi lui fit donner une chambre plus grande et plus commode : il l'a prit, mais il y mit les plus malades ; et pour lui il couchal toujours sur le tillac, sans autre oreiller que les cordages du navire. Tant d'actions de charite le

firent surnommer dès-lors le Saint-Pere ; et ce nom lui demeura toujours, même parmi les Idolâtres et les Mahométans.

La flotte de Sosa étant obligée d'hiverner au Mozambique, on y débarqua tous les malades, qu'on transporta à l'Hôpital. Xavier avec ses deux compagnons les y suivirent, et quoiqu'il y eût plus de huit cents malades, il entreprit de les tous servir ; plus malade lui-même que la plupart de ceux qu'il servoit, on le voyoit dans les plus forts redoublemens de sa fievre, courir les salles, assister les malades et les moribonds, et faire admirer par-tout les miracles de son zele. Après six mois de séjour et de travaux, il vint à Melinde sur la Côte d'Afrique. Le malheur des habitans qui sont tous Mahométans, le toucha, et il résolut d'y rester le plus qu'il pourroit pour travailler au salut de ces Barbares : mais il fallut partir avec le galion, et dans peu de jours il arriva à Goa le treizieme mois depuis son départ de Lisbonne.

On se souvenoit encore dans cette ville de la Prophétie du saint homme Pierre de Couillan Religieux de la Trinité, martyrisé par les Indiens l'an 1497, quarante-trois ans avant la naissance de la Compagnie de Jesus, lequel tout percé de fleches, lorsqu'il répandoit son sang pour Jesus-Christ, prononça distinctement ces paroles : *Dans peu d'années il naîtra en l'Église de Dieu, une nouvelle Religion en Clercs, qui portera le nom de* JESUS ; *et un de ces premiers Peres conduit par le Saint-Esprit, pénétrera jusqu'aux Contrées les plus éloignées des Indes Orientales, dont la plus grande partie embrassera la Foi Orthodoxe par le ministere de ce Prédicateur Evangélique.*

Xavier en sortant du navire, alla prendre son logement à l'Hôpital, malgré toutes les résistances et les prieres du Vice-Roi ; mais il ne voulut pas commencer ses fonctions de Mission-

naire, qu'il n'eût rendu auparavant ses devoirs à l'Evêque. C'étoit Dom Jean d'Albuquerque Religieux de Saint-François, un des plus vertueux Prélats de l'Eglise. Le Pere après lui avoir expliqué les raisons pour lesquelles le Souverain Pontife et le Roi de Portugal l'avoient envoyé aux Indes, lui présenta les Brefs de Sa Sainteté, et lui déclara qu'il ne prétendoit s'en servir qu'avec son agrément; puis se jetant à ses pieds, lui demanda sa bénédiction; et il ne voulut point se relever qu'il ne la lui eût donnée. La modestie et l'humilité du Saint charmerent le Prélat; il baisa plusieurs fois les Brefs du Pape, et les rendant au Pere: Un Légat Apostolique, lui dit-il, envoyé immédiatement du Vicaire de Jesus-Christ, n'a pas besoin de prendre sa mission d'ailleurs: usez librement des pouvoirs que le Saint Siege vous a donnés, et soyez sûr que si l'autorité Episcopale est nécessaire pour les maintenir, elle ne vous manquera pas dans les fonctions de votre ministere.

Ceux qui avoient découvert les Indes Orientales, y avoient fait renaître le Christianisme en quelques endroits, dont il ne restoit presque aucune trace nulle part; l'Idolâtrie et le Mahométisme régnoient par-tout, les Portugais même y vivoient plus en Idolâtres qu'en Chrétiens; et le déréglement des mœurs rendoit les Indes toutes païennes. Telle étoit la face de la Chrétienté du Nouveau Monde, quand le Pere Xavier y arriva. Mais à peine le nouvel Apôtre y eut paru, que cette vigne en friche devint la plus florissante portion de l'Eglise. Pour s'attirer les bénédictions du Ciel dans une si difficile entreprise, il passoit la plus grande partie de la nuit avec Dieu, et ne dormoit que trois ou quatre heures; il se remettoit en priere à la pointe du jour, et disoit ensuite la Messe. Toute la matinée s'employoit dans les Hôpitaux et à la visite des prisonniers. En

revenant il faisoit un tour par la ville, la clochette à la main, pour assembler les enfans pour le Catéchisme. Ces jeunes plantes recevoient sans peine les impressions que le Pere leur donnoit, et ce fut par les enfans que la ville commença à changer de face. Ses prédications acheverent la réformation des mœurs ; les pécheurs les plus scandaleux, touchés de l'horreur de leurs crimes, se confesserent les premiers. La conversion fut bientôt universelle ; on rompit les faux contrats et les traités usuraires ; on restitua le bien mal-acquis ; on mit en liberté les esclaves qu'on possédoit injustement, et enfin on chassa les concubines. L'usage des Sacremens devint fréquent, la piété s'établit par-tout ; et l'Evêque de Goa avoua que ce changement de mœurs si subit étoit un des plus grands miracles.

Tout Goa étant converti, on dit à Xavier qu'il y avoit dans la Côte de la Pêcherie un grand nombre de pêcheurs, nommés Paravas, qui avoient été autrefois baptisés, mais qu'ils n'avoient de Chrétien que le Baptême. Il n'en fallut pas davantage, le Saint y court ; en y arrivant, il apprend qu'il y avoit dans le village une femme qui étoit depuis trois jours en travail d'enfant. Il y vole, instruit cette pauvre Indienne des Mysteres de notre Religion, la convertit, la baptise, et au moment ayant heureusement accouchée, elle se trouve parfaitement guérie. Un miracle si visible remplit la cabane d'étonnement et de joie ; toute la famille se convertit, et dans peu de jours tout le village. Toute la Côte de la Pêcherie, presque toute Idolâtre, suivit l'exemple de ce Bourg. Il y baptisa un si grand nombre de Paravas, qu'il écrivit lui-même aux Peres de Rome, qu'à force de baptiser continuellement, il ne pouvoit plus lever les bras, et qu'il voyoit renouveler tous les jours dans ce pays les merveilles de la primitive Eglise. Il se servoit des enfans baptisés

our guérir les malades. Les Temples des faux ieux furent en moins de rien renversés, et les doles brisées. Les Brachmanes qui étoient comme es Prêtres et les Religieux du pays, alarmés, s'assemblerent au nombre de plusieurs milles. Xavier les confondit, et en convertit plusieurs; et par cette glorieuse conquête, la foi de Jesus-Christ triompha dans toute cette contrée. Il avoue lui-même que par le moyen de la Salutation Angélique, il obtenoit de Dieu la conversion de la plupart des Païens. Ses instructions commençoient toutes par réciter l'Oraison Dominicale, et il les terminoit toujours par l'*Ave Maria.* Sa douceur, sa charité, ses manieres gracieuses, sa modestie, lui gagnoient tous les cœurs; la force et l'onction de ses paroles convainquoient les esprits, et sa sainteté, manifestée par un nombre infini de miracles, achevoit de convertir les peuples. Il rendit la santé sur l'heure à un homme dont tout le corps n'étoit qu'un ulcere, et il ressuscita, en présence des Brachmanes, quatre morts. Etant de retour à Goa, il y établit le Séminaire de Sainte-Foi, qui devint bientôt une pépiniere de zélés Missionnaires. Il passe au Royaume de Travancor, y prêche la Foi, et dans moins d'un mois, il y baptise de sa main dix mille Idolâtres. Dieu lui communique le don des Langues; et ce qu'on n'avoit pas vu depuis les Apôtres, en parlant une seule langue à plusieurs milliers de peuples tous différens, il se fait entendre de tous, chacun croyant qu'il parloit sa propre langue.

Les Brachmanes voyant le culte des Pagodes abandonné, conspirent sa mort; mais Dieu le conserve sous une grêle de fleches, dont une seule suffisoit pour lui ôter la vie. Les Badages entrent à main armée dans le Royaume de Travançor, prêts à mettre tout à feu et à sang. Leur armée étoit très-nombreuse. Saint Xavier court à

eux le Crucifix à la main ; et dès qu'il put se faire entendre : Je vous défends, leur crie-t-il, au nom du Dieu vivant, de passer outre, et je vous commande de sa part de retourner sur vos pas. Et à l'instant cette nuée de Barbares, saisis de frayeur, prennent la fuite en désordre.

La réputation du nouvel Apôtre ne demeura pas renfermée dans le Royaume de Travancor; elle se répandit dans toutes les Indes. Les habitans de l'Isle de Manar le prient de les venir instruire ; il y envoie des Missionnaires, et toute l'Isle se convertit. La moisson devenant tous les jours plus abondante, Xavier porte la lumiere de l'Evangile d'Isle en Isle, de Royaume en Royaume, jusqu'aux dernieres extrémités de l'Orient. Etant allé à Meliapor, où est le tombeau de saint Thomas, il y fait des conversions éclatantes. Un Marchand de Meliapor sur le point de s'embarquer pour Malaca, lui demanda un gage de son amitié, Xavier lui donna son Chapelet. Il ne vous sera pas inutile, lui dit-il, pourvu que vous ayez confiance en Marie. A peine eut-il mis à la voile, qu'une furieuse tempête pousse le vaisseau contre un rocher et le brise. Le Marchand, plein de confiance en la sainte Vierge, tenant le Chapelet de Xavier en sa main, se trouve tout-à-coup transporté sur la Côte de Negapatan, à plusieurs lieues de l'endroit où il avoit fait naufrage. Le saint Apôtre arrive à Malaca pour passer de là à Macazar ; il y prêche, il y confesse ; il y convertit un nombre infini de scélérats et de pécheurs, et y baptisa beaucoup d'Idolâtres, de Mahométans et de Juifs, entr'autres un fameux Rabbin, qui abjura publiquement le Judaïsme. Jamais le Saint ne fit tant de miracles qu'à Malaca : on n'avoit qu'à toucher sa robe, qu'à baiser ses mains, qu'à recevoir sa bénédiction, pour être guéri sur le champ de toutes sortes de maladies. Etant allé faire un petit voyage aux environs de Malaca, une

eune fille qu'il avoit baptisée mourut. La mere lésolée va chercher le Saint, et se jetant à ses ieds, fondant en larmes : Serviteur de Dieu, ui dit-elle, ma fille est morte : mais si vous 'oulez invoquer sur elle le nom de Jesus-Christ, lle reviendra bientôt en vie. Xavier touché de ompassion, prie Dieu en silence quelque temps : uis se tournant vers elle : Allez, lui dit-il, 'otre fille est vivante. Mais il y a trois jours, epart la mere, qu'elle est enterrée. N'importe, eprit Xavier, allez, ouvrez son tombeau, et vous a trouverez vivante. La mere court à l'Eglise, ait lever la pierre qui couvroit le cercueil, et rouve sa fille pleine de vie.

Le saint Apôtre ne trouvant le repos que dans es travaux, se rend à Amboyne : il y prêche la 'oi aux Païens, et presque toute l'Isle est chréienne. Parcourant les Isles voisines, une violente empête met la consternation dans le vaisseau. Xavier tire de son sein un petit Crucifix qu'il ortoit toujours ; et voulant le plonger dans la ner, il lui échappe de la main, et est emporté ar les flots ; cette perte l'affligea. Vingt-quatre eures après, ayant abordé à l'Isle de Baranura, n vit paroître un cancre qui portoit entre ses erres le même Crucifix en haut, et qui vint droit u rivage le rendre au Pere. De Baranura il passe l'Isle d'Ulate ; il y trouve le Roi assiégé dans sa Capitale, et prêt à se rendre à l'armée ennemie, aute d'eau. Le Saint demande à lui parler, lui lemande la permission d'y planter une Croix, 'offre à lui faire avoir abondamment de l'eau, 'il lui promet de se faire Chrétien avec tout son euple. Le Prince promet tout. A peine la Croix ut plantée, qu'une pluie abondante pourvut au esoin, et obligea l'ennemi à lever le siege. Le Roi avec tout le peuple reçut le Baptême de la nain du Saint. Et après avoir converti quelques utres Royaumes voisins, il part pour les Molu-

ques. Il parcourut rapidement les isles de Ternate, de Tidor, de Motir, de Macian et de Bacian : il prêche, il convertit, il fait triompher la foi de Jesus-Christ dans tous ces lieux qui n'avoient jamais eu d'Apôtres. Ayant reçu d'Europe un nouveau renfort de Missionnaires, il entreprend la conversion de tout l'Orient. On met tout en œuvre pour le détourner d'aller à l'isle du More, comme étant le pays le plus barbare et le plus affreux. Il suffit qu'il y ait des ames rachetées par le sang de Jesus-Christ, Xavier n'y trouve plus ni danger, ni obstacles; il y va, il y annonce la foi, il les humanise, il les instruit, il les convertit; et ces peuples barbares et cruels, deviennent une des plus consolantes portions de l'Eglise du Nouveau Monde. On diroit que Dieu a voulu réunir dans le seul saint François Xavier tous les travaux et toutes les merveilles ensemble des douze premiers Apôtres.

Il convertit et baptise à Thernate, presque toute la famille Royale : il en fait autant dans l'isle de Ceylan, dans les Royaumes de Candy, de Jafanapatan, aux Moluques, et dans toutes les Isles qui environnent Macassar; et faisant des conversions et des miracles à tous les pas, il devient lui-même le plus grand de tous les miracles. L'an 1547 les Achenois, ennemis mortels des Chrétiens, paroissent devant Malaca, avec une flotte de plus de soixante gros navires, tous bien équipés et bien armés, sans compter les barques, les brûlots et les frégates. Leur premiere expédition fut de brûler tous les navires Portugais qui se trouverent dans le port. Cette victoire rendit les Barbares si fiers et si insolens, que leur Général ayant fait couper le nez et les oreilles à quelques pêcheurs qu'ils avoient pris, les renvoya au Gouverneur de Malaca, avec cette Lettre :

“ Bajaja Soora, qui a l'honneur de porter

,, dans des vases d'or, le riz du Grand Soudan
,, Alardin, Roi d'Achen et des Terres que lavent
,, l'une et l'autre Mer : Je t'avertis d'écrire à ton
,, Roi, que je suis ici malgré lui, jetant la ter-
,, reur dans sa forteresse, par mon fier rugissement,
,, et que j'y serai tant qu'il me plaira. J'appelle
,, à témoin de ce que je dis, non-seulement
,, la Terre et les Nations qui l'habitent, mais
,, tous les élémens, jusqu'au Ciel de la Lune;
,, et je leur déclare, par les paroles de ma
,, bouche, que ton Roi est sans réputation et
,, sans valeur; que ses étendards abattus ne
,, pourront jamais se relever sans la permission
,, de celui qui vient de le vaincre; que par la
,, victoire que nous avons remportée, mon Roi
,, a sous ses pieds la tête du tien, qui depuis
,, ce jour-là est son sujet et son esclave; et
,, afin que tu confesses toi-même cette vérité,
,, je te défie au combat, dans le lieu où je
,, suis présentement, si tu te sens assez de cou-
,, rage pour me résister ».

Quoique la lettre du Général Barbare fût ridicule et fanfaronne, elle ne laissa pas de jeter la consternation dans tout Malaca. Le seul Xavier plein de confiance en Dieu, soutint le courage abattu. *Que des Barbares*, dit-il au Gouverneur, *ayent le nombre de navires et de troupes pour eux, nous avons pour nous le Dieu des armées ; il faut les aller combattre. Mais comment se mettre en mer*, dit le Gouverneur, *et sur quels navires ! puisque de huit gros vaisseaux qui étoient au port, il ne reste que sept corps de fuste tout rompus ; et quand on pourroit s'en servir, que feroit cela contre une flotte si nombreuse !* Il est vrai, repart le Saint en souriant, que les sept fustes sont vieilles, et ne sont guere propres qu'à brûler : cependant qu'on les racommode en diligence. Personne n'osa répliquer à l'ordre de l'homme de Dieu. Dans deux jours ces fustes furent prêtes : à peine avoient-

elle levé l'aucre pour aller chercher les ennemis, qui avoient pris le large, pour se mettre hors de la portée du canon de la forteresse, que l'Amiral de cette petite flotte s'entr'ouvrit et enfonça tout-à-coup, sans qu'on pût rien sauver que l'équipage. Xavier étoit à l'autel, dans l'Eglise de Notre-Dame-du-Mont, lorsqu'on vint pour lui apprendre cette triste aventure. Il fit signe au valet du Gouverneur de se retirer; et après la Messe, le prévenant: Allez dire à votre Maître, lui dit-il, que la perte d'un vaisseau ne doit pas nous décourager. Allez, la petite flotte est sous la protection de la sainte Vierge. On fut près d'un mois sans apprendre des nouvelles des deux armées, lorsque le Pere prêchant un jour dans la grande Eglise de Malaca, sur les dix heures du matin, au même temps que les deux flottes se choquoient, à plus de cent lieues de là, il s'arrêta tout court, parut comme hors de lui-même; puis se tournant vers le Crucifix, les larmes aux yeux, et les soupirs à la bouche : Ah! Jesus, Dieu de mon ame, s'écria-t-il, Pere de miséricorde, je vous supplie humblement par les mérites de votre sacrée passion, de n'abandonner point vos soldats. Après ces paroles il baissa la tête, s'appuyant sur sa chaire, sans dire mot; puis se levant tout-à-coup, il dit tout haut, avec un tressaillement de joie, dont il ne fut pas le maître : *Jesus-Christ, mes Freres, a vaincu pour nous. A l'heure que je vous parle, les soldats de son saint Nom achevent de mettre en déroute l'armée de nos ennemis : ils en font un très-grand carnage, et nous n'avons perdu que quatre des nôtres. Vous en recevrez la nouvelle Vendredi prochain; et nous recevrons bientôt notre flotte.* L'événement vérifia tout: une frégate arriva le Vendredi; et deux jours après, la petite flotte entra triomphante dans le port au son des trompettes et parmi les décharges de l'artillerie.

Presque toutes les Indes étant conquises à Jesus-Christ, le nouvel Apôtre méditoit de nouvelles conquêtes, lorsqu'un Japonois nommé Anger, arriva sur un vaisseau Chinois, venant chercher auprès du Saint, dont la réputation étoit répandue par-tout l'Orient, de quoi calmer les troubles de sa conscience alarmée. Xavier le voyant, prévit que non-seulement ce Japonois seroit le premier du Japon qui recevroit le Baptême, mais aussi que par son moyen l'Evangile y seroit prêché; et transporté de joie, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Sans attendre que le Japonois lui déclarât ses peines, il l'assure qu'il trouvera le repos qu'il étoit venu chercher si loin; mais qu'il falloit connoître auparavant, et pratiquer la Loi du vrai Dieu; il l'envoie pour cela au Séminaire de Goa, pour le préparer lui et tous ses gens à recevoir le Baptême. Le Pere le suivit, et après avoir achevé, en chemin faisant, de convertir ce qui restoit d'Idolâtres sur la Côte de la Pêcherie à Monapar, dans le Cap de Comorin, et dans l'isle de Ceylan, il arrive à Goa, où il trouve son nouveau Prosélyte; et le voyant parfaitement instruit, il le baptise, lui donne le nom de Paul de Sainte-Foi, et en fait un de ses plus zélés Catéchistes. Ayant appris de la bouche du Néophyte, l'état du Japon, un des plus grands Royaumes du monde, il résolut d'y aller porter les lumieres de l'Evangile, malgré tout ce qu'on put lui dire pour l'en détourner. Il écrivit plusieurs lettres en Europe: la premiere fut au Roi de Portugal Jean III, remplie de sages conseils, qui regardoient les devoirs du Prince. Il en écrivit une autre à saint Ignace son Général, et aux Peres de Rome; où il leur dit: « que Dieu lui » a fait connoître combien il doit aux prieres de » ceux de la Compagnie qui travaillent sur la » terre, et qui jouissent de la couronne de leurs » travaux dans le Ciel. Quand j'ai une fois com-

» mencé à parler de notre Compagnie, ajoute-
» t-il, je ne puis finir ; mais le départ des vais-
» seaux m'y oblige malgré moi. Et voici ce que je
» trouve de plus propre pour finir ma lettre : *Si*
» *jamais je t'oublie, ô Compagnie de* JESUS, *que*
» *ma main droite me soit inutile ; et que j'en oublie*
» *moi-même l'usage*. SI OBLITUS UNQUAM FUERO
» TUI, SOCIETAS JESU, OBLIVIONI DETUR
» DEXTERA MEA. Je prie Notre-Seigneur Jesus-
» Christ, que puisque durant le cours de cette
» vie misérable, il nous a assemblés dans sa
» Compagnie, il nous réunisse pendant toute
» l'éternité bienheureuse dans la Compagnie des
» Saints qui le voient dans le Ciel. »

Ayant reçu un nouveau renfort de Missionnaires, par l'arrivée d'un nombre de Jésuites venus d'Europe, il leur prescrivit les regles qu'ils devoient garder dans leurs Missions ; et en qualité de Nonce Apostolique et de Supérieur Général de tous ceux de la Compagnie, qui étoient en Orient, il leur assigne à tous le lieu de leur Mission, et établit des Supérieurs pour gouverner la Compagnie dans les Indes, en son absence. En attendant que la navigation devînt libre, notre Saint s'appliqua plus particulierement aux exercices de la vie intérieure, se préparant par cette retraite à de nouveaux travaux. C'est alors que dans le jardin du College de Saint-Paul, qu'il avoit établi à Goa, tantôt se promenant, tantôt retiré en un petit hermitage, comblé de ces douceurs spirituelles, dont son cœur étoit inondé, il s'écrioit : C'est assez, Seigneur, c'est assez, et qu'il ouvroit sa soutane devant l'estomac, pour donner un peu d'air aux flammes dont son ame étoit embrasée. Enfin au mois d'Avril de l'an 1549, il s'embarqua dans une fuste qui alloit à Cochin, avec le Pere Cosme de Torrez et le Frere Jean Fernandez, outre les trois Japonois convertis, Paul de Sainte-Foi, et ses deux valets Jean et Antoine,

Antoine. Etant à Malaca, il apprit qu'un des Rois du Japon demandoit des Prédicateurs Evangéliques au Gouverneur des Indes. On ne peut dire quelle fut la joie du saint Apôtre, et son empressement pour partir à cette nouvelle. Il s'embarque le 24 Juin, et après bien des tempêtes que le Saint appaisa, il aborde à Cangoxima le 15 d'Août de la même année.

Il faudroit un volume entier pour raconter seulement une partie des travaux, des voyages, des conversions et des merveilles de cet Apôtre dans ce vaste Empire. Il commence à prêcher dans Cangoxima, et y convertit plusieurs personnes; il dispute avec les Bonzes, qui étoient comme les dieux du pays, et les confond. Il guérit toutes sortes de maladies sur-le-champ, avec le seul signe de la Croix; il ressuscite plusieurs morts, dont quelques-uns avoient été déjà enterrés; il prêche à Saxuma, à Ekandono, à Firando, à Amanguchi. Il se fait valet de pied d'un Cavalier, pour aller à Meaco; il annonce l'Evangile au Royaume de Bongo et ailleurs, et par-tout il convertit des milliers de Païens; et en moins d'un an, il fait fleurir dans le Japon la Religion Chrétienne. Tous ces Royaumes étant convertis, Xavier insatiable de conversions cherche de nouveaux pays pour y faire de nouvelles conquêtes. S'étant embarqué pour retourner aux Indes, une des plus furieuses tempêtes démâta le vaisseau, et l'on se vit à tout moment sur le point de faire naufrage. La seule présence de saint Xavier rassuroit les soldats et les matelots: mais l'accident qui arriva, jeta la désolation dans le navire. Il y avoit cinq Portugais avec dix Japonois dans la chaloupe qui suivoit, et qu'on avoit attachée au vaisseau avec de gros cables. Le vent ayant redoublé pendant la nuit, la violence des flots rompit les cables, et la chaloupe fut emportée au gré des flots qui s'élevoient comme des montagnes.

On ne douta pas un moment que les quinze hommes n'eussent péri, et que la chaloupe n'eût été ou brisée, ou engloutie par les flots. Le Capitaine Edouard de Gama, ami du Saint, étoit inconsolable d'y avoir perdu son neveu, et les autres regrettoient leurs compagnons; lorsque S. Xavier sortant de sa priere, se tournant vers de Gama : Ne vous affligez pas, mon frere, lui dit-il d'un visage gai, avant trois jours la fille viendra retrouver la mere. On comprit bien ce que le Pere vouloit dire, mais la chose paroissoit si peu possible, qu'on ne put y ajouter foi. Voyant que les larmes ne tarissoient point. La confiance que j'ai en la divine miséricorde, dit le Saint d'un ton assuré, m'a fait espérer que les personnes que j'ai mises sous la protection de la sainte Vierge, et pour qui j'ai fait vœu de dire trois Messes à Notre-Dame-du-Mont, ne périront pas. Il pressa ensuite le Capitaine de faire monter à la hune, pour voir si la chaloupe ne paroissoit point. Il passa tout le jour en prieres; sur le soir, sortant de sa retraite, il demanda si la chaloupe ne paroissoit point? On ne répondit que par un sourire. Il pria qu'on baissât les voiles, pour donner le temps à la chaloupe de regagner le navire. On rioit dans le fond de l'ame, de la confiance du Saint, lorsqu'un enfant qui étoit assis au pied du mât, s'écria tout-à-coup : Miracle, miracle, voilà la chaloupe. Elle aborda; l'admiration égala la joie; on embrassa ces hommes qu'on croyoit perdus, et on fut bien plus surpris d'apprendre qu'ils étoient venus au milieu de la plus horrible tempête qui se vit jamais, sans craindre ni de perir, ni de s'égarer, parce que, disoient-ils, le Pere François étoit leur Pilote, et sa présence les rassuroit.

Le saint Apôtre étant arrivé à Malaca, prend la résolution de porter les lumieres de la foi dans la Chine. On eut beau s'opposer à son dessein,

et traverser cette sainte entreprise, Xavier, supérieur à tous les obstacles quand il s'agissoit de la gloire de Dieu et du salut des ames, ne se rebuta point. Il souhaitoit qu'on envoyât une ambassade à la Chine, pour ouvrir par-là la porte à l'Evangile. Dom Alvarez Gouverneur de Malaca s'y oppose opiniatrément. Le Saint en gémit et attribue à ses propres péchés le renversement de l'ambassade. Le Gouverneur en fut terriblement puni, selon la prédiction du Saint; mais Xavier ne relâcha rien de son entreprise. Ayant réglé toutes choses, et pour la Compagnie, et pour les Missions, après avoir établi le Pere Barzée Recteur du College de Goa et Vice-Provincial, et distribué les autres Peres dans les diverses Missions du Japon et des Indes, il s'embarque avec un seul Frere, sur un vaisseau qui alloit à l'isle de Sancian, pour passer de là à la Chine. Après quelques jours de navigation, le vent tomba tout-à-coup, et les flots s'étant applanis, le vaisseau demeura immobile. Comme le calme dura quatorze jours, l'eau douce vint à manquer. Quelques-uns moururent d'abord, et tout l'équipage, au nombre de cinq cents, tomba malade. Le Saint touché de compassion, fait sa priere; puis étant descendu dans la chaloupe avec un enfant, lui fait goûter l'eau de la mer, et lui demande si elle étoit douce? L'enfant répond qu'elle est salée. Il lui ordonne d'en goûter tout de nouveau; et elle se trouve douce. Alors le Pere étant remonté, fit remplir d'eau tous les vases et les tonneaux du navire; mais quelqu'un se pressant de boire, trouva l'eau salée. Le Saint fit alors le signe de la Croix sur les vases, et au même moment l'eau perdit sa salure naturelle, et devint excellente à boire. Ce miracle frappa tellement les Arabes et les Sarrasins qui étoient sur le bord, qu'ils confesserent Jesus-Christ, et reçurent tous le Baptême. Le reste du voyage fut une

suite continuelle de miracles et de prédictions. Enfin étant arrivé à l'isle de Sancian, il n'y eut pas plutôt débarqué qu'il délivra l'Isle des tigres, dont elle étoit infectée. Le saint Apôtre se disposoit de partir pour la Chine, dont on découvroit dejà les premiers ports, lorsque Dieu lui fit connoître qu'il étoit content de son ardent désir; qu'il vouloit le récompenser de ses immenses travaux, et qu'il réservoit l'exécution de son dessein sur la Chine à ses freres.

Dieu traita Xavier comme il fit autrefois Moyse, qui mourut à la vue de la terre où il avoit ordre de conduire les Israélites. La fievre prit au Pere François le 20 de Novembre; et il eut en même temps une claire connoissance du jour et de l'heure de sa mort, comme il le déclara ingénument au Pilote du navire. Le mal s'étant déclaré par une douleur de côté fort aiguë et par une grande oppression, le Saint fut bientôt à l'extrémité, n'ayant pour tout secours que quelques amandes que lui donna le Capitaine. Tout le temps de sa maladie ne fut qu'un entretien continuel avec Dieu; on l'entendoit répéter sans cesse ces mots: *Jesu Fili David, miserere mei*, Jesus Fils de David, ayez pitié de moi; et ces paroles: *O sanctissima Trinitas!* Et s'adressant à la sainte Vierge: Ma chere Mere, lui disoit-il continuellement: *Monstra te esse Matrem:* Faites voir que vous êtes ma mere. Enfin le 2 de Décembre, qui étoit un Vendredi, ayant les yeux tout baignés de larmes, et tendrement attachés sur son Crucifix, il prononça ces paroles: *In te Domine speravi, non confundar in æternum:* J'ai toujours espéré en vous, Seigneur: que je n'aye jamais la confusion d'y avoir espéré en vain. Et en même temps saisi d'une joie céleste, il rendit doucement l'esprit, vers les deux heures après midi, l'an 1552, âgé de quarante-six ans, dont il en avoit employé dix et demi dans les Indes.

La nouvelle de sa mort fit sur tous les esprits et les cœurs, l'impression que fait la mort des Saints. On courut à sa cabane pour lui baiser les pieds; on lui trouva le visage aussi vermeil que s'il eût été en vie. Ainsi termina sa glorieuse carriere, l'Apôtre des Indes et du Japon, après avoir étendu l'Eglise six mille lieues plus loin qu'elle n'étoit, après avoir prêché l'Evangile à cent Isles ou Royaumes différens, et converti à Jesus-Christ plus de cent mille ames. Ses travaux ont été immenses, et ses miracles infinis. On compte huit morts ressuscités, et on doute si tous les miracles éclatans que tous les Saints qui l'ont précédé ont fait, égalent le nombre de ceux du saint Apôtre.

Son corps ne fut mis en terre que le Dimanche suivant; ses funérailles se firent sans aucune cérémonie; on lui ôta sa propre soutane, que les Officiers se partagerent entre eux. Le Capitaine fit couvrir le corps de chaux-vive, afin que les chairs étant plutôt consumées, on pût emporter les os sur le vaisseau qui devoit dans peu de mois retourner aux Indes. La derniere année de la vie du Saint, on vit dans la chapelle du Château de Xavier un Crucifix suer du sang en abondance tous les Vendredis: mais dès que Xavier fut mort, le sang cessa de couler.

Deux mois et demi après la mort du saint Apôtre, son corps ayant été déterré il se trouva tout entier, aussi frais et vermeil, et aussi palpable, que s'il eût été en vie. Les habits Sacerdotaux, dont il avoit été revêtu, n'avoient été nullement endommagés par la chaux; et le saint corps exhaloit une odeur si douce et si agréable, que les parfums les plus exquis n'en approchoient point. Dès qu'il arriva à Malaca, la peste qui ravageoit la ville cessa; il y fut reçu comme en triomphe par la Noblesse, le Peuple et le Clergé. Après quelques mois il fut déterré encore, et

trouvé aussi entier et aussi frais. On fit faire un cercueil d'un bois précieux; et après qu'on l'eût garni d'un riche damas de la Chine, on y mit le saint Corps, enveloppé d'un drap d'or, avec un oreiller de brocard sous la tête. Ce précieux dépôt fut reçu à Goa, avec toute la pompe et la vénération qui lui étoit due. Le Vice-Roi avec toute sa Cour, la Noblesse et les Magistrats, accompagnoient le Clergé. Ce saint Trésor fut déposé dans l'Eglise de Saint-Paul du College de la Compagnie de JESUS, au son des cloches et au bruit de toute l'artillerie, et on l'y conserve avec soin. Il se fit un nombre prodigieux de miracles par-tout où le saint Corps passa, et Dieu continue encore aujourd'hui de faire des miracles sans nombre, par l'intercession de ce grand Saint, non-seulement à Goa, mais universellement par tout le monde. Ce fut aussi après un examen juridique des vertus et des miracles innombrables de ce grand serviteur de Dieu, que le Pape Paul V déclara Bienheureux François Xavier, Prêtre de la Compagnie de JESUS, le 25 d'Octobre de l'année 1619; et le Pape Grégoire XV, successeur de Paul V, le canonisa solemnellement le 12 de Mars de l'année 1622. Le Pape, dans la Bulle de sa canonisation, l'appelle l'Apôtre des Indes, et il dit que son Apostolat a eu les signes d'une vocation divine, tels que sont le don des langues, le don de prophétie, le don des miracles, avec les plus parfaites vertus Evangéliques. Il est vrai qu'on ne vit jamais un assemblage plus éclatant des plus éminentes vertus que dans ce grand Saint. Son amour de Dieu, tendre, ardent et généreux, étoit sans mesure; son zele pour le salut des ames sans bornes; sa pauvreté et sa mortification excessives; son humilité si profonde, qu'il n'écrivoit jamais à saint Ignace son Général, qu'à genoux; et il signa une Lettre ainsi : *Le plus petit de vos enfans, et le plus éloigné de vous. François*

Xavier. Sa dévotion envers la sainte Vierge, étoit si tendre, si parfaite et si pleine de confiance, qu'il ne demandoit rien à Notre-Seigneur, que par l'entremise de sa Mere. Il finissoit toutes ses instructions par le *Salve Regina*. Et quand il passoit les nuits en oraison dans les Eglises, c'étoit presque toujours devant l'Image de la Mere de Dieu. J'ai pris la Reine du Ciel pour ma Patrone, dit-il dans une de ses Lettres, afin d'obtenir le pardon de mes innombrables péchés. Il étoit surtout si dévot à son immaculée Conception, qu'il avoit fait vœu de la soutenir et de la défendre toute sa vie. Le corps du Saint est toujours à Goa; il n'y a qu'un de ses bras tout entier qui fût apporté à Rome, et qui s'y conserve avec beaucoup de vénération dans l'Eglise de la Maison Professe de la Compagnie de Jesus.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Indiarum gentes Beati Francisci prædicatione et miraculis, Ecclesiæ tuæ aggregare voluisti : concede propitius, ut cujus gloriosa merita veneramur, virtutum quoque imitemur exempla. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui par la prédication et les miracles du Bienheureux François, avez bien voulu unir à votre Eglise les peuples des Indes; faites, s'il vous plaît, qu'honorant ses mérites, nous imitions aussi les exemples de ses vertus. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.



L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 10.

FRATRES : Corde enim creditur ad justitiam : ore autem confessio fit ad salutem. Dicit enim Scriptura : Omnis, qui credit in illum, non confundetur. Non enim est distinctio Judæi et Græci : nam idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. Omnis enim, quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt ! Aut quomodo credent ei, quem non audierunt ! Quomodo autem audient sine prædicante ! quomodo verò prædicabunt nisi mittantur ! sicut scriptum est : Quàm speciosi pedes Evangelizantium pacem, Evangelizantium bona ! sed non omnes obediunt Evangelio. Isaïas enim dicit : Domine, quis credidit auditui nostro ! Ergo fides ex auditu ; auditus autem per verbum Christi. Sed dico : Numquid non audierunt ! Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.

MES Freres : On croit de cœur pour parvenir à la justice, et on confesse de bouche pour parvenir au salut. En effet, l'Ecriture dit : Quiconque croit en lui, ne sera point confondu, parce qu'il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil ; aussi n'y a-t-il qu'un même Seigneur de tous, et il est riche pour tous ceux qui l'invoquent. Car tout homme qui invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. Or, comment invoqueront-ils celui en qui ils n'auront point cru ! Et comment croiront-ils en celui dont ils n'auront point entendu parler ! ou comment en entendront-ils parler, sans que quelqu'un prêche ? et comment y aura-t-il des gens qui prêchent, si on ne les envoie ! Selon ce qui est écrit : Quelles sont belles les démarches de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bonheur ! mais tous n'obéissent pas à l'Evangile, car Isaïe dit : Seigneur, qui est-ce qui a cru ce qu'on nous a entendu dire ! La foi dépend donc d'entendre ; et on entend par la prédication de la parole de Jesus-Christ. Mais je demande, ne l'a-t-on point entendue ! Sans doute, leur voix a éclaté par toute la terre, et leurs paroles ont été jusqu'aux extrémités du monde.

Toute cette Epître de saint Paul aux Romains se trouve naturellement partagée en deux parties. Les onze premiers Chapitres traitent du dogme. Les cinq derniers contiennent différens préceptes de morale et des regles de conduite.

RÉFLEXIONS.

On croit de cœur pour parvenir à la justice, et on confesse de bouche pour parvenir au salut. Croire de cœur, c'est se soumettre par une foi humble à toutes les vérités que Jesus-Christ nous a enseignées, c'est les aimer et en faire la regle de sa conduite. Croire de cœur, c'est vivre conformément aux vérités, à la morale et à l'Evangile qu'on croit. Ce n'est que par cette foi pratique, c'est-à-dire, cette foi vive, cette foi animée, soutenue, prouvée par les œuvres, qu'on est juste. Abraham crut, mais sa foi ne brilla jamais mieux que quand il se mit en devoir de sacrifier lui-même son fils. Le Juste vit de la foi; mais la foi sans les œuvres est une foi morte; ce n'est donc pas de cette foi que le Juste vit. Cela étant, y a-t-il beaucoup de vrais fidelles? Confesser de bouche, c'est se déclarer hautement Disciple de Jesus-Christ, et faire connoître par les œuvres que les paroles sont sinceres. Quel trésor de colere sur un Prédicateur dont la vie dément la doctrine! sur un pere, sur une mere de famille, sur un supérieur, sur un maître dont la conduite contredit les instructions qu'il donne, les châtimens qu'il annonce, et les leçons qu'il fait! Donnez-moi le courage, ô mon Dieu, de vous confesser hardiment devant les hommes, afin que vous ne rougissiez pas de moi devant votre Pere. C'est surtout lorsque l'erreur prévaudroit, que les fidelles seroient particuliérement obligés de faire une profession publique de leur croyance, pour s'opposer au torrent de la séduction. C'est dans de

pareilles circonstances qu'on vit autrefois les Solitaires quitter en foule leurs retraites, pour venir confesser leur foi dans les villes, et soutenir les Fidelles, par l'exemple de leur éclatante sainteté. *Il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil.* Doit-il y en avoir entre le pauvre et le riche? entre les personnes de qualité et l'artisan, quand il s'agit de leur salut? Ces prédilections dans la direction des ames, ces distinctions sont odieuses, et font voir clairement que ce prétendu zele est l'effet de la chair et du sang. L'ame du plus vil des hommes a autant coûté à Jesus-Christ, que l'ame du plus grand Monarque. Est-ce pour Dieu qu'on travaille quand on n'a du goût que pour les directions éclatantes, et qu'on ne sent qu'un zele froid, insipide et dégoûtant pour le salut des petites gens? Le Juif et le Gentil sont également l'ouvrage des mains du Seigneur. Ce Dieu, auprès de qui il n'y a point acception de personnes, prétendoit qu'à la venue du Messie, il n'y eût plus de différence entr'eux, et que tous ne fissent plus qu'un même peuple, qui invoquât son Nom, sur lequel il répandît sans distinction les richesses de sa miséricorde. Malheureux ceux qui jaloux de les lui voir partager, s'en sont eux-mêmes rendus indignes! Cet esprit judaïque, qui porte à resserrer les miséricordes du Seigneur, ne regne-t-il pas encore aujourd'hui? *Le Seigneur de tous, est riche pour tous ceux qui l'invoquent.* Ne craignons pas qu'il s'appauvrisse jamais par ses libéralités. Comme les Grands de la terre ne sont pas riches pour tous ceux qui les servent, on est presque toujours importun, quand on leur demande des graces; et souvent c'est pour se délivrer de l'importunité, qu'ils les accordent. Mais notre Dieu étant riche pour tous ceux qui l'invoquent, il nous ordonne de le prier sans cesse; et s'il differe quelquefois de nous exaucer, c'est afin que l'indigence nous tienne plus long-temps auprès de lui. Quel plus grand motif de confiance?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc, Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit : qui verò non crediderit, condemnabitur. Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur : In nomine meo dæmonia ejicient : linguis loquentur novis : serpentes tollent : et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent, et benè habebunt.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à tous les hommes. Celui qui croira, et qui recevra le Baptême, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera condamné. Pour ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite : Ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpens ; et s'ils boivent quelque chose capable de faire mourir, cela ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades se porteront bien.

MÉDITATION.

Du zele que chacun doit avoir pour son salut et pour celui des autres.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le véritable zele est une passion vive et ardente du salut de l'ame; c'est une affection généreuse que la foi fait naître, que la charité anime, et que l'espérance chrétienne soutient. Ces vertus donnent au zele tout ce qu'il a de force, de courage, d'ardeur, de douceur, de patience et de magnanimité ; et ne sont-ce pas

les mêmes vertus qui nous doivent inspirer à tous ce zele ? Quand on pense ce qu'a coûté une ame à Jesus-Christ, et par conséquent ce qu'elle vaut, peut-on, si l'on a la foi et la charité, la voir perdre, cette ame, de sang froid ? peut-on n'être pas touché de sa perte ? C'est ce qui a porté ces hommes Apostoliques à tout entreprendre, à tout souffrir pour le salut des ames ; c'est ce qui a porté le grand saint Xavier à sacrifier tout, parens, amis, talens, pour aller chercher au-delà des mers, dans un monde nouveau, tant de brebis égarées, pour les ramener au bercail de Jesus-Christ. Que n'eut-il pas à souffrir ? Que de travaux à essuyer, que de déboires à supporter, que d'obstacles à vaincre ! Le vrai zele dévore tout : *Charitas Christi urget nos.* Voilà ce que tous les vrais fidelles doivent dire. Notre ame nous doit être chere, et notre salut doit être l'objet de nos premiers soins. Bon Dieu, quel renversement de raison et de conduite ! il se trouve des gens qui ont du zele pour le salut des autres, et en manquent pour leur propre salut. Ils ne négligent rien pour porter les autres à Dieu : que de sermons, quelle force dans leurs discours, que d'exhortations pathétiques ! et quelle indolence, quelle négligence pour leur propre salut ! Cependant que sert à l'homme d'avoir gagné, d'avoir converti tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même ? ou que donnera-t-il en échange pour soi-même ? Le salut de tout l'Univers le dédommagera-t-il de la perte de son ame ? Eh, Seigneur ! nous nous aimons tant ; et toute notre application, tout notre zele n'est pas pour notre salut ! Quoi ! nous sommes si âpres au gain, si avides des biens de cette vie ; et nous manquerons de zele pour notre propre salut ? O Dieu, quelle folie ! quelle extravagance !

SECOND POINT.

Considérez que le zele fait en partie le caractere de tous ceux qui aiment Dieu. Il n'est personne qui ne doive avoir du zele pour le salut de ses freres ; personne aussi qui ne puisse travailler efficacement au salut du prochain. Quel bien ne peut et ne doit pas faire un Grand à l'égard de ses sujets ; un Supérieur à l'égard de ses inférieurs ; un Pere, une Mere de famille à l'égard de ses enfans et de ses domestiques ; un Maître à l'égard de ceux sur qui il a de l'autorité ; un Particulier même envers tous, par la régularité de ses mœurs, par ses bons entretiens, et par ses bons exemples ? Chacun peut être Ouvrier Apostolique sans sortir de son état. Quelle dureté, quelle barbarie de voir perdre tant d'ames de sang froid ! mais prenons garde que la passion ne prenne le masque et le nom du vrai zele. Le zele de Jesus-Christ doit être le modele du nôtre. Quelle sagesse, quelle douceur, quelle patience dans le zele du Sauveur ? Ce zele ardent et trop dur qui desseche et dévore par-tout où il se répand, et qui répand par-tout l'aigreur et l'amertume, prouve combien il est aisé de se méprendre en fait de charité. Un zele mou et trop indulgent est un faux zele. Il faut faire la guerre au péché sans miséricorde ; mais le vrai zele ménage toujours le pécheur. La sévérité n'incommode pas toujours ceux qui la prêchent. Souvent indulgens à eux-mêmes, jusqu'à se pardonner les défauts les plus grossiers, ils exigent des autres une régularité scrupuleuse et outrée. Ce zele amer se répand souvent en plaintes et en murmures. Hé, bon Dieu ! la charité se trouva-t-elle jamais dans un cœur aigri et chagrin ? S'il y a des abus à corriger, ou des erreurs à détruire, laissons au pere de famille le soin de sa vigne, dont le souve-

rain Maître ne nous a pas chargés ; il saura bien séparer le bon grain d'avec l'ivroie, et faire rendre compte à ses fermiers du dépôt qu'il leur a confié. Quelle pitoyable illusion de crier éternellement contre la licence et le relâchement d'autrui, et de ne jamais travailler à sa propre réforme! Si nous avons du zele, pourquoi n'aura-t-il jamais qu'un objet étranger? N'avons-nous pas assez à faire à defricher notre propre champ, sans nous mettre si fort en peine des épines qui naissent dans celui des autres? Que le zele que nous avons pour nous soit un peu dur, on le pardonne : mais que celui que nous avons pour les autres soit chagrin, peu compatissant, trop amer; c'est ce que l'esprit de Jesus-Christ réprouve.

Donnez-moi, Seigneur, ce zele pur, charitable et véritable, et pour mon salut, et pour celui des autres; afin qu'en vous gagnant mes freres, j'assure par votre grace mon bonheur éternel.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ure igne Sancti Spiritûs renes nostros, et cor nostrum Domine : ut tibi casto corpore serviamus, et mundo corde placeamus. Eccles.

Embrasez-moi, Seigneur, du feu du Saint-Esprit, afin que je vous serve avec un corps chaste, et que je vous plaise sans cesse par la pureté de mon cœur.

Prævaricantes reputavi omnes peccatores : ideò dilexi testimonia tua. Psal. 118.

Je regarde tous les pécheurs, comme autant d'injustes prévaricateurs ; et c'est ce qui m'attache à votre Loi, et allume mon zele.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le véritable zele n'est ni turbulent, ni impétueux ; il est modéré et discret ; il sait prendre son temps pour s'insinuer avec douceur ; il est

tendre et compatissant. Ce n'est pas par de grands discours qu'il fait les plus grands effets, c'est bien souvent par des complaisances, par des services rendus à propos; c'est par le prudent usage de l'autorité qu'il a sur les autres, et de la confiance que les autres ont en lui; c'est sur-tout par le bon exemple. Ayez cette sorte de zele: il ne faut être ni savant, ni disert, ni fort éloquent, pour gagner par cette voie les autres: il ne faut qu'être véritablement Chrétien, et exemplaire. Remarquez que ceux qui ont du zele s'en apperçoivent aisement. Voyez si vous vous sentez enflammé de ce feu qui ne cherche qu'à éclairer, qu'à échauffer, à enflammer tout le monde de la même ardeur. Etes-vous touché du malheur de ceux qui se perdent? avez-vous quelquefois versé des larmes sur l'aveuglement des mauvais Chrétiens? souffrez-vous avec peine que Dieu soit peu connu des hommes, qu'il en soit peu aimé? sentez-vous une secrete joie, lorsque vous le voyez honoré, une estime, une tendresse même pour les personnes pieuses? Voilà les marques du véritable zele; n'oubliez rien pour avoir un zele si chrétien.

2.° Nous avons des freres selon l'esprit; nous en avons peut-être selon la chair, qui se perdent. Faites tous les jours quelque priere particuliere, premiérement pour votre conversion, ensuite pour la conversion de tous les pécheurs, et surtout pour la conversion des hérétiques, versez des larmes sur leur malheur. Veillez sur-tout sur vos enfans, sur vos inférieurs, sur vos domestiques: veillez sur leur conduite, s'ils fréquentent les Sacremens, s'ils prient Dieu réguliérement le matin et le soir, s'ils menent une vie innocente et chrétienne. Donnez-leur souvent des instructions salutaires; chacun n'est pas Prédicateur; mais chacun peut-être Apôtre et Missionnaire dans sa Communauté et dans sa famille. Ayez désormais cette qualité, et faites-en les fonctions.

QUATRIEME JOUR.

SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE BARBE, si célebre dans l'Eglise tant Grecque que Latine, vint au monde vers le milieu du troisieme siecle. L'opinion la plus vraisemblable, est qu'elle étoit de Nicomédie en Bithynie. Elle eut pour pere Dioscore l'un des plus furieux partisans du paganisme qu'il y eut jamais, si entêté des extravagances et des impies superstitions païennes, que son dévouement et son culte pour les faux dieux alloient jusqu'à la folie. Il étoit d'ailleurs d'une humeur bizarre, et d'un naturel cruel, ayant toutes les inclinations barbares. Comme il n'avoit que cette fille, en qui Dieu avoit réuni toutes les brillantes qualités, une beauté rare, un génie supérieur à son sexe, et une ame si noble et si amie de la raison, que dès son enfance, on admiroit en elle une éminente sagesse.

Quelque barbare que fût Dioscore, il aimoit sa fille passionnément; et ce misanthrope étoit autant idolâtre de sa fille que de ses fausses divinités. La crainte qu'il eut que quelqu'autre ne l'aimât autant que lui, lui fit prendre la bizarre résolution de la rendre invisible aux hommes. Il lui fit bâtir un appartement commode dans une haute tour, où il la renferma avec des filles pour la servir, dès sa premiere jeunesse. Comme il avoit reconnu en elle un esprit extraordinaire, il voulut le cultiver, et lui donna des Maîtres.

Barbe croissant en âge, croissoit en esprit. Son plaisir étoit de contempler le Ciel, et cette multiplicité innombrable d'étoiles, d'astres et de planetes. Elle n'observoit pas avec moins d'attention, d'admiration et de plaisir, cette révolution

périodique des Cieux et des saisons : le cours des astres si régulier, et toute cette harmonie de la nature, la charmoient. Et s'élevant au-dessus des sens par les seules lumieres de la raison : Quelles doivent être, disoit-elle, la sagesse infinie, la puissance sans bornes de l'ouvrier qui a créé tout ce vaste univers, qui a arrangé avec tant d'habileté toutes les parties dont il est composé, et qui le conserve avec tant d'ordre ! Qui oseroit s'imaginer que ce grand ouvrage, que ce vaste et magnifique palais se soit créé de lui-même, ou que ce monde si uni, si bien ordonné, et si paré, se soit fait par hazard ? Qui ne reconnoît, dans ce tout et dans toutes ses parties, un Etre souverain, et une suprême Intelligence qui le soutient, et qui le gouverne ? Que nos dieux méritent peu le nom qu'ils portent ! quelles ridicules Divinités ! On sait quand ces prétendus dieux sont nés ; il n'ont donc pas toujours été ; ils ne se sont donc pas créés ; car quand on n'est pas, on ne peut pas se faire. Il faut donc qu'il y ait une suprême Intelligence, un Etre souverain qui n'ait jamais commencé.

Barbe étoit occupée de ces sages réflexions, lorsqu'elle apprit d'un de ses Maîtres, qu'il y avoit un Chrétien célebre par son esprit et par son savoir, nommé Origene, qui faisoit grand bruit dans tout l'Orient, et qui passoit pour un des plus savans hommes de son siecle. Barbe, à ce qu'on croit, trouva le moyen de lui parler. On assure que ce fut lui qui avant sa chute l'instruisit de tous les Mysteres de la foi, et lui conféra le Baptême. Barbe devenue Chrétienne, reconnut bientôt que la vérité ne pouvoit se trouver que dans un esprit véritablement chrétien. Eclairée des lumieres de la foi, elle ne goûta plus que les maximes de l'Evangile. La grace faisant impression sur une ame si innocente, elle n'aspira plus qu'après la souveraine félicité ; le

monde lui parut n'avoir rien qui fût digne d'un cœur chrétien. La virginité sur-tout lui parut une vertu si précieuse et si aimable, qu'elle résolut de perdre plutôt la vie, que de perdre ce riche trésor; et l'auguste qualité d'Epouse de Jesus-Christ fut le seul objet de son ambition et de sa tendresse.

Comme Dioscore avoit des égards infinis pour sa fille, et que c'étoit son idole, il pensa à lui trouver un établissement qui répondît à son mérite et à ses belles qualités. Il se présenta bientôt un parti avantageux, qui devoit en faire une des plus grandes Dames de la Province. Dioscore lui en fit la proposition, et l'assaisonna de tout ce qui pouvoit tenter une jeune fille. L'éloignement qu'elle témoigna pour ce mariage ne rebuta point son pere, qui ayant un voyage à faire, crut que le temps guériroit son dégoût, et qu'à son retour il la trouveroit plus docile. Notre Sainte cependant pria son pere de lui faire faire au bas de la tour un bain pour son usage. Dioscore y consentit, ne pouvant rien refuser à sa fille; elle en traça elle-même le plan, et son pere ordonna aux ouvriers de travailler incessamment à cet ouvrage. Dioscore étant parti, notre Sainte pressa les ouvriers. Ce n'étoit pas un bain qu'elle vouloit, c'étoit une Chapelle : elle y fit faire trois fenêtres, qui au défaut d'images lui représentoient le mystere de la très-Sainte Trinité.

Dioscore étant de retour, court chez sa fille, l'embrasse; et ne doutant point qu'elle n'eût pris d'autres sentimens sur le parti qu'il lui avoit proposé, il lui demande si elle a toujours le même éloignement pour le mariage. Notre Sainte répond, que la tendresse qu'elle a pour son pere ne sauroit lui permettre de le quitter pour passer chez un époux. Vous êtes sur le déclin de l'âge, mon cher pere, lui dit-elle d'un ton tendre et affectueux, agréez que j'aye soin de votre vieil-

lesse. Dioscore attendri et charmé d'une réponse si officieuse et si engageante, ne lui parla plus ni de mariage ni de parti; mais s'imaginant que la solitude dans laquelle il avoit élevé sa fille, ne fût la véritable cause du dégoût qu'elle avoit du monde, il résolut de la mettre dans sa maison, et de la produire dans les compagnies.

La Sainte quitta sa solitude avec regret; mais instruite par l'Esprit-Saint, et fortifiée par la grace, elle résolut bien de se faire une retraite intérieure au fond du cœur, où elle espéroit de ne perdre jamais Dieu de vue. Comme son pere étoit le plus superstitieux Païen qui fût jamais, il avoit eu soin de remplir sa maison d'idoles. Barbe en y entrant fut frappée de cette tapisserie d'idoles; et ne pouvant dissimuler son indignation : Mon pere, dit-elle d'un air indigné, que faites-vous de toutes ces ridicules poupées? Dioscore piqué au vif de cette demande, et des termes de mépris dont elle s'étoit servie pour se moquer de ses dieux : Comment parlez-vous, ma fille, lui répond-il d'un ton aigre et menaçant? vous appelez poupées les sacrées idoles de nos dieux; ignorez-vous le respect qui leur est dû, et à quels châtimens on est exposé quand on y manque? Notre Sainte se sentant touchée de compassion, à la vue de ce pitoyable aveuglement, et en même temps animée d'un nouveau zele : Est-il possible, mon cher pere, lui dit-elle d'un ton vif, mais respectueux, est-il possible qu'un homme de bon sens comme vous, regarde comme des dieux les ouvrages des hommes? Ignorez-vous les infamies d'une Vénus, et les déréglemens affreux d'un Mars, d'un Neptune, d'un Apollon, d'un Jupiter; et cette seule multiplicité de divinités n'est-elle pas un monstre? Sachez, mon pere, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Etre suprême, créateur de toutes choses, tout-puissant, infini, souverain maître de l'univers,

seul juge, seul arbitre du sort de tous les hommes; et ce Dieu unique et seul respectable, seul adorable, est le Dieu des Chrétiens; toute autre divinité est une pure chimere.

Dioscore étoit si étourdi de ce qu'il entendoit, qu'il parut interdit tout le temps; mais revenu de son étonnement, il s'abandonna à son naturel fougueux et brutal; et sa colere lui faisant oublier qu'il étoit pere, saisi d'une fureur qui ne lui permettoit plus de raisonner, saisit un sabre pour égorger sa fille, jurant par ses dieux qu'il seroit son bourreau. La Sainte qui n'ignoroit pas de quoi son pere étoit capable, crut devoir lui ôter l'occasion de commettre un si horrible parricide; et se dérobant à sa fureur par la fuite, elle court à travers les champs, pour chercher un asyle où elle pût se cacher. Dioscore ne se possédant point, court après elle; on assure qu'un rocher se fendit miraculeusement pour lui donner passage; mais ce furieux fut peu touché de la merveille, et l'ayant perdu de vue, il en devint encore plus forcené. Il s'informe où étoit celle qu'il poursuivoit avec tant de colere et de rage. Un berger lui indique une grotte couverte de broussailles, où la fille s'etoit allé cacher. Ce pere barbare l'ayant trouvée, se jette sur elle, comme un loup enragé sur une innocente brebis, la traîne dehors par les cheveux; et toute sa tendresse s'étant tournée en fureur, il la traite avec tant de cruauté, qu'elle eût fait pitié aux bêtes même les plus féroces. Puis la ramenant demi-morte en sa maison, il eût achevé de lui ôter la vie, s'il eût cru le pouvoir faire impunément. Il résolut de la déférer au Gouverneur, comme Chrétienne, espérant qu'elle pourroit renier la foi à la vue des supplices, ou que si elle persistoit à vouloir être Chrétienne, il auroit du moins le barbare plaisir de la voir expirer dans les tourmens.

Il ne différa pas long-temps d'exécuter son cruel dessein ; il va trouver le Président nommé Marcien, et lui amene cette innocente victime, liée comme une criminelle, et toute meurtrie de coups. Marcien voyant cette jeune fille, dont la douceur et la modestie égaloient la beauté, en fut touché de compassion, il lui fit ôter les liens dont elle étoit liée ; et blâmant lui-même la sévérité dont le pere avoit usé envers elle, emploie tous les artifices pour la faire renoncer à sa Religion. Il loue sa beauté, son esprit et son rare mérite, et lui promet tout ce qui peut tenter une jeune fille, si elle veut obéir aux ordres de l'Empereur, et adorer les dieux de l'Empire. Alors notre Sainte, qui jusques-là n'avoit dit mot, parla au Gouverneur avec tant d'énergie et d'éloquence du néant de tous les avantages passagers dont on la flattoit ; de la chimérique et extravagante divinité des prétendus dieux des Païens, et de la vérité, de la sainteté de la Religion Chrétienne, que toute l'assemblée fut dans l'admiration. Le Juge même en fut frappé ; mais craignant une disgrace de la Cour s'il dissimuloit ce fait, ou s'il ne sévissoit point contre cette fille chrétienne, il la fit déchirer à coups de verges, qui ne firent de tout son corps qu'une plaie ; puis mettant sur sa chair un affreux cilice de crin, il la fit fermer dans un cachot, où à chaque moment elle souffroit un horrible et douloureux supplice. A la vérité Jesus-Christ lui apparut durant la nuit, la consola, l'encouragea, et lui promit de la soutenir dans les tourmens, et pour lui donner des marques sensibles de sa protection, il la guérit sur l'heure de toutes ses plaies.

Le lendemain Marcien la fit comparoître devant son tribunal, et là trouvant parfaitement guérie, voulut lui persuader qu'elle devoit sa guérison à la puissance des dieux. Mais la Sainte regardant

en pitié ce Païen : Etes-vous si aveugle, Seigneur, lui dit-elle, de croire que des idoles qui ont besoin de la main des hommes pour être ce qu'elles sont, ayent pu faire cette merveille ? Nul de vos chimériques dieux n'a ce pouvoir ; c'est Jesus-Christ lui seul ; votre Dieu et le mien, qui m'a guérie. Vous avez beau mettre mon corps en pieces ; celui qui m'a donné la santé, peut me donner la vie. Je lui ai fait un sacrifice de la mienne, sûre qu'on vit éternellement dans le Ciel avec lui, quand on meurt ici pour l'amour de lui. Le tyran irrité par cette réponse, la fit déchirer avec des ongles de fer, et puis lui fit brûler les côtés avec des torches ardentes. Durant cet affreux et cruel supplice, la Sainte tenoit ses yeux élevés vers le Ciel ; et avec un visage toujours riant : Seigneur, disoitelle, vous qui connoissez le fond des cœurs, vous savez que le mien n'aime que vous, ne désire que vous, et que c'est en vous seul que je mets toute ma confiance. Daignez me secourir dans ce rude combat, et ne permettez pas que votre servante, que votre épouse soit jamais vaincue. Ne me rejetez pas de votre présence, et que votre Esprit-Saint ne se sépare jamais de moi. Le Tyran enragé de voir l'intrépidité de cette héroïne chrétienne, ordonna qu'on lui arrachât les mamelles. Le supplice fut cruel, et la douleur vive et aiguë dans une jeune fille de dixhuit à vingt ans ; mais la main du Tout-Puissant la fortifia et la soutint. Jesus-Christ lui apparut une seconde fois, et répandit dans son ame tant de douceurs, qu'elle ne sentit presque plus la rigueur des supplices. Enfin le Président perdant toute espérance d'ébranler sa foi, et d'affoiblir sa persévérance, la condamna à avoir la tête coupée.

Dioscore, ce pere cruel, inhumain, dénaturé, non-content d'avoir été présent à tous les supplices de sa fille, poussa sa barbarie jusqu'à vouloir être

son dernier bourreau. Il demanda au Juge d'agréer que sa fille ne mourût point par d'autres mains que par les siennes. Une demande si barbare, qui avoit fait horreur à tous ceux qui étoient présens, lui fut accordée. Cette chaste victime fut conduite hors de la ville, sur une petite colline, où étant arrivée, elle se mit à genoux, leva les yeux vers le Ciel, et ayant fait une courte priere, suppliant le Seigneur d'agréer le sacrifice qu'elle lui faisoit de sa vie, elle tendit le cou à ce pere inhumain, qui d'un coup de sabre termina une si belle vie, et lui procura la gloire du martyre, le 4 de Décembre, sous l'Empire de Maximien. Le Ciel eut horreur de l'inhumanité de ce pere barbare, et voulut délivrer le monde de ce monstre de cruauté. Car comme il descendoit de la colline, tout teint du sang de sa propre fille, quoique le Ciel fût serein et l'air fort calme, on entendit gronder le tonnerre, et la foudre vint écraser au pied de la colline ce pere dénaturé. Peu de temps après, le Gouverneur Marcien eut le même sort, et périt par la foudre. Dès-lors le culte de cette grande Sainte devint universel, tant dans l'Eglise Grecque que dans l'Eglise Latine ; et par-tout elle est invoquée, sur-tout contre le tonnerre et la foudre. C'est sur le même principe qu'on l'invoque particuliérement pour obtenir de Dieu la grace de ne point mourir sans avoir reçu les derniers Sacremens. Un miracle insigne et éclatant augmenta encore cette dévotion et cette confiance des Fidelles envers cette Sainte.

L'an 1448, dans la ville de Gorcum en Hollande, un homme nommé Henri, singuliérement dévot envers sainte Barbe, dans cette confiance qu'elle lui obtiendroit la grace de ne point mourir sans Sacremens, se trouva surpris du feu dans un incendie ; les flammes lui ôtant toute espérance de se sauver, il eut recours à sa sainte Protectrice : elle lui apparut, et quoiqu'il ne lui

restât plus qu'un souffle de vie, ayant été si brûlé qu'il n'avoit plus de figure d'homme, elle lui déclara que Dieu lui prolongeoit la vie jusqu'au lendemain, pour lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise. Le feu au même moment s'étant éteint, cet homme se confessa, reçut le Viatique et l'Extrême-Onction ; et ce fut le Prêtre même, nommé Théodoric Pauli, qui le confessa, qui a laissé à la postérité l'histoire de ce grand miracle. On trouve dans la vie du bienheureux Stanislas Koska, de la Compagnie de Jesus, une autre preuve insigne de cette singuliere protection, ensuite d'une confiance toute semblable.

Le corps de cette Sainte ayant été apporté dans la suite à Constantinople, fut déposé sur la fin du neuvieme siecle, dans une Eglise bâtie en son honneur, par l'Empereur Léon. Mais l'an 991, sous l'Empereur Basile, ces saintes Reliques furent données aux Vénitiens, dont la plus grande partie se garde encore aujourd'hui dans l'Eglise des Peres de la Compagnie de Jesus, de la ville de Venise.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui inter cætera potentiæ tuæ miracula etiam in sexu fragili victoriam Martyrii contulisti: concede propitius, ut qui Beatæ Barbaræ Virginis et Martyris tuæ natalitia colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui entre les autres merveilles de votre puissance, avez rendu victorieux dans les tourmens du Martyre, le sexe le plus foible ; faites-nous, s'il vous plaît, la grace qu'honorant l'heureuse naissance dans le Ciel de sainte Barbe votre Vierge et Martyre, nous puissions aller à vous par l'imitation de ses vertus. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ.

L'ÉPÎTRE.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

Confitebor tibi Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum. Confitebor nomini tuo : quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Et liberasti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis tui à rugientibus, præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me : à pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuata : ab altitudine ventris inferi, et à lingua coinquinata, et à verbo mendacii, à rege iniquo, et à lingua injusta. Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum : quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manu angustiæ Domine Deus noster.

Je vous rendrai des actions de graces, ô Seigneur mon Roi, et je ne cesserai de vous louer, vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur. Je rendrai gloire à votre nom, parce que c'est vous qui êtes devenu mon défenseur, mon protecteur. Vous avez délivré mon corps de la perdition, des pieges de la langue injuste, et des levres des ouvriers du mensonge, et vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusoient; vous m'avez délivrée selon la multitude de vos miséricordes des lions rugissans, qui étoient tout prêts à me dévorer, de la main de ceux qui cherchoient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeoient de toutes parts, et qui alloient fondre sur moi; vous m'avez délivrée de la violence de la flamme dont j'étois environnée, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu; vous m'avez délivrée de la profondeur des entrailles de l'enfer, des levres souillées, des paroles de mensonge, d'un roi injuste, et des langues médisantes. Mon ame louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous délivrez des plus grands dangers ceux qui mettent toute leur confiance en vous; et vous les délivrez de la puissance des Nations, ô Seigneur notre Dieu.

Dans ce dernier chapitre de l'Ecclésiastique, d'où l'Epître de ce jour est tirée, Jesus fils de Sirach,

auteur de ce livre, remercie Dieu des grands périls d'où il l'a tiré. Ce saint homme fut accusé auprès d'Antiochus Epiphanes, Roi de Syrie, auquel la Judée obéissoit alors, et ce fut peut-être en cette occasion qu'il passa en Égypte, où il paroît avoir passé les dernieres années de sa vie, puisque ce fut-là que son petit-fils trouva ses écrits.

RÉFLEXIONS.

Vous m'avez délivrée selon la multitude de vos miséricordes des lions rugissans. Ces lions rugissans ne sont-ce pas nos passions? du moins en ont-elles toute la colere, toute la force et toute la cruauté; et quel horrible dégât ne font-elles pas dans notre ame? Les passions sont nos plus mortels ennemis, d'autant plus à craindre qu'elles sont plus domestiques; on a beau les épargner, les ménager, les flatter, elles ne s'apprivoisent jamais. Quel ennemi, bon Dieu, ne nourrissons-nous pas dans nous-mêmes! Le moyen de dompter un ennemi si redoutable, c'est de n'avoir jamais ni paix, ni treve avec lui. On est vaincu dès qu'on le ménage. C'est de l'opiniâtreté du combat que dépend presque la victoire. Epargne-t-on une passion, elle en devient d'abord plus fiere et plus impétueuse. Il suffit qu'on la laisse respirer un moment: elle prend de nouvelles forces, elle forme de nouvelles chaînes, elle met tout à feu et à sang. Il y a des passions qu'il faut éternellement harceler; d'autres qu'il faut attaquer de front; à l'égard de certaines, on ne se met en liberté que par la fuite. Ne vaincre une passion qu'à demi, c'est l'irriter, et non pas l'affoiblir. Les réflexions sur les tristes effets des passions, sont un excellent remede aux passions mêmes. Certains peuples avoient soin de faire voir à leurs enfans un homme en colere et dans ses furieux emportemens, et cela pour leur inspirer de l'hor-

reur de cette brutale passion. Ces sortes de tableaux font toujours beaucoup d'impression. Si l'avare, si l'orgueilleux, pouvoient voir leur portrait d'après nature; celui-là sa sordide tenacité, et sa volontaire indigence afin de laisser plus de bien à des ingrats, qui se divertiront aux dépens du bon homme; celui-ci ses ridicules idées de grandeur, et l'estime excessive qu'il a de soi-même, avec un si médiocre mérite; cette seule vue pourroit servir de contre-poison, elle affoibliroit du moins la passion. Un homme sage auroit honte d'être colere, d'être sordidement avare; et un homme chrétien, d'être orgueilleux. Toutes les autres passions ne donnent pas une meilleure idée d'elles, à qui les voit telles qu'elles sont. C'est un artifice de notre amour-propre, de ne nous faire voir nos passions que dans un faux jour. Elles ne nous paroissent violentes, hideuses, ennemies, pernicieuses que chez autrui. Nous voulons que les nôtres soient toujours mieux moriginées. Nous voulons qu'elles ayent un air plus doux et moins mal-faisant: Envisageons-les sans préjugés; pensons en nous-mêmes comme les autres en pensent. Ne regardons nos passions que dans leurs effets; ils en sont les vraies images: elles déplaisent toujours quand on les démasque, quand on les voit sans déguisement. Bon Dieu! n'est-il pas à craindre que nous ne soyons d'intelligence avec elles? ce qui est certain, c'est qu'elles sont nourries à nos propres frais. L'indulgence avec laquelle nous les excusons, fait assez connoître que nous ne les regardons pas toujours comme ennemies. Nous ménageons plus nos passions qu'elles ne nous ménagent. Quand nous voudrons bien les vaincre, nous ne manquerons jamais de moyens ni de secours pour en venir à bout.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit regnum cœlorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Medià autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt: Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dùm autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Do-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des cieux est semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent :

mine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.	Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la vigilance Chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien funeste fut à ces Vierges peu vigilantes leur court sommeil. Elles se réveillent en sursaut, elles s'apperçoivent alors que leurs lampes s'éteignent faute d'huile ; elles courent pour en acheter. Dans ce petit intervalle, l'Epoux arrive, et comble de ses graces les Vierges sages, c'est-à-dire, les Vierges vigilantes, qui n'avoient eu garde de se laisser aller au sommeil. Les Vierges folles, c'est-à-dire, celles qui par leur négligence et leur assoupissement, n'avoient pas pourvu à leurs lampes, reviennent en toute diligence; mais l'Epoux est entré, et la porte est fermée. Elles frappent, elles font entendre leurs voix, elles prient, elles pleurent, et on leur répond : *Nescio vos*, Je ne sais qui vous êtes. Eh, Seigneur, que la vigilance chrétienne est nécessaire pour le salut ! nous vivons tout le temps en pays ennemi, tout est danger, tout est tentation, tout est piege durant cette vie. Nos sens nous séduisent, notre esprit nous débauche, notre propre cœur nous trahit. Peu d'objets qui ne tentent, l'air du monde est contagieux : nous sommes nous-mêmes nos plus grands ennemis : de quelles armes, de quelles précautions n'avons-nous pas besoin, pour n'être pas vaincus ? Le Sauveur du monde réduit toutes ses instructions à deux de-

voirs essentiels, où sont contenus tous les autres: *Vigilate, et orate:* Veillez et priez, afin de ne succomber pas à la tentation. Pourquoi cela? parce que ces deux devoirs renferment toute l'économie de la grace et de la liberté de l'homme, qui doivent concourir ensemble pour surmonter la tentation. La priere nous attire du Ciel les secours dont nous avons besoin pour combattre, et la vigilance nous met en état de nous servir courageusement de ces secours. L'un sans l'autre, secours inutiles. Vous priez, mais vous manquez de vigilance: priere inutile, puisque votre manque de vigilance empêche l'effet de vos prieres. Vous veillez, mais vous ne priez pas: vigilance frivole et illusoire; car est-ce par vos propres forces que vous vous promettez de vaincre le tentateur? Un homme qui prie sans veiller sur soi-même, c'est, pour ainsi dire, un homme armé de toutes pieces, qui s'endort sous les yeux de son ennemi. Un homme qui veille sans prier sans cesse, c'est un homme qui est toujours en état de combattre, mais sans armes et sans defense. Comprenez de quelle nécessité indispensable sont ces deux moyens, et reconnoissez avec gémissement la funeste source de toutes vos tristes chutes.

SECOND POINT.

Considérez que prier sans veiller, c'est présumer de la grace, et se flatter d'une espérance chimérique de vaincre sans combattre l'ennemi. Veiller sans prier, c'est présumer de ses propres forces, et s'exposer témérairement au péril de succomber à la tentation. Prier sans veiller, c'est compter sur un secours, ou que nous n'aurons pas, ou que nous rendrons inutile. Veiller sans prier, c'est compter sur un secours trop foible pour nous soutenir, et trop exiger d'une nature aussi corrompue que la nôtre. Mais négli-

ger et la vigilance sur soi-même et la priere, c'est être bien aise de succomber à la tentation, c'est être bien aise d'être vaincu; et n'est-ce point-là la conduite pitoyable de la plupart des gens? Ces personnes si peu religieuses, si peu chrétiennes, joignent-elles la priere à la vigilance, elles qui se livrent étourdiment à tous les dangers, qui nourrissent, qui flattent toutes les passions, et se savent si bon gré de n'être pas insensibles? Ces femmes mondaines joignent-elles la priere à la vigilance, elles qui passent leurs jours dans la plus pernicieuse oisiveté, qui ne sont occupées que de faste, de parures, de spectacles et de divertissemens, dont les mœurs sont si contraires à la morale de la Religion, et dont la conduite est toute païenne? Et l'on s'étonne après cela que l'Enfer se remplisse de Chrétiens! et l'on se plaint de la difficulté qu'on trouve dans le monde de faire son salut! et l'on s'excuse sur sa foiblesse! Quand le salut seroit aussi aisé qu'il est difficile, en vivant comme l'on vit aujourd'hui, seroit-on sauvé? Peut-on faire plus de frais qu'on fait pour sa volontaire réprobation? Les ames les plus innocentes, les plus retirées, les plus ferventes, ces ames si véritablement Chrétiennes, ces Vierges sages ne cessent de veiller, prient sans cesse, et avec tous ces secours, on leur dit de faire leur salut avec tremblement et avec crainte; et des ames esclaves du péché, et tant de fois vaincues, vivent dans une profonde sécurité!

Daignez, Seigneur, me rendre fructueuses ces réflexions salutaires; accordez-moi la grace que je vous demande, de toujours veiller et prier.

Aspirations dévotes durant le jour.

Confige timore tuo carnes meas. Psal. 118.
Pénétrez ma chair de votre crainte, Seigneur;

afin que je sois en état d'éviter vos terribles jugemens.

Adjuva me, et salvus ero, et meditabor in justificationibus tuis semper. Psal. 118.

Secourez-moi, ô mon Dieu, et je méditerai sans relâche votre sainte Loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON passe ses jours dans un épanchement au dehors continuel, dans une dissipation de cœur et d'esprit étonnante, on se répand sur toutes sortes d'objets, et l'on se promet un sort heureux. Corrigez dès ce jour cette erreur; et après avoir compris de quelle nécessité c'est de veiller et de prier sans cesse, prenez une forte résolution de mettre en pratique ce que vous comprenez. Ne vous contentez pas de faire vos prieres ordinaires, et dans ces prieres de demander la victoire de vos passions et de vos tentations, mais accoutumez-vous à faire continuellement durant le jour, et lorsque vous vous éveillez durant la nuit, de ces oraisons jaculatoires, de ces aspirations dévotes; comme, Je vous aime, mon Dieu. Plutôt mourir, Seigneur, que de vous déplaire : *Dominus meus et Deus meus. Deus in adjutorium meum intende. Domine ad adjuvandum me festina.* Appliquez-vous, mon Dieu, à me secourir. Hâtez-vous, Seigneur, de m'assister, etc.

2.° Veillez sans cesse sur vous-même : soyez continuellement en garde contre vous-même, défiez-vous sans cesse de votre amour-propre, de votre propre cœur. Le fruit de cette vigilance, c'est la garde des sens. La modestie et la retenue, sont les clefs, pour ainsi dire, du trésor de l'innocence. Le silence est un frein; on ne se repent jamais de s'être tu, et l'on ne parle jamais beaucoup, sans sujet de repentir. N'oubliez jamais cet oracle : Veillez, et priez.

CINQUIEME JOUR.

SAINT SABAS, ABBÉ.

SAINT SABAS naquit l'an 439 dans le Bourg de Mutalasque, au territoire de Césarée de Cappadoce. Il étoit fils de Jean et de Sophie, tous deux considérés dans le pays par leur noblesse et par leur vertu. Son pere étoit Officier dans les armées de l'Empereur, et commandoit une Compagnie d'Isaures. Quelques troubles ayant été excités à Alexandrie, Jean y fut envoyé, et sa femme Sophie l'y suivit. Le séjour qu'ils furent obligés d'y faire, les obligea de laisser leur fils Sabas, âgé alors seulement de cinq ans, sous la conduite et les soins d'Hermias son oncle maternel. Le jeune homme, quelque patient qu'il fût, ne put y supporter la mauvaise humeur de sa tante, qui le traitoit mal; ce qui l'obligea, après trois ans, de se retirer chez son oncle nommé Grégoire, frere de son pere, dans le Bourg de Scandos. Cette préférence alluma bientôt la jalousie entre les deux oncles, chacun prétendant se rendre maître de la personne du neveu et de l'administration des biens du pere. Quoique Sabas n'eût encore alors que huit ans, il fut si mal édifié de ces contestations qu'il résolut d'en faire cesser l'occasion, en en éloignant la cause. Il se retira secrétement dans le Monastere de Flavien à une petite lieue de Mutalasque. Sa seule physionomie prévenoit si fort en sa faveur, que ces bons Religieux le reçurent avec plaisir, et se chargerent de son éducation. Le bon esprit du jeune homme, son penchant pour la vertu, son application et son innocence lui firent faire en peu de temps de si grands progrès dans les sciences

et dans la vertu, qu'on le regarda dès-lors comme devant être un jour un des plus grands ornemens de la vie cénobitique. Sa retraite ayant réconcilié les deux oncles, on n'oublia rien pour retirer du Cloître le neveu; mais le jeune homme leur déclara que rien ne seroit jamais capable de lui faire abandonner sa vocation, et qu'il préféreroit toujours l'état Religieux à tous les avantages du siecle.

Quoiqu'il fût encore fort jeune, on ne voyoit personne dans le Monastere qu'il ne surpassât en austérité, en exactitude, en ferveur. Pour avoir cueilli un jour une pomme dans le jardin, non-seulement il ne la mangea point, mais il fut si affligé de cette légereté qu'il s'interdit l'usage de toutes sortes de fruits le reste de sa vie. Il n'étoit pas moins sobre pour le sommeil que pour la table; il passoit une partie de la nuit en prieres, et il ne laissoit aucun vide durant le jour, entre la priere et le travail.

Sabas n'avoit encore que dix-huit ans, et il étoit déjà l'objet de l'admiration des plus anciens du Monastere. Ayant témoigné un jour au Supérieur la dévotion qu'il avoit d'aller visiter les Lieux saints et les déserts de la Palestine, l'Abbé qui connoissoit sa vertu le lui permit, quoiqu'avec le regret de priver sa maison d'un si grand modele. Il partit pour Jérusalem l'an 457, et il passa l'hiver dans le Monastere de saint Passarion, où sa rare vertu se fit autant admirer qu'elle avoit fait dans celui de saint Basile. On n'oublia rien pour le fixer dans ce lieu; mais l'amour qu'il avoit pour la retraite, le silence et l'austérité, lui firent préférer le Monastere de saint Luthyme à tous les autres. Ce saint Abbé le voyant si jeune et si délicat, ne voulut point le retenir encore dans sa Laure. C'étoit un grand Monastere à quatre lieues de Jérusalem, où tous les Solitaires vivoient séparément, comme font

encore aujourd'hui les Chartreux, chacun dans une cellule séparée. Le saint Abbé l'envoya dans un second Monastere qui dépendoit de lui, et qui avoit pour Supérieur saint Théotiste. Notre Saint se voyant dans une Communauté où régnoit la plus exacte discipline religieuse, ne s'occupoit plus que de Dieu; et aspirant sans cesse à la plus haute perfection par une ferveur toujours nouvelle, il devint en peu de jours le modele des plus parfaits. Les jours étoient pour le travail, et les nuits pour la priere; et il étoit si recueilli et si continuellement uni à Dieu, que le travail corporel étoit pour lui une oraison. Il faisoit tout par un esprit de pénitence et de charité; il s'étoit chargé de porter l'eau et le bois pour les besoins des Freres; il soulageoit tous ceux qui étoient employés à divers offices; et l'on disoit que Sabas faisoit seul tous les offices de la maison. Il prenoit un soin tout particulier des malades, et avec des occupations si multipliées et si continues, on le vit toujours le premier à l'Office divin.

L'estime générale qu'on avoit de sa vertu augmenta beaucoup par la victoire qu'il remporta sur une tentation bien délicate, qui mit sa vocation dans une étrange épreuve. Ayant été donné pour Compagnon à un Religieux qui alloit à Alexandrie, il y rencontra ses parens: il en fut reconnu malgré le changement qu'avoit causé en lui une absence de plus de vingt ans, passés dans les exercices continuels de la plus austere pénitence. L'amour paternel mit tout en œuvre pour l'obliger à changer d'état, et pour le rengager dans le monde; mais les prieres, les sollicitations et les larmes des parens ne purent jamais ébranler sa vocation; et il dit à son pere, que si les lois de la guerre punissoient si rigoureusement les déserteurs, quels châtimens ne devoit pas attendre de Dieu celui qui quittoit son ser-

vice? Cette généreuse réponse charma ses parens; ils admirerent sa constance et sa vertu, et ils se contenterent de se recommander à ses prieres.

Saint Théotiste étant mort, notre Saint obtint du saint Abbé Euthyme, la permission de se retirer dans une plus austere solitude. Il se renferma dans une petite grotte où il passoit cinq jours de la semaine sans nourriture, uniquement occupé de la priere et du travail des mains, qui n'interrompoit même pas son oraison; il faisoit réguliérement dix paniers par jour; et le samedi il apportoit ses cinquante paniers de la semaine au Monastere. Il y passoit le Dimanche avec ses Freres; et le soir il emportoit autant de branches de palmier qu'il lui en falloit pour s'occuper les cinq jours suivans, et se renfermoit ainsi dans sa grotte. Saint Euthyme qui appeloit notre Saint le jeune Vieillard à cause de sa haute vertu et de sa sagesse, le menoit tous les ans au quatorzieme de Janvier, dans le désert de Ruban, où l'on croit que le Sauveur avoit passé les quarante jours après son Baptême; ils y demeuroient jusqu'au Dimanche des Rameaux dans un jeûne étonnant, et dans toutes les rigueurs de la plus affreuse pénitence.

Cependant le relâchement s'étant glissé dans le Monastere de saint Théotiste, Sabas s'en sépara tout-à-fait, et il se retira dans le désert du Jourdain, auprès de saint Gérasime. Ce fut dans cette retraite où les démons ne pouvant souffrir une si éclatante vertu dans un jeune Religieux de trente-cinq ans, qni portoit plus loin que tous les autres ses austérités, sans avoir jamais perdu son innocence, lui déclarerent une guerre sanglante, et employerent tous leurs artifices pour le vaincre, ou du moins pour l'effrayer. Mille spectres horribles lui apparoissoient, et les hurlemens affreux dont ils accompagnoient leurs insultes, inspiroient la frayeur. Saint Sabas, armé

de la priere, remporta autant de victoires que cet ennemi lui livra de combats, et bien loin d'être découragé, après quatre ans, il chercha encore une solitude plus affreuse. Il la trouva dans les rochers d'une haute montagne, où avoit demeuré saint Théodose le Cénobiarque. La caverne qu'il choisit pour sa cellule étoit si haute, et le chemin pour y monter si rude, que pour y apporter de l'eau qu'il alloit quérir à deux lieues de là, il fut obligé d'attacher une longue corde du haut en bas, pour s'y tenir en portant sa charge. Il n'eut pour toute nourriture que les racines qui croissoient au pied des rochers; dédommagé d'ailleurs de tant de travaux, par les consolations divines. Cette corde ayant été apperçue un jour par des Paysans, ils monterent jusqu'à la caverne du Saint, et ils furent étonnés de sa pénitence. Dès-lors on commença à venir à lui de tous côtés, et il ne put refuser ses instructions à ceux qui à son exemple résolurent de passer leurs jours dans la solitude. Voyant croître le nombre de ses disciples, il consentit qu'on y bâtit une Laure, avec une Chapelle et un Autel qu'il fit bâtir, où des Prêtres des pays voisins leur venoient dire régulièrement la Messe. Il avoit une si haute idée du Sacerdoce, et il étoit persuadé qu'il falloit avoir une si éminente vertu pour être élevé à cette formidable dignité, que non-seulement il s'en crut indigne toute sa vie, mais il ne crut pas qu'aucun de ses disciples eût assez de vertu pour le mériter. Cette religieuse rigidité déplut à plusieurs de ses Religieux, et on lui en fit un crime auprès du Patriarche. Ils ajouterent qu'il étoit trop simple et trop scrupuleux pour être leur Supérieur, et qu'ils lui en demandoient un autre. Salluste, Patriarche de Jérusalem, informé du mérite singulier de notre Saint, feignit d'écouter leurs plaintes. Le lendemain il manda au Saint de le venir trouver avec tous ses Religieux. Saint

Sabas, qui ignoroit ce qui se passoit, se rendit chez le Patriarche à la tête de sa Communauté; nul de ses Religieux qui ne s'attendît de voir son Abbé déposé; mais ils furent bien surpris quand ils virent que le Patriarche, après lui avoir conféré en leur présence tous les Ordres sacrés, l'ordonna Prêtre. L'Ordination faite, il dit à tous ces Religieux : Voilà votre Supérieur. Ce n'est point par le choix des hommes, mais par l'élection de Dieu même qu'il est établi dans cette charge : nous n'avons fait que prêter nos mains au Saint-Esprit pour lui conférer le Sacerdoce. Honorez-le comme votre Pere, et obéissez-lui comme à votre Supérieur. Il les ramena tous ensuite à la Laure, où il consacra l'Eglise que le Saint avoit fait bâtir.

La réputation du Saint augmentant tous les jours, on vit arriver tous les jours de nouveaux disciples. Il reçut dans son Monastere saint Jean surnommé le Silencieux, qui avoit quitté l'Episcopat pour se mettre sous sa direction. Sophie, mere du Saint, demeurée veuve depuis quelques années, vint finir ses jours dans une cellule près du Monastere, et eut la consolation de mourir saintement entre ses bras. De l'argent de son bien qu'elle lui avoit apporté, le Saint en bâtit deux Hôpitaux fort amples pour les pauvres passans et pour les Religieux étrangers qui étoient en voyage. Il fonda un nouveau Monastere à une lieue de son Hermitage, et à demi-lieue un Cloître pour y élever les novices et les former à la vertu, séparés des anciens. Saint Sabas étoit dans une réputation si universelle de sagesse et de sainteté, que tous les Solitaires tant des villes que du territoire, souhaitoient passionnément d'être sous sa conduite; ce qui obligea le Patriarche de l'établir Exarque, c'est-à-dire, Supérieur général de tous les Anachoretes qui vivoient dans les Laures, dans les Hermitages et dans les déserts. Mais il n'y eut jamais de vertu éminente sans persécution

et sans déboires. Ces faux Freres à qui l'exacte régularité de notre Saint déplaisoit, n'eurent pas plutôt appris la mort du Patriarche Salluste, qu'ils cabalerent pour grossir leur parti, et secouerent le joug de l'obéissance. Notre Saint qui ne soupiroit qu'après la retraite, prit occasion de ces troubles pour se retirer dans un affreux désert, pour n'être plus connu de personne. Mais ayant été découvert, il fut ramené malgré lui dans sa Laure; il n'y resta pas long-temps. Les esprits brouillons continuant à cabaler, il se retira secrétement, accoutumé à combattre les démons et à céder aux hommes; et il passa quelque temps sous un arbre fort touffu qui lui servoit de cellule, jusqu'à ce que le Maître du champ où il étoit, lui en fît bâtir une, qui devint bientôt un nombreux Monastere. Mais enfin ayant été reconnu, il fut ramené pour la troisieme fois dans sa Laure par ordre du nouveau Patriarche. Les rebelles n'oserent pas s'y opposer; mais ne voulant pas se soumettre, ils prirent le parti de se retirer : rejetés de tous les Monasteres où ils alloient se présenter, ils furent contraints de se retirer dans les cellules abandonnées, d'où on vouloit encore les chasser. Notre Saint fut le seul qui prit leur parti; il leur envoya une somme d'argent, pour leur donner le moyen de se loger; pourvut à tous leurs besoins, leur obtint la propriété des cellules dont ils s'étoient emparés, fit un voyage exprès pour leur porter quelques provisions, leur bâtit une Eglise. Ce fut par ces armes qu'il sut les vaincre : ils reconnurent leur faute. Et après avoir abondamment pourvu à leurs besoins, il leur donna un de ses premiers disciples pour Abbé. Ce Monastere fut appelé la nouvelle Laure. Durant ce voyage il convertit quelques Solitaires Nestoriens, et fit revenir à la foi quelques autres qui suivoient les erreurs d'Eutychès et de Dioscore.

Quelque attrait qu'il eût pour la retraite, il

sut en sortir toutes les fois que la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise le demandoient. L'Empereur Anastase, fauteur des hérétiques, exile Elie Patriarche de Jérusalem, et persécute les Catholiques. On n'a pas plutôt fait connoître à saint Sabas le danger où se trouve la foi en Orient, qu'il fait deux voyages à Constantinople. Il effraie l'Empereur, confond les Eutychiens, arrête le cours de la persécution, va sans crainte consoler dans leur exil les Confesseurs de Jesus-Christ, et ranime la foi chancelante d'un grand nombre de Solitaires.

Tandis que notre Saint travaille avec une sollicitude continuelle à maintenir la pureté de la Foi orthodoxe, et la vigueur de la discipline réguliere dans tous les Monasteres de la Palestine, une horrible famine lui donna occasion d'exercer sa charité, et de faire éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles. On vient lui représenter de toutes parts l'extrême nécessité de ses Monasteres; Dieu fait des miracles sur l'heure même pour y pourvoir. L'Econome de sa grande Laure vient lui dire qu'il n'y avoit pas seulement du pain pour offrir le Sacrifice : Saint Sabas leve les yeux et les mains au Ciel, et presque sur le champ on vit arriver trente chevaux chargés de vivres. L'Empereur Justin, Prince Catholique, successeur d'Anastase, publie un Edit pour faire recevoir le Concile de Chalcédoine par tout l'Empire. Saint Sabas, quoique âgé de plus de quatre-vingts ans, épuisé de forces corporelles par sa pénitence et ses travaux, va à Césarée, à Scytople, et dans les principales villes de la Palestine, y faire recevoir cet Edit, et il fait enregistrer les quatre Conciles œcuméniques dans les Eglises. Les Catholiques sont faussement accusés auprès de l'Empereur Justinien successeur de Justin : Saint Sabas, âgé de quatre-vingt-dix ans, fait encore un voyage à Constantinople. L'Empereur le reçoit

comme un Ange venu du Ciel, et lui accorde au-delà de ses demandes. Il fonda, à sa priere, un Hôpital dans Jérusalem, fit réparer les Eglises que les Samaritains avoient ruinées, et fit fortifier la Laure de saint Sabas, afin que les Hermites pussent s'y retirer pendant les courses des Barbares. Dans le temps que l'Empereur faisoit expédier dans son cabinet ses ordres pour cette affaire, saint Sabas, que ce Prince avoit fait entrer pour être présent à cette expédition, voyant que l'heure de Tierce étoit venue, se leva pour aller réciter son office. Le Moine Jérémie qui l'accompagnoit, lui dit, qu'il ne pensoit pas qu'il étoit avec l'Empereur. J'y pense, répondit le Saint; mais je pense aussi que c'est l'heure de Tierce, et que Dieu me veut ailleurs qu'ici.

Saint Sabas se promenant un jour avec un jeune Frere le long du Jourdain, quelques Dames accompagnées d'une jeune fille magnifiquement parée, passerent assez près d'eux. Le Saint qui avoit toujours les yeux baissés, et qui s'étoit fait une loi depuis son Noviciat, de ne regarder jamais une femme en face, fut bien aise de savoir si son Compagnon avoit été aussi modeste que lui. C'est dommage, lui dit-il, que cette jeune Demoiselle soit si mal faite; il me semble qu'elle n'a qu'un œil. Pardonnez-moi, lui répond le Novice, je l'ai regardée fort attentivement, elle est fort bien faite, et elle a ses deux yeux. Alors le Saint fit une vive réprimande au jeune Frere, et lui faisant comprendre combien la modestie est nécessaire pour se conserver dans l'innocence, il l'envoya dans une solitude fort écartée, où il eut tout le loisir de s'accoutumer à la mortification des sens.

Le Seigneur voulut enfin récompenser son serviteur. Il tomba malade, et il eut révélation de sa mort. Le Patriarche le vint visiter; et voyant que tout manquoit dans sa pauvre cellule, il le fit

transporter dans une maison voisine qui étoit de sa dépendance. Le Saint le souffrit par obéissance; mais connoissant que sa fin étoit proche, il se fit transporter dans sa cellule, où il mourut de la mort des Justes entre les bras de ses Enfans, le 5 de Décembre de l'an 541, âgé de plus de quatre-vingt-douze ans. Son corps fut enterré au milieu de sa Laure avec une pompe religieuse, à laquelle se trouverent plusieurs Evêques, et un nombre incroyable de Solitaires. Dieu rendit son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles. Ses reliques ont été depuis transportées à Venise, où elles sont en grande vénération.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, B. Sabæ Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Sabas Abbé nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorifi-

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis; il a appaisé des monstres par ses

cavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius Sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes : car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses Préceptes et sa Loi pour régler sa vie et ses mœurs.

Jesus fils de Sirach, en lisant avec une profonde vénération la Loi et les Prophetes, est devenu capable de faire un Livre dont toutes les pensées et les paroles sont du Saint-Esprit. C'est ce que l'Église nous apprend en la mettant au nombre des Livres inspirés et canoniques.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée. Le texte Grec dit qu'il l'a fait entrer *dans l'obscurité.* C'est de Moyse que parle l'Ecclésiastique, lorsque Dieu l'appela par une faveur bien singuliere sur le sommet de la montagne, et le rendant comme invisible aux Israélites, il lui fit entendre sa voix dans cette sacrée solitude, et au milieu de cette mystérieuse obscurité. Rien ne représente mieux, ce semble, la grace de la vocation à l'état Religieux, que cette voix de Dieu qui appelle son serviteur sur cette sainte montagne. Peu de graces certainement plus estimables que celle de la vocation à l'état Religieux; et peu cependant dont on ne connoisse moins le prix. Que d'obstacles ne trouve-t-on point dès qu'on veut suivre la voix de Dieu? Et a-t-on été assez heureux pour embrasser cet état si saint, combien se trouve-t-il de ces Israélites ingrats qui

regrettent encore l'Egypte d'où la miséricorde du Seigneur les a retirés, en faisant même en leur faveur bien des miracles? L'aveu des gens du monde est un témoignage peu suspect de la félicité de la vie Religieuse; nul homme de bon sens, nul homme Chrétien qui ne convienne que c'est un bon parti. Cependant une jeune personne forme-t-elle le dessein de quitter le monde pour prendre ce bon parti : que de difficultés, bon Dieu, de la part des parens, des amis! que d'obstacles à vaincre, sur-tout si la personne a de belles qualités, et si elle a du bien! On craint toujours qu'il n'y ait de la légéreté dans sa détermination; on demande des années entieres pour délibérer sur ce choix; on n'a jamais assez éprouvé sa vocation; on n'y consent qu'avec peine. En fait-on autant quand on veut s'engager dans le monde? Mais que de ruses pour éprouver, que de machines pour ébranler sa vocation! que de raisons artificieuses et séduisantes pour l'en dissuader! que de pressantes sollicitations, que de larmes! quel portrait affreux ne lui fait-on point de tout ce qu'elle aura à souffrir dans l'état qu'elle veut embrasser? On en exagere toutes les prétendues difficultés; on veut que tout y soit fâcheux, accablant, insupportable. Les maux les plus ordinaires par-tout ailleurs, et inséparables de tous les états, sont représentés ici comme des monstres nouveaux qui ne naissent, au dire des mondains, que dans cette terre. C'est un pays, selon eux, qui dévore ses habitans, et qui ne produit que des ronces. On veut que le joug du Seigneur, qu'il assure lui-même être doux et léger, soit ici bien amer et d'un poids énorme. La retraite, qui fait goûter des douceurs si pures et si tranquilles, est toujours dépeinte avec les plus sombres couleurs: c'est prison, c'est cachot, c'est esclavage. Le cloître n'est guere regardé par les mondains que comme le tombeau d'une personne ensevelie toute

vivante. Occupations toutes saintes, Offices divins, innocence par-tout ailleurs si peu connue, devoirs de Religion, sureté de conscience; tout passe dans l'esprit des mondains pour des lois dures, pour des exercices dégoûtans, pour des devoirs impraticables. Sur cette idée affreuse qu'on a de l'état Religieux, on se croit obligé d'effrayer par des portraits affreux, tous ceux qui pensent à l'embrasser. Mais enfin ceux qui en pensent et en parlent si désavantageusement, ignorent une terre, un climat où ils n'ont jamais été; on peut leur pardonner leur erreur et leur terreur panique. Mais ces mêmes personnes qui connoissent le monde, et qui déclament si souvent et avec raison contre ses injustices, sa tyrannie, sa mauvaise foi, qui ne savent que trop par leur triste expérience les terribles dangers qu'on y court pour le salut, qui gémissent cent fois de s'y être engagés, qui voudroient à l'heure de la mort avoir donné tout ce qu'ils ont au monde pour avoir vécu dans le Cloître, conseillent-ils les mêmes précautions à ceux qui pensent à s'y engager? leur donnent-ils les mêmes conseils? sont-ils aussi éloquens pour les en détourner? exigent-ils de ces jeunes victimes les mêmes épreuves? Bon Dieu! que l'on est peu raisonnable quand on ne suit que la raison humaine, les sens ou la passion!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matth. Chap. 19.

In illo tempore: Dixit Simon Petrus ad Jesum: Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te: quid ergo erit nobis? Jesus autem dixit illis: Amen

En ce temps-là: Pierre dit à Jesus: Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi: qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit: Je vous dis en vé-

dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

rité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Combien la vertu est aisée en toutes sortes d'états et de condition.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a rien du côté de la vertu qui doive me faire croire que je ne puisse acquérir la perfection propre de mon état. La vertu en quelque état qu'elle se trouve, et de quelque endroit qu'on l'envisage, paroît aimable, et elle l'est : son caractere fait son éloge. La douceur l'accompagne par-tout; la droiture, la bonne foi, la modestie, la charité, la justice, tout ce qu'il y a dans la vie chrétienne, dans la vie civile, qui fonde le véritable mérite, et qui mérite l'estime et le respect; tout cela entre dans son véritable portrait, et fait son caractere. Si la vertu manque d'un de ces traits, ce n'est plus la vertu. Or, quelle difficulté trouve-t-on à être de bonne foi, à être droit, à être sincere? quelle difficulté trouve-t-on à être doux, honnête, poli, chari-

table ? quelle difficulté à remplir les devoirs de son état ? Jugeons-en par le chagrin, la peine, le déshonneur qu'on trouve par-tout, quand on est peu Chrétien, quand on n'est pas honnête homme. Quoi de plus méprisable, et en effet de plus méprisé qu'un libertin, qu'un homme sans Religion, qu'un débauché ? Mais la vertu, dit-on, est située sur une haute montagne : il est vrai, mais on y monte fort aisément, et la grace nous en applanit toutes les voies. Il faut un peu de peine pour y arriver : il est vrai, mais le chemin n'est pas long. Et y est-on arrivé, quelle douceur de l'air, quelle paix, quelle sérénité, quelle tranquillité sur la montagne ! O qu'on y est bien dédommagé de la peine qu'on a eue, et des frais qu'on a faits ! Il s'en faut bien qu'on souffre pour être vertueux dans son état, ce qu'on souffre indispensablement quand on y mene une vie peu chrétienne.

SECOND POINT.

Considérez que pour devenir Saint et parfait, dans l'état où Dieu nous a mis, il n'y a qu'à remplir ses devoirs de Chrétien avec ponctualité et avec ferveur. Y a-t-il beaucoup de peine à y faire son devoir, à y être honnête homme ? n'y en a-t-il pas beaucoup plus à ne le pas faire ? Que de chagrins, que d'inquiétudes, que de reproches, que de regrets ! On se décrie à pure perte : les remords suivent toujours des déplaisirs qu'on s'est volontairement procurés. Au contraire, quel plaisir de remplir les devoirs de son état ! Pour peu qu'il reste d'honneur, de religion, de bon sens, peut-on ne pas goûter la douceur d'une bonne conscience ? La vertu dompte les passions, ces tyrans de notre cœur ; et de quels avantages n'est pas suivie cette victoire, tandis que ceux qui en sont esclaves gémissent sous ses fers ? On a beau dissimuler, on a beau se contrefaire, on

a beau affecter une joie toujours artificielle, et qui n'étouffe pas un seul chagrin ; ces inquiétudes, ces craintes, cette mauvaise humeur qui accompagne tous les imparfaits, font, sans le vouloir faire, le plus grand éloge de la vertu des gens de bien, et publient malgré qu'en ayent les libertins, les tourmens secrets qui les déchirent. Tandis que les personnes qui font leurs devoirs de Chrétien, jouissent d'une paix inaltérable, d'une joie intérieure que rien ne peut aigrir, d'une belle humeur qui charme, et qui fait envier leur bonheur à ceux-mêmes qui ne suivent pas leur exemple. Oui, il en coûte plus d'être méchant qu'il n'en coûte d'être Saint. Que le monde, que les imparfaits se récrient contre une vérité qui leur paroît un paradoxe, l'expérience confond les faux préjugés des mondains.

Faites, Seigneur, par votre grace, que je fasse moi-même cette heureuse expérience : je suis bien résolu de ne plus aspirer qu'à la perfection de mon état.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ Domine, quam abscondisti timentibus te. Ps. 30.

Bon Dieu, de quelle abondance de consolations ne remplissez-vous point l'ame de ceux qui vous aiment.

Beatus vir qui timet Dominum. Psal. 111.

Heureux, et mille fois heureux, celui qui craint Dieu, et qui garde ses commandemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° De toutes les ruses du Démon, il n'en est peut-être point de plus dangereuse, ou du moins qui lui réussisse mieux que l'opinion commune qu'il a introduite dans le monde, et même dans le

le cloître, qu'il en coûte horriblement pour être Saint. Mais, cette opinion fût-elle aussi vraie qu'elle est fausse, faudroit-il épargner les frais pour devenir Saint, et pour acquérir la vertu qui nous est nécessaire dans l'état où Dieu nous a appelés. Soyez en garde contre cette erreur qui regne aujourd'hui, et qui décourage tant d'ames lâches. Appliquez-vous sérieusement à acquérir les vertus propres de votre état, à en remplir tous les devoirs; n'en négligez aucun, et étudiez-vous à corriger chaque jour quelque défaut, et à avoir plus de dévotion. Cette pratique paroît trop difficile à qui n'a guere d'envie de faire son salut; mais est-elle moins indispensable à quiconque ne veut pas se perdre?

2.° Ne vous rebutez point aux premieres difficultés. D'abord cette application, ces combats, ces violences, ces victoires vous paroîtront impossibles : roidissez-vous contre vous-même. Ce zele pour votre salut gêne au commencement, le cœur, l'esprit, les sens et les passions, tout se révolte. Le combat ne dure pas, et le fruit de la victoire est éternel. Ce qui rebute au commencement, fait un doux plaisir dans la suite. Si votre résolution est forte et sincere, toutes vos difficultés s'évanouiront d'abord. Redoublez votre ferveur, votre ponctualité, votre zele, et le jour même vous verrez disparoître tous ces fantômes qui vous effrayoient.

SIXIEME JOUR.

SAINT NICOLAS, EVÊQUE.

SAINT NICOLAS Evêque de Myre en Lycie, si célebre dans tout l'univers, et par l'éclat de ses vertus, et par le nombre de ses miracles, et par

la confiance des peuples en son intercession dans toute l'Eglise, naquit à Patarre, ville de Lycie, dans l'Asie mineure. Ses parens étoient fort riches, mais encore plus pieux. Ils avoient perdu toute espérance d'avoir des enfans, lorsque sa mere se trouva grosse. Il fut d'abord regardé comme un présent du Ciel, et le fruit des grandes aumônes de ses parens, qu'on nommoit dans le pays les peres des pauvres. Dieu le prévint si visiblement de ses bénédictions, dès sa naissance, qu'on assure qu'il ne fut jamais possible de le faire teter le Mercredi et le Vendredi, comme s'il eût commencé dès-lors à jeûner ces deux jours de la semaine, qui étoient des jours d'abstinence et de jeûne dans l'Eglise Orientale. Son Oncle Nicolas, Evêque de Myre, qui lui avoit donné son nom, étant allé à l'Eglise pour remercier Dieu d'avoir donné à sa famille un héritier, eut durant sa priere une révélation qui lui apprenoît que l'enfant que le Ciel leur avoit donné, seroit un astre lumineux, qui éclaireroit par sa vertu toute la terre.

Tant de présages de la future sainteté du jeune Nicolas, engagerent ses vertueux parens à redoubler leurs soins pour lui donner une éducation toute chrétienne. Le naturel heureux de cet enfant de bénédiction en abrégea bien les leçons. Sa piété prévint, pour ainsi dire, l'âge de raison. Les amusemens les plus ordinaires des enfans ne furent jamais de son goût. Si l'on vouloit le divertir et lui faire plaisir, il falloit le mener prier Dieu à l'Eglise. Ses sentimens pour la Religion, et son respect pour les choses saintes, furent regardés comme un prodige dans un enfant de cinq ans.

Comme il avoit l'esprit excellent, et qu'il n'avoit rien de jeune que l'âge, on l'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. Il y fit de merveilleux progrès; mais en devenant savant,

il devint encore plus Saint. Sa douceur, sa docilité, sa modestie le distinguoit si fort, qu'on le proposoit à tous les jeunes gens pour modele. Chacun admiroit sa régularité, sa tendre dévotion, sa sagesse, dans un âge où la vivacité et l'amour du plaisir dominent, et où les passions sont d'ordinaire le grand mobile des actions. Il perdit ses parens encore fort jeune ; il sentit cette perte, mais elle ne nuisit point à sa vertu. La mort d'un pere et d'une mere qu'il chérissoit fort, et qui lui laissoient de grands biens, ne servit qu'à le rendre plus dévot , plus retiré et plus charitable. Ayant appris qu'un pauvre Gentilhomme de la Ville étoit sur le point de laisser prostituer ses trois filles, n'ayant pas de quoi les marier selon sa qualité, Nicolas remplit de pieces d'or une bourse, et la jeta le soir fort secrétement par une fenêtre dans la chambre de ce pere désolé. Celui-ci, agréablement surpris de trouver une somme considérable avec laquelle il pût doter son aînée, la maria incessamment, espérant que la Providence pourvoiroit à ses sœurs. Elle y pourvut en effet bien-tôt; car notre Saint, le soir même, jeta par la même voie dans la chambre une pareille somme, qui servit à marier la puînée. Mais ce pere fortuné ne doutant point que celui qui lui avoit fait cette double charité, ne lui en fît une troisieme pour la cadette, voulut avoir la consolation de connoître son bienfaicteur. Il se met aux aguets, et dès que notre Saint, à la faveur de l'obscurité de la nuit, eût jeté son aumône, il lui court après, l'embrasse, et reconnoissant son compatriote, lui rend mille actions de graces pour de si insignes bienfaits. Le Saint aussi mortifié que surpris de se voir découvert, lui demande instamment de tenir cette aumône secrete. Le Gentilhomme le lui promit, mais il ne lui tint pas parole. Dès le lendemain toute la Ville fut charmée d'une charité si libérale ; il n'y

eut que saint Nicolas qui souffrit de cette manifestation.

Une vertu si éclatante et si pure n'étoit pas pour le monde. Aussi notre Saint pensoit-il à le quitter. Dieu l'avoit choisi pour en faire un des plus beaux ornemens de l'Eglise ; et ce fut avec l'approbation publique qu'on le vit entrer dans le Clergé. L'Evêque de Myre connoissant sa haute vertu et son savoir, se hâta de le faire Prêtre. Sa piété crût avec sa dignité, et le Sacerdoce trouvant des mœurs si pures, et une ame si chrétienne, donna un nouvel éclat à sa vertu, et une nouvelle vigueur à sa ferveur.

Son Oncle étant allé faire un voyage de dévotion à la Terre-Sainte, laissa la conduite du Diocese à notre Saint. Il le gouverna avec tant de sagesse et d'édification, que chacun souhaita de l'avoir un jour pour Evêque. Son Oncle étant mort peu après son retour, notre Saint qui ne craignoit rien tant que l'Episcopat, s'éloigna de son pays, et alla faire le voyage de la Palestine. A peine se fut-il embarqué, qu'il prédit au Pilote une furieuse tempête. Elle ne tarda pas, et fut si horrible que tout l'équipage se crut perdu. On eut recours au Saint. Il ne se fut pas plutôt mis en prieres, que la tempête cessa, et la mer devint calme. Comme ce Saint a fait cette merveille plusieurs fois durant sa vie, et qu'on a reçu le même secours par son intercession après sa mort, les Matelots l'ont pris pour leur Patron, et l'invoquent dans toutes les tempêtes.

Après avoir visité les Lieux Saints, il se retira dans une caverne, où l'on dit que l'enfant Jesus, la sainte Vierge, et saint Joseph avoient passé la nuit, au sortir de la Judée pour aller en Egypte. Il avoit dessein d'y passer le reste de ses jours; mais Dieu lui fit connoître qu'il devoit retourner à Myre. Y étant arrivé, il se retira dans un Monastere, résolu d'y passer le reste de ses jours

dans le silence, l'obscurité, et dans les exercices de la plus austere pénitence. Cependant l'Evêque Jean, qui avoit succédé à l'Oncle de notre Saint, étant mort, les Evêques de la Province s'assemblerent à Myre, pour donner un Evêque à cette Eglise. On ne convenoit point sur le choix, lorsqu'un des plus Saints de l'assemblée, par un mouvement de l'Esprit-Saint, dit que Dieu vouloit qu'on choisît pour Evêque de Myre, un saint Prêtre, qui viendroit le lendemain le premier à l'Eglise. Notre Saint fut cet Elu de Dieu; car sans savoir rien de ce qui se passoit, il vint à la pointe du jour pour faire sa priere. On fut agréablement surpris quand on vit que c'étoit le Prêtre Nicolas. Il eut beau vouloir s'enfuir, on le retint, et au milieu des acclamations publiques du peuple et de tout le Clergé, il fut sacré Evêque. A la fin de la consécration une femme fendant la presse, vint se jeter à ses pieds, lui présentant un jeune enfant, qui étant tombé dans le feu, y avoit été étouffé par les flammes. Le nouveau Prélat ayant fait le signe de la croix sur l'enfant mort, le ressuscita, en présence de toute l'assemblée.

Se voyant élevé sur le Siege Episcopal, il s'étudia à en remplir tous les devoirs, et à acquérir dans la perfection toutes les vertus d'un saint Evêque. Il passoit presque toute la nuit au pied des Autels, priant pour lui et pour son peuple. Il n'offroit jamais le divin Sacrifice, que son visage ne parût tout allumé du feu sacré dont son cœur étoit embrasé. Sa ferveur croissoit avec ses jours, et sa sollicitude pastorale s'étendoit généralement sur tous les besoins de son peuple. Ses revenus n'étoient que pour les pauvres. On ne le trouvoit qu'à l'Eglise, dans les prisons, ou auprès des malades dans les hôpitaux. Chargé de distribuer le pain de la parole de Dieu à son peuple, il le faisoit avec tant de fruit et de succès, qu'en moins d'un an tout le Diocese

changea de face. Ses austérités croissoient avec ses travaux ; il avoit jeûné deux fois la semaine dès le commencement de sa vie, il en avoit ajouté un troisieme dès sa jeunesse ; mais depuis qu'il fut Evêque, il jeûnoit tous les jours.

L'Empereur Licinius ayant renouvelé la persécution de Dioclétien, envoya des Officiers à Myre pour y rétablir l'idolâtrie. Saint Nicolas fit bien voir alors qu'un Saint ne paroît jamais plus grand que dans les combats pour la Religion. Son zele éclata dans tous les besoins de son peuple ; et le désir qu'il avoit du martyre, lui fit mépriser les menaces des Officiers païens. Il fut enfin envoyé en exil, chargé de chaînes pour Jesus-Christ ; il y souffrit toutes sortes de mauvais traitemens, et il étoit tous les jours déchiré à coups d'escourgées. Il revint triomphant dans son Eglise, après la défaite de Licinius par le grand Constantin, et son voyage fut une suite d'insignes conversions et de miracles.

S'il témoigna tant de zele contre les Idolâtres, il n'en eut pas moins contre les Ariens. Il assista au premier Concile de Nicée ; il y brilla comme un des plus généreux Confesseurs de Jesus-Christ, et comme l'un des plus grands Prélats de l'Eglise. Le nombre des miracles que Dieu a faits par son intercession, est prodigieux, et c'est avec raison qu'on l'a appelé le Thaumaturge de son siecle. Saint Bonaventure assure qu'il ressucita à Myre deux jeunes écoliers qui avoient été assassinés. Il fit le même miracle en faveur de trois jeunes enfans, qui avoient été cruellement égorgés, et dont on avoit enfermé les corps dans une cuvette ; c'est ce que prétendent représenter les Peintres, quand ils le peignent avec trois petits enfans à ses côtés. On a vu durant une horrible famine, les petits morceaux de pain se multiplier entre ses mains, jusqu'à rassasier une multitude innombrable de peuple.

Sa charité pour tous les malheureux fit toujours

en partie le caractere de distinction du saint Evêque. Etant un jour avec trois Mestres-de-Camp à la porte de la Ville, on lui vint dire qu'on alloit exécuter à mort trois bourgeois innocens. Il court au lieu où devoit se faire l'exécution, trouve les trois patiens déjà sur l'échafaud, les yeux bandés, et le bourreau prêt à leur couper la tête. Il lui ôte le sabre avec une hardiesse que la sainteté seule peut donner, et faisant entendre au Juge qu'il connoissoit l'innocence de ces pauvres victimes de son avarice et de ses concussions, il le menace de la justice de l'Empereur, et met en liberté ces trois hommes. Les Mestres-de-Camp qui avoient été témoins de tout ce qui s'étoit passé, ne furent pas plutôt arrivés à Constantinople, qu'ils furent accusés par la plus noire calomnie, d'être entrés dans une conspiration contre l'Etat, et condamnés comme criminels de Lese-Majesté, à perdre la vie. Dans un danger si pressant, se souvenant de ce qu'ils avoient vu à Myre, ils invoquent le Saint, quoiqu'absent, et après Dieu, ils mettent en lui toute leur confiance. Dans le temps même qu'ils faisoient leur priere, qui étoit la nuit qui précédoit le jour de l'exécution, saint Nicolas s'apparut en songe la nuit même à Constantin, et le menace de la colere de Dieu, s'il ne révoque l'arrêt qu'il avoit porté contre les trois Officiers innocens, et au même moment il s'apparut à Ablave son premier Ministre, lui faisant la même menace. Dès la pointe du jour l'Empereur mande les trois Officiers dans son Palais, leur déclare sa vision, et les absout de leur prétendu crime. Presqu'en même-temps des Matelots se voyant sur le point de faire naufrage dans une furieuse tempête, implorent le secours du Saint. Il paroît à l'instant visiblement dans le vaisseau, se saisit du gouvernail, et les conduit au port de Myre. Tant de merveilles rendirent le nom du Saint célebre par

E 4

tout l'Univers, où la renommée avoit déjà rendu sa sainteté éclatante. Le Seigneur voulut enfin récompenser sa vertu et ses travaux ; il lui fit connoître le jour et l'heure de sa mort. Cette révélation le combla de joie. Après avoir dit adieu à son peuple, à la fin de sa Messe Pontificale, il se retira dans le Monastere de Sion, où, après une courte maladie, s'étant fait administrer les derniers Sacremens, il rendit l'esprit à Dieu, au milieu des Saints Anges qui se rendirent visibles dans sa chambre. Cette mort précieuse arriva le 6 Décembre, vers l'an 327, on ne sait pas en quelle année de son âge. Il fut enterré dans l'Eglise du Monastere, dans un tombeau de marbre ; et dès-lors il sortit de son tombeau une liqueur miraculeuse, qui guérissoit toutes sortes de maladies. L'Empereur Justinien bâtit en son honneur une superbe Eglise, que Basile répara avec magnificence l'an 1087. Les Turcs ravageant toute la Lycie, ce saint corps fut transporté à Bari dans la Pouille en Italie, où il est conservé avec grande vénération dans une Eglise des plus magnifiques, où son tombeau est tous les jours glorieux par un nombre prodigieux de miracles qui s'y font chaque jour.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Beatum Nicolaum Pontificem innumeris decorasti miraculis : tribue quæsumus, ut ejus meritis et precibus à gehennæ incendiis liberemur. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez honoré d'une infinité de miracles le Bienheureux Evêque Nicolas : faites que par ses mérites et par ses prieres, nous soyons délivrés du feu de l'enfer. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Bienheureux Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 13.

FRATRES: Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei : quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. Jesus Christus heri, et hodie : ipse et in sæcula. Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci. Optimum est enim gratiâ stabilire cor, non escis : quæ non profuerunt ambulantibus in eis. Habemus altare, de quo edere non habent potestatem, qui tabernaculo deserviunt. Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in Sancta per Pontificem, horum corpora cremantur extra castra. Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. Non enim habemus hîc manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus. Beneficentiæ autem, et communionis nolite oblivisci : talibus enim hostiis promeretur Deus. Obedite præpositis vestris, et sub-

MES Freres : Remettez-vous devant les yeux ceux qui vous ont gouvernés, et qui vous ont enseigné la parole de Dieu : et faisant réflexion où leur conduite a abouti, imitez leur foi. Ce que Jesus-Christ étoit hier, il l'est encore aujourd'hui, et il l'est pour tous les siecles. Gardez-vous bien de vous laisser aller à la variété des opinions, ou à des doctrines étrangeres : car c'est une chose très-avantageuse que de fortifier son cœur par la grace, et non par des viandes qui n'ont servi de rien à ceux qui en ont usé. Nous avons un autel, dont ceux qui servent au tabernacle n'ont pas droit de le nourrir. Aussi brûle-t-on hors du camp les corps des animaux, dont le sang est porté par le Grand-Prêtre dans le Sanctuaire pour la rémission du péché. C'est aussi par cette raison que Jesus, afin de sanctifier le peuple par son sang, a souffert hors de la Ville. Sortons donc pour aller à lui hors du camp, portant ses opprobres, car nous n'avons point ici de cité qui soit stable ; mais nous en cherchons une qui doit être notre demeure. Offrons donc par lui continuellement à Dieu

jacete eis. Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.

un sacrifice de louange ; j'entends le fruit des levres qui célebrent son nom. Au reste, n'oubliez pas la charité, ni de faire part de ce que vous avez ; car ce sont-là les victimes par lesquelles Dieu se laisse gagner. Obéissez à ceux qui sont établis pour vous gouverner, et ayez de la soumission pour eux, parce qu'ils veillent comme ayant à rendre compte de vos ames.

Dans ce Chapitre treizieme de la Lettre aux Juifs convertis, dispersés par tout le monde, l'Apôtre exhorte tous les Fidelles à la charité, à l'hospitalité, à l'honnêteté et à la pratique des autres vertus, et sur-tout à imiter les Apôtres, et à éviter les doctrines étrangeres, et les nouveautés.

RÉFLEXIONS.

Ce que Jesus-Christ étoit hier, il l'est encore aujourd'hui, et il l'est pour tous les siecles. Que cette vérité doit faire rougir de gens! quels sentimens de piété et de Religion n'avoit-on pas dans ces temps de dévotion et de ferveur, dans ces beaux jours d'innocence? Quelle horreur du péché! quelle pureté de mœurs! quelle régularité de conduite durant ces premieres années de Religion, ou dans celles qui suivirent la conversion, et qui parurent si chrétiennes! Pénétrés alors des grandes vérités de la Religion, éclairés des lumieres d'une vive foi, Jesus-Christ nous paroissoit le seul objet digne de notre amour, le seul Maître que nous eussions à servir, le seul Souverain à qui nous avions intérêt de ne pas déplaire. Sa parole étoit alors notre loi, et son Evangile la regle de notre conduite. Nous ne pouvions comprendre alors qu'une affaire temporelle pût nous occuper plus que l'affaire de notre salut, et qu'un homme de bon sens ne regardât point l'affaire du salut comme son impor-

tante et son unique affaire. Quelle impression ne faisoit pas sur le cœur le souvenir de tout ce qu'a fait et souffert Jesus-Christ pour l'amour de nous ? Mysteres de l'Incarnation, de la Rédemption, et de l'Eucharistie ; tout nous frappoit, tout nous reprochoit notre peu de reconnoissance, tout nous touchoit. Chrétiens dans toute notre conduite, quel respect ne nous inspiroit point le Lieu saint, et avec quelle sainte frayeur assistions-nous au divin Sacrifice, avec quelle faim de la justice approchoit-on des Sacremens, quelle crainte salutaire des jugemens de Dieu, quelle douce confiance aux mérites du Rédempteur, quel désir de notre salut, quel empressement, quel zele ? Etrangers sur la terre, nous supportions avec patience les amertumes de notre exil ; la vue de Jesus-Christ sur la Croix adoucissoit toutes les nôtres. Héritiers de Dieu même, cohéritiers de Jesus-Christ, quelle joie d'avoir part à ses souffrances, dans l'espérance si bien fondée d'avoir part à sa gloire ! Voilà ce que la grace de Jesus-Christ opéroit en nous dans ces années d'innocence et de ferveur, dans ces temps où nous avouions que nous étions chrétiens, que nous étions sages. D'où est donc venu cet affreux changement de mœurs, de conduite, de sentimens? Ce que Jesus-Christ étoit hier, il l'est encore aujourd'hui, et il l'est pour tous les siecles ; d'où vient que nous ne sommes pas aujourd'hui ce que nous étions hier à l'égard de Jesus-Christ, et de sa morale ? Notre Religion est aussi invariable que son Auteur, les mêmes vérités subsistent, et subsisteront durant tous les siecles, elles ne vieilliront jamais ; jamais on ne verra affoiblir les vérités de l'Evangile. Etoit-on sage, quand on vivoit selon l'esprit de Jesus-Christ, et selon les pures maximes du Christianisme ? est-on sage aujourd'hui, depuis qu'on a changé de maître ? Le maître n'a pas changé, il est le même qu'il a été, et il le

sera éternellement ; même souveraineté, même pouvoir, même bonté, même miséricorde. Qu'est ce qui a pu nous faire sortir de son service ? avons-nous trouvé un meilleur maître ? Ce maître est notre Dieu ; ce Dieu est notre Rédempteur, il sera notre Juge. Nous approchons de son terrible tribunal, nous touchons au terme fatal de notre vie. Nous saurons-nous bon gré à cette derniere heure d'avoir quitté son service ? nous applaudirons-nous alors d'avoir changé de maître, quand il ne nous en restera point d'autre que lui durant toute cette épouvantable éternité, que le regret, le repentir sans fruit et le désespoir, rendront si cruelle ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo ; alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illo-

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna ciuq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui

rum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit, Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Qu'il n'est point d'état d'où il soit plus difficile de sortir que de l'état de tiédeur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que non-seulement l'état de tiédeur est trop dangereux pour le salut ; mais ce qui est encore plus à craindre, c'est qu'il est presque sans remede, et que quand on est dans cet état, il est presque impossible d'en jamais sortir. Pour sortir d'un état dangereux, il faut connoître qu'on y est, et en connoître le danger, et c'est justement ce qu'une ame tiede ne connoît pas. Qu'un pécheur soit plongé dans les plus

grands désordres, il n'a pas de peine à connoître le danger où il est. Une ame tiede ne croit jamais être dans la tiédeur. On peut dire que dès qu'on connoît qu'on y est, on commence à n'y être plus. Ce n'est guere que dans la ferveur qu'on découvre le malheur d'une vie tiede : et voilà ce qui rend le retour d'une ame lâche si difficile ; car par quelle voie lui découvrira-t-on qu'elle est dans cet état, puisque l'aveuglement est le premier effet de la tiédeur. Comme elle ne se relâche que peu à peu, elle s'apprivoise insensiblement avec le péché. Elle s'accoutume à ses défauts, et enfin elle s'y plaît. L'habitude étouffe, prévient même toutes les réflexions, et éteint tous les remords. Rien ne frappe une ame tiede dans cet état, et elle ne se défie jamais de rien. On ne trouve plus rien qui scandalise ; on tombe dans la tiédeur, sans omettre ses exercices spirituels ; on les fait, mais d'une maniere tiede ; et ces exercices spirituels faits si imparfaitement, ne servent qu'à amuser l'ame, qu'à l'endormir dans son pitoyable état. Dieu même qui fait tant de bruit pour éveiller le pécheur, semble se taire, et empêcher le bruit qui pourroit réveiller une ame tiede. Avis salutaires d'un Directeur, prédications touchantes, lectures, accidens fâcheux qui font ouvrir les yeux aux plus grands scélérats, ne touchent point une ame languissante. Comment pourroit-elle penser au remede, tant qu'elle ne croit point avoir aucun mal ? L'insensibilité suit de près l'aveuglement, et l'endurcissement succede toujours à une insensibilité habituelle. Imaginez un état plus à plaindre : la réprobation est-elle bien éloignée de ce funeste état ?

SECOND POINT.

Considérez que de toutes les maladies de l'ame, il n'en est point, ce semble, de plus incurable

que celle de la tiédeur. Les Sacremens, les méditations, les réflexions, les exemples sont des remedes excellens pour les maux spirituels. Ces remedes sont-ils fort efficaces dans une ame tiede? On se confesse en cet état, on communie tout comme dans l'état de ferveur, et aussi souvent qu'une ame fervente; mais quel en est le fruit? On se confesse sans contrition, sans propos sincere de changer de vie : on ne sait presque de quoi s'accuser, tant on est aveugle. Une routine, une formule de confession qui dit toujours la même chose, produit toujours le même effet, c'est-à-dire, une augmentation d'assoupissement, une continuité de langueur, un malheureux leurre qui étouffe tous les remords, qui rassure dans une pernicieuse et mortelle sécurité, qui tranquillise. On sort du tribunal de la Pénitence, dans la même disposition avec laquelle on s'y étoit présenté; on retombe deux heures après dans les mêmes fautes qu'on avoit accusées. Ce sont comme ces remedes superficiels qu'on donne aux malades d'une fievre lente, ils ne servent qu'à contenter, qu'à amuser l'imagination du malade, il n'en meurt pas un jour plus tard. Bon Dieu, que cette maladie de langueur, de tiédeur, est commune parmi les personnes qui font profession d'être dévotes; qu'il est ordinaire de voir des personnes si zélées pour la perfection des autres, Directeurs, Prédicateurs, Supérieurs, qui savent si bien reprendre les moindres défauts, et qu'il est à craindre que tout leur zele ne s'épuise pour le salut des autres, et qu'ils ne tombent eux-mêmes dans la tiédeur, s'ils négligent de corriger leurs propres imperfections!

Mais, mon Dieu! que servira tout ceci à une ame tiede; à moins que par un miracle de votre miséricorde, vous ne lui fassiez vous-même connoître son malheur? Faites-le du moins, ce miracle, en ma faveur, et ne permettez pas que ces salutaires réflexions me soient inutiles.

Aspirations dévotes durant le jour.

Inclina cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam. Psal. 118.

Embrasez mon cœur, Seigneur, de l'amour de votre sainte Loi, et faites que je vous serve avec libéralité et avec ferveur.

Ure renes meos, et cor meum, Domine. Psal. 25.

Embrasez mon cœur, Seigneur, d'une sainte ferveur en votre service.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUELQUE réglée que soit votre vie, quelque saint que soit l'état où vous vivez, quelque exact que vous soyez dans vos saints exercices, craignez la tiédeur : c'est une maladie, pour ainsi dire, populaire, ne négligez rien pour vous en préserver. Il n'y a que les ames tiedes qui ne craignent point d'être dans la tiédeur. Pour éviter d'y tomber, rendez-vous familieres les pratiques suivantes. 1.° Soyez scrupuleusement exact dans tous vos exercices de piété. 2.° Ne vous contentez pas de n'y jamais manquer, mais ayez soin de les faire toujours le même jour, et à la même heure. 3.° Faites-les tous, chaque fois, comme si c'étoit la derniere fois que vous les ferez dans votre vie. 4.° Pratiquez cet avis, sur-tout à l'égard de la Confession et de la Communion ; cette pratique est excellente. 5.° Dès que vous aurez fait une faute, fût-elle la plus légere, punissez-vous par une pénitence le même jour. 6.° Demandez à Dieu, chaque jour, la ferveur ; et ne servez jamais le Seigneur avec nonchalance.

2.° Faites que toutes les grandes Fêtes soient pour vous un renouvellement de ferveur ; célé-

brez-les avec une nouvelle dévotion. Commencez par la Fête de l'immaculée Conception qui approche. Accusez-vous dans vos Confessions de la tiédeur avec laquelle vous servez Dieu. Soyez en garde sur-tout contre les distractions volontaires, sur-tout dans vos prieres vocales. Ne négligez jamais le respect que vous devez avoir en priant. Evitez ces postures commodes et peu séantes. Veillez singuliérement sur vos sens, et ne négligez aucune mortification; c'est toujours l'amour-propre et l'immortification, qui sont comme la source de la tiédeur. Ayez enfin une horreur extrême de cette maladie spirituelle, dont on ne guérit presque jamais.

SEPTIEME JOUR.

SAINT AMBROISE, EVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

SAINT AMBROISE, l'un des plus célebres Docteurs de l'Eglise, étoit fils d'Ambroise, Préfet du Prétoire des Gaules; dignité qui donnoit alors dans l'Empire le premier rang après l'Empereur. Il naquit l'an 340, dans la ville des Gaules, où résidoit alors son pere, c'est-à-dire, ou à Arles, ou à Treves, ou à Lyon. Sa naissance fut accompagnée d'un présage assuré de son éloquence future. Car étant encore dans le berceau, un essaim entra dans la chambre, et voltigeant autour de lui, les abeilles sembloient entrer dans sa bouche, et en sortir les unes après les autres. On courut pour les chasser, mais le pere qui étoit présent, ne doutant point qu'il n'y eût en cela du mystere, l'empêcha, et voulut voir quel seroit l'événement de ce prodige. Après quelque temps, l'essaim ressortant par la fenêtre, s'éleva si haut

dans l'air, qu'on le perdit de vue. Ce fut alors que le pere dit que son fils seroit un jour quelque chose de grand, si Dieu lui conservoit la vie. Il fut élevé avec soin, et son éducation répondit à la piété de ses parens, et à la noblesse de sa naissance. Il eut le bonheur d'avoir une mere encore plus distinguée dans le monde par sa haute piété, que par son rang. Aussi de trois enfans qu'ils étoient, sa sœur plus âgée que lui, fut sainte Marcelline; son frere fut saint Satyre, et lui le cadet de tous, les surpassa encore en mérite et en sainteté.

Ambroise resta dans les Gaules jusqu'à la mort de son pere; après quoi il suivit sa mere à Rome, n'étant âgé que de quatre ou cinq ans. Voyant un jour sa mere et sa sœur baiser la main de l'Evêque, qui étoit apparemment le Pape saint Jules, il leur présenta aussi par jeu la sienne à baiser, disant, en badinant, qu'il seroit Evêque: la suite fit voir que c'étoit l'Esprit-Saint qui parloit dès-lors en lui. Le jeune Ambroise faisoit paroître déjà un génie si vif, si brillant, si supérieur à tous ceux de son âge, qu'on se hâta de l'appliquer à l'étude des Belles-Lettres. Il se rendit en peu de temps habile dans la Langue et les Sciences des Grecs, et sur-tout dans l'Eloquence, qui faisoit alors l'occupation principale des jeunes gens de qualité qui aspiroient aux Charges. Sa sœur Marcelline ayant fait profession de virginité, et reçu le voile de la main du Pape Libere, Ambroise fut touché de cet exemple domestique; et joignant la piété à l'étude, il devint le jeune homme le plus accompli qu'il y eût à Rome. Il s'acquit l'amitié d'Anicius Probus, Préfet du Prétoire; il plaida quelque temps dans son Tribunal avec tant de succès et d'éclat, que Probus le choisit pour être son Assesseur; et peu de temps après il l'établit Gouverneur de l'Emilie et de la Ligurie, c'est-à-dire, de tout le pays connu au-

jourd'hui sous le nom de Milanez, Etat de Gênes, Piémont, Parmésan, Bolonois, Modenois et Romagne. Lorsque l'Empereur Valentinien eut confirmé ce choix, et qu'il y eut ajouté les marques du Consulat, le Préfet Probe dit à Ambroise, comme il partoit pour son Gouvernement: Allez, agissez, non pas en Juge, mais en Evêque; voulant lui faire entendre qu'un Gouverneur doit être le pere du peuple par son affabilité et sa douceur.

Ambroise n'eut pour cela qu'à suivre son naturel; il se comporta avec tant de sagesse, et sut si bien gagner tous les cœurs, qu'on respectoit jusqu'au seul nom d'Ambroise. Il n'y avoit qu'un ou deux ans qu'il étoit à Milan, lorsque l'an 374 Auxence, Evêque Arien que l'Empereur Constance avoit intrus dans cette Eglise, mourut. Il s'éleva une grande contestation entre les Ariens et les Orthodoxes de cette Ville sur le choix de son successeur, chacun des deux partis voulant mettre sur la Chaire Episcopal un sujet de sa Communion: Ambroise crut que, comme Gouverneur, il devoit aller à l'Eglise pour appaiser le tumulte. Il y fut en effet, et harangua le peuple, au sujet de l'élection, avec beaucoup d'éloquence, portant tous les esprits à la paix et à la tranquillité publique. A peine eut-il cessé de parler, qu'un enfant s'écria au milieu de l'Eglise: *Ambroise Évêque.* Ce cri fut pris comme une voix du Ciel; toute la multitude se mit à répéter par trois fois, avec applaudissement: *Ambroise notre Évêque.* Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que tous les esprits se trouverent réunis en ce point, comme par miracle, de quelque secte qu'ils fussent, et que tous s'accorderent à le demander, quoiqu'il fût Magistrat, et qu'il ne fût encore que Catéchumene. Chacun reconnut la voix de Dieu dans cette unanimité, Ambroise fut le seul qui ne voulut pas l'y reconnoître: il ne

parla jamais avec plus de force et d'éloquence que pour se défendre de l'Episcopat. Ses raisons, ses prieres, ses larmes mêmes, son refus étant inutiles, il s'enfuit, il se cacha. Mais Dieu qui l'avoit choisi pour être une des plus brillantes lumieres de l'Eglise, et le modele des plus saints Prélats, permit qu'étant sorti de la ville au milieu de la nuit, pour se retirer à Pavie, lorsqu'il croyoit avoir fait beaucoup de chemin, il se trouva à la pointe du jour à la porte de Milan. Il trouva le moyen de se cacher à la campagne, dans la maison d'un de ses amis; mais il fut découvert par celui-là même qui lui avoit donné cette retraite. Il employa tous les artifices imaginables pour rendre inefficace cette élection : il contrefit le sévere, et voulut même faire accroire qu'il étoit de mauvaises mœurs. On reconnut ses ruses, on ne prit point le change : on envoya à l'Empereur Valentinien une fidelle relation de tout ce qui s'étoit passé. Ce Prince qui étoit alors à Treves, fut ravi de voir qu'on lui demandât pour Evêque celui qu'il avoit envoyé pour Gouverneur; et il ordonna à Italicus, Vicaire d'Italie, de tenir la main à la prompte Ordination d'Ambroise. Ne pouvant plus douter que ce ne fût la volonté de Dieu, il reçut le Baptême de la main d'un Evêque Catholique, comme il l'avoit expressément demandé: il reçut ensuite tous les Ordres sacrés, et il fut solemnellement sacré Evêque le 7 de Décembre de l'an 374, à la trente-cinquieme année de son âge.

Dès que saint Ambroise se vit Evêque, il distribua à l'Eglise et aux pauvres tout ce qu'il avoit d'or et d'argent, et donna à l'Eglise toutes ses terres. Il s'imposa d'abord trois devoirs particuliers, dont il ne se dispensa jamais. Le premier, de ne passer jamais aucun jour sans dire la Messe; le second, de prêcher tous les Dimanches l'Evangile à son peuple; et le troisieme, de n'oublier

rien de tout ce qui pouvoit contribuer à faire fleurir la Religion, et à détruire l'hérésie. L'étude de la Religion fut d'abord toute son étude : il passoit une partie de la nuit, et tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires durant le jour, à méditer sur l'Ecriture-Sainte, et à lire les Ecrits des Peres; ceux du grand saint Basile furent fort de son goût. Il lia une grande amitié avec ce grand Docteur, et ces deux grands Saints eurent un commerce de lettres toute la vie. Il étudioit beaucoup, et prioit encore plus; et quelque éminent que fût son esprit, quelque continuelle que fût son application, on est persuadé que sa science étoit infuse : c'est l'opinion de toute l'antiquité, et c'est pour cela qu'on le peint d'ordinaire avec le symbole du Saint-Esprit, qui lui parle à l'oreille.

Avec un travail si assidu, il macéroit son corps par un jeûne continuel, et par une abstinence prodigieuse : il ne dînoit que le Dimanche et les grandes Fêtes; les autres jours il ne prenoit le soir qu'un repas fort frugal : il dormoit très-peu, et ses veilles étoient fort laborieuses. Il avoit un amour ardent et si tendre pour Jesus-Christ dans le Saint Sacrement, qu'il n'offroit jamais le divin Sacrifice, qu'il ne fondît en larmes. Ses Ecrits montrent assez sa tendresse et sa confiance envers la Mere de Dieu; et l'Eglise a toujours regardé ce grand Docteur pour un des plus zélés dévots de la sainte Vierge.

Saint Ambroise ne fut pas long-temps sans faire connoître ce que l'Eglise devoit attendre de son zele et de sa générosité. Les Officiers de l'Empereur voulant entreprendre quelque chose contre les droits et les regles de l'Eglise, il s'y opposa avec vigueur, s'en plaignit hardiment à Valentinien, et empêcha qu'on ne fît rien contre le bon ordre. Ce Prince étant mort l'an 375, laissa l'Empire à ses deux fils Gratien, âgé de dix-sept

ans, et le jeune Valentinien qui n'en avoit que quatre. Saint Ambroise eut pour ces jeunes Empereurs une tendresse de pere; et de leur part ils l'honorerent l'un et l'autre comme s'ils eussent été ses enfans.

Cependant les Ariens qui avoient dominé si long-temps dans l'Eglise de Milan, sous Auxence son Prédécesseur, n'oublioient rien pour traverser le ministere du saint Evêque; mais saint Ambroise, appuyé de l'autorité de l'Empereur Gratien, devint leur fléau, et les contraignit ou à se convertir, ou à demeurer en paix, et à se taire. Comme dans les discours qu'il faisoit si fréquemment à son peuple sur les moyens de se sauver chacun dans son état, il s'appliquoit à exalter sur-tout l'excellence de la virginité, et à faire connoître le bonheur des Vierges, ses prédications produisirent des effets surprenans. L'on vit venir à Milan, non-seulement des villes d'Italie, mais de la Mauritanie même, des filles pour y consacrer à Dieu leur virginité sous sa direction, et prendre le voile sacré de la main du saint Evêque. Les fruits de ses discours allerent si loin, et ses prédications étoient si efficaces, que les meres enfermoient leurs filles, de peur qu'elles n'assistassent à ses instructions; ce qui lui fit dire agréablement, que puisque les exhortations qu'il faisoit à Milan faisoient de si grands effets dans les Provinces éloignées, pendant que son peuple y étoit insensible, il étoit d'avis d'aller prêcher dans les Provinces éloignées, afin de toucher ceux de Milan. Le bon effet que produisoient ses Sermons, l'obligea de les recueillir, et d'en faire un corps qu'il partagea en trois Livres intitulés : *Des Vierges*. Il n'y avoit que trois ans qu'il étoit Evêque, quand il fit ce recueil; et peu de jours après il fit son Livre *des Veuves*, qui fut bientôt suivi d'un second Traité *de la Virginité*, contre ceux qui prétendoient lui-

faire un crime de ce que tant de gens renonçoient au mariage.

Valens, Empereur d'Orient, s'étant déclaré le protecteur de l'hérésie Arienne, attira la colere de Dieu sur lui et sur tous ses Etats. Les Goths vinrent fondre sur lui avec une armée formidable. L'Empereur Gratien son neveu, allant à son secours, voulut avoir de saint Ambroise un préservatif contre les erreurs des Orientaux ; ce qui obligea le Saint de composer son excellent Traité de la Foi, qui fut cité depuis avec tant d'éloges dans le Concile Œcuménique d'Ephese. L'an 379, son frere saint Satyre étant mort à Milan, saint Ambroise prononça son Oraison funebre le jour de son enterrement, et distribua aux pauvres les biens qu'il lui avoit laissés. Deux ans après il fit convoquer un Concile à Aquilée, où il confondit et fit condamner Secondien et Pallade, Prêtres Ariens, et fit défendre aux hérétiques, par un Edit de l'Empereur, de tenir désormais des assemblées.

Le Siege Episcopal de Sirmich, Métropole de Pannonie, étant venu à vaquer, notre Saint s'y rendit, pour empêcher qu'on ne le remplît d'un Evêque Arien, par le crédit de Justine, Impératrice Arienne. Etant assis dans la Chaire Episcopale, une fille Arienne eut l'impudence de monter sur l'estrade, et de prendre saint Ambroise par ses habits, pour l'en faire descendre. Le Saint se contenta de lui dire d'un ton grave, qu'encore qu'il fût indigne du Sacerdoce, il ne convenoit ni à son sexe, ni à sa profession de mettre la main sur un Prêtre, quel qu'il fût, et qu'elle devoit craindre les jugemens de Dieu sur elle. Peu d'heures après cette malheureuse fille mourut subitement, et saint Ambroise voulut bien le lendemain assister à ses funérailles. Notre Saint étant de retour à Milan, alla demander la grace d'un coupable à l'Empereur Gratien; le

Grand-Maître nommé Macédone, homme dur, lui fit fermer la porte du Palais. Le Saint s'en retournant : Vous viendrez aussi à l'Eglise, dit-il sans s'émouvoir, mais vous n'y entrerez pas. Cette prédiction s'accomplit après la mort de l'Empereur, lorsque Macédone voulant se réfugier dans l'Eglise, il n'en put trouver l'entrée, tant la crainte l'avoit aveuglé.

Saint Ambroise étant allé à Rome, pour y assister au Concile que le Pape saint Damase y avoit assemblé, y fut reçu et écouté comme l'oracle. Une femme au lit paralytique, sachant que le Saint y étoit, s'y fit porter, et ayant touché ses habits, elle fut guérie sur l'heure. Ce fut après son retour de Rome qu'il composa son Traité du Mystere de l'Incarnation. A l'issue d'une prédication qu'il avoit faite sur ce Mystere, deux Officiers Ariens lui proposerent une question, promettant d'en venir attendre le lendemain la solution à la même heure. Le Saint s'y rendit; mais les Officiers se moquant de la parole qu'ils lui avoient donnée, monterent en chariot pour aller se divertir. Le Saint les ayant attendus inutilement, expliqua la question; et en descendant de chaire, il apprit que le chariot ayant versé, les deux Officiers avoient péri, étant tombés dans un précipice.

L'an 383, l'Empereur Gratien ayant été tué à Lyon, par la perfidie de ceux de ses gens qui l'abandonnerent pour suivre la révolte du tyran Maxime, on eut recours à saint Ambroise, comme l'unique rempart que l'on pût opposer à ce redoutable ennemi. Il accepta cette périlleuse commission : il se rendit à Treves, parla au Tyran, le toucha, et lui fit changer la résolution qu'il avoit prise de passer en Italie. A peine étoit-il de retour à Milan, qu'il apprit que Symmaque, Préfet de Rome et Païen outré, voulant profiter de la foiblesse du gouvernement du jeune

Valentinien

Valentinien et de sa mere Justine, avoit dressé une Requête à l'Empereur, pour demander le rétablissement de l'autel de la Victoire, des Prêtres Païens, des Sacrifices et des Vestales. Saint Ambroise fit une réponse si juste, si énergique, si concluante, que l'Empereur en fut touché. Il refusa tout aux Païens, et l'on peut dire, qu'après Dieu ce fut à saint Ambroise que l'Eglise fut redevable de cette derniere victoire qu'elle remporta sur le Paganisme.

L'Impératrice Justine reconnut fort mal les services que notre Saint avoit rendus à l'Etat. Entêtée plus que jamais de son Arianisme, voyant approcher la Fête de Pâques, elle demanda au Saint une Eglise dans Milan, dans laquelle les Ariens qui étoient auprès d'elle pussent s'assembler, le Saint la lui refusa courageusement. L'Impératrice commanda, menaça, fit saisir au nom du jeune Empereur la Basilique Portienne. Le Saint fut inflexible, et il fallut enfin qu'elle cédât à son intrépidité. L'Eunuque Calligone, Grand-Chambellan de l'Empereur, Arien déclaré, eut l'insolence de dire au saint Evêque, que s'il osoit mépriser les ordres de Sa Majesté, il lui couperoit la tête. Le Saint se contenta de lui répondre, que si Dieu lui permettoit d'accomplir sa menace, comme il le souhaitoit, Ambroise souffriroit en Evêque, et Calligone agiroit en Eunuque.

L'année suivante la persécution éclata, Justine ne garda plus de mesures; résolue de mettre tout en œuvre pour rétablir l'Arianisme dans tout le Milanez, elle menaça les Evêques de les chasser de leurs Sieges, s'ils ne recevoient les Décrets du Concile de Rimini, et fit une loi sous le nom de l'Empereur son fils, pour autoriser les assemblées Ariennes. Benevole, Secrétaire d'Etat, inviolablement attaché à la Foi Catholique, aima mieux perdre sa Charge que de dresser et de

signer cet Edit. Mercurin, Scite de nation, Evêque Arien, que les Hérétiques avoient intrus sur le Siege de Milan pour la faction Arienne, et qui, décrié pour ses crimes, avoit changé son nom de Mercurin en celui d'Auxence qui étoit en vénération chez les Ariens, le dressa. L'Impératrice trouvant saint Ambroise par-tout contraire à ses pernicieux desseins, résolut de le pervertir, ou de le chasser de son Siege : elle lui fit dire de choisir des Juges et des Arbitres de son côté, comme Auxence avoit fait du sien, afin que leur cause fût jugée par l'Empereur dans son Conseil; que s'il refusoit cet expédient, il n'avoit qu'à se retirer et céder son Siege Episcopal à Auxence.

Saint Ambroise fit présenter une très-respectueuse remontrance à l'Empereur sur tous les chefs, et il ajouta que selon l'Edit de Valentinien son pere, dans les causes de la Foi, le Juge ne doit pas être de moindre condition que les parties; que c'étoit aux Evêques à juger les Empereurs Chrétiens dans les causes de Religion, bien loin que ce fût aux Empereurs à juger les Evêques, et que le Laïque ne devoit jamais mettre la main à l'encensoir. Après avoir envoyé cette très-humble remontrance à l'Empereur, le Saint se retira dans l'Eglise, et il y fut suivi d'un peuple infini, prêt à mourir plutôt que de voir enlever son saint Pasteur. L'Eglise fut entourée jour et nuit par des soldats, et ce fut là que notre Saint, pour entretenir saintement les Fidelles, composa plusieurs Hymnes, qu'il faisoit chanter à deux chœurs, avec les Pseaumes. L'Impératrice craignant une sédition, cessa la persécution, et Dieu consola notre Saint, en lui découvrant les reliques des deux freres Martyrs saint Gervais et saint Protais, ce qui fit crever de dépit la Princesse Arienne. Un certain Eutyme, qui depuis un an tenoit prêt le chariot dans lequel le Saint devoit être enlevé,

fut lui-même emmené dans ce chariot, pour être conduit en exil; et saint Ambroise par pure charité lui donna de l'argent pour l'assister durant son voyage.

Le Saint continua durant ce calme de faire des instructions au peuple, et toujours avec de plus grands succès. La conversion du grand saint Augustin est une des conquêtes de notre Saint, qui fera éternellement un des plus beaux endroits de son éloge. On croit que ce fut environ ce temps-là que ces deux grands Saints, pour remercier Dieu du calme inespéré qui fut rendu à l'Eglise de Milan, et de la victoire remportée sur l'hérésie Arienne, composerent le célebre Cantique *Te Deum*, qu'ils faisoient chanter à deux chœurs dans les assemblées des Fidelles.

Malgré la haine qu'avoit la Princesse contre saint Ambroise, elle eut encore besoin de lui dans les pressans besoins de l'Etat : elle eut recours au Saint, et le pria de retourner vers le tyran Maxime. Le Saint accepta cette périlleuse commission : il se rendit à Treves, et parla à ce Prince avec une liberté et une intrépidité chrétienne qui étonna le tyran. Maxime le respecta; mais comme il avoit résolu d'entrer en Italie et de détrôner Valentinien, il déféra peu aux raisons et aux remontrances de saint Ambroise. Justine apprenant que le Tyran avoit passé les Alpes, se retira avec son fils Valentinien en Orient, et alla se jeter entre les bras du grand Théodose. Ce grand Prince les reçut avec bonté, et leur déclara hautement que leur malheur venoit de ce qu'ils avoient protégé les Ariens, au lieu d'écouter et de soutenir les Evêques Catholiques. L'Empereur Théodose passa avec une armée en Occident, attaqua Maxime, le défit entiérement, et rétablit Valentinien sur le trône.

Ce grand Prince n'eut pas plutôt connu saint Ambroise, qu'il l'estima, qu'il l'honora jusqu'à

F 2

la vénération ; mais s'il fut charmé de sa grande piété, il ne fut pas moins édifié de sa fermeté à soutenir les droits de l'Eglise. L'Empereur avoit consenti qu'on rendît aux Juifs de Milan leur ancienne Synagogue, le saint Evêque s'y opposa : mais rien ne marque mieux combien il étoit au-dessus de tout respect humain, que cette sainte liberté avec laquelle il parla à l'Empereur après le cruel massacre de Thessalonique. Les habitans de cette ville infortunée ayant tué dans une sédition un des Lieutenans Généraux de l'Empereur, il en fut si cruellement irrité, qu'il abandonna cette ville à la discrétion de ses troupes, qui massacrerent jusqu'à quinze mille personnes. Tout le monde eut horreur d'une action si barbare. Saint Ambroise écrivit à Théodose une lettre respectueuse à la vérité, mais vive, pour lui représenter l'atrocité de cette exécution, et pour le porter à la pénitence. L'Empereur en fut touché, et témoigna du repentir. Quelque temps après ce Prince étant venu à Milan, voulut entrer dans l'Eglise ; mais le saint Prélat lui en refusa l'entrée : il alla au-devant de l'Empereur, lui parla avec respect, mais avec toute l'autorité que lui donnoit son caractere, soutenu de la sainteté de sa vie. Le Prince l'écouta tout le temps les yeux baissés, sans dire un seul mot ; puis d'un ton humble et religieux : Je reconnois ma faute, répondit-il, et j'espere beaucoup de la miséricorde divine. David, ajouta-t-il, y espéra beaucoup, et il n'eut jamais la confusion d'y avoir espéré en vain, quoiqu'il eût commis un adultere et un homicide. *Vous l'avez imité en son péché*, reprit le Saint, *imitez-le donc en sa pénitence.* Il le fit, car ce Prince se regardant comme excommunié, passa huit mois sans entrer dans l'Eglise ; et ce ne fut qu'après une pénitence publique que saint Ambroise lui donna l'absolution de son péché, et l'admit à la participation des

saints Mysteres. Théodose ajoute, que le religieux Prince, après être allé à l'offrande, les yeux baignés de larmes, vint se ranger dans le chœur, et demeura dans le Sanctuaire. Saint Ambroise l'ayant apperçu, lui demanda s'il désiroit quelque chose. L'Empereur répondit qu'il attendoit le temps de la Communion. Le Saint lui envoya dire, qu'il n'étoit permis qu'aux Ministres sacrés d'être dans le Lieu saint; que la pourpre fait bien les Princes, mais non les Prêtres, et que le Sanctuaire ne convenoit point aux Empereurs. Théodose prit la remontrance en bonne part; il sortit hors du ballustre, et se rangea parmi les Laïques, où le saint Evêque lui fit donner une place convenable à son rang. Ce Prince étant à Constantinople quelque temps après, et se trouvant à l'Eglise un jour de Fête, sortit du Sanctuaire après l'offrande. Le Patriarche Nectaire lui ayant demandé pourquoi il étoit sorti du chœur, l'Empereur répondit en soupirant: « Hélas ! ce n'est que depuis peu que j'ai appris » la différence qu'il y a entre le Sacerdoce et » l'Empire. A peine ai-je pu trouver un homme » qui m'enseignât la vérité : je ne connois au » monde qu'Ambroise qui porte à juste titre le » nom d'Evêque. » Ce Prince eut toute sa vie une si haute idée de la sagesse et de la sainteté du saint Prélat, qu'en mourant il lui recommanda ses enfans Honorius et Arcade.

Jamais Evêque ne fut dans une plus haute réputation que notre Saint. On venoit de toutes les parties du monde pour le voir, pour le consulter et pour l'entendre : on le regardoit comme le chef des armées du Seigneur, le fléau non-seulement des Ariens, mais encore de tous les Hérétiques de son siecle. Il assista et présida à plusieurs Conciles, où il confondit Priscillien, Jovinien, et tous les autres ennemis de la Foi. Ses Ecrits faisoient autant de fruit dans les pays étrangers

qu'à Milan, et par-tout il étoit consulté comme l'oracle de l'Eglise. Avec un mérite si éclatant, on ne vit jamais un plus humble Prélat ; sa douceur, sa modestie, son affabilité lui firent donner le nom de Pere du peuple, et sa charité immense celui dē Pere des pauvres. Après avoir donné tout son patrimoine, épuisé ses revenus, vendu ses meubles, pour assister les malheureux, il vendit jusqu'aux vases sacrés, pour en employer le prix à délivrer les esclaves Chrétiens, et soulager les pauvres durant la tyrannie de Maxime.

L'an 396, Fritigil Reine des Marcomans, Peuples de Germanie, qui occupoient ce qui comprend aujourd'hui la Bohême, ayant ouï parler de saint Ambroise à un Chrétien venu d'Italie, fut si touchée de tout ce qu'on lui en dit, qu'elle ne put plus douter que la véritable Religion ne fut celle d'Ambroise : elle crut en Jesus-Christ, et envoya des Ambassadeurs à Milan, pour prier le Saint de lui donner des instructions par écrit, et de lui marquer la regle qu'elle devoit tenir dans sa croyance et dans sa conduite. C'est ce que fit le Saint, par une admirable Lettre qu'il lui écrivit en forme de Catéchisme. Cette Princesse en fut si charmée, qu'elle vint elle-même à Milan, pour avoir la consolation de le voir et de l'entendre, mais elle le trouva mort.

Il étoit tombé malade au mois de Février de l'an 397, le Comte Stilicon, ami particulier du Saint, exhorta tous les habitans de Milan à demander à Dieu qu'il laissât vivre encore quelque temps un homme si nécessaire au bien de l'Etat et de l'Eglise. Comme les Principaux de la Ville étoient autour de son lit, fondant en larmes : *Je n'ai pas vécu parmi vous*, dit le Saint, *de maniere que je doive avoir honte de vivre encore; je ne crains pas aussi de mourir, parce que nous avons affaire à un Maître infiniment bon.*

Approchant de sa fin, il vit paroître Jesus-

Christ, qui le combla de la plus douce consolation et l'invita à la gloire céleste. Enfin le Samedi-Saint, qui arriva cette année 397, le 4 d'Avril, cette grande ame alla recevoir dans le Ciel la récompense due à sa haute vertu, à ses travaux et à ses mérites. Saint Honorat, Evêque de Verceil, qui se trouva à sa mort, lui donna le saint Viatique peu d'heures avant qu'il expirât. Ses funérailles furent une pompe célebre, par laquelle on commença de lui rendre les honneurs dus aux Saints, et cette vénération s'est accrue avec les siecles.

Outre sa piété éclatante, son zele infatigable et ses rares talens, il avoit une science si pleine d'onction, et une douceur d'expression si marquée, qu'elle lui a fait donner le surnom de Docteur de miel, *Doctor mellifluus.* Comme il est mort dans un temps qui est occupé ordinairement de l'Office de Pâques ou du Carême, l'Eglise a fixé sa Fête au 7 de Décembre, qui fut le jour de son Ordination; outre une autre Fête du Saint qu'on célebre à Milan le 30 de Novembre, qui fut le jour de son Baptême.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui populo tuo æternæ salutis Beatum Ambrosium ministrum tribuisti: præsta quæsumus, ut quem Doctorem vitæ habuimus in terris, intercessorem habere mereamur in cœlis. Per Dominum, etc.

Dieu qui avez donné à votre peuple le Bienheureux Ambroise pour Ministre du salut éternel; faites, s'il vous plaît, que l'ayant eu sur la terre pour Docteur de la Foi, et Directeur de notre vie, nous méritions de l'avoir pour Intercesseur dans le Ciel. Par N. S., etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 4.

Charissime : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus : prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria, coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die, justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

Mon très-cher fils : Je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts ; je vous en conjure par son avénement et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion ; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine, mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs, et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere : vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Timothée, le cher Disciple de saint Paul, étoit de Lycaonie, et apparemment de la ville de

Lystres. Origene a cru qu'il étoit parent de cet Apôtre ; du moins fut-il le compagnon inséparable de ses voyages et de ses travaux, comme saint Paul l'écrit aux Romains. Ce fut lui-même qui lui imposa les mains, et le sacra Evêque.

RÉFLEXIONS.

Un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine.... mais que se laissant aller au gré de leurs désirs, ils détourneront l'oreille pour ne pas entendre la vérité ; ils se tourneront du côté des fables. On s'égare bien loin, dès qu'on se laisse aller au gré de ses désirs. Nul qui ne se répande en torrent, nul qui ne soit impétueux, nul qui ne soit capable d'exciter un funeste incendie. Nos désirs sont nos passions : fut-il jamais un plus mauvais guide ? nulle qui ne soit aveugle, impérieuse, insatiable ; nulle qui ne soit capable de corrompre les meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Qu'un homme, fût-ce le plus beau naturel, le plus bel esprit ; eût-il les plus belles dispositions pour la vertu, fût-il le plus galant homme du monde : que cet homme se livre à une passion, qu'il en devienne l'esclave ; toutes ces brillantes qualités s'éteignent, les meilleures dispositions à la vertu s'aigrissent et se corrompent, le naturel s'altere, le cœur change ; on diroit que la passion lui a fait tourner l'esprit. Bon Dieu ! n'ouvrira-t-on jamais les yeux ! le prestige durera-t-il toujours ? la foi et la raison seront-elles toujours interdites ? ignore-t-on que la passion corrompt tout, et que tous nos déréglemens, nos déplaisirs mêmes, nos inquiétudes, nos chagrins, n'ont presque point d'autre source ? Elle est empoisonnée, cette source ; peut-on douter que tout ce qui en vient ne soit vicieux ? Mais le comble du malheur, c'est qu'il n'y a personne, quelque livré qu'il soit à la passion, qui veuille jamais se

persuader que c'est par passion qu'il agit. Toutes les passions ont cela de commun, qu'elles ne sont pas plutôt nées, qu'elles aveuglent : elles se seront saisies de l'esprit et du cœur, elles seront devenues le grand mobile de la plupart de nos actions, l'ame en sera l'esclave, et l'on croit encore être exempt de leurs violences et de leur tyrannie ; et de là vient la difficulté presque insurmontable de faire revenir de son égarement une personne qui se laisse aller au gré de ses désirs. Si l'aveuglement n'étoit l'effet le plus naturel des passions, se pourroit-il faire qu'il se trouvât des gens tant soit peu raisonnables, qui détournassent l'oreille pour ne pas entendre la vérité; des gens qui ayant seulement une ombre de bon sens, se tournassent du côté des fables? Cependant c'est ce que font tous ceux qui se laissent dominer par la passion. Tous les Hérétiques de tous les temps nous en fournissent de grands exemples. La passion est la mere de toutes les hérésies ; nulle qui n'ait donné dans des fables, en donnant dans l'erreur. Est-ce qu'il ne s'est jamais trouvé parmi ces enfans révoltés contre l'Eglise leur mere, des gens d'esprit et de bon sens, qui ayent pu découvrir ces extravagances? Il y a eu parmi tous les partisans de l'erreur de grands génies, mais que la passion aveugloit, Ariens; Manichéens, Nestoriens, Eutychéens, Pélagiens, Luthériens, Calvinistes. Tous les Hérétiques ont détourné les yeux pour ne pas voir la vérité; ils ont détourné l'oreille pour ne la pas entendre, et ils se sont tourné du côté des fables. Nulle hérésie qui ne contienne mille extravagances, qui révoltent tout homme de bon sens qui n'est pas entêté ni dominé par la passion. Combien de fois a-t-on vu le même homme embrasser les erreurs qu'il avoit lui-même combattues? Henri VIII mérite le glorieux titre de défenseur de l'Eglise; mais ce défenseur de la Foi est-il possédé d'une

violente passion, il én devient le plus cruel ennemi. Bon Dieu, qu'une passion dominante est à craindre ! et quelle guerre ne devons-nous pas faire à toutes les passions !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ! ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cælis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut Prophetas : non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cælum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cælorum : qui autem fecerit et docuerit,

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre ; que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ! il n'est plus bon qu'à jeter dehors, et à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée, et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la Terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera

hic magnus vocabitur in regno cælorum. un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

De la préparation à la Fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les plus grandes Fêtes sont établies par l'Eglise, pour procurer les plus grandes faveurs du Ciel à tous ses enfans; mais ces graces abondantes demandent les dispositions nécessaires dans ces Fidelles. Sans quoi ces sourcesde bénédictions tarissent à l'égard de ceux qui manquent de ces dispositions nécessaires. Lefestin de ce grand Seigneur dont parle l'Evangile, étoit préparé pour bien des gens, qui en furentprivés pour n'avoir pas voulu se soustraire à leurs plaisirs, à leurs intérêts temporels, et à mille soins inutiles, à mille embarras tout mondains. Parmi ceux-mêmes qui assisterent au festin, celui qui ne se trouva point dans les dispositions où il devoit être, fut bien sévérement puni. Toutes les Fêtes que l'Eglise célebre sont une espece de festin, pour ainsi dire, auquel Dieu nous invite. Ne se trouve-t-il personne qui s'en dispense par des raisons aussi peu chrétiennes, aussi frivoles que celles de ceux qui étoient invités au festin? Une partie de campagne, *Villam emi :* des affaires d'intérêt et de conséquence; car enfin, qui ne sait que c'est aux jours de Fêtes qu'on renvoie aujourd'hui tout cela? *Juga boum emi quinque :* affaires domestiques,

Uxorem duxi, et ideò non possum venire. En bonne foi, de quelle maniere sanctifie-t-on les jours de Fêtes ? sont-elles des jours de dévotion, jours de prieres, jours de Religion ; ne sont-ce pas plutôt des jours d'affaires, des jours d'indévotion, des jours de divertissemens et de plaisirs ? Avec quelles dispositions les célebre-t-on ? et quelle préparation la veille des grandes Fêtes ? On se prépare plusieurs jours par avance à une fête mondaine, à une fête profane ; mais pense-t-on seulement à une fête de Religion dès la veille ? y pense-t-on même le jour ? Faut-il être surpris si ces jours consacrés, si ces jours de bénédiction sont devenus des sources stériles ? L'Eglise nous ouvre en ces saints jours ses trésors, et les Saints dont on célebre la mémoire, dont on exalte les vertus, dont on implore l'intercession et le crédit, emploient toute la faveur qu'ils ont auprès de Dieu, pour répandre sur nous tous les trésors de sa miséricorde. Que de graces ne reçoivent pas alors ceux qui assistent avec la robe nuptiale au festin, ceux qui se trouvent dans de saintes dispositions, ceux qui se sont préparés à la solemnité dès la veille ! Mon Dieu, que notre indolence, que notre peu de vigilance, que notre peu de dévotion nous nuisent !

SECOND POINT.

Considérez qu'il est peu de fêtes durant l'année qui nous doivent intéresser davantage et qui puissent nous être plus utiles, que celle de demain. Comme la sainte Vierge regarde la grace, le privilege, l'insigne prérogative de son Immaculée Conception comme la plus insigne faveur qu'elle ait reçue de Dieu, elle ne peut qu'avoir extrêmement à cœur la Fête solemnelle que l'Eglise en célebre. Jugez avec quelle complaisance, avec quelle bienveillance, avec quel plaisir elle regarde ceux qui n'oublient rien pour célébrer cette

Fête avec dévotion, avec ferveur, avec solemnité. Avec quelle joie célebre-t-on le jour de la naissance d'un Prince ? quelle magnificence dans les habits, quelles louanges dans les complimens ; mais quelle bienveillance, quelle libéralité dans le Prince ! La Fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge lui fait plus d'honneur, lui est plus agréable que celle de sa sainte Nativité ; aussi avec quelle joie voit-elle les actions de graces que ses enfans rendent au Seigneur pour un privilege si singulier ; avec quelle complaisance écoute-t-elle les prieres qu'on lui fait ; avec quelle libéralité répand-elle alors sur ses vrais enfans les trésors des miséricordes du Seigneur, dont elle est la dispensatrice ? Comprenez combien il importe de célébrer cette grande Fête avec dévotion, avec empressement, avec magnificence ; mais comprenez aussi de quelle importance il est de s'y préparer. Si quelque excuse frivole venoit nous empêcher de rendre nos devoirs de Religion en ce jour à la très-sainte Vierge ; si nous manquions de zele, de ferveur et d'empressement pour témoigner à notre chere Mere la part que nous prenons à sa gloire ; si nous manquions de prendre la robe nuptiale dans un jour si solemnel ; si nous ne distinguions ce jour de tous les autres par une dévotion singuliere, quelle perte ne ferions-nous point ? Soyons bien persuadés que nous ne saurions plaire davantage à la Mere de Dieu, que d'honorer d'un culte particulier, et avec une plus tendre dévotion, sa Conception Immaculée, et la grace singuliere qu'elle reçut en ce premier moment.

Obtenez-la moi, cette tendre dévotion, Vierge Sainte, pour vous donner des preuves de mon dévouement, de mon amour, de mon respect et de mon zele ; je vais ne rien oublier pour me préparer à cette grande fête ; rendez efficace par votre secours cette préparation.

Aspirations dévotes durant le jour.

Monstra te esse Matrem, sumat per te preces, qui pro nobis natus, tulit esse tuus. Eccl.

Faites voir en ce jour sur-tout, Vierge sainte, que vous êtes ma chere Mere, en portant votre Fils à exaucer les prieres que je lui fais.

Exquisivit te facies mea : faciem tuam, Domine, requiram. Psal. 26.

Je ne cesse, Seigneur, d'implorer votre miséricorde; et je ne cesserai de vous prier de jeter sur moi un regard favorable en cet heureux jour.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE le fruit que nous pouvons espérer des plus grandes solemnités, dépend des dispositions avec lesquelles nous les célébrons, n'oubliez rien pour vous préparer dès ce jour à la Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Il est aisé de comprendre que la premiere disposition nécessaire, c'est un cœur pur; appliquez-vous dès aujourd'hui à avoir cette pureté par une confession, et plus exacte, et plus parfaite. Embellissez votre ame, pour ainsi dire, par quelques bonnes œuvres, par quelque aumône que vous ferez dans l'intention de vous préparer à la Fête de demain; et comme elle commence dès ce soir par les premieres Vêpres, tâchez d'y assister; que si vous ne le pouvez pas, suppléez-y par le recueillement intérieur, au milieu même du tumulte de vos emplois; mais faites tout ce que vous pourrez pour aller passer quelque temps en prieres ce soir à l'Eglise.

2.° Ayez soin d'exhorter vos enfans, vos domestiques, vos inférieurs, à célébrer la Fête de l'Immaculée Conception avec toute la dévotion possible, leur faisant connoître les avantages sin-

guliers de cette dévotion. Ayez soin sur-tout de disposer si bien toutes vos affaires, et de prendre si bien vos mesures pour demain, que vous n'ayez rien qui vous occupe, ou qui vous distraie. C'est une sainte préparation que de jeûner la veille de toutes les Fêtes de la sainte Vierge, mais singuliérement celle-ci. Soyez diligent à vous lever demain, et même plutôt qu'à l'ordinaire, et que tout le jour se passe en dévotion.

HUITIEME JOUR.

LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

De toutes les Fêtes que l'Eglise célebre en l'honneur de la très-sainte Vierge, il n'en est point qui soit plus glorieuse à la Mere de Dieu que celle de son Immaculée Conception; nulle aussi qui doive exciter davantage la dévotion des Fidelles. Nous célébrons ce premier moment, où Marie sortant du néant, se trouva, par une grace speciale, toute belle aux yeux de son Créateur, qui l'ayant formée comme le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, et l'ayant comblée en même-temps de tous les dons les plus précieux, plus libéralement qu'il n'avoit jamais fait en faveur de toutes les créatures, trouvoit en elle un objet digne de son amour et de ses plus douces complaisances. Ce premier moment si ignominieux, si fatal à tous les hommes, puisqu'ils commencent aussitôt à être enfans de colere, qu'ils commencent à vivre; esclaves du Démon, aussitôt qu'hommes; objets de la haine de Dieu, au moment qu'ils sortent du néant; ce moment se trouve dans Marie la source de toutes les bénédictions que Dieu puisse répandre, ce semble, sur une pure créa-

ture. Ce premier moment, honteux à tous les hommes, est un moment de gloire pour elle. Fille du Très-Haut, héritiere du Ciel, digne Epouse de l'Esprit-Saint, digne objet de l'amour d'un Dieu, elle voit tous les enfans d'Adam esclaves du démon, héritiers de l'enfer, victimes de la justice divine.

Oui, Vierge sainte, s'écrie le savant Idiot, vous êtes toute belle dans tout le cours de votre vie, sans en excepter un seul moment : *Tota pulchra es, Virgo gloriosissima, non in parte, sed in toto ;* et il n'y a jamais eu en vous aucune tache de péché, soit mortel, soit véniel, soit originel. *Et macula peccati sive mortalis, sive venialis, sive originalis non est in te, neque unquam fuit, nec erit.* Marie seule a été dispensée par un privilege singulier et unique, de cette loi générale qui n'excepte personne : *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex* (a). Marie dans sa Conception a été soustraite à cette loi, et c'est ce qu'on entend par l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge ; c'est-à-dire, qu'elle n'a eu nulle part au péché du premier homme, et par conséquent qu'elle n'a jamais contracté la tache du péché originel qui a infecté toute la postérité d'Adam. Dieu, par une grace toute spéciale, a fait en sa faveur une exception à la loi : *Non pro te, sed pro omnibus hæc lex.* Elle seule, par un privilege si marqué, n'a point été enveloppée dans ce naufrage universel. Il faut excepter de la loi générale la sainte Vierge, dit saint Augustin, lorsqu'il s'agit du péché ; et ce saint Docteur ne peut pas même souffrir qu'on mette en question si elle y a jamais été sujette : *Exceptâ Virgine Mariâ, de quâ propter honorem Domini nullam prorsus, cùm de peccato agitur, haberi volo quæstionem* (b). La raison qu'il en apporte, marque encore mieux

(a) *Esther.*
(b) *Lib. de Nat. et Grat.* 36.

sa pensée. Car nous savons, ajoute ce grand Saint, que cette Vierge incomparable a reçu d'autant plus de graces pour triompher entiérement du péché, que c'est elle qui a mérité de concevoir et de porter dans ses chastes entrailles celui qui n'a jamais été capable d'aucun péché. C'est ce qui porta les Peres du Concile de Trente à déclarer que leur intention n'étoit pas de comprendre l'Immaculée et Bienheureuse Mere de Dieu dans le décret où il s'agissoit du péché originel. *Declarat hæc sancta Synodus, non esse intentionis suæ comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali agitur, Beatam et Immaculatam Dei Genitricem* (a). Or le saint Concile n'ayant pas voulu la confondre avec le reste des hommes dans la loi générale du péché, qui oseroit l'envelopper dans cette malédiction commune ?

Tel est aussi le motif pourquoi l'Eglise, conduite par l'Esprit de Dieu, a institué cette Fête particuliere, sous le titre de la Conception de Marie. Elle prétend honorer la grace privilégiée et miraculeuse qui sanctifia la sainte Vierge au moment qu'elle fut conçue; et comme l'on peut dire que c'est proprement cette premiere grace qui met le comble à la plénitude des graces qu'elle a reçues, et de laquelle l'Ange la félicite; car comment l'Ange l'eût-il pu saluer pleine de graces, s'il n'y eût eu un moment dans sa vie où elle en eût été privée? l'Eglise veut que tous les Fidelles joignent leurs congratulations dans cette Fête, pour célébrer cette insigne faveur.

C'est à cet heureux moment que s'accomplit en elle, disent les Peres, ce que Dieu avoit prédit au serpent : *Ipsa conteret caput tuum* (b) : Elle t'écrasera la tête. Le péché originel, dit saint Augustin, est comme la tête du serpent infernal, puisque ce péché est le principe fatal par lequel le Démon se rend maître de l'homme. *Subjectum*

(a) *Sess.* 1. (b) *Gen.* 3.

esse peccato originali est caput Diaboli (a). Marie ayant été délivrée de la morsure de ce serpent dans son Immaculée Conception par une grace prévenante, dit le célebre Jacques de Valence Evêque de Chrysopolis, c'est proprement en ce moment qu'elle lui a écrasé la tête : *A quo morsu et insidiis serpentis excipitur Virgo Maria conterens caput serpentis per gratiam prævenientem* (b). C'est cet insigne privilege qui lui fait dire : *Non gaudebit inimicus meus super me.*

C'est en vertu de cette prédilection que l'Eglise l'appelle la premiere née de toutes les pures créatures : *Primogenita ante omnem creaturam*, et qu'elle lui applique ces paroles des Proverbes : Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies. Dieu la protégera dès la pointe du jour, dès le premier moment de sa vie : *Adjuvabit eam Deus manè diluculo* (c), dit le Prophete : le Très-Haut a dû sanctifier le Lieu qu'il a choisi pour y faire sa demeure : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.* La sainteté la plus pure doit faire l'ornement de sa maison : *Domum tuam decet sanctitudo* (d). Il étoit de la bienséance, dit saint Anselme, qu'une telle Vierge, que Dieu avoit choisie pour sa Mere, fût d'une telle pureté qu'on n'en pût pas imaginer une plus grande dans aucune créature : *Decens erat ut eâ puritate quâ sub Deo major nequit intelligi, Virgo illa niteret* (e). Les Anges ayant été créés dans l'innocence, la Reine des Anges, disent les Peres, devoit-elle leur céder un seul moment en sainteté, et la grace que Dieu a accordée à Eve la premiere femme qui a apporté dans le monde la mort, l'auroit-il refusée à Marie qui devoit enfanter l'Auteur de la vie? Il est certain, dit saint Ildefonse, que celle-là a été exempte de tout péché originel, par laquelle non-seulement nous avons

(a) *Apud Ekin. Serm. de Conc.* (b) *Supra* Magnificat. (c) *Ps.* 45. (d) *Psal.* 92. (e) *De Conc. B. V.*

été délivrés de la malédiction que nous avoit attirée notre premiere mere, mais nous avons obtenu toutes sortes de bénédictions. *Constat eam ab omni peccato originali fuisse immunem, per quam non solùm maledictio Evæ soluta est, verùm etiam benedictio omnibus condonata* (a). Pourroit-on croire que ce Dieu qui a créé la premiere Vierge sans péché, ait refusé ce privilege à la seconde, dit saint Anphiloque ? *Qui antiquam Virginem sine probro condidit, ipse et secundam sine nota et crimine fabricatus est* (b). La chair de JÉSUS, selon l'expression de saint Augustin, devant être une portion de la chair de Marie : *Caro Jesu, caro Mariæ* (c) ; pourroit-on s'imaginer que ce Dieu de toute pureté, et si jaloux de l'innocence et de la sainteté la plus parfaite ; que ce Dieu qui a une horreur infinie de la tache que laisse le moindre péché, eût permis que la chair de Marie, de laquelle le Sauveur du monde devoit former son propre Corps, en eût été jamais souillée ? A Dieu ne plaise, s'écrie saint Bernard, que cette bienheureuse demeure où le Verbe fait chair a habité neuf mois, ait jamais eu besoin d'être purgée de la moindre souillure : *Absit ut proprii quicquam inquinamenti domus hæc aliquando habuisse credatur, ut in ea proinde scopa Lazari quæreretur* (d).

Dieu dit, que la lumiere soit faite, et elle fut faite. Cette pure lumiere, dit saint Vincent Ferrier, c'est la Bienheureuse Conception de la Vierge Marie, parce qu'elle a été faite sans aucunes ténebres ni ombre du péché : *Lux dicitur illa benedicta generatio Virginis Mariæ quæ sine tenebris culpæ facta est* (e). Ne croyez pas, continue le même Pere, qu'il en ait été de la Conception de la sainte Vierge comme de la nôtre : nous sommes tous conçus dans le péché : *Non*

(a) *De partu Virg.* (b) *De Dei-parâ.* (c) *Serm. de Ass.* (d) *Serm.* 2. (e) *Serm.* 2. *de Nat.*

credatis quia fuerit sicut in nobis qui in peccato concipimur. Mais dans la Conception de Marie, au moment que son corps fut formé et son ame créée, dans le même moment elle fut sanctifiée : *Sed statim postquam corpus fuit formatum, et anima creata, tunc fuit sanctificata ;* et dans ce même instant, ajoute-t-il, parce qu'elle se trouva toute pure, toute sainte, toute belle aux yeux de Dieu, les Anges dans le Ciel célébrerent, pour ainsi dire, dans le même moment la Fête de sa Conception Immaculée : *Et statim quia facta est lux sanctificationis in ea, Angeli in cælo fecerunt Festum Conceptionis.*

Dieu voulant se choisir une Mere qui fût digne de lui (*a*) n'a pas eu en vue, pour la distinguer, les avantages de la naissance, les biens de la fortune, l'élévation du rang, l'éclat de la puissance mondaine, ni tout ce que les qualités naturelles ont de plus brillant, mais la seule grace sanctifiante donnée dès le premier moment de sa Conception. Le verbe éternel ayant résolu de se faire homme, étoit le maître de se choisir une Mere qui fût sur le trône, et de la rendre souveraine de tous les Royaumes du monde : il ne pense à rien moins. S'il la fait sortir d'un sang illustre qui avoit rassemblé le Sacerdoce et la Royauté, ce n'est pas tant en vue de la Noblesse, que pour récompenser la foi d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et la sainteté de David; car s'il avoit cherché la splendeur de la naissance, auroit-il choisi une Noblesse tombée en roture, réduite à la condition d'Artisan, devenue pauvre, obscure, sans nom, sans charges et sans emplois? Non ; il ne pense point à tous ces avantages qui nous touchent si fort. Ces biens naturels seroient communs à Marie avec tous les gens du monde. La Mere d'un Dieu mérite une distinction, un privilege qui lui soit tellement propre, qu'il ne

(a) *Chem.*

convienne à personne qu'à elle. Or, quel est cet avantage auquel Dieu s'attache préférablement à tous les autres, et qui fait le caractere de distinction de la grandeur de Marie ? quelle est cette grace insigne qui la rend digne d'être Mere de Dieu ? quel est ce privilege singulier qui la distingue des Jérémie, des Jean-Baptiste, de tous les plus grands Saints et de toutes les Vierges ? c'est la grace insigne et spéciale qui distingue si fort le premier moment de sa Conception. La sanctification dans le sein de sa mere, une naissance toute sainte, n'eussent pas été un privilege particulier à la Mere de Dieu, qui, au sentiment des Peres, a reçu plus de graces elle seule, et de faveurs plus insignes que tous les Saints ensemble; elle à qui Dieu a donné toutes les graces, toute la perfection, toute la gloire que l'esprit peut concevoir dans une pure créature, dit saint Thomas de Villeneuve, et plus encore que l'esprit humain n'en peut concevoir : *Nihil illi gratiæ, et perfectionis, et gloriæ quàm animus in Pura creatura concipere posset, defuisse; imò reipsâ omnem intellectum superasse* (a) : elle enfin à qui, dit saint Bernardin de Sienne, Dieu a accordé une grace aussi grande et aussi singuliere qu'elle pouvoit être donnée à une pure créature : *Quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est.* Il n'y a proprement que cette insigne prérogative de son Immaculée Conception qui la distingue de tout ce qui est créé.

Tota pulchra es in Conceptione, dit le savant Idiot. Voilà la seule prérogative que le Seigneur ait jugé digne de la Mere qu'il a choisie; et voilà aussi ce qui donne un éclat singulier à la gloire de la Mere de Dieu. C'est ce privilege unique qui met le dernier trait de ressemblance entre elle et les portraits énigmatiques que le Saint-Esprit en a fait; entre elle et toutes ces figures mysté-

(a) *Serm. 2. de Nat.*

rieuses qui nous la représentent, tantôt sous le symbole du lys dont la blancheur se fait admirer au milieu des épines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* (a) ; tantôt sous celui du jardin fermé au serpent, et de fontaine scellée: *Hortus conclusus soror mea ; fons signatus.* La très-sainte Trinité a tellement fermé ce jardin, dit Richard de Saint-Laurent, qu'il a été impénétrable : *Conclusit hunc hortum tota beata Trinitas. Ita conclusit ut nulli hosti, nulli maligno, ejus pateret ingressus.* Quelle apparence, disent les Peres, que celle qui devoit être la Mere de Dieu, fût un seul moment l'objet de sa haine ; que la Reine des Anges et des hommes fût un seul moment l'esclave du démon ; et enfin que la grace de l'innocence originelle accordée aux Anges et à Eve, fût refusée à Marie ?

Que de vœux, bon Dieu, depuis plus de cinq mille ans, pour voir paroître le Rédempteur des hommes, ensevelis dans les ténebres qui étoient répandues sur la surface de toute la terre depuis le péché d'Adam ! on soupiroit après ce beau jour que devoit produire le Soleil de justice. L'immaculée Conception de Marie en est l'aurore : *Aurora prævia, dies noctis nescia*, dit le vénérable Pierre de Cluny. Quelle joie de voir paroître l'aurore à qui attend avec impatience le jour ! C'est la mémoire de cette joie si pure, c'est ce premier moment auquel cette aurore parut sans aucune ombre, que l'Eglise célebre en ce jour ; et comme elle ne sauroit faire la Fête que de ce qui est Saint, selon Saint Thomas, celle qu'elle célebre en ce jour démontre la sainteté de cette Conception immaculée.

Marie est cette tige toute droite dont parle l'Esprit-Saint, dit saint Ambroise, où il ne s'est trouvé ni le nœud du péché originel, ni l'écorce du péché actuel qui l'ait rendue moins unie :

(a) *Cant.* 4.

Virga in qua nec nodus originalis, nec cortex actualis culpæ fuit. C'est ce qui a fait dire à saint Jean Damascene, que la nature avant que de produire son effet à l'égard de Marie, avoit attendu, pour ainsi dire, que la grace eût produit le sien: *Natura tantisper expectavit, donec gratia fructum proferret.* Les autres hommes, dit saint Bonaventure, ont été relevés après leur chute par la grace du Rédempteur; mais Marie a été soutenue pour ne pas tomber; *Sustentata ne rueret* (a). Ce qui a fait dire à saint Bernardin, qu'elle étoit la fille aînée du Rédempteur du monde: *Primogenita Redemptoris.* C'est un plus grand bienfait d'empêcher qu'on ne tombe, que de relever celui qui est tombé.

Saint Bonaventure s'explique d'une maniere encore plus précise sur cette insigne faveur: Je dis que Notre-Dame fut pleine de la grace prévenante dans sa sanctification, dit ce Séraphique Docteur (*b*), c'est-à-dire, d'une grace préservative contre la tache du péché originel, qu'elle eût contracté par la corruption de la nature, si elle n'en eût été préservée par une grace spéciale dont elle a été prévenue. Car il faut croire que par un nouveau genre de sanctification, le Saint-Esprit l'a préservée du péché originel dans le moment de sa Conception (*c*) non pas qu'il fût déjà en elle, mais qu'il fût entré en elle, si par une grace singuliere elle n'en eût été préservée: *In ejus Conceptionis primordio, Spiritus Sanctus eam à peccato originali, non quòd infuit sed quòd infuisset, redemit, atque singulari gratiâ præservavit.*

L'Angélique Docteur saint Thomas, l'Oracle de la Théologie, et l'un des plus grands serviteurs de la sainte Vierge, ne s'explique pas moins clairement sur son Immaculée Conception: J'ai trouvé un homme, dit-il, savoir Jesus-Christ, qui est sans péché; mais je n'ai trouvé aucune

(a) *In* 3. *dist.* 2 *Ser.* 51.
(b) *Bonav. dist.* 13. (c) *Bonav. serm. de B. V.*

femme

femme qui en fût tout-à-fait exempte jusqu'à l'originel et au véniel, excepté la très-sainte Vierge toute pure, et digne de toute louange : *Excipitur purissima, et omni laude dignissima Virgo Maria* (a). On peut bien trouver une créature, dit-il ailleurs, plus pure que tout ce qui se trouve de pur dans ce qui est créé, si elle se trouve exempte du péché d'origine : et telle a été la pureté de la Bienheureuse Vierge qui a été affranchie de tout péché originel et véniel : *Et talis fuit puritas Beatæ Virginis quæ à peccato originali et veniali immunis fuit* (b).

C'est dans le même sens que saint Bernard, cet insigne dévot de la très-sainte Vierge, parle de son Immaculée Conception, quand il s'écrie : Vous avez été innocente, ô Marie (*c*), et du péché originel et des péchés actuels; et il n'y a que vous seule qui soyez telle... car de toutes parts, c'est-à-dire, de la part du péché originel et du péché actuel, vous êtes innocente vous seule. Tous les autres, s'ils étoient interrogés, que pourroient-ils dire, sinon ce que dit l'Apôtre saint Jean : Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous mentons, il n'y a ni grand ni petit entre les enfans des hommes doué d'une si grande sainteté, ni honoré d'un si grand privilege, qui ne soit conçu en péché, excepté la Mere de celui qui ne peut pas avoir de péché, mais qui ôte lui-même les péchés du monde : *Non est in filiis hominum magnus, vel parvus tantâ præditus sanctitate, nec tantæ religionis privilegiatus honore, qui non in peccatis fuerit conceptus : præter Matrem Immaculati peccatum non facientis, sed peccata mundi tollentis; de qua cum de peccatis agitur, nullam prorsus volo habere quæstionem* (d). C'est de

(a) *In Epist. ad Gal. edit.* 1529. (b) *In* 1. *sent. dist.* 44. *art.* 3. (c) *Serm. Supra* Salve Regina.
(d) *Ser.* 15. *in Cœna Dom. Parisiis anno* 1640. *è typ. regia.*

saint Augustin, que saint Bernard a pris ces dernieres paroles.

Si cette grace de prédilection que la sainte Vierge eût préférée, disent les Peres, à la Maternité divine, si l'une ou l'autre de ces deux insignes faveurs eussent été laissées à son choix; si cette grace, si ce privilege releve si fort la gloire de Marie, elle n'excite pas moins la dévotion des Fidelles de tous les temps. Nul siecle depuis la naissance de l'Eglise, où l'Immaculée Conception de la Mere de Dieu n'ait été l'objet de leur vénération et de leur culte.

On voit, au premier siecle, les deux saints Jacques, saint Marc et saint André, dans leurs Liturgies, et sur-tout dans celle de saint Jacques le Majeur rapportée par Tesiphon et par Allatius: au second, saint Justin Martyr, saint Hippolyte, saint Cyprien: au troisieme, saint Grégoire Thaumaturge, Origene, saint Denys d'Alexandrie: au quatrieme, saint Athanase, saint Ambroise, saint Amphiloque, qui parlent tous de la très-sainte Vierge, comme exempte par une grace spéciale de toute tache, de tout péché: *Virgo Maria digna digni, immaculata immaculati, una unius, unica unici* (a). On voit, au cinquieme siecle, saint Augustin, S. Jérôme, saint Maxime de Turin, Théodoret. Dans le sixieme, saint Fulgence, et saint Sabas qu'on croit Auteur d'un Office en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Mere de Dieu, auquel saint Germain Patriarche de Constantinople ajouta une Antienne. Au septieme siecle, saint Ildefonse, Sophronius Patriarche de Jérusalem, et le sixieme Concile général tenu à Constantinople, qui reçut avec applaudissement la lettre de ce Patriarche, qui appelle Marie Immaculée et exempte de toute contagion de péché: *Mariam fuisse liberam ab omni contagione peccati.*

(a) *Orig. tom.* 1. *in Matth.*

Dans le huitieme, Radbert Abbé de Corbie, saint Jean Damascene, Raymond Jourdain Abbé de Sellez, si connu sous le nom d'Idiot qu'il avoit pris par humilité, et le second Concile général de Nicée, qui nomme la sainte Vierge plus pure que toute la nature sensible et intellectuelle, c'est-à-dire, plus pure que les Anges mêmes qui n'ont jamais été souillés du moindre péché actuel ni originel. Au neuvieme siecle, Theophane et les Menées Grecques si anciennes (*a*), ce sont les Livres Ecclésiastiques à l'usage des Grecs, où l'on trouve si bien marquée leur dévotion envers la Conception Immaculée : . . . *singulari providentiâ perfecit ut sacra Virgo ab ipso suæ vitæ principio tam existeret pura, quàm esse puram decebat illam, quæ tanto bono, id est, Christo digna existeret.* Dans le dixieme siecle, saint Fulbert, saint Anselme, le Cardinal Pierre Damien, saint Bruno Fondateur des Chartreux. Dans le onzieme, le Bienheureux Yves de Chartres. Au douzieme, saint Thomas et saint Bonaventure. Au treizieme, Albert le Grand, Alexandre de Alés. Au quatorzieme, saint Laurent Justinien et le Docteur subtil Scot. On compte plus de quatre cents Auteurs des trois siecles suivans, dont soixante et dix sont Evêques, tous célebres par leur piété et par leur rare savoir, qui ont tous écrit en faveur de la Conception Immaculée de la Mere de Dieu, et l'on peut dire qu'après les vérités de foi, il n'en est point dans le Christianisme de plus sure et de plus solidement établie que celle de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Les Souverains Pontifes parlent le langage des Peres. Tous ceux qui ont gouverné l'Eglise depuis Sixte IV, excepté trois qui n'ayant vécu qu'un mois dans le Pontificat, n'ont pas eu le temps de faire éclater leur dévotion envers l'Immaculée

(a) *In Meneis. Hom. de Ann.*

Conception de la très-sainte Vierge ; tous les autres n'ont rien oublié pour exciter la ferveur des Fidelles, en ouvrant les trésors de l'Eglise en faveur de tous ceux qui honorent d'un culte religieux cette Immaculée Conception.

Le Pape Sixte IV dans deux Bulles expresses, publie un office composé par un Religieux de Vérone pour la Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, dont la fin principale est de déclarer qu'elle a été entierement préservée du péché originel ; et le Pape saint Pie V en 1569, accorda à tout l'Ordre de Saint-François la permission de dire cet Office. Le Pape Clément VII avoit déjà publié dans le même esprit un Bréviaire composé par le Cardinal Quignonez, dans lequel outre l'Oraison, est un invitatoire de Matines, en ces termes : *Célébrons la Conception immaculée de la Vierge Marie, et adorons* JESUS-CHRIST *Notre-Seigneur qui l'a préservée.* Outre cela dans les Hymnes que Zacharie Evêque de Gardie composa par l'ordre et avec l'approbation du Pape Léon X, et de Clément VII, il est dit que Notre-Dame a été créée en état de grace. Alexandre VI et Adrien VI ont fort approuvé que quelques Communautés Religieuses fissent profession sous le titre de l'Ordre de la Conception immaculée de la sainte Vierge, et les ont honorées de plusieurs privileges singuliers ; peu de Papes qui n'ayent accordé de grandes Indulgences en faveur des Confréries érigées sous le titre de l'Immaculée Conception, et en faveur de cette Fête. Le célebre Pere Antist de l'Ordre des Freres Prêcheurs, fait mention d'un Ordre de Religieuses établi en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Reine du Ciel, par l'autorité du Pape Innocent VIII, et confirmé ensuite par Jules II l'an 1571, le 17 de Septembre. Ce Pape dans la Regle qu'il a donnée à ces Religieuses, après avoir dit au Chapitre premier, que celles

qui entrent dans cet Ordre prétendent honorer la Conception immaculée de la Mere de Dieu, dit que d'entrer dans cet Ordre, c'est rendre un service singulier à cette auguste Reine. Il ordonne ensuite que les Religieuses soient vêtues d'un habit et scapulaire blanc, et d'un manteau de couleur bleu-céleste, et il apporte pour raison de cette Ordonnance, que par ce vêtement elles font connoître que l'Ame de la très-sainte Vierge, dès sa création, fut établie d'une façon singuliere le Temple du Fils de Dieu. Le Pape Paul V défend sous de grieves peines, qu'on ose prêcher, enseigner, ou écrire que la sainte Vierge ait péché en Adam : Grégoire XV étend cette défense jusqu'aux discours particuliers et conférences. Le Pape Alexandre VII fit un nouveau Décret de l'Immaculée Conception le 8 de Décembre 1661, et dit que c'est une ancienne piété des Fidelles de croire que la Mere de Dieu a été préservée de la tache du péché originel, et en solemnisa la Fête avec magnificence dans Rome. Nulle Eglise particuliere qui n'ait à cœur le même culte et la même dévotion, et qui n'en donne tous les ans des marques éclatantes.

On peut dire qu'on voit le même zele pour la Conception toute sainte de la très-sainte Vierge dans les Conciles les plus anciens. Le Concile général d'Ephese tenu l'an 431, appelle la sainte Vierge Immaculée, c'est-à-dire, comme l'a interprété Sophronius, cité par saint Jérôme : *Ideo immaculata quia in nullo corrupta.* Le quatrieme Concile de Tolede, tenu l'an 634, approuve avec éloge le Bréviaire que saint Isidore Archevêque de Seville avoit réformé, dans lequel l'Office de l'Immaculée Conception est marqué pour toute l'Octave, et où par-tout on l'a dit préservée, par un privilege singulier, du péché originel. L'onzieme Concile en 675, fait l'éloge de la doctrine de saint Ildefonse, et fait assez entendre, après

cet illustre dévot de Marie, qu'elle n'a jamais été atteinte du péché originel.

La dévotion singuliere de tous les Ordres Religieux pour l'Immaculée Conception, le zele de toutes les Universités, le concours unanime de tous les peuples pour honorer ce premier privilege de la Reine des Cieux, le principe et la source de tous les autres; tout cela rend cette Fête encore plus célebre. Le savant Pere Antist dans son admirable Traité de l'Immaculée Conception, prouve que depuis saint Dominique jusqu'à son temps, tout ce qu'il y a eu de grands et de saints Personnages dans son Ordre, et le nombre en est bien grand, tous ont employé leur zele et leur savoir pour avancer la gloire de la Mere de Dieu, et singuliérement pour défendre sa Conception Immaculée. Les Ordres si célebres de Saint-Benoît, des Camaldules, des Chartreux, de Cîteaux, de Cluny, des Prémontrés, et tous ceux qui sont venus après eux, tous font profession d'honorer la sainteté privilégiée de la sainte Vierge dans ce premier moment, et de lui témoigner leur zele et leur tendre dévotion par l'éclat de leur culte. Les plus célebres Universités de l'Europe, et en particulier celles de Paris, de Cologne, de Mayence, de Salamanque, d'Alcala, de Seville, de Valence, de Prague, se sont fait une loi de n'admettre personne au Doctorat, qui ne se soit engagé à défendre l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Le Concile de Bâle l'avoit décidé dans la Session 36, comme une vérité de foi; mais ce Concile n'ayant point été approuvé par le Pape, sa décision ne fait pas loi, et n'est pas reçu dans toute l'Eglise.

Sur la fin du quatorzieme siecle, Jean de Monçon Docteur en Théologie ayant osé enseigner que la sainte Vierge avoit été conçue dans le péché, souleva contre lui tous les Fidelles. L'Université de Paris censura et condamna comme

fausse et scandaleuse cette opinion. L'Evêque Pierre d'Orgemont confirma cette censure, et condamna solemnellement les propositions du Docteur, en présence d'une infinité de personnes qui étoient accourues à ce spectacle, comme au triomphe de la sainte Vierge. L'affaire ayant été portée au Pape, après un examen de près d'un an, le souverain Pontife confirma la sentence de l'Evêque de Paris et la censure de l'Université; mais le Docteur ayant refusé de s'y soumettre, le Pape l'excommunia avec tous ses adhérens par une Bulle expresse.

Il y avoit plus de sept cents ans, que l'Eglise Grecque célébroit la Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, comme il est aisé de le montrer par les Tables des Grecs, lorsqu'on commença en Occident de la célébrer vers le commencement du douzieme siecle. Un Abbé de Normandie nommé Elsin, se trouvant sur la mer agitée d'une furieuse tempête, eut révélation qu'il éviteroit le naufrage, s'il faisoit vœu à Dieu de célébrer dans son monastere la Fête de l'Immaculée Conception. Le vœu fut fait, la tempête cessa, et la Fête fut solemnellement célébrée. De Normandie elle passa en Angleterre, où elle se célébra avec beaucoup de solemnité, par le zele et la dévotion de saint Anselme. D'Angleterre elle passa bientôt en France. L'an 1145, l'Eglise de Lyon si célebre par son ancienneté, par le nombre de ses Martyrs, par la pureté de sa foi, et par sa dévotion singuliere envers la sainte Vierge, fut la premiere à célébrer publiquement la Fête de son Immaculée Conception. Saint Bernard, quelque zélé qu'il fût pour la gloire de la Mere de Dieu, parce qu'il ne croyoit pas qu'une Eglise particuliere pût établir une nouvelle Fête, que par l'autorité du Saint-Siege, écrivit aux Chanoines de Lyon, cette fameuse Lettre, où bien loin de condamner leur senti-

ment sur l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, qui étoit certainement le sien, après avoir loué leur zele et leur piété, il prend la liberté de leur représenter qu'ils auroient dû au moins avant que de rien faire d'extraordinaire en ce point, consulter le Saint-Siege, sans la permission duquel on ne doit introduire dans l'Eglise aucune nouveauté. Je suis surpris, dit-il, que vous ayez introduit une nouvelle Fête que l'Eglise ne célebre pas : *Novam celebritatem quam ritus Ecclesiæ nescit.* J'avoue qu'il faut honorer la sainte Vierge autant qu'on peut, mais c'est à l'Eglise à approuver, à régler ce culte. Pour moi, je fais profession de ne suivre que ce qu'elle m'enseigne : *Ego verò quod ab illa accepi, securus et teneo, et trado.* Elle m'apprend à honorer le triomphe de sa glorieuse Assomption dans le Ciel, et le jour fortuné de sa Naissance toute sainte sur la terre. Il n'y a point de doute que la Mere du Seigneur n'ait été sanctifiée avant que de naître : *Fuit procul dubio et Mater Domini ante sancta quàm nata.* Il n'est pas permis de croire que Dieu ait refusé à Marie les privileges qu'il a accordés aux autres : *Fas certè non est suspicari tantæ Virgini esse negatum.* Mais c'est à l'Eglise seule à determiner les Fêtes que nous devons célébrer. Saint Bernard, pour autoriser sa délicatesse sur cette nouveauté, dit que jusques à ce que l'Eglise ait parlé, on ne sauroit rien décider sur cet article. Cela étant, ajoute-t-il, quelle raison avez-vous de faire la Fête de la Conception? *Cùm hæc ita se habeant, quænam jam erit festiva ratio Conceptionis!* Que si vous croyez que Marie a été véritablement exempte du péché originel, et que par conséquent sa Conception est toute sainte, vous ne deviez pas vous en tenir à votre propre sentiment; vous deviez consulter le Saint Siege : *Nam si sic videbatur, consulenda erat priùs Apostolicæ Sedis auctoritas, et non ita præcipitanter at-*

que inconsultè paucorum sequenda simplicitas imperitorum. Le saint Docteur finit sa lettre en protestant qu'il soumet tout ce qu'il a avancé sur ce sujet à l'autorité du Saint-Siege, étant prêt et disposé de corriger tout ce qui ne seroit pas conforme à son jugement : *Quæ autem dixi, absque præjudicio sanè dicta sint saniùs sapientis, Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc sicut et cætera quæ ejusmodi sunt universa reservo; ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare.* Cette docilité de saint Bernard pour l'autorité du Saint-Siege, peut-elle faire balancer un moment sur le parti qu'il eût pris, s'il l'eût vu se déclarer aussi ouvertement qu'il l'a fait depuis, en faveur de l'Immaculée Conception, dont il a ordonné la Fête avec Octave dans toute l'Eglise universelle?

L'Eglise de Lyon reçut cette lettre avec respect, loua le zele de saint Bernard; mais elle n'eut point d'égard à sa remontrance. La Fête de l'Immaculée Conception s'y est toujours célébrée avec plus de solemnité; et l'on peut dire que comme il n'est point d'Eglise particuliere dans la Chrétienté plus noble, plus illustre, et plus respectable que l'Eglise de Lyon, il n'en est point aussi qui soit plus dévouée à la gloire et au culte de la sainte Vierge. Ses rits, ses usages, époques sacrées de la plus vénérable antiquité, publient assez quelle est sa singuliere dévotion envers Marie. Nulle de ses Fêtes qui ne soit célébrée avec solemnité; on voit toujours quinze Officians à l'Autel le jour de toutes ses Fêtes. On ne prononce jamais durant l'Office le Nom de Marie qu'on ne fasse ou une génuflexion, ou une inclination de tête par respect. On chante tous les jours à la fin de Complies, une Antienne et une Oraison particuliere en son honneur; et cinq fois l'an, on voit tous les membres de cet illustre Corps, le cierge allumé à la main, chanter des

Hymnes de louange et d'actions de grace en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ce qu'ils ajoutent au *Gloria in excelsis* durant la Messe, n'est pas une preuve moins éclatante de leur insigne dévotion : *Qui tollis peccata mundi*, disent-ils, *suscipe deprecationem nostram ad Mariæ gloriam :* O vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre priere à la gloire de Marie. *Quoniam tu solus Sanctus Mariam sanctificans, tu solus Dominus Mariam gubernans, tu solus Altissimus Mariam coronans*, JESU CHRISTE. Car vous, ô Jesus-Christ, êtes le seul Saint qui sanctifie Marie, le seul Seigneur qui gouverne Marie, le seul Très-Haut qui couronne Marie.

Quoique la Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, ne soit de précepte que depuis les deux Bulles de Sixte IV, elle se célébroit déjà par dévotion dans la plupart des Eglises d'Angleterre, de France, d'Italie et d'Espagne, et par-tout avec beaucoup de piété et beaucoup de fruit.

Le Roi de France Louis le Grand, l'admiration et le miracle de son siecle, non-content d'avoir renouvelé par une Déclaration l'an 1650 la consécration solemnelle que le feu Roi son Pere Louis XIII avoit faite de sa Personne, de sa famille Royale et de son Royaume à la sainte Vierge en 1637, voulut encore signaler sa piété envers la même Vierge, en obtenant du Pape Clément IX une Octave de la Fête de l'Immaculée Conception; et l'on a remarqué que depuis, le regne de ce grand Prince n'a été qu'une continuité de prospérités et de merveilles.

L'an 164, l'Empereur Ferdinand III.e du nom, fit une pareille consécration de sa Personne et de ses Etats à la sainte Vierge, sous le titre de la Vierge conçue sans péché; et pour rendre la mémoire de ce dévouement éternelle, il fit ériger dans la grande place de Vienne, une superbe

Colonne enrichie d'emblêmes et de figures, qui sont autant de symboles des victoires que Marie a remportées sur le péché. On lit sur cette Colonne l'Inscription suivante : DEO OPTIMO, MAXIMO, SUPPREMO CŒLI TERRÆQUE IMPERATORI, PER QUEM REGES REGNANT. VIRGINI DEI-PARÆ, IMMACULATÆ CONCEPTÆ, PER QUAM PRINCIPES IMPERANT ; IN PECULIAREM DOMINAM AUSTRIÆ PATRONAM, SINGULARI PIETATE SUSCEPTÆ SE, LIBEROS, POPULOS, EXERCITUS, PROVINCIAS, OMNIA DENIQUE CONFIDIT, DONAT, CONSECRAT, ET IN PERPETUAM REI MEMORIAM STATUAM HANC. EX VOTO PONIT FERDINANDUS TERTIUS AUGUSTUS. Et c'est à peu près dans les mêmes termes, que dès l'an 1394, Jean I Roi d'Aragon et de Valence, avoit fait une pareille consécration de sa personne et de son Royaume à la sainte Vierge, avec une Déclaration authentique en faveur de son Immaculée Conception.

On sait quel est le culte, quelle est la dévotion de toute l'Espagne envers la sainte Vierge, et quelle est sur-tout sa Religion, quel est son zele pour l'Immaculée Conception. Cette Fête est des plus solemnelles; et nul Prédicateur, Séculier ou Religieux, de quelque Ordre qu'il soit dans toute l'Espagne, qui ne commence son sermon par ces paroles : Loué soit le très-Saint Sacrement de l'Autel, et l'Immaculée Conception de la Vierge Marie Notre-Dame, conçue sans péché originel, au premier instant réel de son être. *Sea alabado el santissimo Sacramento de el Altar, y la Immaculada Conception de la Virgen Maria nuestra Senora concevida sin pecado original en el primero instante phisico y real de su animacion. Amen.*

Enfin dans l'Office composé par un Religieux de Verone, pour la Fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, et publiée dans deux Bulles

expresses de Sixte IV, dont la fin principale est de déclarer qu'elle a été entiérement préservée du péché originel, on trouve l'Oraison suivante :

O Dieu, qui par l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, avez préparé à votre Fils une demeure digne de lui ; nous vous prions que comme par la mort prévue de ce Fils, vous l'avez préservée de toute souillure, vous nous accordiez aussi par son intercession la grace d'aller à vous après cette vie, purifiés de nos péchés. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

La Messe de ce jour est en l'honneur de la Conception Immaculée de la sainte Vierge.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FAMULIS tuis, quæsumus Domine, cælestis gratiæ munus impertire : ut quibus Beatæ Virginis partus extitis salutis exordium, Conceptionis ejus votiva solemnitas pacis tribuat incrementum. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ, s'il vous plaît, Seigneur, à vos serviteurs le don de votre grace céleste, afin que comme ils ont reçu le commencement de leur salut dans l'enfantement de la Bienheureuse Vierge, ils reçoivent l'accroissement de toutes sortes de bénédictions dans la solemnité de sa Conception. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 8.

DOMINUS possedit me in initio viatum suarum, antequam quidquam faceret à principio. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra

LE Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies : avant qu'il créât aucune chose, j'étois déjà. J'ai été établie dès l'éternité, et dès le commencement avant

fieret. Nundum erant abyssy, et ego jam concepta eram: necdum fontes aquarum eruperant: necdum montes gravi mole constiterant: ante colles ego parturiebar: Adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines orbis terræ. Quando præparabat cœlos, aderam: quando certà lege, et gyro vallabat abyssos: quando æthera firmabat sursum, et librabat fontes aquarum: quando circumdabat mari terminum suum, et legem ponebat aquis, ne transirent fines suos: quando appendebat fundamenta terræ. Cum eo eram cuncta componens, et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore: ludens in orbe terrarum: et deliciæ meæ, esse cum filiis hominum. Nunc ergo filii audite me: Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam, et estote sapientes, et nolite abjicere eam. Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino.

que la terre fût créée. Les abymes n'étoient point encore, lorsque j'étois déjà conçue : les fontaines n'étoient point encore sorties de la terre : la pesante masse des montagnes n'étoit pas encore formée ; j'étois enfantée avant les collines. Il n'avoit point encore créé la terre ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparoit les Cieux, j'étois présente ; lorsqu'il environnoit les abymes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivoit une loi inviolable ; lorsqu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux des fontaines : lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, et qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes ; lorsqu'il posoit les fondemens de la terre, j'étois avec lui, et je réglois toutes choses. J'étois comblée de délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde ; et mes délices sont d'être avec les enfans des hommes. Ecoutez-moi donc maintenant, mes enfans : Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages, et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la bonté du Seigneur.

C'est du livre des Proverbes de Salomon que cette Épître est tirée. Tout ce livre est véritablement inspiré, et d'un style parabolique et figuré. Salomon

y parle, sur-tout dans ce Chapitre, de la sagesse dont il avoit été doué; mais le Saint-Esprit y a renfermé plusieurs sens mystiques sous ces figures; et l'Eglise toujours conduite et éclairée par l'Esprit-Saint, y découvre le vrai portrait de la Ste. Vierge, que Dieu a eue principalement en vue dans ses Décrets éternels, comme la premiere et la plus privilégiée des pures créatures.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies. Quelle est cette fille chérie du Ciel, à qui l'Eglise applique ces paroles, et qui peut se glorifier de n'avoir jamais été sous l'esclavage du démon? C'est une pure créature que Dieu a choisie de toute éternité pour Mere; faut-il s'étonner qu'il ait été si jaloux de la possession de son cœur, et qu'il s'en soit réservé les premiers hommages? C'est un Temple où toute la plénitude de la Divinité doit résider; est-il surprenant qu'il n'y souffre pas la moindre profanation? *Non enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* Il faut que Marie soit exempte du péché originel, parce que le Fils de Dieu doit naître dans son sein, comme dans son premier temple, et le premier usage de sa destination et de son office mérite ce privilege de sa sainteté: *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo.* Il ne faut pas raisonner de sa Conception comme de la conception des autres hommes: elle paroît à l'extérieur une fille du commun; mais c'est un temple que la grace prépare à Dieu. Car si pour le Temple de Jérusalem Dieu voulut en quelque façon se présenter lui-même, et descendit sensiblement sous la forme d'une nuée, pour le consacrer par sa présence, et le rendre ainsi digne de lui, ne falloit-il pas que dans le dessein qu'il avoit de descendre dans ce Temple

vivant de Marie, il le consacrât aussi ? Il ne faut pas comme dans les autres Temples, que le bâtiment précede la consécration ; mais il faut que le premier moment de sa vie soit aussi sa consécration, afin qu'on puisse dire d'elle ce qu'on peut dire de ce Temple de Salomon, que Dieu l'a rempli de sa Majesté et de sa gloire ; aussi a-t-il tellement rempli tous les états de sa vie, de sa grace et de sa gloire, que pas un n'a été vide de Dieu ; que le premier moment de sa Conception a été rempli de sa Majesté, et consacré par cette gloire. On n'entendit dans le Temple, lorsqu'on le bâtissoit, ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument ; juste figure de la pureté, de la sainteté de la Conception et de toute la vie de la sainte Vierge. C'est l'Arche de Noé, qui seule se sauva des eaux qui inonderent tous les habitans de la terre. C'est l'Arche d'Alliance fabriquée d'un bois incorruptible, et dorée d'un or très-pur, et dehors et dedans. C'est le miroir sans tache, parce que le souffle du serpent ne l'a jamais terni. C'est un Sang dont le Saint-Esprit doit former à Dieu même un Corps ; n'est-il pas juste qu'il l'empêche de se corrompre ? Le Saint des Saints pourroit-il s'allier avec une chair souillée du péché ? Apprenons donc de l'Eglise à révérer dans Marie une prérogative si singuliere, sans vouloir approfondir ce Mystere par une curiosité infidelle, qui déroge à la gloire de la Mere du Sauveur. Mais quelle instruction en devons-nous tirer pour l'édification de nos mœurs ? Enfans de haine et de colere, pouvons-nous éviter la triste disgrace où nous avons été enveloppés dès le premier moment de notre origine ? Pouvons-nous faire que ce moment fatal ne soit pas un moment de malédiction pour nous ? Non ; mais nous pouvons apprendre de cette prérogative, l'idée qu'il faut se former de la grace sanctifiante, par la dis-

tinction que Dieu prétend faire de Marie, en la lui donnant dès le moment de son origine, et l'horreur que Dieu a du péché, et que nous-mêmes en devons avoir, puisque Dieu exempte Marie de la loi commune, pour ne pas s'unir à une chair qui eût été un seul moment souillée de la tache du péché. Nous ne pouvons pas empêcher que nous ne soyons conçus dans le péché; mais nous pouvons et nous devons vivre sans pécher, avec le secours de la grace qui ne manque à personne.

L'ÉVANGILE.

Le commencement du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 1.

LIBER Generationis Jesu Christi Filii David, filii Abraham. Abraham genuit Isaac: Isaac autem genuit Jacob: Jacob autem genuit Judam et fratres ejus: Judas autem genuit Phares, et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron: Esron autem genuit Aram: Aram autem genuit Aminadab: Aminadab autem genuit Naasson: Naasson autem genuit Salmon: Salmon autem genuit Booz de Rahab: Booz autem genuit Obed ex Ruth: Obed autem genuit Jesse: Jesse autem genuit David Regem: David autem Rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. Salomon autem genuit Roboam: Roboam autem genuit Abiam: Abias autem genuit Asa: Asa autem genuit Josaphat: Josaphat

GÉNÉALOGIE de Jesus-Christ fils de David, fils d'Abraham. Abraham fut pere d'Isaac: Isaac de Jacob: Jacob de Juda et de ses freres: Juda eut de Thamar Phares et Zara: Phares fut pere d'Esron, et Esron d'Aram. Aram fut pere d'Aminadab: Aminadab de Naasson, Naasson de Salmon: Salmon eut Booz de Rahab: Booz eut Obed de Ruth: Obed fut pere de Jessé, et Jessé de David qui a été Roi. Le Roi David eut Salomon, de celle qui avoit été femme d'Urie. Salomon fut pere de Roboam, Roboam d'Abias, Abias d'Asa. Asa fut pere de Josaphat: Josaphat de Joram, Joram d'Ozias: Ozias fut pere de Joathan: Joathan d'Achaz, Achaz d'Ezechias. Ezechias fut pere de Manassès, Manassès d'Amon, Amon de Josias. Josias eut pour fils

autem genuit Joram : Joram autem genuit Oziam : Ozias autem genuit Joatham : Joatham autem genuit Achaz : Achaz autem genuit Ezechiam : Ezechias autem genuit Manassem : Manasses autem genuit Amon : Amon autem genuit Josiam : Josias autem genuit Jechoniam et fratres ejus in transmigratione Babylonis. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel : Salathiel autem genuit Zorobabel : Zorobabel autem genuit Abiud : Abiud autem genuit Eliacim : Eliacim autem genuit Azor : Azor autem genuit Sadoch : Sadoch autem genuit Achim : Achim autem genuit Eliud : Eliud autem genuit Eleazar : Eleazar autem genuit Mathan : Mathan autem genuit Jacob : Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Jechonias et ses freres vers le temps que se fit la transmigration à Babylone. Et depuis la transmigration qui se fit à Babylone, Jechonias eut pour fils Salathiel. Salathiel eut Zorobabel. Zorobabel eut Abiud : Abiud Eliacim, Eliacim Azor. Azor fut pere de Sadoc, Sadoc d'Achim, Achim d'Eliud. Eliud fut pere d'Eleazar. Eleazar de Mathan, Mathan de Jacob, et Jacob fut pere de Joseph l'Epoux de Marie, de laquelle est né JESUS qu'on appelle Christ.

MÉDITATION.

Sur la Conception Immaculée de la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que par la Conception Immaculée de la très-sainte Vierge, on entend ce privilege singulier et insigne par lequel Dieu a préservé cette bienheureuse Créature de la tache du péché originel qui a infecté toute la postérité d'Adam. Tout le monde sait que le privilege est une loi particuliere qui affranchit les personnes privilégiées d'une loi commune, à laquelle tous les autres sont sujets. Le privilege est donc d'autant plus considérable, que la loi dont il exempte est plus universelle et plus dure. Marie, dans

sa Conception a été soustraite à la loi qui assujettissoit tous les hommes au péché. Y eut-il jamais de loi plus fâcheuse, et plus commune ? Concevez, s'il est possible, le prix, la grandeur, l'excellence du privilege de l'Immaculée Conception : il est tel, ce privilege, disent les Docteurs et les Peres, que si on eût laissé au choix de la sainte Vierge, ou d'être Mere de Dieu, ou d'être conçue sans péché, elle auroit préféré l'Immaculée Conception à tous ses autres avantages, et même à la maternité divine. Connoissant Dieu et l'aimant au point que la sainte Vierge l'a connu et l'a aimé, nulle prérogative, nulle grace, nulle dignité ne lui eût paru capable de la dédommager du malheur d'avoir été un seul moment dans l'inimitié de son Dieu, dans sa disgrace. Apprenons quelle idée nous devons avoir du péché. A la vérité, si l'auguste qualité de Mere de Dieu demandoit qu'elle fût exempte de toute corruption après sa mort, et de toute tache de péché véniel durant sa vie, combien cette incompréhensible dignité exigeoit-elle davantage qu'elle fût exempte du péché originel ? Quelle apparence, quelle décence même que la Mere de Dieu fût au premier moment de sa vie sous la tyrannie du Démon ? quelle apparence, quelle décence que ce Dieu pouvant si aisément l'en préserver, eût voulu que sa Mere en fût l'esclave ? Mais que cet insigne privilege est glorieux à la Mere de Dieu ! et de combien de dons et d'autres privileges n'est-il pas la source ? Dès-là la sainte Vierge fut comblée des plus grandes faveurs en ce premier moment ; à ce premier moment elle fut pleine de grace. Vous seule possédez, s'écrie saint Bernard, tout ce que tous les Saints ensemble ont de vertus et de mérites : *Quidquid singuli habuerunt Sancti, tu sola possedisti.* Avec quelle dévotion et de quel culte ne doit-on pas honorer et célébrer ce premier mo-

ment de la plus sainte vie ? Comme tous les fleuves, dit saint Bonaventure, entrent dans la mer, de même tous les torrens de graces et de bénédictions, (*a*) qui sortent du sein de Dieu, et se partagent dans tous les Saints, se réunirent dans le cœur de Marie au premier moment de sa vie, auquel elle a été sanctifiée. Combien étoit-il raisonnable de célébrer ce fortuné moment avec toutes les démonstrations de la joie et de la solemnité la plus parfaite : c'est le devoir le plus naturel et le plus juste d'un enfant bien né, de prendre toute la part possible aux prospérités et à la gloire de sa Mere. C'est ce que la nature, la raison, le devoir et la reconnoissance inspirent à tous les enfans. Aussi a-t-on vu, et voit-on encore tous les jours des Souverains faire rendre à leur mere les honneurs du triomphe qu'eux-mêmes refusoient ; et ce n'étoit qu'en l'honneur de leur mere qu'ils souhaitoient que les peuples fissent des fêtes. Quelle doit être la joie, la vénération, l'alégresse de tous les vrais Fidelles en ce jour ! avec quelle dévotion, avec quel empressement, avec quelle ferveur ne devons-nous pas célébrer la Fête de l'Immaculée Conception de la Mere de Dieu, qui de toutes les Fêtes instituées en son honneur, est celle qui lui tient le plus à cœur, et qui lui est la plus agréable ? Notre tiédeur et notre indifférence en cette occasion, ne seroient-elles pas une preuve de notre peu de reconnoissance, de confiance, et d'amour ? Et n'avoir qu'une dévotion médiocre envers l'Immaculée Conception de la Mere de Dieu, seroit-ce une preuve sensible de notre vénération et de notre tendresse ?

(a) *Sicut omnia flumina intrant in mare ; sic omnia charismata gratiarum intrant in Mariam.*

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a trois prérogatives singulieres, trois avantages dans cette admirable sanctification, qui ne se sont jamais rencontrés ensemble dans celle d'aucune autre créature. C'est que la sanctification de la très-sainte Vierge a été originelle, inaltérable, et dans un continuel accroissement. Les Anges, Adam et la premiere femme furent créés avec la grace sanctifiante; mais ils pouvoient la perdre; et en effet, Adam et Eve la perdirent aussi-bien que les Anges apostats. Mais Marie dans son Immaculée Conception fut remplie d'une sainteté qu'elle ne perdit jamais, et qu'elle étoit même par grace incapable de perdre. Les Apôtres furent confirmés en grace après la descente du Saint-Esprit; mais outre qu'ils avoient été pécheurs, ils n'étoient pas exempts des fautes légeres; au lieu que Marie, dès le premier instant de sa vie, fut immuablement embrasée du plus pur amour de Dieu, immuablement attachée à son Dieu, et par une singuliere faveur, exempte toute sa vie des fautes les plus légeres. Les Bienheureux dans le Ciel sont à la vérité affranchis de toute imperfection, et jouissent d'une sainteté incapable d'altération; mais aussi elle ne peut croître ni devenir plus parfaite; mais celle de Marie alla toujours croissant, se multipliant à l'infini, pour ainsi dire, tout le temps qu'elle demeura sur la terre. Cette premiere grace fut accompagnée des dons du Saint-Esprit, des habitudes infuses des vertus morales et intellectuelles, des dons de prophétie, de miracles, de l'intelligence des Ecritures dans un souverain degré de perfection. Les nuages qui offusquent l'esprit des autres enfans, n'obscurcissoient point les lumieres du sien. Son cœur ne s'occupa dès-lors que de l'amour

ardent de ce divin Epoux, dont elle devoit être la Mere ; et le temps qui est perdu pour le reste des hommes, fut pour elle un temps de mérites et de bénédictions. Quelle grace, quelle gloire de Marie dans ce premier moment ! non, on ne sauroit dire, on ne sauroit même comprendre tout ce que ce privilege lui a valu. Car quel progrès ne devoit pas faire dans la sainteté une ame qui avoit plus de graces que tous les Séraphins, et qui ne ressentoit nulle imperfection de la nature corrompue ? A quel degré de contemplation n'a-t-elle pas dû s'élever, elle qui ne sentoit point le poids de son corps, et dont l'esprit étoit éclairé de tant de lumieres ? Quel a dû être l'excès de son amour pour Dieu, puisque bien-loin d'être ralenti par les autres passions, il pouvoit faire servir toutes ses autres passions à l'enflammer toujours davantage ! Mon Dieu ! quelle doit être notre admiration, notre tendresse, notre vénération pour votre Mere dans ce premier moment de sa Conception, mais quelle doit être notre dévotion à honorer cette Fête !

Vierge Immaculée, Vierge sainte, je crois fermement que Dieu vous a possédée dès le commencement ; je crois que non-seulement votre Conception, mais encore toute votre vie a été sans tache, et que vous avez aimé Dieu sans nulle interruption jusqu'au dernier moment. Faites, Vierge sainte, que par cette confiance que j'ai en votre bonté, je rentre dans les bonnes graces de votre Fils pour ne les jamais plus perdre ; et qu'honorant toute ma vie, le mieux qu'il me sera possible, votre Conception Immaculée, j'obtienne par votre intercession la grace d'une sainte mort. Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tota pulchra es , et macula non est in te. Cant. 4.

Vous êtes toute belle ; ma chere Mere , et il n'y a nulle tache en vous.

Sentiant omnes tuum juvamen quicumque celebrant tuam sanctam Conceptionem. Eccl.

Que tous ceux, Vierge sainte, qui célebrent votre Conception toute sainte , ressentent les effets de votre protection.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME il n'est point de mystere de la très-sainte Vierge , ni de Fête établie en son honneur qui lui soit plus agréable que celle de son Immaculée Conception , on peut dire qu'il n'en est point aussi où la sainte Vierge soit plus libérale envers ceux qui la célebrent avec ferveur , et qui ont une dévotion singuliere pour ce Mystere. Soyez de ce nombre , ayez toute votre vie une dévotion particuliere à cette Immaculée Conception ; c'est-à-dire , ne passez aucun jour sans honorer la sainte Vierge comme conçue sans péché. Remerciez Dieu tous les jours de ce privilege singulier, de cette grace unique qu'il a faite à la sainte Vierge. Ayez à votre Oratoire, ou dans votre Cabinet, l'image de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Saluez-la souvent pendant le jour par cette courte priere jaculatoire : *Ave Maria sine labe originali concepta :* Je vous salue Marie conçue sans péché. Inspirez cette sainte dévotion à vos enfans , à vos domestiques , à vos amis , à tout le monde. Célébrez cette Fête avec plus de solemnité que les autres ; dites tous les jours le petit Office de l'Immaculée Conception , on peut aisément le réciter en entendant la Messe. On a remarqué depuis plusieurs siecles qu'il n'est

point de Saint, point de véritable serviteur de la sainte Vierge, qui n'ait une dévotion particuliere à son Immaculée Conception.

2.° C'est une pratique de piété fort agréable à la Mere de Dieu d'habiller aujourd'hui de blanc quelque pauvre fille, en l'honneur de ce Mystere. C'en est une aussi fort pieuse d'en célébrer l'Octave, faisant chacun des huit jours une priere, une aumône, ou quelqu'autre bonne œuvre à cette intention, et communiant le plus souvent qu'on peut durant cette Octave. S'il y a quelque Eglise, ou quelque Chapelle où la sainte Vierge soit singulierement honorée sous le titre de l'Immaculée Conception, allez-y faire une priere une fois chaque jour de cette Octave. L'Oraison suivante qu'on doit réciter tous les Samedis de l'année, peut servir à la dévotion de ces huit jours.

Priere à la très-sainte Vierge.

TRÈS-SAINTE VIERGE conçue sans péché, et dès ce premier moment toute belle et sans tache; glorieuse Marie pleine de grace, et Mere de mon Dieu, qui par ce seul titre méritez si justement les plus profonds respects des hommes et des Anges, je vous révere très-humblement comme la digne Mere de mon Sauveur, qui, quoique Dieu, m'a appris par sa déférence, son respect et sa soumission pour vous, quels honneurs et quels hommages nous devons vous rendre : daignez recevoir, je vous prie, celui que je vous rends aujourd'hui. Vous êtes l'asile assuré des pécheurs pénitens, j'ai donc droit de recourir à vous. Vous êtes la Mere de miséricorde, vous ne pouvez qu'être touchée de mes miseres. Vous êtes après Jesus-Christ toute notre espérance, vous ne sauriez ne pas agréer la tendre confiance que j'ai en vous.

Pénétré des plus vifs sentimens de respect,

d'amour et de reconnoissance, ma chere Mere, pour tous les bienfaits que j'ai reçus de Dieu par votre moyen, je viens me dévouer pour toujours à votre service; persuadé que je ne serai jamais agréable au Fils, si je ne suis serviteur de la Mere. Comme telle, ô ma Souveraine, obtenez-moi de mon Sauveur Jesus-Christ votre cher Fils une foi vive, une espérance inébranlable, un amour de Dieu tendre, généreux et constant. Je fais une profession singuliere d'honorer votre Immaculée Conception; obtenez-moi une pureté de corps, de cœur et d'esprit, qui ne soit jamais ternie, une humilité sincere qui ne soit jamais altérée, une patience dans les adversités qui ne puisse jamais être ébranlée, une soumission à la volonté de Dieu qui ne soit jamais partagée, une persévérance dans la pratique de la vertu qui ne soit jamais affoiblie; enfin cette grace finale, cette sainte mort qui met comme le sceau au bonheur des Elus.

Sensible à la grace que vous me faites de vouloir bien m'admettre au nombre de vos serviteurs et de vos enfans, souffrez que je vous regarde, que je vous honore, et que je vous aime désormais comme ma chere Mere, que j'aye recours à vous dans tous mes besoins, et que j'ose vous assurer qu'avec le secours de la grace, que je suis sûr que vous m'obtiendrez, je ne ferai jamais rien qui me rende indigne de l'auguste qualité de serviteur et d'enfant de Marie. Ne permettez pas que je me démente jamais d'une volonté et d'une protestation si sincere. Protégez-moi durant la vie, et assistez-moi singulierement à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.



NEUVIEME

NEUVIEME JOUR.

SAINTE LÉOCADIE, VIERGE ET MARTYRE.

L'ESPAGNE a toujours été un champ fertile en grands Saints; et le sang de tant de glorieux Martyrs, dont elle a été arrosée dès les premiers siecles de l'Eglise, en a augmenté le nombre. Parmi tant de héros Chrétiens on a vu un grand nombre de jeunes filles, qui s'élevant au-dessus de la délicatesse de leur âge et de leur sexe, par leur constance dans la foi, ont bravé la barbarie des plus cruels tyrans, et sont devenues des miracles de la grace.

De toutes ces Vierges Martyres, l'une des plus célebres dans l'Espagne, c'est sainte Léocadie. Elle étoit de Tolede, et d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du pays : elle vint au monde vers la fin du troisieme siecle. Comme ses parens étoient Chrétiens, elle fut élevée avec soin dans les principes et les maximes de la Religion Chrétienne. Le naturel et les inclinations de la jeune Léocadie abrégerent beaucoup les leçons de son éducation. Née pour la piété, elle ignora les amusemens les plus ordinaires des enfans. Prévenue dès le berceau des plus douces impressions de la grace, elle fit croire par sa conduite que sa vertu avoit prévenu l'âge de la raison, tant elle fit paroître de bonne heure de maturité et de sagesse. La priere faisoit son principal divertissement; et quoique douée d'un esprit vif et délié, d'une rare beauté, et de toutes ces brillantes qualités qui font d'ordinaire le principal mérite de son sexe, elle ne connut de parures que celles que donne la vertu, et son grand

attrait étoit pour la retraite. Sa modestie donnoit et inspiroit pour elle de la vénération. On la regardoit dans Tolede comme un prodige d'esprit et de sainteté, et elle passoit dans l'esprit même des Païens, comme la fille la plus accomplie qu'il y eût en Espagne.

Léocadie vivoit en vraie Religieuse dans sa maison, et étoit dans cette haute réputation de sagesse et de vertu dans toute la ville, lorsque Dacien, Gouverneur de l'Espagne Tarragonaise, y fut envoyé par les Empereurs Diocletien et Maximien, avec ordre de mettre tout en œuvre pour abolir le culte du vrai Dieu dans Tolede. Il n'y eut peut-être jamais un tyran plus cruel, plus barbare, ni plus ennemi du nom Chrétien. Dès qu'il fut arrivé dans son Gouvernement, il fit publier les Edits des Empereurs contre tous ceux qui faisoient profession de la Religion Chrétienne, et commença de persécuter les Fidelles avec fureur. On ne voyoit par-tout que gibets et qu'échafauds, on ne parloit que de cruelles exécutions: les prisons regorgeoient de Chrétiens, ce n'étoit par-tout qu'une effroyable boucherie.

Dacien étant venu à Tolede, fumant de rage contre les Chrétiens, fit publier les Edits des Empereurs, et défendit, sous peine de la vie, d'adorer d'autre dieu que les dieux de l'Empire. Il commanda qu'on fît une perquisition exacte de tous les Chrétiens, et qu'on lui en donnât la liste. L'ordre fut exécuté. Léocadie étoit trop connue, même des Païens, pour n'avoir pas la gloire de se trouver à la tête de cette liste. Le Gouverneur s'informa d'abord qui étoit cette fille, qui faisoit profession d'une Religion proscrite par les Empereurs. On lui dit que c'étoit une jeune personne de la premiere qualité, dont les ancêtres avoient possédé jusqu'alors les premiers emplois dans l'Etat, et que cent belles qualités rendoient recommandable, mais qu'elle étoit Chrétienne :

et comme sa haute vertu, la pureté de ses mœurs, et sa modestie imposoient au public, elle faisoit honneur à sa Religion, et décrioit furieusement par son exemple le culte des Idoles. Dacien comprit d'abord que s'il pouvoit la pervertir, rien n'avanceroit tant ses desseins que cette conquête : il ordonna qu'on la lui amenât. Léocadie avertie qu'elle étoit mandée par le Gouverneur, se disposa au martyre. Elle renouvela la consécration qu'elle avoit faite à Dieu de sa virginité, et lui fit avec une nouvelle ferveur le sacrifice de sa vie. Après quoi, animée d'un courage que Dieu seul peut inspirer, elle se rend au Palais, et se présente au Gouverneur avec une hardiesse véritablement chrétienne.

Dacien la voyant paroître, en fut d'abord charmé : il se leva pour lui faire honneur, et d'un ton doux, honnête et respectueux : Je suis informé de la noblesse de votre naissance, lui dit-il, du mérite de vos ayeux, et des belles qualités de votre personne. Je vois moi-même que quelque brillant que soit le portrait qu'on m'a fait de vous, il est inférieur à votre propre mérite. Je ferai savoir aux Princes le trésor caché dans Tolede, et vous devez vous attendre à être bientôt appelée à la Cour, où vous brillerez, et où vous trouverez bientôt un parti digne de votre naissance. A la vérité on a voulu rendre de mauvais services auprès de moi, en vous déférant comme Chrétienne; mais je n'ai point voulu écouter la calomnie. Vous avez trop d'esprit, et vous êtes trop sage pour vous être laissé entraîner dans une secte qui est en horreur à tous les honnêtes gens, et qui est proscrite dans tout l'Empire.

Sainte Léocadie écoutoit tout ce discours sans dire mot, les yeux baissés, sans qu'il parût ni frayeur, ni émotion sur son visage. Dacien ayant cessé de parler, notre Sainte prit la parole; et d'un ton ferme et assuré, sans se démentir jamais

de sa modestie : Seigneur, je vous suis très-obligée, dit-elle, des sentimens avantageux que vous avez de moi, et de l'honneur que vous faites à ma famille ; mais permettez-moi de vous dire que je suis sensiblement touchée de la prévention désavantageuse où je vous vois contre les Chrétiens, et du mépris que vous faites de la Religion Chrétienne. Il n'y a que ceux qui ne la connoissent point, qui ne l'estiment pas : il suffit d'être raisonnable, pour être persuadé que c'est la seule véritable Religion. Ce qu'on appelle les dieux de l'Empire ne sont que des dieux fabuleux ; peut-on être sage, peut-on même faire un bon usage de son esprit et de sa raison, quand on n'a qu'une idée chimérique de la divinité ? La seule Religion Chrétienne nous fait connoître cet Être souverain, tout-puissant, éternel ; elle nous apprend que la véritable noblesse ne se trouve proprement que dans le service de Dieu, nul honneur pareil à celui qu'on a de le servir avec fidélité ; et pour moi, ajouta-t-elle, élevant la voix, je ne reconnoîtrai jamais d'autre Dieu que lui, et je mettrai toute ma gloire à être Chrétienne. La Sainte dit ceci avec tant de fermeté, de modestie, et de si bonne grace, que toute l'assemblée sembla lui applaudir, et Dacien lui-même parut frappé d'une hardiesse si bien fondée. Mais faisant réflexion que c'étoit mal faire sa cour aux Empereurs, que de mollir en faveur des Chrétiens, et que ce seroit un début bien honteux pour lui, s'il paroissoit céder aux raisons d'une jeune fille Chrétienne, toute son admiration se changea en fureur ; et regardant la Sainte avec des yeux foudroyans : Allez, vile esclave, lui dit-il, vous êtes indigne de la famille d'où vous êtes issue. Puis s'adressant aux bourreaux, qui faisoient toujours une partie de son train, et qui l'accompagnoient toujours : Puisqu'elle fait profession d'être servante d'un Galiléen mort sur

une croix, qu'on la traite en esclave. Il ordonna ensuite qu'on la brisât à coups de bâton ; la sentence fut exécutée avec cruauté. Ses membres furent bientôt brisés, et son corps délicat moulu de coups s'ouvrit par-tout en sillons, et le sang couloit en ruisseaux de ses plaies. Durant un supplice si cruel, si affreux, la Sainte ne jeta pas le moindre soupir, la moindre larme. Une joie surnaturelle répandue sur son visage marquoit les douces consolations intérieures dont son cœur étoit inondé. Les yeux fixés vers le Ciel, elle n'ouvroit la bouche que pour remercier Dieu de la grace qu'il lui faisoit de la faire souffrir pour sa gloire. Le tyran ne voulant pas la faire expirer sous les coups, ordonna qu'elle fût conduite en prison, et enfermée dans un affreux cachot, la réservant à de plus grands supplices. Léocadie voyant les Chrétiens qui fondoient en larmes, touchés de compassion en la voyant dans ce pitoyable état, les consoloit elle-même, leur disant qu'ils devoient bien plutôt lui porter envie, et remercier Dieu de la grace qu'il lui faisoit de souffrir pour Jesus-Christ son divin Epoux.

La Sainte fermée dans ce cachot, bénissoit jour et nuit le Seigneur, et regardoit sa prison comme une demeure qu'elle eût préférée aux plus magnifiques et aux plus délicieux palais du monde, lorsqu'elle apprit dans quels horribles tourmens la Vierge Eulalie avoit consommé son glorieux martyre à Méride. Sainte Léocadie fut si fort touchée de la cruauté qu'on exerçoit envers les Chrétiens, et de l'horrible persécution qui s'allumoit contre les serviteurs de Dieu, et dont cette premiere barbarie n'étoit que le prélude, qu'elle pria instamment le Seigneur de la retirer d'une terre où le nom de son divin Epoux alloit être en exécration, et où on devoit faire une si effroyable boucherie des Fidelles. Sa priere fut

exaucée ; et dans la plus grande ferveur de son oraison ayant baisé tendrement une croix qu'elle avoit miraculeusement gravée sur une pierre dure, par la seule impression de son doigt, elle expira sur l'heure même. Cette mort précieuse arriva le 9 de Décembre de l'an 303. Quelques-uns assurent que notre Sainte ayant appris dans la prison les combats et le triomphe de sainte Eulalie et des autres Martyrs, elle se mit en prieres pour demander à Dieu la grace de participer au plutôt à leur gloire, et que son désir de voir Dieu fut si ardent, qu'elle lui rendit son bienheureux esprit au milieu de ces violens transports d'amour. Son corps fut jeté par les Païens à la voirie ; mais les Chrétiens eurent soin de l'enlever, et de l'enterrer dans un lieu fort proche. Depuis on a bâti une magnifique Eglise dans l'endroit où est son tombeau ; et c'est dans cette même Eglise, où il s'est tenu plusieurs Conciles, qu'arriva le miracle dont les plus anciens Auteurs font foi.

On assure que saint Ildefonse Archevêque de Tolede, priant Dieu devant le tombeau de cette Sainte, en présence du Roi Recesuinde, et de toute sa Cour, la pierre qui couvroit ce tombeau se leva d'elle-même, quoiqu'elle fût d'une énorme grosseur, et que sainte Léocadie sortit du tombeau, couverte d'un grand voile ; et s'adressant au saint Archevêque, lui dit : Vous êtes heureux, Ildefonse, d'avoir une si vive et si tendre dévotion envers la très-sainte Vierge Mere de Dieu, et d'avoir défendu avec tant de succès contre ses ennemis sa gloire et ses insignes prérogatives ; continuez, illustre dévot de Marie, à honorer et à faire honorer notre commune Reine ; vous devez tout attendre de son pouvoir et de sa bonté. Ayant dit ceci, sainte Léocadie rentra dans son tombeau, laissant tous les assistans dans une sainte frayeur, et dans une respec-

tueuse admiration qui approchoit d'une douce extase. On dit que durant cette apparition miraculeuse, saint Ildefonse ayant pris en sa main le bout du voile de la Sainte, la piece lui resta entre les mains, et qu'on la garde encore dans la Sacristie de Tolede comme une précieuse Relique.

On voit dans cette Ville, trois magnifiques Eglises, consacrées sous le nom de sainte Léocadie; l'une dans le lieu où elle est née; une autre où étoit sa prison, et une troisieme où est son tombeau, bâtie des libéralités du Roi Sisibuthe. Les Sarrasins et les Maures ayant fait une irruption en Espagne, les Reliques de sainte Léocadie furent transportées à Saint Ghilain en Hainaut, et de là à Mons, d'où le Roi d'Espagne Philippe II les fit rapporter dans la grande Eglise de Tolede, vers la fin du seizieme siecle. Cette translation se célebre à Tolede le 26 d'Avril. La plupart des Conciles de Tolede se sont tenus dans l'une des Eglises de sainte Léocadie.

La Messe qu'on dit en l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'une sainte Vierge et Martyre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

BEATÆ Leocadiæ Virginis et Martyris tuæ, quæsumus Domine, precibus et meritis adjuvemur: ut quæ pro tui nominis confessione carceres et mortem pertulit, suo nos patrocinio ab æterno carcere defendat. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que nous soyons secourus par les prieres et les mérites de la bienheureuse Léocadie votre Vierge et Martyre, afin que nous soyons délivrés de la prison éternelle, par la protection de celle qui a souffert la prison et la mort pour la confession de votre nom. Par Notre Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

DOMINE Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecata sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor tibi, et laudem dicam nomini tuo, Domine Deus noster.

SEIGNEUR, mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant le regne des superbes. Je louerai sans cesse votre nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces, et parce que vous avez exaucé ma priere, et parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls dans un temps d'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai graces, je chânterai vos louanges, et je bénirai votre nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

Quoique le livre de l'Ecclésiastique ne soit venu qu'après tous les autres Livres sacrés, il n'est pas moins l'ouvrage de l'Esprit Saint qui l'a inspiré, ni moins canonique que tous les autres plus anciens, puisque l'Eglise en reconnoît la canonicité.

RÉFLEXIONS.

Je louerai sans cesse votre nom. Tel doit être le langage de tous les Chrétiens; mais tous peuvent-ils tenir ce langage? et s'ils parloient ainsi, leur conduite ne les démentiroit-elle pas? Loue-t-on le Seigneur dans ces assemblées de mondanité et de plaisirs, dans ces spectacles profanes, où

tout concourt à séduire l'ame et à l'amollir, où le cœur conduit par les oreilles et par les yeux, s'attache à tout ce qui le charme, et où la raison suspendue par tant d'enchantemens se tait ? La Religion est-elle entendue dans un si grand fracas de plaisirs ? Rien n'est du goût que ce qui flatte les sens ; et parmi tant d'objets si capables de plaire, et qui plaisent en effet, l'ame sera-t-elle maîtresse de ses désirs ? les spectacles profanes ne sont, à proprement parler, qu'une savante école de toutes les passions. On y fait avec éclat et avec succès des leçons publiques de galanterie, de fourberie, de vengeance, d'ambition ; on y apprend à conduire habilement une intrigue, à éluder la scrupuleuse vigilance des parens, à surprendre par mille ruses la bonne foi, à ne tendre jamais à faux des pieges à l'innocence, à se défaire en habile homme d'un concurrent, à se venger à coup sûr d'un ennemi, à élever sa fortune sur les débris de celle d'autrui, et tout cela en habile homme ; et comme ce sont des leçons flatteuses, auxquelles les acteurs donnent un merveilleux relief, quel progrès une passion vive et ardente, insinuée avec tant d'artifice, ne fait-elle pas dans un cœur où elle trouve déjà de si belles dispositions ? Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend sur le théâtre, ne s'adresse qu'aux sens, et à quelque passion : parures, décorations, chants, harmonie, assemblée, tout tente ; et à force de goûter ce qui enchante, on trouve des charmes dans les pieges, et on se sait bon gré d'être tenté, d'être touché, d'être gagné. Le théâtre apprend-il d'autres leçons ? et va-t-on au théâtre pour y apprendre une autre morale ? On s'apprivoise aisément avec ce qui plaît, quelque danger qui s'y trouve ; la douceur du poison en fait oublier les funestes effets. On ne voit plus rien de fort honteux dans les passions, dès qu'elles ont été déguisées sur le théâtre, et em-

bellies par l'art ; et à force d'admirer et d'applaudir ; on y apprend à ne rougir de rien. Mais ces éternels admirateurs du théâtre ne savent que trop combien ils y ont appris, et toujours à leurs propres dépens. En sort-on avec une conscience plus délicate ? y apprend-on à être plus modeste, plus réservé, plus en garde contre les passions ? en rapporte-t-on des idées plus pures, des façons de parler moins libres, des manieres d'agir plus chrétiennes ? et au sortir des spectacles, reste-t-il beaucoup de goût pour la dévotion ? Peut-on disconvenir que cette licence effrénée du siecle, que cette affreuse corruption des mœurs, que ce dégoût de la piété si universel dans le monde, que cette indifférence, pour ne pas dire ce mépris de la Religion, qui aujourd'hui n'est presque réduite qu'aux seules bienséances parmi les mondains, ne soient un des fruits les plus naturels et les plus ordinaires des spectacles profanes ? Et certainement, à moins qu'on ne veuille étouffer jusqu'aux premiers principes du bon sens et de la Religion, par quel artifice peut-on accorder l'Evangile avec les spectacles.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matth. Ch. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cælorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cælorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache ; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand

unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION,

De la lecture spirituelle.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que par l'oraison, nous parlons à Dieu ; et par la lecture spirituelle, c'est Dieu qui nous parle, et qui nous dit ce que nous lisons. C'est par les livres de piété qu'il nous instruit, qu'il nous déclare ce qu'il demande de nous ; qu'il nous découvre les ruses les plus subtiles de l'ennemi, et qu'il nous apprend à les éviter, ou à les vaincre. C'est par ces lectures salutaires,

qu'il nous découvre les maladies les plus cachées de l'ame, et nous apprend en même temps les remedes efficaces pour les guérir. C'est par ces pieuses lectures que l'Esprit-Saint parle au cœur, qu'il nous découvre nos imperfections, qu'il nous développe tous les mysteres d'iniquité de l'amour-propre. Nous y apprenons le prix, le mérite et les douceurs de la vertu, les effets funestes du péché, les voies de Dieu, et l'art d'arriver à une sainteté parfaite. C'est proprement par la lecture spirituelle que nous apprenons la science des Saints. Ces livres de piété, dit saint Augustin, sont comme des lettres qui nous viennent de notre céleste Patrie. Lisons-les donc avec le même empressement qu'auroit un homme qui recevroit des lettres de son pays, dont il seroit éloigné depuis très-long-temps. Lisons-les, pour voir ce qu'elles nous disent de nos peres, de nos freres, de nos amis qui y sont; quelle fortune ils ont faite; ce qui fait le sujet de leur joie; par quelle voie ils sont arrivés à cet état heureux; ce qu'ils pensent de nous; quelle idée ils ont des joies, des biens, des honneurs, des adversités de cette vie. Enfin lisons-les, pour voir ce qu'elles nous racontent d'un lieu où nous désirons tous si passionnément d'aller. Les livres de piété sont comme un miroir qu'il faut que nous mettions devant les yeux de notre ame pour y voir notre intérieur, et où il nous est aisé d'en connoître toutes les taches, et tout ce qu'il y a de défectueux. Comprenez de quel secours est pour le salut une lecture spirituelle bien faite.

SECOND POINT.

Considérez de quel fruit peut être la lecture de la vie des Saints, par exemple, si elle est faite avec un cœur docile, un motif pur, avec un vrai désir d'en profiter. Tantôt elle nous ra-

conte les faits admirables des Saints, afin de nous exciter à les imiter, et afin que la vue de leurs combats, de leurs victoires, de leurs triomphes, confonde notre lâcheté, soutienne notre courage. Tantôt elle nous parle de leurs tentations, de leurs imperfections, de leurs chutes mêmes, pour ranimer notre confiance en Dieu, réveiller notre espérance, notre foi, et notre zele. On y voit des personnes comme nous, sujettes aux mêmes passions, attaquées par les mêmes ennemis, et qui avoient les mêmes obstacles, dans la même condition, dans le même état, du même sexe et du même âge, qui plus généreuses, plus fidelles, plus déterminées que nous, ont surmonté, avec la grace du Seigneur, et avec le secours des mêmes armes que nous avons, ces obstacles, ont vaincu ces ennemis, ont dompté leurs passions, mortifié leurs sens, pratiqué la vertu, et sont arrivées enfin à une vertu sublime. Et pourquoi ne pourrai-je pas faire moi-même ce que ceux-ci et celles-là ont fait? ai-je moins d'intérêt de faire mon salut qu'elles? comment peut-on lire ces grands modeles de sang froid, et sans profit? Les livres de piété sont le précis, et comme le suc de l'Ecriture Sainte; c'est une nourriture toute mâchée, et préparée pour chacun en particulier. Mon Dieu, qu'on connoît peu le mérite et les avantages de la lecture spirituelle! combien de Saints Dieu n'a-t-il pas faits par cette voie?

Je sens, Seigneur, la perte immense que j'ai faite, en négligeant un moyen si aisé et si propre pour devenir vertueux. Faites, ô mon Dieu, que désormais un secours si puissant, dont je veux bien me servir, ne me soit pas inutile.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua, super mel ori meo. Psal. 118.

Je trouverai désormais plus de plaisir à lire vos instructions, Seigneur, qu'à goûter le miel le plus doux.

In meditatione mea exardescet ignis. Psal. 38.

J'espere, ô mon Dieu, que les réflexions que je ferai en lisant les livres de piété, embraseront mon cœur du feu de votre amour.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus utile que la lecture spirituelle; mais pour en tirer du profit, il faut la faire non pas à la hâte, comme qui liroit quelque chose pour le simple divertissement de l'esprit, mais à loisir, et avec une extrême application. Les pluies d'orages ne sont jamais utiles, il n'y a que les pluies douces et continues qui rendent la terre fertile. Lisez avec réflexion : quand quelque chose vous frappe, relisez-la plus d'une fois. La réflexion doit toujours accompagner la lecture. En lisant, ne cherchez pas tant à apprendre les choses de Dieu, qu'à les goûter. Lisez peu, mais lisez bien, c'est-à-dire, que vous entriez bien dans le sens de ce que le Saint-Esprit vous dit par cette lecture. Ne faites pas une étude de votre lecture, mais regardez-la comme une leçon que Dieu vous fait.

2.° Ayez un temps réglé chaque jour pour faire votre lecture spirituelle, et ne vous en dispensez jamais. Elevez votre esprit à Dieu, pour demander ses lumieres, en commençant votre lecture; et finissez-la par ces paroles : *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis.* Rendez efficaces, Seigneur, les bons sentimens que vous venez de

m'inspirer. Lisez tous les jours un chapitre du livre de l'Imitation de Jesus-Christ. L'introduction à la vie Dévote, par S. François de Sales; le Guide des Pécheurs, par Grenade; la connoissance et l'amour de N. S. J. C. par S. Jure; la Pratique de la perfection Chrétienne, par le Pere Rodriguez, etc. sont des livres excellens: sachez de votre Directeur ceux qui vous conviennent, et n'en lisez point sans son agrément.

DIXIEME JOUR.

SAINTE EULALIE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE EULALIE n'est pas moins célebre en Espagne que sainte Léocadie. Son ardeur pour le martyre, son courage héroïque dans les combats pour la foi, sa magnanimité dans les plus horribles tourmens, son triomphe, sont autant de prodiges; et l'on n'a peut être rien vu dans l'Eglise qui montre plus visiblement le pouvoir de la grace, ni rien peut-être qui fasse plus d'honneur à la Religion. Cette jeune Héroïne Chrétienne, sortie d'une noble et ancienne famille d'Espagne, étoit née à Méride, Ville célebre de la Lusitanie, qui dans les départemens postérieurs a été adjugée avec tout son territoire à la Nouvelle Castille en Estramadoure, et non au Portugal, quoique sa Métropole Ecclésiastique ait été transportée à Compostelle en Galice. Elle vint au monde sur la fin du troisieme siecle, ou vers le commencement du quatrieme: Dieu ayant voulu donner l'exemple le plus éclatant de la constance, et de la générosité chrétienne dans le temps de la plus horrible persécution contre les Chrétiens.

Ses parens étoient Chrétiens, et leur probité

les distinguoit encore plus que leur noblesse; aussi eurent-ils soin de l'élever dans les principes de la Religion, et dans les sentimens les plus parfaits de la piété Chrétienne; et elle fit assez paroître dès l'enfance qu'elle étoit destinée pour le Ciel. On ne vit peut-être jamais un naturel plus heureux, un esprit plus pliant, plus docile, un cœur plus noble, et des inclinations plus chrétiennes dès le berceau. Elle se fit distinguer particuliérement par sa douceur, par la gravité de ses mœurs, par sa pudeur et par sa modestie. On ne vit presque jamais rien de puérile dans la jeune Eulalie. Elle eut dès sa premiere enfance du dégoût pour tous les jeux, les vains ajustemens, les petits plaisirs que les enfans recherchent avec impétuosité, et dont ils se repaissent avec avidité dans ce premier âge; les années qui suivirent furent encore plus saintes; et elle n'eut pas plutôt connu le prix et le mérite de la virginité, qu'elle fit vœu à Dieu de n'avoir jamais que Jesus-Christ pour Epoux.

On peut dire que le désir du martyre fut toujours sa belle passion. Le plus grand de tous ses plaisirs c'étoit d'entendre raconter les combats des Martyrs, et leurs triomphes. Elle eût passé tout le jour à lire leurs actes; et lorsqu'elle entendoit parler des merveilles des Confesseurs de J. C. ou des Vierges chrétiennes, elle demandoit d'abord s'ils avoient été Martyrs. On lui avoit donné pour compagne une jeune fille nommée Julie à peu près de même âge, et qui avoit les mêmes inclinations. Leurs jeunes entretiens rouloient d'ordinaire tous sur la gloire et le bonheur du Martyre; et toutes leurs petites disputes étoient touchant l'ambition que chacune avoit de mourir pour la foi.

Eulalie faisoit tous les jours de nouveaux progrès dans les voies du Seigneur, lorsqu'arriva la cruelle persécution excitée contre l'Eglise par les

Empereurs Dioclétien et Maximien Hercule. On en publia l'Edit dans Méride, qui étoit encore alors la Capitale de toute la Lusitanie ; et l'ordre portoit que tous les peuples, sans exception d'âge, de sexe, ni de profession, sacrifiassent, ou offrissent de l'encens aux dieux de l'Empire, c'est-à-dire, aux Démons et à leurs idoles. La jeune Eulalie prit cette publication pour le signal du combat où elle étoit appelée pour faire preuve de sa foi ; et quoiqu'elle n'eût alors encore que douze ans, elle se sentit brûler d'une ardeur toute extraordinaire pour le Martyre. Sa mere s'en apperçut ; elle n'ignoroit pas son ardeur pour le Martyre, dont sa fille l'avoit souvent entretenue ; mais la tendresse de mere disputant la jeune victime à son zele pour la Religion, elle tâchoit de tempérer l'ardeur qu'elle admiroit dans Eulalie ; elle lui faisoit des portraits vifs, mais affreux, des tourmens horribles qu'on préparoit aux Confesseurs de J. C. ; elle lui représentoit l'inhumanité et la barbarie des bourreaux ; elle lui décrivoit les différens genres de supplices qu'on avoit inventés pour tourmenter les Chrétiens ; et elle exagéroit pathétiquement la foiblesse de plusieurs, et leur déplorable chute. Eulalie écoutoit d'un air tranquille tout ce que sa chere mere lui disoit, et ses réponses faisoient assez voir combien elle en étoit peu effrayée. Sa mere voyant le peu d'impression que faisoient sur ce cœur généreux les images affreuses qu'elle venoit de lui faire pour modérer ses ardens désirs, craignit que ce grand zele ne la portât à quelqu'extrémité ; elle résolut de l'éloigner des occasions ; et apprenant que le Lieutenant de Dacien nommé Calpurnien étoit arrivé dans Méride, elle prit le parti de mener Eulalie dans une maison qu'elle avoit à la campagne à quelques lieuès de la Ville, et de l'y tenir cachée pour modérer son ardeur, et l'empêcher de se

produire elle-même à ses persécuteurs. Mais la Sainte, animée de l'esprit de Dieu, et prévenue d'une grace toute extraordinaire, rendit toutes ses précautions inutiles.

Calpurnien voulant faire sa cour aux Empereurs, et au Tyran Dacien, Gouverneur de tout le Portugal et de l'Espagne, crut qu'il falloit signaler sa Préfecture par un coup d'éclat, et effrayer d'abord les Chrétiens, dont il avoit ordre d'exterminer le nom et la Religion, en employant pour cela tous les artifices. Voulant donc être informé d'abord de tous ceux qui faisoient profession du Christianisme, il fit publier un jour de Fête pour les Païens, où il ordonna que tous les habitans assistassent au sacrifice solemnel qu'il vouloit faire aux dieux de l'Empire. Cet ordre ayant été publié dans la Ville et à la Campagne, les parens d'Eulalie en furent alarmés, et l'observant de plus près, redoublerent leur vigilance et leurs soins pour la tenir cachée. Mais que peuvent toutes les industries humaines contre l'Esprit de Dieu ! La jeune Eulalie n'eut pas plutôt oui parler de l'ordre et de l'Edit du Préfet, qu'elle chercha tous les moyens d'éluder la vigilance de sa mere. Elle résolut de se dérober à ses soins ; et en ayant fait confidence à sa chere compagne Julie, elles prirent la résolution de s'échapper secrétement la nuit, et de se rendre à la Ville, où elle ne doutoit point de trouver sûrement le Martyre. Toutes leurs secretes mesures étant prises, elles sortent le soir ; et sans autre guide que l'Esprit de Dieu, sans autre secours que l'ardeur de leur zele, elles se mettent toutes deux en chemin, à pied, marchant avec précipitation vers la Ville. Comme la jeune Eulalie marchoit avec une ardeur extraordinaire, et devançoit toujours sa jeune Compagne : Vous avez beau faire, lui dit Julie, allez si vîte qu'il vous plaira, j'ai un pressentiment que je mourrai la premiere.

Ces deux jeunes Héroïnes Chrétiennes marcherent toute la nuit par des chemins détournés si remplis de ronces et de cailloux, que la jeune Eulalie en eut les pieds tout déchirés. Elle ne s'en rebuta pas plus que de l'horreur des ténebres de la nuit; et rien n'empêcha qu'après avoir marché ainsi plusieurs lieues, elle n'arrivât le matin à la Ville. Elle se rendit d'abord avec Julie au Palais du Préfet; et dès l'ouverture de l'Audience elle alla se présenter hardiment au Tribunal du Juge. Dès que Calpurnien parut, Eulalie se laissant aller au mouvement de l'esprit qui lui avoit fait faire ces premieres démarches, lui reprocha hardiment l'impiété du culte que lui et les autres Idolâtres rendoient au démon, en offrant de l'encens aux Idoles de bois et de pierre. Le Juge surpris de voir la hardiesse d'une si jeune fille qui paroissoit assez à son air et à ses manieres, être fille de qualité, lui demande qui elle est, et ce qui la fait parler avec tant de hardiesse? Je suis Chrétienne, répond Eulalie, et le vrai Dieu seul tout-puissant et éternel que j'adore, m'inspire l'horreur que j'ai de votre impiété. Mais, ma fille, repart Calpurnien, savez-vous à qui vous parlez, et devant qui vous êtes? Oui, reprend Eulalie, je sais que j'ai l'honneur de parler au Lieutenant du Gouverneur, et c'est pour cela que je prends la liberté de lui représenter l'impiété qu'il commet de vouloir obliger les Chrétiens de sacrifier à des dieux de bois et de pierre. Calpurnien touché encore de quelque compassion pour une fille si jeune, tâcha de la gagner, tantôt par des promesses, tantôt par des menaces; mais voyant que tout étoit inutile, et qu'elle persistoit toujours à dire qu'elle étoit Chrétienne, et qu'elle ne souhaitoit rien tant que de donner son sang et sa vie pour Jesus-Christ, le Tyran commanda à deux bourreaux de la saisir, et de lui faire souffrir toutes les tortures, et tous les tourmens destinés pour les plus grands crimes.

On commença par décharger sur ce corps tendre et délicat une grêle de coups avec des fouets armés de plomb qui en eurent bientôt fait une plaie totale. Le sang ruisselant de tous côtés, on versa sur les plaies de l'huile bouillante. Le courage et la joie avec laquelle elle soutint ces premieres épreuves, firent aisément juger que celui pour la cause duquel elle souffroit, lui communiquoit des forces surnaturelles. On en fut convaincu, lorsque de ce tourment on eut passé à d'autres supplices, et qu'on lui eut appliqué les torches ardentes sur les côtés et sur l'estomac. Ce n'étoit de sa part que bénédictions, que louanges, et qu'actions de graces à Dieu. Sa constance au milieu de si cruels supplices irrita encore l'inhumanité du Juge et des bourreaux, et après lui avoir disloqué tous les membres par une cruelle torture, on lui déchira tout le corps jusqu'aux os, avec des ongles de fer très-pointus. Durant cet horrible tourment la Sainte ne cessoit point de rendre graces à J. C. de ce qu'il lui donnoit quelque part à ses souffrances : elle avoit eu jusques-là les yeux élevés vers le Ciel. Ici regardant tout son corps déchiré, et comme gravé au burin par ces pointes de fer, qui n'avoient point laissé de place sur ce corps sans plaie : Voilà des caracteres, mon Sauveur, s'écria-t-elle, qui me font un précis de votre passion, et qui disent que je suis à présent votre épouse ; achevez par votre miséricorde de rendre mon ame moins indigne d'un tel Epoux. Les bourreaux voyant que rien ne pouvoit ni altérer sa joie et sa tranquillité, ni affoiblir sa constance, prirent la barbare résolution de la brûler toute vive : ils allumerent un grand feu autour d'elle. La flamme prit d'abord aux cheveux qui étoient épars sur son cou et sur ses épaules. Le Poëte Prudens, qui vivoit à la fin du même siecle, et qui décrit en vers son Martyre, dit que cette généreuse Vierge avoit un si grand désir de

mourir pour J. C. qu'elle tint toujours la bouche ouverte; de sorte que la flamme l'étouffa, consommant ainsi son glorieux Martyre le dixieme de Décembre, vers le commencement du quatrieme siecle. Le même Historien ajoute qu'au moment qu'elle expira, on vit sortir de sa bouche une colombe d'une blancheur éblouissante qui fut vue de tout le monde, et qui prit l'essor vers le Ciel. Les bourreaux et les soldats Païens qui assistoient à l'exécution, furent aussi les spectateurs de ce prodige, et personne ne douta que ce ne fût le symbole de l'ame de la bienheureuse Martyre, qui alloit recevoir dans le Ciel la couronne due à son innocence et à ses combats. Lorsque les flammes furent éteintes, le corps se trouva tout entier, n'ayant point été endommagé par le feu. D'abord il tomba une abondance de neige qui le couvrit, et donna le moyen aux Chrétiens de l'enterrer près du lieu de son Martyre. Dès que la paix fut donnée à l'Eglise, quelques années après, par le grand Constantin, on bâtit une magnifique Eglise sur son tombeau que Dieu rendit glorieux par un nombre prodigieux de miracles. Saint Grégoire de Tours dit que de son temps l'on voyoit trois arbres devant l'Autel sous lequel reposoient ses reliques, et que ces arbres produisoient, le jour de sa Fête, au milieu du mois de Décembre, des fleurs d'une odeur merveilleuse qui guérissoient plusieurs malades. On assure que le corps de la Sainte fut transporté de Méride à Oviede dans le huitieme siecle, pour le garantir des insultes des Sarrasins, où il se conserve dans l'Eglise Cathédrale dans une magnifique Chapelle dédiée sous son nom.

Sainte Julie, sa chere compagne, ayant été arrêtée comme Chrétienne, durant les tourmens qu'on faisoit souffrir à sainte Eulalie, fut condamnée à avoir la tête coupée, ce qui fut exécuté sur le champ. Sa mort vérifia sa prédiction, car

elle mourut avant que notre Sainte eût consommé son martyre.

La Messe en l'honneur de cette Sainte est propre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui infirma mundi eligis, ut fortia quæque confunda: da nobis in festivitate sanctæ Virginis et Martyris tuæ Eulaliæ congruâ devotione gaudere; ut et potentiam tuam in ejus passione laudemus, et promissum nobis percipiamus auxilium. Per Dominum, etc.

DIEU tout-puissant et éternel, qui choisissez ce qu'il y a de plus foible dans le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort: faites que nous célébrions la fête de sainte Eulalie, Vierge et Martyre, avec une joie et une dévotion particuliere; afin que nous louions votre puissance dans sa passion, et que nous expérimentions le secours que vous avez bien voulu nous promettre. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10.

FRATRES: Qui immolant Gentes, dæmoniis immolant, et non Deo. Nolo autem vos socios fieri dæmoniorum: non potestis calicem Domini bibere, et calicem dæmoniorum: Non potestis mensæ Domini participes esse, et mensæ dæmoniorum. An æmulamur Dominum! Numquid fortiores illo sumus! Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.

MES Freres: Ce que les Gentils immolent, c'est aux Démons qu'ils l'immolent, et non pas à Dieu. Or, je ne veux pas que vous ayez rien de commun avec les Démons. Vous ne pouvez pas boire à la coupe du Seigneur, et à la coupe des Démons. Vous ne pouvez pas avoir part à la table du Seigneur, et à la table des Démons. Prétendons-nous donner de la jalousie au Seigneur! Est-ce

Omnia mihi licent, sed non omnia ædificant. que nous sommes plus forts que lui ! Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient. Tout m'est permis, mais tout n'édifie pas.

Quelques-uns des Chrétiens de Corinthe croyoient qu'ils pouvoient se trouver aux spectacles profanes, pourvu qu'ils se trouvassent aux assemblées des Fidelles en leur temps. Saint Paul se récrie fort contre ce désordre dans tout ce Chapitre.

RÉFLEXIONS.

Ce que les Gentils immolent, c'est aux démons qu'ils l'immolent, et non pas à Dieu. Ce fut superstition dans le Païen de manger les viandes immolées à de vaines Idoles ; ce fut piété dans les Juifs de manger des victimes offertes au Seigneur : mais dans le Chrétien, c'est l'acte le plus saint et le plus grand de la Religion de manger l'Hostie vivante immolée sur nos Autels. Ah ! puisqu'un Dieu en s'offrant en sacrifice pour honorer son Pere, veut bien se donner pour être la nourriture de son peuple, doit-on, peut-on assister jamais à ce sacrifice, sans désirer au moins de manger de la victime ? Mystere d'amour d'un Dieu, qui aime en Dieu, que vous êtes incompréhensible ! Mais l'incompréhensibilité n'est pas dans ce miracle d'amour, la toute-puissance d'un Dieu, l'amour infini d'un Dieu qui aime en Dieu ; tout cela fait taire ma raison trop foible et trop limitée, pour oser se mesurer à une puissance infinie, et je comprends du moins que je ne dois pas pouvoir comprendre ce que Dieu peut. Mais ce qui passe ma raison, ce qui révolte tout esprit raisonnable, c'est que croyant véritablement que Dieu a fait en ma faveur ce prodige, je ne sois que médiocrement affamé de cette divine nourriture, que j'en sois même dégoûté : voilà un mystere d'iniquité incompréhensible. *Vous ne pouvez pas*, dit l'Apôtre,

avoir part à la table du Seigneur, et à la table des démons; participer au sacrifice du Corps et du Sang de JESUS-CHRIST, *et assister ensuite aux assemblées mondaines, où l'on sacrifie au démon de l'intempérance et de l'impureté; aller dans nos Temples y manger l'Agneau sans tache, et n'en sortir que pour se soûler des viandes de l'Egypte.* C'est passer en effet de la table du Seigneur à la table des démons. Qu'un Chrétien eût seulement goûté de la viande immolée aux Idoles, c'étoit avoir apostasié, et l'Eglise a toujours retranché de son sein ces scandaleux Apostats. Que devons-nous penser de ceux qui, après avoir participé le matin à la table du Seigneur, se trouvent le soir au festin, pour ainsi dire, que le démon prépare à ses partisans, dans les spectacles et dans les assemblées profanes? Mon Dieu! que ces contradictions de conduite et de croyance révoltent! Choisissez, Chrétiens, où des délices qu'on goûte à la table du Seigneur, ou de celles qu'on espere goûter à la table du démon. Mais peut-on balancer entre un ami tendre qui nous prépare un festin pour nous témoigner son amour, et un ami cruel qui ne nous invite que pour nous empoisonner? Ah! craignez la fausse douceur de la coupe qu'il présente; c'est une amorce pour vous faire avaler le poison qui doit vous enivrer et vous causer la mort. Quand après avoir goûté les douceurs du service de Dieu, et les délices de sa table, nous donnons l'indigne préférence au monde et au démon, il semble que nous voulions, pour ainsi dire, donner de la jalousie à notre Dieu, et provoquer sa colere par un mépris si outrageant de ses bontés: *An æmulamur Dominum!* Voilà ce qui fait sentir la malice et le danger des péchés de rechûtes. Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient. Tout m'est permis, mais tout n'édifie pas. Quand on ne se refuse rien de ce que l'on se croit permis, on n'est pas éloigné de s'accorder

s'accorder quelque chose au-delà de la loi ; la charité étant l'esprit de la loi, elle doit souvent l'expliquer et l'entendre, selon que l'utilité et l'édification du prochain l'exigent.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit regnum cælorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dùm autem irent emere, venit sponsus : et quæ parata erant,

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des cieux est semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva ; et celles

intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

Qu'on ne trouve de vraie liberté qu'au service de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien les hommes se trompent grossiérement de chercher la liberté en s'éloignant du service de Dieu. Ignorent-ils que quand on n'est pas à Dieu, on n'est jamais à un seul maître ? On n'est pas à Dieu : on est au monde qui a ses lois, on est à son amour-propre qui a ses maximes, on est à ses passions qui ont des inclinations très-différentes. On n'est plus au service de Dieu : on est sous l'esclavage de mille tyrans qui ne laissent pas un moment de repos. Nos passions et celles des autres s'accordent toutes pour nous tourmenter. Que n'a-t-on pas à souffrir de la multitude des concurrens, de la malice des envieux, de la mauvaise foi de ces ames intéressées, de ces ames vénales qui ne cherchent que leurs intérêts dans toutes ces flatteuses marques d'une fausse amitié qu'ils vous donnent. On n'est pas véritablement à Dieu : on est donc à cent Maîtres qui ne s'accordent point entr'eux, parce qu'ils ont chacun des intérêts différens, et des vues opposées; et l'on se trouve dans la fatale nécessité de n'en contenter jamais aucun, que l'on

ne soit puni de tous les autres : est-ce là jouir d'une grande liberté ? Eh ! bon Dieu, où est-ce qu'on trouve cette liberté si douce, si consolante, si tranquille des enfans de Dieu ? Hors de votre service, quelle plus gênante servitude, quelle plus odieuse sujétion ! quelle contrainte plus servile que celle où l'on vit dans le monde ! Il faut y supporter les uns, y ménager les autres, y dépendre de tous. Et au contraire au service de Dieu, quelle douceur de ne dépendre plus de tant de sortes de personnes, et de n'avoir à contenter que Jesus-Christ ! Quel avantage, par exemple, dans l'état Religieux ! et l'on peut dire à-peu-près la même chose de tous ceux qui aiment Dieu, et qui font profession d'être à son service. Quel avantage, de n'être plus obligé de ménager les petits et les grands, de pouvoir se passer des services des uns, de la faveur des autres, et pour ainsi dire de la bienveillance de tous ! On peut dire sans exagérer, que s'il y avoit à souffrir au service de Dieu tout ce qu'on est indispensablement obligé de souffrir au service du monde, on ne sait pas si le Seigneur trouveroit un grand nombre de serviteurs. Et certainement où pourroit-on trouver tant de gênes, tant de contraintes, tant de ménagemens à garder, tant de déboires à dissimuler, tant de dissimulations à essuyer, tant de souplesses, tant de bassesses à faire que dans le monde, quand on n'est animé que de son esprit, quand on s'est assujetti à toutes ses lois, quand on s'est fait esclave de ses maximes ? Et ce tyran trouve des serviteurs, et ce maître dur et barbare a des partisans ! et tandis qu'on trouve le joug du Seigneur amer et trop pesant, on s'assujettit à pure perte à toutes les lois tyranniques du monde !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a nulle part dans le monde, où puisse se trouver cette liberté dont se flattent les

mondains en s'éloignant de Dieu. Elle ne se trouve pas à la Cour, ni chez les Grands, on n'est nulle part plus gêné, plus contraint, plus à l'étroit, plus en servitude. Elle n'est pas dans les emplois les plus éclatans, ni dans les charges : il n'est rien de plus assujettissant ; on est responsable de ses actions à tout le monde. On n'est pas à soi, on est au public, qui prétend qu'on lui doit encore son temps et ses veilles. Elle n'est pas, cette liberté, dans la vie particuliere : quel tas d'affaires toutes plus fatiguantes, quelle servitude une famille, un domestique n'impose-t-il point ! Le monde est une assemblée d'esclaves qui ne se consolent de leur esclavage que par la généralité de la condition, et par le long usage qu'ils ont du service. O enfans du siecle, que vous faites pitié, de vous vanter d'une liberté que vous n'avez point, et qu'on ne sauroit trouver dans le monde ! Criez tant qu'il vous plaira à la liberté ; faites parade d'une qualité qui ne vous convient pas plus, qu'à un Comédien le nom et la qualité de Roi ou de Prince. Il n'est point de vraie liberté que la liberté des enfans de Dieu. *Quand on est uni à Dieu, on possede son Esprit, et la liberté est toujours où est l'Esprit de Dieu.* Dieu se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent, dit le Prophete. Il est vrai qu'il y a des lois à garder au service de Dieu ; mais qui ne sait que ces lois sont plus douces et plus délicieuses que le miel le plus exquis, et que la paix, la tranquillité accompagnent toujours ce doux service ? La vie des serviteurs de Dieu est réglée, unie, paisible ; mais c'est justement dans cette regle, dans cette uniformité de conduite, qu'on trouve une véritable liberté. Rien n'est plus inquiétant qu'une vie sans ordre. Jugeons de la douceur de la vie des gens de bien, par la joie inaltérable qui fait un des plus beaux traits de leur portrait ; jugeons-en par cette égalité d'humeur qui montre combien une ame

est contente ; tandis que ceux qui sont au service du monde, vivent dans le tumulte, dans le trouble, et n'ont pas même la liberté de se plaindre de leurs chagrins.

O que je connois bien, Seigneur, la différence qu'il y a des serviteurs du monde, de ceux qui sont à votre service! faites par votre grace que je mette à profit la connoissance que j'en ai.

Aspirations dévotes durant le jour.

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Psal. 83.

O qu'un jour passé au service de Dieu est bien plus doux, que mille passés au service du monde?

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te! Psal. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QU'ON vante tant qu'on voudra les fades et superficielles douceurs du monde, qu'on se flatte d'une liberté dont on ne jouit point; il n'y a et il ne peut y avoir de vraie liberté, qu'au service de Dieu. Goûtez cette consolante vérité, en servant Dieu avec une fidélité à l'épreuve de tous les faux raisonnemens du monde. Ne regardez jamais comme une gêne, comme une servitude, l'exacte ponctualité au service de Dieu, et l'observation scrupuleuse de vos pratiques de piété et de vos regles. Dites hardiment à tous ceux qui parlant le jargon du monde, disent que les gens de bien sont trop gênés; dites-leur que les mondains sont plus esclaves, et gémissent plus sous la tyrannie pendant huit jours, que les serviteurs de Dieu ne

sont gênés pendant toute leur vie. Voulez-vous ne pas sentir l'assujettissement, soyez tous les jours plus exact et plus régulier.

2.° Faites-vous une loi, et prenez la résolution de ne manquer jamais aux plus petits devoirs de votre état, ni à la moindre regle, et d'observer avec ponctualité toutes vos pratiques de dévotion: prieres ordinaires, usage fréquent des Sacrémens, tous les jours la sainte Messe, lecture spirituelle, visites réglées chaque jour du saint Sacrement, retraites d'un jour chaque mois, retraites annuelles. Plus vous serez fidelle à observer ces petites pratiques de piété, plus vous goûterez la douceur de la liberté des enfans de Dieu, plus vous expérimenterez le plaisir qu'il y a de servir un tel Maître. Rendez tous les jours plus religieuse et plus exacte votre fidélité.

ONZIEME JOUR.

SAINT DAMASE, PAPE.

SAINT DAMASE étoit Espagnol de naissance : il vint au monde vers l'an 304. Son pere nommé Antoine, étant venu s'établir à Rome, y amena sa famille, qui consistoit en deux enfans, Damase et sa sœur Irene plus jeune que lui. Son pere étant veuf, entra dans le Clergé, fut ordonné Lecteur; et comme c'étoit un homme d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, et instruit dans les Lettres sacrées, il fut fait Diacre, et enfin Prêtre de l'Eglise Romaine, attaché au titre de Saint-Laurent, l'une des Paroisses de la Ville. Notre Saint fut élevé avec grand soin auprès de son pere, qui trouvant dans Damase un esprit excellent, et un cœur né pour la piété, n'oublia rien pour lui donner une belle éducation, et pour

le faire instruire dans toutes les sciences. Damase aimoit l'étude, et il n'avoit pas moins de penchant pour la piété; aussi fit-il de merveilleux progrès dans la vertu et dans les sciences. La pureté de ses mœurs et son rare savoir le firent estimer. Il fut admis dans le Clergé, et il en devint bientôt l'admiration et l'exemple. Il servoit dans la même Eglise que son pere, et toute sa conduite y fut d'une si grande édification, comme le témoigne Saint Jérôme, qu'on le proposoit par-tout comme un parfait modele. Il étoit Diacre de l'Eglise Romaine, lorsqu'en 355 le Pape Libere fut chassé de son Siege par l'Empereur Constance, pour la défense de la foi et de l'innocence de saint Athanase. Quelque puissans que fussent les Ariens, et quelque danger qu'il y eût pour tous ceux qui se déclaroient pour le Pape, le jour même qu'on l'enleva pour le conduire au lieu de son exil, Damase s'engagea par un serment solemnel devant le peuple, avec tout le reste du Clergé, à ne recevoir jamais d'autre Pape, tant que Libere seroit en vie. Il eut même le courage de l'accompagner dans son exil, et il demeura pendant quelque temps avec lui, à Beréo en Thrace, où il fut toute sa consolation. Etant revenu à Rome, il eut beaucoup à souffrir des Ariens, qui y avoient un fort parti; et malgré leurs menaces et leurs sollicitations, il demeura toujours fidellement attaché à la Communion de Libere. Ce Pape étant revenu du lieu de son bannissement, se servit des conseils et de l'habileté de notre Saint dans toutes les affaires épineuses de l'Eglise.

Le Pape Libere étant mort l'an 366, on ne trouva point de sujet plus digne que Damase, pour remplir le Saint-Siege. Il fut élu par la plus grande et la plus saine partie du Clergé Romain; il étoit âgé de 62 ans, et malgré sa résistance il fut ordonné solemnellement dans la Basilique de

Lucine, qui étoit son titre. Tous les gens de bien témoignerent leur joie, et remercierent Dieu de leur avoir donné un si digne Pasteur, et si propre par sa sainteté et par son savoir, à dompter les ennemis de l'Eglise. Quelques-uns parmi le peuple et parmi le Clergé, dont les mœurs étoient aussi corrompues que l'esprit, ne s'accommoderent pas de ce choix. Un des principaux Diacres de l'Eglise Romaine, nommé Ursicin, plein d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir qu'on lui eût préféré Damase, assembla une troupe de séditieux et de gens de néant dans une Eglise de Rome, et ayant corrompu Paul Evêque de Tivoli, homme grossier et ignorant, l'obligea de l'ordonner Evêque de Rome. Quelque irréguliere, quelque indigne que fût cette Ordination, l'Antipape ne laissa point de se former un parti. On en vint bientôt à une sédition : il y eut cent trente-sept personnes tuées dans le tumulte, sans que le saint Pape y eût aucune part, s'offrant de tout son cœur à se démettre du Pontificat, pour appaiser ces troubles. Mais Juvence Préfet de Rome envoya en exil Ursicin avec les Diacres Amance et Loup, ses principaux fauteurs ; et saint Damase fut tranquille dans son Siege. Mais le calme ne fut pas long.

Les partisans de l'Antipape ne cessoient d'importuner l'Empereur Valentinien, pour obtenir le rappel de ce Schismatique. Ce Prince trop facile y consentit ; mais Ursicin ne fut pas plutôt arrivé à Rome, qu'il commença à brouiller plus que jamais ; ce qui obligea l'Empereur à l'envoyer en exil deux mois après dans les Gaules, avec tous ses adhérens ; et par leur bannissement, la paix fut rendue à l'Etat et à l'Eglise.

Quoique la sévérité de la discipline Ecclésiastique, que le saint Pape faisoit garder dans l'Eglise, eût donné occasion au schisme, il ne

relâcha rien de sa juste rigidité, sur-tout touchant la défense qu'il avoit faite à tous les Ecclésiastiques et Religieux, d'aller dans les maisons des veuves et dans celles des filles orphelines, et de recevoir aucun présent des femmes dont ils avoient la direction. L'Empereur avoit autorisé cette défense par un Edit, et le saint Pape étoit très-attentif à le faire observer sans dispense.

Ce fut vers ce temps-là, c'est-à-dire, l'an 369 ou 370, que saint Damase assembla dans Rome un Concile de beaucoup d'Evêques, pour travailler à relever ceux qui étoient tombés dans l'Arianisme en Occident et en Orient. Ursace de Singidon et Valens de Murse, deux Evêques d'Illyrie, hérétiques déclarés, furent condamnés dans le Concile. Le Pape en écrivit à saint Athanase le fléau des Ariens, et l'objet de leur haine et de leurs inquiétudes. Le saint Patriarche assembla un Concile à Alexandrie de 90 Evêques, et remercia le saint Pape, au nom de tous, de son zele et de sa sollicitude pastorale; lui témoignant qu'ils espéroient qu'il traiteroit Auxence Evêque Arien, intrus dans le siege de Milan, comme il avoit traité Valens et Ursace. Il ne fut pas trompé dans son espérance. Saint Damase assembla à Rome un second Concile de 93 Evêques de divers pays, l'an 373, où Auxence et tous ses adhérens furent condamnés et excommuniés. La foi de Nicée y fut confirmée, et tout ce qui s'étoit fait à son préjudice dans l'assemblée de Rimini, déclaré nul.

Le grand saint Athanase étant mort l'an 373, Pierre son successeur, chassé par les Ariens, vint se réfugier à Rome, où il demeura près de cinq ans auprès du saint Pape. Cependant l'Empereur Valentinien I étant mort, les partisans de l'Antipape Ursicin renouvellerent leurs troubles dans Rome. Les Lucifériens, autres Schismatiques bannis de Rome par un rescrit du feu Empereur,

ne laissoient pas que d'y brouiller, et malgré la vigilance de notre Saint, de donner bien de l'exercice à son zele. Les Donatistes y avoient leur parti; mais saint Damase, infatigable dans ses fonctions, rendoit inutiles tous les efforts des ennemis de Jesus-Christ et de la paix de son Eglise. Ce fut en ce temps-là que saint Optat Evêque de Mileve, publia son grand ouvrage contre tous ces Schismatiques; dans lequel, voulant montrer l'unité de l'Eglise par la succession continuelle des Evêques de Rome, qui est le centre de cette unité, il fait un Catalogue des Papes, qu'il commence à saint Pierre, et qu'il termine à saint Damase, *qui est*, dit-il, *aujourd'hui notre Confrere, avec qui tout le monde entretient la Communion comme nous, formée par le commerce des Lettres.*

L'an 377, le saint Pape tint un troisieme Concile à Rome, où il condamna l'Hérésiarque Apollinaire et son Disciple Timothée, qui se portoit pour Evêque d'Alexandrie, et il les déposa. Jusques-là cet Hérésiarque se vantoit faussement d'avoir la Communion du Pape saint Damase; car nul hérétique de ce temps-là, qui n'affectât de se dire uni de Communion avec le Saint-Siege. Mais le saint Pontife voulant empêcher que les séducteurs n'imposassent par-là à la simplicité des Fidelles, déclara publiquement qu'il les avoit tous retranchés de sa Communion, et par conséquent de celle du Saint-Siege. Saint Jérôme en eut tant de joie, qu'il lui écrivit en ces termes: " Comme je fais profession, Très-
,, Saint Pere, de ne point suivre d'autre Chef que
,, Jesus-Christ, je suis attaché inviolablement à
,, la Communion de Votre Sainteté, c'est-à-dire,
,, de la Chaire de Saint-Pierre. Je sais que
,, l'Eglise a été bâtie sur cette Pierre; quiconque
,, mange l'Agneau hors de cette maison, est pro-
,, fane; quiconque n'est pas dans l'Arche de

„ Noé, périt par le Déluge. Ne pouvant pas
„ toujours vous consulter, je m'attache à vos
„ confreres, comme une petite barque aux grands
„ vaisseaux. Je ne connois point Vital, je rejette
„ Melece, je veux ignorer aussi qui est Paulin.
„ Quiconque n'amasse pas avec vous, disperse
„ et dissipe; c'est-à-dire, ce qui n'est pas pour
„ Jesus-Christ, se jette dans le parti de l'Ante-
„ christ. Je vous conjure de m'autoriser par vos
„ Lettres, à ne point dire, ou à dire une ou
„ trois *Hypostases*, parce que les uns prennent
„ ces termes pour *personnes subsistantes*, les au-
„ tres pour *substance* ou *nature*; et je vous prie
„ de me marquer avec qui je dois communiquer
„ à Antioche. „

Saint Jérôme n'ayant pas encore reçu la réponse à cette Lettre, en écrivit une seconde au même saint Pape, du fond de son désert de Chalcis, où il lui dit, en lui représentant le triste état de l'Eglise d'Antioche : " Nous voyons, d'une part,
„ les Ariens appuyés de l'autorité du Prince, qui
„ les soutient; de l'autre, l'Eglise divisée en
„ trois parties, dont chacune veut m'attirer à
„ lui. Les Moines qui m'environnent me pressent
„ et me tourmentent pour me faire prendre parti.
„ Je leur crie cependant que je suis à celui qui
„ se trouvera joint à la Chaire de Pierre : *Si quis*
„ *Cathedræ Petri jungitur*, *meus est.* Melece,
„ Vital et Paulin disent qu'ils sont unis à Da-
„ mase ; je pourrois le croire si un seul le di-
„ soit; mais il y en a deux qui mentent, et
„ peut-être tous les trois : *Aut duo mentiuntur*,
„ *aut omnes.* Je vous conjure donc de marquer
„ par vos Lettres, avec qui je dois communiquer
„ en Syrie; et ne méprisez pas une ame pour
„ laquelle Jesus-Christ est mort. „

Cependant l'Antipape Ursicin, quoiqu'eloigné, ne laissoit pas de brouiller à Rome par ses Emissaires. Il gagna un Juif nommé Isaac, qui eut le

front de calomnier auprès de l'Empereur le saint Pape. La calomnie fut découverte, le Juif sévérement puni, et relégué en un coin de l'Espagne. L'Empereur Théodose voulant remettre par tout l'Empire l'uniformité de la foi de Nicée dans toute sa pureté, fit publier une loi, où il marquoit qu'il n'y auroit que ceux qui suivroient la foi enseignée par le Pape Damase qui seroient réputés Catholiques ; et que tous les autres seroient réputés comme hérétiques, et punis comme des ennemis de l'Eglise et de l'Etat. Le saint Pontife, toujours plus attentif à démasquer les hérétiques, et à les éloigner du troupeau de Jesus-Christ, tint un Concile à Aquilée l'an 381, où il condamna Pallade et Secondien, Evêques d'Jllyrie.

Outre le soin qu'apporta le saint Pape à bannir toutes les hérésies de tout le monde Chretien, il s'étudia avec le même zele et le même succès à réformer les mœurs et à retrancher les abus qui s'étoient glisés parmi les Fidelles. L'Hérésiarque Priscillien étant venu à Rome avec ses principaux disciples, pour se justifier devant lui, il refusa absolument de les voir, bien loin de les entendre. Il s'opposa avec la même vigueur au rétablissement de l'Autel de la Victoire dans le Sénat. Ce fut lui qui se chargea de la Requête des Sénateurs Chrétiens contre celle des Sénateurs Païens : il l'adressa à saint Ambroise, et elle eut tout le succès qu'on en attendoit.

Sa charité étoit universelle, et personne qui n'en sentît les effets. Ce fut pour mieux cimenter la paix qu'il avoit procurée à l'Eglise par son zele et par ses soins, qu'il assembla encore un Concile à Rome de plusieurs Provinces d'Occident et d'Orient, où se trouverent saint Ambroise de Milan, saint Valérien d'Aquilée, et saint Ascole de Thessalonique. Les Orientaux y amenerent saint Jérôme, qui plein d'estime et de vénération

pour un si grand Saint, resta auprès de lui pour lui servir de Secrétaire et l'aider à répondre aux consultations que les Conciles de diverses Eglises lui adressoient. Le saint Pape l'avoit déjà consulté en plusieurs rencontres sur diverses questions de l'Ecriture, et l'avoit déjà engagé à corriger l'ancienne Version Latine du Nouveau Testament, pour la rendre conforme au Grec ; et ce fut par son ordre qu'il fit une nouvelle Version Latine de tout l'Ancien sur l'Hébreu, et c'est cette Version de toute l'Ecriture que l'Eglise Latine a depuis adoptée pour l'usage public, et que l'on appelle Vulgate.

Ce grand Pontife étendit encore son zele sur la Discipline Ecclésiastique, par plusieurs réglemens. Il régla la Psalmodie, et fit chanter en Occident les Pseaumes de David, selon la correction des Septante, que saint Jérôme avoit faite par son ordre. Il bâtit deux Eglises dans Rome ; il orna le lieu où les Corps saints des Bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul avoient long-temps reposé, et que l'on appeloit la Platonie. Il fit bâtir un Baptistere magnifique dont le Poëte Prudence fait une si belle description, et exposa plusieurs Corps saints à la vénération publique.

Enfin, après avoir vécu quatre-vingts ans, et gouverné l'Eglise avec tant de sagesse et de sainteté dix-huit ans, il mourut de la mort des Saints le 11 de Décembre de l'an 384 ; sa mort fut suivie d'un grand nombre de miracles qui firent assez voir combien elle avoit été précieuse devant Dieu. Il fut enterré dans une des Eglises qu'il avoit fait bâtir aux Catacombes sur le chemin d'Ardée. Saint Jérôme en fait un magnifique éloge ; il l'appelle l'amateur de la chasteté, le Docteur vierge de l'Eglise vierge, homme excellent et habile dans les saintes Ecritures ; et Théodoret le représente comme un Pontife d'une

éminente sainteté, et un des plus grands et des plus saints Papes de l'Eglise.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Exaudi, Domine preces nostras : et interveniente Beato Damaso Confessore tuo atque Pontifice, indulgentiam nobis tribue placatus et pacem. Per Dominum, etc.

Seigneur, exaucez, s'il vous plaît, nos prieres; et daignez par votre bonté nous accorder par l'entremise du Bienheureux Damase votre Confesseur et Pontife, l'indulgence et la paix. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 7.

Fratres : Plures facti sunt Sacerdotes, idcircò quòd morte prohiberentur permanere. Jesus autem, eò quòd maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpetuum potest accidentes per semetipsum ad Deum : semper vivens ad interpellandum pro nobis. Talis enim decebat, ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior cælis factus : Qui non habet necessitatem quotidiè, quemadmodum Sacerdotes,

Mes Freres : Il y a eu autrefois plusieurs Prêtres, par la raison que la mort les empêchoit de subsister toujours; mais celui-ci, c'est-à-dire Jesus-Christ, subsistant pour toujours, son Sacerdoce est éternel, et de-là vient qu'il est toujours en état de sauver ceux qui par lui vont à Dieu, étant toujours vivant pour intercéder en notre faveur : car il étoit convenable que nous eussions un Pontife tel qu'est celui-ci, qui est saint, innocent, sans aucune tache, éloigné de tout commerce avec les pécheurs, et placé au-dessus des Cieux : Qui n'a

et priùs pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi : hoc enim fecit semel, seipsum offerendo, Jesus Christus Dominus noster.

pas besoin comme les Pontifes, d'offrir des victimes, premiérement pour ses péchés, puis pour ceux du peuple. Aussi n'a-t-il offert qu'une fois, lorsqu'il s'est offert lui-même.

Dans ce septieme Chapitre de l'Épître aux Hébreux, saint Paul expose les prérogatives du Sacerdoce de Melchisedech ; et à plus forte raison de celui de Jesus-Christ par-dessus celui d'Aaron ; et il y montre les qualités de Jesus-Christ seul Pontife éternel, et quelle est la suréminence de son Sacerdoce.

RÉFLEXIONS.

Il est toujours en état de sauver ceux qui par lui vont à Dieu. Jesus-Christ veut sauver tous les hommes ; mais il est certain que tous les hommes ne veulent pas, d'une volonté sincere et persévérante, se sauver : et de-là vient que le nombre est si petit de ceux qui se sauvent. Parmi cent preuves toutes plus concluantes et toutes plus sensibles du manque de volonté sincere du salut dans la plupart des hommes, une des plus frappantes est la malheureuse inclination qu'on a d'augmenter chaque jour la malignité du cœur humain, en cherchant avec avidité tout ce qui empoisonne l'ame. Fut-il jamais un poison plus vif et plus mortel que celui qui est répandu dans les mauvais Livres ; et quel empressement n'a-t-on pas pour ces Livres empoisonnés ? Qui ne sait que la lecture des mauvais Livres est un poison préparé ? On y flatte le goût, tout y est brillant, tout y plaît et tout y empoisonne. On lit tranquillement ce qu'on auroit horreur d'entendre raconter. Les plus dangereuses passions s'insinuent dans l'ame par ces pernicieuses lectures. Par-tout ailleurs, dans les plus périlleuses occasions, dans

les tentations les plus violentes, l'esprit, le cœur peuvent se distraire; effrayé du danger, on peut se mettre en garde contre les ruses de l'ennemi, on peut parer au coup, on peut du moins se tirer d'intrigue par la fuite: mais par la lecture des mauvais Livres, on va chercher de plein gré et de propos délibéré le poison, on le boit à petits traits, on le mâche. N'est-ce pas par la lecture des mauvais Livres que le démon a trouvé l'art d'arrêter et le cœur et l'esprit, qui ne sont jamais moins distraits, ni en même-temps plus susceptibles de la passion, à qui les mauvais Livres donnent toujours de nouveaux charmes? Nul objet étranger qui distraie; la lecture laisse l'ame en proie aux passions. Quelque déguisé que soit le vice, il a toujours quelque chose de hideux quand il se présente à nos yeux; mais les Livres le présentent toujours à l'esprit et au cœur si adouci, avec tant d'agrémens, sous des caracteres si artificieux, qu'il n'est guere possible de s'en défendre. Le Démon n'a peut-être point d'artifice plus efficace pour perdre les ames que ces Livres empoisonnés. Peu de gens qui n'ayent fait naufrage à cet écueil. Eh quoi! n'y a-t-il pas dans le monde, et dans nous-mêmes assez d'ennemis de notre salut, sans en aller encore chercher dans les Livres? Que de ruses, que d'artifices tout à la fois! Au commencement ce n'est guere que la curiosité; elle apprivoise un cœur que le crime d'abord révolteroit. Le plaisir suit la curiosité, et insensiblement le cœur se trouve pris. Les bons Livres convertissent beaucoup de gens; les mauvais Livres en pervertissent davantage. Donner un mauvais Livre, c'est donner du poison. On s'en défait pour nuire à un grand nombre de gens.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu Chap. 24.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideò et vos estote parati : quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore! Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez : car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi, soyez de même tout prêts, vous autres; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra. Quel est à votre avis le serviteur fidelle et sage, que son Maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir! Heureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

MÉDITATION.

Des mauvaises Compagnies.

PREMIER POINT.

Considérez que les mauvaises Compagnies sont le fameux écueil où la vertu quelquefois la mieux affermie fait un triste naufrage. Ce sont

des émissaires de l'ennemi du salut, qui déguisés, et par mille artifices, séduisent les serviteurs de Dieu, et les pervertissent. Peu de personnes qui ne donnent dans les pieges qu'on leur tend, et l'on n'évite le danger que par la fuite. Si l'on ne rompt avec ces pernicieux amis, si l'on ne se retire promptement de ces mauvaises compagnies, nulle vertu qui soit à l'épreuve de la séduction. Certainement s'il y a un ami à choisir, ne doit-ce pas être un homme de bien? un compagnon libertin est toujours notre plus grand ennemi. On imite aisément ceux qu'on fréquente, avec cette funeste différence, que le vice fait toujours plus de conquêtes que la vertu. Le mauvais exemple est bien plus puissant pour pervertir les personnes vertueuses, que le bon exemple pour convertir les pécheurs. Il est étrange qu'on ne se défie point des mauvaises compagnies, d'où l'on ne sort jamais que moins innocent. S'il faut prendre un conseil, s'il faut confier un secret important, s'il faut confier un dépôt considérable, on choisit toujours un homme d'une probité reconnue. Choisiroit-on aucun de ceux qui ont une conduite si peu chrétienne? s'adresseroit-on à un compagnon de débauche? pourquoi se confier, se livrer soi-même à un libertin? En bonne foi, la sincere amitié, la probité, disons même la droiture, la sagesse, la bonne foi regnent-elles dans les mauvaises compagnies? Quel homme sage qui ne se repente tôt ou tard de s'y être trouvé? Combien de jeunes personnes si estimables par leur innocence, par leur sagesse, et par cent belles qualités, se sont perdues pour s'être trouvées dans de mauvaises compagnies? combien de réprouvés qui doivent leur dernier malheur à la liaison qu'ils ont eue avec des libertins? combien de jeunes éleves dans les Communautés Religieuses, après avoir passé les premieres années dans la ferveur, dans une tendre piété, et qui

paroissent devoir être un jour l'ornement de leur Ordre, ont fait une malheureuse fin, pour s'être attachés à des gens qui ne leur donnoient que de mauvais exemples? On peut dire que le salut dépend bien souvent du choix des amis.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de tentation plus dangereuse que celle des mauvaises compagnies. Il peut se faire qu'avec le secours de la grace on résiste la premiere fois qu'on s'y trouve; mais comme le retour est de choix, il est moralement impossible qu'on ne succombe à une tentation si accablante. Quand des discours irréligieux, libertins, et quelquefois impies, sont encore soutenus par l'exemple, il est bien difficile qu'un cœur tout disposé, tout préparé à la séduction, ne soit pas séduit dans les mauvaises compagnies: le relâchement, l'indévotion, l'impiété même entrent dans l'ame par les yeux et par les oreilles, et fût-on un Saint à miracle, on en revient toujours moins dévot. Combien de gens doivent leur damnation aux mauvaises compagnies! quelle autre source de la plupart des malheurs des jeunes gens! que de mauvaises affaires, que d'accidens fâcheux dont elles sont toujours pour le moins l'occasion! tout y est contagieux. Quelle horreur, quelle aversion un homme d'honneur, un homme de bon sens ne devroit-il pas avoir d'une société, où il ne se trouve personne pour qui il ne doive avoir un souverain mépris? Quel mal ne font pas ces pestes de Maisons Religieuses lorsqu'elles se glissent jusque dans ces Communautés qui sont par elles-mêmes l'asile de la vertu? Comme les imparfaits et les irréguliers sont toujours plus hardis, plus effrontés, plus insolens, ils n'oublient rien pour gagner ces jeunes ames innocentes qui ne se défient point du piege. Ils emploient

flatteries, louanges, services et présens, pour grossir leur pernicieuse société. Avec quelle hauteur y dogmatisent-ils ? quelles fades plaisanteries sur la régularité des fervens, sur le zele même des Supérieurs, sur les minuties des regles ! Là regnent les murmures, les médisances, les détractions. Faut-il être surpris si tant de jeunes personnes s'y trouvent perverties presque avant qu'elles se soient apperçues du piege ?

Eh ! mon divin Sauveur, donnez-moi une si grande horreur de la conversation des imparfaits et des libertins, que je ne me trouve jamais dans leur compagnie.

Aspirations dévotes durant le jour.

Eripe me Domine ab homine malo : à viro iniquo eripe me. Psal. 139.

Délivrez-moi, Seigneur, des mauvaises compagnies, où regnent toujours la malice et l'iniquité.

Protexisti me à conventu malignantium : à multitudine operantium iniquitatem. Psal. 63.

Vous m'avez protégé jusqu'ici, Seigneur, contre la malignité de ces assemblées de libertins, continuez-moi la même grace jusqu'à la fin de ma vie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LES mauvaises compagnies sont l'école de tous les vices; pas un libertin qui n'y enseigne tout ce qu'il sait de plus mauvais; pas un de ceux qui l'écoutent qui n'en revienne plus méchant. Une assemblée de Démons ne seroit pas si à craindre : on y auroit horreur et de leurs maximes, et de leurs exemples; au lieu que dans

les mauvaises compagnies, on ne se défie de rien. Le crime s'apprend en riant; l'esprit s'y gâte pour ainsi dire par honneur, et le cœur s'y corrompt par complaisance. Tout y est contagion, tout y est poison. Les ames les plus innocentes s'y apprivoisent avec le crime. S'il y a quelque chose dans le monde dont on doive avoir horreur, n'est-ce pas des mauvaises compagnies? ayez-la cette horreur toute votre vie; inspirez-la à vos enfans, à vos inférieurs; et fuyez-la avec autant de vivacité que les péchés les plus énormes.

2.° Chose étrange! s'il y a un homme imparfait, s'il y a dans une Communauté une personne peu réguliere, c'est d'ordinaire avec qui les jeunes gens sur-tout se faufilent d'abord, soit parce que ces imparfaits sont plus adroits pour les gagner, soit parce que leur conversation est moins gênante, et plus divertissante. Pour vous, ne vous unissez d'amitié, et n'ayez de commerce qu'avec les plus parfaits. Choisissez toujours ceux qui sont les plus réguliers et les plus saints, et n'en fréquentez point d'autres.

DOUZIEME JOUR.

SAINT SPIRIDION, EVÊQUE.

SAINT SPIRIDION, l'un des plus illustres Confesseurs de Jesus-Christ, célebre dans toute l'Eglise par sa sainteté et par ses miracles, étoit originaire de l'Isle de Chypre, et vingt au monde vers le milieu du troisieme siecle. Sa famille étoit chrétienne, et elle se distinguoit par l'hospitalité qu'elle exerçoit envers les serviteurs de Dieu. Notre Saint passa ses premieres années à garder les moutons dans les bois : et cette soli-

tude ne servit pas peu à nourrir son innocence. Le Seigneur qui se plaît à répandre ses graces abondamment sur les ames pures, lui donna de bonne heure du goût pour la piété. Spiridion goûtoit Dieu, et sa solitude avoit pour lui bien des charmes, et il auroit passé sa vie dans cette innocente et humble retraite, si ses parens ne l'eussent obligé de se marier. Quelque répugnance qu'il eût pour cet état, il obéit, résolu de mener une vie pure et chrétienne dans le mariage. Ce nouvel état ne dérangea rien dans la régularité de ses mœurs, ni dans sa conduite. Il voulut continuer son emploi de berger, qui l'éloignant du commerce des hommes, lui donnoit plus de liberté de converser avec Dieu, et de ne le perdre jamais de vue. Sa solitude le rendoit tous les jours plus intérieur; et l'Esprit-Saint qui l'instruisoit, lui faisoit admirer tous les jours les merveilles et les perfections du Createur, dans toutes ses créatures.

Quelque obscur que fût l'emploi et le séjour de Spiridion dans les bois, l'éclat de sa haute vertu ne laissoit pas de se faire admirer dans les villes. On ne parloit dans toute l'Isle, que de la sainteté de cet admirable Berger, lorsque Maximin, surnommé Daga, ayant été fait César avec Sévere, l'an 304, et ayant eu pour partage l'Orient, commença d'y exercer contre les Chrétiens des cruautés inouies. La réputation de Spiridion étoit trop répandue par tout le pays, pour n'être pas déféré aux Ministres de Maximin, comme un des plus illustres Chrétiens qu'il y eût dans l'Isle de Chypre. Il fut arrêté, et condamné aux mines, après avoir eu l'œil droit arraché, et le jarret gauche coupé. Le saint Confesseur tressaillant de joie, d'avoir été trouvé digne de souffrir pour Jesus-Christ, se rendit au lieu de son exil, et travailla aux mines jusqu'à la mort du Tyran, qui arriva vers l'an 313. La persécu-

tion ayant cessé par la mort de ce Prince, saint Spiridion retourna dans l'isle de Chypre, et y jouit de la paix que reçut l'Eglise, sous l'Empire du Grand Constantin.

Comme l'amour de sa chere solitude étoit devenu plus vif et plus ardent, depuis sa glorieuse confession de la foi, saint Spiridion reprit son premier emploi de Berger, dans l'obscurité de sa premiere retraite; Dieu ne tarda pas de manifester par des merveilles l'éminente sainteté de son serviteur. Sozomene raconte que des voleurs étant entrés de nuit dans sa bergerie, ils se sentirent arrêtés par une main invisible, et comme attachés par des liens qui les empêchoient de se sauver. S. Spiridion étant venu le matin à son ordinaire, pour faire paître son troupeau, les trouva encore suspendus et immobiles; et eux fort honteux de se voir surpris en cette posture, lui confesserent leur mauvais dessein. La compassion le fit mettre en priere pour eux; et après les avoir déliés par sa parole, il leur donna un mouton, ajoutant par une agréable plaisanterie, qu'il vouloit reconnoître la peine qu'ils avoient eue de veiller son troupeau pendant la nuit; il leur dit ensuite qu'ils eussent bien mieux fait de demander ce qu'ils souhaitoient, que de vouloir le prendre; et après leur avoir fait une remontrance pleine de douceur et de charité, sur la vie qu'ils menoient, il les laissa aller en paix.

Notre Saint augmentoit tous les jours en vertu; et sa vertu se faisoit admirer tous les jours davantage, lorsque, tandis qu'il s'occupoit à paître les brebis, Dieu le choisit, comme autrefois Moyse, pour conduire son peuple. L'Evêque de Tremithonte, dans l'Isle de Chypre, étant mort, le Clergé et le peuple s'écrierent, par inspiration, qu'ils vouloient tous Spiridion pour Evêque. Il étoit veuf depuis plusieurs années, et sa vie auroit pu servir de modele aux plus saints Reli-

gieux, et aux plus parfaits Anachoretes. Un choix si marqué de la volonté de Dieu ne trouva de l'opposition que de la part du Saint. Il représenta son peu de capacité, sa simplicité, son peu d'habileté pour se charger du soin d'une Eglise : rien ne fut écouté; et après avoir reçu tous les Ordres sacrés et la Prêtrise, il fut ordonné Evêque avec un applaudissement universel. Sa conduite pleine de sagesse et de piété justifia bientôt un si saint choix. Quoique la simplicité semblât être le caractere particulier de toutes ses actions, c'étoit une simplicité toujours accompagnée de prudence, une simplicité qui lui rendoit familiere la communication avec Dieu, et qui le faisoit marcher en assurance. Quoiqu'il n'eût point de Lettres, et qu'il ne parût point avoir étudié les sciences humaines, il ne laissoit pas d'être très-bien instruit des Saintes Ecritures, et il paroissoit bien avoir été instruit par le Saint-Esprit, tellement il possédoit la science de la Religion; et l'on admiroit encore son exactitude pour la tradition Ecclésiastique.

Se trouvant un jour dans une assemblée des Evêques de Chypre, l'un d'eux, nommé Tryphille, Evêque de Ledres, homme éloquent et de grande Littérature, fut chargé de prêcher devant le peuple, dans la célébration des saints Mysteres : ayant à citer le passage de l'Evangile où Jesus-Christ dit au Paralytique de se lever et de prendre son lit, il se servit d'un autre mot Grec, comme d'une expression plus noble. Saint Spiridion ne put souffrir cette fausse délicatesse; et se levant avec une espece d'indignation, il représenta au Prédicateur avec humilité, qu'il n'étoit pas plus habile que celui qui avoit dit, Prenez votre lit, pour ne vouloir pas se servir des mêmes termes. Son zele fut applaudi, et l'on comprit le respect qu'on devoit avoir pour toutes les expressions de l'Ecriture-Sainte.

On

On ne vit jamais plus de douceur, plus de charité, plus de zele dans un Pasteur; tout le monde le respectoit comme un homme de Dieu, et le regardoit comme son pere. Nul pauvre dans tout son Diocese, qui ne fût pour ainsi dire plus riche que lui, parce qu'il donnoit tout ce qu'il avoit aux pauvres. Il avoit eu de son mariage une fille nommée Irene, qui avoit consacré à Dieu sa virginité, et qui demeuroit avec lui, et le servoit, faisant profession d'une vertu très-exemplaire. Cette fille étant morte avant lui, un particulier vint demander un dépôt qu'il lui avoit confié à l'insçu de son pere. Saint Spiridion ayant cherché par toute la maison ce dépôt, et ne l'ayant point trouvé, vint avec le demandeur au tombeau de sa fille, et en présence d'un grand peuple qui l'avoit accompagné, l'appelle par son nom, et lui demande où elle avoit mis le dépôt qui le mettoit en peine. Elle répondit du fond du tombeau, marquant le lieu où elle l'avoit caché. Après quoi le Saint lui dit : Ma fille, reposez en paix, jusqu'à ce que le Seigneur vous ressuscite. Les miracles accompagnoient toutes ses actions, et se multiplioient sous ses pas.

Sortant un jour de sa maison pour aller à l'Eglise, une jeune femme étrangere, qui portoit son enfant mort entre ses bras, vint se présenter à lui, et soit que la douleur l'empêchât de s'expliquer, soit qu'elle ignorât la langue du pays, elle ne fit que mettre son fils à ses pieds, ne parlant que par ses gémissemens, ses sanglots et ses larmes. Le saint Evêque comprit aisément ce que cette mere désolée demandoit; il en fut touché de compassion, il pria Dieu, et l'enfant ressuscita sur l'heure même. La mere voyant son fils plein de vie, en eut une joie si excessive, qu'elle en mourut sur le champ, et il fallut que le Saint fit un double miracle, pour rendre la

mere à l'enfant, comme il avoit rendu l'enfant à la mere.

Il faisoit toutes les visites de son Diocese à pied, sans train, sans faste, sans équipage : sa pauvreté et sa simplicité ne dérogeoient en rien à son caractere ; sa sainteté le rendoit par-tout plus respectable, et il n'en étoit en effet que plus respecté ; et Dieu confirmoit tous les jours la vénération qu'on avoit pour lui par de nouveaux miracles. Un de ses amis ayant été calomnié, étoit sur le point d'être condamné au dernier supplice : il écrivit au Saint pour le prier de le venir voir. Il part, et se trouvant arrêté en chemin par un torrent, il fait le signe de la croix sur les eaux, qui s'étant séparées, lui laisserent un passage, et resterent suspendues jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'autre bord.

Cependant le premier Concile Général de Nicée ayant été convoqué, notre saint Evêque s'y rendit, et augmenta le nombre de tant d'illustres Confesseurs de Jesus-Christ, qui faisoient la plus grande partie de ce Concile. Une assemblée de tant de savans et saints Prélats y attira bien des gens, et sur-tout plusieurs Sophistes et Philosophes Païens les plus versés dans la Dialectique. Ils demanderent même à conférer avec les Evêques, espérant de les embarrasser par leurs subtilités, et de venger par cette prétendue victoire le tort que la Religion Chrétienne avoit fait au Paganisme. Un des plus hardis et des plus habiles des Philosophes Païens se présenta, et donna d'abord des preuves de sa suffisance. Quoique parmi les Evêques il se trouvât beaucoup de savans hommes, exercés même dans l'art de la dispute, aucun ne put venir à bout de le convaincre, et de fermer la bouche à ce Sophiste insolent, qui par son artificieuse loquacité et par ses sophismes, éludoit les plus fortes raisons, et avec des airs triomphans sembloit insulter aux Evêques.

Saint Spiridion ne pouvant plus souffrir la pétulance de ce Philolophe Païen, qui se moquoit avec faste des défenseurs de la vérité, se leve de son siege et demande aux Prélats de l'assemblée la permission de parler. Quelque haute idée qu'on eût de sa piété, comme on ne le croyoit pas savant, cette proposition fit rire; les plus sages même en eurent honte; craignant que la simplicité de ce bon vieillard ne donnât encore quelque avantage sur nous aux ennemis de la Religion; cependant le respect qu'on avoit pour son âge et pour sa sainteté, fit qu'on n'osa l'empêcher de parler. Le Philosophe fier comme un Goliath le reçut comme un enfant qui bégaye. Le Saint s'étant avancé : " Ecoutez, Philosophe, lui dit-il
„ d'un ton grave et majestueux : Au nom de
„ Jesus-Christ, apprenez la vérité. Il n'y a qu'un
„ Dieu Créateur du Ciel et de la terre, de toutes
„ les choses visibles et invisibles, qui a tout fait
„ par la vertu de son Verbe, et a tout affermi
„ par la sainteté de son Esprit. Ce Verbe, que
„ nous appelons le Fils de Dieu, ayant eu pitié
„ de l'égarement et du malheur des hommes, a
„ bien voulu s'incarner, et naître d'une Vierge,
„ converser parmi les hommes, comme l'un
„ d'entre eux, mourir pour eux, et ressusciter
„ pour leur frayer le chemin à une vie éternelle.
„ Il viendra encore à la fin des temps pour juger
„ tous les hommes, et les récompenser ou les
„ punir selon le bien ou le mal qu'ils auront
„ fait. Voilà, Philosophe, ce que nous croyons
„ sans curiosité et sans ostentation; et sans vous
„ tourmenter inutilement pour chercher des raisons contre ce que je viens de vous déclarer,
„ ou pour examiner ce que vous et moi ne saurions comprendre, répondez-moi seulement si
„ vous le croyez; c'est tout ce que je vous demande. „ Le Philosophe qui l'avoit écouté tout le temps attentivement et avec respect, dit

tout haut qu'il le croyoit, et ne put répondre autre chose. " Si vous croyez ces vérités, reprit ,, le saint Evêque, venez avec moi à l'Eglise, et ,, recevez la marque et le sceau de cette foi. ,, Comme il s'étoit élevé un grand bruit dans toute la salle remplie d'une foule innombrable de gens, excité par l'étonnement des uns et l'admiration des autres, le Philosophe qui s'étoit mis en devoir de le suivre, se tournant vers ce peuple : " Ecoutez ceci, s'écria-t-il, vous qui faites ,, profession de science : Tant qu'on a traité avec ,, moi par des paroles, j'ai répondu par des paroles; j'ai employé l'art du raisonnement pour ,, réfuter les raisonnemens qu'on a employés contre moi. Mais quand on a fait succéder aux paroles une force toute divine, les paroles humaines n'ont pu soutenir cette force, et l'homme ,, n'a pu résister à Dieu. Sentez vous-mêmes cette ,, vertu surnaturelle que j'ai sentie moi-même, ,, et vous vous rendrez aisément à la vérité, vous ,, croirez à Jesus-Christ comme j'y crois, et ,, vous suivrez comme moi ce saint Evêque, ,, par qui Dieu a parlé. ,, Ce Philosophe, à qui quelques-uns donnent le nom d'Eusebe, après avoir rendu mille actions de graces au Saint de l'avoir vaincu et converti, suivit le Saint, et reçut le Baptême le jour même.

Un événement si merveilleux donna un nouvel éclat à la vertu de notre Saint, et rendit son nom célebre dans tout l'Empire. Saint Spiridion assista encore plusieurs années après au Concile de Sardique, où la foi de Nicée fut confirmée, et saint Athanase absous. L'Empereur Constance, qui avoit succédé au Grand Constantin son pere, étant tombé malade, et étant désespéré des Médecins, eut recours au crédit qu'avoit saint Spiridion auprès de Dieu; il le fit venir malgré son grand âge à Antioche. S'étant présenté à la porte du Palais en fort pauvre équipage, il fut rebuté;

on assure même qu'il reçut un soufflet, et qu'ayant présenté l'autre joue, cet acte d'humilité dans ce vénérable vieillard toucha le Garde, et le fit repentir de son emportement. Etant entré il pria Dieu pour la santé du Prince, qui fut miraculeusement guéri, ce qui augmenta la vénération pour le Saint et à la Cour et dans la Ville.

Saint Spiridion se rendit à son Eglise, où ayant eu révélation du jour de sa mort, il n'eut pas beaucoup à se préparer pour faire une mort sainte et précieuse, puisque sa longue vie n'avoit été qu'une continuelle préparation à la mort. Il mourut plein de jours et de mérites le 12 de Décembre, selon le Ménologe des Grecs, qui en font encore aujourd'hui la Fête avec grande solemnité, et la mettent dans la premiere classe, c'est-à-dire, au rang de celles de la premiere obligation.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Exaudi, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Spiridionis Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus; et qui tibi dignè meruit famulari ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

Exaucez, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confesseur et Pontife saint Spiridion : et comme il vous a dignement servi, daignez nous délivrer aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites et de son intercession. Par N. S., etc.



L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 11.

FRATRES : Sine fide impossibile est placere Deo. Credere enim oportet accedentem ad Deum quia est, et inquirentibus se remunerator sit. Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum : et justitiæ, quæ per fidem est, hæres est institutus.

MES Freres : Sans la foi il est impossible d'être agréable à Dieu. Car celui qui s'approche de Dieu doit croire que Dieu est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. Par la foi, Noé ayant été averti d'en-haut des choses qui ne se voyoient point encore, touché de crainte il construisit l'Arche pour sauver sa famille. Par-là il condamna le monde, et fut héritier de la justice qui s'acquiert par la foi.

Dans ce Chapitre le saint Apôtre donne une grande idée de la foi, par ce qu'ont fait les saints Patriarches depuis le commencement du monde jusqu'au temps de David, Abel, Hénoc, Noé, Abraham, etc. ; faisant voir que ce n'est que parce qu'ils ont cru ce qu'ils ne voyoient point, qu'ils ont été justifiés.

RÉFLEXIONS.

Noé ayant été averti d'en-haut des choses qui ne se voyoient point encore, touché de crainte, il construisit l'Arche pour sauver sa famille. Par-là il condamna le monde ; mais ce ne fut qu'après en avoir été condamné le premier. Son exacte probité lui attira une longue persécution ; et sa foi, sa soumission aux ordres de Dieu, le firent regarder comme un imbécille. Dans cette générale corruption de mœurs, qui avoit inondé tout l'univers,

que ne dit-on pas contre la vertu exemplaire de Noé et de sa famille ? C'étoit un petit esprit, disoit-on, qui se scandalisoit de tout, et qui donnoit dans la vision. Pourquoi ne pas vivre comme les autres ? pourquoi se distinguer par des singularités odieuses ? pourquoi cet air de réforme et de régularité ? Est-ce que nous ne voulons pas nous sauver ? n'y aura-t-il que lui d'élu ? à quoi bon ces imaginaires frayeurs ? si la vie molle et délicieuse que nous menons étoit un mal, seroit-elle si universellement suivie ? Que signifient les menaces de ce visionnaire vieillard, pouvoient dire quelques-uns ? est-il préposé lui seul pour la réforme du genre humain ? pourquoi ne se pas couronner de fleurs comme nous ? pourquoi s'interdire la plupart de nos divertissemens ? pourquoi condamner par sa conduite notre luxe, nos danses, et nos licencieux repas ? pourquoi défendre à ses enfans de suivre notre exemple ? Mais que de railleries sur l'ouvrage auquel il travailloit ! que de mordantes plaisanteries à la vue de l'Arche ! Nous allons tous périr, disoient avec un ris moqueur ces libertins : Noé et ses enfans trouveront seuls dans leur dévotion un asile ; leur vie si unie, si réglée, est trop dissemblable à la nôtre, pour n'avoir pas un meilleur sort. Ainsi se raillent encore aujourd'hui des gens de bien tous ceux qui menent une vie peu réguliere et peu chrétienne. Mais quand ces beaux jours commencerent à s'obscurcir, quand le ciel irrité commença de répandre sur la terre ses torrens ; quand la mer en courroux ne connut plus de bornes, et que les eaux croissant à vue d'œil, portoient l'effroi et la mort jusque sur le sommet des plus hautes montagnes, que devinrent ces railleries, et quel fut le langage de ces pitoyables railleurs ? Noé à l'abri de ce châtiment universel, leur parut-il toujours peu sensé, et un petit génie ? le regardoit-on en pitié dans

son Arche, comme il leur avoit fait compassion ; banni de leurs parties de plaisir ? eut-il tort de n'avoir pas vécu comme eux ? sa singularité, ou, pour mieux dire, sa régularité lui fit-elle déshonneur ? ces malheureux eurent-ils raison de n'avoir pas suivi son exemple ? Ainsi rendront un jour justice aux gens de bien ceux-mêmes qui raillent encore aujourd'hui de leur modestie et de leur piété.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matth. Chap. 24.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideò et vos estote perati : quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ! Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi soyez de même tout prêts vous autres : car à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra. Quel est à votre avis le serviteur fidelle et sage, que son maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir ? Heureux le serviteur, que son maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis, en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

MÉDITATION.

De la providence particuliere que Dieu a envers ses serviteurs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉRONS qu'il n'est peut-être rien de mieux marqué que cette aimable providence que Dieu a envers ceux qui le servent fidellement, et qui l'aiment. Remontez jusqu'au premier âge du monde ; quel serviteur de Dieu, quel homme de bien que ce bon Maître n'ait pas protégé ? Que les eaux du déluge tombent en torrent, pour faire périr tous les hommes ; Noé et sa famille sont préservés du malheur public et universel. Que le feu du Ciel tombe sur cinq grandes villes et les consume ; Loth est homme de bien, il est épargné. Joseph vendu par ses propres freres à des étrangers, calomnié et traité en criminel quoiqu'il soit innocent, passe de la prison sur le trône. Que de miracles Dieu n'a-t-il pas fait, et ne fait-il pas encore tous les jours en faveur de ses serviteurs fidelles ! Faut-il durcir les flots sous les pieds, faut-il nourrir un Daniel dans la fosse aux lions, faut-il délivrer David des pieges d'un Roi jaloux ? le Seigneur n'épargne ni effets merveilleux ni miracles. Nous sommes voyageurs en ce monde, et nous marchons par des routes difficiles. Que ne fait point Dieu tous les jours pour empêcher que ses serviteurs ne s'y égarent ? il y occupe les Anges, il y emploie ses graces, il se fait lui-même leur guide ; il les avertit par des inspirations secretes de ce qu'ils doivent faire, et de ce qu'ils doivent éviter. On diroit que Dieu n'est occupé que

du soin de ses serviteurs. Le monde ne connoît point tous ces admirables ressorts de la Providence. Les mondains jugent des divers accidens qui arrivent aux gens de bien, comme on jugeoit des adversités de Joseph ; mais ils ne voient pas les resssources de la Divine Providence, qui fait tout servir à l'avantage de ses élus. Que toute la terre s'arme contre les serviteurs de Dieu ; qu'ont-ils à craindre sous la protection de leur Divin Maître, toute la malice des hommes ne sauroit leur nuire. Qu'ils mettent en œuvre tous les artifices pour les inquiéter, que tout l'enfer s'arme contr'eux ; Dieu prend un soin particulier de ceux qui sont à son service, qu'ont-ils à craindre ? mais ne déplairoient-ils pas à un Dieu si bon, s'ils manquoient de confiance en le servant avec fidélité ?

SECOND POINT.

Considérez avec quel empressement, avec quelle attention, avec quel zele, pour ainsi dire, Dieu protege ses serviteurs ; quand nous sommes à Dieu nous n'avons rien à craindre. *Le Seigneur m'instruit de ses conseils*, disoit le Roi Prophete, *il veille à ma conservation ; qui est-ce que je craindrois ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie ; les plus grands périls ont-ils de quoi m'étonner ? Non, j'aurois beau voir tous mes ennemis unis et rassemblés devant moi, je ne tremblerois pas ; je me verrois attaqué de toute part, et j'espérerois encore de les vaincre.* En effet, si Dieu nous protege, rien ne nous doit effrayer. Craindrons-nous les hommes ? ils ne sauroient nous arracher un cheveu de la tête dont Dieu ne leur fasse rendre compte ; il les a tous comptés, ces cheveux ; il déclare qu'il en veut avoir soin. Craindrons-nous les démons ? ils ne sauroient nous nuire, si Dieu ne le leur permet ; et quand il le leur permet, ce n'est qu'à leur confusion, puisqu'il nous donne tout ce

qu'il faut pour les vaincre. Nous ne devons pas même craindre ces Anges exterminateurs qui vont de sa part punir les péchés du monde, puisqu'il en envoie toujours d'autres avant eux pour imprimer sur le front de ses serviteurs la marque de sa protection. Car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Dieu n'en use pas ainsi envers les méchans. Quoiqu'il fasse luire son soleil sur eux aussi-bien que sur les justes, il ne les regarde pas avec la même tendresse ; il ne prend pas le même intérêt à leur conduite et à leur conservation. Ils l'ont abandonné, il est juste qu'il les abandonne aussi ; ils se sont retirés de son service, il est juste qu'il retire d'eux sa protection ; ils lui ont dit qu'il s'éloignât d'eux, qu'ils ne vouloient point apprendre la science de ses voies. C'est ainsi que l'Écriture fait parler les pécheurs ; il ne faut pas s'étonner s'il permet qu'ils s'égarent.

Je veux, Seigneur, vivre et mourir à votre service, faites que je ressente aussi votre protection, et que je ne m'en rende jamais indigne.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. Psal. 93.

Heureux, ô mon Dieu, celui que vous daignez instruire et former dans la science de votre Loi.

Sub umbra alarum tuarum protege me, à facie impiorum qui me afflixerunt. Psal. 16.

Couvrez-moi toujours, Seigneur, de vos ailes, à la vue de tant d'ennemis qui en veulent à mon salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN ne doit plus toucher un bon cœur, que ce soin particulier que Dieu prend de ceux qui le servent ; et rien n'est plus propre pour

exciter la ferveur dans son service, que cette providence singuliere de Dieu envers ses serviteurs. Soyez de ce nombre, et vous l'éprouverez. Mais souvenez-vous que pour en sentir les effets, il faut servir Dieu avec générosité, avec libéralité. Ces serviteurs timides, lâches, que le respect humain maîtrise; et qui ne servent Dieu qu'en cachette; ces serviteurs à gage qui ne le servent que servilement, qui lui refusent même une partie de ce qu'il exige d'eux, qui ne font que ce qui leur plaît; en un mot, ces ames tiedes n'expérimentent guere les doux effets d'une singuliere providence, qui n'est que pour les fervens. Prenez la résolution aujourd'hui de servir Dieu avec ferveur, sans ménagement et sans réserve. Ce sont ces ménagemens qui étouffent notre confiance; on sent qu'on n'a pas droit d'attendre de Dieu une bonté singuliere, parce qu'on le sert mal.

2.° Dans tous les accidens fâcheux, dans toutes les adversités de la vie, ayez une confiance vive et entiere en la bonté de Dieu, pourvu que vous soyez résolu de ne lui plus refuser ce qu'il vous demande. Recevez de sa main, comme de la main d'un bon Pere, tout ce qui vous arrivera de fâcheux. Comptez sur cette aimable Providence, elle n'a en vue que notre bonheur. Dites souvent à Dieu que vous lui remettez tous vos intérêts, que vous ne voulez dépendre en tout que de lui. Dites le *Pater* avec une attention particuliere; cette sainte priere faite avec attention vaut toutes les autres. Méditez quelquefois sur les mots du *Pater*, vous y trouverez un grand fonds de réflexions.



TREIZIEME JOUR.

SAINTE LUCE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE LUCE, si célebre dans toute l'Eglise, et la gloire en particulier de celle de Sicile, étoit d'une des plus nobles familles de la ville de Syracuse, capitale alors de toute l'Isle. Mais quelque distingués que fussent ses parens par la noblesse et par les biens de fortune dont ils étoient abondamment pourvus, le bonheur qu'ils avoient d'être Chrétiens, faisoit leur principale gloire. Ils n'avoient qu'une fille nommée Luce ou Lucie, seule héritiere de leurs grands biens, mais surtout de leur vertu, sur laquelle elle enchérit par sa pureté, et par la gloire de son martyre. Elle étoit née vers la fin du troisieme siecle, avec des inclinations singulieres pour la piété, et un amour pour Jesus-Christ, et un zele pour la Religion extraordinaire. On eut grand soin de cultiver un si beau naturel et de si belles dispositions; et sa modestie, son penchant pour la retraite, et son amour pour la virginité firent assez connoître à ceux qui la voyoient de près, que Jesus-Christ l'avoit choisie pour son Epouse.

Elle perdit son pere, n'ayant encore que cinq ou six ans, et sa mere nommée Eutychie s'appliqua encore plus durant son veuvage à l'élever dans les sentimens de la piété chrétienne. Comme les qualités corporelles de sa fille répondoient à celles de son cœur et de son esprit, qu'elle étoit douée d'une rare beauté, qu'elle avoit du brillant, et qu'elle étoit riche, Eutychie pensa de bonne heure à lui trouver un établissement qui fût sortable, et pût lui donner un rang et un nom dans

le monde. Il ne fut pas difficile de lui trouver un parti avantageux. Parmi tous les riches Seigneurs qui se présentoient, sa mere jeta les yeux sur un jeune Gentilhomme qui paroissoit lui convenir, et qui certainement avoit des qualités dignes d'elle, excepté qu'il étoit Païen. Mais cette considération ne l'arrêta pas, soit qu'elle crût que la diversité de Religion ne nuiroit point à la foi de Luce, dont elle connoissoit la vertu, soit qu'elle espérât que son zele et sa vertu pourroient aisément convertir un jour le jeune homme; mais notre Sainte avoit bien d'autres sentimens.

Dés son enfance, éprise de l'amour de son divin Sauveur, elle lui avoit consacré sa virginité, son parti étoit pris; et comme elle avoit tout prévu, elle étoit résolue de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ, lui en dût-il coûter tous ses biens et sa vie. Informée du dessein de sa mere, elle la pria de ne rien précipiter; elle lui représenta qu'elle étoit encore trop jeune pour penser à un établissement, et qu'elle devoit lui prolonger autant qu'elle pourroit le plaisir qu'elle avoit de la servir, de prendre soin de sa santé et d'être sa compagne. Ce discours toucha la mere, et quoique le jeune Gentilhomme pressât fort pour conclure un mariage qui lui étoit si avantageux, Eutychie en différa la conclusion, pour faire plaisir à sa fille. Cependant notre Sainte ne cessoit de solliciter le Seigneur d'y mettre des obstacles. Sa priere fut exaucée; sa mere fut travaillée d'un flux de sang qui la tourmenta pendant quatre années; une si fâcheuse maladie suspendit tout, et tant qu'Eutychie fut dans le lit, on ne parla plus de mariage.

Cependant le bruit des miracles qui se faisoient continuellement à Catane, au tombeau de sainte Agathe, se répandit tellement par toute la Sicile, qu'on y alloit de toutes parts, et que les Païens même y accouroient pour être secourus dans leurs

maladies. Comme tous les remedes étoient depuis quatre ans inutiles, sainte Luce affligée de voir souffrir sa mere si long-temps, lui proposa de faire avec elle le voyage de Catane, ayant une forte confiance que par l'intercession de sainte Agathe, elle obtiendroit la santé : la malade y consentit, et elles firent toutes deux ce voyage. Dès qu'elles furent arrivées à Catane, elles se rendirent au lieu où étoit le tombeau, et y firent leur priere. Comme elles étoient fort fatiguées, sainte Luce s'endormit, et durant le sommeil, sainte Agathe lui apparut accompagnée d'une troupe d'Anges ; et lui adressant la parole : Luce, ma chere Sœur, Epouse sacrée de notre commun Sauveur, lui dit-elle, pourquoi me demandez-vous ce que vous pouvez obtenir vous-même sans peine? Jesus-Christ, votre divin Epoux et le mien, vous accorde agréablement la santé de votre mere, que vous souhaitez ; et comme il a bien voulu rendre célebre la ville de Catane, en ma considération, il veut que votre nom rende aussi célebre la ville de Syracuse ; votre ame lui est chere, et il trouve dans la pureté de votre cœur un agréable séjour. Après ces paroles, la vision disparut.

Luce s'étant éveillée : Ma chere mere, s'écria-t-elle, vous êtes guérie, et Dieu, par l'intercession de son Epouse sainte Agathe, vous a accordé la santé ; joignons nos très-humbles actions de graces. Elles remercierent Dieu avec ferveur, et leur sainte Protectrice ; la joie fut commune : mais avant que de se retirer d'auprès du tombeau, Luce embrassant sa mere, qui étoit toute pénétrée de reconnoissance pour un si signalé bienfait : Ma chere mere, lui dit-elle, Dieu vient de vous faire une grande grace, et je me flatte que vous ne me refuserez pas celle que je vous demande pour l'amour de Dieu ; c'est de ne me plus parler de mariage : j'ai consacré ma virginité à Jesus-

Christ, agréez que je n'aye point d'autre Epoux que lui. Eutychie touchée, et charmée en même-temps d'une si généreuse résolution, y consentit. Ce n'est pas tout, ajouta la fille; puisque vous consentez à ce mariage spirituel, il faut que vous me donniez ma dot, afin qu'elle soit donnée à mon divin Epoux, par les mains des pauvres, à qui je suis bien résolue de distribuer tous mes biens. Ma fille, répond Eutychie, tous les biens de la famille sont à vous; mais vous ne voulez pas que je perde mes droits, et que la charité que vous avez pour les pauvres me réduise à la mendicité. Je consens que vous disposiez de la riche dot que je vous avois destinée; mais je veux conserver mon bien durant ma vie, bien résolue de le laisser aux pauvres après ma mort. Après votre mort! répart cette sainte fille; et quel sacrifice faisons-nous à Dieu, quand nous lui donnons ce qui n'est plus en notre pouvoir de retenir? Croyez-moi, ma chere mere, donnons à Dieu les biens qu'il nous a lui-même donnés, et donnons-les lui avant que la mort nous les enleve: comptons sur sa bonté et sur sa providence, il aura soin de nous quand nous ne compterons plus que sur lui. Eutychie fut si attendrie et si touchée par ce discours de sa fille, qu'elle prit la résolution sur l'heure de distribuer tous ses biens aux pauvres, pour ne posséder plus que Dieu.

Etant de retour à Syracuse, elles commencent par distribuer aux pauvres tout l'argent qu'elles avoient; elles vendent toutes leurs pierreries et leurs bijoux, pour en racheter les Chrétiens esclaves, et délivrer les prisonniers. Le Gentilhomme à qui Lucie avoit été promise, apprenant qu'Eutychie et Lucie vendoient leurs terres, s'adresse à la nourrice de la Sainte, pour en savoir la vérité, et la prie de lui en découvrir le mystere. Il est vrai, lui répond la nourrice, qu'Eutychie vend tout ce qu'elle a de plus pré-

cieux; mais c'est pour en acheter une terre d'un prix infini, et dont les revenus sont immenses. Cette réponse, que le Gentilhomme Païen ne comprit point, le satisfit, croyant d'y trouver lui-même son compte; mais ayant apperçu que tout l'argent qui provenoit de la vente de tous ces fonds étoit employé à nourrir des pauvres et à délivrer des prisonniers, il reconnut qu'on le jouoit, et il entra dans une furieuse colere : se laissant aller ensuite à son dépit, il va trouver le Préfet de la Ville, l'informe de tout, et lui dit que cette dissipation de biens ne se faisoit que parce que Luce étoit Chrétienne. Il n'en fallut pas davantage pour la faire arrêter. On ne peut dire quelle fut la joie de notre Sainte, quand elle se vit à la veille d'être Martyre : elle parut devant le juge avec confiance et d'un air assuré. Le Tyran n'épargna rien pour lui persuader d'abandonner sa Religion : il lui représenta les grands avantages qu'elle trouveroit dans le monde, si elle consentoit au mariage qu'on lui avoit proposé; et élevant le ton, il lui dit qu'il falloit ce jour même offrir aux dieux un sacrifice. Je ne connois point d'autre Dieu, répond la Sainte, que le Dieu tout-puissant et éternel, Créateur du Ciel et de la Terre, à qui j'ai déjà fait le sacrifice de tous mes biens, il ne me reste plus que de lui faire un sacrifice de moi-même. Paschasius, c'étoit le nom du Préfet, voyant avec quelle fermeté la Sainte lui répondoit : Je vois bien qu'il ne faut plus tant raisonner avec vous, lui dit-il; les tourmens feront cesser votre caquet, et les coups feront tarir vos paroles. Les supplices qu'on souffre pour Jesus-Christ, repart la Sainte, ne sauroient faire taire ses Confesseurs; et il nous a assuré lui-même que lorsque nous serons devant les Juges, ce n'est pas nous qui parlerons, mais c'est le Saint-Esprit qui parlera par nous. Vous croyez donc que le Saint-Esprit est en vous, reprit Paschasius, et

que c'est lui qui vous suggere ce que vous répondez. Ce que je crois, répliqua la Sainte, c'est que ceux qui menent une vie pure, une vie chaste, sont les temples de l'Esprit-Saint. Si cela est, ajoute le Juge, je trouverai bien le moyen de chasser de chez vous cet Esprit, en vous prostituant comme une infame. Je crains peu toutes vos violences, répond la Sainte, le Dieu que j'adore, et à qui j'ai consacré dès mon enfance ma virginité, saura bien me préserver de vos insultes. Alors le Tyran irrité de ces réponses, ordonne qu'on mene cette chaste Epouse de Jesus-Christ dans un lieu infame, pour y être livrée à la brutalité de tout ce qu'il y avoit dans la ville de libertins. Mais que peut toute la malice des hommes et de l'enfer même contre la toute-puissance de Dieu ? Sainte Luce fut arrêtée dans le lieu même où elle étoit, par une main invisible. On eut beau faire les derniers efforts pour la tirer, on eut beau employer plusieurs paires de bœufs pour la traîner, elle fut toujours immobile. Les Païens crierent au sortilege, les gens sages crierent au miracle. Le Tyran couvert de honte, et crevant de rage et de dépit, ordonna qu'on dressât un bûcher autour d'elle, qu'on la couvrît de poix et de résine, et qu'on y ajoutât toutes sortes de matieres combustibles, et y fit mettre le feu; mais celui qui l'avoit rendue immobile, la conserva saine au milieu de cet incendie. Un feu horrible l'entoura, des flammes épaisses la couvrirent; on la crut étouffée, consumée dans l'instant : mais on fut bien surpris quand le feu diminuant, on apperçut sainte Luce au milieu de cet effroyable brasier, comme si elle se fût trouvée dans un bain rafraîchissant, sans qu'un seul de ses cheveux eût été endommagé, sans que le feu eût touché à sa robe. Cette merveille causa des sentimens d'admiration dans le cœur de ceux qui étoient présens. On crioit

hautement : Gloire au Dieu des Chrétiens, il n'y a que lui qui mérite notre culte. Paschalius étant accouru au bruit de ce miracle, voyant que la Sainte chantoit les louanges du Seigneur, les yeux élevés vers le Ciel, et ne pouvant souffrir les imprécations que vomissoit contre lui cette multitude, ordonna au bourreau de lui percer le gosier d'un coup d'épée. Elle ne mourut pourtant pas sur le champ, elle fut enlevée par les Chrétiens, et portée dans une maison voisine. Elle prédit alors la fin des persécutions et la paix de l'Eglise, après la mort de Dioclétien, et l'on dit qu'avant d'expirer, elle eut la consolation de recevoir le Saint Viatique. Après quoi comblée de graces, de victoires et de mérites, elle rendit doucement son esprit à Dieu le 13 de Décembre de l'an 304. Son corps fut enterré à Syracuse, où il demeura jusqu'au huitieme siecle, que Faroald, Duc de Spolete, s'étant rendu maître de Syracuse, le fit enlever de son Eglise, et le transporta en Italie, dans la ville de Corsin. Ce saint corps demeura en ce lieu près de deux cent cinquante ans, c'est-à-dire, jusqu'en 970, que Thierry Evêque de Metz, étant passé en Italie avec l'Empereur Othon I son cousin, et souhaitant d'enrichir son Diocese des précieuses Reliques des Martyrs, enleva celles de sainte Luce, par le crédit de ce Prince, les mit dans son Eglise de Metz, et deux ans après les fit transporter dans celle de Saint-Vincent, où il avoit fait bâtir une magnifique Chapelle dédiée sous le nom de Sainte-Luce ; et un autre Evêque de Metz, nommé aussi Thierry, l'an 1042, tira un bras de la châsse, dont il fit présent à l'Empereur Henri III, qui le mit dans le Monastere de Ladembourg ou Landeberg, au Diocese de Spire. Lorsque Thierry transporta le corps de la Sainte à Metz, on avoit déjà transporté la tête à Rome. On a distribué quelques portions de ces saintes Reliques dans quelques

autres Eglises où elles sont gardées avec beaucoup de vénération.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Exaudi nos, Deus salutaris noster: ut sicut de Beatæ Luciæ Virginis et Martyris tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

Exaucez-nous, ô mon Dieu, notre Sauveur; et faites que la joie que nous cause la Fête de sainte Luce votre Vierge et Martyre, soit accompagnée des sentimens d'une vraie piété. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

Fratres: Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est: sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me: æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

Mes Freres: Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur; car ce n'est pas celui qui se fait valoir, qui mérite d'être approuvé; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est: aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Saint Paul craignant pour les Corinthiens, à cause des faux Apôtres qui altéroient la doctrine qu'il leur

prêchoit, il leur marque pourquoi il n'a rien voulu recevoir d'eux pour sa subsistance; ensuite pour les convaincre qu'ils devoient plutôt le croire que ces gens-là, il raconte ce qui étoit à sa louange, et surtout ce qu'il a enduré en prêchant la foi de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Il n'est nulle vertu sur la terre, nul mérite; on peut même ajouter, nul bon esprit, nulle véritable probité, nul bon sens, que celui que Dieu reconnoît pour tel; l'homme pense peu juste; son jugement pour l'ordinaire porte à faux. Tout se juge dans un tribunal où ordinairement les Juges sont parties. Les sens y donnent leur avis, et ils sont écoutés; les passions y ont voix, pour ainsi dire, délibérative. L'humeur, le naturel, les intérêts particuliers, l'esprit du monde, tout y plaide la cause de l'amour-propre; faut-il être surpris si nos jugemens sont si faux, si nos idées sont si contraires à celles de Dieu, et si nous estimons, si nous louons souvent ce que Dieu réprouve, et par conséquent ce qui est véritablement méprisable? C'est dans le Seigneur seul que nous devons chercher notre gloire, c'est-à-dire, dans la parfaite soumission à ses ordres, et faire ce qui lui plaît. Certainement, ou les choses dont on se glorifie ne sauroient se rapporter à Dieu, et alors la gloire que l'on en tire est bien vaine; ou ce sont des avantages dont nous ne sommes revêtus que pour en user selon ses vues, et alors l'homme est bien injuste de se les approprier à lui-même. La vanité de se louer, ne fût-elle qu'une foiblesse, qu'en pensent les hommes? cela seul ne ravit-il pas aux actions les plus louables ce qu'elles auroient de mérite, ou du moins ne le ternit-il pas? Pourquoi relever le peu de bien dont nous sommes capables? pourquoi le

mettre dans un jour où nous croyons qu'il peut nous attirer l'approbation des hommes ? Si Dieu nous veut dans des postes où leur estime nous soit nécessaire, il saura bien leur montrer sans nous que nous sommes dignes de les occuper. La foiblesse de se louer est plus que puérile : elle montre non-seulement peu de vertu, mais une simplicité qui affoiblit l'estime qu'on pourroit avoir d'ailleurs des belles qualités de la personne. Cette sotte vanité marque un petit génie, dont les lumieres sont si bornées, qu'il ne peut pas découvrir le tort que fait au mérite même, la foiblesse qu'on a de se louer. Aussi ne trouvet-on que des génies fort médiocres qui se louent. Un grand génie, un homme d'un grand mérite parle peu de soi.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matth. Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cœlorum homini negociatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm, simile est Regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare et ex omni

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache : et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de

genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi: exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis: ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia? Dicunt ei: Etiam. Ait illis: Ideo omnis Scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

poissons. Quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Combien Dieu hait le péché.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de plus forte antipathie que celle qui est entre Dieu et le péché: elle lui est essentielle. La nature de Dieu est essentiellement ennemie du péché, et par conséquent du pécheur. Si le péché pouvoit cesser d'être contraire à Dieu, il ne seroit plus péché; et si Dieu pouvoit cesser de haïr le péché, il ne seroit plus Dieu. Il ne faut donc pas que j'espere de posséder Dieu, tant que je serai possédé par le péché. Comme le péché n'entre point dans le Ciel, parce que Dieu y regne, Dieu n'entre point dans une ame où regne le péché. Si l'on avoit une idée juste du péché, le seul nom de péché cau-

seroit une horreur, une frayeur mortelle à l'ame. Le péché est proprement le seul mal de l'homme ; perte de bien, disgrace, maladie, douleur, persécution, la mort même, ne sont des maux que fort improprement, et qu'autant qu'ils sont les effets et les suites du péché. En effet, qu'un homme soit disgracié, qu'il soit pauvre, malade, persécuté, le rebut du genre humain ; qu'il soit méprisé, calomnié, réduit même à la derniere misere ; si cet homme est en état de grace, s'il est dans les bonnes graces du Seigneur, pour n'être pas respecté, il n'en est pas moins respectable. C'est comme un diamant de grand prix, couvert de poussiere, qu'on ne connoît pas, et qu'on foule aux pieds ; la mort même si terrible au pécheur ne l'effraie point, elle éteint encore moins son mérite. L'état de grace nous rend agréables aux yeux de Dieu, et nous fait jouir des droits qui font l'honneur et la gloire de ses enfans. Le péché fait au contraire le souverain malheur de l'homme. Quel état plus triste, plus affreux et plus à plaindre, que celui d'un homme qui a perdu les bonnes graces de son Prince ? Quand on a encouru l'indignation du Souverain, on est bien malheureux. Jugez du pitoyable état d'un homme que Dieu regarde comme son ennemi ; d'un homme que Dieu a en exécration, le triste objet de sa colere ; voilà ce que produit un seul péché mortel : il arme toutes les créatures contre le pécheur. Possédât-il toutes les belles qualités ; eût-il un esprit excellent, un naturel heureux ; fût-il d'une naissance distinguée, possédât-il tous les trésors de l'univers, il est souverainement malheureux, dès que Dieu le hait : voilà le fruit d'une faute grieve.

SECOND POINT.

Considérez que Dieu n'est occupé, pour ainsi dire, dans le monde, qu'à détruire le péché ; tout ce

ce qu'il opere hors de lui ne tend qu'à cela. S'il envoie son Fils sur la terre, c'est pour en bannir le péché; s'il forme une Eglise, c'est pour exterminer le péché; s'il nous donne des graces, c'est pour nous armer contre le péché; s'il nous récompense, c'est pour avoir vaincu le péché; s'il nous punit, c'est pour avoir aimé le péché. O que cette occupation est digne de Dieu! que n'en fais-je aussi la mienne? j'ai tous les jours tant d'occasions d'empêcher de pécher, pourquoi ne le fais-je pas? Mais hélas! tandis que Dieu s'occupe à détruire le péché, ne m'occupé-je point à l'établir? Mais rien n'est plus propre à nous faire connoître combien Dieu hait le péché, que la sévérité avec laquelle il le punit. Dieu punit le péché en quelque personne qu'il se trouve. Avec quelle rigueur l'a-t-il puni dans les Anges, les plus excellentes de ses créatures, sans avoir égard à leur excellence, à leurs prérogatives, à leurs brillantes qualités? Un seul péché d'orgueil efface, éteint toutes ces excellences. Avec quelle sévérité l'a-t-il puni dans l'homme, qu'il avoit si tendrement aimé, et qu'il avoit créé à son image et à sa ressemblance? Un seul péché de désobéissance le chasse de ce Paradis de délices où il avoit été créé, et l'assujettit à ce tas affreux de malheurs et de miseres qui inondent la terre. Il l'a puni enfin dans son propre Fils, le digne objet de ses plus douces complaisances, quoiqu'il n'eût que l'apparence du péché. Jetons les yeux sur Jesus-Christ en croix : voilà un effet de la haine que Dieu a pour le péché. Si Dieu traite ainsi son propre Fils, pour l'avoir seulement trouvé chargé des péchés d'autrui, comment traitera-t-il un esclave chargé de ses propres crimes? Il suffit que Jesus-Christ, l'innocence même, veuille bien payer pour les pécheurs, Dieu n'a point d'égard, pour ainsi dire, à la sainteté, à la majesté, au mérite infini de ce cher Fils, dès qu'il

le trouve sous l'apparence du pécheur. L'on peut dire que la haine qu'il a pour le péché l'emporte sur l'amour tendre qu'il a pour son Fils. O que ce seul exemple donne une juste idée de l'énormité du péché et de sa malice !

Faites, Seigneur, que j'en aye toujours tant d'horreur, que je perde plutôt les biens, la santé, et même la vie, que d'encourir votre disgrace par le péché.

Aspirations dévotes durant le jour.

Peccavi, quid faciam tibi, ô custos hominum! Job. 7.

J'ai péché, Sauveur des hommes ! mais je suis prêt de tout faire et de tout souffrir pour vous appaiser.

Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me. Psal. 6.

Seigneur, ne me châtiez pas dans votre colere.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On ne sait pas ce que c'est que le mal, quand on dit que c'est un grand mal que la pauvreté, la maladie, etc. il n'y a point de mal dans la vie que le péché, parce qu'il n'y a que le péché qui nous puisse empêcher de posséder le souverain bien. Rien ne nous détourne de notre fin derniere ; rien ne nous éloigne de Dieu que le péché : quelle horreur ne devons-nous pas avoir de ce monstre ? Concevez-la cette horreur avec vivacité. Ayez horreur de l'ombre seule du péché. Dès que vous avez quelque chose à dire ou à faire, pensez, avant toutes choses, s'il n'y a point de péché, et vivez dans une extrême délicatesse de conscience, ne finissant jamais votre priere du matin, sans déclarer à Dieu l'horreur que vous avez du péché, et lui demander la grace de ne le pas commettre.

2.° Ne vous contentez pas d'avoir vous-même

cette horreur vive et sensible du péché, n'oubliez rien pour l'inspirer à toute votre famille. Dès que vos enfans ont de la connoissance, ne cessez de leur inspirer cette horreur du péché : et dites-leur souvent, comme la Reine Blanche à saint Louis : Mon fils, quelque grande que soit la tendresse que j'ai pour vous, j'aimerois mieux vous voir mort, que de vous savoir en péché mortel. Faites souvent cette priere, et apprenez-la à vos enfans : Donnez-moi, Dieu de pureté, la grace de veiller avec tant de soin, et de prier avec tant d'efficacité, que le tentateur n'ait jamais aucun avantage sur moi. Faites que je m'éloigne si fort de toutes les occasions du péché, que j'aye une si grande horreur de tout ce qui peut souiller mon ame, que rien ne puisse jamais me faire perdre votre grace par le péché.

QUATORZIEME JOUR.

SAINT JEAN DE LA CROIX.

SAINT JEAN, l'un des plus sublimes Maîtres de la vie spirituelle, et des plus grands ornemens de la célebre Réforme de l'Ordre du Mont-Carmel, connu d'abord sous le surnom d'Yepés, qui étoit celui de sa famille, puis sous celui de Saint-Matthias, qui étoit son nom de Religion, et enfin sous celui de la Croix, qui fait son véritable caractere, étoit fils de Gonsales d'Yepés, et de Catherine Alvarez. Il naquit l'an 1542 à Ontiveros, qui est un Bourg de la Vieille-Castille, dans le Diocese d'Avila. Quoique son pere fût Gentilhomme, il étoit devenu si pauvre, qu'il avoit été obligé d'apprendre le métier de Tisserand pour avoir de quoi nourrir sa famille : elle

étoit nombreuse, et Jean étoit le cadet de trois garçons. Ses belles qualités et son naturel doux et docile gagnerent bientôt l'estime et le cœur de ses parens; son penchant pour la vertu, et sa forte inclination pour l'étude, les porterent à lui faire apprendre la Grammaire dans le Bourg. Mais n'ayant pas de quoi l'envoyer ailleurs pour lui faire poursuivre ses études, ils pensoient à quelque art mécanique, lorsque la divine Providence lui suscita des Patrons, qui par pure prédilection fournirent abondamment à son éducation. Jean répondit si bien aux intentions de ses bienfaiteurs, qu'ils s'estimerent bien payés de leurs libéralités par le succès merveilleux de ses études. Il se rendit en peu de temps très-habile dans les Humanités et la Philosophie; mais il fit encore de plus grands progrès dans la science des Saints.

Soustrait à la vigilance de ses parens, dans un âge si porté au plaisir, au milieu d'une jeunesse corrompue, il sut se conserver dans une pureté de mœurs, dans une tendresse de dévotion, dans une si grande innocence, qu'on le regarda dès-lors comme un Saint. L'attention qu'il avoit déjà à mortifier ses sens et sa chair, et son amour pour la priere, autorisoient cette opinion : il la confirma lui-même bientôt en cherchant un asile à son innocence. La dévotion particuliere qu'il avoit à la sainte Vierge, lui fit croire qu'il trouveroit cet asile dans l'Ordre des Carmes tout dévoué à la gloire et au culte de la Mere de Dieu. Il alla dans cette vue se présenter au Couvent de Sainte-Anne, dans la ville de Medina del Campo. Il y fut reçu comme un présent du Ciel : il prit l'habit de Religieux, avec le nom de Frere de Saint-Matthias, à la vingt-unieme année de son âge.

On ne vit peut-être jamais ni plus de ferveur, d'humilité, d'exactitude dans un Novice, ni même un plus ardent amour des croix dans les plus au-

ciens. Après sa Profession, la ferveur qu'il avoit fait paroître dans sa premiere année, au lieu de se ralentir, comme il arrive d'ordinaire, prit encore de nouveaux accroissemens. Il commença un genre de vie si austere, que tous les Religieux du Couvent en furent effrayés. Il demanda pour cellule un trou obscur et abandonné au bout du dortoir, destiné à serrer les balais, où on fut obligé de faire une petite ouverture dans le toit, pour lui donner du jour pour pouvoir lire. Un tronc de bois creusé en forme de sépulcre, lui servoit de lit : il se fit un cilice de joncs marins, dont les pointes aiguës le piquoient jusqu'au sang, au moindre mouvement qu'il donnoit à son corps; il y joignoit encore des flagellations très-fréquentes avec une discipline qui seule faisoit horreur; et comme d'ailleurs ses jeûnes étoient continuels, et son sommeil fort court, il ôtoit à son corps les moyens de réparer les forces que ces macérations lui faisoient perdre.

Sa piété répondoit à ses pénitences; l'amour qu'il avoit pour la retraite et pour le silence lui faisoit retrancher de la société et de la conversation des hommes tout ce qu'il pouvoit leur ôter, pour le donner au commerce intérieur et paisible qu'il entretenoit avec Dieu dans l'exercice de l'oraison, qui dès ses premieres années de Religion n'étoit qu'une contemplation très-sublime. Il n'eut jamais les défauts innocens de ces mystiques et contemplatifs, qui portent par-tout un air farouche et étranger. Sa dévotion ne fut jamais austere qu'à lui-même. Il étoit doux, honnête, poli, même dans la conversation : on ne le vit jamais abstrait, taciturne ni sauvage avec ses Freres. L'humilité lui sembloit naturelle : il n'estimoit que les vertus qu'il admiroit dans les autres; et quoiqu'il les possédât toutes dans un degré éminent, il croyoit sincérement qu'il n'avoit point de vertu. On le voyoit toujours le premier dans

tous les exercices de la Communauté. Le don de contemplation dont il étoit doué ne le rendit jamais fainéant ; il eût voulu faire lui seul tous les offices de la maison; les plus pénibles et les plus bas étoient ceux qui étoient le plus de son goût, et pourvu qu'il trouvât quelque humiliation et quelque croix, son ambition étoit satisfaite.

Une vertu si éclatante porta ses Supérieurs à lui faire recevoir de bonne heure les Ordres sacrés; et sans écouter les artifices dont son humilité se servoit pour rester dans l'état humble et obscur de Frere Lai, dès qu'il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, on l'obligea de recevoir la Prêtrise. La grace fut abondante et sensible dans une ame si pure ; le nouveau Prêtre se prépara à sa premiere Messe par de continuels sacrifices de tout lui-même, et par un redoublement de ferveur et de mortifications. Les faveurs qu'il reçut dans le premier divin Sacrifice qu'il offrit, et la haute idée qu'il conçut du sacré Sacerdoce, lui firent souhaiter une vie plus retirée et plus réguliere encore que n'étoit celle qu'on menoit dans l'Ordre des Carmes mitigés. Après avoir beaucoup consulté Dieu sur ce qu'il pourroit faire de mieux à cet égard, il prit la résolution de passer dans celui des Chartreux, où il se promettoit de trouver une solitude telle qu'il cherchoit, et un genre de vie plus austere.

Dans le temps qu'il prenoit des mesures pour entrer dans la Chartreuse de Segovie, sainte Thérese vint à Medina del Campo, pour fonder un nouveau Couvent de sa Réforme. Ayant été informée de la vertu extraordinaire du Pere Jean de Saint-Matthias, elle souhaita de pouvoir l'entretenir. Dès le premier entretien sainte Thérese ne douta plus que saint Jean ne fût le Ministre que Dieu lui avoit destiné pour l'exécution du grand dessein qu'elle avoit formé d'établir la Réforme des Religieux du Mont-Carmel, après

l'avoir déjà établie parmi les Religieuses. Le Saint lui ayant découvert la pensée qu'il avoit de se faire Chartreux : Dieu vous a appelé, mon Pere, lui dit la Sainte, dans l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel ; vous ne devez penser qu'à vous sanctifier dans cet Ordre. Vous aimez la retraite, la priere et la vie austere ; vous trouverez tout cela dans votre état, vous n'avez qu'à vivre selon le premier esprit de vôtre Institut. Rien n'est plus parfait que la primitive Regle de l'Ordre du Mont-Carmel, rien ne vous empêchera plus désormais de vivre selon la perfection de cette Regle. La Sainte lui déclara ensuite le projet que Dieu lui avoit inspiré de la nouvelle Réforme à l'égard des hommes, les permissions et les pouvoirs nécessaires qu'elle en avoit reçus du Pape et du Général, et le pressentiment qu'elle avoit qu'il seroit lui-même le premier et le principal Ministre de ce grand ouvrage. Ces paroles firent tant d'impression sur l'esprit et sur le cœur de saint Jean, qu'il promit à la Sainte de faire tout ce qu'elle lui prescriroit, persuadé que c'étoit l'esprit de Dieu qui l'éclairoit et qui la conduisoit dans toutes ses démarches. Il fut donc résolu qu'au jour marqué il sortiroit du Couvent de Medina, pour se rendre avec la Sainte à Valladolid, où il prendroit avec l'habit, l'Institut de la nouvelle Réforme. Ce qui ayant été exécuté, sainte Thérese envoya le Pere à Dervelle, avec un Maçon, pour rendre logeable une vieille maison qu'un Gentilhomme leur avoit donnée, et qui fut le premier Couvent de l'étroite Observance.

Saint Jean y passa quelque-temps seul, en attendant les sujets que la Sainte devoit envoyer pour le remplir ; et ce fut là que s'abandonnant à la ferveur, il exerça sur son corps toutes ces innocentes cruautés, qui firent dire aux séculiers, que le Pere Jean ne pouvoit vivre que par mi-

racle. Lorsque cette sainte colonie des premiers Peres Carmes, qu'on nomma dès-lors les Carmes Déchaussés, fut arrivée, Saint Jean, qui avoit été constitué leur Chef, passa toute la nuit suivante en oraison avec eux, et le lendemain, qui étoit le 28 de Novembre, et le premier Dimanche de l'Avent, de l'an 1568, il célébra solemnellement la Messe, fit sa profession publique, et reçut la leur; tous promettant à Dieu, à la sainte Vierge leur Mere et leur Protectrice perpétuelle, et au Général des Carmes leur Supérieur ordinaire, d'observer littéralement l'ancienne et étroite Regle de l'Ordre. Ce fut alors que quittant le surnom de Saint-Matthias, il prit celui de Jean de la Croix, qui comme on a déjà dit, faisoit son véritable caractere. Telle fut la naissance de cette célebre Congrégation Religieuse, approuvée d'abord par le saint Pape Pie V, et confirmée l'an 1580, par Grégoire XIII, à laquelle on donna le nom de Carmes Déchaussés, parce qu'ils vont pieds nus, et qui depuis plus de cent et cinquante ans conservent avec ce dernier esprit d'oraison, d'austérité et de retraite qui caractérise leur Institut, ce zele ardent que sainte Thérese leur Mere leur a laissé en partage, lequel les porte non-seulement à édifier tous les Fidelles par leur piété exemplaire et leur exacte régularité, mais à passer encore les Mers, pour aller par-tout l'Univers travailler avec tant de fruit à la conversion des Infidelles.

Saint Jean de la Croix se voyant le Supérieur immédiat du Couvent, enchérit encore sur ses austérités passées. Ses mortifications étoient si grandes, que sainte Thérese fut obligée d'aller sur les lieux pour les modérer; elle ne voulut point qu'ils continuassent de marcher sans sandales; elle régla leurs abstinences et leurs jeûnes, et mit des bornes à toutes leurs autres austérités. Ayant fondé un second Couvent à Manzerre, un

troisieme à Pastrane, et un autre à Salamanque, elle voulut que ce fils aîné élevât lui-même ses freres dans toutes ces maisons, pour leur communiquer à tous son double esprit de mortification et de priere. Voyant les grands fruits que faisoit le serviteur de Dieu dans les maisons de ses Religieux, elle voulut qu'il prêtât encore sa direction à ses Filles; il le fit avec tant de fruit, que sainte Thérese assure que, dans moins d'un mois, les plus obstinées à ne vouloir pas se réformer, furent les plus empressées pour la Réforme.

Il eût été difficile de faire moins de progrès dans la vie spirituelle sous un si saint et si habile Directeur. Il avoit un don particulier pour discerner les esprits, pour découvrir et faire éviter les pieges du démon, pour développer les illusions du cœur et de l'esprit; et jamais Pere spirituel ne sut mieux l'art de vaincre toutes les tentations, et de guérir toutes les maladies de l'ame. Le démon aussi n'oublia rien pour se venger d'un ennemi qui faisoit tous les jours sur lui de nouvelles conquêtes. Ne pouvant rien gagner par les plus violentes tentations, il se servit de l'effronterie d'une fille, et d'une jeune veuve, pour ternir sa pureté; mais ce ne fut que pour lui faire remporter une victoire plus complette.

Une vertu si éminente ne pouvoit pas être longtemps tranquille, elle devoit être éprouvée dans le feu de diverses tribulations. Une des plus fâcheuses fut une espece de persécution que lui susciterent ses propres freres et ses propres enfans, c'est-à-dire, les anciens Religieux qu'il avoit quittés, et ceux qu'il avoit formés dans l'Institut de l'étroite Observance. Les premiers regarderent sa Réforme comme une rebellion contre les Supérieurs réguliers de l'Ordre, et sa retraite comme une criminelle désertion qui le rendoit apostat. Comme tel, ils le firent enlever

par des archers, qui le conduisirent dans les prisons du Couvent avec ignominie. Craignant qu'il ne leur fût enlevé, ils le firent transporter à Tolede, où il fut enfermé durant neuf mois dans un cachot obscur, sans autre nourriture que celle qu'on donne aux plus grands criminels qu'on tient en pénitence ; elle étoit de son goût. Dieu le soutint dans cette rude épreuve par ses consolations ; la sainte Vierge lui apparut, et les douceurs intérieures qu'il reçut dans cet affreux cachot, lui en rendirent le séjour agréable. Sa patience héroïque et son humilité furent sa justification, il fut remis en liberté ; mais ce ne fut que pour rentrer dans un autre plus rude exercice de patience.

Comme il avoit été assez long-temps Supérieur de la plupart des Couvens de la Réforme, son zele pour l'exacte discipline réguliere avoit fort déplu aux imparfaits, et ses exemples avoient, pour ainsi dire, désespéré les plus fervens. Il avoit coutume de dire qu'il y avoit trois pieges que le démon tendoit aux Supérieurs : le premier, une trop bonne estime d'eux-mêmes, qui leur enfle le cœur ; l'autre, une facilité à se dispenser des devoirs communs ; le troisieme, un épanchement au dehors, qui éteint l'esprit de multiplicité des occupations extérieures. Il avoit évité le premier de ces pieges, par une sincere et profonde humilité de cœur qui lui faisoit aimer le mépris et la confusion, et qui l'obligeoit à se regarder comme le dernier de tous ses freres. Il avoit surmonté le second, en étant toujours le premier dans tous les exercices de la Religion, se chargeant toujours des emplois les plus pénibles et les plus bas, et ne se servant de son droit de Supérieur que pour ne mettre point de bornes à ses austérités et à ses pénitences ; il portoit sur sa chair une chaîne de fer, qui lui avoit fait de grandes plaies, qu'un affreux cilice ai-

grissoit tous les jours. Son abstinence et ses jeûnes continuels faisoient dire qu'il ne pouvoit vivre que par miracle ; il ne dormoit que deux heures la nuit, et il passoit le reste du temps à genoux devant le Saint Sacrement, dans une oraison très-fervente. Jamais homme ne put dire avec plus de raison que lui : Je suis attaché à la croix avec Jesus-Christ. Et l'on assure que faisant un jour sa priere devant un Crucifix, il entendit une voix qui lui dit distinctement : Jean, que souhaitez-vous que je vous donne pour tous vos travaux? Seigneur, répondit-il, nulle autre chose durant cette vie, que d'être méprisé, et de souffrir toujours davantage pour l'amour de vous. Le seul mot de Jesus-Christ crucifié, la seule vue d'une croix le faisoit entrer en extase ; il n'avoit garde de donner dans le piege de la dissipation ; fuyant le commerce avec les séculiers, et ne perdant jamais Dieu de vue.

Qui n'eût dit qu'une vie si sainte et si parfaite ne dût être applaudie? mais les humiliations et les croix qui sont l'apanage des plus grands Saints, devoient faire le caractere spécial de saint Jean de la Croix ; et l'on peut dire que jamais Saint peut-être n'en porta une plus pesante, et ce fut celle que lui procurerent jusqu'à la mort quelques-uns même de sa Réforme. Dieu permit que quelques Supérieurs, soit par une aversion secrete contre le serviteur de Dieu, soit par la crainte qu'il ne voulût rétablir encore davantage leur étroite Observance, exercerent sa patience avec la derniere rigueur. Ils l'exclurent de toute supériorité, le reléguerent dans le désert de Pegnuela, et résolurent même de l'envoyer aux Indes. Le serviteur de Dieu se soumit à tout avec joie ; il se croyoit du moins oublié des hommes dans son affreuse solitude; mais de nouvelles vexations vinrent l'y trouver. Le Pere Diego Evangelista, Définiteur de l'Ordre, et François Chrysos-

tôme, habile Prédicateur, que le Saint avoit élevés dans le Noviciat, peut-être avec un peu trop de rigidité, firent des informations contre lui avec une aigreur qui ne se proposoit rien moins que de le faire chasser de l'Ordre. Ce grand serviteur de Dieu souffrit cette persécution avec une humilité, une douceur et une joie étonnante. Loin de se plaindre, il ne voulut jamais dire un seul mot pour se justifier; il disoit au contraire, qu'il méritoit bien de plus grands châtimens pour ses fautes. Lorsqu'on lui signifia l'ordre de partir pour les Indes, il se mit en devoir d'obéir sans réplique, et sur l'heure; Dieu l'en empêcha par une violente maladie, qui n'affoiblit pas la persécution. On continua les informations : la calomnie suppléa aux preuves qu'on ne trouvoit pas, et qu'on vouloit avoir pour le perdre. Par-là on répandit la terreur dans les Couvens de l'un et de l'autre sexe, de telle sorte que les plus affectionnés et les plus vertueux n'osoient plus se dire amis de celui que l'on regardoit d'ailleurs comme l'ami de Dieu, et le pere commun de la Réforme. Chacun se défaisoit des lettres qu'il en avoit reçues, par la crainte de se voir accusé de quelque commerce avec lui, quoiqu'elles ne fussent remplies que de la plus pure spiritualité; on en brûla la plupart, et par-là la science des Saints fit une perte irréparable. L'orage cessa enfin, lorsque les premiers Supérieurs eurent apperçu la ténuité de ces dépositions mendiées.

Dieu ayant éprouvé de la sorte son serviteur, fit avancer le temps de couronner ses travaux et sa patience; il tomba malade, et le Provincial connoissant que l'air du désert de Pegnuela lui étoit contraire, ordonna qu'il fût transporté dans un autre Couvent. On lui en laissa le choix, et il préféra celui d'Ubeda, parce qu'il avoit pour Prieur ce Pere François Chrisostôme, qui ne l'aimoit point; il y trouva la croix qu'il cher-

choit. Tout son corps se couvrit d'ulceres, ayant quatre ou cinq abcès formés au-dedans. On ne peut imaginer, sans frémir, ce que cet homme de Croix souffrit durant le cours de sa maladie, et de la dureté de son indigne Supérieur, et de la multiplicité de ses maux, qui en firent un homme de douleurs; elles ne purent jamais cependant altérer sa tranquillité, sa joie et son invincible patience. Le Provincial apprenant l'état où étoit réduit le saint homme, y accourut, reprit sévérement le Prieur de son manque de charité, lequel trouva dans celui qu'il avoit maltraité, un puissant intercesseur auprès du Provincial, et un ami tendre. Cette conduite si édifiante de saint Jean de la Croix, ouvrit les yeux au Prieur d'Ubeda: il reconnut avec regret sa dureté, et l'injustice de sa passion; lui demanda pardon de ses fautes, et tâcha de les réparer dans le peu de temps qui restoit, par tous les offices de charité. Mais comme le saint homme ne vouloit point descendre de la Croix, Dieu secondant ses désirs, tempéra cette courte joie par des peines intérieures, qui ne finirent qu'avec sa vie. Cet habile Maître de la vie spirituelle, les supporta avec résignation. La vue de Jesus-Christ sur la Croix étoit toute sa consolation; enfin après avoir reçu les derniers Sacremens avec une nouvelle ferveur, plein de confiance en son Divin Sauveur, et en la protection de la sainte Vierge, en prononçant les saints Noms de Jesus et de Marie, il rendit tranquillement le dernier soupir, en baisant la Croix. Cette mort précieuse arriva le 14 de Décembre de l'an 1591, à la quarante-neuvieme année de son âge.

Dieu ne différa pas un moment de manifester la gloire immense de son serviteur. On vit au moment de sa mort un globe lumineux autour de sa tête, qui éblouit tous les assistans. L'odeur suave qui embauma à l'instant même, non-seulement

la chambre, mais le Couvent, ne fut que la moindre de ce grand nombre de merveilles qui déclarerent le bonheur infini dont il jouissoit dans le Ciel, et le crédit qu'il avoit auprès de Dieu dans la gloire. Son corps fut enterré à Ubeda avec pompe ; il se trouva tout entier, et sans aucune corruption au bout de l'année, lorsqu'on fit l'ouverture de son tombeau. Ceux de Segovie ayant enlevé ce trésor, le Pape Clément VIII les obligea de le rendre aux habitans d'Ubeda, où il est gardé avec une singuliere vénération. Il paroît sur ce saint corps un miracle continuel, car il paroît tous les jours représenter diverses figures sacrées : tantôt on y apperçoit la figure d'un Crucifix, tantôt l'image de la sainte Vierge. Il nous reste de ce savant Maître de la vie spirituelle, quelques excellens ouvrages mystiques, composés en Espagnol, et traduits en plusieurs Langues, comme la Montée au Carmel, la Nuit obscure de l'ame, la vive Flamme de l'amour, et le Cantique du Divin Amour, dans lequel ce Saint contemplatif fait son portrait, et de son véritable caractere. Le Pape Clement X fit la cérémonie de sa Béatification l'an 1675, avec beaucoup de solemnité et les applaudissemens de tous les peuples.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS qui Sanctum Joannem Confessorem tuum perfectæ sui abnegationis, et Crucis amatorem eximium effecisti : concede ut ejus imitationi jugiter inhærentes, gloriam assequamur æternam. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez fait saint Jean votre Confesseur, un des plus grands amateurs de la Croix et de la parfaite abnégation de soi-même : accordez-nous la grace de l'imiter sans cesse, et d'obtenir comme lui la gloire éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sine macula : et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit : Ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie ! Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle : qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé : qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait ; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Quoique les paroles de cette Epître conviennent particulièrement aux Saints que Dieu a fait naître ou vivre dans les richesses, l'Eglise néanmoins ne laisse pas de les appliquer aux Saints qui ont vécu dans une extrême pauvreté, parce qu'ils l'ont préféré à tous les trésors du monde, en sacrifiant à Jesus-Christ jusqu'à leurs espérances et leurs désirs.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui n'a point couru après l'or. Qu'il y a peu de gens dans le monde qui soient exempts de cette foiblesse ! L'éclat des richesses donne dans les yeux des hommes, et les éblouit. On veut faire fortune dans quelque état qu'on soit. Qui est-ce qui se contente de la place où il est

né? nul qui ne trouve sa condition au-dessous de ses désirs et de son ambition. Est-on monté d'un degré, on ne pense plus qu'à faire un second pas : est-on plus haut, on est inquiet, impatient, si l'on ne perd de vue l'obscurité de sa naissance; on ne regarde jamais d'où l'on vient, mais où l'on souhaite de parvenir. Qu'on soit assez heureux, ou disons mieux, qu'on soit assez habile pour s'avancer, est-on jamais content de sa fortune? l'ambition croît avec les années. Plus on est élevé, plus on découvre de chemin à faire : on se morfond à force de courir : on fait bien des faux pas, quand on veut aller si vîte. Est-on arrivé plus haut, combien de gens à qui la tête tourne? La chute des plus avancés, ne rend pas plus sage ceux qui grimpent encore. On croit toujours qu'on sera plus heureux que ceux qui nous paroissent avoir été moins habiles : on fait chaque jour de nouveaux efforts pour s'avancer. Cette idée de fortune est une espece de fantôme qui impose, et qui charme. Le désir de faire fortune est une espece d'ensorcellement. On a beau être effrayé, être frappé des révolutions qui arrivent, ces chutes n'ôtent pas le charme : on se flatte toujours qu'on profitera des malheurs d'autrui, qu'on sera plus avisé, plus prévoyant, qu'on prendra des mesures plus justes : on redouble ses soins, ses veilles, ses artifices, à mesure qu'on sent croître ses désirs de fortune et d'intérêts : on court après cette chimérique félicité. La fortune, semblable à ces exhalaisons terrestres, qui fuient ceux qui les poursuivent, ne manque guere de les voir précipiter dans quelques fondrieres. C'est ainsi que la Providence se joue de ces idolâtres de la fortune, et de tous ceux qui courent après l'or. Un homme sage se contente d'une fortune médiocre. Il y a de l'imbécillité à n'être jamais content de la condition où Dieu nous a mis; si nous avons de l'empressement, que ce soit pour une meilleure fortune,

pour celle qui vaut toujours infiniment plus qu'elle ne coûte. Ayons une sainte ambition de devenir tous les jours plus vertueux. Le salut, la sainteté est le seul objet digne d'un cœur chrétien. Dieu seul peut contenter une ame, dont il est le souverain bien et la derniere fin. Aimer Dieu, servir Dieu, plaire à Dieu : voilà la seule fortune que nous ayons à faire. On n'a à craindre ni concurrens ni envieux au service de Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sine lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur à nuptiis ! ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

Des regrets d'un damné.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quels doivent être les regrets d'une ame qui voit dans l'enfer qu'elle a perdu Dieu, qu'elle l'a perdu par sa faute, qu'elle l'a perdu pour des riens, qu'elle l'a perdu pour toujours. Quels regrets, quelle rage, quel désespérant repentir ne doit pas causer à une ame damnée cette accablante réflexion dans l'enfer : J'ai perdu Dieu, et en le perdant, j'ai tout perdu, puisque j'ai perdu la source de tout bien, et hors duquel il ne peut y avoir de bien. J'ai perdu Dieu, ce Dieu pour lequel seul j'étois créé, ce Dieu, ma souveraine félicité, ma fin derniere. Ce Dieu le plus aimable de tous les Peres, le plus magnifique de tous les Rois, le plus doux et le plus libéral de tous les Maîtres ; je l'ai perdu ce Dieu, c'est-à-dire, que ce cher Pere me hait d'une haine infinie, et ne me reconnoît plus pour son enfant. Ce Roi si bienfaisant ne me regarde plus que comme un sujet rebelle. Ce bon et charitable Maître ne veut plus m'avouer pour son disciple ; il ne me traite plus en Pere, ni en Maître, mais en souverain Juge, et ne me regarde plus que comme un objet exécrable à ses yeux, condamné pour toute l'éternité aux plus épouvantables tourmens. Nous avons beau réunir dans notre esprit tous les termes, toutes les expressions, tout ce que la foi et la raison peuvent nous suggérer ; nous ne comprendrons jamais quel malheur c'est de perdre Dieu. Il faudroit pouvoir comprendre ce que c'est que Dieu, pour comprendre quelle

perte, quel malheur c'est de le perdre, et de le perdre pour toujours. C'est un mal qui est lui-même tous les maux, en privant par lui-même de tous les biens; et ce mal est éternel, puisqu'il est sans remede, et que rien ne doit, ni ne peut jamais ni le diminuer ni le faire cesser. Le Soleil sera éteint, les astres auront cessé de luire sur la terre, le Ciel aura passé, les mille et cent mille millions de siecles se seront écoulés; et le damné sera toujours l'objet de l'exécration et de la colere de Dieu; et le damné n'aura ni vu diminuer, ni aucune espérance de voir jamais diminuer ses peines. O mon Dieu! et l'on compte pour rien de vous perdre!

SECOND POINT.

Considérez que ce qui rend encore plus amer ce terrible regret que cause la perte éternelle d'un Dieu, c'est la vue du néant de tout ce qui nous l'a fait perdre. Quand ç'auroit été pour gagner tout l'Univers, et cent mille Mondes, qu'on auroit perdu Dieu pour toujours, la perte n'en seroit ni moins affreuse, ni moins irréparable; mais quand on pense, (et l'on y pensera nécessairement, malgré qu'on en ait, durant toute l'éternité) quand on pense que ça été pour de purs riens qu'on a perdu Dieu, pour satisfaire une brutale passion qui a été suivie de tant de chagrins, pour courir après une fumée, une ombre, un feu follet, une chimere; car ce n'est pas seulement en enfer qu'on découvre ce vide, ce fantôme, ce néant des honneurs, des plaisirs, et de tout ce qu'on appelle fortune dans le monde; on en juge de même dès cette vie, dans ces intervalles de raison et de religion où la passion se tait, et sur-tout à l'heure de la mort, où l'on juge si sainement de toutes choses. Comprenez, s'il est possible, quelle impression font sur une ame,

cette vue, ce jugement, ce regret. Quelle indignation contre soi-même, quelle dépit, quelle rage d'avoir éte si déraisonnable, si ennemi de son propre intérêt, d'avoir été si insensé que d'avoir perdu Dieu pour toujours ! Pour des riens qui ont passé comme des songes, *pro nihilo*, dit le Prophete, avoir perdu Dieu, et avec lui un bonheur éternel, un Paradis, une gloire éternelle ! ô Dieu, quel regret ! et ce qui met le comble à la rage et au désespoir, c'est de voir qu'on a perdu tout cela par sa pure faute. Si Dieu m'avoit mis dans la fatale, dans la cruelle nécessité d'être damné, qu'il m'eût réprouvé de son plein gré, qu'il ne fût pas mort pour moi, qu'il m'eût refusé sa grace, mon malheur seroit infini, mais j'aurois un regret de moins. Mais que Jesus-Christ ait donné tout son sang pour moi, qu'il ait fait autant de frais pour mon salut que pour le salut des prédestinés, qu'il ne m'ait refusé ni les secours ni les moyens d'être sauvé, et que je n'aye perdu mon Dieu que parce que je l'ai bien voulu, que par ma pure faute : concevez, s'il se peut, la pointe et toute l'amertume de ce cruel regret. Faites, Seigneur, que je le sente, ce regret, dans toute sa rigueur, à présent que je suis encore en état de me le rendre utile ; et faites que je perde plutôt tout ce que j'ai, biens, honneurs, plaisirs, santé, la vie même, plutôt que de vous perdre pour toujours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis nos separabit à charitate Christi ? Rom. 8.
Qui me séparera jamais de l'amour de J. C. ?

Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque creatura poterit nos separare à charitate Christi. Rom. 8.

Oui, mon Dieu, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni quoi que ce soit au monde ne me pourra séparer de l'amour de Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUE ce soit-là votre résolution et votre priere ordinaire ; et sur-tout dans toutes les tentations et dans tous les accidens de la vie, dites sans cesse : Oui, j'ai cette confiance en la miséricorde de mon Dieu, qu'avec le secours de sa grace, rien ne sera jamais capable de me séparer de mon Dieu. Renouvelez plusïeurs fois le jour cette résolution, et dites-lui souvent que vous êtes prêt à sacrifier tout, plutôt que d'encourir sa disgrace. Dans toutes les rencontres où il y aura de la concurrence entre vos avantages temporels et votre conscience, rappelez d'abord la conséquence de la perte d'un Dieu, ou de cet intérêt temporel ; il ne sera pas difficile de conclure qui doit avoir la préférence.

2.° Souvenez-vous qu'on perd Dieu pour toujours par un seul péché mortel, quand on meurt dans ce péché. Rappelez souvent dans votre esprit cette vérité terrible, et faites qu'elle trouve place dans toutes vos affaires, et dans toute votre conduite; toutes vos craintes doivent se réduire à cette juste appréhension de mourir dans le péché. Ne vous contentez pas d'avoir de l'horreur du péché, ayez-en autant de tout ce qui peut être une occasion de le commettre, et dans tous les accidens fâcheux de la vie, dans la perte d'un procès, des biens, de la santé, de la faveur des Grands, consolez-vous par cette pensée si vraie : Pourvu que je ne perde pas Dieu, je ne dois compter pour rien toutes les pertes que j'ai faites. Pourvu que je possede Dieu, j'ai tout gagné.



QUINZIEME JOUR.

L'OCTAVE DE LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA SAINTE VIERGE.

L'OCTAVE d'une Fête n'est autre chose que l'intervalle de huit jours, pendant lesquels l'Eglise fait la Fête d'un saint Mystere qu'on célebre avec beaucoup de solemnité. Ces huit jours ne sont qu'une continuation de la même Fête, selon le langage de l'Eglise ; même célébrité, même Messe, même Office ; et parce que ce dernier jour en est comme le sceau et la clôture, il est presque aussi solemnel que le premier. C'est de l'ancienne Loi que la nouvelle a pris cette religieuse cérémonie. Le premier jour, dit Dieu à Moyse, parlant des Fêtes qu'on devoit célébrer, le premier jour sera très-célebre et très-saint : vous ne ferez aucune œuvre servile pendant ce jour : *Dies primus vocabitur celeberrimus atque sanctissimus : omne opus servile non facietis in eo* (a). Vous offrirez des holocaustes au Seigneur pendant ces sept jours. Le huitieme jour sera très-célebre et très-saint, et vous offrirez un holocauste au Seigneur : c'est un jour d'assemblée, et vous ne ferez aucune œuvre servile ce jour-là. *Dies quoque octavus erit celeberrimus, atque sanctissimus, et offeretis holocaustum Domino : est enim cœtus, atque collecta : omne opus servile non facietis in eo.* L'Eglise a dispensé de la cessation du travail ce huitieme jour, mais non pas de la dévotion, ni de la priere. Si la célébrité en est moins éclatante, elle veut que la solemnité intérieure n'en soit pas moindre ; et comme le jour de l'Octave est la consommation

(a) Levit. 23.

de la Fête, elle souhaite que ce dernier jour réunisse, pour ainsi dire, et consomme toutes les graces qu'on a reçues durant ces huit jours. C'est ainsi que le Roi Salomon aprés la dédicace du Temple, ne renvoya le peuple que le huitieme jour : *et in die octava dimisit populos.*

Le Fils de Dieu autorisa ces sortes de solemnités, en venant tous les ans (*a*) à Jérusalem pour y célébrer durant huit jours la Fête de la Purification du Temple, et de son renouvellement, aussi-bien que celle qu'on appeloit des Tabernacles ou des Tentes; il n'y vint même une fois qu'au milieu de l'Octave : *Die festo mediante* (b). Ce ne fut même que le dernier jour de l'Octave qui étoit le plus solemnel, que Jesus-Christ disoit à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive : *In novissimo autem die magno stabat Jesus, et clamabat, dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.* Comme s'il eût voulu nous faire entendre avec quelle libéralité il est prêt à répandre les trésors de ses graces dans ce dernier jour de la Fête; et combien le jour de l'Octave peut être avantageux à ceux qui le célebrent avec dévotion. On ne doute point que ce ne soit depuis les Apôtres qu'on garde ce rit dans l'Eglise, les Ménées des Grecs en font foi.

Il n'y a que les grandes Fêtes qui ayent une Octave. Celles de la Sainte Vierge sont trop célebres dans toute l'Eglise, et sur-tout celle de son Immaculée Conception, pour manquer de cette solemnité. Elle est trop glorieuse à la Mere de Dieu, et elle intéresse trop le salut des Fidelles, pour ne pas exciter leur dévotion et leur zele ; et puisque l'Eglise veut que l'Office de ce dernier jour soit le même que celui du jour de la Fête, ne devons-nous pas en ce jour rendre

(a) *Joan* 10. (b) *Joan.* 7.

à la sainte Vierge le même culte, et avec la même ferveur !

La conclusion des plus grandes solemnités est d'ordinaire plus fructueuse que le cours de la Fête. Les libéralités du Prince sont ordinairement plus abondantes et plus aisées au dernier jour; c'est presque toujours par les graces et les faveurs qu'on termine les plus grandes réjouissances; et ceux qui se sont le plus distingués par leur magnificence et par leur zele durant ces jours de Fêtes publiques, ne demandent guere inutilement en se retirant. C'est aussi dans le dernier jour de l'Octave qu'on doit renouveler sa dévotion et sa ferveur, et augmenter ses prieres.

La dévotion à la sainte Vierge est si autorisée dans l'Eglise, qu'il n'est point de vrai Catholique qui n'en reconnoisse l'utilité, et qui ne s'en fasse un devoir. L'Eglise Latine et l'Eglise Grecque ont sur cet article une conformité que le Schisme n'a point altérée. En Orient comme en Occident on fait des prieres publiques à la Vierge, on célebre avec solemnité des Fêtes en son honneur, on consacre des Temples à Dieu sous son nom, on expose ses images sur les Autels, on l'invoque dans le sacrifice. Rien n'établit mieux une vérité que cette conformité des Grecs avec nous, vu le penchant qu'ils ont à s'en éloigner. Le sentiment des Peres Grecs, comme on a pu voir, est conforme à celui des Peres Latins, touchant sa Conception Immaculée. La dévotion envers la Sainte Vierge, la confiance en son crédit auprès de Dieu, en sa bonté pour les pécheurs, en sa protection, en sa miséricorde, est de tous les temps; nous avons reçu les uns et les autres cette doctrine de nos peres, par une tradition constante de tous les siecles, depuis Jesus-Christ jusqu'à nous. Les Grecs d'aujourd'hui ont les mêmes sentimens touchant la dévotion envers cette Mere de miséricorde, qu'avoient saint Athanase,

nase, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Cyrille, saint Jean Damascene; ainsi saint Bernard nous les a transmis comme il les avoit reçus de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Ildephonse, et des autres Peres de ces premiers temps. Quand nous n'aurions point d'autres preuves que cette tradition vient des Apôtres, que la force qu'elle avoit déjà au temps du Concile d'Ephese, pourroit-on raisonnablement en douter? cette conspiration des Savans, du peuple, des Saints, du Chef de l'Eglise, et de tous les Prélats que l'orgueil, la partialité, la cabale, les liaisons humaines n'avoient point gâtés; cette ardeur de tous les orthodoxes, non-seulement à défendre le dogme particulier dont il s'agissoit; mais à exalter d'autant plus les grandeurs, la sainteté et les insignes privileges de la sainte Vierge, que l'esprit d'erreur les attaquoit alors avec plus de malignité; ce zele à en faire de plus fréquens éloges, à lui bâtir de plus magnifiques temples; ce zele si vif, si universel, si soutenu, pouvoit-il avoir un autre fondement qu'une tradition établie, qui s'est toujours fortifiée, et qui n'a été combattue que par ceux que l'Eglise a retranchés de son sein?

Le consentement unanime de toutes les nations à honorer d'un culte particulier la Sainte Vierge, est encore une preuve bien sensible de son excellence et de sa grandeur; car quel moyen que des peuples si éloignés, si différens de mœurs et de coutumes, eussent pu pendant tant de siecles convenir en ce point, s'ils n'avoient regardé Marie comme beaucoup élevée par sa dignité et par son mérite au-dessus du reste des hommes et des Anges? Les Temples qu'on a consacrés en son honneur, dans tous les siecles, et dans tous les pays du monde, ne nous doivent-ils pas engager à lui rendre le culte qui lui est dû?

Jacques de Valence Evêque de Chrysopolis, expliquant ces paroles, *Beatam me dicent omnes generationes*, rapporte un fait qui montre quelle estime, quelle vénération les Infidelles même ont pour la Mere de Dieu. Il raconte que sous le Pontificat de Jean XXII un fils du Roi d'Arménie vint à Avignon, qui étoit pour lors la demeure des Souverains Pontifes. Comme son dessein étoit d'y voir tous les exercices de la Religion Chrétienne, il se trouvoit à toutes les cérémonies de Religion. Le jour de la Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge il assista à un sermon, où le Prédicateur sembla vouloir prouver que Marie avoit été conçue en péché. Ce jeune Prince, qui avoit beaucoup d'esprit, et qui savoit les langues, fut si scandalisé de ce discours, que sans attendre davantage, il sort de l'Eglise, résolu de s'en retourner en son pays. Il voulut prendre congé du Souverain Pontife, lequel surpris d'un départ si brusque et si précipité, lui en demande la cause : Je pars, Saint Pere, répond le Prince, parce que je suis indigné de la maniere injurieuse dont j'ai oui parler publiquement de Marie ; et j'ose assurer Votre Sainteté que s'il se trouvoit quelqu'un parmi nous, tout Mahométans que nous sommes, qui osât tenir un semblable discours de Marie, il seroit infailliblement lapidé.

On assure qu'on trouve dans les Archives de Notre-Dame de Chartres, que cent ans avant la Naissance de Jesus-Christ, Priscus Roi de Chartres fit faire l'Image de la sainte Vierge, qui se voit encore aujourd'hui dans l'Eglise de Notre-Dame, et la fit porter par les Prêtres des Gaulois dans la Grotte où ils faisoient leurs sacrifices, avec cette inscription, *Virgini pariturœ*, A la Vierge qui doit enfanter ; ayant appris ce Mystere par les Oracles prophétiques des Sibylles. Cette Grotte fut ensuite changée en Eglise par saint

Pontien ou Potentien, et elle passe pour la plus ancienne Eglise de France, dédiée en l'honneur de la sainte Vierge. L'Eglise de Notre-Dame du Puy ne lui cede guere en vénération ni en ancienneté. La plupart des Cathédrales de ce Royaume sont dédiées en l'honneur de la Mere de Dieu; et le nombre prodigieux des autres Eglises, sous le même nom, marque assez quelle a été de tout temps la tendre dévotion de nos peres envers la sainte Vierge. On compte dans la seule ville de Rome quarante-six Eglises dédiées en son honneur; et tous les pays du monde sont pleins de monumens anciens de cette religieuse piété envers la Mere de tous les Fidelles.

Que devroit-on penser, s'il se trouvoit des esprits toujours prêts à faire naître des doutes sur les grandeurs de la sainte Vierge et sur ses plus illustres prérogatives, toujours appliqués à trouver de fausses raisons pour nous rendre suspects et notre culte et notre dévotion, pour la décréditer et pour l'éteindre à force de la resserrer? Après que les premiers hommes de notre Religion se sont épuisés à publier les grandeurs de la sainte Vierge, après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état, à la sainteté de son Immaculée Conception, à la perfection incompréhensible de sa pureté, et à la gloire immense de son triomphe dans la Jérusalem céleste : après qu'au nom de tous saint Augustin a confessé son insuffisance, et protesté hautement qu'il manquoit d'expressions, pour donner à la Mere de Dieu les louanges qui lui étoient dues, *Quibus te laudibus efferam nescio;* oseroit-on craindre de la louer avec excès? oseroit-on blâmer ces pratiques de dévotion si religieuses, si saintes, si utiles à tous les Fidelles, Rosaires, Scapulaires, Congrégations? Il est vrai qu'à mesure que les mœurs se sont perverties, on a raffiné sur la simplicité du culte.

La dévotion envers la sainte Vierge est un moyen de salut trop efficace, pour n'être pas combattue par l'ennemi du salut. Il n'y a que les hérétiques qui se soient déchaînés contre cette multiplicité de Fêtes instituées en son honneur, contre ce nombre infini de Temples et d'Autels consacrés à Dieu sous son nom, contre tant de pratiques établies par l'Eglise, pour entretenir notre piété envers la sainte Vierge. Vous êtes, ô sainte Mere de Dieu, vous êtes l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, et vous le serez toujours. Vous seule avez triomphé de toutes les hérésies, à peine s'en est-il formé dans le Christianisme qui ne vous ait attaquée, et il n'y en a point que vous n'ayez confondue, et dont vous n'ayez triomphé : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Saint Augustin faisant parler Jesus-Christ aux Manichéens qui refusoient d'honorer la Mere de Dieu, lui fait dire ces paroles : *Hæc quam despicis, Manichæe, Mater mea est, et de manu mea fabricata :* Sachez que celle que vous méprisez, c'est ma Mere, et que je l'ai formée de ma main. Cela étant, qui peut douter qu'il ne l'ait formée toute pure, toute belle, embellie de la justice originelle, ornée des plus éclatantes vertus, enrichie de tous les trésors du Ciel, comblée de toutes les graces? Si elle eût été souillée du péché originel, lorsque je l'ai formée, j'aurois pu moi-même être souillé en prenant naissance d'elle : *Si potuit inquinari cùm facerem, potui inquinari cùm ex eâ nascerer.* D'où on doit conclure que comme c'est ce divin Fils qui a formé sa Mere, il ne lui a rien refusé de tout ce qui pouvoit contribuer à son excellence, à sa perfection, à sa dignité. Il l'a choisie, dit saint Bernard ; mais c'est en se la formant lui-même, telle qu'il convenoit pour son honneur, pour sa sainteté, pour sa propre gloire, autant que pour celle de sa

Mere. Quelle apparence, quelle bienséance que ce sang uni à la Divinité, eût été un seul instant souillé par le péché, et sous la tyrannie du démon : *Talem sibi delegit, imò talem sibi Matrem condere voluit, qualem ipsum decebat, et quam noverat sibi placituram.* Il n'étoit pas convenable que la Mere de Dieu fût jamais, même un seul moment, dans la disgrace de Dieu ; il ne falloit pas qu'une Vierge choisie pour la destruction du péché fût elle-même en quelque sorte que ce soit sujette au péché. Il n'auroit pas été de l'honneur du Fils de Dieu que le Sanctuaire où il devoit demeurer, servît de retraite à son principal ennemi. Enfin son amour l'engageoit à exercer envers sa Mere toute sa miséricorde, et il ne l'eût pas exercée toute entiere, s'il ne l'eût garantie de la chute la plus profonde, et du coup le plus mortel, lorsqu'il avoit un moyen infaillible et prompt pour la préserver. Ce moyen, ô bienheureuse Vierge ! est de vous racheter, non en vous retirant de l'état du péché, mais en vous empêchant d'y tomber ; et c'est ainsi que vous avez part à la rédemption du divin Médiateur que vous devez donner au monde. Il est notre Sauveur en brisant nos fers et en nous délivrant de la servitude, et il est le vôtre en vous maintenant toujours dans une sainte liberté. Il est notre Sauveur, en nous ressuscitant à la grace, et il est le vôtre en vous conservant toujours la vie de la grace. Il est notre Sauveur en nous purifiant, et il est le vôtre en vous exemptant de toute souillure. Enfin il est notre Sauveur par voie de réparation, et il est le vôtre par voie de protection. Cette seconde voie est d'autant plus excellente, que la grace est un bien plus précieux, et le péché un mal plus à craindre. Mais il est juste que le Ciel vous ait privilégiée, en vous formant pour être un jour élevée à la plus haute dignité qui fut jamais, et qui puisse être ; et il n'est pas moins juste que

toute la terre publie cet insigne privilege, qui a été la source de toutes les faveurs que vous avez reçues ; il est juste que toute l'Eglise honore ce premier moment de votre vie, où vous avez été plus Sainte que tous les Saints ensemble ne l'ont été à la fin de leurs jours. Il est juste que tous les Fidelles célebrent avec une dévotion, avec une joie singuliere une Fête qui a été la source de toutes les autres, et qui en servant comme de base à toutes les autres graces dont vous avez été comblée, est devenue aussi comme le principe de notre bonheur.

La Messe de ce jour est là même que celle du jour de la Fête.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FAMULIS tuis, quæsumus Domine, cœlestis gratiæ munus impertire : ut quibus Beatæ Virginis partus extitis salutis exordium, Conceptionis ejus votiva solemnitas pacis tribuat incrementum. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ, s'il vous plaît, Seigneur, à vos serviteurs le don de votre grace céleste, afin que comme ils ont reçu le commencement de leur salut dans l'enfantement de la Bienheureuse Vierge, ils reçoivent l'accroissement de toutes sortes de bénédictions dans la solemnité de sa Conception. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 8.

DOMINUS possedit me in initio viatum suarum, antequam quidquam faceret à principio. Ab æterno ordinata sum, et ex

LE Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies : avant qu'il créât aucune chose, j'étois déjà. J'ai été établie dès l'éternité, et

antiquis antequam terra fieret. Nundum erant abyssy, et ego jam concepta eram: necdum fontes aquarum eruperant: necdum montes gravi mole constiterant: ante colles ego parturiebar: Adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines orbis terræ. Quando præparabat cœlos, aderam: quando certâ lege, et gyro vallabat abyssos: quando æthera firmabat sursum, et librabat fontes aquarum: quando circumdabat mari terminum suum, et legem ponebat aquis, ne transirent fines suos: quando appendebat fundamenta terræ. Cum eo eram cuncta componens, et delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore: ludens in orbe terrarum: et deliciæ meæ, esse cum filiis hominum. Nunc ergo filii audite me: Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam, et estote sapientes, et nolite abjicere eam. Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino.

dès le commencement avant que la terre fût créée. Les abymes n'étoient point encore, lorsque j'étois déjà conçue: les fontaines n'étoient point encore sorties de la terre: la pesante masse des montagnes n'étoit pas encore formée; j'étois enfantée avant les collines. Il n'avoit point encore créé la terre ni les fleuves, ni affermi le monde sur ses pôles. Lorsqu'il préparoit les Cieux, j'étois présente; lorsqu'il environnoit les abymes de leurs bornes, et qu'il leur prescrivoit une loi inviolable; lorsqu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre, et qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux des fontaines: lorsqu'il renfermoit la mer dans ses limites, et qu'il imposoit une loi aux eaux, afin qu'elles ne passassent point leurs bornes; lorsqu'il posoit les fondemens de la terre, j'étois avec lui, et je réglois toutes choses. J'étois comblée de délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde; et mes délices sont d'être avec les enfans des hommes. Ecoutez-moi donc maintenant, mes enfans: Heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages, et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison, et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la bonté du Seigneur.

Cette Épître tirée des Proverbes de Salomon, prise dans le sens allégorique et mystique, est un

précis de la Conception Immaculée de la naissance glorieuse, de la vie toute sainte, de l'excellence, du mérite, de la dignité et du pouvoir de la Mere de Dieu : celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la bonté du Seigneur. C'est bien ce que l'Église a raison d'appliquer à la sainte Vierge.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies. Les Anciens, dit un grand serviteur de Marie, célébroient tous les ans le jour de leur naissance et de leur conception, par une abondance de larmes; aussi Job, après avoir frappé de malédiction le jour auquel il est né, prononça le même anatheme sur le moment de sa conception : *Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo.* Parce que nous sommes tous conçus et nous naissons tous enfans de la colere de Dieu, nos ames ne sont pas plutôt unies au corps, qu'elles sont séparées de Dieu par le péché qui les infecte, et voilà quel étoit le juste sujet de leurs larmes. Mais Marie est dans un autre rang. Le premier instant de sa Conception est un temps de grace et le commencement de son bonheur; jamais elle n'a été enfant de colere, parce qu'elle fut toujours toute belle, *tota pulchra*, n'ayant jamais reçu les impressions de la tache que Dieu ne peut souffrir nulle part sans la haïr; aussi toute l'Eglise se réjouit et fait éclater sa joie au moment de la Conception de Marie. Les Anges même, comme l'assure saint Bernardin de Sienne, célebrent dans le Ciel la Fête que nous célébrons aujourd'hui sur la terre. Quoique la sanctification de Marie, au moment qu'elle fut conçue, soit ce qui a rendu sa Conception si vénérable aux Fidelles, ce n'est pourtant pas tout ce qu'il y a de glorieux pour elle en ce mystere. Nous en solemnisons la mé-

moire pour rendre graces à Dieu des faveurs dont il lui plut de la combler dès ce moment ; mais on le fait encore pour rendre justice aux mérites de cette Vierge incomparable , lesquels égalerent dès ce même moment les mérites des plus grands Saints. Il est vrai que dès-lors le Créateur la distingua des autres hommes en la préservant du péché ; mais il est vrai encore qu'elle se distingua elle-même , en répondant d'abord à la grace. C'est proprement le dernier moment de la vie des Saints qu'on célebre le jour de leur Fête ; car inutilement toute leur vie eût été sainte , si ce dernier moment ne l'eût pas été , puisque c'est à la sainteté de ce dernier que répond toute la gloire dont ils jouissent. Puisque Marie est encore plus sainte au premier moment de sa Conception que tous ces Saints ne l'ont été à la fin de leur vie , n'étoit-il pas juste qu'on célébrât par une Fête solemnelle ce premier moment si saint et si glorieux à la sainte Vierge ? C'est en ce premier moment qu'elle s'est consacrée à Dieu dans toute la perfection. Le premier mouvement de son cœur a été pour celui qui l'avoit formée. La reconnoissance a suivi de si près les graces qu'elle avoit reçues , qu'au même moment qu'elle a été comblée de bienfaits , elle a été remplie d'amour pour son bienfaicteur. Mais de quel amour , Seigneur ! et qui pourroit jamais en bien exprimer l'ardeur , la perfection et l'excellence ? Il suffit de dire avec saint Vincent Ferrier , que dans ce premier moment de son Immaculée Conception , elle reçut la grace avec plus de plénitude que tous les Saints et tous les Anges ensemble : *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes sanctos , et omnes Angelos.*



L'ÉVANGILE.

Le commencement du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 1.

LIBER Generationis Jesu Christi Filii David, filii Abraham. Abraham genuit Isaac : Isaac autem genuit Jacob : Jacob autem genuit Judam et fratres ejus : Judas autem genuit Phares, et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron : Esron autem genuit Aram : Aram autem genuit Aminadab : Aminadab autem genuit Naasson : Naasson autem genuit Salmon : Salmon autem genuit Booz de Rahab : Booz autem genuit Obed ex Ruth : Obed autem genuit Jesse : Jesse autem genuit David Regem : David autem Rex genuit Salomonem ex ea quæ fuit Uriæ. Salomon autem genuit Roboam : Roboam autem genuit Abiam : Abias autem genuit Asa : Asa autem genuit Josaphat : Josaphat autem genuit Joram : Joram autem genuit Oziam : Ozias autem genuit Joatham : Joatham autem genuit Achaz : Achaz autem genuit Ezechiam : Ezechias autem genuit Manassem : Manasses autem genuit Amon : Amon autem genuit Josiam : Josias autem genuit Jechoniam et fratres ejus in transmigra-

GÉNÉALOGIE de Jesus-Christ fils de David, fils d'Abraham. Abraham fut pere d'Isaac : Isaac de Jacob : Jacob de Juda et de ses freres : Juda eut de Thamar Phares et Zara : Phares fut pere d'Esron, et Esron d'Aram. Aram fut pere d'Aminadab : Aminadab de Naasson, Naasson de Salmon : Salmon eut Booz de Rahab : Booz eut Obed de Ruth : Obed fut pere de Jessé, et Jessé de David qui a été Roi. Le Roi David eut Salomon, de celle qui avoit été femme d'Urie. Salomon fut pere de Roboam, Roboam d'Abias, Abias d'Asa. Asa fut pere de Josaphat : Josaphat de Joram, Joram d'Ozias : Ozias fut pere de Joathan : Joathan d'Achaz, Achaz d'Ezechias. Ezechias fut pere de Manassès, Manassès d'Amon, Amon de Josias. Josias eut pour fils Jechonias et ses freres vers le temps que se fit la transmigration à Babylone. Et depuis la transmigration qui se fit à Babylone, Jechonias eut pour fils Salathiel. Salathiel eut Zorobabel. Zorobabel eut Abiud : Abiud Eliacim, Eliacim Azor. Azor fut pere de Sadoc, Sadoc d'Achim, Achim d'Eliud. Eliud fut pere d'Eleazar. Eleazar de Mathan, Ma-

tione Babylonis. Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel: Salathiel autem genuit Zorobabel: Zorobabel autem genuit Abiud: Abiud autem genuit Eliacim: Eliacim autem genuit Azor: Azor autem genuit Sadoch: Sadoch autem genuit Achim: Achim autem genuit Eliud: Eliud autem genuit Eleazar: Eleazar autem genuit Mathan: Mathan autem genuit Jacob: Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

thau de Jacob, et Jacob fut pere de Joseph l'Epoux de Marie, de laquelle est né JESUS qu'on appelle Christ.

MÉDITATION.

De la Conception Immaculée de la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est une vérité que la sainte Vierge a été la seule entre tous les hommes qui n'a point été frappée de la malédiction commune, qui n'a point péri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la représenter comme cette Arche merveilleuse qui surnageoit sur les eaux du déluge, et qui fut sauvée en faveur de Noé, le premier réparateur, pour ainsi dire, du genre humain, et qui étoit la figure de Jesus-Christ notre Rédempteur. Avouons-le, il n'y eut jamais de privilege plus singulier que celui-ci. Le démon tient dans ses chaînes tout le genre humain, une seule fille lui échappe; elle ne conserve pas seulement sa liberté, elle écrase elle-même la tête du tyran; et en ce premier moment, qui est le commencement, la source et le principe de tous les maux qu'il aura à souffrir, Marie y trouve le principe de toutes les bénédictions dont elle doit être comblée. Dans ce premier moment où tous les hommes sont ensevelis dans une affreuse obscurité, Marie seule paroît avec un éclat qui

ébloüit les Anges même. Dans ce premier instant de la vie où tous les hommes sans distinction commencent aussi-tôt à souffrir qu'à vivre, Marie se trouve comblée de si douces délices, que les célestes Intelligences en sont dans l'étonnement et dans l'admiration : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens ?* Il n'est pas surprenant qu'une source si pure ait conservé toute sa pureté le reste de son cours. Marie a augmenté en amour de Dieu, en ferveur, en toutes sortes de vertus, tous les momens de sa vie ; et si le premier a été si saint, quels ont été tous les autres, puisqu'à chaque moment elle a doublé le fonds de mérites qui étoit en elle. Mais ce qui est encore plus admirable et plus instructif pour nous, c'est qu'exempte de toute foiblesse, et confirmée en grace dans sa Conception, elle n'ait pas laissé de fuir le monde et la corruption du monde ; quoique conçue avec tous les privileges de l'innocence, elle n'a pas laissé de vivre dans la retraite, dans l'austérité et dans toutes les rigueurs de la pénitence ; quoique remplie du Saint-Esprit dès le premier instant de son origine, elle n'a pas laissé de travailler ; et sans mettre jamais des bornes à sa sainteté, elle a été toujours croissant en vertus et en mérites. Admirons, révérons sans cesse l'excellence et le mérite de cette bienheureuse créature ; mais souvenons-nous que le moyen de la bien honorer et de lui plaire, c'est d'imiter sa pureté, son humilité et ses autres vertus.

SECOND POINT.

Considérez que si c'est un grand privilege pour la très-sainte Vierge, d'avoir reçu la grace avec la vie, ce n'est guère un moindre avantage de l'avoir non-seulement conservée cette grace, mais augmentée jusqu'à la mort. Et nous qui sommes conçus, qui naissons dans le péché,

nous ne recevons que bien tard cette grace qui nous rend amis de Dieu ; et ce qui est bien plus déplorable, c'est que nous la perdons presque aussi-tôt que nous l'avons reçue, pour passer le reste de nos jours dans la cruelle incertitude de la voir jamais recouvrée. Hélas ! nous ne vivons pour la plupart dans la grace du Baptême, qu'autant de temps que nous ignorons ce que c'est que le péché qui nous la ravit. Quel bonheur pour nous, si du moins nous commencions aujourd'hui à vivre d'une vie innocente ! Faisons en sorte que nous y vivions désormais, afin d'avoir l'avantage d'y mourir. Que nous n'ayons pas été conçus dans la grace, nous pouvons nous en consoler, puisque cela n'étoit point en notre pouvoir. Mais le plus grand de tous les malheurs, dont on ne peut jamais se consoler, c'est de ne pas mourir en état de grace, c'est de mourir dans le péché. Etre conçu dans le péché, c'est un malheur dont le Baptême est le remede efficace ; mais mourir dans le péché, c'est le comble de tous les malheurs, à quoi rien ne peut plus remédier. Quel secours plus puissant, quel moyen plus efficace pour éviter ce malheur, que la dévotion à la Conception Immaculée de la sainte Vierge ! Comme tout ce Mystere roule sur ce privilege singulier, sur cette grace insigne, par laquelle Marie a été préservée du péché originel, et de tout péché actuel, la dévotion à ce Mystere engage cette Mere de miséricorde à obtenir à ses serviteurs, la grace de vivre et de mourir dans l'innocence. On peut dire que l'effet particulier de la dévotion à la Conception Immaculée, c'est cette pureté de mœurs, cette innocence de vie, cette grace finale, qui fit toujours un pur don de Dieu. Faut-il d'autres motifs pour honorer sans cesse la sainte Vierge, sous ce glorieux titre, sous cette singuliere prérogative, d'avoir été conçue sans péché ?

Oui, Vierge Sainte, en vous honorant sous ce titre glorieux, je prétends vous honorer, et comme la Mere de Dieu, et comme Mere sans cesser d'être Vierge, comme la Fille bien-aimée du Pere, comme la Mere du Fils, et comme l'Epouse sans tache du Saint-Esprit : daignez être ma chere Mere, et obtenez-moi sur-tout cette grace si nécessaire, de vivre dans l'amitié de Dieu, dans l'innocence ; et obtenez-moi la grace finale, sans laquelle toutes les autres graces ne me serviroient de rien.

Aspirations dévotes durant le jour.

Virgo singularis inter omnes mitis, nos culpis solutos, mites fac et castos. L'Egl.

Incomparable Vierge, d'une pureté et douceur sans exemple, obtenez-moi l'une et l'autre vertus.

Monstra te esse Matrem. L'Egl.

Faites, Vierge Sainte, que je ressente par votre singuliere protection, que vous êtes ma chere Mere.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On peu dire que rien n'intéresse tant la sainte Vierge à nous obtenir la grace de vivre et de mourir dans l'innocence et dans la pureté, que la véritable dévotion à sa Conception Immaculée. Ce n'est pas seulement durant cette Octave que vous devez honorer cette Immaculée Conception ; vous ne devez passer aucun jour sans remercier Dieu de la grace singuliere qu'il a faite à la sainte Vierge, de l'avoir ainsi privilégiée. Ayez dans votre chambre ou à votre oratoire, un tableau ou une image de cette Conception Immaculée, et inspirez à tout le monde, en toute occasion, cette si salutaire dévotion.

2.° Communiez aujourd'hui, pour finir plus

saintement cette Octave : assistez, si vous le pouvez, à l'Office divin, sur-tout à Vêpres. Ne manquez pas de faire une visite sur le soir au Très-Saint Sacrement, pour remercier Dieu de la grace privilégiée qu'il a faite à la sainte Vierge dans ce Mystere ; et pour protester à la Mere de Dieu, que vous voulez vivre et mourir à son service, et honorer sans cesse en particulier son Immaculée Conception, dites aujourd'hui le Rosaire.

SEIZIEME JOUR.

SAINT ADON, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

SAINT ADON étoit d'une des plus nobles et des plus ancienne familles du Gatinois. Il vint au monde du temps de Charlemagne, vers l'an 800, et comme ses parens étoient fort vertueux, voulant donner à leur fils une belle éducation, et véritablement chrétienne, ils le mirent encore tout jeune dans le Monastere de Ferrieres, qui étoit voisin du lieu de leur demeure, pour y être élevé dans la piété et dans les sciences. L'Abbé Sigulfe le reçut avec d'autant plus de plaisir, qu'outre la considération qu'il avoit pour cette famille, il découvrit un naturel si heureux dans Adon, un esprit si vif et si brillant, une ingénuité, et sur-tout une inclination pour la piété si visible, qu'il résolut de ne rien oublier pour lui donner une éducation qui servît à cultiver et à faire valoir de si grands talens. Il fit en effet de si grands progrès dans les Lettres, qu'il passa de loin tous ceux de son âge ; mais il avança encore plus dans le chemin de la vertu. On étoit surpris de voir tant de sagesse dans un si jeune enfant.

Sa dévotion le faisoit admirer ; chacun étoit charmé de sa modestie, de sa douceur, de son humilité ; et s'élevant au-dessus des foiblesses ordinaires aux enfans, il se privoit des douceurs et des passe-temps même les plus indifférens, pour tâcher d'imiter la gravité des anciens du Monastere.

Croissant en âge, Adon croissoit en sagesse et en vertu : la prière et l'étude partageoient tout son temps, et l'étude même n'interrompoit pas sa priere. Le monde le flattoit, et n'oublioit rien pour le séduire, par l'espérance d'une des plus éclatantes fortunes, fondée sur tant de belles qualités. Mais le vertueux jeune homme étoit trop éclairé pour se laisser surprendre par de faux leurres. Il avoit déjà trop bien goûté la douceur et les avantages solides qu'on trouve au service de Dieu, pour vouloir jamais servir un autre Maître ; il résolut d'embrasser l'état Religieux. L'Abbaye de Ferrieres, où il avoit été élevé, étoit remplie alors de saints Religieux ; Adon y fut reçu avec une joie incroyable de tous ces saints Religieux, dont il devint lui-même bientôt le plus parfait modele. Il s'y distingua d'abord par l'exacte observation des moindres regles, par son recueillement intérieur, par son silence et par une ponctualité étonnante à remplir parfaitement tous ses devoirs : dur à lui-même, il n'avoit pour tous les autres que des manieres douces, honnêtes, et une égalité d'humeur qui faisoit l'éloge de sa haute vertu. Il devint en peu de temps un des plus savans de son siecle ; mais sa science le rendit encore plus humble ; et les emplois les plus humilians du Monastere furent seuls de son goût.

Une vertu si éminente fit du bruit ; on ne parloit, dans les Monasteres voisins que du savoir et de la rare piété du Moine Adon, comme d'un prodige ; et chacun envioit au Monastere de Fer-

rieres un si riche trésor. Marcvard, Abbé de Prom au Diocese de Treves, qui avoit été Moine de Ferrieres, où il entretenoit toujours de grandes habitudes, ayant ouï parler du mérite de notre Saint, voulut l'avoir auprès de lui, pour en faire le Maître de ses Novices. Quelque regret qu'eussent les Religieux de Ferrieres, de perdre un si excellent sujet, ils ne purent le refuser à l'Abbé Marcvard. La présence enchérit encore sur la réputation; on découvrit en lui encore plus de vertus que sa réputation ne leur en avoit appris, et peut-être un peu plus que les imparfaits n'en eussent voulu voir dans un de leurs freres. Sa vie austere, son exactitude à l'Office, sa ferveur, sa dévotion blesserent les yeux et le cœur de ceux que son exemple désespéroit : il trouva plus d'envieux que d'imitateurs; et voyant que les esprits s'aigrissoient de plus en plus, après avoir demeuré quelque temps dans le Monastere de Prom, il pensa à une retraite. Après la mort de l'Abbé Marcvard, qui arriva l'an 853, il demanda la permission de se retirer, et on la lui accorda. Ne voulant point retourner à Ferrieres, il entreprit, avec la permission de ses Supérieurs, le voyage de Rome, pour visiter les tombeaux des saints Apôtres et des Martyrs : il y demeura près de cinq ans, et sa vertu s'y fit admirer autant que son savoir; et le nom d'Adon y devint célebre. En revenant en France il passa par Ravenne, où il composa son Martyrologe sur un autre plus ancien, qu'on avoit envoyé de Rome à Aquilée, et qu'on lui prêta. Cet ouvrage augmenta la réputation qu'il avoit déjà acquise, et à son retour d'Italie, ayant passé à Lyon, saint Remy qui en étoit Evêque, résolut de l'arrêter dans sa ville. Le fonds admirable de piété et de doctrine qu'il découvrit dans Adon, lui fit croire qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de l'attacher au service de son Eglise; il écrivit

à Loup, Abbé de Ferrieres, son Supérieur, pour en obtenir la permission, et il le fit d'une maniere si énergique, qu'il l'obtint. Saint Remy l'ayant en sa disposition, lui donna à gouverner l'Église et la Paroisse de Saint-Roman près de Vienne. Saint Adon s'y conduisit avec tant de sagesse et d'édification, son zele et sa piété y parurent avec tant d'éclat, Dieu versa tant de bénédictions sur ses travaux, qu'il devint l'oracle de tous les pays voisins, et l'on venoit à lui de toutes parts pour profiter de ses conseils et de ses exemples.

Notre Saint étoit dans une si grande réputation dans tout le pays, qu'Aglimar Archevêque de Vienne étant mort, il fut nommé d'une commune voix, par le Clergé et par le peuple, pour remplir le Siege vacant. Tous les Evêques de la Province applaudirent à ce choix; il eut beau refuser son consentement, et méditer même sa fuite, on l'observa, on le garda de près; enfin voyant visiblement que Dieu lui manifestoit sa volonté par ce consentement unanime, il se rendit. Une élection si canonique ne laissa pas d'éprouver de l'opposition: on fit courir le bruit qu'Adon étoit un Moine vagabond, qu'il s'étoit évadé de son Monastere comme un fugitif; il fallut pour s'en éclaircir un témoignage de son Abbé. Loup, son ancien Maître, qui étoit Abbé de Ferrieres, l'envoya, et il l'adressa au Comte Gérard, le plus puissant Seigneur de la Province. Il déclara qu'Adon son Religieux et son Disciple ne s'étoit jamais enfui de son Monastere, mais qu'il l'avoit envoyé lui-même dans l'Abbaye de Prom, à la priere de l'Abbé Marcvard, pour y élever les Novices dans l'esprit de régularité et de ferveur, dont lui-même donnoit de si grands exemples. Qu'après avoir demeuré quelque temps dans le Monastere de Prom, cédant à la jalousie de ceux à qui son trop de mérite déplaisoit, il avoit

entrepris, avec la permission de ses Supérieurs, le voyage de Rome. Qu'à la priere de Remy, Evêque de Lyon, qui avoit souhaité de le retenir auprès de lui, il lui avoit envoyé ses lettres d'obédience, quoique le congé qu'il lui avoit donné de vive voix eût pu suffire. Qu'Adon étoit un homme de qualité, encore plus digne de l'Episcopat par la pureté de ses mœurs, par son savoir, par sa haute vertu, et par la régularité et la sagesse de sa conduite, que par sa naissance. Qu'il se croyoit obligé de rendre ce témoignage à l'innocence et à la vertu d'Adon.

L'obstacle étant levé d'une maniere qui lui étoit si glorieuse, saint Adon fut sacré par les Evêques de la Province, avec un applaudissement universel. Le nouvel Evêque, d'abord après son Ordination, écrivit au Pape Nicolas I qui, en lui envoyant le Pallium, le combla d'éloges. Son élévation n'apporta aucun changement à ses mœurs, elle donna seulement un nouveau relief à sa vertu, en la rendant encore plus parfaite. On vit en lui la même humilité, la même douceur, le même esprit de mortification et de piété, qu'il avoit fait toujours paroître. Son zele parut avec éclat et avec succès ; il s'appliqua avec tant de fruit à bannir l'ignorance, à réformer les mœurs, à corriger les abus, et à rétablir par-tout la bonne discipline, qu'en moins d'un an tout le Diocese eut changé de face.

Quelque austere qu'il fût à lui-même, il avoit une douceur charmante pour tous les autres, et sans flatter le péché, il usoit de beaucoup d'indulgence pour les pécheurs qui vouloient sérieusement retourner à Dieu ; il les attiroit par ses manieres et ses paroles douces et engageantes, il les touchoit par ses entretiens et par ses prédications pleines de l'esprit de Dieu ; et évitant d'effaroucher les esprits, il gagnoit si fort les cœurs, qu'il leur inspiroit une horreur infinie du

péché, et leur faisoit embrasser avec plaisir la pénitence. Il régla le Service divin et la police de son Eglise, avec une sagesse qui fut admirée dans les pays les plus éloignés. Comme le salut de son peuple lui tenoit fort au cœur, il n'est point d'industrie dont il ne se servît pour la conversion des pécheurs, et pour inspirer à tout le monde l'amour de la pénitence. Il fit bâtir à l'entrée de son Eglise Cathédrale une Chapelle sur le modele du sépulcre de Notre-Seigneur, devant la porte de laquelle il consacra un Autel, sous le nom des trois célebres Pénitens, sainte Marie-Magdelaine la pécheresse, saint Pierre, et le bon Larron. Dieu voulut faire voir combien la pieuse industrie de son serviteur lui étoit agréable, et combien il approuvoit la dévotion des Fidelles à ces saints Pénitens, par un nombre prodigieux de miracles qui se firent dans cette Chapelle.

Sa charité envers les pauvres étoit aussi ardente que son zele pour la conversion des pécheurs. Outre qu'il n'avoit de revenu que pour eux, il fit bâtir et doter plusieurs hôpitaux; et sa compassion pour les pauvres étoit si vive et si connue, qu'on le regardoit comme le pere des pauvres. Sa porte étoit ouverte à tout le monde en tout temps, même durant son repas, disant qu'un des premiers devoirs d'un Evêque, c'est d'être à toute heure accessible à son peuple, pour le soulager à toute heure dans toutes ses peines, et pour le consoler dans ses chagrins.

Notre Saint se trouva au Concile de Tonsy près de Toul en Lorraine, l'an 860, où il brilla autant par sa piété et par sa régularité, que par son érudition et par sa science; il fit paroître sa droiture et sa fermeté dans l'affaire fâcheuse du divorce de Lothaire Roi de Lorraine, avec sa femme Thietberge, et de son mariage scandaleux avec Valdrade.

Adon, ennemi de tout respect humain et de

toute indigne complaisance, bien loin de suivre le mauvais exemple de plusieurs lâches Prélats, soutint la vérité et l'autorité des saints Canons avec tant de zele, que le Pape Nicolas, qui l'appelle son très-saint Confrere, ne put s'empêcher de louer la fermeté, la vigilance et le zele qui l'avoit fait agir si puissamment pour l'honneur et l'édification de l'Eglise, contre les prévaricateurs des saintes Lois, et les corrupteurs de la discipline.

Le saint Evêque étant de retour en son Eglise, y tint un Concile l'an 870, et il assista à deux autres assemblés dans la ville de Châlons-sur-Saône, l'an 855 et 875 : mais quoiqu'il n'y eût point d'affaire importante dans l'Eglise à laquelle il ne fût obligé de prendre part, et que sa sollicitude Pastorale le livrât à tous les besoins de son Diocese, toutes ces affaires ne lui faisoient rien retrancher de son assiduité à la priere, ni de la sévérité de ses jeûnes et de ses autres austérités, et quoiqu'il fût continuellement occupé des besoins extérieurs des Fidelles, il avoit toujours l'esprit tellement occupé, qu'on ne le voyoit jamais distrait. Infatigable dans l'exercice de ses fonctions Episcopales et de ses devoirs, loin de donner le repos nécessaire à son corps, il passoit la plus grande partie de la nuit en oraison et à l'étude. Il a illustré son siecle par les fruits de ses études et de son travail. Outre le Martyrologe dont nous avons parlé, et qui lui avoit fait tant d'honneur, il composa l'histoire du Martyre de saint Didier, Archevêque de Vienne, et la vie de saint Theudere Abbé dans la même ville. Nous avons encore de lui une Chronique universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin de sa vie, divisée en six âges : le premier, depuis le commencement du monde jusqu'au déluge ; le second, depuis le déluge jusqu'à Abraham ; le troisieme, depuis Abraham jusqu'à

David ; le quatrieme, depuis David jusqu'à la captivité de Babylone ; le cinquieme, depuis la captivité de Babylone jusqu'à la Naissance de Jesus-Christ ; le sixieme, depuis la Naissance de Jesus-Christ jusqu'au temps que le Saint a écrit cette histoire. Ses occupations ne l'empêchoient pas de se trouver tous les jours le premier à l'Office de sa Cathédrale, et de vaquer à toutes les œuvres de charité qui se présentoient. Enfin, plein de jours et de mérites, Dieu l'appela à la récompense éternelle des travaux qu'il avoit essuyés pour lui. Sa sainte mort arriva le 16 de Décembre de l'an 875, la seizieme année de son Episcopat, et la soixante-quinzieme de son âge. Son corps fut inhumé dans l'Eglise des Apôtres, que l'on a depuis appelée plus communément l'Eglise de Saint-Pierre, et qui a été depuis le lieu ordinaire de la sépulture de ses successeurs.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Exaudi, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Adonis Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus, et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife saint Adon : et comme il vous a dignement servi, daignez nous délivrer aussi de tous nos péchés, en considération de son intercession et de ses mérites. Par N. S., etc.



L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre Saint Paul aux Romains. Chap. 8.

Quis ergo nos separabit à charitate Christi! tribulatio! an angustia! an fames! an nuditas! an periculum! an persecutio! an gladius! sicut scriptum est: Quia propter te mortificamur totâ die: æstimati sumus sicut oves occisionis. Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos.

Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ! sera-ce la tribulation, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou la persécution, ou le glaive! ainsi qu'il est écrit: Tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous; on nous regarde comme des brebis qu'on va égorger. Au contraire, parmi tout cela nous demeurons vainqueurs par la vertu de celui qui nous a aimés.

L'Apôtre a voulu exprimer ici les nobles sentimens d'une ame pleine de confiance, qui regarde toutes les épreuves comme trop légeres pour ébranler sa foi et sa constance.

RÉFLEXIONS.

Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ! Rien de plus naturel que la conclusion que tire ici saint Paul; et ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette conclusion ne soit pas dans le cœur et à la bouche de tous les Fidelles. Jesus-Christ est mort pour nous, il est encore notre médiateur dans le Ciel; qui nous séparera donc de son amour? Peut-on avoir des motifs plus justes, plus pressans, plus intéressans et plus forts, soit qu'on considere ses bienfaits, soit qu'on regarde sa personne? Craindrions-nous de souffrir pour celui qui n'a pas refusé de mourir

pour nous? Non, Seigneur, au souvenir de vos souffrances, je crois me sentir assez de courage, moyennant le secours de votre grace, pour défier tous les maux de me séparer jamais de vous; donnez-moi aussi la force de triompher des plaisirs plus tentans, et plus à craindre encore que les tourmens. Un Chrétien devroit souvent se demander à soi-même : Ce que le monde a de plus aimable ou de plus terrible, pourroit-il me séparer de Jesus-Christ? S'il ne falloit qu'un péché secret pour faire une brillante fortune, demeurerois-je fidelle? Ce que son cœur lui répondra alors, lui fera connoître s'il aimoit son Dieu. O que s'il falloit faire parler le cœur, qu'il est à craindre que Jesus-Christ reconnût peu de serviteurs fidelles! est-il besoin de pareilles épreuves pour découvrir la foiblesse de notre amour? semblable à ces feux artificiels que le moindre souffle éteint, à ces fleurs tendres et délicates que la moindre gelée blanche seche et brûle, rien n'est plus mince, rien n'est plus foible que notre amour pour le Sauveur; jugeons-en par notre indifférence pour lui, par notre peu de respect dans le Lieu Saint, par notre peu d'empressement à lui plaire; ajoutons, par notre étonnante tranquillité, après lui avoir déplu. Et voilà ce qui révolte tout esprit chrétien : voilà ce qui paroît incroyable aux Barbares mêmes. Jesus-Christ possede seul toutes les qualités capables de toucher, de gagner un cœur. Jesus-Christ est notre Dieu, notre Redempteur, notre Roi, notre Médiateur, notre Sauveur, notre Pere. Nous n'ignorons pas ce qu'il a fait pour nous : n'en a-t-il pas assez fait? Hélas! il en a plus fait pour nous engager à l'aimer, que nous n'en pouvons croire : et nous n'aimons pas Jesus-Christ!

L'ÉVANGILE.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 24.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vigilate ergo, quia nescitis quà horà Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quà horà fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideò et vos estote parati : quia quà nescitis horà Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore! Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez : car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi, soyez de même tout prêts, vous autres ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra. Quel est à votre avis le serviteur fidelle et sage, que son Maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir ? Heureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

MÉDITATION.

De l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est étrange que nous ayons besoin qu'on nous prouve que nous devons aimer Dieu ; qu'il ait été même nécessaire de nous faire

un commandement sous les plus grieves peines, d'aimer un Dieu infiniment aimable, et qui nous aime infiniment; mais ce qui est encore bien plus surprenant, ce qui doit révolter tout esprit raisonnable, c'est qu'avec toutes ces raisons si convaincantes que nous avons d'aimer Dieu, avec ce commandement si exprès et si positif d'aimer notre Dieu, avec la connoissance de tous les malheurs et de toutes les peines effroyables qui accableront indispensablement tous ceux qui n'auront pas aimé Dieu, ce Dieu si bon, si puissant, si juste, si bienfaisant ne soit pas aimé : voilà ce qui paroît aussi incompréhensible que l'éternité même. Pouvons-nous connoître le souverain bien, la source de tous les biens, le seul bien véritable, et ne le pas aimer ? Il faut, ô mon Dieu ! que vous soyez bien peu connu, puisque si peu de gens vous aiment; il faut que le cœur de l'homme soit bien mauvais, si connoissant Dieu il ne l'aime point. Si Dieu ne nous avoit pas fait un précepte de la charité, on pourroit dire peut-être que c'est par une espece de respect qu'on ne sent pas pour lui cette extrême tendresse : mais puisqu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer, qui peut s'en défendre ? Qu'y a-t-il dans tout l'Univers, dans toutes les créatures existantes et possibles, qui soit capable de toucher notre cœur, que Dieu ne possede éminemment ! Grandeur, beauté, puissance, bonté, vous n'êtes dans tous les objets créés que des ombres très-imparfaites : Dieu seul est grand, sage, puissant, bon. Dans les créatures, les qualités aimables sont partagées en différens sujets, et elles sont accompagnées de tant de défauts, qu'elles ne plaisent souvent que de loin ; Dieu seul a toutes les perfections sans aucun mélange qui puisse déplaire. Plus on le voit de près, plus on l'admire ; rien qui ne nous porte à l'aimer. La majesté parmi les hommes

inspire du respect, mais elle ne gagne pas toujours les cœurs ; dans Dieu, sa grandeur infinie le rend encore plus aimable. L'esprit se perd dans cet océan infini de perfections pures et infinies, mais le cœur de l'homme y trouve sa véritable felicité. Aussi ce qui fait le bonheur souverain des bienheureux dans le Ciel, c'est de voir Dieu, et de le posséder : de là cet amour divin, qui comble de joie, de douceur, de paix et de délices ineffables les hommes et les Anges. On peut dire que dans le Ciel on est tout esprit et tout cœur, pour ne connoître et n'aimer que Dieu. O que cet amour est rassasiant ! et pourquoi ne pas commencer dès cette vie à goûter le bonheur des Saints, en aimant Dieu de tout notre cœur !

SECOND POINT.

Considérez que l'amour des créatures est une passion inquiete et tumultueuse, qui rend un cœur esclave, et le livre en proie à mille autres passions. L'amour de Dieu est doux et tranquille ; il éteint les passions déréglées, rassasie l'ame, et la met dans cette heureuse liberté dont jouissent les enfans de Dieu. Nous avons beau faire, quelque aimable, quelque accompli que soit l'objet auquel notre cœur s'attache sur la terre, il ne sauroit nous rendre heureux un seul moment. Hélas ! que d'accidens fâcheux, que de changemens imprévus, que de revers, que de traverses troublent notre repos ! La crainte qu'il ne se rebute, l'assurance de le perdre un jour, alarment et inquietent. L'amour des créatures est inséparable de l'inquiétude et des chagrins. Vous seul, ô mon Dieu ! qui faites toute ma félicité, vous seul pouvez être à moi autant de temps que je le voudrai ; nulle aventure, nul accident, nulle puissance ennemie ne peut m'enlever mon trésor, et je n'ai point à craindre en un objet si

aimable ni dégoût ni changement. Supposons même qu'il se trouve un objet créé digne de notre amour, qui pourroit nous assurer qu'il nous juge digne du sien ? Ce Dieu si puissant, si parfait, si aimable, non-seulement ne dédaigne pas notre cœur, mais il s'y plaît, il veut bien, pour ainsi dire, en faire ses délices : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Une naissance obscure, une médiocrité de génie, une disgrace vous rend le rebut du monde ; mais savez-vous que si vous aimez Dieu, ce Dieu vous regarde avec des yeux de complaisance ? Les Grands vous méprisent, mais Dieu vous aime. Vos envieux, vos concurrens vous haïssent, mais Dieu vous chérit ; et vous n'aimerez pas votre Dieu ! Quels sentimens de reconnoissance et d'amour ne s'allumeroient pas dans notre cœur, si nous apprenions que le plus grand Roi de l'Univers nous honore de sa bienveillance. Vous m'aimez, ô mon Dieu ! tout me le dit, tout me le prouve, tout me le démontre, et je ne vous aimerai pas !

Ah ! c'en est fait, je vous aimerai, ô le Dieu de mon cœur, et je prends à témoin le Ciel et la terre, que je ne veux plus vivre que pour vous aimer ; rendez, Seigneur, cette résolution efficace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Diligam te, Domine, fortitudo mea. Ps. 17.

Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force.

Quid enim mihi est in cælo ? et à te quid volui super terram, Deus cordis mei ? Psal. 72.

Qu'y a-t-il, et dans le Ciel, et sur la terre, ô le Dieu de mon cœur ! que je veuille désormais aimer hors de vous ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SOUVENEZ-VOUS que toute notre félicité dans ce monde et dans l'autre ne consiste proprement qu'à aimer Dieu, et toutes les pratiques de piété ne sont que pour nous faire aimer Dieu tous les jours davantage; nous n'avons de mérite qu'autant que nous aimons Dieu. Voilà à quoi doivent tendre toutes nos dévotions et toutes nos pratiques. Excitez-vous à cet amour de Dieu tendre et affectueux ; accoutumez-vous à dire souvent le jour et la nuit : *Mon Dieu, je vous aime.* Tâchez de faire toutes vos bonnes œuvres par le motif de l'amour de Dieu. Si vous visitez les pauvres malades ou les prisonniers ; si vous pardonnez les injures, si vous faites l'aumône, faites tout cela comme des preuves que vous donnez à Dieu de l'amour que vous avez pour lui.

2.° Pensez souvent, dans vos méditations surtout, combien Dieu mérite d'être aimé, le malheur de ceux qui ne l'aiment point, et les grands avantages de ceux qui l'aiment. Convainquez-vous bien que tout notre bonheur consiste à aimer Dieu, et que sans cet amour nous ne sommes rien, fussions-nous les premiers hommes du monde : *Sine charitate nihil sum.* Faites souvent cette importante leçon à vos sujets, à vos enfans ; Demandez à Dieu son amour dans toutes vos prieres ; et à chaque Communion dites à Jesus-Christ, comme saint Pierre, *Dominus, tu scis quia amo te*, Vous savez, Seigneur, que je vous aime ; ou comme saint Augustin, *Non dubiâ, sed certâ conscientiâ amo te*, J'ose dire, Seigneur, que c'est avec vérité que je vous aime. Enfin faites chaque jour cette belle priere de saint Ignace : *Amorem tuî solùm cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis.* Donnez-moi, Seigneur, votre amour avec votre grace, et je suis assez riche, et je suis content.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT LAZARE, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT LAZARE, cet homme de miracle, que Jesus-Christ appelle son ami, *Lazarus amicus noster*, et que ce divin Sauveur aimoit avec une tendresse qui étoit connue de tout le monde, *Ecce quem amas*, étoit originaire de Béthanie, qui étoit un Bourg à trois quarts de lieue de Jérusalem, demeure ordinaire de sa famille, qui étoit fort distinguée parmi les Juifs du Pays, soit par les grands biens qu'elle possédoit, soit par le rang qu'elle tenoit dans la Province. Saint Antonin dit que son pere s'appeloit Syr, et sa mere Eucharie, qui eurent trois enfans : Lazare leur aîne, et deux filles, Marthe et Marie. Le pere et la mere étant morts, les enfans partagerent les biens. On a dit dans la vie de sainte Magdelaine, que Lazare et Marthe hériterent de ceux qu'ils avoient à Béthanie et autour de Jérusalem, et que les Terres et le Château de Magdale ou Magdelon, qui étoient en Galilée, furent le partage de Marie.

On ne sait pas précisément le temps auquel cette famille fortunée eut le bonheur de connoître Jesus-Christ pour le Messie si ardemment désiré et si long-temps attendu, et de le suivre. Il est très-probable qu'elle fut des premieres de la Judée à découvrir ce trésor caché, et que Lazare qui menoit une vie si réguliere selon la Loi, et de qui on pouvoit dire, à cause de la pureté de ses mœurs, ce que le Sauveur dit de Nathanaël, que c'étoit un vrai Israélite, en qui il n'y avoit nul artifice; il est probable, dis-je, que Lazare, qui

étoit un homme de bien et craignant Dieu, qui attendoit la consolation d'Israël, n'eut pas plutôt entendu parler du Sauveur, et ne l'eut pas plutôt vu, qu'il devint son Disciple. Marthe qui étoit une fille fort exemplaire, suivit bientôt l'exemple et les conseils de son frere; et si Marie n'eut pas si-tôt part au même bonheur, elle répara bien cette perte par son amour, et par sa pénitence dans la suite.

Les instructions du Sauveur firent de merveilleuses impressions sur le cœur et l'esprit de Lazare. Cette Divine parole trouvant une terre si bien préparée, c'est-à-dire, une ame chaste, un cœur noble et généreux, produisit des fruits au centuple. Le Fils de Dieu répandant abondamment ses graces sur le frere et la sœur, les rendit bientôt dignes de sa bienveillance. Jesus-Christ ne passoit guere par Béthanie, qu'il ne vînt loger chez ce Disciple privilégié. Les entretiens familiers qu'il avoit avec le Sauveur allumerent dans son cœur un amour pour lui des plus ardens et des plus tendres. La même chasteté qui faisoit de saint Jean un favori, faisoit de saint Lazare l'ami du cœur, sans que cette prédilection du Sauveur causât aucune jalousie parmi les Disciples; la douceur, l'humilité, la modestie de notre Saint prévenant tout le monde en sa faveur. Sa maison servoit de retraite au Sauveur quand il prêchoit dans le voisinage; il y prenoit sa réfection et le repos de nuit.

Le frere et la sœur avoient trop de crédit auprès du Sauveur du monde, pour ne pas obtenir la conversion de Marie leur cadette. Comme elle demeuroit dans son château de Magdelon en Galilée, elle n'avoit guere profité des visites de Jesus-Christ, et sa vie licencieuse étoit un grand obstacle à la grace; mais les prieres de Lazare et de Marthe obtinrent la conversion d'une pécheresse, dont le salut les intéressoit si fort. Le

Fils de Dieu écouta favorablement ces affectueuses sollicitations. Il prêchoit à Bethsaïde et à Capharnaüm, voisins du Bourg de Magdelon : Marie l'alla entendre; elle ne l'eut pas plutôt ouï, qu'elle fut convertie. On sait avec quelle générosité et avec quel éclat elle publia elle-même sa conversion : ce fut une des plus insignes conquêtes de la grace. L'amitié qu'avoit le Sauveur pour le frere, fit le bonheur de la sœur : elle quitta dès-lors sa Terre de Magdelon, pour venir loger dans la maison paternelle, où elle eut le bonheur de voir plus souvent le Sauveur, et de profiter de ses saintes instructions.

Vers le commencement de la trente-troisieme année de Jesus-Christ, Lazare tomba dangereusement malade à Béthanie. Les deux sœurs alarmées du danger, envoyerent le faire savoir au Sauveur par un exprès, qui ne lui dit que ce peu de mots de leur part : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* Jesus-Christ se contenta de leur répondre par le même homme, que la maladie de leur frere ne devoit pas les alarmer, qu'il n'en mourroit pas absolument, mais que Dieu désiroit en tirer sa gloire, et qu'au sujet de ce malade, il glorifieroit hautement son Fils. Cette réponse rassura pour quelques momens les deux sœurs ; mais elles furent bien surprises de voir augmenter la maladie, et de ne voir point paroître ce souverain Médecin. En effet, le Sauveur demeura encore deux jours dans le lieu où il étoit, et ne partit que quand il connut que son ami étoit mort. Il dit alors à ses Disciples : Retournons en Judée. Ils lui dirent aussi-tôt : Maître, comment osez-vous retourner si-tôt en un pays où il y a si peu de temps qu'on vouloit vous lapider ? Notre ami Lazare dort, repart le Sauveur, je veux l'aller éveiller. Sur quoi ses Disciples ne comprenant pas sa pensée, lui dirent : S'il dort, c'est bon signe, il en échappera, s'imaginant qu'il parloit du som-

meil ordinaire, si salutaire aux malades; mais c'étoit de la mort de Lazare que Jesus l'entendoit. Alors il leur dit ouvertement : Lazare est mort, et je suis bien aise de ne m'y être pas trouvé avant qu'il mourût, pour avoir occasion de vous affermir dans la foi, par le plus grand de tous les miracles, dont vous allez tous être témoins, allons le voir dans l'état où il est. Il partit donc pour Béthanie, et comme il affecta de n'y aller qu'à petites journées, dès qu'il approcha, on lui vint dire que Lazare étoit mort, et qu'il y avoit déjà quatre jours qu'il étoit enterré. Comme Béthanie n'étoit pas loin de Jérusalem, beaucoup de personnes étoient venues des environs consoler Marthe et Marie, et pleurer avec elles la mort de leur frere. Mais elles attendoient d'un autre côté leur consolation : Jesus seul pouvoit essuyer leurs larmes. En effet, dès que Marthe sut qu'il venoit, elle quitta promptement sa sœur et sa compagnie, pour aller au devant de lui; et aussi-tôt qu'elle l'apperçut, elle lui dit en pleurant, Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort; je ne désespere pourtant pas encore de le voir revivre. Votre frere ressuscitera, lui dit Jesus. Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, où se fera la résurrection générale, repartit Marthe. Ignorez-vous que je suis la résurrection et la vie, reprit Jesus : où est donc votre foi? Elle, sans répliquer, courut à la maison avertir sa sœur de l'arrivée de leur divin Maître, lui disant tout bas, que Jesus étoit arrivé. Marie se leve incontinent, et va le trouver. Ceux qui étoient venus chez elle, la voyant partir avec tant de précipitation, la suivirent, croyant qu'elle alloit pleurer sur le tombeau de son frere. Elle le trouva encore hors du Bourg, et se jetant à ses pieds : Ah, Seigneur! lui dit-elle, où étiez-vous? vous nous avez bien manqué au besoin; car si vous eussiez été ici, mon cher frere ne seroit pas

mort. En disant cela elle pleuroit, et les Juifs qui l'accompagnoient, ne purent retenir leurs larmes.

Ce triste spectacle toucha vivement le Sauveur, et l'émotion de son cœur parut sur son visage. Où l'avez-vous enterré, leur dit-il, voulant par cette demande exciter davantage leur foi et leur espérance? Venez, Seigneur, répondent-elles, venez voir où il est enterré. A ces paroles, le Sauveur ne put retenir ses larmes; ce qui fit dire aux Juifs: Voyez combien il l'aimoit. Il y en eut même qui dirent: Ne pouvoit-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui avoit ouvert les yeux à un aveugle né, et qui a fait tant de miracles? Jesus vint donc au sépulcre, qui étoit une caverne dans le roc, fermée d'une grosse pierre. Sa tendresse ne put l'empêcher de pousser quelques soupirs; puis il ordonna qu'on ôtât cette grosse pierre. Sur quoi Marthe lui ayant dit, qu'il y avoit quatre jours qu'il étoit enterré, et qu'il n'étoit pas possible qu'il ne sentît mauvais: Ne craignez rien, repart le Sauveur; ne vous ai-je pas dit que si vous avez la foi, vous verrez la gloire de Dieu manifestée? On ôta donc la pierre, et alors Jesus-Christ levant les yeux en haut: Mon Pere, dit-il, je vous rends graces de m'avoir exaucé: pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours; mais ce que j'ai dit, c'est à cause de ceux qui sont ici présens, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé, et afin que leur foi soit plus grande. Après ces paroles, il dit d'un ton de voix fort haut: Lazare, sortez du tombeau. Cette parole rendit la vie et le mouvement au mort. Il se leve, il sort, il commence à marcher, quoiqu'il eût encore les pieds et les mains liées avec des bandes, et le visage couvert du suaire, avec lequel il avoit été enterré. Mais Jesus commanda qu'on le déliât, et qu'on lui ôtât le suaire. L'admiration saisit tous ceux qui étoient présens;

on leve les mains vers le Ciel, chacun crie au miracle. On se jette aux pieds du Sauveur, on le reconnoît pour le vrai Fils de Dieu, on est persuadé qu'il est le Messie. Le bruit de cette merveille se répandit bientôt dans Jérusalem, et dans toute la Judée. Ce miracle fit d'autant plus d'éclat, que Lazare étoit homme de considération, et fort connu dans toute la Province. Sa mort avoit fait beaucoup de bruit, sa résurrection fit encore plus d'éclat. On venoit de tous les environs pour voir cette preuve sensible de la venue du Messie; on ne parloit par-tout qu'avec admiration de ce nouveau Prophete, et tout le monde croyoit en lui; et ce fut aussi ce qui alluma encore plus contre lui la haine des Pharisiens et des Scribes.

Après ce grand miracle, le Sauveur pour éviter cette multitude, qui grossissoit tous les jours, se retira avec ses Diciples à Ephrem, ville proche du désert de Judée. Mais six jours avant la derniere Pâque qu'il célébra sur la terre, voulant s'approcher de Jérusalem, il revint à Béthanie; il y fut prié à souper par un des plus riches habitans, nommé Simon. Lazare fut un des conviés, et fut un des principaux acteurs de la fête. Cependant le bruit de l'arrivée du Sauveur s'étant répandu dans tout le pays, plusieurs Juifs y accoururent, non-seulement pour avoir la satisfaction d'entendre Jesus-Christ, mais aussi pour y voir de leurs yeux le Lazare. Cet homme revenu de l'autre monde, étoit un Prédicateur, qui, sans dire mot, faisoit connoître à tout ce peuple le pouvoir et la sainteté de celui qui lui avoit redonné la vie. Sa seule présence touchoit le cœur de beaucoup de gens, qui convaincus de la vérité, renonçoient aux erreurs des Sadducéens, et aux superstitions Judaïques. Notre Saint qui étoit un des plus fidelles et des plus zélés Disciples de Jesus-Christ, ne contribuoit pas peu à toutes ces conversions, par ses discours et par sa présence.

Aussi les Princes des Prêtres en conçurent tant de rage, que le regardant dès-lors comme leur ennemi, parce qu'il étoit le grand ami du Sauveur, ils résolurent de s'en défaire. Ils eussent exécuté sans doute leur pernicieux dessein, s'ils n'eussent craint de donner par-là une occasion au Sauveur de faire un nouveau miracle. Ils crurent qu'il falloit commencer par faire mourir celui qui l'avoit ressuscité, et c'est ce qu'ils exécuterent.

L'Evangile ne nous apprend plus rien de notre Saint. Il est certain que de tous les Disciples de Jesus-Christ, saint Lazare fut un de ceux qui prirent le plus de part, et à ses humiliations, et à sa gloire. L'amour tendre que le Sauveur avoit pour lui, et celui qu'il avoit lui-même pour le Sauveur, le signalé bienfait qu'il en avoit reçu, son attachement et sa fidélité à le suivre, le rendirent très-sensible aux douleurs et aux ignominies de sa mort, aussi-bien qu'à la gloire de son triomphe. Saint Lazare lui étant si cher, il n'y a point de doute qu'il n'ait été témoin oculaire de ses apparitions après sa résurrection, et qu'il n'ait reçu le Saint-Esprit avec les Apôtres et les autres Disciples le jour de la Pentecôte. La fureur des Juifs contre les Disciples de Jesus-Christ ayant fait mourir saint Etienne le premier des Martyrs, excita une furieuse persécution contre tous les Fidelles; ils furent chassés de Jérusalem, et la plupart furent contraints de sortir de la Judée. Mais la rage des Princes des Prêtres, et de tous ceux qui tenoient le premier rang parmi les Juifs, éclata sur-tout contre Lazare et sa famille. Rien ne les confondoit davantage, rien ne prouvoit plus invinciblement qu'ils avoient fait mourir le vrai Fils de Dieu, le Messie, que cet homme ressuscité, tant qu'il seroit en vie. Le faire mourir, c'étoit un crime qui manifestoit leur injustice et leur impiété: Lazare étoit un homme de condition, irrépro-

chable dans ses mœurs, qui ne pouvoit avoir d'autre crime que d'être l'ami de Jesus-Christ, et d'avoir été ressuscité par le plus illustre de tous les miracles. Le laisser dans la Judée, c'étoit y laisser une preuve vivante de la divinité du Sauveur, et de leur déicide. Ils prirent le parti de faire disparoître Lazare et ses sœurs, qui durant le soulevement du peuple de Jérusalem contre les Fidelles, s'étoient retirés à Joppé, aujourd'hui Jaffa, ville maritime à sept ou huit lieues de Jérusalem; et les ayant mis sur un vaisseau fort usé, sans gouvernail, sans mâts, sans agrès, avec tout ce qui se trouva auprès d'eux de Fidelles, ils les exposerent ainsi sur la mer à un évident naufrage. C'est ce que nous apprennent de vieux et anciens manuscrits, fondés sur une ancienne et pieuse tradition, comme on a déjà dit dans l'histoire de la vie de sainte Magdelaine et de sainte Marthe.

La divine Providence, qui tire toujours sa gloire des desseins les plus sinistres et les plus malins des ennemis de Jesus-Christ, permit que ce vaisseau vînt aborder heureusement sur les côtes de Marseille. Cette merveille étonna ces peuples Gentils, naturellement honnêtes et polis; et elle disposa les esprits à écouter des gens que le Ciel protégeoit d'une maniere si visible. Il n'y a point de doute que les Apôtres n'eussent ordonnés Evêques la plupart des Disciples de Jesus-Christ, avant qu'ils se dispersassent par tout l'univers, et sur-tout Lazare le plus illustre et le plus privilégié de tous les Disciples. Cette sainte colonie de héros Chrétiens n'eut pas plutôt débarqué, qu'ils annoncerent la foi de Jesus-Christ dans cette célebre ville, qui après Rome, tenoit depuis plus de six cents ans un des premiers rangs dans le monde. Saint Lazare qui savoit bien que Dieu l'avoit destiné pour en être l'Apôtre, en étant le premier Pasteur, fit d'abord

éclater son zele. Marseille étoit alors fort célebre, non-seulement par son ancienneté, mais encore par ses victoires, par son alliance avec les Romains, et par son Académie. Les sciences et les beaux arts y fleurissoient ; on y voyoit un grand nombre d'habiles gens, à qui on confioit l'éducation de la jeunesse de toutes les Gaules, et même de celle de Rome, ce qui acquit à Marseille le nom de Ville des Sciences ; et la gloire aux anciens Marseillois, d'avoir civilisé presque toute la Gaule, et d'avoir augmenté le lustre de la Religion. Ce fut à cette illustre Ville que Dieu donna saint Lazare, son cher ami, pour premier Evêque. Le bon accueil qu'on y faisoit aux étrangers, donna toute la liberté à notre Saint, d'annoncer aux habitans les vérités toutes divines de l'Evangile ; on l'écouta avec plaisir, et bientôt avec admiration ; un air noble et gracieux, des manieres douces, insinuantes et polies ; une Religion si pure, si sainte, toute naturelle ; une morale qui en réglant le cœur et l'esprit, rectifioit la raison ; une doctrine soutenue et confirmée par toutes sortes de miracles ; tout cela y fit bientôt triompher la foi de Jesus-Christ ; on vit d'abord un grand nombre de conversions. Saint Lazare vit croître tous les jours son troupeau ; et par le zele merveilleux du Pasteur, dans moins d'un an la Religion Chrétienne s'éleve et s'établit pour toujours sur les ruines du Paganisme. On a vu combien sainte Magdelaine et sainte Marthe contribuerent à ce miraculeux succès par leurs paroles et par leurs exemples. Le célebre Temple de Diane, converti dans la suite en une Eglise, sous le titre de Notre-Dame de la Majeur, qui est la Cathédrale, est un auguste monument de cet insigne triomphe du Christianisme sur les Païens, et du zele merveilleux de saint Lazare. Dès le quatrieme siecle on croyoit qu'il avoit trente ans quand il fut ressuscité, et les actes de

l'Eglise de Marseille lui donnent trente ans d'Episcopat, durant lesquels le saint Evêque fit un nombre prodigieux de conversions, renversa plusieurs temples dédiés aux faux dieux, et brisa une multitude étonnante d'idoles.

On croit que ce fut sous l'Empire de Vespasien, que le Proconsul qui avoit été envoyé à Marseille pour en être Gouverneur, infatué des superstitions Païennes, sollicité par les Prêtres des Idoles, qui enrageoient de voir leur crédit et leurs revenus réduits à rien, depuis que saint Lazare avoit converti à la foi de Jesus-Christ une partie de la Ville, fit arrêter le saint Evêque, et l'ayant fait comparoître devant son Tribunal, lui reprocha d'un ton aigre et menaçant, tout ce qu'il avoit fait contre la Religion et le culte des dieux de l'Empire. Puis d'un air colere et absolu : Il faut, lui dit-il, ou que tu sacrifies à nos dieux, ou que tu perdes la vie dans les plus grands supplices. Pour le sacrifice, répond le Saint, je n'en saurois offrir qu'au vrai Dieu ; et vous êtes trop éclairé, Seigneur, pour ne pas voir que ceux que vous appelez vos dieux, ne méritent pas des sacrifices. Pour ce qui est du dernier supplice dont vous me menacez, sachez qu'il ne me peut rien arriver de plus doux ni de plus glorieux sur la terre, que de donner ma vie pour celui qui me l'a redonnée après l'avoir perdue, et qui a daigné mourir pour moi, pour me faire vivre éternellement. Le Préfet irrité de cette généreuse réponse, le fit déchirer à coups de fouets armés de pointes de fer, avec tant de cruauté que son corps ne fut plus qu'une plaie. Après ce cruel supplice il fut enfermé dans un affreux cachot. On crut que ce tourment l'auroit ébranlé dans sa foi ; mais le Préfet l'ayant interrogé de nouveau, et l'ayant trouvé toujours plus inflexible, le fit lier à un poteau, et le fit percer d'une grêle de fleches : Dieu lui conserva encore la vie au milieu

de ce supplice. Autant de plaies, disent les actes de son martyre, furent autant de bouches qui publioient la gloire et la puissance de son Dieu. On lui appliqua sur tout le corps des lames de fer rougies au feu; le tourment étoit affreux, la constance du Saint n'en fut pas ébranlée. Enfin le Juge honteux de se voir vaincu par la patience héroïque du Saint, ordonna qu'il eût la tête coupée; ce qui fut exécuté le 17 de Décembre, l'an de Notre-Seigneur 76, âgé de 73 ans, et la trentieme année de son Episcopat. Son corps fut enterré par les Chrétiens, dans une grotte avec les ornemens Pontificaux dont il se servoit dans la célébration des divins Mysteres. On voit encore l'affreux cachot où il fut renfermé, dans le célebre Monastere des Religieuses de Saint-Benoît, dit Saint-Sauveur, devant lequel est la place où le Saint eut la tête coupée.

On garde avec beaucoup de vénération dans l'Eglise Cathédrale de Marseille, le chef de saint Lazare, dans un reliquaire de vermeil doré, qui passe pour le plus riche et le plus beau buste qu'il y ait en France. On assure que l'an 957 le reste de ses reliques fut apporté à Autun par l'Evêque Vivalde, sous le regne de Lothaire Roi de France. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on conserve à Marseille, dans la châsse même où est ce précieux chef, un écrit fort ancien, fait par un Prêtre qui paroît avoir été le Sacristain de cette Eglise, et signé par deux témoins, par lequel il atteste qu'ayant appris qu'on devoit enlever le corps de saint Lazare, il en avoit enlevé secrétement le chef, et en avoit substitué un autre à sa place. Cet écrit qu'on a lu durant la visite de la Cathédrale, que fit Monseigneur Guillaume de Vintimille du Luc, alors Evêque de Marseille, et ensuite archevêque de Paris, a toutes les marques d'authenticité qu'on peut souhaiter dans un des plus anciens témoignages.

L'Evêché de Marseille ayant été sous S. Lazare son premier Evêque, le siege le plus ancien, il auroit dû être, ce semble, l'un des premiers des Gaules, si l'Eglise n'avoit suivi, pour ainsi dire, dans l'économie et le rang des Sieges Episcopaux, l'ordre et le rang de la Magistrature Romaine. Saint Lazare a eu d'illustres Successeurs, parmi lesquels on en compte vingt-un reconnus pour Saints; les cruelles persécutions contre les Fidelles, qui donnerent à l'Eglise tant de millions de Martyrs, depuis l'an 180 jusqu'à l'an 306, ont fait perdre le nom d'un grand nombre d'illustres Prélats qui gouvernerent cette Eglise durant ce long intervalle. On compte cependant cent huit grands Evêques qui nous sont connus, depuis saint Lazare jusqu'à Monseigneur Guillaume de Hugues, qui remplit aujourd'hui ce Siege avec tant de dignité, et qui est un des plus brillans ornemens de l'Episcopat, moins par la noblesse et l'éclat de son nom, que par son zele ardent pour la Religion, par l'épanchement généreux de son intarissable charité, par son rare savoir, et par une piété éminente qui édifie toute l'Eglise.

La Messe en l'honneur de saint Lazare, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Martyr Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Lazarum Christi Discipulum quatriduanum mortuum suscitatum, Pontificio et Martyrio decorasti: concede nobis ejus meritis, à peccatis resurgere, et vitâ æternâ gaudere. Per eumdem Dominum, etc.

O DIEU, qui après avoir ressuscité saint Lazare Disciple de Jesus-Christ, mort et enterré depuis quatre jours, l'avez honoré de l'Episcopat et du martyre, accordez-nous par ses mérites la grace de ressusciter de nos péchés, et de jouir de la vie éternelle. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Jacques. Chap. 1.

CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat, quoniam à Deo tentatur : Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat. Unusquisque verò tentatur à concupiscentia sua abstractus, et illectus. Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum : peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem. Nolite itaque errare. fratres mei dilectissimi. Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est ; descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.

MES très-chers Freres : Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal: aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché, lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement: Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

Saint Jacques adresse son Épître à tous les Juifs convertis à Jesus-Christ, qui étoient hors la Judee, en quelque pays qu'ils fussent, et par quelque occasion qu'ils y fussent allés. Les Épîtres de saint Paul sont particulierement pour les Gentils convertis.

RÉFLEXIONS.

Bienheureux celui qui souffre la tentation ; non pas celui qui s'y expose. Chose étrange ! on convient, on sent que tout est plein de pieges dans ce monde ; on y trouve des précipices à tous les pas ; l'ennemi de notre salut roule sans cesse autour de la place pour profiter de toutes les occasions d'y entrer ; on sait qu'il y a des intelligences, et que son parti n'est pas le moins fort ; chacun nous dit que nous voguons sur une mer fâcheuse en naufrages. Cependant, comme s'il n'y avoit point de dangers, comme s'il n'y avoit point d'ennemis, comme si les occasions de pécher manquoient, comme si les tentations étoient trop rares, on s'expose de plein gré aux plus grands dangers : assemblées mondaines, conversations délicates, spectacles profanes où l'art rassemble et réunit tout ce qu'il y a de plus tentant, tout est mis en usage pour se procurer le poison ; on y court avec empressement, et l'on en reviendroit avec chagrin si à la vue de tant d'objets séduisans on y avoit été insensible. Le spectacle n'est plus un amusement vide et oisif, c'est un assemblage vif et séduisant de tout ce qui peut plaire, qui ne tend qu'à enchanter l'esprit et les sens par mille charmes, et attendrir le cœur par tout ce que les passions ont de plus fin et de plus insinuant. Certainement le théâtre perdroit son agrément sans ce délicieux artifice ; on veut être ému et touché par le spectacle ; la scene languit, si elle n'irrite quelque passion ; et quand les acteurs nous laissent immobiles, on est indigné de ce qu'ils n'ont pas su troubler notre repos, ni blesser notre innocence. Voilà l'école de l'indévotion et du vice, où l'on court avec fureur. Qu'on y mette chaque leçon à un haut prix, on ne plaint pas l'argent qu'on y dépense. Qu'un

pauvre tâche d'exciter la compassion, les temps sont trop mauvais pour faire l'aumône. On a toujours de quoi fournir au jeu, de quoi payer pour avoir une place aux spectacles. Tout ce qui empoisonne, tout ce qui tente, plaît; et l'on attribue après cela au démon toutes nos chutes! nous sommes nous-mêmes nos tentateurs.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 11.

In illo tempore: Erat quidam languens Lazarus à Bethaniâ, de Castello Mariæ et Marthæ sororis ejus. Maria autem erat quæ unxit Dominum unguento, et extersit pedes ejus capillis suis, cujus frater Lazarus infirmabatur. Miserunt ergo sorores ejus ad eum, dicentes: Domine, ecce quem amas infirmatur. Audiens autem Jesus dixit eis: Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum. Ut ergo audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus. Maria ergo, cùm venisset ubi erat Jesus, videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dicit ei: Domine, si fuisses hîc, non esset mortuus frater meus. Jesus ergo ut vidit eam plorantem, et Judæos

Il y avoit un homme malade appelé Lazare, qui étoit de Béthanie, le Bourg de Marie et de Marthe sa sœur. Marie est celle qui répandit sur le Seigneur une liqueur odoriférante, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux: et c'est Lazare son frere qui étoit malade. Ses sœurs envoyerent donc dire à Jesus: Voilà celui que vous aimez qui est malade. Jesus entendant cela, leur répondit: Cette maladie n'est pas pour qu'il meure, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare, étoient aimés de Jesus. Ayant donc su que Lazare étoit malade, il demeura encore deux jours au même lieu. Or, Marie étant arrivée au lieu où étoit Jesus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds, et lui dit: Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Jesus la voyant pleurer elle et les

qui venerant cum ea, plorantes, infremuit spiritu, et turbavit seipsum, et dixit: Ubi posuistis eum? Dicunt ei: Domine, veni, et vide. Et lacrymatus est Jesus. Dixerunt ergo Judæi: Ecce quomodo amabat eum. Quidam autem ex ipsis dixerunt: Non potuerat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur? Jesus ergo rursum fremens in semetipso, venit ad monumentum. Erat autem spelunca: et lapis superpositus erat ei. Ait Jesus: Tollite lapidem. Dicit ei Martha, soror ejus qui mortuus fuerat: Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim. Dicit ei Jesus: Nonne dixi tibi, quoniam si credideris, videbis gloriam Dei? Tulerunt ergo lapidem: Jesus autem elevatis sursum oculis, dixit: Pater gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum qui circumstat, dixi: ut credant quia tu me misisti. Hæc cùm dixisset, voce magnâ clamavit: Lazare, veni foras: Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata. Dixit eis Jesus: Solvite eum, et sinite abire. Multi ergo ex Judæis, qui venerant ad Mariam et Martham, et viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum.

Juifs qui étoient venus avec elle, il eut un frémissement intérieur, et s'émut lui-même. Puis il dit: Où l'avez-vous mis? Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez. Alors Jesus répandit des larmes, sur quoi les Juifs dirent: Voilà à quel point il l'aimoit. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent: Lui qui a ouvert les yeux d'un homme né aveugle, ne pouvoit-il pas empêcher celui-ci de mourir? Jesus donc frémissant en lui-même tout de nouveau, alla au lieu de la sépulture, c'étoit un endroit creusé dans le roc, et on avoit mis une pierre par-dessus. Otez la pierre, dit Jesus: Seigneur, lui dit Marthe la sœur du mort, il commence à sentir mauvais, car il y a quatre jours qu'il est enterré. Jesus lui repartit: Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié? Ils ôterent donc la pierre; et Jesus élevant les yeux, dit: Mon Pere, je vous rends graces de m'avoir exaucé. Pour moi je savois bien que vous m'exaucez toujours: mais ce que j'ai dit, c'est à cause du monde qui est présent, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Après ces paroles, il dit d'un ton de voix fort haut: Lazare, venez dehors. Le mort sortit aussi-tôt avec les bandes qui lui lioient les pieds et les mains, et avec le linge qui lui couvroit le visage. Déliez-le, leur dit Jesus, et laissez-le aller. Là-dessus

grand nombre de Juifs qui étoient venus voir Marie et Marthe, et qui avoient vu ce que Jesus avoit fait, crurent en lui.

MÉDITATION.

De la confiance que nous devons avoir en Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ les grands motifs que nous avons de mettre toute notre confiance en Jesus-Christ : c'est notre Dieu, c'est notre Rédempteur, c'est notre Pere. Comme notre Dieu, il est tout-puissant, rien ne lui est difficile. Sa providence divine infiniment éclairée pourvoit à tout, ménage tout, regle tout pour notre salut; pas un évenement, pas un accident qu'il n'ait prévu de toute éternité, et qu'il ne permette comme un moyen au salut, si l'on en veut faire un bon usage. Comme Jesus-Christ n'a rien tant à cœur que notre salut, il regle tout par sa sagesse infinie, pour l'utilité de ses serviteurs : prospérité, disgrace, richesses, pauvreté, honneurs, mépris, santé, maladie, tout peut servir au salut de ceux qui aiment Dieu. Lazare étoit ami de Jesus-Christ, qu'avoit-il à craindre ? Sa maladie a beau être mortelle, tout l'art des Médecins, tous les remedes peuvent lui être inutiles; Jesus-Christ l'aime, cela suffit; qu'il meure, il saura bien le ressusciter s'il veut qu'il lui survive. Aussi les sœurs de Lazare ne lui mandent autre chose, si ce n'est : Seigneur, celui que vous aimez est malade. O si nous aimions véritablement Jesus-Christ, que nous aurions peu à craindre tous les accidens de la vie ! Mais Jesus-Christ n'est pas seulement notre Dieu, il est encore notre Ré-

dempteur. Il s'est fait homme pour l'amour de nous, et notre Rédemption est son grand ouvrage. Quel droit à sa miséricorde, à sa bonté, à ses libéralités ne nous donne pas la qualité de Rédempteur et de Sauveur ? faut-il d'autres motifs pour nous inspirer une entiere confiance ? Jesus-Christ semble, pour ainsi dire, ne nous demander que cette confiance pour exaucer nos prieres, pour obtenir de lui tout ce que nous lui demandons : *Credite quia accipietis :* Ayez une véritable confiance en moi, et vous serez exaucés. Demandez en mon nom, et vous obtiendrez tout de mon Pere. Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, disoit le Sauveur à Marthe, vous verrez Dieu glorifié ? Et après cela nous manquons de confiance !

SECOND POINT.

Considérez que Jesus-Christ n'est pas seulement notre Dieu, notre Rédempteur, notre Sauveur, il est encore notre bon Pasteur, notre cher Pere. Rappelez dans votre esprit tous les noms qu'il prend, toutes les comparaisons dont il se sert, ses paraboles et ses miracles : vous ne trouverez rien dans toute sa vie mortelle qui ne vous démontre son amour pour nous, et son excessive tendresse. Je suis le bon Pasteur, dit-il, et si quelque brebis s'égare, le plaisir et la joie que j'ai quand je la retrouve, me dédommagent bien de la peine que j'ai eue en la cherchant. Si saint Pierre craint de se noyer, Jesus-Christ en lui donnant la main ne lui reproche que son peu de confiance. Quelle bonté, quelle charite, quelle attention sur les besoins de ceux qui le suivent. *Misereor super turbas :* J'ai pitié de ce monde-là, car il y a trois jours qu'ils ne me quittent point : ils n'ont rien à manger, et je ne veux pas les renvoyer qu'ils n'ayent mangé. Mais pour pourvoir à leurs besoins, quels miracles ne faut-il

pas ? Que signifient le bon accueil, la réjouissance, le festin du pere de l'Enfant Prodigue ? Jesus-Christ n'a-t-il pas voulu faire son propre portrait en faisant celui de ce bon pere. Enfin sa vie pauvre, ses souffrances, sa mort sur la croix, l'institution des Sacremens, et sur-tout de ce miracle insigne de son amour, l'adorable Eucharistie : tout réclame notre confiance en ce bon Pere; tout crie contre notre défiance et notre peu d'amour envers un Pere si aimable, et qui ne cesse d'exciter notre confiance par ses bienfaits. Est-il possible qu'après des preuves si éclatantes de sa toute-puissance, de son zele ardent pour notre salut, de l'excès de son amour, nous manquions encore de confiance ?

Non, mon aimable Sauveur, je n'en manquerai de ma vie : j'ai honte d'en avoir eu si peu jusqu'ici ; et mon regret va désormais rendre plus vive ma confiance.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dominus regit me, nihil mihi deerit. Ps. 22.

Le Seigneur veut bien prendre soin de moi, je ne manquerai jamais de rien.

Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. Job. 13.

Quand le Seigneur mon Dieu me feroit mourir, je ne laisserai pas d'espérer en lui.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° D'OU vient que nous manquons de confiance en Dieu, quoique cette confiance soit la source de la plus douce tranquillité, et des bienfaits les plus insignes, quoique nous ayons de si puissans motifs de mettre en lui toute notre confiance ? c'est que nous manquons de libéralité à son égard. Nous ne lui donnons qu'avec regret, qu'à demi, que tard ce qu'il nous demande; nous lui refusons

sons toujours quelque chose ; et notre conscience qui ne sauroit nous flatter, nous reproche cette lâcheté, et par ce juste reproche affoiblit en quelque sorte notre confiance, et fait que nous ne demandons, et n'espérons que comme en tremblant. Ne refusez rien à Jesus-Christ de tout ce qu'il vous demande, et vous aurez d'abord beaucoup de confiance en lui.

2.° Dites souvent avec l'Eglise : *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* Toute ma confiance est en vous, Seigneur, je ne serai jamais confondu. Recourez avec tendresse à ce divin Sauveur dans tous les accidens de la vie. Toutes les fois que vous regardez votre crucifix, renouvelez votre confiance ; toutes les fois que vous paroissez devant le Saint Sacrement, et sur-tout à la Communion, répandez affectueusement votre cœur devant cet aimable Sauveur : rien ne lui fait plus de plaisir, rien ne le gagne plus que notre confiance. Faites souvent la priere spirituelle : *Credo Domine, sed credam firmiùs. Spero Domine, sed sperem securiùs. Amo Domine, sed amem ardentiùs. Doleo Domine, sed doleam vehementiùs.* Je crois, Seigneur, mais faites que ma foi soit tous les jours plus grande. J'espere en vous, Seigneur, mais faites que mon espérance soit tous les jours plus inébranlable. Je vous aime, Seigneur, mais faites que mon amour croisse tous les jours davantage. Je suis marri, Seigneur, de vous avoir offensé, mais rendez tous les jours plus parfaite ma contrition.



DIX-HUITIEME JOUR.

L'Attente de l'Enfantement DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, *qu'on appelle aussi* LA FÊTE DE L'*O*.

ON célebre en ce jour dans l'Eglise d'Espagne, et dans plusieurs Eglises de France, une Fête particuliere en l'honneur de la sainte Vierge, qu'on appelle en Espagne la Fête de l'Expectation, ou de l'Attente des couches de la sainte Vierge, et qu'on appelle en France, la Semaine de préparation, parce que cette Fête commence huit jours avant Noël, et cette dévotion continue tous les jours jusqu'au jour des couches sacrées de la très-sainte Vierge. En sorte que c'est ici proprement une Octave avant Noël, toute destinée à se préparer à la naissance du Sauveur par une dévotion particuliere aux couches de sa très-sainte Mere.

Comme l'Annonciation de la Vierge étoit en même-temps l'Incarnation du Verbe et la Conception de Jesus-Christ, on en célébroit la Fête dans l'Eglise dès les premiers temps le vingt-cinq de Mars, avec une solemnité singuliere. Comme cette Fête arrivoit quelquefois dans la Semaine Sainte, et même le Vendredi Saint, ou dans la Solemnité de Pâques, on trouvoit je ne sais quel inconvénient de célébrer l'Incarnation du Verbe, dans le temps qu'on solemnisoit la triste mémoire de sa Passion et de sa Mort, ou le triomphe de sa Résurrection glorieuse. On trouve même dans l'Abrégé des Canons, dressé par Harmenopule, une Constitution du Patriarche Nicephore, qui dit que si la Fête de l'Annonciation arrive le Jeudi, ou le Vendredi Saint, on pourra sans scrupule

manger du poisson, et boire du vin. *Non peccamus, si tunc vino et piscibus utamur.*

Ce fut cet inconvénient qui obligea les Evêques du dixieme Concile de Tolede, tenu l'an 656, à transférer cette Fête au dix-huitieme jour de Décembre, huit jours avant Noël, comme un temps singuliérement consacré à célébrer l'Incarnation du Fils de Dieu, et la divine maternité de la très-Sainte Vierge : *Cùm et ipsam Incarnationem Verbi non conveniat tunc celebritatibus prædicari, quando constat idipsum Verbum post mortem carnis gloriâ Resurrectionis attolli.* Comme il ne convient pas, ce semble, de célébrer l'Incarnation du Verbe Divin dans un temps où l'on fait la Fête de sa Résurrection glorieuse, le Concile a jugé à propos d'ordonner que huit jours avant Noël on célébrât en Espagne, avec toute la solemnité possible, la Fête particuliere de la Mere de Dieu, afin que comme la Fête de Noël a une Octave solemnelle, la Fête de la Mere de Dieu ne manquât pas de cette sainte solemnité : *Ut ante octavum diem que natus est Dominus, Genitricis quoque ejus dies habeatur celeberrimus et præclarus. Ex pari enim honore constat, ut sicut nativitatem Filii sequentium dierum insequitur dignitas, festivitatem Matris tot dierum sequatur sacra solemnitas.* Car, ajoutent les mêmes Peres, n'est-ce pas une des plus grandes Fêtes de la Mere de Dieu, que l'Incarnation du Verbe? *Nam quod festum est Matris, nisi Incarnatio Verbi!* L'Eglise d'Espagne jugea donc à propos de transférer cette Fête de la Maternité Divine de la très-sainte Vierge en ce jour, pour lui donner une solemnité parfaite, et une Octave entiere, dans le temps de l'Avent, qui n'est proprement qu'une Fête continuelle du Mystere de l'Incarnation, et de l'auguste Maternité de la très-sainte Vierge. Il falloit cependant que cette Fête fût déjà établie dans quelques Eglises d'Espagne, et qu'elle fût observée dans

plusieurs autres Royaumes fort éloignés : *In multis namque Ecclesiis, à nobis et spatio remotis, et terris, hic mos agnoscitur retineri.*

Cependant l'Eglise d'Espagne ayant jugé dans la suite qu'il étoit plus à propos de se conformer à l'Eglise Romaine, qui est la mere et la maîtresse de toutes les autres, et qui avoit toujours persévéré à célébrer la Fête de l'Annonciation le 25 de Mars, comme le jour auquel le Mystere de l'Incarnation s'étoit accompli, voulut néanmoins retenir la Fête de la Mere de Dieu huit jours avant Noël, qu'on appela dès-lors la Fête de l'Expectation, c'est-à-dire, de l'Attente affectueuse des couches de la Sainte Vierge. Quoique l'Eglise Catholique universelle ne fasse la Fête de l'Annonciation de Notre-Dame que le 25 du mois de Mars, l'Eglise de Tolede célebre toujours les deux Fêtes; l'une le 25 de Mars, pour se conformer à l'Eglise Romaine, qui est la mere et la maîtresse de toutes les autres Eglises; l'autre le 18 de Décembre, huit jours avant Noël, selon l'établissement fait par l'Eglise de Tolede, et reçu depuis de toutes les Eglises d'Espagne, où cette Fête se célebre avec tant de pompe et de dévotion. Les paroles de ce Décret sont remarquables : *Quamvis Annuntiationis Beatæ Mariæ festum suum solùm nunc teneat, et octavo Kalendas Aprilis in universa Ecclesia Catholica celebretur, Toletana tamen Ecclesia utramque retinet solemnitatem; alteram mense Martio, ut Romanæ Ecclesiæ quæ Magistra omnium Ecclesiarum, et Mater est, sanctissimum institutum sequatur; alteram octavo ante Natalem Domini die; tum quòd hæc solemnitas ab ipsa Toletana Ecclesia instituta fuerit, et magnâ veneratione ab aliis Ecclesiis susceptâ, per universam Hispaniam hactenus celebretur; tum verò, etc.*

Saint Ildefonse, successeur de saint Eugene dans le Siege de l'Eglise de Tolede, l'un des plus grands serviteurs de la Mere de Dieu, et des

plus zélés pour son culte, confirma cet établissement, et c'est lui qui lui donna le titre de l'Expectation ou de l'Attente de l'Enfantement de la S.te Vierge, pour faire entendre aux Fidelles, que quoiqu'ils doivent tout le temps de l'Avent demander ardemment avec l'Eglise la naissance du Sauveur, ils doivent singuliérement, ces huit jours, redoubler leurs vœux, leur empressement, leurs désirs, pour les couches sacrées de la très-sainte Vierge. Le Pape Grégoire XIII approuva depuis cette Fête, qui passa bientôt en France et ailleurs, et qui se célebre encore aujourd'hui avec beaucoup de dévotion en plusieurs Eglises. On la célebre en Espagne durant huit jours avec beaucoup de magnificence et de piété. On dit tous les jours une Messe solemnelle le matin à quatre heures, à laquelle toutes les femmes enceintes, de quelque qualité, de quelque rang qu'elles soient, se font un devoir de religion d'assister, et l'on peut dire que ce sont huit jours de fête.

On appelle encore cette Fête de l'Expectation de la Sainte Vierge, la Fête de l'*O*, à cause des grands désirs que l'Eglise témoigne durant ces huit jours, de voir naître le Sauveur du monde, et des vœux ardens qu'elle fait par des antiennes particulieres, qui commencent toutes par des *O : O Sapientia ! ô Adonaï ! ô radix Jesse ! ô clavis David ! ô Oriens splendor ! ô Rex gentium ! ô Emmanuel !* et qui finissent toutes par un *Veni ad docendum nos viam prudentiæ :* Venez pour nous apprendre la voie de la prudence. *Veni ad redimendum nos in brachio extento :* Venez, Seigneur! pour nous racheter par la force de votre bras tout-puissant. *Veni ad liberandum nos, jam noli tardare :* Venez, ô Fils de David ! pour nous délivrer, et hâtez-vous de venir. *Veni, et educ vinctum de domo carceris sedentem in tenebris et umbra mortis :* Venez, ô clef de David et Roi d'Israël ! et tirez de prison ceux qui gémissent dans les

ténebres et l'ombre de la mort. *Veni, et illumina sedentem in tenebris et umbra mortis :* Venez, ô lumiere du jour éternel, soleil de justice! et dissipez les ténebres dans lesquelles nous vivons. *Veni, et salva hominem quem de limo formasti :* Venez, ô le Roi des nations! et sauvez l'homme que vous avez formé de la terre. Enfin, *Veni ad salvandum nos, Domine Deus noster :* Venez, ô Emmanuel, grand Dieu qui voulez bien venir habiter avec nous! venez pour nous sauver, vous qui êtes notre Seigneur et notre Dieu. C'est-là ce qu'on appelle les *O*, c'est-à-dire, ces courtes, mais ferventes prieres, toutes tirées des endroits de l'Ecriture les plus marqués, par lesquelles l'Eglise entrant dans l'esprit et le sens des anciens Patriarches et des plus saints Prophetes, elle témoigne, comme ces saints personnages, les désirs ardens qu'elle a de voir naître de la sainte Vierge ce divin Sauveur, que Jacob appelle l'attente des Nations : *Expectatio gentium* (a), et le désir des collines éternelles : *Desiderium collium æternorum ;* et que le Prophete Aggée appelle le désiré des Nations : *Desideratus cunctis gentibus* (b). C'est cette même expectation qui faisoit dire à Isaïe (c) : Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie : que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum : aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* O si vous vouliez ouvrir les Cieux, et en descendre! *Utinam disrumperes cælos, et descenderes !* Ainsi parlent tous les autres Prophetes.

Que si tous les Saints de l'ancien Testament ont soupiré avec tant d'ardeur et d'empressement après la naissance du Sauveur du monde, quels furent les souhaits de celle qu'il avoit choisie pour être sa Mere, sur-tout quand elle vit appro-

(a) *Gen.* 49. (b) *Agg.* 2. (c) *Isaï.* 45.

cher le temps de son bienheureux enfantement ? Quelle fut la sainte impatience de cette divine Mere, durant les huit jours qui précéderent ses sacrées couches ? et avec quelle ardeur et quel empressement soupiroit-elle après cet heureux moment où elle devoit mettre au monde ce cher Fils, qu'elle savoit être son Sauveur et son Dieu, la joie de l'Univers, l'espérance de toutes les nations, et le salut de tous les hommes ? On ne doute point que la Sainte Vierge ne passât tous ces huit jours dans des transports d'amour, dans des désirs des plus ardens, et dans une contemplation continuelle des merveilles renfermées, et dans le mystere de l'Incarnation et dans celui de la Naissance du Messie. Ce sont ces vœux réitérés de la plus sainte et de la plus chérie de Dieu de toutes les créatures ; ce sont ces désirs enflammés de la Fille bien-aimée de la très-sainte Trinité ; ce sont ces empressemens amoureux de la Mere toute pure du Verbe Incarné ; c'est cette sainte expectation, cette attente enthousiasmée de ses couches, qui font l'objet de la Fête de ce jour, à laquelle saint Ildefonse a donné le nom d'Expectation ; et c'est sous ce même nom que se fait cette Fête.

C'est au jour des couches sacrées de la Mere de Dieu, dit Gerson, que les vœux des Patriarches et des Prophetes ont été exaucés ; et c'est proprement cet heureux jour, ajoute-t-il, qu'on peut appeler la principale Fête de la Très-Sainte Trinité, puisque c'est le grand jour de ses plus éclatantes merveilles : *Hodie completa sunt omnia desideria ; hodie primum est et principale Trinitatis festum.*

Entrons dans le sens de cette Fête ; honorons les désirs ardens de la Mere, par des affectueux désirs de voir naître le Fils. La dévotion envers la sainte Vierge est la préparation la plus efficace à toutes les Fêtes du Sauveur. Le culte que nous

rendons à la Mere de Dieu nous attire ces graces de prédilection, qui sont si nécessaires pour célébrer avec fruit les plus saints mysteres; et souvenons-nous, dit saint Bernard, que comme il n'est point de marque plus sensible de prédestination, que cette tendre et religieuse dévotion envers la sainte Vierge, il n'est point de secours plus efficace pour le salut que le sien. Cherchons la grace, ajoute le même Pere, et cherchons-la par Marie; car elle trouve ce qu'elle cherche, et ne manque jamais d'obtenir ce qu'elle demande. *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus; quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.* C'est elle qui a obtenu la réparation de tout le monde, et qui a impétré le salut de tous les hommes; car il est constant qu'elle a pris soin de tout le genre humain: *Hæc est quæ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit; constat enim pro universo genere humano fuisse sollicitam.* Mais si vous voulez plaire à Marie, conclut le même Pere, si vous avez une véritable dévotion envers elle, faites-le paroître en l'imitant: *Si Mariam diligitis, si vultis ei placere æmulamini.*

La Messe de ce jour est en l'honneur de la sainte Vierge.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Beatæ Mariæ Virginis utero, verbum tuum Angelo nunciante, carnem suscipere voluisti: præsta supplicibus tuis; ut qui verè eam Genitricem Dei credimus, ejus apud te intercessionibus adjuvemur: Per eumdem Dominum

O Dieu, qui avez voulu que votre Verbe prît chair des entrailles de la Bienheureuse Vierge Marie, au moment que l'Ange lui en porta la nouvelle; accordez à nos prieres, que comme nous croyons d'une ferme foi qu'elle est véritablement Mere de Dieu, nous soyons

nostrum Jesum Christum, etc.

aidés auprès de vous par son intercession : Par le même Jesus-Christ N. S., etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 7.

In diebus illis : Locutus est Dominus ad Achaz, dicens : Pete tibi signum à Domino Deo tuo, in profundum inferni, sive in excelsum supra. Et dixit Achaz : Non petam et non tentabo Dominum. Et dixit : Audite ergo domus David : Numquid parum vobis est, molestos esse hominibus, quia molesti estis et Deo meo ! Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce Virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum.

En ce temps-là, le Seigneur parla à Achaz, et lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu, qu'il vous fasse voir un prodige, ou du fond de la terre, ou du plus haut du Ciel. Achaz répondit : Je ne demanderai point de prodige, et je ne tenterai point le Seigneur. Et Isaïe dit : Ecoutez donc, maison de David : Ne vous suffit-il pas de lasser la patience des hommes, sans lasser encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera lui-même un prodige. Une Vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel : en sorte qu'il sache rejeter le mal, et choisir le bien.

Quoique toutes les Prophéties de l'Ancien Testament ayent toutes directement ou indirectement en vue le Messie, on peut dire que celles d'Isaïe, le premier des quatre grands Prophetes, sont toutes de Jesus-Christ. Il en annonce l'Incarnation, la Naissance, et toute l'histoire de sa vie, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, et de sa gloire. L'impie Manassés Roi de Juda ne pouvant souffrir ses salutaires remontrances, le fit scier tout vif avec une scie de bois, 681 ans avant Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel. Une merveille si inimaginable, et si fort au-dessus de l'esprit inhumain, avoit besoin d'être prédite long-temps auparavant, pour préparer les hommes à un si grand prodige. Tout est miracle dans cet incompréhensible mystere. Une Vierge qui conçoit et qui enfante un Fils, sans cesser d'être Vierge; et ce Fils qui s'appelle Emmanuel, est un Dieu, qui est en même temps vrai homme, sans cesser d'être Dieu; et cet homme-Dieu daigne par une bonté infinie, trouver ses délices avec les hommes; l'esprit humain se perd dans cet océan de merveilles, toutes plus incompréhensibles. Mais en est-ce une moindre, que le cœur humain soit peu touché de tous ces miracles faits en sa faveur! Dieu fait prédire ces admirables mysteres sept cents ans avant qu'ils arrivent, pour préparer les esprits à un événement si frappant. Une Vierge a conçu, ce n'a pu être que par l'opération du Saint-Esprit. Elle a enfanté un Fils, sans que sa virginité ait été flétrie. Les prodiges arrivés à la naissance de ce Fils, frappent trop pour ne pas découvrir en cet Enfant tout ce qui caractérise le Messie. Tous ces événemens merveilleux sont prédits, sont annoncés sept ou huit siecles avant qu'ils arrivent; où est-ce que la toute-puissance divine, que l'excès d'un amour infini de Dieu pour les hommes, que l'excellence, la haute sainteté, et les admirables prérogatives d'une Mere Vierge paroissent plus marqués, et ce grand mystere plus clairement manifesté? Si les humiliations étonnantes du Verbe Divin sont un grand sujet d'admiration, la sublime élévation de Marie à l'auguste qualité de Mere de Dieu ne nous découvre guere moins de merveilles. Une Vierge

qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu le Pere a engendré avant tous les siecles dans l'éternité : Marie devenue dans le sens propre et naturel Mere de Dieu, et par cette divine maternité Marie a autorité sur son Dieu, et Dieu est soumis à Marie : *Utrimque stupor*, *utrimque miraculum*, s'écrie saint Bernard. Deux grands prodiges : Un Dieu obligé envers Marie à tous les devoirs naturels d'un Fils envers sa mere ; Marie en possession à l'égard de cet Homme-Dieu, de tous les droits qu'a une mere sur son fils, et de tous les biens, pour ainsi dire, de ce fils, en qualité de mere. Ne nous étonnons pas après cela, d'entendre dire à saint Augustin, que parmi les pures créatures rien n'est égal à Marie. Riche des biens de son Fils, inférieure à Dieu seul, elle sera toujours supérieure aux magnifiques éloges des Anges et des hommes : *Quidquid humanis potest dici verbis, minus est à laude Virginis.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 1.

In illo tempore : Missus est Angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph de domo David, et nomen Virginis Maria. Et ingressus Angelus ad eam dixit : Ave gratiâ plena, Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus. Quæ cùm audisset turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. Et ait Angelus ei : Ne

En ce temps-là : Dieu envoya l'Ange Gabriel dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, à une Vierge qui avoit pour époux un homme de la maison de David, appelé Joseph : et cette Vierge se nommoit Marie. L'Ange étant entré chez elle, lui dit : Je vous salue, vous qui êtes pleine de grace, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes. A ces paroles de l'Ange, elle se troubla, et elle songeoit ce que

timeas Maria, invenisti enim gratiam apud Deum: Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus: et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. Dixit autem Maria ad Angelum: Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco! Et respondens Angelus dixit ei: Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. Et ecce Elizabeth cognata tua, et ipse concepit filium in senectute sua: et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis: quia non erit impossibile apud Deum omne verbum. Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.

vouloit dire cette sorte de salut. Marie, ne craignez point, lui dit l'Ange, vous avez trouvé grace devant Dieu; vous allez devenir enceinte: vous mettrez au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de Jesus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu le mettra sur le trône de David son pere: il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son regne n'aura point de fin. Alors Marie dit à l'Ange: comment cela se fera-t-il! car je ne sais ce que c'est que d'avoir commerce avec un homme. L'Ange lui répondit: Le Saint-Esprit viendra en vous d'en-haut, et la vertu du Très-Haut se répandra sur vous comme une ombre, et c'est pour cela que le saint Enfant qui naîtra de vous, sera appelé Fils de Dieu. Voilà même que votre cousine Elizabeth est devenue grosse d'un fils en sa vieillesse: et celle qu'on appelle stérile, est à présent dans son sixieme mois: car rien n'est impossible au regard de Dieu. Marie dit alors: Voici la Servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi.



MÉDITATION.

Sur la Fête de l'Expectation de la sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quels furent les transports d'amour, quels furent les ardens désirs, quelle fut la sainte impatience, l'attente, l'expectation de la sainte Vierge, durant les neuf mois de sa grossesse, mais sur-tout durant ces huit derniers jours. Avec quelle amoureuse inquiétude soupiroit-elle après cet heureux moment, auquel son Dieu, son Sauveur et son cher Fils devoit naître! Quelle passion de l'embrasser, de l'adorer, de le chérir! Il faudroit pouvoir comprendre quelle étoit la mesure, l'excès de son amour pour ce cher Fils, pour pouvoir concevoir quels furent les ardens désirs et les transports d'amour de cette Bienheureuse Mere durant cette attente de huit jours. Unissons nos désirs aux siens, rapprochons notre expectation de la sienne : nous ne saurions trouver une préparation plus salutaire; mais pour la rendre efficace, redoublons notre tendresse, notre vénération, notre confiance et notre religieuse dévotion envers la Mere de Dieu. C'est à elle, après Dieu, à qui nous sommes redevables, pour ainsi dire, du Sauveur qui doit naître; témoignons-lui par notre tendre dévotion notre reconnoissance; on peut dire qu'elle ne fut jamais plus libérale envers ses serviteurs qu'en ce temps. On sait que Jesus-Christ seul a racheté le monde par son sang; mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu, a été formé de la substance de Marie; et par conséquent, que Marie a fourni, a offert et livré pour nous le

sang qui nous a servi de rançon ; et c'est sur quoi toute l'Eglise s'est fondée pour la qualité de Médiatrice et de Réparatrice des hommes. Marie prend trop de part, elle a trop d'intérêt à notre salut, pour regarder de sang froid notre perte. Quel doit donc être notre dévouement, notre dévotion pour la Mere de Dieu, laquelle est en même temps la nôtre ? quel culte plus religieux, et quelle doit être notre confiance ? Marie est pour nous une source de vie ; elle est dans ce lieu d'exil notre consolation; elle est, au milieu de tous les dangers, notre espérance : malgré le chagrin de l'hérésie, l'Eglise la réclamera sans cesse, la saluera et l'invoquera sous toutes ces augustes et consolantes qualités : *Vita, dulcedo, et spes nostra, salve.*

SECOND POINT.

Considérez que jamais personne ne fut élevé à un tel honneur, que de devenir la Mere de son Dieu. Marie conçut la grandeur et le prix de cette grace infinie, mais toujours par rapport à Dieu, et non pas à elle ; elle n'y mêle aucun mouvement humain, aucun retour sur elle-même, aucune joie de sa propre élévation. L'amour-propre n'y eut aucune part, elle rapporte uniquement à Dieu la gloire de cet ouvrage, elle lui en rapporte tout l'honneur : *Magnificat, anima mea Dominum.* Elle ne s'en réjouit point en soi, ni pour soi, mais uniquement en Dieu, et pour Dieu : *Et exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo.* Belle leçon pour nous, qui corrompons la plupart des graces que Dieu nous fait par une secrete élévation du cœur, et par une secrete complaisance en notre propre excellence. Notre orgueil secret corrompt tout. La sainte Vierge reconnoît que Dieu a fait en elle de grandes choses ; elle n'en conçoit pas une haute idée de sa propre grandeur,

mais elle publie que Dieu seul est proprement grand, puissant et saint. *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* Plus elle est élevée par son auguste dignité de Mere de Dieu, plus elle s'humilie. Nulle pure créature ne sauroit être plus honorée ni plus digne de notre culte, nulle cependant plus humble. Mon Dieu, quand est-ce que nous profiterons d'un si grand exemple, nous qui n'avons rien qui ne nous prêche l'humilité. Ce fut sur-tout dans ces jours d'attente que toutes les vertus de Marie éclaterent avec plus de perfection. Plus elle approchoit de l'objet et du comble de ses désirs, plus son amour s'embrasoit, plus sa tendresse pour son divin Fils étoit sensible. Qui pourroit comprendre tous les actes des plus excellentes vertus qu'elle pratiqua durant ces huit derniers jours, toutes les pratiques de la plus éminente sainteté qu'elle exerça, tous les transports du plus pur et du plus ardent amour que puisse avoir, ce semble, une pure créature ?

Daignez, Vierge sainte, répandre dans mon ame une étincelle de ce feu divin; daignez m'obtenir de votre cher Fils, les vertus qui me sont nécessaires pour célébrer sa naissance, et pour être agréable et à la Mere et au Fils.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ora pro nobis sancta Dei Genitrix, ut digni efficiamur promissionibus Christi. L'Eglise.

Daignez prier pour nous, sainte Mere de Dieu, afin que nous devenions dignes de ses promesses.

Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum : ita desiderat anima mea ad te Deus. Psal. 41.

Comme un cerf altéré cherche les eaux d'une fontaine, ainsi mon ame soupire après l'heureux moment de votre naissance, ô mon Dieu, source de toute consolation.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La sainte Vierge n'est pas seulement notre Souveraine; en qualité de Mere de Dieu, elle est encore notre Avocate, notre refuge, notre bonne Mere, notre puissante Médiatrice auprès de son cher Fils notre Sauveur et notre Dieu. Notre culte religieux et notre dévotion lui sont toujours agréables, mais sur-tout en ces jours privilégiés où l'Eglise redoublant ses vœux, redouble ses prieres, et s'adresse encore plus souvent à la très-sainte Vierge, réclamant sans cesse son intercession et son secours. Redoublez aussi votre dévotion, honorez en ce jour et aux suivans les désirs et les pieux empressemens de cette divine Mere. Ne manquez pas d'assister tous les jours au salut qui se fait en son honneur. Redoublez vos charités et vos bonnes œuvres; et ne manquez pas de passer tous les soirs en prieres une demi-heure devant le très-Saint Sacrement.

2.° Confessez-vous et communiez plus souvent qu'à l'ordinaire durant ces huit jours; passez-les dans une espece de retraite intérieure, du moins dans un plus grand recueillement. C'est une pratique de piété fort utile, de réciter neuf fois l'*Ave Maria* chaque jour, avec autant de fois le *Laudate Dominum omnes gentes*, en l'honneur des neuf mois de la grossesse de la sainte Vierge, et trois fois la priere suivante :

Alma Redemptoris Mater, quæ pervia cæli porta manes, et stella maris, succurre cadenti, surgere qui curat, populo, tu quæ genuisti, naturâ mirante, tuum sanctum Genitorem. Virgo priùs ac posteriùs, Gabrielis ab ore sumens illud Ave, peccatorum miserere.

Bienheureuse Mere du Rédempteur, porte du Ciel toujours ouverte, bel astre qui servez de

guide à ceux qui sont embarqués sur la mer orageuse de ce monde : accordez votre secours à ceux qui, tombés dans le péché, souhaitent ardemment d'en sortir. Vous qui, au grand étonnement de toute la nature, avez conçu et enfanté celui qui vous a créée. Vierge sainte, toujours Vierge devant et après l'enfantement, en recevant la salutation de l'Ange Gabriel, ayez pitié des pécheurs, dont vous êtes devenue à ce moment le refuge.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT TIMOTHÉE, ET SAINTE MAURE SA FEMME, MARTYRS.

LE feu de la persécution allumé contre les Chrétiens par Dioclétien, ne s'éteignit pas à la mort de cet Empereur, sur-tout en Orient. Galere Maximien, gendre de Dioclétien, devenu seul maître d'une partie du monde, et Maximin surnommé Daïa, neveu de l'Empereur Galere, créé César en Orient l'an 304, continuerent avec plus de fureur la persécution contre les Chrétiens, et exercerent des cruautés inouies. Parmi ce grand nombre de Martyrs, saint Timothée et sainte Maure sa femme, se distinguerent autant par leur magnanimité que par leur constance véritablement chrétienne.

Timothée étoit du Bourg de Perape en Thébaïde ; il étoit Chrétien, d'une si exacte probité et d'une piété si exemplaire, qu'il fut ordonné Lecteur par son Evêque ; et quoique cet Ordre ne l'obligeât pas au célibat, il demandoit cependant une pureté de mœurs, et une régularité peu commune. Timothée avoit l'une et l'autre en

perfection ; son zele pour la Religion répondoit et à sa piété et à son innocence, et l'estime universelle où il étoit, faisoit l'éloge de sa haute vertu et de son rare mérite.

Comme l'Eglise a toujours laissé aux Lecteurs la liberté de se marier, Timothée épousa une jeune fille Chrétienne, nommée Maure, agée seulement de dix-sept ans, fort sage, qui avoit de l'esprit, mais qui n'avoit encore qu'une dévotion fort médiocre. Il n'y avoit au plus que trois semaines qu'ils étoient mariés, lorsque le Gouverneur de la Province, nommé Arrien, homme cruel et ennemi déclaré des Chrétiens, arriva à Perape. Ayant ordonné qu'on fît une recherche exacte des Chrétiens, Timothée fut d'abord mis à la tête de la troupe choisie des Fidelles. Il fut arrêté et conduit dans une prison affreuse. On n'avoit pas manqué de prévenir ce Gouverneur contre notre Saint, en le lui représentant comme le plus zélé Chrétien de tout le Bourg, et comme le plus grand ennemi qu'eussent les dieux de l'Empire.

Arrien ayant ordonné qu'on le lui amenât, commença par l'interroger sur son état, sur sa Religion, son emploi et son âge. Je suis Chrétien, répond Timothée, et voilà toute ma noblesse, tout mon bien et ma gloire : mon emploi, c'est d'avoir l'honneur de lire publiquement les Livres Saints à mes freres. Apparemment, repart ce Magistrat, que vous ne savez pas les ordres terribles de l'Empereur, contre ceux qui ne sacrifient point aux Idoles. Je les sais, repart Timothée ; je sais même qu'il faut s'attendre à finir sa vie dans les plus horribles tourmens, si l'on refuse d'offrir ces sacrifices sacrileges : aussi, Seigneur, suis-je tout prêt à donner ma vie et mon sang, plutôt que de commettre une impiété pareille. Une réponse si généreuse faite d'un air hardi et délibéré, étourdit ce Gouverneur, mais

elle ne l'adoucit point; il en parut même plus irrité; et d'un ton aigre et menaçant : Puisque tu es résolu de finir ta vie dans les tourmens, tu seras bientôt satisfait, et nous verrons si tu parleras si haut au milieu des supplices. Ne vois-tu pas ces instrumens affreux ? Je les vois, repart le Saint; mais vous, vous ne voyez pas les Anges du Dieu Tout-Puissant, qui sont autour de moi pour m'encourager et me fortifier dans les supplices. Arrien lui demanda ses livrés, voulant sans doute les faire brûler. Mais le Saint lui répondit, en souriant, que ses livres étoient ses enfans, et qu'il faudroit qu'un pere fut bien inhumain, pour livrer ses propres enfans au dernier supplice. Le Juge irrité de la générosité de sa réponse lui fit mettre dans les oreilles des fers rouges de feu, dont l'effet fut si violent, qu'il lui fit sortir les yeux de la tête. Saint Timothée souffrit avec une patience héroïque cet horrible tourment, témoignant même de la joie d'avoir perdu les yeux, qui ne sont que trop souvent des sujets de scandale.

Comme le Saint ne cessoit de louer Dieu, et de publier ses merveilles, le tyran le fit pendre par les pieds à un poteau, avec une grosse pierre attachée au cou, et un bâillon à la bouche pour l'empêcher de parler. Comme chacun admiroit sa patience dans un état si douloureux, on dit au Juge qu'il étoit tout nouveau marié, et que puisque les tourmens ne réussissoient pas, il falloit essayer de le vaincre, ou de le gagner par la tendresse qu'il ne pouvoit manquer d'avoir pour sa femme.

Arrien la fit venir, et commença de l'intimider; il lui dit qu'il ne restoit plus d'autre moyen de sauver son mari, qu'en l'obligeant de sacrifier aux dieux, du moins en apparence. Pour cela, ajoute le Gouverneur, allez-vous-en chez vous, prenez vos plus beaux habits, parez-vous avec art, n'épargnez ni bijoux, ni parfums, et

comptez sur ma bourse. Maure qui étoit une jeune femme encore foible dans la foi, et qui aimoit son mari jusqu'à la folie, consent à tout: elle se rend au logis, prend ses habits de noces, et s'étant parée et parfumée avec tout l'art qu'inspire la passion de plaire, en cet état elle vient au lieu du supplice. L'état affreux où elle trouva son mari la fit presque pâmer de douleur; et s'approchant de lui, elle ne put d'abord lui parler que par ses sanglots et par ses larmes. Revenue de ce premier excès de douleur, elle lui dit tout ce qu'elle put imaginer de touchant pour l'attendrir, et tout ce que la passion peut inspirer de séduisant et de tendre pour le vaincre. Elle obtint qu'on lui ôtât le bâillon, afin qu'il pût répondre. Mais le premier usage que Timothée fit de la liberté qu'on lui rendoit de parler, ne fut que pour prier Poicile, le Prêtre du Bourg, qui étoit présent, de lui mettre un mouchoir sur le nez, pour n'être point obligé de sentir l'odeur de mort qui sortoit des vêtemens parfumés de sa femme; voulant faire entendre par-là, combien il condamnoit et le luxe tout païen de sa femme, et son pernicieux et impie dessein. Cependant, comme elle ne laissoit pas de continuer, pour tâcher de l'attendrir par ses pleurs et par ses prieres, et le porter à condescendre aux volontés du Gouverneur, le mari fidelle sanctifia la femme infidelle, ou du moins chancelante dans la foi. Timothée adressant la parole à sa femme: Maure, lui dit-il d'un ton tendre et touchant, est ce une femme chrétienne que j'entends, ou une femme païenne? Que sont devenus ces sentimens si chrétiens? qu'est devenue cette foi, dans laquelle vous avez été élevée? Au lieu de m'encourager à souffrir pour la foi de Jesus-Christ, des tourmens de quelques heures, qui doivent être suivis d'une éternité de bonheur, vous avez osé m'exhorter à préférer une vie de quelques jours,

à une éternité de supplices. N'avez-vous de la tendresse pour moi, que pour me perdre? et ne m'avez-vous épousé que pour me tenter? Vous êtes Chrétienne comme moi, soyez aussi fidelle.

Pendant que le Saint parloit, la grace agissoit vivement dans le cœur de Maure. Touchée d'un reproche si juste, et encore plus d'un vif repentir de son infidélité, elle se jette à genoux, fondant en larmes, et levant les mains et les yeux vers le Ciel, elle prie Jesus-Christ de lui pardonner sa demi-apostasie. Puis s'adressant à son saint Epoux : Pardonnez-moi, mon cher mari, lui dit-elle; pardonnez-moi ma lâcheté, mon impieté et ma foiblesse : bien-loin de vous conseiller d'obéir au Juge pour vous délivrer des tourmens, je vous exhorte de souffrir pour Jesus-Christ les plus affreux supplices; trop heureuse si je pouvois réparer ma faute par ma mort, et avoir part avec vous à la couronne du martyre. Mais que faut-il que je fasse?

Saint Timothée, qui ne pouvoit pas contenir sa joie : Ma chere Maure, lui dit-il, la consolation que vous me procurez par votre conversion, me fait oublier toutes mes peines. Remercions Dieu de la grace qu'il nous fait, et ne cessons de publier ses infinies miséricordes; mais il n'y a pas de temps à perdre. Allez, ma chere, réparer incessamment votre faute, devant celui qui vous a portée à la commettre; et déclarez-lui que bien-loin de solliciter votre mari à renier sa foi, vous êtes prête à souffrir comme lui tous les plus horribles supplices. Une telle proposition effraya notre Sainte : Je suis jeune, répond-elle, et je crains de ne pouvoir jamais soutenir le visage d'un Juge en colere, ni la rigueur des tourmens. Saint Timothée l'exhorta à mettre toute sa confiance en Jesus-Christ, qui ne manqueroit pas de l'assister et de lui rendre toutes choses faciles par sa grace. Il adressa en même

temps sa priere à Dieu, afin qu'il leur donnât à tous deux la force de vaincre les ennemis de son nom; et cette priere ralluma tellement le feu de l'Esprit-Saint dans le cœur de Maure, qu'elle alla trouver hardiment le Gouverneur, lui déclarer le regret qu'elle avoit d'avoir déféré à ses sentimens, et la résolution où elle étoit de tout souffrir plutôt que de cesser d'être Chrétienne.

Le Juge surpris de l'entendre, ne manqua pas, selon la prévention ridicule de tous les Païens, d'attribuer ce subit changement à l'art magique de Timothée. Je vois bien, lui dit-il, qu'il y a du sortilege dans cette frénétique résolution. Croyez-moi, ma fille, devenez sage par la folie de votre insensé mari : laissez-le périr dans son superstitieux entêtement; je vous ai trouvé un nouveau mari, c'est un de mes principaux Officiers, qui vous rendra heureuse, en vous rendant par sa qualité et par son emploi une des plus grandes Dames. Maure se moqua de cette proposition, et lui dit d'un ton fort résolu, qu'elle n'auroit plus d'autre Epoux que Jesus-Christ, qui seul lui tiendroit lieu de toutes choses. Arrien irrité d'une réponse si généreuse, lui fit arracher sur l'heure même ses beaux cheveux. Durant ce tourment, on entendoit la Sainte qui bénissoit Dieu de ce qu'il la purifioit des vaines complaisances qu'elle pouvoit y avoir eues, et des péchés qu'elle avoit pu faire commettre aux autres, par cet ornement superflu. Le Juge encore plus en colere, lui fit couper les doigts; et elle remercia encore Dieu, de ce que par ce nouveau supplice si douloureux, elle espéroit qu'il lui pardonneroit le mauvais usage qu'elle avoit fait de ses doigts pour se parer avec tant d'artifice. Arrien étourdi, et encore plus irrité d'une constance si peu attendue, la fit jeter dans une chaudiere pleine d'eau bouillante. Dieu arrêta, par un miracle bien visible, l'effet de cette eau, en sorte que la

Sainte s'y trouva comme dans un bain fort tempéré, qui lui servoit encore à purifier tous les péchés de sa vie passée.

Le Juge parut touché de cette merveille, et elle ne servit pas peu à sa conversion, qui arriva peu de jours après. Il parut même résolu de laisser aller la Sainte en paix; mais craignant qu'on ne lui fît un crime de sa bonté, il lui fit appliquer sur le corps un feu de soufre et de poix, qui fit horreur à tous les assistans, tandis que la Sainte se moquoit de ce supplice. Arrien enragé de se voir vaincu par la constance miraculeuse d'une jeune femme de dix-sept ans, condamna les deux saints Martyrs à être crucifiés, et à expirer dans cet affreux supplice.

Comme on la menoit au lieu de l'exécution, la mere de la Sainte se jeta sur elle, fondant en larmes et jetant les hauts cris. Tout le monde en fut touché, la Sainte seule y fut insensible; et s'étant arrachée des bras de sa mere, elle courut à la croix qui lui étoit préparée. Le Juge eut la cruauté d'ordonner qu'on laissât le mari et la femme pendus l'un devant l'autre, sans les étrangler, afin de prolonger leur supplice, et d'augmenter la violence de la mort par sa lenteur. Ils demeurerent vivans en cet état pendant plusieurs jours, louant Dieu sans cesse, et se fortifiant l'un l'autre par leurs exhortations réciproques.

Les actes de leur martyre disent que sainte Maure eut durant ce temps-là une vision, où on lui montra dans le Ciel un trône fort élevé, avec une couronne pour elle, et un peu au-dessus un autre trône pour son mari. Comme elle demandoit pourquoi ces deux trônes étoient séparés l'un de l'autre; on lui repondit, que comme c'étoit après Dieu, au zele, aux bons exemples et aux prieres de son mari qu'elle devoit sa conversion, il étoit juste que les places et les cou-

ronnes fussent distinguées. Avant que de rendre l'esprit, cette Héroïne Chrétienne exhorta tous les assistans à mettre toute leur confiance en Dieu, à ne penser qu'à l'affaire importante de leur salut, et à n'estimer que les biens de l'autre vie. Ces deux illustres Martyrs finirent leur glorieuse carriere le 19 de Décembre, au commencement du quatrieme siecle.

La Fête de ces saints Martyrs est encore aujourd'hui fort célebre chez les Grecs, qui ont fait passer la célébrité de leur culte jusqu'aux Moscovites et aux autres peuples qui suivent leurs rits. On voyoit à Constantinople, dans le Palais de Justin, au quartier de Pera ou des Syques, une magnifique Église sous leur nom; c'est ce qui fait croire qu'on pourroit y avoir transporté leurs reliques.

La Messe en l'honneur de ces Saints, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

SANCTORUM Martyrum tuorum Timothei et Mauræ nos Domine foveant continuata præsidia: quia non desinis propitius intueri, quos talibus auxiliis concesseris adjuvari. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, Seigneur, que nous soyons soutenus par l'assistance continuelle de vos saints Martyrs Timothée et Maure; parce que vous ne cessez point de regarder favorablement ceux à qui vous accordez de tels secours. Par Notre-Seigneur, etc.



L'ÉPÎTRE.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 1.

Fratres : Non erubesco Evangelium : Virtus enim Dei est in salutem omni credenti, Judæo primùm, et Græco. Justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem : scriptum est : Justus autem ex fide vivit. Revelatur enim ira Dei de Cælo super omnem impietatem, et injustitiam hominum eorum qui veritatem Dei in injustitia detinent.

Mes Freres : Je ne rougis point de l'Evangile, parce que c'est le puissant moyen dont Dieu se sert pour le salut de quiconque croit, du Juif premiérement, puis du Gentil. Aussi y découvre-t-on la justice de Dieu, passant d'une vérité de foi à une autre, selon qu'il est écrit : Or, le Juste vit de la foi ; car la colere de Dieu se manifeste du haut du Ciel, contre toute l'impiété et toute l'injustice de ces gens qui tiennent injustement la vérité de Dieu captive.

Le dessein de saint Paul, dans cette Epître, est de faire cesser certaines divisions domestiques, que de faux Prophetes avoient excitées dans l'Eglise Romaine, en voulant obliger les Gentils d'observer les cérémonies légales.

RÉFLEXIONS.

Je ne rougis point de l'Evangile. Jugerons-nous mieux que Dieu même de ce qui doit être véritablement pour nous un sujet de gloire ou de honte ? Quand les humiliations du Sauveur ne feroient que nous témoigner son amour, nous serions ingrats, injustes, déraisonnables même d'en rougir ; mais puisque Dieu n'a jamais rien opéré de plus grand que par elles, qu'elles sont appelées par excellence sa vertu et sa force, où sera donc la véritable gloire ? et en quoi la ferons-

nous consister, si ce n'est à nous revêtir de ces mêmes armes qui ont vaincu le démon, triomphé du péché, acquis les graces du salut, ouvert le Ciel à toutes les Nations, et mérité une gloire immortelle à tant d'ames humbles et mortifiées. Ce sont ces vérités qui ont peuplé les cloîtres et les déserts, et qui ont fait descendre du trône le plus élevé, et quitter la plus brillante Cour, à tant de Princes et de Princesses, pour embrasser les humiliations de la croix, et les austérités de l'Evangile. Les Louis, les Henri, les Edouard, les Elizabeth, les Clotilde, n'ont pas rougi de l'Evangile de Jesus-Christ, eux qui ont mis toute leur gloire à en suivre scrupuleusement toutes les maximes. On peut dire que rien ne décrie davantage les Chrétiens, que de rougir de ce qui fait tout leur mérite et tout leur bonheur. Car en bonne foi, rougir de l'Evangile, c'est rougir d'être chaste, d'être juste, d'être vertueux; c'est rougir d'avoir de la droiture, de la probité, de la religion. Car enfin qui rougit de cette regle de nos mœurs, si ce n'est des libertins décriés par leurs dissolutions et leurs honteux déréglemens; des femmes mondaines, devenues par la corruption de leurs mœurs la fable de toute une ville. L'Evangile contient les voies du salut, les maximes de la sagesse divine; c'est le précis de la Religion Chrétienne: quelle honte, quel déshonneur, quelle infamie d'en rougir! A mesure que l'on médite les vérités de l'Evangile, les plus obscures se développent à l'esprit: on y reconnoît un Dieu infiniment bon, infiniment équitable, soit dans ce qu'il a fait pour guérir l'infirmité du pécheur, soit dans ce qu'il doit faire pour punir son obstination. Douce étude des ames chrétiennes, qui les entretient, qui les vivifie, qui les dédommage abondamment de ces joies passageres dont le mondain s'occupe, de ces recherches subtiles dont le Savant se nourrit,

mais où ils ne trouvent à la fin l'un et l'autre, qu'une déplorable indigence, qu'une ignorance profonde des vrais biens.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 6.

In illo tempore : Descendens Jesus de monte, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et Maritima, et Tyri et Sydonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur à languoribus suis. Et qui vexabantur à spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. Et ipse elevatis oculis in discipulos suos ; dicebat : Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei. Beati qui nunc esuritis : quia saturabimini. Beati qui nunc fletis : quia ridebitis. Beati eritis cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter Filium hominis. Gaudete in illa die, et exultate : Ecce enim merces vestra multa est in Cælo.

En ce temps-là : Jesus étant descendu de la montagne, il s'arrêta dans la plaine, aussi-bien que la troupe de ses Disciples, et une grande multitude de gens de toute la Judée, et de Jérusalem, et du pays maritime de Tyr et de Sydon ; qui étoient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux-mêmes qui étoient possédés des esprits immondes en furent délivrés ; toute la troupe cherchoit à le toucher, parce qu'il sortoit de lui une vertu, qui les guérissoit. Alors levant les yeux vers ses Disciples : Vous êtes heureux, leur dit-il, vous qui êtes pauvres, car le Royaume de Dieu vous appartient. Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez : Vous serez heureux, lorsqu'à cause du Fils de l'homme vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres, et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infame. Alors réjouissez-vous, et faites éclater votre joie ; car voilà une grande récompense qui vous attend dans le Ciel.

MÉDITATION.

De l'état humiliant de JESUS *naissant.*

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que quelque incompréhensible que soit à l'esprit humain le Mystère ineffable de l'Incarnation du Verbe, on peut dire que rien n'étonne, rien ne frappe davantage que l'état humble où a voulu naître le Verbe Incarné. L'esprit se perd dans cet abyme profond des humiliations du Sauveur du monde. Un Dieu, cet Etre souverain, infini, tout-puissant; qui a tiré du néant, par un seul acte de sa volonté, toutes les créatures, et devant qui les Rois, les Princes, les Grands du monde, tout l'Univers ensemble n'est que néant; ce Dieu devient enfant dans le sein d'une Vierge. La merveille est frappante, il est vrai; mais ayant résolu de se faire homme, quelle Mere plus digne qu'une Vierge? quelle Vierge plus digne que Marie? quel lieu plus pur, plus saint, moins indigne d'un Dieu-Homme, que la plus sainte, la plus immaculée, la plus parfaite créature qui fut jamais? cette Arche mystérieuse du Nouveau Testament qu'il avoit lui-même ornée, enrichie de toutes les plus rares vertus, et de tous les dons précieux de la grace et de la nature. Mais il n'en est pas de même du lieu où il veut naître; quoi de plus abject qu'une étable? quoi de plus vil qu'une creche? quoi de plus indigne d'un Dieu-Homme, que de naître dans une vieille masure toute ruinée, qui ne servoit que de logis aux plus vils animaux, et de n'avoir pas trouvé une place dans la plus pauvre hôtellerie? Fut-il jamais état plus humiliant que celui

de Jesus-Christ naissant? et fut-il jamais naissance plus humiliée, plus obscure, selon l'esprit du monde. Voilà cependant l'état que le Sauveur, le Maître souverain de l'Univers, la Sagesse incréée a préféré à tout l'éclat, à toute la magnificence mondaine. Il ne tenoit qu'à lui de naître dans le plus superbe palais ; il est le maître et le distributeur, pour ainsi dire, des conditions : il n'en eût pas été moins Sauveur pour être né sur le trône. Que cette conduite de Jesus-Christ confond visiblement toute la prétendue sagesse humaine ! Orgueil de l'homme, peux-tu tenir contre l'exemple d'un Dieu naissant, et naissant dans le lieu le plus vil, dans l'état le plus humiliant, dans le mépris, et dans l'obscurité d'une étable. O que nous connoissons peu le mérite d'une vie obscure ! ô que nous connoissons mal le prix de l'abjection et de l'humilité !

SECOND POINT.

Considérez que pour bien faire notre cour à Jesus-Christ naissant, et pour en être bien reçu, il faut que l'humilité de cœur fasse, pour ainsi dire, notre caractere, qu'il soit du moins un de nos plus beaux ornemens. C'est elle qui brille dans le Sauveur ; il l'a choisie comme le remede sans doute, et le contre-poison à l'orgueil des Anges reprouvés, et du premier homme déchu de son heureux état d'innocence. L'orgueil ayant été le premier péché et la funeste source de tous les autres, le Sauveur a préféré l'humilité à tous les autres états, qu'il ne tenoit qu'à lui de choisir. C'est pour cela qu'il choisit une Mere à la vérité du sang Royal, mais pauvre et d'une condition trés-obscure. C'est pour cela qu'on refuse par-tout de le recevoir, qu'on le traite par-tout avec mépris, avec rebus. Une vile étable est son palais, la creche des animaux son berceau, de pauvres

Bergers les premiers à qui il révele sa naissance. Est-il possible que nous croyons ces grands Mysteres des humiliations du Sauveur, et que l'orgueil soit notre passion dominante? Dans quel homme, dans quelle condition ne regne pas la vanité! quel état si abject, si obscur, si saint même où l'orgueil ne se glisse! Il se cache jusque sous les plus vils haillons; il pénetre jusque dans le cloître et le désert; l'homme quelquefois qui a le moins de naissance, le moins d'esprit, le moins de biens, a le plus de vanité, ce venin s'insinue même dans le cœur de ceux qui font profession de piété. Chose étrange! l'orgueil se trouve quelquefois dans les humiliations mêmes; on peut paroître humble, doux, modeste par vanité. Ne nous étonnons pas si Jesus-Christ a choisi l'état le plus humiliant; il ne pouvoit pas nous donner un remede plus efficace pour guérir cette enflure de cœur, que son exemple; quel fruit en tirons-nous?

Ah, mon Sauveur et mon Dieu! que mon orgueil m'humilie, quand je vous considere dans le lieu de votre naissance, et dans celui de votre mort! comment oserois-je paroître devant vous avec un cœur bouffi d'orgueil, et dans des dispositions si contraires aux vôtres? C'est à vous, ô mon divin Sauveur, à faire le miracle. Guérissez mon ame de son orgueil; inspirez-lui vos sentimens d'humilité; rendez-moi humble, afin qu'au jour heureux de votre naissance je paroisse agréable à vos yeux.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam: et salutare tuum da nobis. Psal. 84.

Venez, Seigneur, faites-nous voir les effets de votre miséricorde, et accordez-nous votre secours.

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. Philip. 2.

Entrons dans les mêmes sentimens qu'a eu Jesus-Christ en naissant.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON épouse les inclinations, les sentimens, les goûts des Grands, quelquefois même jusqu'à la servitude, lorsqu'on veut leur plaire, et paroître agréable à leurs yeux. On étudie leur humeur, leur goût même, fût-il singulier et bizarre; on loue, on approuve, on suit tout ce qui leur plaît, sur-tout dans les jours de cérémonie. On s'habille, on se pare par rapport à cet objet; on fait attention à la richesse, à la forme, à la couleur même des habits; le goût du Prince règle celui de tous les courtisans, sur-tout le jour de leur naissance; et ce seroit mal faire sa cour, d'y paroître autrement. L'humilité est la vertu qui domine, pour ainsi dire, à la naissance du Sauveur; voulez-vous l'honorer en ce jour, voulez-vous lui faire votre cour, n'y paroissez devant lui qu'avec un cœur humble; c'est la disposition qu'il exige de tous les vrais Fidelles. Etudiez-vous, dès ce jour sur-tout, à une vertu si nécessaire; faites-en les actes durant tous ces jours qui précedent sa naissance. La grande préparation, c'est de joindre à l'innocence l'humilité de cœur.

2°. Ajoutez, durant ces jours-ci, à vos pratiques ordinaires de piété, la visite des pauvres malades dans les hôpitaux, et des pauvres malheureux dans les prisons. Visitez les pauvres de la Paroisse, et répandez sur tous vos largesses, singuliérement sur les pauvres honteux. Ne perdez point d'occasions de vous humilier, et d'étouffer cet orgueil secret, qui n'est pas toujours éteint dans les personnes même dévotes. Pour peu que vous soyez attentifs sur les mouvemens de votre

cœur et sur les motifs de vos actions, vous découvrirez bien des ruses et des subtilités de votre amour-propre, qui toutes sont les effets malins de l'orgueil secret. Soyez fidelle à les réprimer et à les contredire. Demandez à Dieu cette importante vertu dans toutes vos prieres, et priez surtout la plus sainte, et en même temps la plus humble des plus pures créatures, la très-Sainte Vierge, de vous obtenir cette grace si nécessaire, pour faire honneur à la Naissance de son adorable Fils.

VINGTIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

COMME la charité consiste à aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même, elle n'est pas seulement la loi fondamentale du Christianisme, le caractere qui distingue le véritable Chrétien, elle est encore le lien le plus étroit qui doit unir tous les membres de l'Eglise avec leur Chef, qui est Jesus-Christ, et ces mêmes membres les uns avec les autres, pour ne faire qu'un corps mystique, qui est l'Eglise, laquelle triomphe dans le Ciel dans la personne des Saints, combat sur la terre dans la personne des Fidelles; mais elle souffre dans le Purgatoire dans la personne de ces ames prédestinées, qui comptables encore envers Dieu d'un reste de dettes dues à sa justice, implorent la charité de leurs freres qui sont sur la terre, comme les seuls qui puissent mériter pour elles leur délivrance, ou du moins leur soulagement. C'est cette société de commerce que la charité a établie entre les membres du même corps, qui nourrit le même

principe qui l'a formé, et qui est si avantageuse aux deux partis.

Comme c'est l'Esprit-Saint qui anime l'Eglise, c'est lui qui lui inspire d'entretenir sans cesse ce religieux commerce, en demandant aux Saints leur intercession auprès de Dieu pour les Fidelles qui sont sur la terre, et en demandant à ces Fidelles leurs satisfactions, leurs prieres, leurs bonnes œuvres pour les ames du Purgatoire, qui sauront bien un jour leur rendre le centuple de tous les secours, de tous les biens qu'elles en auront reçus.

Nous ne manquons pas de motifs, tous plus forts, tous plus intéressans pour avoir de la charité pour les ames du Purgatoire : les liens qui nous attachent à elles, les peines étonnantes qu'elles souffrent, les avantages singuliers que cette charité nous procure, l'exemple que l'Eglise nous donne de cette insigne charité.

Si les soupirs et les cris que poussent sans cesse nos freres et nos plus chers amis qui souffrent dans le Purgatoire, pouvoient parvenir jusqu'à nous, nous serions bientôt attendris par leurs plaintes continuelles. Seroit-il possible qu'un fils, qu'une fille, pussent voir de sang froid le pitoyable état où leur pere et leur mere sont réduits ; ce pere qui s'est épuisé pour leur laisser du bien ; cette mere qui les aimoit avec tant de tendresse. Quel naturel si barbare, quel cœur si dur, qui ne soit pas touché de voir des parens, des amis, qui surpris dans un incendie, implorent leur secours du milieu des feux qui les environnent et qui les brûlent ! Se trouveroit-il un homme si inhumain, qui refusât de tirer, du milieu d'un brasier ardent, un valet, un inconnu, et qui pour ne vouloir pas lui donner la main, le laisât périr dans les flammes ? Chacun crieroit, au cruel, au tyran, au barbare. Hélas ! ne peut-on pas dire à la plupart de nous : *Tu es*

ille vir: Vous êtes cet inhumain, ce cruel tyran, ce cœur barbare. Il y a six mois que votre mere, que ce fils, que cette fille que vous aimiez avec tant de tendresse; que ce cher ami qui s'est sacrifié pour vous; que ce pauvre domestique qui vous a servi tant d'années avec tant de fidélité, qui a usé ses forces, sa santé, sa vie même à votre service; il y a six mois, un an, que ces personnes, autrefois si chères, brûlent dans les feux du Purgatoire; vous ne pouvez pas l'ignorer, c'est, pour ainsi dire, sous vos yeux que ces victimes de la justice de Dieu souffrent. Le Seigneur vous fait, pour ainsi parler, les arbitres de leur sort: il vous a donné le pouvoir de les soulager, de les délivrer par vos bonnes œuvres, par vos prieres, par vos aumônes; et il ne vous plait pas de leur rendre cet important service, et vous les voyez souffrir de sang froid; et vous vous divertissez, vous vous réjouissez, tandis qu'ils souffrent des peines étranges, étant en votre pouvoir de les soulager, de les en délivrer. Comprenez quelle inhumanité, quel crime c'est d'avoir de l'oubli, de l'insensibilité pour ces saintes ames souffrantes.

Peut-être ignore-t-on la rigueur de leurs peines; mais peut-on les ignorer si on a la foi? Il n'y a rien en cette vie, dit saint Augustin, nul supplice, nulle sévérité, nulle rigueur dans les plus effroyables tourmens, qui soit comparable aux supplices du Purgatoire. C'est un Dieu qui punit dans toute la sévérité de sa justice, dit Tertullien, et qui punit en Dieu. Ses yeux ne peuvent voir la moindre iniquité qui offense sa sainteté infinie, sans la punir, ou dans cette vie, ou dans l'autre; mais avec cette différence, que dans cette vie c'est un Dieu qui est Pere qui châtie; et dans l'autre, c'est un Dieu qui est Juge lorsqu'il punit. Si durant cette vie il fait éclater quelque trait de sa sévérité, sa miséricorde en

modère la rigueur ; et après avoir long-temps arrêté et suspendu le coup, elle le conduit avec tant d'adresse, et y mêle tant d'indulgence, que la même main qui nous frappe, nous guérit en même-temps, et qu'il nous pardonne lors même qu'il nous punit : *misericorditer sæviens*, dit saint Augustin. Mais dans l'autre ; c'est la main de sa justice qui s'appesantit sur une ame coupable, c'est toute la colère de Dieu qui la punit sans adoucissement. C'est ce qui a fait croire à plusieurs grands Docteurs, que le même feu qui fait le supplice des damnés dans l'Enfer, faisoit souffrir les ames dans le Purgatoire. Mais qui peut comprendre l'excès de la douleur que ces saintes ames souffrent d'être privées de la vue d'un Dieu qu'elles aiment avec un ardeur que nous ne saurions concevoir ! Jugeons de la sévérité avec laquelle Dieu punit dans l'autre vie les moindres fautes, par la rigueur avec laquelle Dieu châtie dans celle-ci ceux qu'il aime le plus. Une simple vanité dans David, coûte la vie à soixante-dix mille hommes. Plus de cinquante mille Bethsamites tombent roides morts sur la place, pour avoir manqué de respect devant l'Arche, en la regardant trop légérement. Les Ambassadeurs de Berodach Roi de Babylone, apportent de riches présens au Roi Ezéchias ; cette ambassade donna de la vanité à ce Prince, et cette vanité le porte à faire voir aux Ambassadeurs ses trésors. Bon Dieu, avec quelle rigueur cette vanité est punie ! Il viendra un temps, dit le Seigneur, que tout ce qui est dans votre maison, et tout ce que vos pères y ont amassé jusqu'à ce jour, sera transporté à Babylonne, sans qu'il en demeure rien. *Ecce dies venient, et auferentur omnia quæ sunt in domo tua, et quæ condiderunt patres tui usque in diem hanc in Babylonem.* Si dans cette vie, si sur la terre où regne la miséricorde, Dieu châtie les moindres fautes avec tant de sévérité, jugez avec

quelle rigueur Dieu punit les fautes les plus légeres dans le Purgatoire, où ne regne que la pure justice, à laquelle il faut satisfaire entiérement.

Toutes les œuvres de miséricorde faites avec un esprit et un cœur chrétien, sont d'un grand prix et d'un grand mérite. Quoi de plus louable, quoi de plus doux que de faire du bien à un malheureux, et sans s'incommoder, rendre la tranquillité, la joie même à un esprit tenté souvent du désespoir, à un cœur flétri par la douleur et la tristesse! Ce sont les effets de ces visites charitables des pauvres malades, ou des pauvres honteux; de ces visites si chrétiennes et si consolantes des malheureux dans les prisons; et c'est singuliérement à ces œuvres de miséricorde que Dieu veut bien attacher la félicité et la gloire éternelle. Cependant ces pauvres malades et ces prisonniers sont quelquefois des réprouvés, qui maudiront Dieu éternellement dans les enfers; n'importe, la bonne œuvre a toujours son mérite et sa récompense. Quelle récompense et quel mérite ne doit pas avoir la charité qu'on fait aux ames du Purgatoire; puisque, outre le mérite de la bonne œuvre et de la charité, qui lui est commun avec toutes les autres œuvres de miséricorde, on a l'honneur et la consolation de soulager, de réjouir, de tirer des plus horribles tourmens, des ames prédestinées, des épouses de Jésus-Christ, dont la place est marquée dans le séjour de la gloire! Quel honneur, quel avantage de tirer des fers un Prince, une Princesse, une Reine, et à quoi ne doit pas s'attendre un tel libérateur? Aussi voit-on l'attention qu'a l'Eglise, de ne laisser passer aucun mois dans l'année, aucune semaine dans le mois, aucun jour même dans la semaine, sans faire quelque priere pour le soulagement des ames des Fidelles qui souffrent dans le Purgatoire; et la pratique de tous les siecles autorise merveilleusement cette dévotion.

La Messe est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Fidelium, Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur : Qui vivis, etc.

O Dieu, Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés ; afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'ils ont toujours souhaité : Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

In diebus illis : Audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui, qui in Domino moriuntur. A modò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

Au même temps : J'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux; car leurs œuvres les suivent.

L'Apocalypse, qui en Grec signifie révélation, est le dernier des Livres de la Bible où sont renfermées les révélations dont Dieu honora l'Apôtre saint Jean, dans l'Isle de Pathmos. Il contient en 22 Chapitres une Prophétie touchant l'état de l'Eglise, depuis l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, jusqu'au dernier Jugement, et c'est comme la conclusion de toutes les Saintes Ecritures.

RÉFLEXIONS.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Il est certain que les prieres que fait un Ministre du Seigneur sur un moribond, sont d'un grand secours pour lui procurer cette mort précieuse. Ce sont des prieres de recommandation qu'on fait pour lui procurer beaucoup d'amis auprès de Dieu, et pour lui rendre favorable le Souverain Juge. Doit-on négliger un secours de cette conséquence ? et est-ce peu de chose d'en être privé ? Ce ne sont plus les belles qualités de cette personne qui se meurt, dont on fait mention dans ces prieres. Sauveur du monde, on ne vous prie pas de vous souvenir que c'est ici une personne d'une naissance illustre, d'un esprit distingué, ou d'une autorité absolue. On ne fait point mention de ses belles actions, de ses grands biens, de ses qualités éminentes. Titres fastueux, vous n'êtes plus d'usage; grandeurs mondaines, vous êtes oubliées; on ne parle que de la qualité de Chrétien, que de la foi dont cette ame a fait profession, que de l'espérance en la miséricorde du Sauveur, en qui elle avoit mis toute sa confiance. On ne parle ici que de la qualité de serviteur de Dieu, de disciple de Jesus-Christ, de fidelle; nulle autre qualité ne passe à l'autre monde. Et que deviendront ces personnes qui n'auront eu nulle de ces qualités ? L'Eglise prie le Seigneur de faire miséricorde à une personne mourante, d'oublier les désordres de sa jeunesse, et toutes ses iniquités; et les motifs sur quoi porte toute sa recommandation, c'est que c'est ici l'ouvrage de ses mains; que c'est une ame rachetée par le Redempteur, dont elle implore la miséricorde. Mais si ce mourant a été toute sa vie un impie qui se soit fait un honneur de ne rien croire; si c'est un libertin qui railloit même des plus terribles

vérités ; si c'est une de ces femmes mondaines, qui n'avoit de religion que par coutume et par bienséance, cette recommandation de l'Eglise aura-t-elle beaucoup d'effet, ces prieres seront-elles exaucées, quand les Saints sollicités d'intercéder pour cet agonisant, ne trouveront en lui que des marques d'un réprouvé, qui ne tourne les yeux vers le Ciel que parce que le monde a cessé de le regarder, et qui n'implore le secours des Saints que parce qu'il n'est plus en état de se moquer de leurs bons exemples ; ces Saints qu'il a peut-être méprisés, s'intéresseront-ils beaucoup à son salut ! seront-ils fort empressés à lui rendre le Juge favorable ! Eh, mon Dieu ! à quoi pensons-nous, de ne pas cultiver pendant la vie l'amitié de ceux dont nous devons implorer la protection à l'heure de la mort ! nous avons à la vérité une forte recommandation ; mais que nous servira-t-elle, si elle n'est que sur de faux titres ? O qu'il importe de méditer souvent durant la vie sur quoi nous devons être recommandés à l'heure de la mort ! Mon Dieu, que ces mondains, que ces ames terrestres, que ces gens qui tiennent au monde par tant de liens, et qui les multiplient encore tous les jours, doivent être effrayés d'entendre ces tristes paroles : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo* : Sortez de ce monde, ame chrétienne, et souvenez-vous que c'est pour aller comparoître devant le terrible tribunal de Dieu qu'on vous fait ce commandement.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Jean. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui de

En ce temps-là : Jésus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant qui

cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Ligigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam ; et ego ressuscitabo eum in novissimo die.	suis descendu du Ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : comment cet homme ici nous peut-il donner sa chair à manger ! Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, à la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

Du Sacrement de l'Extrême-Onction.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien Jesus-Christ a notre salut à cœur. Non-seulement il a institué le Sacrement de la Pénitence, comme un remede souverain pour guérir toutes les maladies de l'ame ; mais connoissant combien de fautes échappent à nos lumieres pendant la vie, et n'ignorant pas combien un moribon a besoin de secours dans le temps le plus dangereux et le plus critique pour son salut, ce divin Sauveur a institué ce dernier Sacrement, dont la fin est principalement de remettre le reste des péchés qui n'ont pas été expiés, et de fortifier l'ame contre les furieuses attaques de l'ennemi, de ranimer sa foi et sa confiance : et si la vie est encore nécessaire à ce

moribond pour le salut de l'ame, ce Sacrement à la vertu particulière de lui redonner la santé. Connoît-on les effets de ce Sacrement? en connoît-on la fin, et de quel avantage c'est de le recevoir avec connoissance? Chose étrange! on regarde ce dernier Sacrement comme un mystere de mauvais augure. La crainte qu'on a de le recevoir, fait qu'on le reçoit le plus souvent sans fruit. Le seul mot d'Extrême-Onction est un arrêt de mort à un malade. Personne n'ose en faire la proposition; tout est alarmé dès qu'on en parle; on attend la derniere extrémité, c'est-à-dire, lorsqu'un malade n'a plus ni sentiment ni connoissance; et alors dans quelles dispositions, Seigneur, le reçoit-on? et voilà l'un des plus malins artifices du diable. Quelle douce consolation, et quelle abondance de graces ne recevroit pas un moribon, qui parfaitement instruit des saintes cérémonies avec lesquelles on administre ce Sacrement, comprendroit le sens des prieres que fait sur lui le Prêtre, et que font pour lui les assistans. Que la paix soit sur cette maison, dit le Prêtre, en entrant dans la chambre du malade. Et sur tous ceux qui y habitent, répond-on. Faites, mon Seigneur Jesus-Christ, poursuit le Prêtre, que la félicité éternelle, que la prospérité divine, qu'une joie calme, qu'une charité fructueuse, qu'une santé inaltérable et éternelle, entrent avec nous dans cette maison. Que nul Esprit malin n'ose plus paroître dans ce lieu; que les Anges de paix s'y trouvent en foule, et que tout ce qui peut nuire en soit banni pour toujours. Faites éclater sur nous, Seigneur, la vertu de votre saint Nom, et bénissez tout ce que nous allons faire; et sans avoir égard à notre indignité et à notre bassesse, sanctifiez les fonctions de notre ministere, et rendez efficace tout ce que nous ferons. Le *Confiteor* qu'on récite, se dit en la personne du malade: et quel vif repentir de

ses fautes ne doit-il pas exciter en lui? Est-il possible qu'un Sacrement si utile, si nécessaire, si consolant, effraie?

SECOND POINT.

Considérez l'onction sacrée et les paroles toutes-puissantes qui font ce Sacrement. Comme c'est par les sens que viennent les plaies de notre ame, que ce sont ces fenêtres dont parle le Prophete, par où la mort entre dans l'ame; c'est sur les parties du corps où les cinq sens résident, qui en sont les organes, et par où on a pu pécher, que se fait cette onction. Que de regards contagieux durant la vie! que de discours nuisibles, ou proférés, ou entendus! que de démarches irrégulieres! que de sentimens, de plaisirs criminels! que de satisfactions illicites dans tous les sens! Quelque unie, quelque exemplaire même qu'ait été la vie, bon Dieu! qu'il reste encore de fautes à expier! et c'est ce qu'opere ce Sacrement dans une ame bien disposée. Que le Seigneur, par cette onction, dit le Prêtre en oignant les yeux avec les Saintes Huiles, et par sa très-pieuse miséricorde, vous remette toutes les fautes que vous avez faites par vos regards. Ainsi soit-il. Que le Seigneur, par cette sainte Onction, continue-t-il en oignant les oreilles, et par sa très-pieuse miséricorde, vous remette toutes les fautes que vous avez commises par l'ouie. Ainsi soit-il. La même Onction avec les mêmes paroles se fait sur l'organe des autres sens, pour obtenir de la miséricorde du Seigneur le pardon de toutes les fautes de la vie. En bonne foi, est-ce là un Sacrement à négliger, ou à craindre? Quels fonds de réflexions et de consolations ne fournissent pas les prieres qui suivent cette sacrée cérémonie! Tout ce que la Religion a de plus touchant et de plus intéressant est employé pour fléchir le Seigneur,

et pour le rendre propice à ce moribond. On fait souvenir, pour ainsi dire, le Sauveur de ses promesses ; on intéresse la sainte Vierge et tous les Saints, pour employer leur crédit auprès du Pere des miséricordes et du Dieu de toutes consolations, pour obtenir à ce malade non-seulement le pardon de ses péchés ; ce qui est le point principal, mais encore tous les secours, tous les soulagemens dont il a besoin dans ces momens les plus critiques de la vie. On représente à Jesus-Christ que c'est ici un malade qu'il aime, un disciple qu'il a intérêt de sauver, un enfant qui lui a trop coûté pour le laisser perdre. Enfin, tout ce que la Religion a de plus sacré, tout ce que la foi a de plus insinuant, tout ce que la confiance a de plus tendre, tout est mis en usage pour la guérison du malade et pour son salut. Concevez, encore une fois, si un moyen si efficace, si un remede si salutaire, si un Sacrement si utile et si consolant doit être négligé, doit faire peur.

J'avoue, mon Dieu, qu'il faut être dans de saintes dispositions, pour sentir les doux effets d'un Sacrement si salutaire. Je vous les demande, Seigneur, ces saintes dispositions, et je suis bien résolu de ne pas attendre cette extrémité de la vie pour m'y disposer. Je me préparerai dès cette heure à recevoir utilement un si grand secours. J'espere que les réflexions que je ferai de temps en temps sur ce dernier Sacrement, dissiperont toutes ces vaines frayeurs, serviront de préparation avant la maladie même, et me procureront la grace que je vous demande, de le recevoir avec fruit.

Aspirations dévotes durant le jour.

Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus. Rom. 14.

Soit que nous vivions, Seigneur, soit que nous

mourions, nous sommes à vous, mon doux Jesus; et voilà ce qui me console, ce qui dissipe toutes mes craintes.

Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. Num. 23.

Que je meure de la mort des Justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST une vaine terreur, indigne d'un Chrétien, injurieuse même à la Religion Chrétienne, de regarder le Sacrement de l'Extrême-onction comme une espèce d'arrêt de mort, qui épouvante, qui étourdit. Défaites-vous de cette erreur; c'est un piege que le démon tend aux ames même timorées et innocentes. Pour prévenir cette tentation, méditez souvent, pendant que vous êtes en santé, sur le Sacrement de l'Extrême-Onction, sur l'avantage qu'il y a de le recevoir, sur sa vertu, sur ses effets, et sur les dispositions avec lesquelles il doit être reçu, pour qu'il opere selon toute son efficacité. Lisez de temps en temps la Méditation qu'on trouve dans la Retraite Spirituelle pour un jour de chaque mois, et qui est marquée pour le mois d'Octobre. Celle de ce jour n'en est que le précis; vous trouverez dans l'autre toutes les prieres si consolantes qu'on fait à Dieu pour le malade quand on lui administre ce Sacrement : la lecture de cette Méditation n'instruira pas seulement, elle dissipera même toutes ces vaines craintes. C'est connoître bien peu la vertu de ce Sacrement, que de le regarder avec frayeur.

2.° Quand vous serez dangereusement malade, n'attendez pas qu'on vienne vous dire de le recevoir, prévenez vous-même le besoin : c'est un double avantage de le recevoir avec toute la connoissance. Souvenez-vous que l'Extrême-Onction est

un Sacrement qui donne aux malades les secours nécessaires pour supporter avec patience les incommodités de la maladie, qui efface les péchés dont ils n'ont pas encore eu la rémission; et qui leur donne même la santé du corps, si elle est utile pour le salut de leur ame. On ne doit point attendre l'extrémité de la maladie pour le recevoir, il suffit d'être dangereusement malade; et on le reçoit avec plus de fruit, quand on le reçoit sans attendre la dernière extrémité. Les dispositions nécessaires pour recevoir ce Sacrement, consistent à le recevoir avec un esprit de foi, de priere, de pénitence, de douleur de ses péchés, et de résignation à la volonté de Dieu.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT THOMAS, APÔTRE.

SAINT THOMAS, qui s'appeloit aussi Didyme, qui signifie en Grec ce que Thomas signifie en Hébreux, c'est-à-dire, jumeau, étoit Galiléen de naissance, d'une condition pauvre et obscure, telle qu'étoit la condition de ceux que Jesus-Christ avoit choisis pour ses Apôtres. Metaphraste dit que Dieu l'avoit prévenu dès son enfance de ses plus douces bénédictions, et qu'il lui avoit donné un esprit si docile, un cœur si pur, un si heureux naturel, et un penchant pour la vertu si peu ordinaire, qu'on le regardoit avec admiration. C'étoit l'usage de donner aux enfans quelques livres sacrés, dès qu'ils avoient appris à lire, dit le même Auteur. Thomas trouvoit tant de goût à cette lecture, qu'elle faisoit ses plus cheres délices, et lui tenoient lieu de tout divertissement. Après avoir vaqué à son métier de

pêcheur, tout jeune qu'il étoit, au lieu de s'aller divertir avec les enfans de sa condition et de son âge, il se retiroit au Temple, ou dans quelque lieu écarté, pour y puiser dans les Livres Saints cet esprit de piété et de religion, qui devoit le rendre digne d'être un jour un des plus généreux et des plus fervens Disciples du Sauveur du monde. Telle fut l'enfance et la jeunesse de Thomas, avant qu'il fût appelé à l'Apostolat. Le Seigneur ne tarda pas de lui faire cette grace.

Notre Saint ayant entendu parler des merveilles que faisoit le Sauveur, ne douta point qu'il ne fût le Messie promis, et depuis si long-temps attendu. Il ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il quitta tout pour le suivre. Ce nouveau Disciple le suivoit par-tout avec une ferveur et un zele qui faisoit bien voir que le Sauveur, par une prédilection singuliere, en avoit fait son éleve de choix. Saint Jean-Baptiste ayant été arrêté par l'impie Hérode, et mis en prison, on eût cru que Jesus-Christ alloit être abandonné de tous ceux qui l'avoient suivi jusqu'alors, mais il étoit le maître des cœurs; aussi, loin d'être délaissé, il vit croître le nombre de ses Disciples.

Ce fut en ce temps-là que le Sauveur voulut choisir parmi tous ceux qui le suivoient avec plus d'assiduité et d'attachement, douze Disciples qu'il nomma Apôtres. Thomas fut de ce nombre, et son zele, sa ferveur, son empressement et sa fidélité pour son cher Maître, firent bientôt voir la sagesse et le mérite de ce choix. Ce digne Apôtre ne se sépara plus de son cher Maître, et sa respectueuse et religieuse familiarité avec le Sauveur, fait assez connoître la place qu'il avoit dans son cœur; il étoit le compagnon inséparable de toutes ses courses, et le témoin de tous ses miracles. Après que le Sauveur eut gardé auprès de lui durant quelque temps ses Apôtres, pour les instruire et les former, il jugea

qu'il étoit temps de les exercer aux fonctions de la vie Apostolique, de les envoyer en divers lieux prêcher au peuple ce qu'il leur avoit enseigné en particulier. Notre Saint se distingua par sa ferveur et par son zele parmi ces excellens Ouvriers, et il fut doué dès-lors de ce don qui lui fut depuis si ordinaire de chasser les démons, et de faire toutes sortes de miracles.

Le Sauveur étant en Galilée, reçut par un exprès la nouvelle de la maladie de son cher Disciple Lazare frere de Marie et de Marthe : ayant déclaré à ses Apôtres quelques jours après, que ce cher ami étoit mort, et qu'il alloit en Béthanie pour le ressusciter; les Apôtres, encore timides, parurent saisis de crainte à cette résolution du Sauveur, et ne purent s'empêcher de lui représenter le danger où il s'exposoit, sachant qu'il n'y avoit pas long-temps que les Juifs cherchoient à le lapider. Et comment, lui dirent-ils, osez-vous sitôt retourner en Judée? Alors saint Thomas voyant son Maître déterminé à partir, et à mener avec lui ceux qui auroient le courage de le suivre; plus généreux que les autres : Allons, leur dit-il, allons, suivons notre bon Maître; et s'il le faut, mourons avec lui. Une résolution si généreuse ne pouvoit venir que d'un amour tendre pour Jesus-Christ, et d'une foi à l'épreuve de la malice des Pharisiens et des Scribes.

La confiance avec laquelle notre Saint prenoit la liberté d'interroger le Sauveur, fait assez voir que saint Thomas étoit un de ses plus chers Apôtres. Jesus faisant sa derniere Cene avec ses Disciples, la nuit qui précéda sa passion, les entretint par diverses instructions, pour les consoler et les fortifier contre le trouble et la tristesse où il les avoit jetés, en leur prédisant qu'il alloit leur être à tous un sujet de scandale. Ne vous troublez point, ajouta Jesus-Christ, vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plu-

sieurs demeures dans la maison de mon Pere, je vais vous préparer une place; et je reviendrai ensuite vous prendre pour vous y conduire: vous n'ignorez pas où je vais, et par quelle voie on y va. Alors saint Thomas lui dit: Seigneur, nous ne savons pas où vous allez; et comment pouvons-nous savoir par quelle voie on y va? A quoi le Seigneur répondit, qu'il étoit lui-même la voie, la vérité et la vie, et que personne n'alloit à son pere que par lui.

Le Pasteur ayant été frappé, les brebis se disperserent; la peur dissipa pour un temps le troupeau, mais elle n'éteignit pas l'amour qui attachoit les Disciples au Maître. Ils se retirerent presque tous pour pleurer en liberté la mort de leur Divin Sauveur, sans perdre l'espérance de sa résurrection glorieuse. Saint Thomas fut un de ceux qui ressentit le plus vivement les mauvais traitemens qu'on fit à Jesus-Christ; et s'il eût suivi la vivacité de son naturel et de son bon cœur, il eût défendu avec courage et avec éclat son cher Maître. Mais il faut croire que le Fils de Dieu, qui le connoissoit, qui l'aimoit, et qui l'avoit instruit, régla par son Saint-Esprit sa conduite. Saint Thomas se retira avec les autres Disciples dans Jérusalem, attendant ce grand événement qui devoit être le triomphe de Jesus-Christ, celui de la Religion, et l'accomplissement de ses prédictions et de ses promesses.

Jesus-Christ étant ressuscité, et ayant apparu au même moment à la sainte Vierge et ensuite à saint Pierre, puis à Marie-Magdelaine, et à ses autres Disciples, qui assurerent tous que leur bon Maître étoit ressuscité, et qu'il leur étoit apparu; les deux Disciples qui alloient à Emmaüs, eurent le bonheur de le voir, de s'entretenir avec lui, et ils revinrent incessamment à Jérusalem faire part aux Fidelles de leur aventure. Ils les trouverent assemblés; les uns disoient que

que le Seigneur étoit véritablement ressuscité, et qu'il avoit apparu à Pierre, aux saintes femmes, et à plusieurs des Disciples ; les autres n'en croyoient rien. Comme on disputoit encore là-dessus, Jesus eut la bonté de paroître visiblement au milieu d'eux, sans avoir ni ouvert la porte, ni fait d'ouverture à la muraille. Il les salua, selon sa coutume, en leur disant : La paix soit avec vous : c'est moi, n'ayez point de peur ; car plusieurs croyoient voir un fantôme. Il les consola merveilleusement, en les assurant que c'étoit lui-même ; mais il les reprit avec raison de leur trop grande inquiétude et de leurs vaines contestations sur son sujet, qui marquoient une foi foible et chancelante : il leur montra ensuite les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté, en leur disant, qu'ils les regardassent de près, et qu'ils les touchassent. Enfin voulant achever de les convaincre, il leur demanda s'ils n'avoient point quelque chose qu'on pût manger. Aussitôt ils lui présenterent un morceau de poisson rôti, avec un rayon de miel ; il en mangea, et répandit dans leur cœur non-seulement la paix et la joie, mais il les combla encore de ses plus grandes graces.

Thomas fut le seul qui n'eut point de part à toutes ces faveurs, il étoit absent. La Providence ayant ménagé cette absence, pour nous donner, à l'occasion de son incrédulité, la preuve la plus visible et la plus incontestable de la résurrection du Sauveur, et pour guérir, pour ainsi dire, par la vue et l'attouchement de ses sacrées plaies, celles que notre peu de foi devoit faire dans nos ames. Cet Apôtre étant revenu, trouva toute l'assemblée en joie. On lui raconta comme le Sauveur leur avoit apparu avec son corps ressuscité et plein de vie, et qu'il leur avoit parlé ; comme il avoit mangé avec eux, et avec quelle bonté il leur avoit montré ses sacrées plaies. Thomas dé-

clara d'abord qu'il n'en croyoit rien. Comme ceux qui ne peuvent se persuader ce qu'ils souhaitent le plus, s'ils ne le voient : Vous avez beau dire, leur répondit-il, vous ne me persuaderez point que mon bon Maître soit vivant; et je ne croirai point, que je ne voie de mes yeux ses mains percées de cloux, que je n'y mette le doigt, et que je ne mette la main toute entiere dans la plaie de son côté, pour me convaincre qu'il est en vie.

Le Seigneur ne voulut pas laisser long-temps son cher Disciple dans son incrédule perplexité. Comme il ne permettoit cette infidélité que pour nous rendre plus fidelles, il revint dans le même lieu huit jours après. Il prit le temps que les Apôtres et les Disciples étoient tous assemblés, il entra les portes fermées, et parut au milieu de l'assemblée, où Thomas se trouvoit. Il les salua, leur donna la paix; et s'adressant d'abord à ce cher Apôtre : Venez, mon fils, lui dit-il, et convainquez-vous par vous-même de la vérité de ma résurrection : convainquez-vous par vos propres sens, que c'est ici le même corps que j'avois sur la Croix; voyez mes mains percées, mettez-y le doigt; regardez la plaie de mon côté, portez-y la main, et ne soyez plus incrédule, mais fidelle; mes paroles, mes promesses, les preuves éclatantes que j'avois données de ma résurrection, et le témoignage de tous vos freres, devoient bien suffire pour vous convaincre d'un fait si frappant. En disant cela, le Sauveur fit dans le cœur de ce Disciple opiniâtre un si merveilleux changement, que d'incrédule devenu fidelle, il reconnut sensiblement que celui qui lui parloit étoit son Sauveur ressuscité; et fondant en larmes, Thomas se jette à ses pieds, et embrassant ses genoux, s'écrie par un soudain transport : O mon Seigneur! ô mon Dieu! Alors le Sauveur touché de sa parfaite contrition et de sa vive foi, lui pardonnant sa faute : Thomas, lui dit-il, vous avez cru,

parce que vous avez vu. Heureux ceux qui ont cru sans me voir. J'exige une foi humble et aveugle ; ce n'est plus croire, quand on ne croit que sur le témoignage des sens.

Les Peres de l'Eglise font d'excellentes réfléxions sur toute cette conduite. Saint Ambroise, saint Augustin et saint Cyrille excusent saint Thomas, et prétendent qu'il parla plutôt par un saint désir de voir son Maître, que par un doute formel, et par infidélité. Saint Grégoire et plusieurs autres avouent son manque de foi en cette rencontre ; mais tous conviennent que la foi de ce saint Apôtre fut parfaite, et indépendante des sens. *Aliud vidit*, disent-ils, *aliud credidit.* Il vit les plaies de son bon Maître, il vit son corps vivant ; mais il crut toute autre chose que ce qu'il vit. Il vit un homme ; mais il crut fermement que cet homme étoit son Dieu ; et sa foi sur la divinité du Sauveur fut des plus parfaites et des plus généreuses.

Peu de jours après cette célebre apparition de Jesus ressuscité, les Apôtres ayant quitté Jérusalem pour retourner en Galilée, Thomas et quelques autres s'en allerent pêcher avec saint Pierre dans la mer de Tibériade. Ils y passerent toute la nuit sans rien prendre. Le matin étant venu, Jesus se trouva sur le rivage, et leur apparut, sans qu'ils sussent que c'étoit lui : ils le reconnurent au milieu de la pêche prodigieuse qu'il leur fit faire, et dînerent ensuite avec lui. Après l'Ascension du Sauveur dans le Ciel, et la descente du Saint-Esprit, les Apôtres dirigés par ce même Esprit, se partagerent tout l'Univers pour y aller porter les lumieres de la foi et de l'Evangile. Dans ce département, la tradition depuis le temps même des Apôtres, nous apprend que les vastes contrées de l'Orient échurent à saint Thomas, et qu'il eut la consolation de trouver les Rois Mages, qui étoient venus les

premiers de la Gentilité, adorer l'Enfant Jesus à Bethléem; qu'il leur fit le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis dans le cours de la vie du Sauveur, de sa Passion, de sa Mort, de sa Résurrection; et que les ayant baptisés, il les associa au ministere Evangélique. Il envoya Thadée, l'un des septante-deux Disciples, qui l'avoit suivi à Edesse, en Mésopotamie, pour y guérir et catéchiser le Roi Abgare, ainsi que le Sauveur le lui avoit promis. C'est ainsi qu'Eusebe assure ce fait, ajoutant qu'il en avoit trouvé les titres authentiques dans les archives de cette Ville. On eût dit que tout le monde entier ne pouvoit pas suffire à l'ardeur et à l'immensité de son zele.

Il parcourut toute l'Ethiopie, le pays des Abyssins, les Parthes, les Medes, le Royaume des Perses, les peuples de Carmanie, ceux d'Hyrcanie, ceux de la Bractriane, des Indes; il pénétra jusque dans l'Isle de Ceylan, et même jusque dans la Chine. Le savant Pere Kirker, dans son Histoire de la Chine illustrée, dit que lorsque les Portugais passerent dans les Indes, ils trouverent que les Chrétiens qu'on appeloit de saint Thomas, disoient dans leur Office, en langue Syriaque, les Antiennes suivantes: *Par saint Thomas les Chinois et les Ethiopiens ont été amenés à la connoissance de la vérité. Par saint Thomas le Royaume des Cieux a été annoncé jusque dans la Chine; et c'est dans la solemnité de la fête de ce saint Apôtre, Seigneur, que les Ethiopiens, les Indiens, les Chinois et les Perses offrent à votre saint Nom leurs adorations et leurs vœux.* La fameuse pierre découverte dans la Chine en 1625, sur laquelle est décrit en caracteres Chinois, un précis de la doctrine chrétienne, et une croix de fer, du poids de plus de trente quintaux, dont l'inscription marque l'année 239 de Jesus-Christ, font assez voir que la foi avoit été portée dans la Chine dès la naissance du Christianisme.

Il n'est pas jusqu'aux peuples du Brésil, qui ne se vantent d'avoir reçu la lumiere de la foi par saint Thomas; mais ce qu'il y a de plus constant, c'est que la mission de saint Thomas a été principalement dans les Indes Orientales.

Metaphraste écrit que le saint Apôtre ne fut pas plutôt entré dans les Indes, que la foi y fit de merveilleux progrès. Son air doux et modeste, sa vie pauvre et mortifiée, sa patience et son affabilité prévinrent tous ces peuples en sa faveur. La curiosité les porta à interroger cet étranger, de son pays, de sa Religion, et du motif qui lui avoit fait entreprendre un si grand voyage. On admira dans ses réponses et dans tous ses discours tant de sagesse et tant de bon sens; et l'on fut si charmé de sa douceur, de son affabilité et de toutes ses manieres; on admira si fort sur-tout son parfait désintéressement, et que pour annoncer sa Religion il eût entrepris un si long et si pénible voyage, qu'on ne douta point qu'il ne fût envoyé de Dieu pour leur apprendre la voie du salut. On l'écouta, et l'on se convertit. Il prêcha d'abord dans l'Isle de Zocotora; il passa de là dans les Royaumes de Crancanor, de Coulan et de Narsingue sur la Côte de Coromandel, et il établit sa principale demeure à Méliapour, capitale de ce Royaume, où il prêcha la foi de Jesus-Christ avec tant de succès, confirmant sa doctrine par tant de miracles, que tout se convertit, et l'on y vit bientôt fleurir le Christianisme.

C'est une ancienne tradition des peuples de Méliapour, que le saint Apôtre, avant que de venir leur annoncer le Royaume de Jesus-Christ, avoit prêché l'Evangile dans l'Arménie, la Mésopotamie, et dans la Perse : que de là il avoit porté la foi dans les vastes Royaumes de Candahar, de Cabut, de Caphurstan et de Gazatara : qu'ayant passé les monts de Thébet auprès de Bengale, il arriva enfin par Decan, au Royaume

de Narsingue, et de là à Méliapour; qu'il consacra par-tout des Evêques et des prêtres, pour avoir soin de cette florissante et nombreuse chrétienté.

La même tradition conservée par des monumens antiques du pays, ajoute que le saint Apôtre voulant bâtir une Eglise dans la ville, en l'honneur du vrai Dieu, il n'en put jamais obtenir la permission du Roi, par la malice des Brachmanes. La mer ayant jeté sur le rivage une poutre d'une énorme grandeur, le Roi qui faisoit bâtir un grand Palais, voulut l'avoir pour s'en servir pour cet édifice. On employa toute l'industrie des ouvriers, et toute la force d'un grand nombre d'éléphans pour la traîner; elle fut toujours immobile. Alors le saint Apôtre plein de confiance en Dieu, s'offre de la traîner lui seul, si le Roi veut la lui accorder pour son Eglise. Le Prince y consent, tout le peuple accourt; et le Saint ayant attaché le bout de sa ceinture à un des nœuds, fait le signe de la croix, et traîne la poutre comme si c'eût été une paille. Le Roi frappé de cette merveille, se convertit avec toute sa famille et plusieurs de ses sujets. Le saint Apôtre bâtit l'Eglise, et éleva sur une grosse pierre une Croix, qui, à ce qu'on dit, se voit encore aujourd'hui. On ajoute qu'il prédit alors, que quand la mer, qui étoit fort éloignée de là, viendroit jusqu'à cette pierre, des hommes Apostoliques venus d'Europe leur viendroient annoncer la même Religion qu'il leur prêchoit. Ce que l'événement a vérifié en la personne de saint François Xavier, et les Missionnaires de la Compagnie de Jesus.

Tant de merveilles du saint Apôtre firent bientôt triompher la Religion Chrétienne dans tous les pays, et l'on vit l'Eglise s'établir sur les ruines de l'idolâtrie. C'est aussi ce qui irrita les Prêtres des Idoles contre le Saint, et ce qui accéléra son

martyre. Car ces Brachmanes ayant observé que saint Thomas alloit tous les jours faire sa priere au pied de la croix, ils se jetterent sur lui, le foulerent aux pieds, le meurtrirent de coups, et le percerent de plusieurs coups de lance. Ainsi termina sa longue et pénible carriere ce grand Apôtre, après un nombre prodigieux de pénibles travaux essuyés pour Jesus-Christ, en tant de divers pays, qui supposent une fort longue vie.

L'an 1523 les Portugais s'étant rendus maîtres de la ville de Méliapour, que le Roi de Portugal Jean III fit appeler la Ville de saint Thomas, en creusant les fondemens d'une Eglise, on trouva le corps du saint Apôtre, qui fut transporté à Goa, où ses reliques se gardent encore aujourd'hui avec beaucoup de dévotion.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus Domine, Beati Apostoli tui Thomæ solemnitatibus gloriari : ut ejus semper et patrociniis sublevemur, et fidem congruâ devotione sectemur. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, de nous faire la grace de solemniser avec joie la fête de votre Apôtre saint Thomas, afin que nous soyons toujours assistés par ses prieres, et que nous imitions sa foi avec la piété que vous demandez de nous. Par Notre-Seigneur, etc.



L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 2.

Fratres : Jam non estis hospites et advenæ : sed estis cives sanctorum, et domestici Dei : superædificati super fundamentum Apostolorum, et Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu : in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino : in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in Spiritu.

Mes Freres : Vous n'êtes plus des étrangers, et des gens de dehors : mais vous êtes de la Cité des Saints, et de la maison de Dieu, étant un nouvel édifice bâti sur le fondement des Apôtres et des Prophetes, où Jesus-Christ lui-même est la premiere pierre de l'angle. C'est sur lui que tout le bâtiment qui a été construit s'éleve jusqu'à devenir un Temple saint pour le Seigneur; et c'est en lui que vous êtes aussi formés tous ensemble comme un édifice, pour être la demeure de Dieu par le Saint-Esprit.

Saint Paul vint prêcher l'Evangile à Ephese vers l'an de Jesus-Christ 54 : il ne s'y arrêta pas longtemps : il y laissa Aquila et Priscille. Quelques mois après il y revint, et y demeura trois ans. Etant à Rome, il écrivit aux Fidelles d'Ephese cette lettre, étant dans les liens.

RÉFLEXIONS.

Vous êtes de la Cité des Saints. Heureux sort, avantage précieux, mais peu connu! Vous êtes de la Cité des Saints : donc vous êtes étrangers, vous n'êtes que des passans, des voyageurs sur la terre; le Ciel seul est votre patrie, la terre ne doit être pour vous qu'un lieu d'exil; tous vos vœux, tous vos désirs ne doivent être que pour la céleste patrie. Je suis de la Cité des Saints; bon

Dieu ! que cette vérité est consolante à qui la connoît, à qui en comprend tous les avantages ! Que le monde tâche de m'éblouir par ses dehors éclatans et par ses avenues riantes, que les sens soient d'intelligence avec lui pour m'en imposer et pour me séduire : que mon amour-propre me fasse trouver dans les honneurs qui fascinent l'esprit, dans l'éclat qui donne dans les yeux, dans ces plaisirs superficiels et séduisans qui enchantent, un leurre qui affoiblit la foi et la Religion, et qui dégoûte des maximes les plus pures de l'Evangile. Cette vérité éternelle subsiste, que tout ce qui charme sur la terre n'est que vanité, que nous sommes de la Cité des Saints, et par conséquent, que nous sommes des étrangers sur la terre; et pour parler plus juste, des exilés. Il se trouve des voyageurs qui rencontrent des amis dans les pays étrangers, qui leur témoignent mille amitiés, qui mettent tout en usage pour les divertir, qui leur donnent toutes sortes de fêtes. Que diroit-on de ces passans, si, charmés de ces divertissemens, ils oublioient qu'ils sont étrangers, et ne pensoient plus à leur voyage ? Que diroit-on, si un homme charmé des fêtes qu'on lui donne dans le lieu de son exil, il ne se mettoit plus en peine de retourner en sa patrie ? Que penseroit-on de lui, si au lieu de travailler à se procurer des amis auprès du Prince, pour ménager son rappel, et pour être rétabli dans ses honneurs et dans ses charges, il ne pensoit qu'à s'établir dans le lieu où il est, qu'à se conformer aux coutumes et aux modes du pays, à y vouloir briller, primer comme ceux qui sont de cette Province ? On traiteroit cet homme d'insensé, d'extravagant. Ne peut-on pas dire de la plupart de nous, *Tu es ille vir !* Vous êtes cet homme si peu sensé, si imprudent, si peu sage. Nous sommes des exilés sur la terre ; nous sommes de la cité des Saints ; le Ciel est notre patrie, ce

monde le lieu de notre exil : rapprochez de cette vérité vos sentimens, votre conduite.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 20.

In illo tempore : Thomas unus ex duodecim, qui dicitur Didymus, non erat cum eis quando venit Jesus. Dixerunt ergo ei alii Discipuli : Vidimus Dominum. Ille autem dixit eis : Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. Et post dies octo, iterùm erant Discipuli ejus intùs, et Thomas cum eis. Venit Jesus januis clausis, et stetit in medio, et dixit : Pax vobis. Deindè dicit Thomæ : Infer digitum tuum hùc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum : et noli esse incredulus, sed fidelis. Respondit Thomas, et dixit ei : Dominus meus, et Deus meus. Dixit ei Jesus : quia vidisti me Thoma, credidisti. Beati qui non viderunt, et crediderunt.

En ce temps-là : L'un des douze, nommé Thomas (ce qui signifie Didyme) n'étoit point avec eux, lorsque Jesus vint. Les autres Disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui, il leur dit : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture qu'ont fait les cloux, si je ne mets le doigt dans l'endroit des cloux, et la main dans son côté, je n'en croirai rien. Huit jours après, comme les Disciples étoient encore retirés dans la maison, et que Thomas étoit avec eux, Jesus vint, les portes étant fermées ; et se mettant au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit sur vous. Il dit ensuite à Thomas: mettez ici votre doigt, et regardez mes mains, et avancez votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidelle. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jesus lui dit : Thomas, parce que vous m'avez vu, vous avez cru. Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru.

MÉDITATION.

De la Foi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la foi est absolument nécessaire pour le salut : elle est comme l'ame du juste, puisque le juste vit de la foi : ce ne sont pas les œuvres d'Abraham qui le justifient, c'est sa foi. Inutilement feroit-on des merveilles; inutilement macéreroit-on sa chair par les jeûnes et les plus grandes austérités; inutilement distribueroit-on ses biens aux pauvres : tout est sans fruit : tout est sans mérite, et par conséquent sans récompense, si l'on n'a pas la foi. Peu d'hérétiques qui n'ayent imposé par des dehors séduisans. Motif de réforme, ostentation de pénitence, masque de modestie : tous ces leurres de piété se trouvent dans toutes les sectes; mais malheur à qui s'y laisse prendre. Tous ces dehors sont beaux, sont louables, puisqu'ils ne présentent que la vertu respectable par-tout; mais si ces dehors de vertu sont sans la foi, si cette personne dont les discours sont si édifians, dont l'extérieur est si Religieux, dont la conduite paroît si réguliere, n'a qu'une foi chancelante, si elle n'écoute pas l'Eglise, et qu'elle ne suive que son propre esprit : c'est tout au plus un fantôme de Chrétien, c'est un beau corps sans ame. Le juste vit de la foi. Comprenons bien cet oracle. Sans la foi, les actions les plus édifiantes ne sont que des masques superficiels, qui tombent tôt ou tard. La foi vive est la mesure des bonnes œuvres, des vertus et du mérite; sans elle il n'y a que grimace, que simulation, que momerie en

fait de piété et de Religion. Rien n'est plus à craindre pour le salut qu'une foi purement spéculative, c'est la foi qu'ont tous les damnés. On s'étourdit pendant la vie, sur les plus grandes vérités de la foi ; à la mort, la foi reprend toute sa force : mais qu'il est triste, qu'il est désespérant, de ne connoître qu'on s'est égaré, qu'on n'a eu qu'une foi morte, de ne connoître enfin ses erreurs et ses foiblesses, qu'à l'heure de la mort.

5 SECOND POINT.

Considérez que la véritable Religion, la Religion Divine, ne peut être fondée que sur la foi. L'esprit de l'homme est trop borné pour comprendre les mysteres divins. Les principes et l'essence de la véritable Religion, sont au-dessus des lumieres humaines. Cet esprit si limité, si resserré, qui ne peut pas seulement comprendre ce qu'il y a de plus naturel, qui ne se comprend pas lui-même, comment pourroit-il comprendre l'Etre éternel et souverain ? et s'il le comprenoit, seroit-ce d'un Dieu qu'il auroit une parfaite connoissance ? et ce qu'il pourroit comprendre, seroit-il Dieu ? Il est évident que Dieu, cet Etre infini, nécessairement incompréhensible à tout autre qu'à lui-même, voulant se faire connoître aux hommes, voulant régler leur culte par la Religion, voulant établir dans le monde une Religion toute Divine dans sa fin, dans sa morale, et dans ses dogmes, il ne l'a dû faire que par la foi. Aussi voyons-nous que dès la création du monde, c'est la foi qui a fait le mérite des élus. Examinons quelle est notre foi ; fait-elle notre caractere ? avons-nous une foi humble, une foi vive, une foi constante, et généreuse ? consultons nos mœurs, nos sentimens notre conduite. Sommes-nous bien persuadés des grandes vérités que nous faisons profession de croire ; et notre

conduiteprouve-t-elle quenous les croyons? Désabusons-nous, la liaison doit être étroite entre notre croyance et nos mœurs; nos actions doivent dire de quelle Religion nous sommes; on a peu d'égard à la voix de Jacob, les mains seules méritent les graces et les bénédictions.

C'est aussi à mes actions, Seigneur, à mes sentimens, à ma conduite, que j'espere de prouver quelle est ma croyance; j'ai besoin pour cela de votre grace, je vous la demande par l'intercession du saint Apôtre, qui n'a été heureux que parce qu'il a cru.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dominus meus, et Deus meus. Joan. 20.

Je crois, mon Divin Sauveur, que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.

Credo Domine; adjuva incredulitatem meam. Marc. 9.

Je crois, Seigneur; fortifiez mon peu de foi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NOTRE orgueil est la source de notre peu de foi: notre esprit ne peut se soumettre qu'avec peine, ébloui par ses propres lumieres, il ne veut rien voir au-delà. De cette source empoisonnée naissent ces doutes, ces critiques si pernicieuses à la simplicité de la foi. C'est par elles sur-tout qu'aujourd'hui les traditions les plus religieuses, les vérités les plus anciennes, les autorités les plus respectables, ont perdu tout leur prix. Tout est devenu opinion; et c'est par ce secours que l'esprit particulier s'est érigé en juge, et que toutes les sectes hérétiques ont eu du crédit. Ayez toute votre vie une extrême horreur de ces savans orgueilleux, et de ces critiques hardis, qui ne tendent, sous prétexte de chercher la vé-

rité, qu'à éteindre la foi et affoiblir la Religion; à quoi plusieurs n'ont que trop réussi.

2.° La foi doit être simple, humble, et vive. Croyez toutes les vérités de la Religion avec une soumission parfaite. Condamnez toutes ces subtilités, tous ces raffinemens d'esprit, qui nuisent toujours beaucoup à la simplicité de la foi. Ne souffrez jamais qu'on s'entretienne devant vous de ces sujets de critiques. Interdisez-vous pour toujours les livres qui en traitent : rien n'est plus contraire à la foi, que de réduire tout en opinion.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT FLAVIEN, MARTYR.

PEU de familles plus illustres que celle de saint Flavien, non-seulement par l'éclat de sa naissance, et par la dignité de ses emplois ; mais singuliérement pour avoir été le pere de deux illustres Vierges et Martyres sainte Bibiane et sainte Demetrie, le mári de sainte Dafrose qui donna sa vie pour la foi, et pour avoir lui-même illustré sa sainte famille, par l'éclat de sa vertu, et par la gloire du martyre.

On ne sait rien de particulier de ses ancêtres, ni de son enfance. On sait seulement qu'il étoit d'une famille ancienne dans Rome, fort distinguée par sa qualité, et par les premieres charges de la Magistrature, et encore plus par son attachement inviolable au Christianisme, dont depuis long-temps cette maison faisoit publiquement profession. Il est tout visible que notre Saint avoit eu une éducation très-chrétienne ; et que sa piété exemplaire jointe à une réputation si bien fondée de la plus exacte probité, et à une sa-

gesse peu commune, le fit connoître et estimer des Empereurs Chrétiens, lui mérita leur amitié, et les porta à l'honorer de la premiere Magistrature de l'Empire. Il fut fait Préfet de Rome, qui étoit une des premieres dignités de l'Empire Romain, et il s'en acquitta avec toute la satisfaction des Empereurs, et de la Ville.

Mais en remplissant si dignement tous les devoirs de sa dignité, il ne négligeoit pas ceux de sa Religion. La sainteté de son épouse et de ses filles, fait assez l'éloge de la sainte éducation qu'il leur donna, et fait assez voir les grands exemples de piété qu'il donnoit à sa famille. Son zele pour la Religion lui faisoit profiter de toutes les occasions qui se présentoient d'étendre et de rendre encore plus illustre le nom Chrétien. Sa charité envers tous les malheureux, le faisoit regarder comme le pere des pauvres. Peu qui n'eussent recours à Flavien dans leurs besoins; nul qui ne fût soulagé dans ses miseres; et l'on peut dire que la pureté de ses mœurs, et la sainteté de sa vie, faisoient honneur à sa Religion. Il fit paroître en toute occasion combien il étoit serviteur de Jesus-Christ, et que sa plus grande passion étoit qu'il fût reconnu et adoré de tout le monde. L'Empereur Constance, fils du grand Constantin, étant devenu Empereur d'Orient, eut le malheur de devenir Arien, par les pressantes sollicitations de sa femme Eusebie: il persécuta l'Eglise avec fureur, exila la plupart des Prélats Orthodoxes, et sur-tout le grand saint Athanase. Constant son frere, Empereur d'Occident, ayant été tué par le Tyran Magnence en 350, Constance se vit seul maître des deux Empires. Alors ne gardant plus de mesures, il résolut de rendre tout l'Empire Arien, en persécutant à outrance les Catholiques. Saint Flavien étoit trop illustre, et son zele pour la Religion Catholique trop éclatant, pour être oublié dans

la persécution. On mit d'abord tout en œuvre pour le gagner, et pour le séduire : promesses, flatteries, menaces, tout fut mis en usage pour ébranler sa foi, mais rien ne fut capable de le faire seulement chanceler. Invincible défenseur de la divinité de Jesus-Christ, il en devint bientôt le Prédicateur et l'Apôtre. Loin de craindre les menaces de l'Empereur Arien, ce fut un des généreux Confesseurs de la divinité de Jesus-Christ, qui confirma dans la foi plus de Fidelles. Sa Constance le rendit odieux à la Cour, on lui ôta son emploi; et ce fut avec une joie indicible qu'il se vit réduit pour Jesus-Christ à mener une vie privée.

Une confession si généreuse ne fut pas long-temps sans récompense ; l'Empereur Arien étant mort à Mopsueste de Cilicie l'an 361, l'impie Julien surnommé l'Apostat, qui avoit été créé César l'an 355, se vit seul maître de l'Empire. Ses premiers soins furent de déclarer une guerre ouverte à Jesus-Christ, et de prendre des mesures pour exterminer le Christianisme, s'il eût pu, dans tout l'Empire. Son dévouement au Paganisme, lui fit renouveler toutes les persécutions des Empereurs Païens contre les Chrétiens. On n'entendit par-tout que publier des Edits foudroyans contre la Religion de Jesus-Christ ; on ne vit par-tout que gibets, qu'échafauds, que chevalets, que tortures. Tous les Temples des dieux furent ouverts, leurs sacrifices impies rétablis, tandis qu'il interdisoit aux Chrétiens tout culte du vrai Dieu et tout exercice de la Religion Chrétienne. Les Idolâtres ressuscités, pour ainsi dire, par l'impiété de cet Empereur Apostat, déclarerent par-tout l'Univers la guerre aux Fidelles. Peu de persécutions où la cruauté fut poussée plus loin; la désolation fut universelle. Mais elle ne fit nulle part tant de ravages que dans Rome, et singuliérement à l'égard des gens de qualité, sur

qui elle éclata. On vit des familles opulentes réduites pour la foi à la derniere misere, et des gens du premier rang traités avec la derniere indignité.

Saint Flavien vit bien qu'il ne seroit pas à l'abri de l'orage; mais soit qu'on respectât d'abord son nom, son âge, ses services, la premiere tempête sembla l'épargner. Le Saint se servit de sa liberté pour soulager et secourir ceux qui l'avoient perdue : il parcouroit les maisons, il alloit consoler les Fidelles jusque dans les souterrains où la crainte les avoit rassemblés. On le voyoit dans les prisons exhorter les généreux Confesseurs, et monter même sur les échafauds, pour les fortifier et les animer au martyre. Personne n'échappoit à son zele, ni à sa charité : il consoloit les uns, encourageoit les autres, et faisoit du bien à tous.

Un zele si pur et si actif, une charite si éclatante ne fut pas long-temps tolérée par les persécuteurs. L'Empereur fut enfin averti que Flavien ancien Préfet soutenoit la foi des Chrétiens contre les Edits, et rendoit inutiles tous les artifices des Idolâtres. Irrité contre ce digne serviteur de Jesus-Christ, il ordonna à Apronien qui avoit succédé à Flavien, dans la charge de Préfet, de n'avoir plus d'égard ni à sa qualité, ni à son âge, ni aux services qu'il avoit rendus à l'Etat; qu'on se saisît de lui, et qu'on le contraignît ou à renoncer à sa Religion, ou à finir sa vie dans les tourmens.

Apronien, homme cruel et barbare, exécuta sur l'heure l'ordre de l'Empereur. Saint Flavien fut arrêté, mis aux fers, et enfermé dans une prison obscure. Cet Ex-Préfet si respectable par ses emplois et par son propre mérite, fut interrogé : il déclara d'abord d'un air déterminé, et d'un ton qui fit bien voir au Juge que sa foi étoit à toute épreuve, qu'il étoit Chrétien; que c'étoit

là la seule qualité dont il se fit honneur ; et qu'il étoit prêt non-seulement à sacrifier tous ses biens, mais sa vie même pour sa Religion; trop heureux si Dieu vouloit bien accepter son sacrifice. Apronien eut beau le presser, le solliciter par des promesses, par des menaces à se rendre aux volontés de l'Empereur, notre Saint fut inébranlable. Ce Juge impie voulant faire sa cour au Prince, ordonna que Flavien fût premiérement dégradé de noblesse et de toutes les marques de dignité, et qu'il fût traité comme le plus vil esclave.

C'étoit le supplice le plus ignominieux d'être marqué au front avec un fer rouge comme un infame scélérat; et ce fut ce supplice infamant qu'on fit d'abord souffrir à cet Ex-Préfet vénérable. Il fut marqué au front : le tourment étoit douloureux et bien sensible à un homme de ce caractere. Saint Flavien le souffrit avec joie, et il reçut cet affront comme le plus grand honneur qu'il eût reçu de sa vie. Apronien n'en demeura pas là : il eût bien souhaité de lui faire perdre la tête sur un échafaud; mais sachant combien le Saint étoit universellement aimé et estimé dans Rome, il craignit une sédition, et il se contenta de le condamner à un exil perpétuel, confisquant tous ses biens, sans lui laisser seulement de quoi vivre. Il fut donc relégué dans le lieu appelé les Eaux du Taureau, qu'on appelle à présent Aquapendente, avec ordre à ses Gardes de lui faire tous les mauvais traitemens qu'ils pourroient imaginer, pour le faire périr de pure misere.

L'exil pour Jesus-Christ mit notre Saint au comble de sa joie, prévoyant bien qu'il lui alloit procurer la gloire du martyre. Il laissoit une femme sans secours, et deux jeunes filles exposées à la persécution d'un Juge impie. Mais il les abandonna avec courage aux soins de la Divine Providence; et il ne douta point que son supplice ne leur attirât du Ciel tous les secours et les bé-

nédictions nécessaires pour demeurer inébranlables dans la foi, comme l'événement le fit bientôt voir dans ces deux illustres Martyres.

Son séjour dans le lieu de son bannissement ne fut pas long, mais il fut saint. Il y souffrit tout ce que la dureté du Juge et la cruauté des Païens purent inventer, pour lui rendre ce séjour pénible et désagréable. Sa grande et son unique occupation fut la priere : il y passoit le jour et la nuit; et ce fut aussi en priant Dieu, que Dieu le couronna du mérite et de la gloire du martyre. Comme il mourut des miseres qu'il endura dans son exil, on l'a regardé dans l'Eglise comme un glorieux Martyr de Jesus-Christ, comme tant d'autres qui n'ont pas perdu la vie par le fer, ni par le feu, et qui ne laissent pas d'être honorés comme Martyrs dans l'Eglise.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus : ut qui Beati Flaviani Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus in tui nominis amore roboremur. Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant, que nous soyons fortifiés dans l'amour de votre saint Nom par l'intercession de votre Bienheureux Martyr Flavien, dont nous honorons l'heureuse naissance dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.



L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 6.

FRATRES : An ignoratis quia quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus. Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem : ut quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus. Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato.

MES Freres : Ne savez-vous pas que tous tant que nous sommes, qui avons été baptisés en Jesus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort. En effet, par le baptême nous avons été ensevelis avec lui pour mourir, afin que comme le Christ est ressuscité par la gloire du Père, de même nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Car si nous avons été entés sur la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi sur celle de sa résurrection. Sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, et que nous ne soyons plus désormais esclaves du péché.

Dans ce chapitre, saint Paul enseigne que comme nous sommes morts au péché par le baptême, pour n'y plus revivre ; aussi ne devons-nous plus vivre que pour la justice, dont nous sommes devenus comme les serviteurs et les soldats.

RÉFLEXIONS.

Ne savez-vous pas que tous tant que nous sommes, qui avons été baptisés en Jesus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort. Le baptême tire toute son efficacité de la mort de Jesus-Christ, il devroit en être une fidelle expression ; en sorte que ceux qui l'ont reçu fussent autant d'hommes morts au

péché, et crucifiés au monde. Heureux le Chrétien qui, fidelle à l'engagement de son baptême, ne songe qu'à exprimer et à consommer en soi cette mort mystique. Cette mort, selon l'esprit du Christianisme, doit caractériser tous les Fidelles. Ne pourroit-on pas dire aujourd'hui que le péché est ressuscité dans le monde, puisque tant de gens vivent tranquillement dans le péché? L'immersion dans les eaux du baptême, est la figure de la sépulture du Sauveur. On ne devroit sortir de ce bain salutaire, que comme il sortit du tombeau, pour mener une vie toute spirituelle: mais qu'est devenue aujourd'hui cette vie de la grace, cette vie de l'esprit? Combien de Chrétiens ne vivent que selon la chair, pour ressusciter avec Jesus-Christ? Regardons-nous comme des hommes ensevelis avec lui dans le sépulcre nouveau, sans mouvement et sans vie pour tous les objets créés. A ce portrait reconnoissez-vous beaucoup de gens, vous y reconnoissez-vous vous-même? *Nous avons été entés sur la ressemblance de sa mort.* La croix du Sauveur est un arbre de vie, sur lequel il faut que nous soyons comme entés, pour porter de bons fruits. En effet, la greffe ne doit pas être plus unie à l'arbre, que nous devons l'être à la croix, ou plutôt à Jesus-Christ crucifié, avec cette différence néanmoins que c'est la greffe qui rend l'arbre propre à porter de meilleurs fruits, en corrigeant le suc sauvage qu'elle en reçoit; au lieu que c'est Jesus-Christ sur lequel nous sommes comme entés, qui corrige la malignité et la corruption de notre nature, par le principe de vie qu'il nous communique. Nous éprouvons qu'il y a en nous comme deux hommes différens, toujours opposés l'un à l'autre, le vieil homme né d'Adam, et l'homme nouveau régenéré en Jesus-Christ. Or le Sauveur est mort pour désarmer et détruire le vieil homme; il l'a pour ainsi dire attaché à la croix. S'il revit

en nous, ayons recours au même remede : crucifions-le ; la croix, c'est-à-dire, la douleur et l'humiliation le feront toujours sûrement mourir.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 11.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Si quis mihi ministrat, me sequatur : et ubi ego sum, illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum. Pater meus, qui est in cælis.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé étant tombé dans la terre ne vient à mourir, il demeure là seul : mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Qui aime sa vie la perdra ; et qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive, et en quelque lieu que je sois, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un est à mon service, mon Pere l'élévera en honneur.

MÉDITATION.

De la douceur de la vertu.

PREMIER POINT.

Considérez que pour peu qu'on ait de bon sens, on convient aisément, dans le monde même, que la vertu est aimable, et que le sort d'un homme de bien est heureux. On convient

qu'il a pris le bon parti ; on admire la tranquillité dont il jouit ; on porte envie à sa persévérance, et il n'y a pas jusqu'au libertin qui ne voulût mourir en homme de bien : mais, quelque soin qu'on prenne de dépouiller la vertu chrétienne de cet air âpre, austere et rebutant, quelque doux que soient ses traits, on s'en fait toujours une idée affreuse. On a beau en montrer toutes les avenues aplanies, on veut que ses chemins soient raboteux, que tout y soit parsemé de ronces et d'épines, et qu'il n'y ait que des croix qui naissent dans son sol. Quand tout cela seroit vrai, quand la vertu n'habiteroit que sur le sommet des plus escarpées et des plus hautes montagnes, quand l'air y seroit dévorant, c'est-à-dire, quand il en devroit beaucoup coûter pour être homme de bien, reste-t-il un autre parti à prendre à qui a la foi ? Mais si la joie, la tranquillité, la douceur sont inséparables de la véritable vertu ; si dès qu'un cœur est plein de Dieu, dès qu'une ame est toute à Dieu, elle trouve tout aplani ; si les épines qui se trouvent sur la route de la vertu sont toutes émoussées, si elles ne piquent plus, si elles sont même plus abondantes dans tout autre état, où elles piquent certainement bien davantage ; si l'étrécissement du chemin laisse à tous un espace assez large et aisé, et si tous les monstres qu'on trouve dans la région de la vertu ne sont que des fantômes qui disparoissent dès qu'on les approche, quel cuisant regret, quel désespoir pour ces personnes lâches qui estiment, qui aiment même la vertu, mais qui s'en éloignent par la crainte d'y trouver trop de difficultés et d'avoir trop de peines ?

SECOND POINT.

Considérez que tous nos troubles, toutes nos inquiétudes, toutes nos amertumes, tous nos chagrins ne viennent durant cette vie que de nos

passions ; elles sont les ennemis de notre repos et de notre salut, et la source fatale de nos déboires. Par la pratique de la vertu, si les passions ne sont pas tout-à-fait détruites, elles sont du moins domptées, ce qui est encore plus agréable et plus doux. Un lion docile, des éléphans qui combattent pour vous, qui ont du respect pour celui qui les a apprivoisés, et qui lui servent de garde et de défense : voilà ce que fait la vertu des passions. Reste-t-il une racine d'orgueil, on s'en sert pour mépriser le monde ; sent-on encore quelques mouvemens de colere, on s'en sert pour exercer avec plaisir contre soi-même toutes les rigueurs de la pénitence. Le premier présent que Dieu fait à l'ame, c'est sa grace, avec laquelle on peut tout. Le second, c'est son amour ; or l'amour rend tout facile et agréable. Le troisieme est une confiance pleine, et comme une assurance du salut, fondée toujours sur la bonté de Dieu, dont on a des preuves si sensibles, qu'elles ne permettent pas qu'on en doute ; et quoique tout cela soit mêlé d'une crainte salutaire, elle ne gâte rien. Voyez que de sources abondantes de consolation et de joie, mais quelles douceurs de toutes ces sources ! Paix de l'ame, tranquillité du cœur, soumission des passions, doux témoignage de la conscience. Bon Dieu, de quelle abondance de consolations n'inondez-vous pas l'ame de vos serviteurs ! Adversités, croix, maladies, revers de fortune, accidens fâcheux, disgraces, vous perdez tout ce que vous avez d'amer, dès que vous vous approchez d'un cœur pur, d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu ; la pensée de la mort, la mort même ne sauroit que réjouir une ame fidelle. O qu'il est vrai, Seigneur, que votre joug est doux et léger ! faites que j'en fasse l'heureuse expérience.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te. Psal. 30.

Quelle abondance de douceurs ne réservez-vous point pour ceux qui vous craignent et qui vous aiment ! heureux qui le comprend !

Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus : Beatus vir, qui sperat in eo. Psal. 33.

Goûtez le Seigneur, et voyez si rien est comparable aux douceurs qu'on trouve en lui. Heureux l'homme qui n'a d'espérance qu'en son Dieu !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le monde dit que le joug du Seigneur est insupportable ; mais Jesus-Christ lui-même dit qu'il est doux, que ses commandemens ne sont pas difficiles ; à qui en croire ? Le monde le dit, c'est-à-dire, ceux qui n'en savent rien ; mais tous ceux qui l'ont expérimenté disent le contraire. Le monde dit qu'il n'y a que joies, que douceurs, que consolations dans le monde : dit-il vrai ? on peut s'en rapporter aux gens du monde même. Convainquez-vous bien aujourd'hui de ces importantes vérités si confirmées par la pratique ; et si vous n'en faites pas l'expérience, croyez que c'est la faute de votre peu de vertu.

2.° Ne refusez rien à Dieu. La fidélité dans les plus petites choses procure, pour ainsi dire, toutes ces sortes de douceurs spirituelles. Ne parlez jamais de la vertu que sur ce ton. La pensée du Ciel et de l'éternité sont d'un grand secours, même dans les sécheresses de l'ame. Ne cherchez pas les douceurs au service de Dieu, ce seroit le moyen d'en arrêter le cours, et d'en faire même tarir la source. Ne servez Dieu que pour l'amour de lui.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINTE VICTOIRE, VIERGE ET MARTYRE.

JAMAIS nom ne convint mieux que celui de Victoire à la Sainte dont on écrit ici la vie et le triomphe sur les ennemis de Jesus-Christ. Elle étoit née à Tivoli, l'une des plus anciennes villes d'Italie, sur le Teverone, plus ancienne que Rome, dont elle est peu éloignée, et célebre encore aujourd'hui par ses peintures, par ses Palais, par ses fontaines et par ses antiquités. Notre Sainte y naquit vers le commencement du troisieme siecle, d'une famille distinguée par sa noblesse et ses grands biens, mais encore plus illustre par l'attachement à la Religion Chrétienne dont ses parens faisoient profession. L'éducation qu'on lui donna répondit parfaitement à sa qualité et à sa Religion. Un heureux naturel, un esprit doux et docile, un air noble et gracieux la firent d'abord aimer de ses parens; mais ce qui la leur rendit encore plus chere, fut sa vertu, qui, jointe à une rare beauté, en fit une personne des plus accomplies de son sexe.

Victoire faisoit les délices de ses parens, qui la voyant en âge d'être mariée, et recherchée de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans Rome, la promirent en mariage à un Gentilhomme, nommé Eugene, des plus qualifiés de la Ville, et le jeune homme peut-être le plus accompli pour ses grandes et pour ses bonnes qualités, mais qui avoit le malheur d'être Païen. Victoire fut surprise qu'on lui eût destiné pour époux un jeune homme Idolâtre; mais ses parens charmés de la douceur, de l'esprit et des belles manieres

d'Eugene, s'étoient persuadés que leur fille ne manqueroit point de le convertir, et c'étoit surtout l'espérance de cette conversion qui les avoit engagés à conclure ce mariage. Victoire se rendit aux volontés de ses parens. Eugene lui plût, et le trouvant du caractere qu'on le lui avoit dépeint, elle se promit d'en faire une conquête à Jesus-Christ, en l'enlevant au Paganisme.

Victoire avoit une amie nommée Anatolie, fille de qualité, et Chrétienne comme elle. Anatolie ne lui cédoit point en beauté, et encore moins en vertu; elle avoit de l'esprit et passoit pour une jeune fille des plus accomplies de la Ville; comme elle étoit à peu près du même âge que Victoire, elle fut recherchée en même-temps par un Seigneur Romain nommé Tite-Aurelle, qui avoit pour elle une violente passion, et qui pressoit fort ce mariage; mais il étoit Païen, et cette considération étoit un grand obstacle pour une fille telle qu'Anatolie, qui avoit fait vœu de virginité, et qui ne pouvoit souffrir un Idolâtre. Ses parens cependant agréoient fort ce parti, et ne cessoient de la solliciter à donner son consentement à une alliance qui lui devoit être si avantageuse.

Le refus généreux d'Anatolie augmentant la passion du jeune Seigneur, il employa toutes sortes d'artifices pour gagner sa future épouse. Tout étant inutile, il s'imagina que personne n'étoit plus capable de la persuader que Victoire sa bonne amie, qui devant épouser Eugene, qui étoit son grand ami, avoit intérêt qu'Anatolie prît le même parti qu'elle. Tite-Aurelle va la trouver, et la prie avec instance de lui rendre ce bon office. Victoire qui avoit déjà consenti d'épouser Eugene, se chargea volontiers de la commission, et promit de gagner son amie Anatolie.

Elle va la trouver, et après mille marques

d'amitié : Vous savez, ma chere, lui dit-elle, que je suis Chrétienne comme vous, et qu'en cette qualité je n'aurois garde de vous donner un conseil qui vous dût nuire. Vous n'ignorez pas que je suis fiancée au Seigneur Eugene, et que je sais que le Seigneur Aurelle est passionné pour vous ; vos parens souhaitent que vous l'épousiez, il faut croire que la volonté de Dieu vous est manifestée par celle de vos parens ; vous avez tort de refuser opiniâtrément une telle alliance. Dieu ne condamne point le mariage : nous pouvons vous et moi nous sanctifier dans cet état ; et je crois que Dieu nous y appelle pour en tirer sa gloire. Les Seigneurs Eugene et Tite-Aurelle sont Païens, il est vrai ; mais qui vous a dit que Dieu ne nous les a point destinés pour époux, parce qu'il veut par notre moyen en faire des Chrétiens ; ils sont tous deux d'un trop bon caractere, et ils ont trop d'esprit pour mourir dans leur Religion. Quelle consolation pour nous que Dieu veuille par notre moyen en faire deux généreux Fidelles ! Pour moi, je n'ai donné mon consentement d'épouser Eugene, que dans l'espérance de le gagner à Jesus-Christ ; proposez-vous le même motif en épousant Aurelle, et profitons de la passion que l'un et l'autre ont pour nous, pour enlever au paganisme et à l'enfer deux si illustres conquêtes.

Anatolie écoutoit tranquillement son amie, sans l'interrompre. Dès qu'elle eut cessé de parler, prenant la parole : Croyez-moi, ma chere Victoire, lui dit-elle, nous avons vous et moi un parti bien plus avantageux que celui de ces deux Seigneurs Romains. Je conviens avec vous que l'état du mariage est un état saint, et je ne blâme pas ceux qui s'y croyant appelés l'embrassent. Mais vous conviendrez avec moi qu'il y a un état bien plus parfait, et c'est celui de Vierge. Ce sont elles qui composent la Cour du divin Agneau,

elles l'accompagnent par-tout en qualité d'épouses. Dieu ne condamne point le mariage ; mais combien davantage loue-t-il le célibat ! Le Seigneur Eugene veut vous épouser, mais Jesus-Christ souhaite ardemment que vous soyez son épouse ; c'est à vous à voir à qui vous voulez donner la préférence : pour moi, mon parti est pris, et je n'aurai jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ.

Mais puisqu'il faut vous parler à cœur ouvert, et que je n'ai rien de caché pour vous, je vais vous faire une confidence. Ayant appris les poursuites que faisoit auprès de mes parens le Seigneur Tite-Aurelle, et ses sollicitations pour m'avoir en mariage, je me retirai à mon oratoire, et là prosternée aux pieds de mon crucifix, je fis vœu à Dieu de ma virginité pour tout le temps de ma vie, résolue de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ. Le même jour je distribuai aux pauvres le prix de mes bijoux et de mes joyaux. La nuit suivante j'eus une vision : Un jeune homme d'une beauté toute céleste et d'un éclat éblouissant, m'apparut, portant sur sa tête un diadême d'or, il étoit couvert de pourpre et de pierres précieuses ; et s'approchant de moi avec un air doux et riant, me dit ces paroles : O si l'on connoissoit la beauté et le prix de la virginité ; si l'on comprenoit les avantages charmans de cette vertu toute céleste, on sacrifieroit tout pour avoir cette pierre précieuse, et après avoir tout sacrifié pour elle, on croiroit encore l'avoir eue pour rien. A ces paroles je m'éveillai, et me jetant à terre, les larmes aux yeux, je demandai instamment à Jesus-Christ, que celui qui m'avoit dit ce peu de mots, continuât de m'instruire. Alors j'entendis la même voix qui me dit que la virginité étoit une pourpre royale, qui releve ceux qui en sont revêtus au-dessus des autres, et qui les places auprès du Trône de l'Agneau. La virginité, ajouta-t-il, est une pierre précieuse

sans prix : c'est un trésor immense, dont Dieu enrichit ses favoris; les voleurs mettent en œuvre tous leurs artifices, et font tous leurs efforts pour le ravir à ceux qui le possedent. Dieu vous a privilégiée, en vous accordant cette précieuse vertu, conservez-la avec soin. C'est une fleur qui gagne le cœur de Dieu ; mais c'est une fleur délicate, éloignez de vous tout ce qui peut la faner ; et soyez d'autant plus sur vos gardes, que vous la possédez dans un degré plus éminent.

Victoire écoutoit tout ceci avec une attention, et d'un air qui fit tout espérer à Anatolie. Touchée d'un discours prononcé avec énergie, et d'un cœur embrasé du feu de l'amour divin, elle se jette au cou de sa chere amie ; et encore plus touchée de la grace, que de ce qu'elle venoit d'entendre : Ma chere, lui dit-elle, les larmes aux yeux, il ne sera pas dit que vous soyez la seule bien partagée. Jesus mon Sauveur veut être mon Epoux ; je n'en aurai point d'autre, et rien ne sera jamais capable de me faire perdre le précieux trésor de ma virginité. Je vois à présent que l'espérance de la conversion d'un Epoux Païen étoit une leurre, ou pour mieux dire, un piege que le démon me tendoit. Ma chere Anatolie, vous avez été mon amie, je serai désormais votre compagne ; et dût-il nous en coûter la vie, quoi de plus charmant que le martyre joint à la virginité ?

A peine eut-elle achevé de parler, que prenant congé d'Anatolie, elle sort ; et ayant vendu le jour même ses bagues, ses colliers de perles, ses riches pendans d'oreilles, et tous ses autres vains ornemens, elle en distribue l'argent aux pauvres.

La conduite de ces deux Vierges Chrétiennes, manifesta bientôt leur généreuse résolution. Les deux Seigneurs Eugene et Aurelle n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils mirent tout en œuvre pour les obliger à consentir à leur mariage. Voyant

qu'elles étoient inflexibles, ils eurent recours à l'Empereur, et ne pouvant se résoudre à les perdre, ils se contenterent de demander au Prince la permission de les enlever, et de les mener dans leur maison de campagne, pour tâcher de les gagner, ou par douceur, ou par menaces, ou même par les mauvais traitemens, si elles persévéroient dans leur refus. Anatolie fut mise dans une maison de campagne, dans la Marche d'Ancone, où elle souffrit un long martyre, et où devenue célebre par les miracles qu'elle faisoit, et par les conversions qui suivoient toujours ses miracles, elle fut déférée comme Chrétienne à l'Empereur, qui envoya ordre au Président Faustinien de l'obliger à adorer les dieux, et à son refus, de lui faire perdre la vie. L'ordre fut exécuté, et la Sainte finit glorieusement son martyre par un coup d'épée au travers du corps, le 9 de Juillet de l'an 253, auquel jour l'Eglise célebre sa mémoire.

Sainte Victoire n'eut pas un sort moins heureux; ayant été enfermée dans un château où elle fut traitée assez long-temps avec une cruauté inouie, jamais esclave n'eut tant à souffrir. Rien cependant ne put ébranler sa constance : et victorieuse de toutes sortes d'ennemis de J. C., elle eut encore la consolation, au milieu de tant de mauvais traitemens, d'acquérir au Sauveur un grand nombre de nouvelles épouses, ayant persuadé à plusieurs filles qui la venoient voir, de consacrer à Dieu leur virginité : et Adelme Evêque des Saxons Orientaux en Angleterre, qui a écrit son histoire, dit qu'elle en assembla jusqu'à soixante, qui joignirent la plupart à leur virginité, la gloire du Martyre. Enfin, Eugene lassé de sa persévérance, la déféra comme Chrétienne, obtint l'ordre de la faire mourir, et fit venir un bourreau, qui lui perça le cœur d'un coup d'épée. Son glorieux Martyre arriva le 23 Décembre de

R 4

l'an 253, durant la persécution de Dece. On assure que le bourreau qui lui avoit ôté la vie, devint lépreux sur l'heure même, et mourut rongé des vers six jours après.

La Messe en l'honneur de cette Sainte, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'une Vierge et Martyre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Indulgentiam nobis, quæsumus, Domine, Beata Victoria Virgo et Martyr imploret; quæ tibi grata semper extitit, et merito castitatis, et tuæ professione virtutis. Per Dominum, etc.

Faites, Seigneur, que nous obtenions le pardon de nos péchés, par l'intercession de la Bienheureuse Victoire, Vierge et Martyre, qui vous a toujours été agréable, par le mérite de sa chasteté, et en faisant éclater votre puissance dans le martyre qu'elle a souffert pour la confession de votre nom. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 7.

Fratres: Existimo hoc bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse. Alligatus es uxori! noli quærere solutionem. Solutus es ab uxore! noli quærere uxorem. Si autem acceperis uxorem, non pecasti: et si nupserit Virgo, non peccavit: tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi. Ego

Mes Freres: Je pense qu'eu égard aux miseres qui nous environnent, c'est un état avantageux, puisque c'est un avantage à l'homme de vivre de la sorte. Etes-vous engagé avec une femme par le lien du mariage, ne cherchez point à vous dégager. Etes-vous sans femme! n'en cherchez point. Que si vous avez pris une femme, vous n'avez point péché: et

autem vobis parco. Hoc itaque dico, Fratres: Tempus breve est: reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint.

si une fille s'est mariée, elle n'a point péché non plus; mais ces personnes-là auront à souffrir les tribulations de la chair. Pour moi je vous épargne là-dessus. Ainsi, mes Freres, j'ai ceci à vous dire: Le temps est court; du reste, il faut que ceux qui ont des femmes, soient comme s'ils n'en avoient point.

Cette premiere Epître de saint Paul aux Corinthiens, est antérieure à celle aux Romains. Celle-ci fut écrite l'an 56 de Jesus-Christ, et celle aux Romains en l'an 58. C'est un precis de la Morale Chrétienne; tout y est instruction, tout y est leçon.

RÉFLEXIONS.

Quels éloges les saints Peres, suivant l'exemple de l'Apôtre, n'ont-ils pas donnés à la virginité et aux Vierges Chrétiennes! *C'est*, disent-ils, *la plus illustre portion du troupeau de* JESUS-CHRIST, *la gloire de l'Eglise, le triomphe de la grace, une preuve de la vraie Religion:* preuve qu'on ne trouve pas dans les sectes hérétiques, dans les nouvelles sociétés. Les Novateurs qui les ont formées n'ont osé conseiller ou approuver ce qu'ils n'avoient pas le courage de pratiquer. Nul hérétique qui n'ait été ennemi de la virginité. Le libertinage, du moins secret, et l'impureté, ont été la passion commune, et l'un des principaux ressorts de toutes les sectes. Luther ennuyé du célibat, n'est pas plutôt devenu hérésiarque, qu'il quitte l'habit de Religieux, débauche une Religieuse nommée Catherine de Bore, et l'épouse publiquement, quoiqu'il fût Prêtre. Calvin, quoiqu'il eût été Curé, n'est pas plutôt devenu chef de parti, qu'il cherche une femme, et épouse Idlette de Bure, veuve de Jean Sterder. Qu'on parcoure toutes les sectes, nulle où la virginité

ne soit proscrite. Jesus-Christ a beau nous donner une si haute idée de cette admirable vertu ; saint Paul a beau en faire de si beaux éloges, il a beau la conseiller comme ce qu'il y a de plus parfait ; ses sentimens sur ce point de perfection ne furent jamais du goût des hérétiques. C'est une preuve de la vraie Religion, elle ne sauroit donc se trouver dans les sociétés hérétiques. On n'est pas plutôt séparé de l'Eglise de Jesus-Christ, qu'on devient esclave de cette honteuse passion. La chasteté est un don de Dieu ; on peut dire que ce don est singulier aux vrais serviteurs de Jesus-Christ, et à son Eglise. On ne doit donc pas être surpris si les sectes schismatiques en sont privées ; elles peuvent bien imiter plusieurs autres vertus des vrais Fidelles : pénitences, austérités, droiture, bonne foi, charité même, modestie, patience : on trouve jusque dans les Mahométans des apparences de ces vertus ; ils en ont l'exercice, ils en produisent des actes, mais ils ignorent jusqu'au nom de la chasteté. Elle n'est pas moins inconnue aux hérétiques. L'expression seule dont se sert ici l'Apôtre, fait assez connoître que le mariage est véritablement un joug, et une sorte de captivité. Bon Dieu ! que les peines inséparables du mariage font acheter cher les douceurs qu'on s'y promet ! que de dégoûts, que de soupçons, que de chagrins secrets, que de croix invisibles, mais rudes ; la sagesse oblige de les cacher, mais elles n'en sont que plus cuisantes. On voit les peines d'un état de perfection, et on ne voit point l'onction de la grace qui les adoucit : on voit les plaisirs du siecle, et on ne voit point les amertumes qui les empoisonnent. Certainement une sérieuse réflexion sur la briéveté de la vie suffit pour nous ôter le goût des plaisirs même innocens.

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cælorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Medià autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt: Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ita potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dùm autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Do-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des cieux est semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva ; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent :

mine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la véritable vertu.

PREMIER POINT.

Considérez que l'Apôtre saint Paul a fait le portrait de la véritable vertu, en faisant celui de la parfaite charité ; ce sont deux noms qui signifient la même chose. Elle est patiente, dit-il, cette charité, douce, bienfaisante ; elle n'est point jalouse, elle ne fait rien mal-à-propos ; elle n'est point ambitieuse, elle n'est point dédaigneuse, mais elle est prévenante, officieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne pense mal de personne ; toujours égale, toujours humble, elle ne se pique de rien ; elle ne s'emporte jamais ; elle souffre tout avec patience ; elle excuse tout avec bénignité. Vous reconnoissez-vous à ce portrait ? Combien de gens qui font profession de piété, qui certainement ne sont pas de ce caractere ? Désabusons-nous ; un homme véritablement dévot est un homme sans amour-propre, sans déguisement, sans ambition ; c'est un homme en tout temps sévère à lui-même, qui ne se pardonne rien, et extrêmement doux à l'égard des autres, en faveur de qui il excuse tout : honnête sans affectation, complaisant sans bassesse, officieux sans intérêt, exact observateur de la loi sans scrupule, continuellement uni à Dieu, sans contention, jamais oisif, et ne

paroissant point trop empressé ; jamais trop occupé , et encore moins dissipé par les affaires , auxquelles il se prête sans s'y livrer. Plein de bas sentimens de lui-même , il n'a d'estime que pour les autres , parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont , et qu'il ne considere en soi que les défauts auxquels il est sujet. Enfin un homme véritablement vertueux , est un homme droit , sincere , poli ; un homme qu'on ne trouve jamais de mauvaise humeur , parce qu'il a toujours tout ce qu'il veut , ne voulant jamais que ce qu'il a ; un homme que les plus heureux succès n'enflent pas , que les plus fâcheux accidens n'abattent point , parce qu'il sait que c'est toujours de la même main que viennent les biens et les maux de la vie ; et comme la seule volonté de Dieu est la regle de sa conduite , il fait toujours tout ce que Dieu veut , et veut toujours tout ce que Dieu fait. C'est là le caractere d'une personne véritablement vertueuse , tout autre portrait n'est point ressemblant. Rapprochons de ce portrait celui des Saints , nous y trouverons une parfaite ressemblance ; rapprochons le nôtre , y trouverons-nous cette conformité ? Bon Dieu , que de fausses vertus !

SECOND POINT.

Considérez quelle énorme différence entre notre prétendue vertu et celle des Saints. Nous nous flattons d'avoir de la piété , parce que nous l'estimons. Nous prenons pour amour de la vertu chrétienne , ce qui n'est souvent qu'une pure connoissance de son prix et de son mérite. Voulons-nous connoître si nous avons de la dévotion , jugeons-en plutôt par nos sentimens et par notre conduite , que par nos stériles désirs. Hélas ! qu'on est éloigné de la véritable piété , quand les passions sont encore si vives , quand on est en-

core maîtrisé par ses propres passions. Est-on dévot, quand on est si peu humble, quand on est si immortifié, si plein de soi-même, si sensuel? Est-on dévot quand on ne cherche presqu'en tout que ses commodités et ses aises? Est-on dévot quand on est envieux, jaloux du mérite d'autrui, quand on est vindicatif, peu compatissant, peu sincere? Est-on dévot quand on est si intéressé, si ambitieux, si peu pliant? Quand on néglige les devoirs de son état, en vain se flatteroit-on d'avoir part à toutes les bonnes œuvres. Quand on est si peu mortifié, si attaché à son propre sens, si difficile, on est peu dévot. Ces personnes si souvent de mauvaise humeur, si impolies, si âpres; ces personnes qu'on ne sauroit désobliger sans exciter l'aigreur dans leur esprit et dans leur cœur, sans allumer leur bile; ces personnes toujours chagrines, toujours prêtes à prendre feu, toujours prévenues, si aisées à se fâcher, et qui n'oublient presque plus une offense reçue; ces sortes de gens peuvent avoir des intervalles de dévotion, mais elles ne sauroient raisonnablement se flatter d'avoir de la vertu. Beaucoup de vaines apparences de piété, des dehors imposans, mais dans le fond beaucoup d'hypocrisie. Le fréquent usage des Sacremens est un moyen très-propre pour acquérir de la vertu; mais quand on a les passions aussi vives, quand on est aussi imparfait après cent confessions, après cent communions, cet usage fréquent n'est pas la preuve d'une véritable vertu. Détrompons-nous; il faut être semblable aux Saints, il faut reconnoître son portrait dans celui qu'on vient de faire; sans cela, vertu apparente, vertu superficielle, masque de vertu.

Que je suis éloigné, Seigneur, de cet heureux état où se trouvent les ames véritablement vertueuses. Je reconnois que je n'ai point de vertu, mais il me semble que j'ai un sincere désir de

l'avoir ; donnez-moi votre grace, afin que ma conduite me prouve désormais que mon désir n'a pas été vain.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis. Psal. 111.

Heureux celui qui craint le Seigneur, et qui prouve, par l'observation exacte de ses commandemens, combien il l'aime.

Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas. Psal. 118.

Faites, Seigneur, que toute ma conduite ne soit que l'accomplissement de votre loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Les personnes qui font profession de piété, prennent aisément le change en fait de dévotion. On la fait consister en des pratiques de religion purement extérieures : beaucoup de prieres, beaucoup de confessions, mais peu d'amendement. On a du zele pour la perfection des autres, mais on laisse vivre en paix ses propres passions ; évitez ce défaut. Que votre étude soit de réformer vos mœurs, de dompter vos passions, de corriger votre naturel, et de vous montrer un serviteur de Dieu fidelle.

2.° Examinez quels sont vos défauts ordinaires. Etes-vous colère, emporté, d'une humeur difficile, d'un naturel hautain ; négligez-vous le soin de votre famille ; êtes-vous trop sévere à vos domestiques ; êtes-vous bizarre, chagrin, fâcheux : corrigez ces défauts incompatibles avec la vertu chrétienne ; votre amendement est la preuve sûre de votre piété.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

LA VEILLE DE NOEL.

LA Fête du jour natal, ou de la Naissance temporelle du Sauveur du monde, que nous appelons NOEL, d'un nom vulgaire en France, étant une des plus anciennes et des plus solemnelles de l'Eglise, on ne doit pas être surpris si la Veille a été toujours regardée comme un jour solemnel et comme une solemnité privilégiée. La Messe, l'Office, tout tend à inspirer la vénération pour ce saint jour ; et le nombre des Homélies et des Discours des Saints Peres, montrent assez combien la Veille de Noël a été de tout temps célébrée avec dévotion par les Fidelles. On a pu voir dès le 14 d'Août, veille de l'Assomption de la sainte Vierge, l'origine et l'esprit de ces veilles, qu'on passoit à l'Eglise la nuit qui précédoit les Fêtes solemnelles, et qui étoient toujours accompagnées du jeûne, pour préparer les Fidelles par la priere et la pénitence, à célébrer dignement ces solemnités. L'Eglise a depuis retranché ces assemblées de nuit, à cause des abus qu'on en faisoit souvent ; elle n'a conservé cet usage que pour la Veille de Noël.

A la vérité, comme l'Avent n'est autre chose dans l'usage de l'Eglise, et selon son esprit, qu'un temps prescrit avant la Fête de Noël, pour se préparer par des exercices de piété à se rendre favorable l'avénement ou la venue de Jesus-Christ, qui est marquée par le mot d'Avent ; on peut dire que tout le temps de l'Avent n'est qu'une veille de la Fête de Noël, comme le temps de Carême peut être appelé dans le même sens la veille, ou la préparation à la solemnité du saint

jour de Pâques ; et c'est dans cet esprit que tant de saints Ordres Religieux, tant de personnes de piété sanctifient le temps de l'Avent par le jeûne et par l'observation de plusieurs pratiques de Religion. Mais de tout le temps de l'Avent, nul jour ne doit être si saint que celui qui précede immédiatement la Naissance du Sauveur du monde ; l'Eglise le regarde comme faisant une partie de la célébration de cette Fête ; elle en fait l'Office double depuis les Laudes, c'est-à-dire, dès la pointe du jour, au lieu que dans les autres Vigiles l'Office double ne commence qu'à Vêpres.

L'esprit de l'Eglise dans cette distinction est de porter les Fidelles à sanctifier ce jour par tous les exercices de piété qui peuvent servir de préparation à cette grande Fête. Anciennement toute œuvre servile, tout travail corporel cessoit la veille de Noël : on s'est contenté depuis de faire cesser le Barreau ; mais l'Eglise, en dispensant de la cessation du travail, n'a pas prétendu nous dispenser des pratiques de dévotion et des exercices de la pénitence ; et comme c'est vers le minuit que naquit le Sauveur, l'Eglise destine tout le jour qui précede à se préparer à célébrer cette heureuse Naissance, demandée, souhaitée, attendue depuis si long-temps.

Rien n'est plus propre pour nous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise dans la solemnité de ce jour, que les expressions si consolantes dont elle se sert à l'Office de ce jour, et à la Messe. Elle semble avoir réuni dans ces actes de Religion, tout ce que l'Ecriture a de plus touchant et de plus pathétique touchant la Naissance du Messie. Vœux des saints Patriarches, désirs ardens et énigmatiques des Prophetes, figures sacrées, événemens mystérieux, symboles prophétiques ; tout se réunit aujourd'hui en précis pour exciter la confiance, l'espérance et la foi dans le cœur des Chrétiens ; et tout conspire à faire sentir

cette joie pure, qui fait oublier les amertumes de l'exil des Fidelles.

Hodie scietis quia veniet Dominus, et salvabit vos, chante l'Eglise à l'Invitatoire ; et à l'Introït de la Messe de ce jour : *Et manè videbitis gloriam ejus :* Vous apprendrez aujourd'hui que le Seigneur viendra, et qu'il vous sauvera ; et vous verrez demain sa gloire. C'est de l'Exode que l'Eglise a tiré ces consolantes paroles : Peuples de Judée et de Jérusalem, ne gémissez plus sur votre exil, faites cesser vos pleurs et vos alarmes : demain vous aurez un Sauveur, qui vous tirera de cette triste région de pleurs : *Judæa et Jerusalem*, continue-t-elle, *nolite timere : cras egrediemini, et Dominus erit vobiscum.* Réjouissez-vous, Peuples de l'univers ; l'iniquité qui inonde toute la terre doit être demain effacée par la Naissance du Sauveur du monde, qui vient régner sur nous : *Crastinâ die delebitur iniquitas terræ, et regnabit super nos Salvator mundi.* Bon Dieu, quel bonheur, mais quelle joie ! *Dominus veniet :* Le Seigneur doit venir lui-même en personne : allez-lui au-devant, en disant : Dieu tout-puissant, Prince de la paix, souverain Seigneur du Ciel et de la Terre, dont la souveraine puissance et le regne n'aura jamais de fin, comme il n'a jamais eu de commencement : *Occurrite illi, dicentes : Magnum principium, et regni ejus non erit finis : Deus fortis et dominator, Princeps pacis.* C'est toujours l'Eglise qui parle dans l'Office de ce jour. Enfin, consolez-vous, le délai n'est pas long : *Crastina erit vobis salus, dicit Dominus exercituum*, continue-t-elle. Demain, oui demain vous serez sauvés, et c'est le Seigneur, le Dieu des armées qui le dit.

Comme le jour, selon le langage de l'Ecriture, commence dès le soir qui le précede : *Factum est vespere et mane, dies unus.* Ce que David observoit lorsqu'il commençoit aussi les jours qu'il

consacroit au service de Dieu, par le soir du jour de devant : *Vespere, et mane, et meridie*, dit-il, *narrabo, et annuntiabo : et exaudiet vocem meam.* Le soir, le matin, à midi, à toute heure, je chanterai ses louanges, je lui exposerai mes miseres : et il exaucera mes vœux. L'Eglise a toujours gardé ce style; et c'est selon cet usage qu'elle commence la célébration de ses Fêtes par les premieres Vêpres, c'est-à-dire, dès le soir, ou l'après-midi du jour précédent, qui est la veille; et de là vient que les secondes Vêpres ne sont jamais si solemnelles que les premieres : *A vespera usque ad vesperam dies Dominica servetur* (a). Celles que l'Eglise chante ce soir, comme étant le commencement de la solemnité de demain, ne nous inspirent pas de moindres sentimens de piété, de joie et de confiance.

Rex pacificus magnificatus est, cujus vultum desiderat universa terra. Le Roi pacifique, c'est-à-dire, ce souverain Maître de l'univers, qui vient établir la paix entre Dieu et les hommes, dont tous les vrais enfans de Dieu attendoient l'avénement avec une sainte impatience, pour être délivrés du joug du péché; ce Dieu, ce Sauveur a montré sa grandeur dans sa naissance temporelle. *Magnificatus est Rex pacificus super omnes Reges universæ terræ.* Ce Roi pacifique, dont la naissance vous paroît si obscure, est plus glorifié dans ce lieu vil et abject où il a bien voulu naître, que tous les Monarques du monde dans leurs superbes Palais : puisque toute la magnificence des Palais des Rois, n'empêche pas qu'ils ne soient de purs hommes; et que la pauvreté de la Crêche où le Sauveur vient de naître, n'empêche pas qu'il ne soit le seul vrai Dieu. *Completi sunt dies Mariæ*, continue l'Eglise, *ut pareret Filium suum primogenitum.* Enfin le temps auquel Marie devoit mettre au monde son Fils,

(a) *Conc. Francof. Can.* 21.

est arrivé ; les Prophéties de Jacob et de Daniel touchant le Messie, sont accomplies. *Non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est.* Le Royaume venoit de finir dans les descendans de Juda, depuis l'invasion d'Hérode l'Ascalonite Iduméen, et les septante semaines prédites par Daniel étoient expirées ; le temps de la Naissance du Messie étoit donc arrivé. Aussi l'Eglise ajoute : *Scitote quia prope est regnum Dei : amen dico vobis quia non tardabit :* Sachez que le regne de Dieu est proche, je vous le dis en vérité, qu'il ne tardera pas ; puisque le Sauveur, vrai Fils de Dieu, le vrai Messie doit naître dans quelques heures. Avec quels sentimens de religion, de joie, d'amour et de respect doit-on se préparer et s'empresser de le recevoir ? est-il, dans tout le cours de l'année, un jour plus digne de la dévotion des Fidelles ! Enfin pour les exciter, ces Fidelles, à redoubler leurs vœux, leur piété et leur empressement pour l'avénement du Sauveur du monde : Levez la tête, s'écrie l'Eglise, en finissant l'Office de ce jour ; voici que votre rédemption approche : *Levate capita vestra ; ecce appropinquat redemptio vestra.*

Bon Dieu, que de préparatifs pour la naissance d'un Prince ! on n'en fit pas tant pour celle de Jesus-Christ. C'est aux Fidelles à le dédommager aujourd'hui de l'indifférence, de l'oubli, du mépris même qu'on fit de lui avant même qu'il fût né ; puisque la sainte Vierge sa Mere et saint Joseph, qui arriverent à Bethléem sur le soir de ce jour, ne trouverent pas un coin pour loger dans toutes les maisons et les hôtelleries de la Ville. Une vieille masure hors de la ville, qui servoit d'étable bannale, fut le seul logement qu'eut à choisir le Maître Souverain de l'univers : il est aisé de s'imaginer quels furent les sentimens intérieurs de Marie sa divine Mere, tout le temps qu'elle attendit l'heure de son accouchement.

Ce jour a été de tout temps un jour privilégié et célebre dans toute l'Eglise ; on le fêtoit même en plusieurs endroits, du moins depuis midi ou les premieres Vêpres. On s'est contenté dans la suite d'interdire ce jour-ci toute plaidoirie, et d'en faire une fête du Palais.

Saint Augustin veut qu'on sanctifie le Dimanche et les Fêtes, comme Dieu l'avoit autrefois ordonné du Sabbat, depuis les premieres Vêpres jusqu'au soir du lendemain, employant la nuit et le jour à louer Dieu, et assistant aux Vêpres et aux Vigiles pendant la nuit : *Observemus ergo diem Dominicam, fratres, et sanctificemus illam, sicut antiquis præceptum est de Sabbato, dicente legislatore : A Vesperâ usque ad vesperam celebrabitis Sabbata vestra* (a). Que si l'on ne peut se trouver à l'Eglise, ajoute le même Pere, qu'au moins on s'acquitte des devoirs de piété, chacun dans sa maison, pendant la nuit : *Qui verò hoc non possit, saltem in domo sua oret, et non negligat Deo solvere votum, ac pensum servitutis suæ :* et que le jour, personne ne s'absente de la Messe : *In die verò, nullus se à sacra Missarum celebratione separet.* Quelle indignité, on peut même dire, quelle honte, de rester à la maison, tandis que les autres sont à l'Eglise : *Neque otiosus qui domi remaneat, cæteris ad Ecclesiam pergentibus.* Et à la vérité, quand on a aboli les Veilles publiques qui se faisoient dans l'Eglise, à cause des abus et des désordres même qui s'y commettoient, à l'occasion de ces dévotions nocturnes, on n'a pas dispensé les Fidelles de l'obligation de prier Dieu plus long-temps, de jeûner, et d'employer une partie de la Veille en pratiques de Religion et en bonnes œuvres.

La Veille de Noël est la seule que l'Eglise ait conservée ; la solemnité du jour, la grandeur et la sainteté du Mystere demandoient bien cette

(a) *Serm.* 25. *Temp.*

distinction. Mais quelle impiété, si l'on profanoit un temps si sacré par des manieres si irréligieuses, quel crime de profaner, par des dissolutions et des irrévérences toutes païennes, la seule Veille de toute l'année que l'Église a voulu rendre publique, et le temps auquel Jesus-Christ est né !

La Messe de ce jour est de la Veille de la Nativité du Sauveur.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos Redemptionis nostræ annuâ expectatione lætificas : præsta ut Unigenitum tuum, quem Redemptorem læti suscipimus, venientem quoque Judicem securi videamus Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum : Qui tecum vivit et regnat, etc.

O DIEU, qui nous comblez de joie tous les ans dans l'attente de la fête de notre Rédemption ; faites que comme nous recevons avec alégresse votre Fils unique Notre-Seigneur Jesus-Christ, lorsqu'il vient pour nous racheter, nous le puissions voir aussi avec assurance et sans crainte, lorsqu'il viendra pour nous juger. Lui qui étant Dieu, vit et regne, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Apôtre Saint Paul aux Romains. Chap. I.

PAULUS, servus Jesu Christi, vocatus Apostolus, segregatus in Evangelium Dei, quod ante promiserat per Prophetas suos in Scripturis sanctis, de Filio suo, qui factus est ei ex semine David secundùm carnem : Qui prædestinatus

PAUL, serviteur de Jesus-Christ, appelé à l'Apostolat, et choisi pour annoncer l'Evangile de Dieu, qu'il avoit promis auparavant par ses Prophetes dans les saintes Ecritures, au sujet de son Fils, lequel lui est né de la race de David selon la chair ;

est Filius Dei in virtute, secundùm Spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum Jesu Christi Domini nostri. Per quem accepimus gratiam et Apostolatum, ad obediendum fidei in omnibus Gentibus pro nomine ejus : in quibus estis et vos vocati Jesu Christi Domini nostri.	lequel a été prédestiné pour être Fils de Dieu dans sa puissance, selon l'Esprit qui fait la sainteté par la résurrection de Jesus-Christ Notre-Seigneur; duquel nous avons reçu la grace de l'Apostolat, pour faire rendre en son nom obéissance à la foi parmi toutes les Nations, du nombre desquelles vous êtes appelés pour être à Jesus-Christ.

Saint Paul étant à Corinthe, où il demeura trois mois, écrivit cette admirable lettre aux Romains, l'an de Jesus-Christ 58 : selon la coutume de ce temps-là, l'Apôtre met à la tête de sa Lettre, son nom et ses qualités, qu'il réduit toutes à celles de serviteur de Jesus-Christ et de son Apôtre.

RÉFLEXIONS.

Paul, serviteur de Jesus-Christ. Il étoit temps que l'on sût reconnoître et respecter à Rome d'autres titres que ceux qui sont uniquement fondés sur les avantages de la nature et la grandeur humaine. Paul, serviteur de Jesus-Christ. C'est la premiere des qualités dont le Maître des Gentils se glorifie : qualité auguste et préférable même à l'honneur du saint ministere, qui sans l'humilité, sans la fidélité d'un véritable serviteur, ne tourne qu'à la honte et à la perte du Prédicateur, du Pasteur, de l'Apôtre. Qualité préférable à tous ces titres pompeux et éblouissans de Grand, de Prince, de Monarque même, puisqu'à la mort tous ces grands noms deviennent vides, et séchent tous dans le tombeau : la qualité de serviteur de Dieu est la seule qui ennoblit en l'autre; c'est le seul titre pour régner éternellement dans le Ciel. Quelle consolation pour tous ceux qui n'ont dans ce monde, ni éclat, ni distinction, ni préroga-

tives de naissance ! Isidore, pauvre laboureur, vit et meurt en serviteur de Dieu ; c'est toute sa noblesse, sa fortune, sa qualité ; et ce pauvre laboureur, si vil, si abject aux yeux des hommes, devient l'objet de la vénération des peuples et des Rois. Les Alphonse, les Charles, les Philippe, maîtres de tant de Royaumes, se prosternent devant ses reliques, implorent son secours, ont confiance en son crédit auprès de Dieu ; tandis que personne ne s'avise de leur rendre aucun respect après leur mort ; à peine leurs noms sont restés dans l'histoire. Tout le monde ne peut pas être Roi, mais tout le monde peut être serviteur de Dieu. Quelle folie de ne pas faire tous ses efforts pour mériter ce titre ! Les Prophéties furent faites aux Juifs pendant plusieurs siecles, non-seulement par prédilection pour ce peuple, mais afin que fidelle à en attendre l'accomplissement, il excitât la curiosité des nations, et les disposât peu-à-peu en faveur de l'Evangile. Il est des graces qui nous regardent, quoique ce ne soit pas précisément à nous qu'elles sont faites. Ce sont des ouvertures que Dieu nous donne pour étudier sa conduite, pour connoître ses desseins sur nous : Heureux qui faute d'attention ne laisse point échapper ses graces. *Le Fils de Dieu, né de la race de David.* Esprit humain, humiliez-vous, puisque le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, choisit de son plein gré une humiliation si étonnante, une génération éternelle, une naissance marquée dans le temps. Si votre esprit se confond lorsqu'il cherche à concilier ces deux termes, c'est que la révélation d'un si haut mystere doit lui suffire ; et que ce n'est point un éclaircissement de l'école, mais l'humble foi du Verbe incarné qui nous sauve.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 1.

Cum esset desponsata Mater Jesu Maria, Joseph: antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto. Joseph autem vir ejus, cùm esset justus, et nollet eam traducere, voluit occultè dimittere eam. Hæc autem eo cogitante, ecce Angelus Domini apparuit in somnis ei, dicens: Joseph fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. Quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. Pariet autem filium: et vocabis nomen ejus JESUM. *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

MARIE Mere de Jesus étant mariée à Joseph, elle se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, sans qu'auparavant ils eussent eu commerce ensemble. Comme Joseph son mari étoit un homme de bien, et qu'il ne vouloit pas la diffamer, il eut dessein de la renvoyer sans bruit. Lorsqu'il avoit cela dans l'esprit, l'Ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit: Joseph fils de David, ne craignez point de tenir Marie votre femme: car ce qui est formé en elle, vient du Saint-Esprit; et elle mettra au monde un fils, que vous nommerez JESUS: car c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés.

MÉDITATION.

De la préparation à la Fête de demain.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que s'il y a une fête dans l'année où Dieu répande ses faveurs et ses graces avec libéralité, avec profusion, c'est certainement au jour glorieux de la Naissance du Sauveur du monde. C'est un usage établi chez toutes les Na-

tions, chez tous les peuples, de recevoir des marques de la libéralité des Grands, le jour anniversaire de leur naissance. L'Eglise semble imiter cette coutume universelle, appelant le jour natal des Saints, celui où elle célebre leur fête, et auquel elle implore leurs intercessions auprès du Seigneur. Mais il est certain que ces libéralités du Seigneur, dans la Fête de demain, dépendent des dispositions qu'on y apporte. On se pare, on fait de la dépense, on n'épargne rien pour briller à la Cour, et pour plaire au Prince le jour de sa naissance. Le moyen d'honorer le Seigneur et de lui plaire dans la célébrité de sa Naissance, c'est de l'imiter dans cet état si humble et si souffrant. Les Bergers et les Mages qui le vinrent adorer dans l'étable, nous peuvent servir de modeles. Avec quelle foi, avec quel empressement, avec quelle pureté de conscience ces prémices des vrais adorateurs du Sauveur vinrent lui rendre leurs hommages! il y avoit bien des Bergers aux environs, mais il n'y a que ceux qui veilloient qui ayent le bonheur de trouver et de voir le Messie. L'étoile miraculeuse est vue de bien des gens, il n'y a que les Mages attentifs à la voix du Ciel et dociles à la grace qui la suivent. Veut-on avoir part aux mêmes faveurs dans cette grande Fête, ayons les mêmes dispositions. La vigilance est nécessaire pour découvrir tout ce qui peut être un obstacle aux libéralités du Seigneur. Il faut passer ce jour-ci dans le recueillement et le repos intérieur, pour entendre la voix de la grace; il faut de la générosité pour nous soustraire, comme les Mages, aux affaires temporelles, du moins ce demi-jour, et nous préparer avec soin, avec empressement à la visite du Sauveur dans la crêche. Il faut enfin que le désir ardent de rendre nos hommages à Jesus-Christ naissant, dispose notre ame aux grandes graces qu'il répand au jour de sa Naissance sur tous les cœurs purs et embrasés du feu de l'amour Divin.

SECOND POINT.

Considérez que de toutes les préparations à la Fête de-demain, la plus utile et la plus efficace, c'est de ne point perdre de vue la très-Sainte Vierge dans ces précieux momens qui précéderent son heureux accouchement. Représentons-nous, et méditons quels furent les sentimens, quelles furent les dispositions intérieures, quelles furent les principales vertus de la sainte Vierge et de saint Joseph, tout le jour qui précéda la Naissance du Sauveur. Instruits de l'heure à laquelle le Sauveur devoit naître, la sainte Vierge et son chaste Epoux furent dans une profonde contemplation de ce mystere. Le rebut qu'on a pour eux dans le monde, ne les étonne point : ils savent que le Fils de Dieu veut naître dans une extrême pauvreté, pour nous apprendre que pour être bien reçu de lui, il faut avoir un cœur vide de l'attachement aux biens de la terre; et que s'il choisi pour naître, le repos et le silence de la nuit, c'est pour nous dire que rien n'est plus contraire à la véritable piété que le tumulte du grand monde et le tracas des affaires temporelles, si nuisibles à l'affaire importante du salut. Veut-on avoir part aux bienfaits et aux libéralités du Sauveur naissant, qu'on se tienne dans le recueillement, du moins la veille. Qu'on ne passe ce jour, ou du moins ce demi-jour, qu'en prieres, en méditations, en bonnes œuvres. Qu'on se souvienne de préparer son ame, et de l'orner par l'exercice des plus grandes vertus. Il n'y a que les cœurs purs qui ayent le privilege et le bonheur de voir Dieu. C'est cette pureté de cœur que Dieu demande de tous ceux qui prétendent le venir adorer dans sa Crêche. L'humilité de cœur, qui est inséparable de cette pureté, est un des principaux ornemens que l'Enfant Jesus exige de

tous ceux qui viennent lui faire la cour. Enfin, comme c'est l'amour immense que Dieu a pour les hommes qui l'a obligé à s'incarner et à naître, c'est cet amour ardent que Dieu demande de tous les Fidelles : il est venu allumer lui-même ce feu divin, il veut qu'il brûle. Heureux qui dans cette grande Fête se trouve embrasé de ce divin feu.

Daignez, Seigneur, l'allumer dans mon cœur, et avec lui me donner toutes les saintes dipositions où je dois être au jour consolant de votre glorieuse Naissance; c'est par l'intercession de votre sainte Mere et de saint Joseph que je vous le demande, et que j'espere avec confiance de les obtenir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Crastinâ die delebitur iniquitas terræ : et regnabit super nos Salvator mundi. Eccl.

C'est demain que l'iniquité de la terre doit disparoitre, au moment que le Sauveur du monde régnera sur nous.

Crastina erit vobis salus. Exod.

Demain doit être pour nous le grand jour du salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA joie et la solemnité sont inséparables de la Fête de demain; et l'Office et la Messe que l'Eglise célèbre sur le minuit, et à laquelle l'Eglise invite tous ses enfans, nous montrent assez la célébrité de la Fête. Que ne devons-nous pas faire pour nous y préparer! Passez toute la veille de ce grand jour dans les exercices de piété, et soustrayez-vous à toutes les affaires temporelles, sur-tout depuis le midi. Que tout ce temps soit employé à vous mettre dans les saintes dis-

positions où vous devez être pour être du nombre de ceux à qui les Anges viendront annoncer la joie céleste, cette joie pure que cause dans les saintes ames, le jour de la Naissance du Sauveur. Confessez-vous dès ce jour; assistez aux premieres Vêpres de la Nativité, et passez la plus grande partie du jour en prieres, ou dans l'exercice des bonnes œuvres; et dites-vous sans cesse: *Crastina erit vobis salus :* Demain doit être pour moi un jour de salut.

2.° Rien n'est plus saint, rien ne doit être plus salutaire que la solemnité de cette nuit : on peut dire que le Sauveur répand sans mesure ses graces les plus abondantes, à cette heure fortunée, qui est proprement l'heure primordiale du salut. C'est aussi ce qui porte l'ennemi du salut à faire tous ses efforts pour nous la rendre inutile, par la dissipation et par mille artifices tous plus pernicieux. On ne voit jamais plus d'irrévérences dans le Lieu saint; que d'immodesties, que d'irrévérences dans les Eglises! Evitez ce malheur : ne soyez jamais à l'Eglise avec plus de respect et de dévotion que cette nuit; exigez-le même de vos enfans et de vos domestiques. Communiez-y : il faut que le Sauveur vienne naître dans votre ame, à la même heure qu'il naquit à Bethléem. Gardez-vous bien de profaner un temps si saint par des repas que l'ennemi de Jesus-Christ et du salut a introduits parmi les Chrétiens, par un abus, pour ainsi dire, sacrilege. C'est par ces sortes de dissolutions et d'impiétés, que le démon a taché de nous rendre inutile et même pernicieux, le temps de toute l'année le plus salutaire et le plus saint.



VINGT-CINQUIEME JOUR.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST, *communément* LA FÊTE DE NOEL.

L'AN depuis la création du monde, quand Dieu au commencement créa le Ciel et la Terre, cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf; depuis le déluge, deux mille neuf cent cinquante-sept; depuis la naissance d'Abraham, deux mille quinze; depuis Moyse, et le temps que le peuple d'Israël sortit de l'Egypte, mil cinq cent dix; depuis que David fut oint et sacré Roi, mil trente-deux; la soixante-cinquieme semaine, selon la Prophétie de Daniel; dans la cent quatre-vingt-quatorzieme Olympiade; l'an depuis la fondation de Rome, sept cent cinquante-deux, la quarante-deuxieme année de l'Empire d'Octavien Auguste, tout l'Univers jouissant d'une profonde paix; au sixieme âge du monde, Jesus-Christ, Dieu Eternel et Fils du Pere Eternel, voulant sanctifier le monde par son saint avénement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis sa conception, naît à Bethléem, ville de Juda, de la glorieuse Vierge Marie. C'est aujourd'hui ce jour si solemnel dans le monde, où l'on célebre la Nativité de Notre-Seigneur Jesus-Christ selon la chair.

C'est ainsi que l'Eglise annonce aujourd'hui à tous les Fidelles le jour célebre de la Naissance du Sauveur du monde; jour si souhaité, si long-temps attendu, si demandé par tous les Patriarches et les Prophetes, et par tous ceux qui attendoient la rédemption d'Israël, et c'est de cette Naissance bienheureuse que nous allons donner l'histoire.

On n'avoit jamais vu dans le monde une paix plus universelle que celle qui régnoit alors. L'Empereur Auguste profitant de cette tranquillité générale, eut envie de savoir le nombre des forces de l'Empire par un dénombrement exact de ses sujets. Cyrinius fut chargé de faire celui de la Syrie, de la Palestine et de la Judée ; et pour en faciliter l'exécution, on ordonna que le bureau où chacun donneroit son nom, seroit dans la ville d'où chaque famille tiroit son origine.

Dès que l'Édit de l'Empereur fut publié, Joseph partit aussitôt de Nazareth, petite ville de Galilée, où il demeuroit, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il étoit de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son Epouse, qui étoit prête d'accoucher. Bethléem n'étoit alors qu'un Bourg ou un Village de la Tribu de Juda, à deux lieues de Jérusalem. Ce ne fut pas une petite peine pour la sainte Vierge et pour saint Joseph, que d'avoir quatre jours de chemin à faire pour venir de la basse Galilée jusqu'à Bethléem, premiere demeure de la famille de David, dont ils étoient issus l'un et l'autre. Mais comme ils étoient tous deux parfaitement instruits du Mystere, et qu'ils savoient que le Messie, selon la Prophétie, devoit naître à Bethléem, ils souffrirent avec plaisir les incommodités du voyage.

Y étant arrivés, ils y furent mal-reçus ; on n'eut égard ni à leur qualité, ni à la grossesse de la sainte Vierge. La pauvreté qui paroissoit assez dans tout leur équipage, ne leur attira que du rebut. Les hôtelleries étant remplies par le concours extraordinaire de gens qui y étoient venus, et la nuit tombant, Marie et Joseph, les deux personnes les plus saintes, les plus respectables de tout l'Univers, à qui tous les hommes devoient hommage, furent obligés de se retirer dans une sorte d'étable bannale, ou de caverne,

qui étoit au-dehors du Bourg, où il se trouvoit alors un bœuf et un âne ; la Providence Divine l'ayant ainsi disposé, pour l'accomplissement des Prophéties d'Habacuc et d'Isaïe.

Une demeure si humiliante fut sensible à la Mere de Dieu et à saint Joseph : mais elle convenoit à celui qui venoit pour apprendre l'humilité aux hommes, et dont la grandeur et la majesté sont indépendantes de tout ce qui est extérieur. La Sainte Vierge n'ignorant pas l'heure que le Sauveur devoit naître, passa avec saint Joseph tout le temps qui précéda cette naissance dans une douce et amoureuse contemplation du Mystere qui alloit s'accomplir. Sur le minuit sentant que son terme étoit venu, elle enfanta sans douleur et sans nulle atteinte de sa pureté virginale son Divin Fils, premier né, qui fut aussi son unique. Prosternée à terre, elle l'adora avec ces transports d'amour, d'admiration, de respect, dont Dieu seul peut connoître l'ardeur, le prix et la mesure ; puis le prenant entre ses bras, elle l'emmaillotta avec les langes qu'elle avoit apportés, et le coucha dans la crêche où l'on donnoit à manger aux bestiaux. Ce fut là le berceau que Jesus-Christ choisit, pour commencer à confondre notre orgueil, et à nous apprendre le mépris que nous devons faire de l'éclat, des commodités, et de tous les faux biens de la terre. Il est aisé de comprendre l'impression que dut faire sur saint Joseph la vue de ce divin Sauveur, qui par une prédilection si particuliere l'avoit choisi pour lui tenir lieu de Pere ; quels furent les actes d'adoration, d'amour et d'humiliation aux pieds d'un Dieu devenu enfant, aux pieds du Verbe fait chair, Fils unique du Dieu vivant, égal en tout à son Pere. Cette vile étable, cette pauvre caverne devint alors le lieu le plus respectable de l'univers, et l'image, pour ainsi dire, la plus ressemblante de la Jérusalem céleste. Nul des Anges

qui ne le vînt adorer dans ce lieu ; nul qui au premier moment que ce Divin Enfant vit le jour, ne se hâtât de venir lui rendre ses hommages. Ils les lui avoient rendus au premier moment de sa conception, ils les réiterent cette seconde fois qu'il entre dans le monde : *Et cùm iterum introducit primogenitum in orbem terræ*, dit S. Paul (a), *dicit : Et adorent eum omnes Angeli Dei.*

Bon Dieu, quels fonds de réflexions ne fournissent pas toutes les circonstances de cette merveilleuse Naissance ! la sainte Vierge cherche une hôtellerie dans la bourgade de Bethléem, mais inutilement dans ce grand abord de gens qui arrivoient à toute heure et de toutes parts ; on réserve les logemens pour des hôtes plus riches. Hélas ! la sainte Vierge et saint Joseph eussent peut-être eu de quoi payer le lieu d'une retraite, puisqu'ils en cherchoient pour y loger ; mais sans doute que Bethléem n'avoit point de retraite assez pauvre pour Jesus-Christ. Il lui falloit une masure ouverte de toutes parts ; il lui falloit une caverne, une étable : c'est là où les deux personnes les plus estimables, les plus chéries de Dieu, rebutées par-tout, par-tout méprisées, sont contraintes de se retirer. O mon Sauveur ! que vous commencez de bonne heure à combattre et à confondre l'orgueil du monde ! C'est dans ce lieu le plus abject de l'univers qu'a voulu naître le souverain Maître du monde : quel spectacle plus étonnant ! Un Dieu Enfant ; et cet Enfant qui est Dieu, pour qui le Ciel n'a rien d'assez magnifique, et qui a son trône au-dessus des astres, est couché dans une crêche, échauffé par le souffle de deux vils animaux, exposé à toutes les injures de l'air ; tandis que tant de Princes, qui sont ses sujets, naissent dans de magnifiques Palais, et dans l'abondance. *Ubi aula regia*, s'écrie saint Bernard, *ubi thronus, ubi curiæ regalis fre-*

(a) *Hebr.* 1.

quentia ? Où est donc le Palais de ce Roi nouveau né, où est son trône, où sont les Officiers de sa nombreuse Cour ? *Numquid aula est stabulum, thronus præsepium, et totius curiæ frequentia, Joseph et Maria :* L'étable est son Palais, son trône c'est la crèche, et Marie et Joseph composent toute sa cour. Voulez-vous savoir quel est celui qui est né de la sorte, dit saint Augusin ? le voici. C'est le Verbe du Pere Eternel, l'ouvrier de cet Univers, la lumiere du monde, la source de la paix et du bonheur éternel, le salut du genre humain, celui qui remet dans la voie ceux qui se sont égarés, enfin c'est celui qui fait toute la joie et l'espérance des justes : *Vis nosse qualis est, qui sic natus est ? Audi, quis et quantus est : Verbum Patris, Artifex mundi, lumen cæli, pax terræ, hominum salus, errantium via, bonorum jucunditas.*

Cependant, quoique le Fils de Dieu eût voulu naître dans l'obscurité d'une étable, il ne laissa pas de manifester sa Naissance et aux Juifs et aux Gentils. Les Anges l'annoncent aux Bergers, et une étoile miraculeuse aux Rois Mages. Des Bergers veilloient dans les champs voisins, pour garder leurs troupeaux; car l'hiver étant peu violent et tardif en Judée, le bétail pouvoit encore tenir la campagne pendant la nuit en cette saison. Un Ange leur apparut, plus brillant que le Soleil. D'abord leurs yeux furent eblouis, et leur cœur rempli de crainte; mais l'Ange même qui les avoit effrayés, les rassura. N'ayez point de peur, leur dit-il, je viens vous apporter la nouvelle la plus heureuse que vous puissiez jamais attendre, et qui doit être pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une extrême joie : *Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo :* Il vient de vous naître un Sauveur à Bethléem, que vous nommez la Ville de David ; c'est le Messie, c'est le Sauveur des ames, c'est votre Seigneur et votre

Dieu; vous l'y trouverez emmaillotté et couché fort pauvrement dans la crêche d'une étable. Ce sont-là les marques que je vous donne pour le reconnoître, et pour vous convaincre de la vérité de ce que je vous dis. A peine l'Ange eut cessé de parler, qu'une troupe d'Esprits célestes se fit entendre, chantant les louanges de leur Seigneur et de leur Dieu. Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, disoient-ils, et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit. Le Sauveur qui vient de naître procure l'un et l'autre.

Remarquez, disent les saints Peres, que ce n'est ni aux sages, ni aux riches de Bethléem que Dieu fait annoncer la Naissance de son Fils; l'orgueil, l'avarice, la mollesse, sont de grands obstacles pour aller adorer un Dieu pauvre, souffrant, humilié. C'est à des Bergers, à des hommes pauvres, humbles, laborieux, que Jesus-Christ est d'abord annoncé; ils sont les plus capables d'entrer par une foi simple dans les mysteres de la Religion. Mais quelles marques donne-t-on à ces pauvres gens de la Divinité de cet Enfant, et de la vérité du Messie? Des langes dont il est enveloppé, une crêche où il est couché, une étable. Est-ce donc à de telles marques qu'on doit connoître la suprême majesté d'un Dieu? Non, mais c'est à ces marques de pauvreté et d'anéantissement qu'on doit reconnoître un Dieu Sauveur, qui vient délivrer les hommes de l'esclavage du péché, et de la tyrannie des passions. Mais quelle gloire à Dieu par cette Naissance! Oui, l'Incarnation est, pour ainsi dire, son chef-d'œuvre; toutes les divines perfections, la puissance, la sagesse, la bonté, la justice; la miséricorde y éclatent de la plus excellente maniere. Jesus-Christ vient réconcilier le monde avec son Pere, détruire le péché, dompter le démon, assujettir la chair à l'esprit, unir les volontés des hommes entr'elles, et avec celle de Dieu; c'est donc avec

raison que la paix est aujourd'hui annoncée à ceux qui se trouveront dociles à la doctrine et aux graces du Sauveur.

Cependant les Bergers ne négligent point l'avis qu'ils ont reçu du Ciel, et s'exhortant les uns les autres à aller voir ces merveilles, ils partent sur l'heure, arrivent à Bethléem peu après le minuit, et ayant d'abord trouvé l'étable, ils y entrent tout pénétrés d'une onction extraordinaire de la grace que répandoit intérieurement dans leur ame ce Divin Sauveur; ils se prosternent à ses pieds, l'adorent comme leur Sauveur et leur Dieu; et ayant rendu leurs devoirs à la sainte Vierge sa Mere et à saint Joseph, ils s'en retournent à leurs troupeaux, pleins d'une joie indicible, ne cessant de glorifier le Seigneur pour toutes les choses qu'ils avoient vues et entendues, et les racontant avec leur naïveté ordinaire à tous ceux qu'ils rencontroient. Tous ceux qui en ouirent parler, dit l'Evangile, en furent étonnés, aussi-bien que des choses qu'ils apprirent eux-mêmes de la bouche des Bergers.

O amour ineffable, s'écrie Saint Augustin! ô charité incompréhensible, et dont on ne sauroit connoître le prix! Qui eût jamais osé espérer que celui qui est de toute éternité dans le sein de son Pere, dût naître d'une femme, dans le temps, pour l'amour de nous? *O inæstimabilis ardor charitatis! quis unquam sperare posset ut ex Deo ante tempora natus, pro hominibus nasceretur ex fœmina, homo factus!* Quel honneur, et quelle gloire pour vous, ô homme! ajoute le même Pere, qu'un Dieu ait daigné se faire votre frere: *Deus tuus factus est frater tuus.* C'est ainsi qu'il a voulu naître, dit S. Chrysologue, parce que c'est ainsi qu'il a voulu être aimé: *Sic nasci voluit, quia sic amari voluit.* Dans la Naissance de Jesus-Christ, dit saint Bernard, cette étable nous crie hautement qu'il faut faire pénitence; cette crêche, ces

larmes, ces pauvres langes nous prêchent la même vertu : *Clamat stabulum pænitentiam, clamat præsepe, clamant lacrymæ, clamant panni in Christi Nativitate;* tout prêche dans la Naissance du Sauveur, tout est instruction, tout est leçon, et tout nous dit que dans quelque condition que nous soyons nés, dans quelque état que nous vivions, quelque vile, ou quelque éclatante que soit la place que nous occupions dans le monde, il faut que notre cœur soit détaché des biens et des plaisirs de cette vie; il faut être humble; pénitent et mortifié, si nous voulons que la Naissance du Sauveur nous soit utile, si nous voulons avoir part à la rédemption.

La Fête de la Nativité du Sauveur, qui a été de tout temps des plus solemnelles de l'Eglise, l'Avent qui la précede, et qui durant plusieurs siecles a été un temps de jeûne, comme il l'est encore pour plusieurs Sociétés Religieuses; les prieres et la solemnité des huit derniers jours de l'Avent, les trois Messes que chaque Prêtre dit en ce seul jour, tout cela marque la célébrité de la Fête. De tout temps le jour de la naissance des Princes a été célebre dans toutes les Cours, chez tous les peuples. Le jour heureux de la Naissance du Sauveur du monde pouvoit-il l'être moins parmi tous les Fidelles? aussi l'Eglise étant obligée d'interdire et d'abolir toutes les Veilles qui étoient en usage, a laissé celle de Noël, à cause de la célébrité du jour. La tradition depuis les Apôtres a toujours fixé la célebre époque de cette Naissance au 25 de Décembre; et l'Eglise a voulu compter l'Année du Salut par le jour de Noël; et c'est sur ce calcul qu'elle a réglé ses Offices, comme on le voit dans tout l'ordre de sa Liturgie, et dans les anciens Martyrologes, fixant le point du commencement de l'année Ecclésiastique au point de la Naissance du Sauveur du monde.

Pour ce qui est des trois Messes que doit dire en ce jour chaque Prêtre, l'usage en étoit déjà établi dans l'Eglise dès le temps du Pape saint Grégoire, vers l'an 600, puisqu'il marque que le temps qu'on mettoit à dire les trois Messes, devoit abréger pour ce jour le temps de la Prédication. Le sens mystique de ces trois Messes pour la solemnité de ce jour, a donné sujet à différentes raisons de ce rit singulier. Les uns ont cru que c'étoit pour honorer particuliérement les trois Personnes de l'adorable Trinité, qui avoient tant de part à ce Mystere. D'autres croient que comme le Sauveur est né sur le minuit, l'Eglise a voulu honorer ce temps par une Messe solemnelle. Comme les Bergers arriverent un peu avant le jour, l'Eglise a voulu sanctifier cette premiere manifestation du Sauveur, par une Messe ; et la troisieme est celle qui se dit solemnellement pour l'assemblée des Fidelles dans ces grandes solemnités. Enfin, quelques-uns ont pensé que la Messe de minuit étoit pour honorer la Naissance temporelle du Sauveur ; que celle qui se dit au point du jour, étoit pour honorer le temps de sa Résurrection ; et la troisieme, qui se dit solemnellement vers le midi, en l'honneur de sa Naissance éternelle dans le sein de son Pere.

Pour ce qui est de la grotte sacrée, où le Sauveur a voulu naître, elle a toujours été en grande vénération. Il est vrai que l'Empereur Adrien, en haine des Chrétiens, fit bâtir au-dessus un temple à Adonis, espérant par cette sacrilege profanation abolir la mémoire d'un lieu si respectable ; mais cela n'empêcha pas que les Païens même ne regardassent ce saint lieu avec respect, et qu'ils ne dissent toujours : Voilà le lieu où le Dieu des Chrétiens a voulu naître. Mais les persécutions ayant cessé, on démolit le temple des Païens, et l'on y bâtit une Eglise magnifique, couverte de lames d'argent, les mu-

railles incrustées de marbre, et la grotte fut enrichie à proportion. On bâtit plusieurs Monasteres à l'entour; et saint Jérôme l'ayant choisie pour son séjour, la rendit encore plus célebre. La crêche, sanctifiée par l'attouchement du Sauveur, fut depuis apportée à Rome, et on la conserve avec beaucoup de religion dans la célebre Eglise de Sainte-Marie-Majeure, qu'on appelle pour cela, Sainte-Marie *ad præsepe.* Les précieux Langes dont l'Enfant Jesus avoit été enveloppé, étoient une trop précieuse Relique, pour n'être pas conservés. Ils furent portés d'abord à Constantinople, où l'on bâtit une magnifique Eglise pour les garder avec plus d'honneur, jusqu'à ce que l'Empereur Baudoin II en fit présent à saint Louis Roi de France, qui les mit dans la Sainte Chapelle à Paris, où ils sont honorés avec beaucoup de dévotion, et où l'on garde l'acte authentique de la donation, daté du mois de Juin 1247, et l'on lit encore dans la nef ces paroles: *Pannos Infantiæ Salvatoris, quibus in cunabulis fuit involutus.* Les Langes de l'Enfance du Sauveur, dont il a été enveloppé dans le berceau.

Les trois Messes de ce jour sont du Mystere.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de minuit est celle qui suit.

Deus, qui hanc sacratissimam noctem veri luminis fecisti illustratione clarescere: da, quæsumus, ut cujus lucis mysteria in terra cognovimus, ejus quoque gaudiis in Cœlo perfruamur: Qui tecum vivit, etc.

O Dieu, qui avez éclairé cette nuit sacrée, par la splendeur de la vraie lumiere: faites-nous, s'il vous plaît, la grace qu'ayant connu sur la terre les mysteres de cette divine lumiere, nous jouissions dans le Ciel de la joie éternelle de celui qui étant Dieu, vit et regne avec vous, etc.

L'Oraison qu'on dit à la Messe du point du jour, est celle qui suit.

Da nobis, quæsumus, omnipotens Deus: ut qui nova incarnati Verbi tui luce perfundimur; hoc in nostro splendeat opere, quod per fidem fulget in mente. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

O Dieu, tout-puissant, faites-nous la grace que comme nous sommes éclairés de la nouvelle lumiere de votre Verbe incarné, nous fassions éclater dans nos œuvres les lumieres dont la foi éclaire notre entendement. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'Oraison qu'on dit à la troisieme Messe est celle qui suit.

Concede, quæsumus, omnipotens Deus: ut nos Unigeniti tui nova per carnem Nativitas liberet, quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet. Per eumdem Dominum nostrum, etc.

Faites, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, que la nouvelle naissance de votre Fils unique, qui s'est revêtu de notre chair, nous donne enfin une liberté parfaite, après avoir langui si long-temps sous la servitude et sous le joug du péché. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul à Tite. Chap. 2.

Charissime: Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem, et sæcularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo, expectantes

Mon très-cher Fils: La grace de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que renonçant à l'impiété et aux convoitises du siecle, nous vivions dans ce siecle selon les lois de la

beatam spem, et adventum gloriæ magni Dei, et Salvatoris nostri Jesu Christi, qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. Hæc loquere, et exhortare in Christo Jesu Domino nostro.

tempérance, de la justice, et de la piété, attendant le bonheur qui est le but de nos espérances, et le glorieux avénement de Jesus-Christ le grand Dieu, et notre Sauveur, qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous affranchir de toute sorte d'iniquités, et de se faire un peuple pur, agréable, et adonné aux bonnes œuvres. Prêchez ces choses, et exhortez-en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Tite étoit Gentil de naissance : il s'attacha de bonne heure à saint Paul, qui l'avoit converti, c'est pour cela qu'il l'appelle son fils. Saint Jérôme croit qu'ayant été appelé fort jeune à la foi, il garda toute sa vie la continence, et demeura vierge jusqu'à la mort. L'Apôtre le consacra Evêque de Candie. Il lui écrivit cette Epître de Nicopolis, vers l'an 64 de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

La grace de Dieu s'est manifestée. Et en quoi, et comment ? Par le rebut qu'on fait de la Mere de Dieu, qui ne trouve pas un coin dans une hôtellerie pour se retirer ; par la nécessité où se trouve le Maître de l'Univers de naître dans une crêche ; par l'extrême pauvreté où un Dieu fait homme est né. La gloire des hommes à toujours besoin de splendeur, d'éclat, d'applaudissement, de lustre, pour être gloire. Dieu n'a pas besoin de ces secours extérieurs, il est lui-même sa propre gloire : elle est inséparable de son être : elle est indépendante du jugement et de l'estime des hommes : et Dieu a autant de gloire au milieu des plus vils animaux, et dans l'humiliation d'une crêche, que dans la création du monde,

ou dans le fameux Temple de Salomon. Tout est mystere, tout est prodige dans la naissance du Sauveur. Il n'est pas jusqu'à l'extrême pauvreté où il est réduit, qui ne soit un miracle. Le Ciel fait paroître sa joie, les Anges annoncent sa naissance, un nouvel Astre publie sa royauté. Ce n'est pas à ces marques qu'on reconnoît ce Dieu-Homme, c'est à de pauvres langes dont il est emmaillotté, c'est à l'obscurité du lieu, c'est à la crêche où il est couché. Dieu n'a pas besoin d'une gloire étrangere; Dieu trouve sa gloire, Dieu manifeste sa grace, Dieu fait éclater sa toute-puissance, dans ce qu'il y a de plus vil et de plus abject. Une étable, une croix: voilà ce que le Fils de Dieu préfere à tous les Palais, à tous les plus riches Trônes du monde. Le Juif en est scandalisé, le Gentil regarde ces Mysteres comme une folie; mais le Chrétien, mais tout homme qui a une juste idée de Dieu, découvre à travers ces voiles épais, la sagesse, la majesté, la toute-puissance du Souverain Etre. Il n'est rien qui démontre mieux l'imbécillité de l'esprit humain, que sa folle présomption à vouloir mesurer la Majesté infinie de Dieu, selon les bornes étroites et limitées de son génie. Il doit être frappé des humiliations d'un Homme-Dieu: mais il doit les admirer; il doit en être touché, sur-tout quand il pense que ce n'est que pour l'amour des hommes, que cet Homme-Dieu s'est si humilié.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 2.

In illo tempore: Exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur uni-	En ce temps-là: Un ordre fut publié de la part d'Auguste César, qu'on dressât

versus orbis. Hæc descriptio prima, facta est à Præside Syriæ Cyrino : et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem. Ascendit autem et Joseph à Galilæa de civitate Nazareth, in Judæam in civitatem David, quæ vocatur Bethleem : eò quòd esset de domo et familia David, ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante. Factum est autem, cùm essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. Et peperit Filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio : quia non erat eis locus in diversorio. Et Pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum. Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno. Et dixit illis Angelus : Nolite timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus, in civitate David. Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. Et subitò facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum, et dicentium : Gloria in altissimis Deo,

un état de tout l'Empire. Cet état se fit la premiere fois par Cyrinus, qui commandoit dans la Syrie, et tous allerent se faire écrire, chacun dans la ville dont il étoit originaire. Comme Joseph étoit de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David, qui se nomme Bethléem, pour se faire écrire, avec Marie son Epouse, qui étoit grosse. Pendant qu'ils étoient là, elle se trouva à son terme, et elle mit au monde son Fils premier né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crêche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie. Il y avoit là aux environs des Bergers qui veilloient, et se relevoient les uns les autres, pendant la nuit, pour la garde de leur troupeau. Tout-à-coup l'Ange du Seigneur parut auprès d'eux, une clarté céleste se répandit à l'entour, et ils furent fort effrayés. Mais l'Ange leur dit : N'ayez point de peur ; car je viens vous annoncer un grand sujet de joie, à quoi tout le peuple aura part. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la ville de David ; c'est le Christ, le Seigneur. Et voici ce qui vous le fera reconnoître : Vous trouverez un Enfant enveloppé de langes, et couché dans une crêche. Aussi-tôt une troupe nombreuse de la Milice céleste,

et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. se mit avec l'Ange, à louer Dieu, et à dire : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux : et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit.

MÉDITATION.

De la Nativité de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est dans le temps que tout l'Univers jouissoit d'une paix profonde, que ce Roi pacifique veut naître. Ce calme universel fut moins l'effet de la puissance du Prince qui régnoit, que de cette naissance. Dieu est ennemi de la division et du trouble ; et une grande disposition aux opérations de la grace, c'est toujours la tranquillité et la paix. C'étoit dans Bethléem, premiere demeure de la famille de David, que devoit naître le Messie. La Providence qui se sert de tout pour venir à ses fins, se servit de la vanité d'un Empereur, pour faire venir à Bethléem saint Joseph et la sainte Vierge. Cette Divine Mere sentant bien que son terme approchoit, cherche une hôtellerie, mais inutilement ; dans ce grand concours de monde, on réserve les logemens pour des hôtes plus riches. O mon Sauveur, que vous commencez de bonne heure à combattre et à confondre la délicatesse et l'orgueil ! Ce fut dans une étable, dans ce lieu le plus pauvre et le plus abject de l'Univers que naît le Souverain Maître du monde. Quel spectacle plus étonnant ! un Dieu enfant, et cet enfant qui est Dieu, est couché dans une crêche. Ah ! Seigneur, quelle idée doit-on avoir, après ces exemples, de la pauvreté ! et qui peut raisonnablement se plaindre

de son sort, en voyant Jesus-Christ dans cet état? Mais quels furent à cet heureux moment, les sentimens de cette sainte Mere! Instruite plus que personne des adorables qualités de son cher Fils, elle ne peut exprimer son amour, son admiration, sa tendresse, que par son silence. Quels sentimens à la vue de cette crêche, de ces vils animaux, de cette disette de tout, de cette étable! Est-ce là, Pere Eternel, le berceau destiné à votre Fils bien-aimé? Est-ce ici son Palais? Sont-ce là les marques d'honneur de sa qualité? Mais du moins quels sont nos hommages? Ce divin Enfant ne fut pas long-temps sans en recevoir. Ses Anges ont ordre d'aller donner avis de sa naissance à de pauvres Bergers. Heureux adorateurs du Sauveur Enfant, que votre sort est digne d'envie! Mais à qui tient-il que nous n'ayons le même bonheur? Jesus-Christ naît, pour ainsi dire, chaque jour sur nos Autels, il ne tient qu'à nous de l'y adorer avec la même foi que les Bergers. L'état où il est dans la crêche, n'est pas plus humiliant que celui où il est dans l'Eucharistie; c'est réellement le même Sauveur, le même Dieu! notre respect, notre amour, nos hommages, sont-ils semblables à ceux que lui rendirent les Bergers?

SECOND POINT.

Considérez quel seroit notre étonnement, si les Bergers qui eurent le bonheur d'adorer Jesus-Christ dans la crêche, n'en fussent pas devenus meilleurs, et que l'ayant vu, ils ne l'eussent pas aimé! devons nous être moins surpris, si ayant médité ce mystere, nous n'en aimons pas plus Jesus-Christ? Nous ne le voyons, dit-on, que par la foi; et pensons-nous que ces Bergers eussent besoin d'une moindre foi, pour croire qu'un Enfant dans ce pitoyable état, fût leur Dieu, fût

le Messie ? notre foi soutenue par tant de merveilles, et par de si puissans motifs de crédibilité, ne changera-t-elle jamais notre cœur ? Quelle conduite adorable de la Providence ! de tous ces étrangers qui arrivent à Bethléem, pas un qui ne soit bien logé, Marie seule est rebutée. Y avoit-il sur la terre une créature plus respectable ? Nullement ; mais il n'y en avoit point aussi de plus sainte ; et les adversités, les mépris dans le monde, sont le partage de la vertu. Le Sauveur est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas voulu reconnoître ; il est venu dans son propre héritage, et il n'a point été reçu par les siens. Que vous avez été persécuté de bonne heure, mon aimable Jesus ! le monde ne veut point de vous, il vous rebute avant même votre naissance: et moi voudrai-je éternellement plaire au monde ? serai-je toute ma vie son esclave ; suivrai-je éternellement ses maximes ? craindrai-je toujours ses censures, et ne cesserai-je jamais de faire cas de son approbation et de son amitié ? Qui osera se plaindre de ce que dans le partage que Dieu a fait des biens de ce monde, il ne lui a pas donné plus de biens créés qu'à son propre Fils. Les Anges sont envoyés à de pauvres Bergers, qui veillent sur leurs troupeaux. Quel malheur pour ces fortunés Bergers, si les Anges les eussent trouvés endormis, s'ils eussent délibéré sur le parti qu'ils avoient à prendre, s'ils eussent voulu attendre le jour ! ils ne manquoient pas de prétextes. Eh, mon Dieu ! qu'il importe d'être docile à la grace, et prompt à suivre vos inspirations !

Vous êtes né, mon Divin Rédempteur, pour me sauver ; faites que ma conversion soit aujourd'hui le fruit de votre naissance, et que l'amour extrême que vous m'y témoignez, embrase mon cœur du feu de votre amour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Jesu, tibi sit gloria, qui natus es de Virgine.
Gloire vous soit rendue, ô Jesus, qui êtes né aujourd'hui d'une Vierge.

Quicumque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in Regno Cælorum. Matth. 18.
Celui qui s'humiliera à l'exemple de cet enfant, sera le plus grand dans le Royaume des Cieux.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° BIEN des gens entrerent dans l'étable, et eurent le bonheur d'y trouver Jesus-Christ au jour de sa naissance. Les uns furent touchés de compassion, les autres saisis d'étonnement à la vue d'une pauvreté si extrême. On se contenta d'admirer le sort du Fils, et la patience de la Mere; quelques-uns lui firent froidement quelques offres de service, et après quelques paroles obligeantes, chacun se retira. N'est-ce point là l'image de ce qui se passe encore en ce jour, à l'égard du Sauveur naissant? On est allé en foule cette nuit adorer Jesus-Christ dans sa creche. Nos Eglises ne désemplissent point aujourd'hui, par la religion des Fidelles. Mais quel fruit, dans la plupart, de ce jour si solemnel? Quelques apparitions, beaucoup de complimens, plusieurs prieres. On médite, on admire, et voilà tout. Ne soyez pas de ce nombre : ne passez pas le jour sans fruit.

2.° Passez tout ce jour dans la dévotion. Assistez avec un nouveau respect à la Messe de Paroisse, et s'il se peut à toutes les Heures de l'Office divin. Visitez Jesus-Christ dans la personne des pauvres, à l'Hôpital, dans les prisons, et n'oubliez rien pour les soulager par vos au-

mônes. Passez du moins une demi-heure sur le soir aux pieds de Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement, méditant le grand Mystere de ce jour ; et renaissez aujourd'hui avec le Sauveur, en devenant un homme tout spirituel, détaché du monde, mort à vous-même, pour ne vivre désormais qu'en Dieu, et de Dieu.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

SAINT ETIENNE, qui a eu le bonheur et la gloire de donner le premier son sang et sa vie pour Jesus-Christ, étoit Juif d'origine, quoique peut-être Grec de naissance. On ignore et sa patrie et ses parens, on sait seulement qu'il avoit été élevé dans l'école du célebre Docteur de la Loi Gamaliel, disciple secret de Jesus-Christ, avec Saul, et qu'il s'étoit rendu habile dans la science de la Loi et des Ecritures, par l'excellence de son esprit, et par son application à l'étude. Il se distingua dans sa jeunesse par la pureté de ses mœurs, et par une régularité de conduite peu ordinaire. Saint Epiphane croit qu'il étoit un des septante-deux Disciples de Jesus-Christ. Saint Augustin semble croire plutôt qu'il n'avoit été converti que par la premiere prédication de saint Pierre. Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Etienne commença dès l'année suivante, qui fut la premiere depuis la descente du Saint-Esprit, à se distinguer parmi les Fidelles, par son zele pour la Religion, par sa haute piété et par ses miracles.

Cependant le nombre des Fidelles augmentoit tous les jours, et comme l'esprit de Dieu les portoit,

toit, dans ces premiers jours, à porter aux pieds des Apôtres leurs biens pour les mettre en commun, et pour les distribuer à ceux des Fidelles qui se trouvoient dans l'indigence, les Apôtres se trouverent bientôt accablés, chargés du ministere sacré de la parole, et des conversions, et du soin de pourvoir aux besoins des Fidelles. Ne pouvant suffire à ces deux emplois, ils se virent contraints de se décharger sur d'autres du soin d'administrer et de dispenser ces biens. Ceux-ci, par un esprit de partialité, donnerent bientôt occasion à la jalousie.

Les Juifs Grecs, c'est-à-dire les Fidelles des pays étrangers, Juifs d'origine, et qui parloient Grec, commencerent à murmurer contre les Juifs Hébreux ou naturels de la Palestine, se plaignant que dans la distribution des aumônes, l'égalité n'étoit point gardée, qu'on préféroit les pauvres veuves du pays, à celles des pays étrangers, qui avoient toujours, à ce qu'on disoit, la moindre part aux aumônes. Les Apôtres crurent devoir faire cesser incessamment une si dangereuse semence de division, si contraire à la charité. Ayant assemblé tout ce qu'il y avoit alors de Disciples : Mes Freres, leur dirent-ils, quelque envie que nous ayons de faire cesser vos plaintes, en nous occupant nous-mêmes à cet exercice de charité, qui est le sujet de votre discorde, il n'est pas juste néanmoins que nous préférions le soin de la nourriture des pauvres aux fonctions Apostoliques ; et que pour donner au peuple le pain matériel, nous leur ôtions le pain spirituel, et la nourriture de leurs ames. Choisissez donc parmi vous, mes Freres, sept hommes, d'une vertu reconnue, sages, pleins du Saint-Esprit, et qui méritent que nous nous déchargions sur eux de ce ministere ; pour nous, ce sera bien assez de vaquer à la priere et à la prédication de l'Evangile.

Cette proposition fut universellement approu-

vée ; l'élection se fit, et des sept que l'on choisit, Etienne fut le premier, comme étant le plus recommandable pour sa foi, pour la pureté de ses mœurs, pour sa sagesse, et pour divers autres dons du Saint-Esprit, dont il étoit plein. Les six autres furent Philippe, remarquable aussi par son zele et par ses grandes actions; Procope, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas, natif d'Antioche. Toute l'assemblée les présenta aux Apôtres, qui après avoir fait oraison, leur imposerent les mains, et les ordonnerent Diacres.

L'ordination augmenta la plénitude de graces et de forces, qu'il avoit avant son élection. Une foi encore plus généreuse, des lumieres plus pures, un nouveau courage, une nouvelle ferveur suivirent de près le nouveau caractere. On voyoit saint Etienne infatigable dans les fonctions pénibles et délicates de son ministere, pourvoir à tous les besoins de cette multitude de pauvres veuves de tout âge, qui ne savoient ce qu'elles devoient plus admirer, ou sa modestie, ou son zele. Et ce qui est encore plus rare, toutes étoient charmées de sa droiture, de sa vigilance, et de son immense charité, toutes étoient contentes.

Cet exercice immense et fatigant, de pourvoir à tant de besoins, n'interrompoit point les exercices de son zele. Il y avoit plusieurs Synagogues dans Jérusalem, et entr'autres celle qu'on nommoit des Affranchis, c'est-à-dire, de certains Juifs, qui nés de parens faits esclaves par les Romains, avoient été mis en liberté; celles des Cyrénéens, des Alexandrins, et de ceux qui étoient venus de Cilicie et d'Asie. De toutes ces Synagogues, il sortit beaucoup de gens pour disputer contre saint Etienne, qui faisoit grand bruit dans Jérusalem, par sa haute vertu, et par son habileté dans la science de l'Ecriture-Sainte. Mais quelque habiles qu'ils fussent, il ne s'en trouva pas un qui pût lui répondre; tous étoient

confondus, tous étoient contraints de céder à la Sagesse céleste, à l'esprit de Dieu, qui leur parloit par sa bouche. Enfin se voyant vaincus, et dans l'impuissance de résister à la force de ses raisons, et effrayés même par les merveilles qu'opéroit tous les jours le saint Diacre, ils eurent recours à un artifice diabolique, résolus de se défaire d'un adversaire qui les confondoit tous, et qui en convertissoit tous les jours un grand nombre à la foi de Jesus-Christ. Ils subornerent des gens, pour leur faire dire qu'ils l'avoient entendu blasphémer contre Moyse, et contre Dieu même. Cette calomnie fit du bruit parmi le peuple; mais ceux qui parurent les plus échauffés contre le saint Diacre, furent les Anciens et les Docteurs de la Loi. Ceux-ci tous furieux, se jetant sur saint Etienne, l'entraînerent dans le lieu de leur assemblée, où s'étoient rendus en diligence tous les auteurs de la sédition. Là ils produisirent contre lui de faux témoins, qui déposerent devant les Juges, que cet homme ne cessoit de blasphémer contre le Lieu Saint, et contre la Loi, car nous lui avons oui dire, ajoutoient-ils, que son JESUS de Nazareth, dont il fait partout de si grands éloges, détruira ce Temple, qui est le siege de la Religion, et qu'il changera les traditions que Moyse nous a laissées. Saint Etienne immobile au milieu de tant d'ennemis, conservoit toujours la paix dans le cœur, et la sérénité sur le front; son visage même parut à tous ceux qui étoient présens, et qui avoient tous les yeux sur lui comme le visage d'un Ange; Dieu voulant montrer, par cet éclat extérieur, la beauté et l'innocence de son ame. Alors le Grand Sacrificateur, ou le Prince des Prêtres, Caïphe, qui présidoit dans ce Conseil, lui demanda si ce qu'on disoit de lui étoit véritable.

Saint Etienne répondit par un long discours, où il témoigna d'abord son respect pour les an-

ciens Patriarches, s'arrêtant particuliérement sur la piété avec laquelle Abraham avoit obéi à Dieu, et sur la promesse qu'il en avoit reçue d'une maniere toute gratuite, sans que la circoncision, ni les sacrifices, ni les cérémonies de la Loi eussent été capables de la lui faire mériter. Il parla ensuite avec beaucoup d'éloquence de Joseph, vendu par ses freres, figure assez marquée de Jesus-Christ, et fit passer son discours à Moyse, de qui on l'accusoit d'avoir mal parlé. Il fit bien sentir l'injustice d'une telle accusation; mais il n'oublia pas de faire remarquer d'une maniere assez vive que les Juifs avoient rejeté d'abord ce Prophete que Dieu avoit envoyé pour les tirer de la captivité; et qu'après leur délivrance, ils ne laisserent pas de lui être rebelles, malgré tous ses miracles. Il les fit souvenir, fort à propos, de la promesse que Moyse avoit faite au peuple, de lui donner un autre Prophete que lui, qui seroit le vrai Sauveur des Israélites: Dieu fera naître, et de votre sang, leur dit-il, un Prophete comme moi, mais infiniment plus grand que moi, dont je ne suis qu'une foible figure; c'est celui que vous devez écouter, et à qui vous devez obéir. Après avoir touché ensuite l'inclination étrange que le peuple Juif avoit pour l'idolâtrie, notre Saint voulut parler à l'avantage de la Loi, dont on l'accusoit d'être l'ennemi. Il reconnut que la circoncision venoit de Dieu; que les paroles de la Loi étoient les oracles même du Seigneur. Que c'étoit par ordre de Dieu que Moyse avoit dressé le Tabernacle, et que Salomon avoit bâti ce magnifique Temple; mais il ajouta que selon les Prophetes, Dieu n'habite point dans les bâtimens faits de la main des hommes, insinuant assez clairement, qu'on ne devoit point s'arrêter ni au Temple, ni à la Loi, sans laquelle Abraham et les autres Patriarches avoient été sanctifiés, l'ayant tous été par la foi.

Qu'au reste tous les efforts des hommes n'étoient point capables d'arrêter les desseins de Dieu; et qu'ainsi il étoit fort inutile aux Juifs de prétendre s'opposer à la prédication de l'Evangile. Alors animé d'un nouveau zele, changeant tout-à-coup de langage, et élevant la voix : Gens indociles, leur dit-il, et incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit. Ce qu'ont fait vos Peres, vous le faites aussi. Quel est le Prophete que vos Peres n'ayent point persécuté? ils ont même fait mourir ceux qui leur prophétisoient la venue du Juste, que vous venez de livrer et de mettre à mort, vous qui avez reçu la loi par le ministere des Anges, et ne l'avez pas gardée.

A ces paroles, il fut tout-à-coup interrompu par les clameurs de cette multitude, qui entendant ce discours, crevoient de dépit en eux-mêmes, lequel leur faisoit grincer les dents contre lui. Lui seul armé de la foi, plein du Saint-Esprit, demeuroit ferme; et pendant qu'on conjuroit sa mort, il regardoit fixement le Ciel. Dans cette posture, il vit sensiblement des yeux de l'esprit et du corps, une admirable clarté, qui représentoit la gloire de Dieu, et à la droite de Dieu même, Jesus-Christ debout, qui l'animoit au combat par sa présence, et lui promettoit la couronne.

Comblé d'une joie indicible, ne pouvant contenir ses transports, il s'écria aussi-tôt : Je vois les Cieux ouverts, et le Fils de l'Homme qui est debout à la droite de Dieu. Ceux qui l'entendirent parler de la sorte, firent de grands cris, et se bouchant les oreilles, comme s'ils eussent entendu des blasphêmes, ils se jeterent sur lui, et le traînerent ainsi hors de la ville de Jérusalem, à côté du chemin de Cédar, pour lui ôter la vie, par le genre de supplice qui étoit ordonné par la Loi, contre les blasphémateurs. Les témoins qui

avoient déposé contre lui, devant jeter les premieres pierres, selon l'ordre de la Loi, mirent leurs vêtemens aux pieds d'un jeune homme de Tarse en Cilicie, nommé Saul, qui de persécuteur fut depuis changé en Apôtre de Jesus-Christ, sous le nom de Paul, conquête que saint Augustin attribue aux prieres de saint Etienne. Ce fut sous cette grêle de pierres que ce premier héros Martyr fit paroître une magnanimité qui fit l'admiration des Anges et des hommes; car, tandis qu'on le lapidoit comme un impie, un blasphémateur, un ennemi de Dieu, intrépide, il invoquoit Dieu, et disoit en regardant le Ciel : Seigneur Jesus, recevez mon esprit. Enfin tout son corps n'étant plus qu'une plaie, épuisé de sang, mais brûlant encore de zele pour le salut de ses ennemis, qu'il regardoit et chérissoit comme ses freres, il se mit à genoux, et cria à haute voix : Seigneur, ne leur imputez point ce péché, pardonnez-le leur, je vous en prie. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il passa doucement au repos du Seigneur, expirant aussi tranquillement que s'il n'eût fait que s'endormir dans le sein de Dieu même. C'est ainsi que finit et que triompha saint Etienne, qui a marché le premier sur les traces que Jesus-Christ nous est venu marquer sur la terre par sa Passion, et qui le premier ayant donné sa vie pour la gloire de celui qui l'avoit sauvé par sa mort, se trouve à la tête de ce nombre prodigieux de glorieux Martyrs qui ont suivi son exemple. Le Prêtre Lucien assure que ce fut le célebre Docteur Gamaliel, qui la nuit après son martyre, ayant fait enlever secrétement le corps du saint Martyr, le fit porter à une terre qu'il avoit à sept lieues de Jérusalem, et l'ensevelit dans un monument neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibus son fils, et Nicodeme. La mort glorieuse de saint Etienne arriva sur la fin de l'année 33, et elle fut pleurée de

tous les Fidelles. On assure que la cérémonie des funérailles dura six semaines; et la prudence de Gamaliel fit en sorte que tout se passa d'une maniere pompeuse et religieuse, sans qu'on pût être traversé par la malignité des Juifs. La Fête de saint Etienne a été de tout temps fort célebre dans l'Eglise, et elle étoit déjà fixée au lendemain de la Fête de Noël chez les Grecs, dès le quatrieme siecle, et avant ce temps-là en Occident.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Da nobis, quæsumus Domine, imitari quod colimus, ut discamus inimicos diligere: quia ejus natalitia celebramus, qui novit etiam pro persecutoribus exorare Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

Seigneur, faites-nous la grace d'imiter le Saint que nous révérons en ce jour, et d'apprendre par son exemple à aimer même nos ennemis, puisque nous célébrons l'heureuse naissance de celui qui a pardonné à ses propres persécuteurs, et qui a bien voulu implorer pour eux la miséricorde de N. S. J. C., qui étant Dieu, vit et regne, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. *6.*

In diebus illis: Stephanus plenus gratiâ et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo. Surrexerunt autem quidam de Synagoga, quæ appellatur Libertinorum, et Cyrenensium, et Alexandrinorum, et eorum qui erant à Cilicia et Asia, dispu-

En ces jours-là: Etienne qui étoit rempli de grace et de force, faisoit de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple; mais quelques-uns de la Synagogue, qu'on appelle la Synagogue des Affranchis, et de celles des Cyrénéens, des Alexandrins, des Ciliciens

tantas cum Stephano : et non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui qui loquebatur. Audientes autem hæc dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum. Cùm autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto, intendens in Cœlum, vidit gloriam Dei, et Jesum stantem à dextris Dei. Et ait : Ecce video Cœlos apertos et Filium hominis stantem à dextris Dei. Exclamantes autem voce magnâ continuerunt aures suas et impetum fecerunt unanimiter in eum. Et ejicientes eum extra civitatem lapidabant: Et testes deposuerunt vestimenta sua secùs pedes adolescentis, qui vocabatur Saulus. Et lapidabant Stephanum invocantem, et dicentem : Domine Jesus, suscipe spiritum meum. Positis autem genibus, clamavit voce magnâ dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et cùm hoc dixisset, obdormivit in Domino.

et des Asiatiques, commencerent à disputer avec Etienne, et ils ne pouvoient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parloit. Entendant ce qu'il disoit, ils crevoient de dépit en eux-mêmes, et grinçoient les dents ; mais lui qui étoit rempli du Saint-Esprit, regardant fixement le Ciel, vit Dieu dans sa gloire, et Jesus debout à la droite de Dieu. Je vois, dit-il, les Cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est à la droite de Dieu. Là-dessus, poussant de grands cris, ils se boucherent les oreilles, et tous ensemble se jeterent sur lui. Au même temps ils le traînerent hors de la ville, et le lapiderent, et les témoins mirent leurs habits aux pieds d'un jeune homme appelé Saul. Tandis qu'ils lapidoient Etienne, il prioit, et disoit : Seigneur Jesus, recevez mon esprit. S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria : Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Et après avoir prononcé ces paroles, il passa au repos du Seigneur.

Saint Luc, après avoir donné dans son Evangile l'histoire de la vie de Jesus-Christ, nous donne dans les Actes des Apôtres, l'histoire de la fondation et de l'établissement de l'Eglise ; c'est un récit fidelle et abrégé des progrès que fit le Christianisme, pendant les trente premieres années qui suivirent l'Ascension du Sauveur.

RÉFLEXIONS.

Etienne qui étoit rempli de grace et de force. Fut-il jamais en moins de mots un éloge plus magnifique ? Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de bien connoître, et de louer dignement les Saints qu'il a formés. Etienne plein de grace et de force. L'Ange en saluant Marie se sert de la même expression. La plénitude est différente, et par l'excellence des graces, et par rapport à la différente capacité des sujets; mais il est toujours vrai qu'à Marie près, il n'y a que saint Etienne qu'on ait caractérisé par ce titre pompeux de plein de grace et de force. Saint Luc ne nous marque point quels prodiges et quels miracles opéroit Etienne : mais n'étoit-ce pas déjà un assez grand miracle, que sa sainteté ? n'étoit-ce pas un assez grand prodige, que sa force et son courage héroïque ? Ce sont de ces miracles que nous devons essayer, et que nous devons espérer de faire avec le secours de la grace. Nul de nous qui n'ait assez de grace pour se faire Saint ; nul qui ne puisse avoir assez de force, et qui ne doive avoir assez de courage pour mépriser les séduisantes maximes du monde, si contraires aux maximes de la Religion, pour dompter ses passions, pour résister à la tentation, pour pratiquer les œuvres de miséricorde. La haine réunit toutes les Synagogues contre l'Eglise naissante. Ce fut son sort dans tous les temps de voir toutes les sectes se réunir contre elle ; mais ce fut sa gloire de n'en souffrir aucune, de les combattre toutes, de les voir toutes succomber à la fin, et s'éteindre. La Religion étant fondée sur la foi, qui en est comme l'ame, et les Fidelles étant des hommes, c'est-à-dire, d'un esprit fort borné, esclaves de leurs sens et de leur amour-propre, il ne pouvoit se faire, ce semble, qu'il n'y eût des hérétiques presqu'aussi-tôt qu'il y a eu

des Chrétiens. Mais enfin l'Eglise a eu la gloire et la consolation de voir naître et mourir toutes les sectes. Que l'enfer en suscite tant qu'il voudra jusqu'à la fin des siecles, elles auront toutes le même sort. Rien de plus violent que l'erreur confondue et humiliée. Elle a recours, pour se venger et se soutenir, aux plus lâches artifices et aux plus noires impostures; la calomnie, la vengeance la plus maligne, la mauvaise foi, les ruses, tout est mis en œuvre; on le voit clairement dans la rage des Juifs contre saint Etienne. Mais qu'il est alors consolant, ô mon Dieu! pour vos serviteurs calomniés, de penser qu'on ne les traite que comme on vous a traité vous-même! Tel voit ici avec étonnement et avec indignation le Docteur, ainsi que le peuple, se soulever contre un saint homme, sur de faux bruits et de vagues accusations, qui prévenu lui-même sur les plus légers fondemens contre des gens de bien, se déchaîne sans scrupule contre eux en toute occasion et en toute maniere. L'horreur qu'on se sent pour un vice, n'est donc pas toujours une raison de s'en croire exempt.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matth.
Chap. 23.

In illo tempore: Dicebat Jesus turbis Judæorum, et Principibus Sacerdotum: Ecce ego mitto ad vos Prophetas, et Sapientes, et Scribas, et ex illis occidetis, et crucifigetis, et ex eis flagellabitis in Synagogis vestris, et persequemini de civitate in civitatem: ut veniat super

En ce temps-là: Jesus dit aux Juifs et aux principaux Sacrificateurs: Je vais vous envoyer des Prophetes, des Interpretes de la Loi; il y en aura que vous ferez mourir, et que vous crucifierez; et il y en aura que vous flagellerez dans vos Synagogues, et que vous poursuivrez de ville en ville; afin que tout ce qui

vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram, à sanguine Abel justi usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter Templum et altare. Amen dico vobis, venient hæc omnia super generationem istam. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis Prophetas, et lapidas eos qui ad te misi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quæmadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta. Dico enim vobis, non me videbitis amodò donec dicatis: Benedictus, qui venit in nomine Domini.

s'est répandu de sang innocent sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du Juste Abel, jusqu'à celui de Zacharie fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur le peuple d'aujourd'hui. Jérusalem, Jérusalem, qui fait mourir les Prophetes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses aîles, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va demeurer déserte; car je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

MÉDITATION.

Sur la Fête de saint Etienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce qui fait le caractere, pour ainsi dire, de saint Etienne, fait son éloge. Il a donné le premier de tous les Fidelles sa vie pour Jesus-Christ, et il a pardonné sa mort. On ne sauroit pousser l'amour plus loin, que de mourir pour celui qu'on aime. Jugeons de l'amour que saint Etienne a eu pour Jesus-Christ, par le sacrifice qu'il lui a fait de sa vie. Jugeons de cet amour par les circonstances particulieres de sa mort. La même année de la mort et de l'Ascension dans le Ciel du Sauveur du monde, c'est-à-

dire, lorsque l'Eglise étoit encore dans le berceau, avant toutes ces merveilles et ces prodiges qui devoient rendre la foi si plausible et si aisée, avant que cette foule innombrable de Martyrs qui ont suivi, eût apprivoisé les Chrétiens avec les plus horribles tourmens, et rendu désirable le martyre, saint Etienne défend la divinité de Jesus-Christ qu'on venoit de voir expirer sur la croix, et la défend, cette divinité au milieu de Jérusalem, et en pleine Synagogue. Il prêche l'Evangile sans crainte; il confond les Docteurs de la Loi; il démontre la vérité de la Religion, par le témoignage clair de l'Ecriture. La haine, la fureur, la rage s'arment en vain contre lui: saint Etienne plein du Saint-Esprit dissipe tous ces ennemis du Sauveur, désarme tout l'enfer conjuré contre lui, et fait triompher la Religion Chrétienne peu de jours après sa naissance. Son amour pour Jesus-Christ triomphe avec éclat. On le menace de le faire mourir : il s'offre avec joie pour être la premiere victime immolée à la gloire de son divin Maître, et il regarde comme une faveur insigne d'être le premier des Martyrs; il court au lieu du supplice comme au festin le plus délicieux. Il voit ce peuple forcené, les mains encore teintes du sang de Jesus-Christ qu'ils venoient de répandre, s'armer de cailloux pour répandre le sien. Il ne peut contenir sa joie, et il s'estime le plus heureux homme du monde, de donner le premier son sang et sa vie pour celui qui avoit donné le sien pour son salut. L'amour que nous nous flattons d'avoir pour Jesus-Christ, nous inspire-t-il une générosité semblable? et après de si grands exemples de piété, de générosité, de force, en avons-nous une foi plus vive? avons-nous plus de foi?

SECOND POINT.

Considérez que si l'amour de saint Etienne pour Jesus-Christ paroît dans le sacrifice qu'il lui a fait de sa vie, ce même amour ne paroît pas moins dans la générosité avec laquelle il pardonne sa mort, à l'exemple du Sauveur. L'exemple étoit unique. On ne connoissoit point cette héroïque vertu. David le plus doux, le plus miséricordieux des hommes, pardonne durant sa vie, mais il recommande qu'on le venge après sa mort. Il falloit un Homme-Dieu qui fît un commandement nouveau d'une vertu jusqu'alors inconnue, et qui étoit au-dessus des forces humaines; il falloit qu'il nous apprît par son exemple ce qu'il nous enseigne. Mais quelle gloire et quel mérite pour saint Etienne, d'avoir le premier de tous les Fidelles imité son divin Maître dans un point si héroïque et si parfait! C'eût été une grande vertu pour ce premier des Martyrs, d'avoir souffert avec patience une mort si injuste; mais quelle sublimité, quelle héroïcité de vertu de pardonner sa mort à ses ennemis avec tant de générosité, de prier même le Seigneur avec toute la ferveur et le zele le plus ardent, pour ceux qui le lapident; de demander à Dieu qu'il les éclaire, qu'il les convertisse, et que pour toute vengeance, il les comble de ses plus grandes graces, et leur accorde le bonheur éternel. Voilà l'usage qu'il fait de son puissant crédit auprès du Sauveur; et l'on peut dire que ce fut à sa priere que Dieu accorda la conversion de Saul, et que d'un persécuteur de l'Eglise il en fit un Apôtre. Tout le Ciel est charmé de cet acte héroïque. Jesus-Christ lui-même vient être témoin de la victoire de son premier héros; toute la Cour Céleste admire la fidélité, le courage, la charité de ce premier soldat Chrétien. Mon Dieu, que votre

grace est puissante sur un cœur pur et généreux ; sur une ame véritablement chrétienne ! Mais ce serviteur fidelle a-t-il beaucoup d'imitateurs ? Dieu ne demande pas de tous les Chrétiens qu'ils donnent leur sang pour la foi ; mais il demande de tous, qu'ils pardonnent pour l'amour de lui les injures. Les persécutions, les tyrans ont cessé ; mais les affronts, les injustices, les ennemis personnels sont assez fréquens durant la vie.

Faites, Seigneur, que par l'intercession de ce grand Saint, je suive dans toutes ces occasions son exemple et le vôtre, en pardonnant de tout mon cœur les injures, et en aimant mes ennemis avec sincérité, par le secours de votre grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Psal. 7.

Oui, Seigneur, si je rends le mal pour le mal à ceux qui me haïssent, je consens que je sois vaincu.

Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

Oui, Seigneur, je veux bien que vous me pardonniez mes offenses, comme je pardonne moi-même les injures qu'on me fait.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Nous admirons le courage, la fidélité, la foi des Saints : quand suivrons-nous leurs exemples ? Saint Etienne nous en donne de fort éclatans, et qui intéressent. Son amour tendre pour Jesus-Christ, sa charité pour ses ennemis, qui poussent leur haine jusqu'à lui ôter la vie. Voilà deux grandes leçons, voilà un grand modele : profitez-en. Demandez à Dieu cet amour tendre et généreux, et donnez-en des preuves par une

fidélité constante à garder ses commandemens et à lui plaire : prouvez votre piété par vos actions.

2.3 La charité envers vos ennemis est un précepte. Ce n'est pas assez de ne leur vouloir point de mal, il faut les aimer, il faut leur vouloir du bien. Ces dispositions d'indifférence envers ceux qui nous offensent, ne suffisent pas pour accomplir le précepte. Prenez garde à cet article. Faites tous les jours quelque priere à Dieu pour eux, et faites-leur tout le bien que vous pourrez : cette charité, cet amour des ennemis doit être efficace.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT JEAN, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

RIEN ne peut donner une plus haute, ni plus juste idée de la sainteté et du mérite extraordinaire de saint Jean, que le titre auguste de Disciple bien-aimé de Jesus-Christ que l'Evangile lui donne. Jamais éloge ne fut plus magnifique, ni plus vrai. Saint Jean étoit de Galilée, fils de Zebedée et de Salomé, et frere puîné de saint Jacques le Majeur, dont il est parlé si souvent dans l'Evangile. Il apprit d'abord le métier de Pêcheur auprès de son pere. Nul Apôtre ne fut appelé si jeune à l'Apostolat. Il n'avoit guere que vingt-quatre à vingt-cinq ans, quand le Sauveur le choisit pour son Disciple.

Il étoit avec son frere Jacques dans une barque, sur le bord du lac de Genezareth, nommé la mer de Tibériade, travaillant avec son pere et son frere à racommoder leurs filets, lorsque Jesus-Christ venant d'appeler saint Pierre et saint An-

dré, vit, à quelques pas de là, deux autres freres; Jean et Jacques, sur lesquels il avoit jeté les yeux de toute éternité, pour en faire ses Disciples favoris. Il les appela, comme il avoit fait les premiers, et sa parole eut tant de force, que sans hésiter un moment ils abandonnerent barque et filets, dirent adieu à leur pere, et suivirent celui qui les appeloit.

L'innocence des mœurs de saint Jean, et singuliérement sa virginité, le rendirent bientôt plus cher à son divin Maître, que tous les autres. Saint Jérôme, aussi bien que l'Eglise, dans l'Office de ce Saint, attribue à sa virginité la prédilection du Sauveur, et toutes les faveurs singulieres que ce saint Apôtre a reçues préférablement aux autres. Son attachement inviolable pour Jesus-Christ fait assez voir combien l'amour de saint Jean pour son cher Maître étoit réciproque. Saint Jean aimoit avec une tendresse extrême Jesus-Christ; et dès le premier jour qu'il se fut attaché à lui, il ne put le perdre de vue. Jesus aimoit si tendrement saint Jean, et cette prédilection étoit si marquée et si visible, qu'il ne prend plus d'autre titre lui-même, ni d'autre nom dans l'Evangile, que le Disciple que Jesus aimoit: *Discipulus quem diligebat Jesus.* Jean fut le confident de tous ses secrets; et lorsque les autres Apôtres vouloient être éclaircis sur quelque point, ils s'adressoient au cher Disciple. Mais ce qui fait voir la vertu éminente de notre Saint, ses rares qualités, et son mérite universellement reconnu, c'est que ces faveurs particulieres, et cette tendre amitié du Sauveur, ne causerent jamais la moindre jalousie parmi les autres Apôtres, quoiqu'ils fussent encore alors peu parfaits.

Le Sauveur lui donnant tous les jours de nouvelles marques de son amour, voulut qu'il fût témoin de toutes les actions les plus éclatantes de sa vie mortelle. Notre Saint se trouva d'abord à la

guérison de la belle-mere de saint Pierre, peu après la résurrection de la fille de Jaïr chef de Synagogue, et à toutes les autres merveilles qu'opéra le Sauveur. Ayant été envoyé avec son frere dans une bourgade des Samaritains, pour y demander le logement pour leur Maître et pour eux, et les Samaritains n'ayant pas voulu les recevoir; cet affront qu'on faisoit au Sauveur alluma leur zele; et s'adressant au Fils de Dieu : Seigneur, lui dirent-ils, permettez-nous de faire descendre le feu du Ciel pour consumer ces ingrats, comme fit autrefois Elie. Mais le Sauveur les reprenant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés, quand vous parlez ainsi : le Fils de l'Homme, ajouta-t-il, n'est pas venu pour ôter la vie, mais pour la donner. On croit que ce fut en cette occasion que le Sauveur leur donna le nom de Boanerges, c'est-à-dire, Enfans du tonnerre, pour leur faire entendre que ce zele vindicatif et tout de feu, qu'ils avoient contre les Samaritains, ne venoit pas de son esprit, qui est un esprit de douceur et de miséricorde.

La transfiguration de Jesus-Christ fut encore une marque de la prédilection du Fils de Dieu pour saint Jean : il voulut que ce cher Disciple fût témoin de cette preuve sensible de sa divinité, et de la gloire miraculeuse et éblouissante dont tout son corps fut revêtu, laquelle n'étoit que comme un prélude de la gloire dont il devoit être glorifié dans la suite. Peu après le Sauveur voulant faire sa derniere Cene la veille de sa Passion, il envoya saint Jean avec saint Pierre dans Jérusalem, pour tenir prêt tout ce qui étoit nécessaire pour cette grande action, où devoient s'exécuter tant de merveilles.

Ce fut dans cette derniere Cene où Jesus-Christ voulut laisser à tous les hommes qu'il étoit venu racheter au prix de son sang, un gage de son amour, par l'institution de l'adorable Eucharis-

tie. Il donna encore une marque de sa tendresse et de son affection particuliere pour saint Jean, en le faisant mettre à table auprès de lui, et lui permettant par une faveur bien singuliere, de reposer sa tête sur son sein ; la disposition de la table, qui étoit en demi-cercle, et des bancs, donnoit occasion au Disciple favori de recevoir cette prérogative, qui certainement n'étoit pas sans mystere. Ce fut durant ce repos mystérieux sur le sein du Sauveur, dit saint Augustin, que ce Disciple bien-aimé puisa dans le cœur même du Sauveur tous les secrets de la Religion, et toutes ces connoissances sublimes, qui l'ont fait appeler par excellence le divin Théologien, et qui en ont fait un des plus éclairés Prophetes. *Non sufficiebat ipsa mensa Domini, nisi discumberet supra pectus ejus, et de arcano ejus biberet divina secreta.*

Jesus-Christ, sur la fin de la Cene, ayant déclaré en général à ses Disciples, qu'un d'entr'eux le trahiroit, ils furent tous si frappés de cette funeste prédiction, que la frayeur les ayant saisis, ils resterent tous dans un morne silence. Saint Pierre plus curieux, ou du moins plus hardi, fit signe à saint Jean, de s'enquérir de Jesus, qui étoit celui dont il parloit. Le bien-aimé Disciple demanda tout bas au Seigneur, qui c'étoit. Jesus lui répondit de même, que c'étoit celui à qui il donneroit un morceau qu'il auroit trempé. En effet, il prit aussi-tôt un morceau, le trempa, et le donna à Judas Iscariote, ce malheureux traître.

Le Sauveur voulut que son cher favori, après avoir été témoin de sa gloire sur le Thabor, le fût encore de sa Passion sur la montagne des Oliviers et sur le Calvaire : il le choisit avec saint Pierre et saint Jacques, pour l'accompagner dans le jardin de Gethsemani, et être les témoins de son agonie. Mais à peine Jesus-Christ fut pris

par les soldats que le traître Judas avoit conduits, que saint Pierre même, et saint Jacques, cédant à la peur dont ils furent saisis, s'enfuirent. Saint Jean fut le seul qui n'abandonna point le Sauveur; son tendre amour pour son cher Maître, lui fit mépriser tous les dangers. Prêt à mourir avec lui, loin de rougir d'être le Disciple de celui qu'on alloit condamner si injustement à la mort pour sa doctrine, il ne le quitta point ni par les rues de Jérusalem, ni dans tous les Tribunaux, ni sur le Calvaire; son amour généreux pour Jesus-Christ le faisant participer à toutes les huées, à tous les opprobres, à tous les supplices que le Sauveur eut à souffrir. Ce Disciple fidelle fut le seul des Apôtres qui suivit Jesus-Christ jusqu'à la croix : ce fut là où il reçut du Sauveur un dernier témoignage de son affection, qui surpassoit tous les autres. Car Jesus sur le point d'expirer, le fit héritier de ce qu'il avoit de plus cher, qui étoit sa Mere, afin qu'il fût révéré dans toute l'Eglise, comme le premier de ses freres, comme l'aîné des enfans adoptifs de la Mere de Dieu. La donation se fit en deux mots, qui à l'heure même opérerent leur effet.

Le Sauveur s'adressa d'abord à sa Mere, qu'il n'appela cependant que du nom de Femme, de peur que le nom de Mere, ce nom si tendre, n'aigrît sa douleur. Femme, lui dit-il, voilà votre fils, il marquoit saint Jean et de la langue et des yeux, qui étoient les seules parties de son Corps dont on n'avoit pu lui ôter l'usage. Voilà celui que je substitue en ma place, pour vous rendre désormais tous les devoirs d'un bon fils. Jetant ensuite une œillade sur le Disciple, et lui montrant autant qu'il pouvoit sa Mere, il lui dit : Voilà votre Mere; honorez-la et servez-la comme votre chere Mere. Par ces paroles, le Sauveur donna à la sainte Vierge un cœur de mere pour S. Jean, et à S. Jean un cœur de Fils pour la sainte

Vierge. Aussi depuis ce temps-là ce fils de Marie ne voulut point qu'elle eût d'autre maison que la sienne, et il eut soin de son entretien. Le Fils de Dieu pouvoit-il jamais distinguer son Disciple bien-aimé d'une maniere plus avantageuse et plus honorable? C'est cette faveur unique qui fait dire au Bienheureux Pierre Damien, que personne n'est supérieur en mérites à celui qui par une gloire et une prérogative spéciale, est devenu le Frere du Sauveur. *Nemo videtur jure major meritis, eo qui speciali quâdam gloriâ frater est Salvatoris.*

Saint Jean ne quitta point la croix que Jesus n'eût expiré : il lui vit même percer le côté avec une lance après sa mort ; et il vit sortir l'eau et le sang, comme il le témoigne lui-même. Il faudroit connoître quelle étoit la mesure de cet ardent amour du Disciple bien-aimé, pour comprendre quelle fut la douleur et l'affliction qu'il eut en voyant expirer le Sauveur sur la croix, et en étant témoin de ce que souffroit sa divine Mere sur le Calvaire. C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostôme, que saint Jean a été plus d'une fois Martyr : *multoties Martyr est Joannes.* Nul martyre plus douloureux d'un cœur qui aime, que d'être présent au martyre de l'objet aimé.

Marie-Magdelaine n'ayant point trouvé le corps du Sauveur dans le sépulcre, accourut pour le dire à saint Pierre et à saint Jean. Ils y accoururent tous deux ; mais saint Jean y arriva plutôt que saint Pierre. Notre Saint fut témoin des apparitions du Sauveur après sa Résurrection, et il est aisé de comprendre quelle fut la joie du fidelle Disciple, et quelles furent les nouvelles faveurs dont Dieu combla ce cœur si tendre et si généreux. Jesus-Christ avoit beau ne se pas faire d'abord connoître, quand il apparoissoit aux autres Apôtres, il ne pouvoit se cacher au Disciple

bien-aimé. Saint Jean fut le seul qui le connut sur le rivage de la mer de Tibériade, et il dit à saint Pierre : C'est le Seigneur. Comme Jean étoit le seul de la troupe qui fût vierge, dit saint Jérôme, ce fut aussi le seul qui reconnut le Divin Epoux. *Solus virgo virginem agnoscit.*

Saint Pierre qui aimoit son Divin Maître plus que tous les autres Apôtres, se lia particuliérement avec saint Jean, qu'il voyoit que Jesus aimoit plus tendrement, et cette liaison que Jesus-Christ avoit formée entre les deux Apôtres devint tous les jours plus intime. Le Sauveur ayant dit à saint Pierre de le suivre, cet Apôtre fut surpris que Jesus-Christ n'eût pas dit la même chose à saint Jean. Il prit la liberté de demander au Sauveur ce que deviendroit son cher ami le bien-aimé Disciple : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, répond le Sauveur, que vous importe de savoir ce qu'il doit devenir ? Cette réponse fit croire aux autres que ce Disciple ne mourroit point ; mais Jesus leur fit entendre qu'ils ne comprenoient point le sens de ses paroles.

D'abord après la descente du Saint-Esprit, saint Pierre et saint Jean allant au Temple, guérirent à la porte un boiteux qui étoit né perclus de ses membres. L'éclat que fit ce miracle fut cause qu'on les mit en prison : ils furent interrogés. Leur réponse ferme et hardie fit bien voir qu'il n'y avoit que Dieu seul qui eût pu rendre ces pauvres pêcheurs si intrepides et si éloquens. Durant la persécution qui suivit la mort de saint Etienne, les Apôtres qui étoient restés à Jérusalem ayant appris les progrès que faisoit la foi dans la ville de Samarie, y envoyerent aussi-tôt saint Pierre et saint Jean, qui imposant les mains aux nouveaux Fidelles, firent descendre sur eux le Saint-Esprit, en leur conférant par cette imposition des mains, le Sacrement de Confirmation.

Ces deux grands Apôtres prêcherent la foi en diverses Bourgades du pays, et étant retournés à Jérusalem, y établirent Evêque saint Jacques dit le Mineur, surnommé le Juste. Notre Saint se trouva depuis au Concile de Jérusalem, où il parut, dit saint Paul, comme une des colonnes de l'Eglise.

Saint Jean fut d'entre les Apôtres l'un de ceux qui quitterent la Judée des derniers, pour aller porter l'Evangile aux étrangers: il alla prêcher aux Parthes, à qui saint Augustin prétend que sa premiere Epître étoit adressée; son département fut l'Asie mineure. Chargé du plus précieux dépôt qui fût sur la terre, qui étoit la Mere de son Dieu et la sienne, il la conduisit à Ephese, lorsque tous les Fidelles furent chassés de Jérusalem : il y établit son domicile, et son séjour y fit bientôt triompher la Religion. Saint Jérôme dit que notre Saint avoit fondé et gouverné toutes les Eglises d'Asie, durant le long séjour qu'il y avoit fait. Jamais héros ne fit tant de conquêtes. A peine le saint Apôtre paroissoit, que les bourgs et les villes se rendoient à sa parole. Il est vrai que les miracles prodigieux qu'il opéroit par-tout, facilitoient beaucoup les conversions; la douceur singuliere de notre Saint, cet air de modestie et de pureté qui brilloit sur son front, ses manieres polies, son affabilité, captivoient tous les esprits, et lui gagnoient tous les cœurs; mais sur-tout cette onction divine qu'il avoit puisée dans le sacré Cœur même de Jesus, étoit si sensible dans tous ses discours et dans ses entretiens, que tout cédoit, tout se rendoit à sa parole.

Sa vie étoit très-austere, et saint Epiphane assure qu'on ne pouvoit guere porter l'austérité plus loin. Il convertit à la foi de Jesus-Christ presque toute l'Asie; il y établit un grand nombre d'Evêques, dont il étoit lui-même comme le Pasteur et le modele. *Totas Asiæ fundavit rexitque*

Ecclesias, dit saint Jérôme. Ce fut ce zele qui lui fit écrire dans son Apocalypse, aux Evêques d'Ephese, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Philadelphie, de Laodicée, de Sardis, qu'il appelle des Anges, à cause de la pureté qui doit faire en partie le caractere de l'Evêque, et à cause du soin qu'ils devoient avoir des peuples que la Divine Providence leur avoit confiés.

Les soins, le respect, la tendresse singuliere qu'il avoit pour la très-sainte Vierge, dont Jesus-Christ lui-même l'avoit fait le fils adoptif, l'obligerent de rester auprès d'elle tout le temps qu'elle resta sur la terre. Après sa glorieuse Assomption dans le Ciel, saint Jean ne mit plus de bornes à son zele; il porta les lumieres de la foi jusqu'aux extrémités de l'Orient, et les Bassores prétendent avoir reçu la foi de Jesus-Christ par son ministere. L'Empereur Domitien s'avisa de persécuter les Chrétiens, comme avoit fait Néron. Saint Jean qu'on regardoit comme l'un des plus grands héros du Christianisme, et comme l'ame de ce grand corps, fut un des premiers arrêté, et envoyé à Rome. On a vu le sixieme de Mai l'histoire de son Martyre devant la Porte Latine. Au sortir de l'huile bouillante, où il avoit été plongé, il fut relégué par Domitien dans l'Isle de Pathmos, l'une des Isles de l'Archipel, du côté de l'Asie. Il y fut condamné aux mines; affreux supplice pour un vieillard de plus de quatre-vingt-dix ans; mais les révélations particulieres qu'il eut dans ses fréquens ravissemens, adoucirent beaucoup ses peines. Ce fut-là qu'il écrivit, par ordre de Jesus-Christ, le livre de l'Apocalypse, c'est-à-dire, des Révélations, dont toutes les paroles, dit saint Jérôme, sont autant de mysteres. C'est encore parler trop foiblement d'un livre si estimable, ajoute-t-il; tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de ce qu'il mérite, et il n'y a point de mots qui ne renferment plusieurs

sens, si nous sommes capables de les y trouver. *Apocalypsis Joannis tot habet sacramenta quot verba. Parum dixi; et pro merito voluminis laus omnis inferior est, in verbis singulis multiplices latent intelligentiæ.* L'Empereur Domitien ayant été tué, le Sénat cassa tout ce qu'il avoit fait, et Nerva son successeur rappela tous ceux qui avoient été bannis. Saint Jean quitta ainsi l'Isle de Pathmos l'an 97 après un exil d'environ dix-huit mois, et il retourna à Ephese. Comme il trouva que saint Timothée, son premier Evêque, y avoit été martyrisé, on assure qu'il fut obligé de prendre le soin de cette Eglise, et qu'il la gouverna jusqu'à la fin de sa vie. Ce fut après son retour qu'il convertit cet insigne voleur, qui tout jeune avoit été son Disciple, mais qui durant son absence s'étant entiérement débauché, s'étoit fait le chef d'une compagnie de brigands. Notre saint vieillard l'alla trouver, et lui parla avec tant d'énergie et d'onction, que l'insigne voleur devint un insigne pénitent, qui édifia le reste de ses jours toute l'Eglise.

Cependant Cérinthe, Ebion, et les Nicolaïtes, les plus mortels ennemis de la divinité de Jesus-Christ, déchiroient l'Eglise par leurs erreurs, et la faisoient gémir par leurs blasphêmes. Comme saint Jean se trouvoit le seul des Apôtres de Jesus-Christ qui fût en vie, toutes les Eglises d'Orient et d'Occident eurent recours à lui, et le prierent de leur donner des armes contre ces impies ennemis du Sauveur, nul n'étant mieux instruit que lui des mysteres de la Religion, ni plus plein de l'esprit du Christianisme. Ce fut alors que par un ordre exprès du Saint-Esprit, dit saint Epiphane, il écrivit son Evangile. Saint Jérôme dit qu'il ne le commença qu'après bien des prieres publiques, et un jeûne public, et qu'il en prononça ces premieres paroles, *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum,*

Verbum, au sortir d'une profonde révélation, et d'une extase. Comme les autres trois Evangélistes avoient suffisamment éclairci ce qui regardoit l'humanité de Jesus-Christ, saint Jean s'appliqua à nous découvrir principalement sa Divinité, ayant en vue de faire tomber les faux Evangiles fabriqués par des imposteurs, et de fermer pour toujours la bouche à tous les hérétiques. Cet Evangile dicté par le Saint-Esprit, comme tous les autres, a toujours été regardé comme la plus noble partie de tous les Livres sacrés, et comme le sceau de la parole de Dieu, écrite; et c'est avec raison que dans les Saints Peres cet Evangéliste est comparé à l'aigle, parce qu'il s'éleve jusqu'au trône de Dieu : il renferme autant de mysteres, dit saint Ambroise, que de sentences. Notre saint Jean, s'écrie saint Augustin, a pris son vol, comme un aigle, jusqu'au plus haut des Cieux, et est parvenu jusqu'au Pere Eternel, en disant : Le Verbe étoit dès le commencement, le Verbe étoit dans Dieu, et le Verbe étoit Dieu lui-même. *Joannes noster quasi aquila ad superna volens, ad ipsum Patrem pervenit, dicens : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.*

Outre l'Evangile et l'Apocalypse, l'Eglise a encore trois Epîtres de saint Jean, dont la premiere qui roule toute sur la charité, fut adressée, selon saint Augustin, aux Parthes, c'est-à-dire aux Chrétiens hébraïsans, qui étoient au-delà de l'Euphrate. Les deux autres sont adressées à des Eglises particulieres, qu'on peut entendre sous le nom de *Electæ Dominæ, et natis ejus.*

Saint Jean parvenu à une extrême vieillesse, et dénué de forces, qu'il avoit épuisées aux travaux de l'Apostolat, étoit porté par ses Disciples à l'Eglise, et à l'assemblée des Fidelles, et durant un assez long temps toutes ses exhortations se réduisoient à ce peu de mots : Mes chers enfans,

aimez-vous les uns les autres. On s'en ennuya à la fin, dit saint Jérôme, et comme on lui témoigna qu'on étoit surpris de lui entendre dire toujours la même chose, il fit cette admirable réponse, si digne du Disciple bien-aimé : Je ne vous dis jamais que la même chose, parce que c'est ce que le Seigneur nous commande particuliérement; et si on le fait bien, il n'en faut pas davantage pour être Saint : *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit.*

Le Seigneur voulut enfin récompenser les longs et immenses travaux de son fidelle serviteur et de son bien-aimé Disciple, en le retirant de ce monde, pour le combler de gloire dans le Ciel, où le Sauveur lui-même et la sainte Vierge devoient lui donner des marques bien plus éclatantes de leur tendresse. Ce fut à Ephese qu'il mourut de la mort des Saints, âgé de cent ans, vers l'an 104 de l'Ere Chrétienne.

Le corps du saint Apôtre fut enterré dans une terre auprès de la Ville, et on y conservoit encore ses Reliques au temps du Concile œcuménique d'Ephese, tenu en 431.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Ecclesiam tuam, Domine, benignus illustra : ut beati Joannis Apostoli tui et Evangelistæ illuminata doctrinis, ad dona perveniat sempiterna. Per Dominum nostrum, etc.

Seigneur, répandez par votre bonté la lumiere de votre grace sur votre Eglise, afin qu'ayant été si divinement instruite et éclairée par le bienheureux Jean votre Apôtre et votre Evangéliste, elle s'éleve enfin jusqu'à la participation de votre éternelle gloire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 15.

Qui timet Deum, faciet bona : et qui continens est justitiæ, apprehendet illam, et obviabit illi quasi mater honorificata. Cibabit illum pane vitæ et intellectûs, et aquâ sapientiæ salutaris potabit illum : et firmabitur in illo, et non flectetur : et continebit illum, et non confundetur : et exaltabit illum apud proximos suos, et in medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit illum spiritu sapientiæ et intellectûs, et stolâ gloriæ vestiet illum. Jucunditatem et exultationem thesaurizabit super illum, et nomine æterno hæreditabit illum Dominus Deus noster.

Celui qui craint Dieu fera le bien ; et celui qui a la justice possédera la sagesse, et elle viendra au-devant de lui, comme une mere pleine d'honneur. Elle le nourrira du pain de vie et d'intelligence, et lui fera boire l'eau de la sagesse qui lui donne le salut. Elle s'affermira dans lui, et le rendra inébranlable : elle le tiendra de sa main, et il ne sera point confondu : elle l'élevera parmi ses proches, lui ouvrira la bouche au milieu de l'assemblée ; elle le remplira de l'esprit de la sagesse et d'intelligence, et le revêtira d'un habillement de gloire : elle lui amassera un trésor de joie et d'alégresse, et le Seigneur notre Dieu lui donnera pour héritage un nom éternel.

Le Sage dans ce chapitre de l'Ecclésiastique, décrit le bonheur de celui qui craint Dieu, et les grands avantages que procure la véritable sagesse, fondée sur la crainte de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Celui qui a la justice possédera la sagesse. Il n'y a que les gens de bien qui soient véritablement sages. Nulle véritable sagesse que la sagesse chrétienne. Sans le mérite et l'esprit de notre Religion, ce qu'on appelle sagesse dans le monde, n'est d'ordinaire qu'une politique étudiée, et sou-

vent même l'effet du naturel, de l'intérêt, ou de quelqu'autre passion. Ces Sages du paganisme n'étoient que des Philosophes orgueilleux et bizarres, qui étoient en bien des occasions peu sensés ; ils se distinguoient ordinairement par un ridicule que le peuple admiroit, et que les gens de bon sens regardoient en pitié. Quelques étincelles de raison leur attiroient souvent des applaudissemens d'une populace brute et insensée. Qu'on regarde de près ces prétendus Sages ; peu dans la conduite de qui on ne trouve quelque grain de folie. La plupart ne s'étudioient qu'à donner au public des scenes toujours risibles ; tout leur mérite consistoit à être et à paroître isolés au milieu du monde, et singuliers. Il n'y a que la justice, c'est-à-dire la vertu chrétienne, qui rende sage. Toute la sagesse est renfermée dans l'Evangile ; c'est dans ses conseils et dans ses maximes que la raison trouve son éclat et son mérite. On est toujours sage quand on est solidement homme de bien. La piété seule a en partage le bon sens, la droiture, la bonne foi, la douceur, la civilité, la politesse ; c'est elle seule qui a le secret d'apprivoiser, de civiliser les peuples les plus grossiers, les plus âpres, les plus barbares. Qu'on soit né avec un esprit épais, qu'on ait manqué d'éducation, qu'on ait été nourri dans les bois et parmi une nation sauvage : est-on véritablement Chrétien, a-t-on de la piété, est-on saint, on est doux, obligeant, humble, officieux, charitable, modéré, on est sage. L'esprit s'ouvre, se délie, se polit, dès que les mœurs sont pures. En un mot, le bon sens et la prudence naissent et croissent avec la piété. Oseroit-on appeler sage un homme qui n'a point de conduite, et qui se perd ? Qu'on ait du flegme, qu'on soit posé, qu'on parle peu, qu'on brille par son esprit et par ses lumieres : si avec tous ces avantages on ne fait pas son salut, on est et on sera regardé durant toute l'éternité comme un illustre insensé.

V

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Jean. Chap. 21.

In illo tempore : Dixit Jesus Petro : Sequere me. Conversus Petrus vidit illum Discipulum, quem diligebat Jesus, sequentem, qui et recubuit in cœna super pectus ejus, et dixit : Domine, quis est qui tradet te ! Hunc ergo cùm vidisset Petrus, dixit Jesu : Domine, hic autem quid ! Dicit ei Jesus : Sic eum volo manere donec veniam, quid ad te ! tu me sequere. Exiit ergo sermo iste inter fratres, quia Discipulus ille non moritur. Et non dixit ei Jesus : Non moritur, sed : Sic eum volo manere donec veniam, quid ad te ! Hic est Discipulus ille, qui testimonium perhibet de his, et scripsit hæc : et scimus, quia verum est testimonium ejus.

En ce temps-là : Jesus dit à Pierre : Suivez-moi. Pierre s'étant retourné, vit le Disciple que Jesus aimoit, qui venoit après lui, celui-là même qui durant le souper se pencha sur le sein de Jesus, et qui lui dit : Qui est-ce qui vous livrera ! Pierre donc l'ayant vu, dit à Jesus : Et celui-ci, Seigneur, qu'en sera-t-il ! Jesus lui répondit : Je veux qu'il reste ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ! pour vous, suivez-moi. Là-dessus le bruit se répandit parmi les freres que ce Disciple ne mourroit point. Toutefois Jesus ne dit pas à Pierre, Il ne mourra point ; mais, Je veux qu'il reste ainsi, jusqu'à ce que je vienne ; que vous importe ! C'est ce même Disciple, qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est vrai.

MÉDITATION.

Sur la Fête de saint Jean l'Évangéliste.

PREMIER POINT.

Considérez, qu'on ne peut rien dire de plus glorieux à un homme, ni qui donne une plus haute idée de son mérite que de dire que c'est

l'ami de Jesus-Christ. C'est le caractere du bien-aimé Disciple. Saint Jean lui-même ne prend point d'autre qualité que celle de Disciple que Jesus aimoit. Considérez les marques éclatantes que ce divin Sauveur lui en donne. Il l'appelle à son service à la fleur de son âge; il lui donne en toute occasion des preuves sensibles de sa prédilection; il veut qu'il soit témoin de toutes ses merveilles. Inséparable de ce divin Sauveur, il ne le perd plus de vue. Jesus-Christ l'instruit, il le forme, et le rend digne de la tendresse qu'il a pour lui, et des faveurs insignes qu'il lui fait. En le faisant son favori, il le fait le confident de tous ses secrets; il lui donne l'intelligence des plus grands mysteres. Et tandis que ce divin Sauveur se cache aux autres Apôtres, saint Jean seul le reconnoît. Enfin à la derniere Cene, dans ce triomphe de l'amour infini du Sauveur du monde, le bien aimé Disciple a l'honneur, la consolation, le privilege, non-seulement d'être à côté du Fils de Dieu, mais encore de reposer sur son sein, et sur ce divin Cœur, dans lequel il avoit, pour ainsi dire, la premiere place. Mais ce qui acheve le portrait de ce cher favori du Sauveur, c'est le don que lui fait Jesus de sa chere Mere. Fut-il jamais un homme plus chéri de Dieu, un Saint plus privilégié, un favori de Jesus-Christ comblé de faveurs plus insignes? Mais s'il a eu tant de part aux bonnes graces du Sauveur du monde sur la terre, s'il a été si avant dans son sacré Cœur, quel rang ne doit-il pas avoir dans le Ciel, quel crédit, quelle gloire! Saint Jean étoit le Disciple favori de Jesus Christ, il méritoit de l'être. Le choix que Notre-Seigneur en fit, ses caresses, ses dons marquent à quel haut point il a eu cette faveur. Sa pureté, son attachement auprès du Sauveur, les services que son Maître prévoyoit qu'il lui rendroit, marquent qu'il l'a mérité. Prions ce grand Saint d'employer son crédit

pour nous donner entrée dans le cœur de son Maître. C'est un plus grand bien que l'Empire de l'Univers.

SECOND POINT.

Considérons que si saint Jean a été tendrement aimé de Jesus-Christ, il l'a aimé aussi avec une tendresse et une fidélité parfaite. Depuis que ce divin Sauveur l'eut choisi pour son Disciple, il ne s'éloigna plus de lui, il fut inséparable de son divin Maître. Que le Seigneur fût applaudi ou meprisé, sur le Calvaire comme sur le Thabor, dans son entrée triomphante dans Jérusalem comme dans sa prise dans le jardin de Gethsemani; soit qu'il ressuscite les morts, soit qu'il soit traîné devant les Tribunaux comme un criminel; sur la croix comme dans le Temple; par-tout on voit le bien-aimé Disciple à ses côtés : grande preuve de l'ardeur, du désintéressement, de la sincérité de l'amour qu'il avoit pour son divin Maître. Que tous les autres Disciples soient effrayés, écartés, qu'ils prennent tous la fuite; rien n'est capable d'intimider saint Jean. On a beau saisir et lier Jesus-Christ comme un séditieux, on a beau le rassasier d'opprobres, le condamner à mort, le clouer sur la croix à la vue de tout le peuple, saint Jean est au pied du gibet. Bien-loin de rougir d'avoir été à son école, il fait profession publiquement, au pied de la croix, d'être le Disciple de celui qu'on fait mourir comme un séducteur et un imposteur, et à qui on fait un crime capital de sa doctrine. Bon Dieu, que l'amour qu'on a pour vous est généreux! qu'il est fort, qu'il est intrépide, quand il est pur! Ce cher disciple pouvoit, comme tant d'autres, se tenir un peu éloigné, se mêler parmi la foule, pour éviter d'être connu, et par-là éviter la confusion qu'il y avoit d'être Disciple d'un homme qu'on fait mou-

rir pour sa doctrine ; il y avoit même danger d'être enveloppé dans la persécution. O amour divin, que tu es intrépide ! quand on aime ardemment Jesus-Christ, on ne craint que de lui déplaire ; toute la rage de l'enfer, toute la malice de l'impiété, toute la fureur des hommes ne sauroit ébranler, effrayer un cœur qui aime véritablement Dieu. Mon Dieu, que l'exemple de ce Saint confond de faux amis du Sauveur du monde ! que son exemple démasque de faux amours de Dieu ! Nul amour de Dieu dans un cœur tiede, lâche, immortifié, qui rougit de l'Evangile, et qui veut plaire et au monde et à Dieu. Nous nous flattons d'aimer Jesus-Christ, et nous n'osons pas nous déclarer pour ses Disciples. Nous nous flattons d'aimer Dieu, et nous ne gardons pas ses commandemens ; nous nous flattons d'aimer Dieu, et dans le fond nous n'aimons que nous-mêmes.

Je vous supplie, Seigneur, de me donner votre amour, mais cet amour pur, ardent, généreux, qui ne se laisse ni amollir par la prospérité, ni abattre par les adversités de la vie ; je vous le demande par l'intercession de votre bien-aimé Disciple que vous avez si tendrement chéri, et qui vous a fidellement aimé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Diligam te, Domine, fortitudo mea. Psal. 17.

C'en est fait, Seigneur, je vous aimerai, et votre amour sera toute ma force.

Quis me separabit à charitate Christi ? Rom. 8.

Qui pourra jamais me séparer de l'amour de Jesus-Christ ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TROIS choses ont contribué efficacement à l'amour généreux qu'a eu saint Jean pour le Sauveur du monde. Sa grande pureté, il étoit vierge ;

sa générosité et sa persévérance, il ne se démentit jamais; sa tendresse de fils envers la sainte Vierge, il la chérit, il la servit toujours comme sa chere mere. Ce sera par ces trois importantes vertus que vous acquerrez cet ardent amour. La pureté du cœur et du corps caractérise ceux qui suivent l'Agneau; la persévérance couronne les ames fidelles; et la tendre dévotion envers la sainte Vierge, obtient, nourrit et cimente ces deux essentielles vertus. Vivez dans une pureté de cœur et de corps: dévouez-vous pour toujours au service de la sainte Vierge; aimez-la comme votre chere mere, et demandez sans cesse la grace finale par son intercession.

2.° Saint Jean a un grand crédit auprès de Dieu et de la sainte Vierge; ayez toute votre vie une tendre dévotion et une singuliere confiance en ce grand Saint. Demandez-lui qu'il vous obtienne cette grande pureté, cette tendre dévotion envers la sainte Vierge, et la persévérance en l'amour de Dieu. Et ne manquez pas de lui faire chaque jour une priere; celle qui suit est propre pour demander la pureté.

O Agneau sans tache, qui avez choisi une Mere Vierge, inspirez-moi un amour ardent pour la pureté, et une vive horreur du vice contraire, un éloignement des occasions dangereuses, et un courage qui ne se laisse jamais amollir par l'attrait du plaisir. Donnez-moi, ô Dieu de pureté, la grace de veiller avec tant de soin, et de prier avec tant d'efficace, que le tentateur n'ait jamais aucun avantage sur moi. Je compte, Vierge Sainte, sur votre protection, et sur l'intercession du bien-aimé Disciple.



VINGT-HUITIEME JOUR.

LES SAINTS INNOCENS.

On diroit que l'Eglise a voulu donner une Cour au Sauveur naissant, en faisant suivre la fête de sa Nativité par celle des Saints Innocens, et par celle du premier des Martyrs, et du Disciple favori. Celui qui est né est Dieu, on doit lui offrir d'innocentes victimes : *Deus est qui natus est*, dit saint Augustin, *innocentes debentur illi victimæ*. C'est un agneau sans tache qui doit un jour être immolé pour nous sur la croix ; il faut que dès qu'il paroît, des agneaux très-purs lui soient offerts en sacrifice. *Agni debent immolari, quia Agnus futurus est crucifigi.*

A peine le Sauveur du monde fut né à Bethléem, que Dieu annonça aux Rois Mages la naissance de ce Roi Sauveur, par une étoile miraculeuse qui leur servit encore de guide. Avec ce secours du Ciel ils arriverent à Jérusalem, qu'ils croyoient trouver toute en fête, à cause de la naissance du Messie et du Roi des Juifs, si long-temps attendu ; mais ils furent fort surpris de n'y trouver ni fêtes, ni marques d'alégresse. Ils demanderent d'abord où est le Roi des Juifs, nouvellement né, et dont ils assurent avoir vu l'étoile en Orient, laquelle leur a servi de guide. Cela étonna étrangement Hérode, et fit grand bruit dans Jérusalem. Le peuple étoit trop curieux de nouvelles, pour ne pas parler de celle-ci, et Hérode trop ombrageux et trop jaloux de la Royauté où il s'étoit intrus, pour entendre de sang froid cette nouvelle. Craignant qu'on ne lui vînt ravir sa couronne, il manda sur l'heure les

Princes des Prêtres et les Scribes, c'est-à-dire, ceux qui devoient expliquer au peuple les Ecritures, et prendre garde qu'on y mêlât rien qui en pût corrompre le sens.

Il avoit assez d'esprit pour voir qu'un Roi que des étrangers venoient de si loin chercher dans le sein de la Judée, étoit un Roi extraordinaire, et fort différent des autres; d'ailleurs il n'ignoroit pas qu'étant lui-même Iduméen, c'est-à-dire, d'un peuple qui descendoit d'Esaü, il n'étoit point de la race Juive, et par conséquent que le sceptre n'étant plus dans les descendans de Juda, le temps prédit par les Prophetes étoit venu, auquel devoit naître le Messie. C'est sans doute pour ce sujet que dans l'assemblée des Docteurs il ne parla point du nouveau Roi, mais il demanda seulement où devoit naître le Messie. Ils répondirent tout d'une voix, qu'il naîtroit dans Bethléem, petite ville de la Tribu de Juda, et que Dieu même l'avoit prédit par son Prophete.

Hérode se contenta de cette réponse, et ayant congédié l'assemblée, fit venir les Mages, pour conférer en particulier avec eux : il ne voulut pas leur parler en présence des Docteurs, qui étoient des gens éclairés et capables de découvrir ce qu'il tâchoit de dissimuler : il craignoit que l'inquiétude qu'il feroit paroître dans ses demandes et dans tout son entretien, ne leur donnât quelque soupçon du dessein qu'il formoit déjà de se défaire de l'Enfant, et de l'immoler à son ambition et à sa rage. Cet esprit fourbe et artificieux prend donc les Mages à part, leur fait cent questions captieuses, les prie sur-tout de lui dire en quel temps l'étoile avoit commencé à paroître; et reconnoissant en eux beaucoup de piété, et peu de défiance, il fait semblant d'approuver leur dévotion, et il les anime à poursuivre leur voyage. Allez, leur dit-il, allez à Bethléem, informez-vous de tout ce qui regarde cet Enfant, et re-

venez au plutôt pour m'en dire des nouvelles ; parce que je veux moi-même l'aller adorer aussi-bien que vous. C'est ainsi que ce fourbe et cet impie essayoit de les engager malicieusement dans le piege ; mais Dieu qui se joue de tous nos artifices, qui ne peut être trompé, et qui a des vues bien différentes de celles des hommes, sut bien confondre tous ses malins desseins. Les Mages allerent droit à Bethléem, eurent le bonheur d'y trouver le Sauveur, se prosternerent devant lui, l'adorerent, et lui ayant offert pour présent ce qu'ils avoient apporté de leur pays de plus précieux, c'est-à-dire, de l'or, de l'encens, et de la myrrhe ; avertis par un Ange pendant leur sommeil, qu'ils se donnassent bien de garde de retourner vers le Tyran, ils prirent un autre chemin que celui de Jérusalem, et s'en retournerent chez eux par une autre route.

Les Mages ne paroissant plus, Hérode en parut peu inquiet, et il crut que n'ayant point trouvé ce qu'ils étoient venu chercher, ils avoient eu honte de revenir à la Cour, pour ne pas passer pour visionnaires. Cependant ce qui s'étoit passé de merveilleux à Bethléem, et ce qui s'étoit passé de miraculeux à Jérusalem lorsque la sainte Vierge et saint Joseph avoient porté l'Enfant Jesus au Temple fit grand bruit. Ce bruit se répandit jusqu'à la Cour. Hérode en fut informé, il en voulut savoir tout le détail, et ce détail le jeta dans de cruelles alarmes. La crainte qu'il eut de la grandeur du divin Enfant, qu'on avoit si hautement loué, et reconnu pour le Messie dans le Temple, et la honte de se voir joué par des étrangers, qu'il avoit pris jusqu'alors pour des simples et des crédules, le porterent aux derniers excès d'inhumanité.

Hérode étoit un des plus cruels et des plus inhumains Princes qui ayent jamais été. Antoine l'avoit fait nommer Roi des Juifs par le Sénat,

L'ambition et le soupçon étoient ses deux passions dominantes, et l'inhumanité faisoit son caractere de distinction. Il fit d'abord noyer Aristobule son beau-frere, Grand Sacrificateur, et fit mourir Hircan son ayeul. Il fit mourir Marianne sa femme, Alexandra mere de Marianne; fit égorger tous ses propres enfans; il n'épargna pas ses plus chers amis, dès qu'il conçut quelque soupçon contre eux. Tous ceux qui étoient de la race des Asmonéens, ou qui avoient quelque autorité, perdirent la vie, sans aucun ordre de justice. Dieu punit l'impiété, l'inhumanité de ce Prince cruel, par une maladie horrible; car il sortit de son corps un nombre innombrable de vers, qui en le dévorant par leurs morsures, jetoient une odeur insupportable; aussi voulut-il plusieurs fois se tuer lui-même pour se délivrer de ses douleurs, et de l'horreur qu'il avoit de lui-même. Comme il savoit que les Juifs se réjouiroient de sa mort, il donna ordre d'égorger toutes les personnes de qualité qu'il tenoit en prison, aussitôt qu'il auroit rendu l'esprit, afin que chaque famille considérable de son Royaume eût sujet de verser des larmes à sa mort. Cela ne fut pourtant pas exécuté, mais ce ne fut que par le mépris et l'exécration qu'on eut pour sa mémoire.

Tel étoit cet Hérode, qui ne pouvant plus douter de la naissance miraculeuse d'un Enfant, de qui on publioit déjà tant de merveilles; et ne doutant plus qu'on ne l'eût joué, entra dans une colere étrange. Ses soupçons, sa crainte, son ambition le jetant dans une espece de désespoir, et voulant à quelque prix que ce fût, se défaire de cet Enfant né depuis peu, il prit la barbare résolution de faire massacrer tous les jeunes enfans qui étoient encore à la mamelle, ne doutant point que celui à qui il en vouloit, ne dût être enveloppé dans le massacre général. Il donna

donc ses ordres pour cela, et recommande à tous les Officiers de les faire exécuter avec la derniere ponctualité, sous peine de la vie. On distribue donc dans toutes les villes, bourgs et villages, des compagnies de soldats, sans qu'on sût pour quel dessein se faisoit cette nouvelle distribution des troupes. On publia d'abord que le Prince vouloit savoir au juste le nombre des enfans mâles nés depuis deux ans et qui étoient encore en vie. Dès qu'on en eut fait le dénombrement, et qu'on eut marqué combien il y en avoit dans chaque famille, les soldats eurent ordre de les tous égorger, sans en épargner un seul, sous peine de la vie. Cet ordre barbare ne fut que trop exactement exécuté, et dans peu d'heures, le même jour, toutes ces innocentes victimes furent immolées. Le nombre en fut étonnant, non-seulement dans Bethléem, mais encore dans toutes les villes et bourgades voisines. Le sang en ruisseloit par-tout, nulle maison, nulle chaumine qui ne fut un lieu de supplice, arrosé de ce sang innocent.

Saint Grégoire de Nysse, et saint Augustin, ont employé toute leur éloquence, pour nous exprimer la cruauté des soldats dans cette horrible exécution, les cris lamentables des meres qui voyoient arracher de leur sein ceux qu'elles venoient de mettre au monde, les plaies cruelles de ces enfans que l'on massacroit inhumainement avant qu'ils eussent pu commettre aucun crime; enfin la gloire de leur mort et de leur martyre, puisqu'ils mouroient non-seulement pour Jesus-Christ, mais aussi en sa place. Ces enfans sont égorgés en la place de Jesus-Christ, dit saint Augustin, et l'innocence a le bonheur de mourir pour la justice. *Occiduntur pro Christo parvuli, pro justitia moritur innocentia.* Ce sont ici les fleurs des Martyrs, continue le même Pere, et ces premiers boutons de l'Eglise naissante, que l'ardeur

de la plus cruelle passion fait éclorre au milieu de l'hiver de l'infidélité, et qui ont été emportées par la gelée de la persécution. *Flores Martyrum, et primas erumpentes Ecclesiæ gemmas, quas in medio infidelitatis frigore exortas, persecutionis pruina decoxit.* Heureuse haine du plus cruel des Rois, s'écrie-t-il, tu as été plus avantageuse à ces enfans, que les plus insignes faveurs du Prince. *Ecce profanus hostis nunquam beatis parvulis tantùm prodesse potuisset obsequio, quantùm profuit odio.* Quel bonheur pour vous, innocentes victimes, dit saint Cyprien, d'être confondus avec Jesus-Christ, et d'être arrachés de la mamelle de vos meres, pour être égorgés à sa place. *Vice Christi, et pro Christo avulsi pueri è matrum uberibus detruncantur.* Vous avez été baptisés dans votre sang, dit saint Chrysologue, comme vos meres l'ont été, pour ainsi dire, par leurs larmes. *Lacrymis suis matres, et filii suo sanguine baptizantur.* Ce sont ici véritablement les Martyrs de la grace, qui confessent sans parler, et qui meurent et qui triomphent sans connoître le prix et le mérite de leur victoire. *Vere isti sunt gratiæ Martyres; confitentur tacentes, nescientes pugnant, vincunt inscii, coronas rapiunt ignorantes.* Je vous salue, fleurs des Martyrs, chante le Poëte Prudence, qui à la pointe du jour avez été enlevés par le persécuteur de Jesus-Christ, comme ces tendres boutons qu'un furieux tourbillon rompt au moment qu'ils commencent d'éclorre. *Salvete flores Martyrum, quos lucis ipso in limine Christi insecutor sustulit, ceu turbo nascentes rosas.* Enfin si vous me demandez, dit saint Bernard, par quelles actions ces saints Innocens ont mérité d'être couronnés, demandez à Hérode pour quels crimes ils ont été mis à mort. La bonté de Jesus-Christ notre Sauveur, aura-t-elle moins de pouvoir que la malice du cruel Hérode, pour que celui-ci ait pu ôter la vie à ces Innocens, et que

le Sauveur n'ait pu couronner ceux qui sont morts pour lui. *Si quæris Innocentium merita ut coronarentur, quære et apud Herodem crimina ut trucidarentur! An minor Christi pietas, quàm Herodis impietas, ut ille quidem potuerit innoxios neci dare, Christus non potuerit propter se occisos coronare.*

Quelques-uns ont cru que le nombre de ces innocentes victimes montoit jusqu'à cent quarante-quatre mille, à cause que saint Jean dans son Apocalypse, parlant des ames innocentes et pures, qui suivent l'Agneau quelque part qu'il aille, en met autant. Mais le savant Salmeron, dans ses Commentaires, dit qu'il y en eut quatorze mille, et il assure que les Chrétiens d'Ethiopie, que nous appelons Abyssins, marque ce nombre au Canon de la Messe. Genebard dit aussi que les Grecs marquent ce même nombre dans leur Calendrier, et cette opinion est la plus probable.

Ces saints Enfans ainsi sacrifiés à la fureur et à la jalousie d'un Roi, qui prétendoit se venger sur eux d'un Roi qu'il croyoit né pour lui ravir la couronne, ont toujours été regardés dans l'Eglise comme de vrais martyrs de Jesus-Christ. Elle nous avertit seulement que ce n'est point par l'organe de la parole, mais par l'effusion de leur sang innocent, qu'ils ont rendu témoignage à la vérité. Elle nous représente dans ses Offices, que c'est uniquement pour la cause de Jesus-Christ qu'ils sont mort; qu'on a eu intention de les faire mourir en sa place, et qu'on a cru lui ôter la vie à lui-même, en les égorgeant. S. Irénée a relevé la gloire de leur martyre, par des éloges pompeux; et plusieurs croient que leur fête étoit déjà établie dans l'Eglise dès le temps des Apôtres. *Bene ergo, et secundùm voluntatem Dei, sancti Patres eorum memoriam celebrari mandaverunt sempiternam.* C'est ce qu'on trouve dans les Homélies attribuées à Origene. Comme on ignore

le jour de leur mort, l'Eglise a fixé leur Fête au 28 de Décembre, pour la rapprocher le plus qu'il est possible de la naissance du Sauveur. On assure que dès le sixieme siecle, l'Empereur Justin le Jeune fit bâtir à Constantinople une Eglise en l'honneur des saints Innocens, et on y gardoit un de leurs corps, qu'on exposoit à la vénération publique. On en voit un tout entier à la célebre Abbaye de Saint-Denis en France, dans un berceau fait de branches de palmier, et enchâssé dans une caisse de vermeil doré, qui fut donné à cette Abbaye par l'Empereur Charlemagne, et un autre à l'Eglise des Innocens de Paris, en chair et en os, enfermé dans un cristal garni d'argent, et enrichi par la magnificence du Roi Louis XI.

La Messe de ce jour est en l'honneur des saints Innocens.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, cujus hodiernâ die præconium Innocentes Martyres non loquendo, sed moriendo confessi sunt, omnia in nobis vitiorum mala mortifica; ut fidem suam, quam lingua nostra loquitur, etiam moribus vita fateatur. Per Dominum, etc.

O Dieu, dont les Saints Innocents ont confessé aujourd'hui la gloire, non par leurs paroles, mais par leur sang et par leur mort; faites mourir en nous toutes les passions et tous les vices; afin que notre vie, par le réglement de nos mœurs, soit une confession continuelle de la foi que nous faisons profession par nos paroles de suivre. Nous vous en prions par Notre-Seigneur, etc.



L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Apocalypse de l'Apôtre saint Jean. Chap. 14.

In diebus illis : Vidit supra montem Sion, Agnum stantem, et cum eo centum quadraginta quatuor millia, habentes nomen ejus, et nomen Patris ejus scriptum in frontibus suis. Et audivi vocem de cœlo, tanquam vocem aquarum multarum, et tanquam vocem tonitrui magni : et vocem quam audivi, sicut citharœdorum citharizantium in citharis suis. Et cantabant quasi canticum novum ante sedem, et ante quatuor animalia, et seniores : et nemo poterat dicere canticum, nisi illa centum quadraginta quatuor millia, qui empti sunt de terra. Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati : Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo, et Agno. Et in ore eorum non est inventum mendacium : sinè macula enim sunt ante thronum Dei.

En ces jours-là : Je vis que l'Agneau étoit sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille personnes, qui portoient écrit sur le front son nom, et le nom de son Pere. J'entendis une voix du Ciel, comme le bruit d'un torrent qui se déborde, et comme l'éclat d'un grand tonnerre : et la voix que j'entendis imitoit le son des harpes touchées par des Joueurs d'instrumens. On chantoit comme un Cantique nouveau devant le trône, devant les quatre animaux ; et les vieillards : et personne ne pouvoit dire ce Cantique, sinon ces cent quarante-quatre mille, qui ont été rachetés de dessus la terre. Ce sont ceux qui n'ont point terni leur pureté avec les femmes ; car ils sont vierges. Ils suivent l'Agneau, quelque part qu'il aille. Ils ont été rachetés d'entre les hommes, comme des prémices pour Dieu, et pour l'Agneau. Il n'est point sorti de mensonge de leur bouche, aussi se trouvent-ils sans tache devant le trône de Dieu.

Tout le livre de l'Apocalypse est plein de mysteres et de figures ; mais on peut regarder ces figures, dit saint Augustin, comme des Prophéties de ce qui doit arriver à l'Eglise dans toute la suite des temps, c'est-à-dire, depuis son établissement

sur la terre, jusqu'à son triomphe dans le Ciel. En sorte qu'on y voit, et les combats qu'elle a à soutenir, et la gloire dont ces victoires doivent être couronnées.

RÉFLEXIONS.

L'innocence fait le plus bel ornement de l'ame : Dieu ne trouve ses complaisances que dans les cœurs purs, dans les ames innocentes : la pureté gagne le cœur de Dieu. Heureux ceux qui ont le cœur pur, dit le Sauveur, parce qu'ils verront Dieu. Ce n'est pas seulement dans le Ciel, c'est aux ames chastes que Dieu prend plaisir de se communiquer dès cette vie : c'est à elles à qui il donne l'intelligence des plus sublimes connoissances. La foi est obscure, il est vrai, mais c'est sur-tout à ces cœurs corrompus, à ces ames ensevelies dans la chair, à ces ames que la volupté abrutit, que le plaisir rend toutes terrestres ; mais les lumieres de la foi pénetrent aisément dans un cœur exempt de ces brouillards épais, de ces exhalaisons impures et malignes, que la corruption cause. L'impureté offusque les yeux de l'ame, elle éteint cette lumiere surnaturelle de la grace, et laisse l'esprit et le cœur dans une affreuse nuit. D'où sont venues ces révolutions étonnantes et subites, en fait de Religion ? Il y a deux cents ans que la foi Chrétienne florissoit avec tant d'éclat dans ces régions fortunées où régnoient la simplicité, la piété, l'innocence, et où le schisme et l'hérésie regnent aujourd'hui ; les Wiclefs, les Luthers, les Calvins n'ont pas plutôt semé le venin de leurs erreurs, que tout est perverti. D'où est venu ce déplorable changement ? par quels artifices subtils l'hérésie a-t-elle fait de si grandes et de si promptes conquêtes ? Les peuples ont perdu l'innocence, ils perdent bientôt la foi. Non, ce n'est point aux sophismes, ni aux artifices des chefs de parti, que l'hérésie

doit ses progrès ; c'est à la corruption des mœurs, à la dissolution, à l'impureté, que l'erreur est redevable de ses victoires. L'innocence est bannie, la foi sera bientôt proscrite. Un Prêtre, un Religieux s'ennuie du célibat, il criera bientôt contre le Pape. Qu'on remonte jusqu'au premier principe du schisme, jusqu'à la source de la révolte contre l'Eglise, l'on reconnoîtra infailliblement que la corruption du cœur en est le premier mobile. Dès que la loi de la continence devient trop dure, la foi s'affoiblit.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 2.

In illo tempore : Angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum, et Matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi. Futurum est enim, ut Herodes quærat Puerum ad perdendum eum. Qui consurgens, accepit puerum, et Matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum : et erat ibi usque ad obitum Herodis : ut adimpleretur quod dictum est à Domino per Prophetam dicentem : Ex Ægypto vocavi Filium meum. Tunc Herodes videns quoniam illusus esset à Magis, iratus est valdè, et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus, à bimatu et infrà, secundùm tempus quod ex-

En ce temps-là : L'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa Mere, et fuyez-vous-en en Egypte, et n'en partez point que je ne vous le dise ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr. Joseph se leva, et la nuit même, prenant l'enfant avec sa Mere, il se retira en Egypte, et il y fut jusques à la mort d'Hérode ; afin que ce que le Seigneur a dit par le Prophete, s'accomplît : J'ai fait venir mon Fils de l'Egypte. Hérode voyant que les Mages l'avoient trompé, se mit fort en colere, et envoya tuer tout ce qu'il y avoit d'Enfans dans Bethléem, et aux environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'étoit informé aux Mages. Alors

quisierat à Magis. Tunc adimpletum est quod dictum est per Jeremiam Prophetam dicentem : Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.

s'accomplit ce qui a été dit par le Prophete Jérémie. On a entendu une voix dans Rama, de grandes lamentations, et de grands cris : c'est Rachel qui pleure ses enfans, et elle ne veut point se consoler, parce qu'ils ne sont plus.

MÉDITATION.

Sur la Fête des Saints Innocens.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien la divine Providence est admirable, combien nos vues sont bornées, nos mesures courtes, notre sagesse faillible, nos desseins peu sûrs. Dieu se joue de la prévoyance des hommes, quand ces hommes osent s'en prendre à Dieu, et prétendent par une folle et impie ambition, renverser l'ordre de la Divine Sagesse. Hérode effrayé d'apprendre que le Messie est né, prend la résolution de s'en défaire ; il consulte, il s'informe du temps, du lieu, des circonstances de ce Divin Enfant : et pour venir à bout de son détestable dessein, il se résout à faire égorger tous les enfans de son âge. Le massacre de tous ces Innocens se fait : il n'est touché ni de l'innocence de ces jeunes victimes de son ambition, ni des cris et des larmes de leurs parens, ni de la désolation lamentable du peuple. L'envie de faire mourir le Sauveur du monde, le fait passer sur toute justice, sur tout sentiment d'humanité. Prudence humaine, que tu es insensée, quand tu attentes sur les conseils divins ! Pour peu qu'Hérode eût raisonné, n'eût-il pas compris quelle

folie c'est de prétendre rendre inutiles les décrets divins, en faisant mourir celui qui venoit pour nous donner la vie ! mais la passion aveugle. Ce Roi barbare fait égorger un nombre prodigieux de jeunes enfans, sans envelopper dans cette horrible boucherie celui qu'il cherche. Mais, quel bonheur pour ces saints Innocens! Cet impie tyran se rend l'opprobre et l'exécration de tout l'Univers, et procure à ces innocentes victimes une gloire éternelle. Il en fait les premiers Martyrs du Sauveur, et les uniques qui meurent pour Jesus-Christ naissant ; leur sang et leur mort portent un témoignage éclatant du Messie. Sans parler, nous pouvons porter un témoignage en sa faveur, par notre modestie, notre sainteté, notre innocence. Rien ne fait plus d'honneur à notre Religion, que la pureté de nos mœurs.

SECOND POINT.

Considérez quels dégâts, quels ravages ne fait pas dans une ame, une passion violente ! L'ambition, la crainte de perdre un Royaume, aveuglent si fort Hérode, qu'il se porte aux derniers excès de rage, de cruauté, de fureur. Mon Dieu, qu'une passion violente dans une ame qui a peu de Religion est à craindre ! elle franchit bientôt toutes les bornes. Raison, bienséance, intérêt propre, honneur, biens, repos, santé même, tout est sacrifié à une passion qui domine. Elle corrompt le meilleur naturel, elle anéantit la plus belle éducation, elle abrutit l'esprit le plus éminent, elle éteint les sentimens les plus chrétiens. Rien ne tient contre la passion dominante. Eût-on jamais pensé qu'un Prince pût en venir à de pareilles extrémités ! Un autre Hérode se laisse dominer par la passion d'impureté ; il a beau estimer, respecter même saint Jean, il fait apporter au milieu du repas la tête de ce saint Prophete.

L'ambition domine celui-ci ; il voudroit, s'il est possible, faire périr son successeur, il sacrifie à son ambition ses propres enfans ; il les fait égorger, de peur qu'ils ne lui succedent. Enfin la nouvelle de la Naissance d'un nouveau Roi des Juifs, qu'il connoît bien devoir être le Messie promis, alarme son ambition ; et n'écoutant que sa passion, il fait massacrer tous les jeunes enfans à Bethléem et aux environs, espérant follement que ce nouveau Roi, ce Messie enfant, ne sauroit échapper à ce massacre. Qu'on est insensé, ô mon Dieu ! qu'on est extravagant quand on s'imagine de renverser vos desseins, et l'ordre de votre Providence ! Hérode fait une cruelle boucherie de ces Innocens, et il en fait de glorieux Martyrs. Jesus-Christ échappe à sa fureur ; Hérode devient le plus haï, le plus méprisé, le plus malheureux des mortels. Ennuyé de vivre, il veut se donner lui-même la mort ; on l'en empêche, mais c'est afin de souffrir plus long-temps le plus douloureux, le plus affreux, le plus insupportable et le plus rigoureux de tous les supplices. Son corps pourrit tout vivant ; ses chairs se convertirent en vers ; et durant plus de deux ans, ce Prince impie ne fut plus qu'un cadavre puant, rongé par les vers, et plus hideux, plus horrible qu'un corps mort tombant en pieces dans un sépulcre. O que nos vues sont courtes, que nos mesures sont fausses, que nos desseins sont vains, quand ils n'ont d'autre soutien que la passion !

Faites, Seigneur, que toute ma prudence, ma sagesse, mes vues et mes desseins soient de vous plaire, par la pureté de mes mœurs, ma soumission à vos ordres, et ma fidélité à votre service et à remplir les devoirs de mon état.

Aspirations dévotes durant le jour.

Novit Dominus dies immaculatorum : et hæreditas eorum erit in æternum.

Le Seigneur a compté les jours des ames innocentes, et il les fera jouir à jamais de l'héritage qu'il leur destine.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la Loi du Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'INNOCENCE est la base du vrai mérite. Les plus belles qualités s'abâtardissent, les vertus se fanent, l'esprit le plus brillant s'épaissit, s'obscurcit, s'éteint par la corruption des mœurs. Il ne faudroit pour toute preuve de cette vérité bien triste, mais bien visible, que celle que nous met devant les yeux l'expérience de tous les jours. N'ayez rien tant à cœur que de vivre dans cette innocence, que de conserver ce précieux trésor, que de mettre cette délicate fleur à l'abri : le trop grand hâle la flétrit, fuyez avec soin tout ce qui peut lui nuire. Aimez la retraite, fuyez les compagnies mondaines, où l'on ne respire qu'un air contagieux. Ayez une dévotion particuliere aux saints Innocens, et demandez à Dieu, par leur intercession, qu'il vous conserve dans l'innocence.

2.° Ayez extrêmement à cœur de suivre en tout l'ordre de la Divine Providence, et ne craignez rien tant que d'en déranger l'économie par les subtils et malins artifices des passions. Pour cela, soumettez à cette Divine Providence tous vos désirs, tous vos desseins, toutes vos vues.

Ne

Ne consultez que la volonté de Dieu dans toutes vos entreprises, ne demandez que sa gloire, et vous chercherez, et ferez par-là votre salut.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

S. THOMAS, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, ET MARTYR.

SAINT THOMAS étoit Anglois, d'une famille distinguée par son ancienne noblesse et par sa piété. Il naquit à Londres l'an 1117, le 21 de décembre, jour de saint Thomas, ce qui obligea ses parens à lui donner le nom de cet Apôtre. Son pere nommé Gilbert Becker, étant encore jeune, s'étoit croisé par dévotion contre les Infidelles, et avoit fait le voyage de la Terre-Sainte avec d'autres Gentilshommes Anglois. Etant tombé dans une embuscade de Sarrasins, comme il visitoit les Lieux Saints, il fut pris et fait esclave l'an 1114. Ses belles qualités le firent considérer particuliérement de son Maître, qui étoit un des premiers Officiers de sa Nation, et le firent aimer de la fille unique de cet Emir, qui charmée de ce qu'elle lui avoit oui dire de notre Religion, eut envie de se faire Chrétienne. Gilbert s'étant échappé de sa prison, au bout de dix-huit mois, la fille de l'Emir se sauva de chez son pere, quitta son pays, et vint trouver Gilbert en Angleterre. L'Evêque en la baptisant, lui donna le nom de Mathilde; et ayant épousé Gilbert, elle devint la mere de notre Saint, qu'elle éleva avec soin dans l'esprit et les maximes de la Religion Chrétienne, étant devenue elle-même l'exemple des Dames Chrétiennes. Ce fut d'elle, sur-tout, que Thomas apprit à honorer avec tendresse la sainte

Vierge, qu'elle lui fit choisir pour sa Patronne singuliere, et à laquelle ce Saint fut toute sa vie si dévot.

Le jeune Thomas avoit apporté en naissant d'excellentes qualités, qui furent cultivées par une éducation heureuse. Il avoit un esprit vif et brillant, un jugement solide, et une mémoire qui ne lui refusa jamais rien de tout ce qu'il lui avoit confié. Son air, sa vivacité, ses manieres, tout prévenoit en sa faveur. Son pere, revenu d'un second voyage de la Terre-Sainte, le mit en pension dans un Monastere, pour le former dans les principes de la Religion, et dans les exercices de la piété. Il y fit autant de progrès que dans les Lettres humaines, dans lesquelles il se rendit habile. Le jeune homme faisoit honneur aux soins qu'on prenoit de son éducation, lorsqu'il perdit son pere et sa mere presque en même temps. Il se vit à l'âge de vingt-un ans abandonné à lui-même; mais malgré les mauvais exemples, il sut faire un bon usage de sa liberté. Il vint à Paris pour y continuer ses études, et il s'y distingua sur-tout dans la science du Droit.

Ses parens lui avoient laissé beaucoup de vertus, mais peu de biens. Un grand Seigneur l'ayant pris pour son Secrétaire, il voulut qu'il fût de toutes ses parties de plaisir. La chasse sur-tout fut son plus grand divertissement; Dieu fit un miracle pour le guérir de cette passion. Un jour qu'il chassoit au vol, sur le bord d'une riviere, son oiseau ayant fait plonger un canard qu'il poursuivoit, et s'étant plongé dans l'eau avec lui, la crainte de le perdre le fit jeter dans la riviere, sans songer au péril où il s'exposoit pour sauver son oiseau. Le courant de l'eau le porta jusqu'à un moulin, où il alloit être noyé sous la roue, lorsque par un miracle visible, la roue s'arrêta tout d'un coup jusqu'à ce qu'on l'eût tiré de l'eau.

Il reconnut la grace d'une protection si visible ; il renonça à tous ces divertissemens, et s'appliqua a des occupations plus sérieuses. Mais quelque réputation qu'il se fût faite dans l'administration des affaires civiles, il s'en dégoûta ; sa droiture naturelle ne pouvant pas souffrir les vexations et l'injustice. Il s'attacha à Thibaud, Archevêque de Cantorbéry, qui reconnoissant en lui un génie éminent, un grand fonds de piété, et une probité à toute épreuve, l'employa aux plus grandes affaires de son Diocese. Il l'envoya à Rome pour des affaires fort délicates; et Thomas n'entreprit jamais rien dont il ne vînt à bout. L'Archevêque reconnoissant tous les jours plus de mérite dans son Surintendant, ne crut pas pouvoir rendre un plus grand service à l'Eglise, que de lui acquérir un si digne sujet : il l'engagea dans les Ordres sacrés, et le fit Diacre.

Son trop grand mérite lui attira des envieux. Roger, Archidiacre de Cantorbéry, fut toute sa vie son ennemi mortel : Thomas n'y répondit qu'avec une patience inaltérable. L'Archidiacre ayant été fait Archevêque d'York, Thibaud donna à notre Saint l'Archidiaconat, et le pourvut encore de quelque autre Bénéfice. L'augmentation de revenus ne servit qu'à le rendre plus aumônier ; et ses grandes charités le firent bientôt nommer le pere des pauvres. Le mérite du nouvel Archidiacre devenant tous les jours plus éclatant, le Roi Henri second voulut connoître par lui-même un génie si extraordinaire, et une vertu à laquelle toute la Cour applaudissoit. Il ne l'eut pas plutôt entretenu, qu'il trouva que Thomas étoit beaucoup supérieur à sa renommée, et sur l'heure même il le fit son Chancelier.

On ne vit jamais un Ministre d'Etat, ni si zélé pour les intérêts de son Prince, ni si affectionné pour le bien public. Il ne se servit jamais du crédit qu'il avoit auprès du Roi, que pour le sou-

lagement du peuple ; et si le Prince l'honoroit de toute sa confiance, le Chancelier rendoit son regne heureux. La place qu'il tenoit à la Cour, ne lui faisoit pas oublier celle qu'il tenoit dans son Eglise, et l'on voyoit dans le Ministre d'état le plus sage et le plus habile qui fut jamais, l'Ecclésiastique le plus exemplaire et le plus parfait qu'on ait jamais vu en Angleterre. Il donnoit le jour aux affaires, et il passoit la plus grande partie de la nuit en oraison. Aussi modeste, aussi mortifié à la Cour que le plus fervent Religieux dans le Cloître, s'il étoit obligé après ses longues prieres de prendre quelques momens de repos, ce n'étoit point sur son lit de parade, mais sur la dure ; et le Roi le surprit lui-même dans cet exercice d'austérité. Peu de nuits qu'il ne macérât son corps par de sanglantes disciplines ; la pénitence fut, pour ainsi dire, sa passion dominante, et sa profusion envers les pauvres, à qui il ne refusa jamais l'aumône, étoit sa belle passion.

Le Roi reconnoissant de plus en plus les merveilleux talens de son Chancelier, et son rare mérite, lui confia l'éducation du Prince Henri son fils. Il n'oublia rien pour en faire un Roi selon le cœur de Dieu, et il n'y eut guere d'éducation plus belle. Les services que Thomas rendoit à l'Etat ne se renfermerent point dans la famille Royale ; le Roi l'envoya en qualité d'Ambassadeur extraordinaire en France. Il accompagna Henri en Guienne, et par-tout il donna des preuves éclatantes de sagesse, de prudence, d'habileté, et même de courage.

Pendant que le Chancelier d'Angleterre brilloit si fort à la Cour, et faisoit même l'admiration des Cours étrangeres, l'Archevêque Thibaud laissa le Siege de Cantorbéry vacant par sa mort ; chacun jeta d'abord les yeux sur le Chancelier, le Roi lui-même ne crut pas pouvoir trouver un

plus digne sujet ; et dès que le Chancelier parut, il lui déclara qu'il l'avoit choisi pour remplir le premier Siege d'Angleterre. Thomas en fut effrayé, il représenta combien il étoit peu propre pour l'Episcopat, et combien il en étoit indigne. Ses humbles sentimens, et toute sa respectueuse remontrance, ne servirent qu'à confirmer son choix. Alors voyant qu'il falloit obéir : Je suis très-assuré, Sire, dit notre Saint, que si Dieu permettoit que je fusse Archevêque de Cantorbéry, je perdrois bientôt les bonnes graces de Votre Majesté, et que cette grande affection dont Elle m'honore, tourneroit en haine très-fâcheuse : car j'aurois grand sujet de craindre, sur les dispositions où je la vois, qu'Elle ne voulût exiger de moi bien des choses contraires aux droits de l'Eglise, que le devoir m'empêcheroit de lui accorder ; et ce seroit un grand prétexte à tous ceux qui ne me veulent par beaucoup de bien, de me décrier auprès de votre Majesté, et de me faire perdre les fruits du zele et de la fidélité que j'ai eu jusqu'ici à son service.

Le Roi parut étonné d'une réponse si libre, néanmoins il persévéra dans sa résolution ; et comme ils étoient en Normandie, il lui ordonna de passer incessamment la mer, et d'aller prendre possession de son Eglise. L'ordre fut exécuté ; saint Thomas eut beau prier, représenter, refuser, il fallut obéir. Le Clergé s'étant assemblé à Londres, dans l'Abbaye de Westminster, le choix du Roi fut confirmé : Thomas fut élu Archevêque de Cantorbéry, d'une voix unanime, en présence du jeune Prince Henri son éleve. On le conduisit ensuite à Cantorbéry : Il fut ordonné Prêtre le Samedi, et le lendemain 3 de Juin il fut sacré Evêque par l'Evêque de Winchester, assisté de quatorze autres Prélats, en présence du Prince et de toute la Noblesse.

Jamais sacre ne fut plus applaudi, et jamais

Evêque ne soutint plus dignement son caractere Ce haut rang où notre Saint venoit d'être élevé n'affoiblit point l'esprit de pénitence et d'humilité dans le nouveau Prélat. Il n'eut pas plutôt reçu le Pallium que le Pape Alexandre III lui envoya, qu'il embrassa la discipline Monastique réguliere du Chapitre de sa Cathédrale, portant l'habit Religieux sous celui de Prélat, et menant la vie la plus austere. Il s'appliqua plus que jamais à mortifier sa chair et ses sens, par les jeûnes continuels, par les veilles et les macérations du corps ; il se revêtit dès-lors d'un rude cilice, qu'il ne quitta plus le reste de sa vie. Il lavoit les pieds à treize pauvres le matin à la pointe du jour, et en nourrissoit chaque jour dans son Palais cent douze. Après avoir célébré chaque jour la Messe avec une dévotion qui se répandoit jusque sur les assistans, il alloit faire la visite des Hôpitaux, et des autres pauvres malades. Les heures de l'Office Divin, les instructions et les exercices de piété étoient si réglés dans sa maison, qu'elle devint l'exemple des maisons les plus régulieres; et s'il s'étoit rendu si célebre étant Chancelier, il ne fut pas plutôt sur le Siege Archiépiscopal, qu'il devint le modele des plus grands et des plus saints Prélats de l'Eglise.

La piété exemplaire et la régularité constante du Pasteur, réforma bientôt le troupeau. Dans moins de rien les abus furent abolis, les déréglemens corrigés, et tout le Diocese changea de face. Il n'y avoit qu'un an que le saint Prélat étoit sur le Siege Métropolitain, lorsqu'il fut obligé de passer la mer, pour assister au Concile de Tours, où présidoit le Pape. Tous les Cardinaux lui vinrent au-devant, et il fut reçu d'Alexandre III comme un Prélat qui faisoit l'ornement de l'Eglise. Le Concile prononça anathême contre tous les usurpateurs des biens

de l'Eglise, contre les Eveques et Moines qui ne s'opposeroient point à de semblables usurpations.

Saint Thomas à son retour en Angleterre fut reçu du Roi avec des honneurs et des témoignages d'amitié encore plus grands que jamais; mais cette faveur ne dura pas. Le Roi trouva mauvais que le Saint voulût se démettre de la charge de Chancelier, et qu'il eût exécuté l'ordonnance du Concile de Tours, en excommuniant un Seigneur de Paroisse. Mais ce qui acheva d'aigrir le Roi contre le Saint, fut la fermeté avec laquelle il soutint que les Ecclésiastiques ne devoient point être jugés par un Tribunal séculier, mais par des Officiers Ecclésiastiques. Le Roi regarda cette prétention comme une injure à l'autorité Royale : Il fit une assemblée d'Evêques à Westminster; le saint Archevêque y soutint les droits de l'Eglise avec vigueur. L'indignation du Prince intimida la plupart des Prélats; saint Thomas fut inflexible. Mais enfin, touché par les larmes de la plus grande partie, accablé de prieres et de remontrances, et leurré par l'espérance de la paix, il se relâcha, et s'obligea par serment de suivre la coutume. Il ne fut pas long-temps sans se repentir. Son Porte-Croix, homme pieux et zélé, osa lui reprocher qu'il venoit de trahir l'Eglise. La voix de cet homme, dit le Cardinal Baronius, fut le chant du coq qui réveilla saint Pierre. Notre Prélat détesta sa lâcheté, pleura sa faute, et s'abstint de dire la Messe jusqu'à ce que le Pape, qui étoit à Sens, lui eût envoyé l'absolution de sa faute. Il crut devoir céder à la tempête, et se retirer en France auprès de Sa Sainteté; mais les vents contraires l'obligerent de retourner à son Eglise, où il travailla avec plus de zele que jamais. Le Roi toujours plus aigri contre le saint Prélat, pria le Pape de faire l'Archevêque d'York son Légat, à la place

de celui de Cantorbéry. Le Pape le refusa long temps; mais enfin craignant de pousser à bout un Prince irrité et violent, il y consentit pour le bien de la paix; mais en transférant la dignité de Légat Apostolique à l'Archevêque d'York, il ne lui donna aucune juridiction sur celui de Cantorbéry, ni sur aucun des Suffragans de sa Métropole.

Le Roi peu content de cette exception renvoya le Brevet, et résolut de faire déposer le saint Archevêque. Il fit recueillir diverses accusations contre le Saint, convoqua un Parlement à Northampton, où saint Thomas fut contraint de comparoître comme criminel, et non pas comme Archevêque. Il y fut condamné par les Evêques et par les Seigneurs; tous ses biens furent confisqués, et la confiscation remise à la discrétion du Roi, comme par grace. Au milieu d'une si violente tempête, le Saint ne perdit jamais rien de sa tranquillité; il se vit dépouillé de tout sans se plaindre; et sachant qu'on devoit se rassembler pour le déposer, il crut que ce jour alloit être le dernier de sa vie. Il dit la Messe de saint Etienne avec le Pallium pour s'y préparer; et prenant lui-même le Saint-Sacrement avec la croix, il se rendit chez le Roi, qui prit ce procédé pour une insulte. Il reçut mille outrages dans le Palais. On vint lui déclarer qu'il avoit été déposé; mais il en appela au Saint Siege. Le saint Prélat chargé d'injures par ses propres confreres, insulté par les Barons et les Courtisans, outragé en diverses manieres par les Officiers du Roi, et par les Huissiers, sortit du Palais fort joyeux d'avoir été jugé digne de souffrir pour la justice. Apprenant que sa vie n'étoit pas en sureté, il se sauva secrétement la nuit, et passa en France, où il fut parfaitement bien reçu du Roi, qui l'assura de sa protection. Le Pape ne lui fit pas un moindre accueil. Le saint lui ayant fait un

récit fort simple, mais vrai, de tout ce qui s'étoit passé, supplia Sa Sainteté, que puisqu'il étoit lui seul la cause de cette tempête, elle agréât sa démission; et tirant aussi-tôt l'anneau Episcopal de son doigt, le présenta au Pape, et se retira de l'assemblée. Mais le Souverain Pontife l'ayant rappelé, loua son zele et sa piété, lui remit lui-même l'anneau au doigt, et le rétablit sur son Siege; et pour ne pas aigrir davantage l'esprit d'Henri, il conseilla au Saint de se retirer à l'Abbaye de Pontigny, de l'Ordre de Cîteaux; espérant de le réconcilier bientôt avec le Prince.

On ne peut dire la joie qu'eut le Saint de se voir dans cet asile sacré après tant de travaux; et ce fut là qu'il s'abandonna à toutes les douceurs de l'oraison, et à toutes les rigueurs de la pénitence. Cependant le Roi d'Angleterre irrité de la faveur que le Saint avoit trouvée en France auprès du Pape et du Roi, fit confisquer tous ses biens, et ceux de ses parens et de ses amis, les bannit tous de ses Etats, et les obligea par serment d'aller tous trouver le Saint dans sa retraite. Saint Thomas vit bientôt arriver à Pontigny cette foule de gens proscrits à son occasion, qui venoient se plaindre à lui de leur disgrace. Le Saint eut le cœur percé d'un tel spectacle: les larmes et les cris de tant d'innocens persécutés furent pour lui le plus rude supplice, mais sa constance n'en fut pas ébranlée. Le Roi toujours plus irrité fit de grandes menaces au Pape, de pousser son ressentiment jusqu'aux derniers excès, mais inutilement. Revenu d'une grande maladie, il pria le Pape d'envoyer en Angleterre un Légat *à Latere*, pour terminer tous ces différends. Mais craignant aussi que le saint Prélat ne le frappât des anathêmes de l'Eglise à Pontigny, il écrivit une lettre menaçante au Chapitre général de Cîteaux, déclarant que s'ils donnoient retraite au saint Prélat, il alloit chasser tous les Religieux de

Cîteaux de l'Angleterre. Notre Saint, sur l'avis qu'on lui en donna, sortit de Pontigny, et se retira au Monastere de Sainte-Colombe.

Toutes les voies d'accommodement ayant échoué, et la paix étant toujours plus éloignée, le Roi de France touché d'une si longue oppression, résolut de s'employer lui-même pour raccommoder le Saint avec son Roi, et le faire rétablir dans son Siege. Il eut quelques conférences avec ce Prince qui étoit en Normandie, et le porta à avoir une entrevue avec le saint Prélat, qui s'étant rendu à l'assemblée, alla d'abord se jeter aux pieds du Roi, qui se baissa aussi-tôt pour le relever : il implora sa clémence, et lui dit qu'il abandonnoit toute sa cause à la volonté de Sa Majesté, sauf l'honneur de Dieu. Cette clause choqua le Roi : il s'emporta ; mais revenu de son emportement, il se radoucit ; et ayant fait quelques propositions que le Saint ne crut pas pouvoir accepter en conscience, cette exception ne servit qu'à augmenter le mérite de notre Prélat, par les humiliations qu'il y souffrit, et par sa patience. Le Roi d'Angleterre étant à Mont-Martre déclara au Roi de France qu'il renonçoit à tous ses ressentimens, et qu'il pouvoit retourner à son Eglise. Un saint Prêtre retournant à Sens avec le Saint, lui dit, par un esprit prophétique, qu'on avoit traité de la paix de l'Eglise dans la Chapelle des Martyrs ; mais qu'apparemment il n'y auroit que son martyre qui la procureroit. A quoi le Saint répondit qu'il souhaiteroit que son sang fût le prix de cette délivrance.

Le Roi n'ayant pas pu faire déposer l'Archevêque de Cantorbéry, cherchoit tous les moyens de le chagriner et de lui faire perdre les droits de son Eglise. Il fit couronner par l'Archevêque d'York le Prince Henri son fils, malgré le Pape et le Primat ; mais il s'en repentit bientôt. Le Pape déclara l'Archevêque d'York suspens et interdit ;

il fulmina les mêmes censures contre tous les Evêques qui avoient assisté au couronnement du jeune Prince, fit dire au Roi d'Angleterre que s'il ne rendoit la paix à l'Eglise, il seroit contraint de jeter l'interdit sur tous ses Etats. Ce prince qui se repentoit déjà de toutes ses violences, se rendit aux paternelles remontrances du Saint Pere. Il demanda à voir l'Archevêque de Cantorbéry. La conférence se tint dans une grande prairie, qu'on appeloit le pré des traîtres. La paix s'y fit avec beaucoup de sincérité de la part du Saint, et beaucoup de démonstration de bonté et d'amitié de la part du Prince, qui ne put s'empêcher de jeter quelques larmes de tendresse, lorsqu'il vit le Saint à ses pieds. L'Archevêque ayant pris congé du Roi et remercié tous ses bienfaicteurs en France, se rendit au port de Witsan en Picardie, pour passer en Angleterre. L'Archevêque d'York son ennemi personnel, et les autres Evêques de son parti n'oublierent rien pour le faire périr, et pour l'empêcher du moins de débarquer. Il arriva heureusement à Sand-wich, qui n'étoit pas loin de Cantorbéry; il s'y rendit le lendemain 2 de Décembre, et il y fut reçu aux acclamations de tout le peuple, des Religieux et du Clergé. Son entrée fut triomphante, et eut, ce semble, quelque rapport avec celle de Jesus-Christ à Jérusalem, qui fut suivie de sa mort peu de jours après.

A peine étoit-il arrivé dans son Eglise, que l'Archevêque d'York et les Evêques de Londres et de Salisbury lui envoyerent dire de la part du Roi d'absoudre tous les Evêques qui étoient interdits, ou excommuniés. Comme on refusa les conditions justes qu'il demandoit, il ne crut pas devoir passer outre. Les trois Prélats, auteurs et chefs de la cabale, passerent en Normandie pour calomnier le Saint auprès du Roi, à qui ils eurent l'effronterie de dire que depuis que le Saint étoit arrivé à Cantorbéry, il n'avoit fait autre chose

qu'agir et parler contre l'honneur et le service de Sa Majesté, et contre les coutumes du Royaume. Le Roi crédule, et dont le cœur étoit toujours aigri contre le Saint, s'emporta jusqu'à dire devant toute sa Cour, qu'il maudissoit tous ceux qu'il avoit honorés de son amitié, puisqu'ils n'avoient pas le courage de le venger d'un Prêtre qui lui donnoit seul plus d'exercice et de chagrins que tous ses sujets ensemble. Quatre de ses officiers ; Renaud d'Ours, Hugues de Morville, Guillaume de Tracy, et Richard le breton, gens sans conscience et grands scélérats, s'engagerent sur l'heure par serment d'aller assassiner le saint Archevêque.

Ce Saint, qui depuis quelques jours ne parloit plus que de sa mort prochaine, se retira dans son Eglise pour y célébrer la grande Fête de Noël, au milieu de son Clergé et de son peuple. Il y prêcha pour la derniere fois, et leur annonça sa mort, comme si elle lui eût été révélée. Il passa les trois Fêtes jour et nuit dans l'Eglise s'offrant sans cesse en sacrifice avec une nouvelle ferveur. Le lendemain des Innocens 29 Décembre, les assassins arriverent à Cantorbéry, et étant entrés dans sa chambre, lui firent des propositions scandaleuses, sans qu'ils eussent aucun ordre de la part du Roi. Le Saint y répondit en grand Prélat et en héros Chrétien. Ces impies en se retirant lui dirent que sa fermeté Episcopale lui coûteroit la vie : Je ne fuirai point, leur dit-il en souriant et avec sa douceur ordinaire, j'attendrai tranquillement la mort, trop heureux de mourir pour les intérêts de l'Eglise. S'étant ensuite retiré dans l'Eglise pour y chanter l'Office Divin, il vit bientôt l'Eglise entourée de soldats, qui avoient à leur tête les assassins. La frayeur saisit les Religieux et les Clercs, qui se mirent en devoir avec le peuple de se barricader, et de se défendre. Le Saint les en empêcha, disant que le Temple du Seigneur ne devoit pas être fortifié, ni gardé

commé le camp d'un armée. Alors les assassins étant entrés l'épée à la main, se mirent à crier : Où est Thomas Becker ? où est le traître ? où est l'Archevêque ? Alors le Saint quittant son Siege, et venant à leur rencontre : Je suis l'Archevêque, leur dit-il, mais je ne suis pas un traître ; je suis tout prêt à mourir pour mon Dieu, pour la justice, et pour la liberté de l'Eglise ; mais je vous défends par toute l'autorité que Dieu m'a donnée, de faire le moindre mal à aucun de mes Religieux, de mes Clercs, ou de mon peuple. Puis se tournant vers l'Autel, joignant les mains : Je recommande mon ame, s'écria-t-il, et la cause de l'Eglise, à Dieu, à la sainte Vierge, aux saints Patrons de ce lieu, et au Martyr saint Denis. A peine eut-il achevé, que Renaud, le premier des assassins, lui déchargea sur la tête un grand coup de sabre. Le Saint tomba sur ses genoux, tout couvert de sang, et en même temps deux autres assassins le percerent chacun d'un coup d'épée. Comme il alloit expirer, le quatrieme de ces scélérats lui fendit la tête, et répandit sur le pavé la cervelle. Ainsi consomma son martyre cet illustre et saint Prélat, la gloire de sa nation, et l'un des plus glorieux ornemens de l'Eglise. Il mourut le 29 de Décembre de l'an 1170, en la neuvieme année de son Episcopat, et la cinquante-troisieme année de son âge.

Toute l'Europe prit part à la douleur de l'Eglise de Cantorbéry ; et tout le monde Chrétien eut horreur d'un assassinat commis en la personne du plus saint et du plus grand Prélat de son siecle. Son corps qu'on trouva revêtu d'un rude cilice et tout meurtri par les instrumens de pénitence, tout desséché par ses grands travaux, fut enterré dans l'Eglise sans cérémonie. Les assassins pillerent le Palais Archiépiscopal, et jeterent la terreur dans toute la ville. Sa mort précieuse fut révélée au moment qu'elle arriva à de

saints Religieux, en Angleterre, en France e dans la Palestine.

Le Roi Henri apprenant cette mort, en fut s frappé, et en même temps si repentant, qu'il fu plusieurs jours sans boire ni manger, versant jou et nuit un torrent de larmes. Il envoya incessam ment des Ambassadeurs au Pape Alexandre II pour lui protester que ce n'étoit nullement pa son ordre que cet assassinat avoit été commis qu'il avouoit qu'il en avoit été la cause et l'occa sion, par une parole indiscrete, et qu'il se sou mettoit à la pénitence qu'il voudroit bien lui im poser. Le Pape envoya deux Légats pour infor mer sur les lieux. Voyant le Roi soumis à tout ils lui imposerent une pénitence publique, pro portionnée à son crime; et étant allé ensuite à l porte de l'Eglise, prosterné la face contre terre et tout trempé de ses larmes, il reçut l'absolutio par les Légats en présence du Clergé et du peuple

On regarda cette conversion du Roi, comm l'un des premiers miracles du Saint, qui fut suiv d'un grand nombre d'autres très-éclatans, qui s faisoient tous les jours à son tombeau, ce qu obligea le Pape Alexandre III, de le canonise solemnellement, trois ans après sa mort, apré toutes les formalités ordinaires. Quelque sincer que fût le repentir d'Henri, Dieu ne laissa pa de venger la mort du Saint, d'une maniere bie terrible. Le glaive de la dissention ne sortit poin de sa famille. Les deux Princes ses fils se révol terent contre lui, et mirent dans leur parti l Comte de Flandres et le Roi d'Ecosse. Il s vit à la veille d'être détrôné, et même de perdr la vie. Il comprit d'où lui venoient tant de mal heurs : il résolut d'expier son péché par une péni tence publique. Ayant fait assembler un grand nombre d'Evêques à Cantorbéry, il s'y rendit pieds nus, avec un habit simple, et sans suite Etant arrivé au tombeau du Saint, fondant e

larmes, et ne parlant que par des sanglots, il se prosterna la face contre terre, confessa publiquement son péché, en demanda pardon à Dieu et au Saint; puis s'étant dépouillé les épaules, il voulut absolument que tous les Prélats lui donnassent cinq coups de discipline, et plus de quatre-vingts Religieux, chacun trois; et il passa le reste du jour et la nuit suivante, en jeûne, en veille et en prieres. Il renonça pour toujours aux prétentions injustes qui avoient fait le sujet de sa querelle avec saint Thomas, et augmenta les droits et les revenus de cette Eglise. Dieu agréa sa pénitence. Le Roi d'Ecosse fut vaincu et fait prisonnier, et les deux Princes ses enfans vinrent se jeter à ses pieds pour implorer sa clémence. Les Assassins furent saisis d'une frayeur continuelle, qui leur fit passer le reste de leurs jours dans une espece de frénésie qui ne les quitta qu'à la mort; et tout le monde fut témoin de leur effroyable supplice. Le Roi de France Louis-le-Jeune fut en personne à son tombeau, pour obtenir par son intercession la santé de son fils aîné, qui fut depuis Philippe-Auguste. Saint Louis enrichit l'Abbaye de Royaumont du chef du Saint qu'il avoit obtenu du Roi d'Angleterre. Henri VIII s'étant révolté contre l'Eglise, conçut tant d'aversion de notre Saint, qu'il eut l'impiété de faire brûler ses saintes Reliques.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, *pro cujus Ecclesiâ gloriosus Pontifex Thomas gladiis impiorum occubuit; præsta quæsu-*	O DIEU, de qui le glorieux Pontife Thomas a soutenu les intérêts, en mourant pour l'Eglise, par le

mus, ut omnes qui ejus implorant auxilium, petitionis suæ salutarem consequantur effectum. Per Dominum, etc.

glaive des impies : faites la grace à tous ceux qui implorent son secours de recevoir l'effet salutaire de leur demande. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 5.

FRATRES : Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis : qui condolere possit iis, qui ignorant, et errant : quoniam et ipse circumdatus est infirmitate : et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

MES Freres : Tout Pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés ; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesses ; et c'est à cause de cela qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu comme Aaron.

L'Apôtre dans cette Lettre aux Hébreux, fait sentir l'excellence du Sacordoce des Prêtres de la Loi nouvelle, sur celui des Prêtres de la Loi ancienne. L'Eglise prend une partie de ce qui est dit de ce Sacerdoce nouveau, pour en faire la lecture aux Fêtes des saints Pontifes, afin qu'on révere en eux le Pontificat du Fils de Dieu, comme le principe et le modele du leur.

RÉFLEXIONS.

Afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés. Quand nous n'aurions eu de la Loi nouvelle que ces sacrifices imparfaits, dont Dieu avoit établi l'usage par le ministere de Moyse, disoit un savant homme, il faudroit toujours y assister avec révérence, il faudroit toujours respecter ces chairs mortes, toujours révérer ces taureaux égorgés et immolés au Dieu vivant; il faudroit toujours se prosterner devant ces autels chargés des oblations et des anathêmes. Aussi que de leçons, que de préceptes Dieu n'a-t-il pas donnés à son peuple, pour lui apprendre avec quel profond respect on devoit assister à ces religieuses cérémonies! Ce n'étoient que les ombres et les figures du grand sacrifice de la Loi nouvelle; c'en étoit assez pour mériter tous leurs hommages, et pour les saisir d'une sainte frayeur, toutes les fois qu'ils y paroissoient. Aurons-nous éternellement besoin des exemples édifians d'un peuple indocile et grossier, pour nous apprendre à n'être pas impies? Faudra-t-il toujours rappeler ces ombres et ces figures, pour nous faire assister avec moins d'irrévérence au sacrifice non-sanglant du Corps et du Sang adorable de Jesus-Christ, de qui ces sacrifices et ces religieuses cérémonies de l'ancienne Loi n'étoient que les figures? On s'étonne des fléaux terribles dont Dieu se sert pour nous châtier. Il est vrai que nous avons en main de quoi appaiser un Dieu irrité; la victime qui est immolée sur nos Autels est bien capable de désarmer sa colere. Mais ignore-t-on avec quelle juste sévérité Dieu punissoit la moindre irrévérence? Osa tombe mort sur la place, pour avoir seulement porté la main avec peu de respect sur l'Arche, quoique ce fût pour un louable

motif; et quels châtimens dès qu'on manquoit de respect durant le sacrifice ? La justice de Dieu ne s'est point affoiblie. La divine victime immolée pour nos péchés, est souvent profanée dans l'immolation même : combien de fois le Sang du divin Agneau répandu pour obtenir miséricorde, crie-t-il vengeance au Ciel contre la profanation et le sacrilege ? L'hérétique est impie, en refusant de croire la présence réelle de Jesus-Christ dans le sacrifice de la Messe : mais le Catholique est-il moins irréligieux, moins criminel en la croyant, cette présence réelle, et en assistant à ce redoutable sacrifice avec tant d'irréligion, avec si peu de respect ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 10.

In illo tempore : Dixit Jesus Pharisæis : Ego sum Pastor bonus. Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. Mercenarius autem, et qui non est Pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit : et lupus rapit, et dispergit oves. Mercenarius autem fugit, quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus. Ego sum Pastor bonus : et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. Sicut novit me Pater, et ego cognosco Patrem ; et animam meam pono pro ovibus meis. Et alias oves habeo, quæ non

En ce temps-là : Jesus dit aux Pharisiens : Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire, celui qui n'est point le Pasteur, et dont les brebis ne sont point à lui, voyant venir le loup, abandonne les brebis, et s'enfuit ; cependant le loup les enleve, et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit, parce que c'est un mercenaire, et qu'il n'a point d'intérêt à ce qui regarde les brebis. C'est moi qui suis le bon Pasteur ; je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent. Comme mon Pere me connoît, de même moi je connois mon Pere, et je donne ma vie pour mes

sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile, et unus Pastor.

brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie, et il faut que je les amene. Elles entendent ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et un Pasteur.

MÉDITATION.

De la fin de l'Année.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien les jours et les années s'écoulent vîte. Heureux qui sait mettre à profit tout le temps, heureux celui dont les jours sont pleins. Nous courons jour et nuit au tombeau, sans que rien nous arrête, sans que rien recule le terme fixe de notre mort. Voici une année de moins de notre vie. Cette année est passée et ne reviendra plus. Tous nos jours sont comptés, et ces jours ne nous ont été donnés, que pour travailler sans cesse à l'affaire importante de notre salut. L'année que nous finissons ne nous avoit été accordée que pour travailler à cette grande, à cette unique affaire : quelle consolation à qui a tâché d'en sanctifier tous les jours ! Désabusons-nous, le temps de la vie ne nous est pas donné pour amasser du bien, pour nous divertir, pour faire fortune. Ce temps est trop précieux pour être si mal employé. Dieu a une autre fin, en nous donnant un certain nombre d'années ; il prétend que l'emploi que nous ferons de ce temps si court, nous mérite une éternité bienheureuse. Bon Dieu, quel compte à rendre à ce Maître rigoureux, à ce Juge sévere, de tant de belles heures perdues, de tant de jours, de tant d'occasions qu'on a eues durant cette année de gagner

le Ciel, de se faire un trésor de mérite, en correspondant à la grace, en mettant à profit tant de saintes inspirations? Serviteur méchant et paresseux, nous dira-t-il dans sa colere, puisque vous avez si peu de zele pour mon service, et qu'ayant tant reçu de moi, vous me rendez si peu, je reprendrai ce talent qui dépérit entre vos mains; je vous ôterai ce temps dont vous faites un abus si indigne : *et tempus non erit ampliùs.* Livrés alors à toutes les rigueurs de la justice divine, et précipités les mains et les pieds liés dans les ténebres extérieures, c'est-à-dire, privés pour toujours de la lumiere et du secours de la grace, éternellement nous gémirons, nous regretterons ces jours, ces années perdues; nous souhaiterons, mais en vain, de rappeler un seul de ces momens de salut, dont nous fîmes autrefois un si mauvais usage. N'attendons pas jusqu'alors à nous en repentir, puisque nous pouvons encore le faire avec succès : et formons dès-à-présent la résolution de mettre à profit pour l'éternité, tout le temps qui sera désormais à notre disposition.

SECOND POINT.

Considérez que la fin de cette année doit vous rappeler celle de votre vie, dont la durée est si courte et si incertaine. Le temps qui vous reste à vivre coulera aussi rapidement que celui que vous avez déjà passé; et il vous en reste peut-être bien moins que vous ne pensez. Qui sait si vous vivrez assez pour voir la fin de l'année suivante, et même si vous ne mourrez point avant que celle-ci finisse ? Nul homme qui ne compte de vivre encore une ou plusieurs années : et cependant nul qui voulût répondre sur ses biens et beaucoup moins sur sa tête, de la vie d'un autre, même pour peu de jours. De tout cela que faut-il

conclure? apprenons-le de l'Apôtre. Prenez donc bien garde, mes Freres, c'est ainsi qu'il écrivoit aux Éphésiens, à vous conduire avec précaution, *Videte itaque, fratres, quomodo cautè ambuletis* (a), non comme des hommes sans raison, qui laissent échapper les occasions précieuses du salut, mais comme des hommes sages qui sacrifient tout pour mettre à profit le temps, dont ils connoissent le prix, pour bien employer des jours si courts, si critiques, et dont la perte est si fort à craindre : *Non quasi insipientes, sed ut sapientes: redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.* Si nous ne nous relâchons point, écrivoit-il encore aux Galates (*b*), dans la pratique du bien, nous recueillerons en son temps le fruit de notre travail. Faisons donc le bien, pendant que c'en est encore le temps pour nous. *Tempore enim suo metemus, non deficientes. Ergo dum tempus habemus, operemur bonum.* Nulle action bonne et faite dans la grace, quelque petite qu'elle soit, ne fût-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jesus-Christ, qu'il ne récompense par un surcroît de grace en cette vie, et de gloire en l'autre; c'est lui-même qui l'assure. Combien avons-nous déjà perdu par notre négligence de semblables couronnes, que nous ne pouvons assez regretter, sur la perte desquelles nous devons être inconsolables? Mais serons-nous excusables, si nous laissons échapper celles que le Ciel nous présente encore, par le mauvais emploi du temps qu'il nous accorde pour les mériter? Le temps est court, (c'est encore un avis de l'Apôtre (*c*) : ainsi il n'y a qu'un seul parti à prendre; c'est que tous ceux qui usent des choses de ce monde, vivent comme s'ils n'en usoient point. Car la figure de ce monde passe; nous devons porter nos vues bien au-delà, jusqu'à ces biens solides et éternels, qui seront notre récompense. Jugeons de là combien il y a de

(a) *Ephes.* 5. (b) *Gal.* 6. (c) 1. *Cor.* 7.

temps perdu, et d'abus à réformer dans notre vie. Car sans parler des vices et des désordres grossiers, combien y trouverons-nous d'inutilités, de superfluités ? combien d'heures, et peut-être de journées entieres que nous donnons à la bagatelle, à l'oisiveté, aux soins d'une vaine parure, à visiter, à voir le monde, à jouer, à faire toute autre chose que ce qu'il faut ? combien d'actions qu'on fait tous les jours, et de devoirs même nécessaires qu'on remplit, sans mériter de récompense, parce qu'on n'agit pas en Dieu, ni pour Dieu ?

Tenons à l'avenir une conduite toute opposée à celle-là, si nous voulons éviter le malheur irréparable de la perte du temps ; et finissons du moins saintement une vie que nous avons si mal commencée. C'est la grace, Seigneur, que je vous demande, que vous trouviez enfin dans ma vie des jours pleins ; que je mette à profit ce peu de temps qui me reste, pour vous servir, pour acquérir les vertus qui me manquent, et mériter les récompenses que vous réservez à ma fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Notum fac mihi Domine finem meum, et numerum dierum meorum quis est : ut sciam quid desit mihi. Psal. 38.

Ah ! Seigneur, faites-moi connoître ma fin, et quel est le nombre de mes jours, afin que j'en connoisse la brieveté.

Ecce mensurabiles posuisti dies meos : et substantia mea tanquam nihilum ante te. Psal. 38.

Vous avez renfermé mes jours dans une mesure bien courte, et la durée de mon être est comme un néant à vos yeux.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Accoutumez-vous à regarder chaque jour, en le commençant, comme le dernier de votre vie. Dites-vous à vous-même : Dieu me donne encore ce jour pour travailler à mon salut. Je ne sais si je verrai le suivant ; mais ce jour seul bien employé, peut me valoir une éternité de bonheur et de gloire. Si Dieu faisoit la même grace à quelqu'un de ceux qui ont déjà fini leur course ; si une ame sortoit pour un jour seulement de l'enfer, ou du purgatoire, avec le pouvoir d'expier ses péchés par la pénitence, et de mériter le Ciel, que ne feroit-elle point ? laisseroit-elle quelque moment vide dans un temps si court et si précieux ? non sans doute. Ceux-là même qui sont déjà dans la gloire, regarderoient comme une faveur inestimable, d'avoir encore un jour, pour mériter quelque nouveau degré de sainteté, qui les uniroit parfaitement à Dieu. Pourquoi en useriez-vous autrement ? appliquez donc à ce jour ce que vous dit le Sage : Ne vous privez pas des avantages du jour heureux, et ne perdez aucune partie du bien que Dieu vous donne : *Non defrauderis à die bono, et particula boni doni non te prætereat.*

2.° Soyez attentif à toutes les occasions qui se présentent de faire quelque bien. Ecoutez, et suivez avec une grande fidélité la voix et les inspirations de Dieu. Faites-vous une loi de ne rien faire par maniere d'acquit ; mais d'agir toujours de la maniere la plus excellente et la plus parfaite ; c'est l'avis du Sage ; *In omnibus operibus tuis præcellens esto* (a). Prenez encore pour vous cet autre avis de l'Ecclésiastique : Faites sur le champ, et sans délai, tout le bien qui est en

(a) *Eccli.* 33.

votre pouvoir, parce que dans l'enfer, où vous conduit à grand pas le mauvais usage du temps, il n'y aura ni bien à faire, ni raison, ni sagesse, ni science qui vous apprenne à le faire. *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas* (a).

TRENTIEME JOUR.

SAINT SABIN EVÊQUE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Il n'y eut peut-être jamais de plus mortels et de plus puissans ennemis du nom Chrétien, que l'Empereur Dioclétien, et Maximien son collegue : et la Religion Chrétienne ne fut jamais plus triomphante, jamais plus glorieuse, que sous le regne de ces deux Empereurs. Ils proscrivirent par des Edits foudroyans la Religion Chrétienne dans toutes les Provinces de l'Empire. Le nom Chrétien devint un titre d'infamie chez tous les Païens. Les serviteurs de Jesus-Christ devinrent criminels, parce qu'ils étoient trop vertueux, trop innocens, trop religieux, trop chastes. On leur fit un crime capital de ne se trouver point aux infames jeux publics, et au Cirque ; et la fureur de tout l'enfer déchaîné contre la sainte loi, arriva à un point, qu'on employa toutes les forces de cet Empire, qui avoit détruit tous les Etats et subjugué tout l'Univers, pour exterminer une Religion qui ne se défendoit qu'en courant à la mort, et qui n'avoit d'autres armes qu'une invincible patience, ni d'autres ressources que la confiance en Jesus-Christ. On dressa dans toutes les villes, dans

(a) *Eccl.* 9.

tous les bourgs, dans tous les villages, des gibets et des échafauds, pour y exécuter à mort tous les Chrétiens, sans autre crime que celui de n'être pas Infidelles : on ne voyoit par-tout que feux allumés, que chevalets, que chaudieres d'huile bouillante, qu'ongles de fer, que tortures. Et au milieu de ce carnage universel des Chrétiens, au milieu de cette horrible boucherie, il n'y eut jamais plus de héros Chrétiens, jamais plus de Martyrs, leur sang faisoit croître chaque jour le nombre des Fidelles. Tout l'enfer s'épuisa en rage, en malice, en artifices, en cruauté : le paganisme s'éteignit, l'Empire Romain se vit détruit, et la Religion Chrétienne s'établit sur leurs débris et sur leurs ruines. Et l'Eglise n'auroit peut-être pas repeuplé le Ciel de plus de dix-huit millions de saints Martyrs, s'il n'y eût eu des Néron, des Dioclétien, des Maximien, et cent autres ennemis mortels du Christianisme.

La rage et la cruauté des Païens contre les Fidelles, étoient arrivées jusqu'à un tel excès, que Maximien ayant résolu d'éteindre et d'exterminer entiérement le nom Chrétien, ordonna que dans tous les marchés, dans les moulins publics, dans les fours bannaux, dans toutes les hôtelleries, et auprès des sources d'eau, des ruisseaux, des fontaines, il y eût de petites idoles, et que personne ne pût puiser de l'eau, faire moudre, ou acheter quoi que ce fût sans qu'on eût adoré l'Idole. La malice du démon n'avoit encore rien trouvé de plus diabolique, ni de plus propre pour découvrir les Chrétiens, ou pour les faire apostasier, que cet impie artifice. Mais le Seigneur qui veille sans cesse sur ses serviteurs, mesura les secours aux besoins. A une tyrannie capable d'ébranler les plus fortes colonnes, il suscita des hommes extraordinaires, qui par leur intrépidité, par leur vertu miraculeuse, par leur adresse, par leur zele, et par leurs apostoliques travaux,

surent si bien encourager les Fidelles dans ces affreuses extrémités, surent si bien les soutenir, les secourir, les animer, que tous les pieges et tous les artifices de l'enfer devinrent inutiles.

Un des plus illustres de ces Héros Chrétiens, fut l'admirable saint Sabin, Evêque de Spolete en Ombrie. Les actes de son martyre ne nous apprennent ni sa naissance, ni son pays, ni le temps de son ordination. On sait seulement qu'il étoit Evêque de Spolete, lorsque l'Empereur Maximien poussa sa rage contre les Chrétiens, et sa persécution jusqu'aux derniers excès. Saint Sabin avoit préparé depuis long-temps les Fidelles, par ses soins Apostoliques et par ses travaux à toute la fureur du Paganisme. La pureté des mœurs, la foi, la ferveur régnoient dans le troupeau, par la longue sollicitude du Pasteur. Il crut que dans le danger présent, son zele ne devoit pas être renfermé dans Spolete : il parcourut toutes les villes, tous les bourgs de la Province, consolant les uns, fortifiant les autres, et les assistant tous de ses conseils, de ses exhortations, de la vertu des Sacremens, et par tous les secours que peut procurer un homme véritablement apostolique.

Ses infatigables travaux ne manquerent point de produire des fruits merveilleux; et l'on fut étrangement surpris de voir qu'un moyen aussi efficace que celui dont la malice païenne s'étoit servi contre les Chrétiens, fût devenu inutile. On fit de furieuses recherches, et des perquisitions sans fin, pour découvrir par quel artifice les Chrétiens demeuroient inébranlables dans leur Religion. On le découvrit, et on apprit que l'Evêque Sabin agissoit plus efficacement lui seul pour fortifier et pour rendre inflexibles les Chrétiens dans la foi, que tous les Edits des Empereurs, tous leurs tourmens, et tous leurs artifices n'avoient de force pour les perdre.

Venustien Gouverneur de la Toscane en étant averti, arrêta bientôt cet heureux progrès. Ayant appris que notre Saint étoit à Assise, où il ne cessoit jour et nuit de consoler et d'animer les Chrétiens, qu'il alloit encourager jusque dans les caves souterraines, il s'y rendit brusquement; et l'ayant trouvé dans le glorieux exercice de son zele, avec deux de ses Diacres, Exupérance et Marcel, il les fit arrêter avec quelques autres de son Clergé; et les ayant chargés de fers, les enferma dans une prison affreuse. Peu de jours après, il mande les Saints prisonniers, pour venir comparoître devant lui; et après leur avoir reproché leur hardiesse à mépriser, comme ils avoient fait jusqu'alors, les ordres de l'Empereur, il leur commande d'adorer sur l'heure une petite statue de Jupiter faite de corail, et revêtue de toile d'or, qu'il avoit dans sa chambre. Saint Sabin animé d'un nouveau zele, et d'une vive foi, prend l'Idole entre ses mains, et la jetant à terre avec mépris, la met en pieces.

Cette action généreuse irrita si fort Venustien, qu'il fit couper sur l'heure même les deux mains au saint Prélat, et fit étendre sur le chevalet saint Exupérance et Marcel, où il les fit briser à coups de bâtons, déchirer avec des ongles de fer, brûler avec des tisons allumés, jusques à ce qu'ils eussent rendu l'ame, par la rigueur de ces horribles supplices. Saint Sabin qui étant présent, ne cessa de les encourager au martyre, durant ces affreux tourmens, fut ramené en prison, où on avoit résolu de le laisser mourir dans les cuisantes douleurs que lui causoient ses deux poings coupés, et de pure misere; mais la Providence y pourvut.

Serene, veuve de grande naissance, et qui possédoit de grands biens, qu'elle employoit uniquement au soulagement des saints Confesseurs, étant depuis long-temps Chretienne, l'assista, et lui fournit tout ce qui étoit nécessaire à la vie.

Sa généreuse piété ne fut pas long-temps sans récompense. Elle avoit un neveu aveugle, nommé Priscillien ; elle l'amena au Saint, qui ayant fait une courte priere sur lui, lui rendit sur le champ la vue. Ce miracle fut la cause de la conversion de quinze prisonniers, qui en avoient été témoins. Le Gouverneur Venustien avoit laissé le Saint en repos pendant trente jours, à cause d'un grand mal d'yeux, qui le mettoit en danger de perdre la vue. Tous les remedes étant inutiles, et la douleur augmentant tous les jours, on vint lui dire que l'Évêque Sabin venoit de rendre la vue à un aveugle. La crainte de perdre les yeux, et la douleur aiguë dont il étoit tourmenté, l'obligerent de venir trouver dans la prison le saint Évêque : il y vint avec sa femme et ses deux fils ; et s'adressant au Saint : Je vous prie, lui dit-il, d'oublier les tourmens que je vous ai fait souffrir, et de vouloir bien me donner quelque soulagement dans la douleur insupportable que j'endure. Saint Sabin lui répondit que s'il vouloit croire en Jesus-Christ, et se faire baptiser, avec toute sa famille, il seroit entiérement guéri sur l'heure. Venustien y consent, et jetant dans la riviere les pieces de l'Idole de corail, que notre Saint avoit brisée, il demande d'être instruit, et à l'instant il se trouve guéri, et reçoit le baptême. Sa femme et toute sa famille eurent part au même bonheur : ce qui étant venu à la connoissance de l'Empereur, il ordonna qu'ils eussent incessamment à renoncer à la foi de Jesus-Christ, sans quoi, qu'ils eussent la tête coupée. Leur constance dans la foi en fit autant de Martyrs, et Saint Sabin eut la douce consolation de voir cette heureuse troupe couronnée avant lui de la couronne du martyre.

Lucius ayant succédé à Venustien, dans la charge de Gouverneur, fit conduire saint Sabin à Spolete : il le sollicita fortement de se sou-

mettre à la volonté de l'Empereur ; mais voyant que toutes ses promesses étoient aussi inutiles que ses menaces, il le fit fouetter avec des fouets armés de plomb ; et son ordre fut exécuté avec tant de barbarie, que le Saint expira sous les coups. Le Martyrologe Romain marque le jour de cette glorieuse mort, le 30 de Décembre. Le Corps du Saint fut enlevé durant la nuit, par la vertueuse Serene, et enterré à une demi-lieue de la ville, avec ses mains qu'elle avoit obtenues à prix d'argent, et qu'elle avoit embaumées. On a bâti depuis une magnifique Eglise sur son tombeau ; et plusieurs villes d'Italie se glorifient d'avoir quelques portions de ses reliques.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Martyr Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice, omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Sabini Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

DAIGNEZ, ô Dieu tout-puissant, jeter les yeux de votre miséricorde sur notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, faites que nous soyons fortifiés par la glorieuse intercession du Bienheureux Sabin votre Martyr et Pontife. Par Notre-Seigneur, etc.



L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Romains. Chap. 10.

Fratres : voluntas quidem cordis mei, et obsecratio ad Deum, sit pro illis in salutem. Testimonium enim perhibeo illis, quòd æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam. Ignorantes enim justitiam Dei, et suam quærentes statuere, justitiæ Dei non sunt subjecti. Finis enim legis, Christus, ad justitiam omni credenti.

Certainement, mes Freres, je souhaite de tout mon cœur leur salut, et je le demande à Dieu avec instance. Car je leur rends ce témoignage, qu'ils ont du zele pour la foi de Dieu : mais ce n'est pas un zele selon la science, parce que ne connoissant pas la justice de Dieu, et cherchant à établir la leur, ils ne se sont point soumis à celle qui vient de Dieu. Car la fin de la loi c'est Jesus-Christ, afin que ceux qui croient soient justifiés.

Saint Paul dans ce chapitre de sa Lettre prie pour les Juifs, qu'il assure avoir le zele de Dieu et de la Loi, mais non selon la science ; car ignorant que Jesus-Christ est la fin de la Loi, ils cherchent la justice par les œuvres de la Loi.

RÉFLEXIONS.

Je souhaite de tout mon cœur leur salut. Le véritable zele est tendre et patient : un Ministre de l'Evangile qui en est animé, loin de se rebuter voyant ses travaux inutiles, ne fait que redoubler ses vœux et ses prieres pour les pécheurs. Défions-nous d'un zele qui s'irrite autant contre le pécheur que contre le péché. Ce zele dur et amer n'est proprement qu'une passion maligne qui se masque du nom de zele, pour pouvoir se satisfaire sans honte, et qui jette son venin à travers un

masque de charité. Jamais le véritable zele ne se trouva avec l'esprit de vengeance, avec l'esprit de parti. Le zele est vif et ardent, mais il n'est jamais aigre. Les deux Apôtres encore imparfaits alors, vouloient faire descendre le feu du Ciel, pour exterminer un bourg de Samarie, qui avoit refusé un logement au Sauveur. Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés quand vous parlez ainsi, leur répond Jesus-Christ. C'est de ce même esprit que sont animés tous ceux qui ont un zele piquant, un zele aigre. La douceur, l'humilité de cœur, la compassion pour les pécheurs, et la miséricorde, caractérisent tous les hommes Apostoliques. Cette amertume dans le zele vient d'ordinaire d'un esprit orgueilleux, et d'un cœur corrompu. *Je leur rends ce témoignage*, dit l'Apôtre, *qu'ils ont du zele pour la loi : mais ce n'est pas un zele selon la science.* Tel est le caractere des défenseurs de la vérité : tandis qu'on les persécute à outrance, qu'on empoisonne leurs plus saintes actions, ils prêtent des couleurs favorables à la fureur et à l'aveuglement de leurs persécuteurs. Mais par-là même ils font, sans le vouloir, le plus éclater leur vertu et la malice de leurs ennemis : c'est leur apologie qu'ils font, en voulant faire celle des autres. Bon Dieu ! à quels excès ne se porte point le zele qui n'est point selon la science ; et qui est-ce qui pourroit l'arrêter ? La conscience et la Religion, qui servent de frein aux autres passions, lui servent d'aiguillon, et lui inspirent dans le crime la sécurité qui accompagne les bonnes actions. Les prétendus honnêtes gens d'un parti sont ceux qui sont ainsi trompés et séduits : les autres sont les fourbes et les séducteurs. A la vérité, il entre toujours dans un faux zele beaucoup d'ignorance, et encore plus d'orgueil et d'amour de l'indépendance. Le Juif orgueilleux, aussi-bien que le Pélagien, n'attribuoient leur justice qu'à leurs

œuvres. Le novateur libertin ne l'attribue qu'à sa foi ; l'humble Fidelle attribue la sienne et à la foi, et à la grace, à laquelle il ne fait que coopérer dans ses œuvres. Ainsi il n'a pas de quoi se glorifier quand il est juste ; il a de quoi s'humilier quand il est pécheur. La loi ne fut donnée que pour faire connoître le Messie, que pour confirmer les promesses qui étoient faites, que pour en tracer des figures, et pour le salut de ceux qui croiroient en lui, même avant sa venue. La connoissance de Jesus-Christ est donc cette clef mystérieuse de David, qui ouvre le livre de la loi, le Juif qui méconnoît celui qui est la fin de la loi, ne sauroit entrer dans l'esprit de la loi, ni être justifié par elle.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc. Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, di-

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suis pas, ne peut être mon Disciple. Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant :

centes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurere ei, qui cum viginti millibus venit ad se! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever : ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

Du regret qu'on doit avoir à la fin de l'année, d'en avoir mal employé le temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que notre vie est composée d'un nombre d'années, qui se succédant les unes aux autres, s'écoulent sans cesse, sans espérance d'en voir jamais revenir aucun jour, ni une seule heure. Les années passées sont passées, et ne reviennent plus. Ce nombre de jours, de semaines, de mois et d'années, sont ce temps précieux uniquement donné de Dieu à chacun de nous, pour y faire notre salut; c'est proprement ce talent multiplié, du moins nombreux, selon qu'il a plu au pere de famille, qu'il faut faire valoir, et dont il faut nécessairement rendre compte. Notre vie dût-elle être des plus longues, il y en a une qui

doit être la derniere, après laquelle il n'y a plus de temps: *Et tempus non erit ampliùs.* Nulle année depuis que nous sommes au monde, qui n'ait été la derniere pour bien des gens, qui s'en promettoient encore plusieurs autres. Et celle-ci que nous finissons terminera la carriere encore de plusieurs, qui ne verront pas le premier jour de l'an prochain. Elle finit, cette année, pour nous comme pour tous les autres. Quel regret, bon Dieu, pour tous ceux qui ont perdu peut-être tous les jours! N'ai-je rien à me reprocher sur cet article? Me voici arrivé à la fin de cette année, dont je devois mettre à profit, pour mon salut, tous les jours. Combien en ai-je employés à cette grande, à cette importante, à cette unique affaire? j'ai beaucoup travaillé pour le monde, ai-je gagné beaucoup pour le Ciel? et si je n'ai rien fait pour l'éternité, voilà une année toute perdue. Qui m'a dit que mon salut n'étoit pas attaché au bon usage que je devois faire de cette année? Qui peut m'assurer que de ma fidélité aux graces que Dieu m'a faites durant le cours de cette année, ne dépendoit pas mon salut? Quelle douce consolation à présent si j'en eusse bien employé du moins la plus grande partie? mais aussi, quel cruel regret, si ma conscience me reproche un abus continuel, et de tout ce temps, et de toutes ces graces perdues pour jamais?

SECOND POINT.

Considérez les occasions et les moyens que vous avez eus de faire votre salut durant tout le cours de cette année. Rappelez toutes les graces que vous y avez reçues. Combien de saintes inspirations, combien de salutaires avis, combien de bons exemples? Que de fêtes de Religion, que de jours de salut, que d'occasions de faire de bonnes œuvres? Tout vous sollicitoit à vous con-

vertir, et vous avez abusé de tout. La maladie vous rapprochoit la vue de la mort, et la santé ne vous avoit été accordée que pour faire pénitence. La mort inopinée de vos proches et de vos amis vous avertissoit de la vôtre; et vous avez abusé de tout. Ces jours de Fêtes ont été profanés par le mauvais usage que vous avez fait de votre loisir. Votre cupidité, votre plaisir ont tout absorbé, et vous avez tout perdu. Que le monde pour qui vous avez travaillé, que vos plaisirs passés qui vous ont tant coûté, vous dédommagent de la perte que vous avez faite, et qui est en quelque maniere sans retour. Pas un jour de cette année qui ne vous eût été donné pour l'affaire de votre salut; et à quoi avez-vous employé tous ces jours et ces heures ? Qu'un regret est cuisant quand il est sans espérance de dédommagement, et quand le repentir est stérile! Tel est le regret qu'on a d'avoir perdu le temps. On peut faire la résolution de bien employer le temps qui nous reste; mais tout notre repentir, quelque vif qu'il puisse être, ne peut pas faire que le temps qui a été mal employé, ne soit perdu. Il est vrai qu'une véritable contrition peut en quelque maniere diminuer cette perte, ou du moins la compenser par le bon emploi de tous les momens à venir.

C'est, Seigneur, la seule ressource qui me reste : j'ai un vif regret d'avoir perdu une si belle année; mais j'espere qu'avec le secours de votre grace, le bon usage que je ferai de ces deux derniers jours, et de tout le reste de ma vie, me consolera de la perte que j'ai faite de tant de beaux jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Recogitabo tibi omnes annos meos, in amaritudine animæ meæ Isaï. 38.

C'est bien dans l'amertume de mon cœur, Sei-

gneur, que je pense à tant d'années que j'ai perdues.

Vivens, vivens ipse confitebitur tibi, sicut et ego hodie. Isaï. 38.

Je vous promets, Seigneur, à ce jour, de n'en perdre plus de ma vie, et d'employer pour votre gloire et pour mon salut tout le temps qui me reste jusqu'à ma mort.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La perte du temps est irréparable, mais elle peut n'être pas sans fruit. Vous avez perdu malheureusement presque toute l'année que vous finissez, n'en perdez pas du moins les deux derniers jours qui restent; employez-les à vous dédommager des jours perdus. Commencez par demander pardon à Dieu, du temps que vous avez perdu durant cette année; et ayant un véritable regret et une sincere contrition, faites une confession des principales fautes de toute cette année; et accusez-vous sur-tout avec un vif repentir du temps perdu. Faites une demi-heure de méditation ce matin; le premier point de la méditation de ce jour en sera le sujet, et le second point servira pour la méditation du soir de demi-heure. Rachetez vos péchés par des aumônes. Passez tous ces deux jours dans la priere et dans les exercices des bonnes œuvres; ayez la consolation de passer chrétiennement du moins ces deux derniers jours.

2.° Ne manquez pas d'aller faire une espece d'amende honorable dans les Eglises où vous avez manqué de respect durant l'année, et de vous réconcilier avec vos ennemis, si vous en avez. Réparez aujourd'hui, par la dévotion avec laquelle vous ferez vos prieres, celles que vous avez faites avec si peu de religion. Entendez, s'il

se peut, plusieurs Messes avec une nouvelle ferveur, et réparez par toutes les voies vos irrégularités passées.

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT SYLVESTRE, PAPE.

SAINT SYLVESTRE, que Dieu avoit destiné pour ces premiers beaux jours de l'Eglise, où délivrée enfin de cette multitude de persécuteurs qui l'avoient fait gémir durant plus de trois cents ans, elle devoit voir au nombre de ses enfans le plus grand et le plus puissant Empereur qu'il y eût eu jusqu'alors dans le monde; saint Sylvestre, dis-je, étoit Romain, fils de Rufin, d'une famille opulente, et fort considérée dans Rome. Ses parens étoient Chrétiens, et ils joignoient à leur zele pour la foi une probité et une charité exemplaire. L'un de leurs premiers soins fut de donner à leur fils une belle éducation, et à lui inspirer dès le berceau l'amour de la vertu chrétienne. Connoissant de quelle conséquence c'est pour un jeune enfant d'avoir des maîtres habiles et vertueux, ils lui donnerent pour Précepteur un saint homme nommé Cirin, l'un des plus habiles et des plus pieux qu'il y eût dans le Clergé de Rome.

Le naturel heureux du jeune Sylvestre, le brillant de son esprit, sa docilité et sa douceur abrégerent beaucoup les leçons du saint Prêtre. Le progrès qu'il fit dans les Lettres, et singuliérement dans la science de la Religion, quelque surprenant qu'il fût, ne fut point inférieur à celui qu'on lui voyoit faire chaque jour dans la vertu et dans l'exercice des bonnes œuvres. Son plaisir étoit de recevoir les Fidelles étrangers qui ve-

noient en pélerinage aux tombeaux des saints Apôtres : il les conduisoit lui-même au logis, il leur lavoit les pieds, leur servoit à manger, et les pourvoyoit abondamment de tout ce qui leur étoit nécessaire. Il eut la consolation de recevoir entr'autres saint Timothée, qui étant venu d'Antioche pour y honorer les reliques des saints Martyrs, après y avoir travaillé avec un succès prodigieux à la conversion des Infidelles par la force et l'onction de ses instructions, mérita lui-même d'augmenter le nombre des Martyrs, en en remportant la palme. Saint Sylvestre fit enlever son corps, et l'enterra avec tout l'honneur que la persécution des Païens le lui put permettre. Tarquin Perpene, Préfet de la Ville de Rome, sachant que le saint Martyr logeoit chez notre Saint, s'imagina que Timothée, venu de l'Orient à Rome, y avoit apporté de grands biens; il fit arrêter Sylvestre, le mit en prison, résolu de le faire mourir, du moins comme Chrétien, espérant d'avoir une double dépouille. Mais la Providence fit échouer tous ses desseins; car ce Préfet mourut le lendemain, ayant avalé une arête de poisson, qui le fit expirer sur l'heure. Cette mort si subite fit donner la liberté au Saint prisonnier : il se remit incessamment à ses œuvres de miséricorde.

La vie pure et édifiante de notre Saint fit assez voir qu'il ne resteroit point dans le siecle. En effet, il fut admis dans le Clergé, et à l'âge de trente ans le Pape saint Marcellin l'ordonna Prêtre. Cette nouvelle dignité donna un nouveau lustre à sa haute vertu. Il connut la sainteté et les obligations de son état, et il s'étudia à les remplir. On ne vit peut-être jamais des mœurs plus pures, une piété plus fervente, un air plus mortifié, plus humble, plus dévot. Sa capacité jointe à une régularité à toute épreuve, lui attira une persécution de la part des Donatistes, qui ne pouvant

souffrir que saint Sylvestre démasquât leur hypocrisie, et confondît leurs plus habiles partisans, soit en particulier, soit en public, donnerent un rude exercice à sa charité et à son zele. Mais toute leur malice ne servit qu'à faire mieux connoître le mérite de notre Saint. On le connut si bien, que le Pape saint Melchiade étant mort l'an 314, saint Sylvestre fut élevé d'une commune voix du Peuple et du Clergé sur le Saint Siege.

L'Eglise avoit commencé de respirer depuis la mort de l'impie Dioclétien; mais quoique l'Empereur Constantin, après la célebre victoire sur le tyran Maxence, laquelle ce grand Prince reconnoissoit devoir à la vertu de la croix de Jesus-Christ, se fût hautement déclaré pour les Chrétiens, les Magistrats Païens ne laissoient pas de les persécuter, sur-tout durant la guerre que cet Empereur fut obligé de faire contre Maximin et Lucius, ses Collegues à l'Empire. La protection ouverte que ce Prince donnoit aux Chrétiens irrita furieusement les Païens; et profitant de son éloignement, ils mirent tout en œuvre pour exterminer les Fidelles dans Rome. C'étoit le dernier effort que l'Enfer faisoit contre la Religion. Quelque désir qu'eût le saint Pape de donner son sang et sa vie pour J. C., il crut devoir se ménager pour son cher troupeau, qui dans les circonstances du temps avoit grand besoin de sa vigilance et de sa charité pastorale. Il fut donc obligé de sortir secrétement de Rome, et de se retirer au Mont-Soracte, qui eut depuis le nom de Saint-Sylvestre, éloigné de la ville d'environ sept lieues.

Les actes de ce Saint, autorisés par un grand nombre d'Auteurs célebres, tant Grecs que Latins, et par une vénérable tradition que l'Eglise suit encore aujourd'hui dans l'Office du Saint, disent que l'Empereur Constantin se voyant couvert d'une espece de lepre, qui étoit fort com-

mune en ce temps-là, consulta tout ce qu'il y avoit d'habiles Médecins dans l'Empire, qui, étant Païens, convinrent tous que le bain de sang de jeunes enfans étoit le seul remede efficace pour cette maladie. Quelque désir qu'eût ce Prince de guérir, il eut horreur du remede : l'estime qu'il avoit de la Religion Chrétienne, dont il n'avoit encore alors qu'une fort légere teinture, commençoit à lui inspirer déjà des sentimens plus humains : il refusa un bain si barbare. La nuit suivante il eut une vision : il vit en songe deux vénérables vieillards, dont l'air doux et majestueux en même-temps, lui marquoit assez la dignité de leur personne, lesquels s'approchant de lui, lui déclarerent combien cet acte de clémence avoit été agréable à Dieu, et lui dirent d'envoyer chercher au Mont-Soracte Sylvestre le Souverain Pontife des Chrétiens, qui lui apprendroit un bain bien plus salutaire, par lequel il seroit d'abord guéri, et de la lepre du corps, et de celle de l'ame. Constantin s'étant éveillé, appelle ses Officiers, et leur ordonne de lui amener sans délai le Souverain Pontife des Chrétiens nommé Sylvestre, qu'ils trouveroient sur le Mont-Soracte. Le Saint Pontife voyant les Officiers de l'Empereur qui avoient ordre de l'emmener, ne douta point que ce ne fût pour être couronné du martyre. Mais le Prince le reçut avec bonté et avec honneur : il lui déclara sa vision, et l'ordre qu'il croyoit venir du Ciel pour le guérir de sa lepre.

Saint Sylvestre agréablement surpris, et de l'accueil de l'Empereur, et de ce qu'il venoit d'entendre : Ne doutez pas, grand Prince, lui dit-il, que la vision que vous avez eue ne vienne de Dieu. Pour ce qui est des deux vénérables vieillards que vous avez vus, vous connoîtrez, en voyant leur portrait, que ce sont les deux grands Apôtres de J. C., les deux principales colonnes de

son Eglise; et lui ayant montré les images de S. Pierre et de S. Paul, Constantin reconnut les deux vieillards qu'il avoit vus en songe. Il se fit alors un grand changement dans l'ame de ce grand Prince : il voulut être instruit à fond des mysteres de notre Religion; et la grace opérant dans ce grand cœur, il fut admis au rang des Catéchumenes. La sainte impatience qu'il témoigna d'être Chrétien, obligea S. Sylvestre d'abréger le temps des épreuves. L'Empereur Constantin fut solemnellement baptisé par notre Saint, et à peine fut-il plongé dans les eaux sacrées du Baptême, que la lepre disparut, et son ame fut entiérement lavée de toute souillure.

On ne peut dire quelle fut la joie de l'Empereur, et les cris d'alégresse de tous les Fidelles. Sa tendresse et sa vénération pour saint Sylvestre furent extrêmes dès ce jour; il le regarda toujours comme son Pere en Jesus-Christ, et l'honora comme son Maître. Constantin, encore plus grand par sa piété et par son zele pour la Religion, que par ses victoires sur tous les ennemis de l'Empire, employa tous les huit jours qu'il porta l'habit de Néophyte, disent ses actes, à faire des Ordonnances dignes du premier Empereur Chrétien. Dirigé par saint Sylvestre, il commença par casser tous les Edits faits par les Empereurs Païens contre les Chrétiens; il en publia lui-même plusieurs en leur faveur, pour l'établissement et la gloire de la Religion Chrétienne, dont le libre exercice étoit établi par-tout; et par-tout les superstitions païennes furent interdites. On démolit par-tout l'Empire les temples des idoles, et l'on vit élever en Occident et en Orient, sur leurs ruines, des temples consacrés au vrai Dieu; et l'on peut dire que si le grand Constantin fut l'instrument dont Dieu se servit pour faire triompher la véritable Religion, saint Sylvestre fut comme l'ame de toutes ces glorieuses entreprises.

Il porta l'Empereur à bâtir la magnifique Basilique du Sauveur, dite de Saint-Jean de Latran, et celle des Apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, que ce Prince enrichit de grands trésors, après leur avoir assigné des revenus suffisans pour l'entretien d'un grand nombre d'Ecclésiastiques.

Tandis que ce religieux Prince faisoit triompher du Paganisme la Religion Chrétienne par ses magnifiques libéralités, saint Sylvestre remportoit de signalées victoires sur les Juifs et sur les Hérétiques : il confondit ceux-là en présence de l'Empereur, et assembla contre ceux-ci plusieurs Conciles, où l'erreur fut proscrite. Le principal fut celui de Nicée, qui est le premier général, où se trouverent trois cent dix-huit Evêques, la plupart glorieux Confesseurs de Jesus-Christ. L'impie hérésie d'Arius y fut condamnée : l'Empereur Constantin y assista, et y donna de rares exemples d'humilité et de Religion. La place qu'on lui donna, les honneurs qu'on lui rendit et les éloges qu'on fit de son zele et de sa vertu, prouvent évidemment, dit le Cardinal Baronius, qu'il avoit déjà reçu le Baptême. Après la condamnation solemnelle de l'Arianisme, et le fameux symbole de la Foi qu'on y fit, le Concile écrivit à saint Sylvestre, pour lui demander la confirmation de ses Décrets; et ce saint Pape ayant assemblé pour cela un autre Concile à Rome, confirma tout ce que celui de Nicée avoit fait, par ces paroles : Nous confirmons de notre bouche avec conformité tout ce qui a été établi dans la ville de Nicée en Bithynie, par les trois cent dix-huit bienheureux Evêques, pour le soutien de la sainte Mere Eglise Catholique et Apostolique, et nous anathématisons tous ceux qui entreprendront de détruire la définition de ce grand et saint Concile, où s'est trouvé le très-pieux et vénérable Prince Constantin Auguste.

La vigilance du saint Pontife et sa sollicitude

Pastorale pourvoyant à tout, il assembla d'autres Conciles pour la perfection de la discipline Ecclésiastique. Un des plus considérables fut celui d'Arles, où se trouverent les Evêques des Gaules, d'Italie, d'Espagne et d'Afrique, où il fut ordonné que la Fête de Pâques se célébreroit le Dimanche après le quatorzieme de la Lune de Mars. On y condamna la réitération du Baptême, observé par les Africains. Cécilien Evêque de Carthage y fut déclaré innocent des crimes dont les Donatistes l'accusoient, et l'on y fit des lois très-justes contre les Schismatiques. Enfin, après avoir bâti plusieurs Eglises à Rome et ailleurs, après avoir fait des ordonnances très-sages et très-utiles pour la perfection de la discipline Ecclésiastique, après avoir gouverné l'Eglise avec une sagesse admirable et un succès merveilleux pendant vingt-deux ans, usé de travaux pour la gloire de Dieu, et comblé de mérites, il passa de cette vie mortelle pour aller jouir dans le Ciel de celle qui ne finira jamais; ce fut l'an de Notre-Seigneur 335, dans une extrême vieillesse. Son corps fut enterré avec beaucoup de solemnité sur le chemin du Sel, dans le cimetiere de Priscille, à une lieue de Rome.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Sylvestri Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES-NOUS la grace, ô Dieu tout-puissant, que la vénérable solemnité du Bienheureux Sylvestre votre Confesseur et Pontife, nous procure et la dévotion et le salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 4.

Charissime : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus : prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria, coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die, justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

Mon très-cher fils : Je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts ; je vous en conjure par son avénement et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine, mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs, et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere ; vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Saint Paul étant à Rome, écrivit cette seconde Épître à son cher Timothée, non-seulement pour

l'appeler auprès de lui, mais pour l'encourager au milieu des peines et des travaux de l'Episcopat, et des persécutions auxquelles il étoit exposé.

RÉFLEXIONS.

Ce ne sont pas les grands Sieges qui font les grands Pontifes, comme ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui font les plus grands Saints. Mais quand ces lumieres pures, vives, ardentes sont placées sur les plus hauts chandeliers ; quand la vertu la plus héroïque et la plus épurée se trouve dans les premieres places, quels effets merveilleux ! Tout est succès, tout est prodige. Tous les Prélats doivent être indispensablement par leur caractere sacré, et le sel de la terre, et la lumiere du monde. La pureté de leur doctrine, soutenue, embellie même par l'intégrité de leurs mœurs, et par l'éclat de leurs bons exemples, doit servir de contre-poison contre l'erreur, et de remede efficace contre la contagion. C'est du Pasteur que les brebis attendent leur nourriture ; c'est à lui à les conduire dans des pâturages sains et salutaires. Mais quels biens ne font pas les Prélats qui occupent les premiers Sieges, lorsque leur sainteté et leur mérite répondent à l'éminence et à la supériorité de leur rang. Quand les premiers Prélats sont les plus saints, quand ces premiers astres n'ont qu'une lumiere pure, que de salutaires influences sur tout le monde Chrétien ! Ce sont les instrumens ordinaires dont Dieu se sert pour opérer ses plus grandes merveilles. Que ne doit pas tout le monde Chrétien, que ne doit pas l'Eglise à la haute sainteté, au zele efficace, aux éclatantes lumieres, à la pureté de la doctrine, et à l'immensité des travaux Apostoliques des saint Clément, des saint Sylvestre, des saint Léon, des saint Grégoire, des saint

Pie, et de tant d'autres grands Pontifes que Dieu a donnés au monde Chrétien en divers temps, selon les besoins de son Eglise.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur à nuptiis! ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes: amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati: quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: ayez la ceinture serrée sur les reins; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.



MÉDITATION.

De la consolation qu'on a à la fin de l'année d'en avoir bien employé le temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est toujours doux et consolant d'avoir fait son devoir : ce témoignage de la conscience contente et tranquillise le cœur, en même-temps qu'il répand dans l'ame une paix et une douceur qui sont au-dessus des sens, et que l'homme charnel ne sauroit comprendre. Mais de tous les devoirs de l'homme Chrétien, on peut dire qu'il n'en est point de plus intéressant et de plus sensible, pour ainsi dire, que le bon emploi du temps. Cette pensée remplit le cœur et le rassasie. J'avois reçu du Pere de famille ce talent pour le faire valoir, je l'ai mis à profit. J'ai profité de toutes les occasions qui se sont présentées de faire valoir ce talent, et graces au Seigneur, j'y ai réussi ; le Maître n'a qu'à venir, je suis prêt à lui en rendre bon compte. Voilà ce que sent à la fin de l'année une ame fidelle qui n'a laissé échapper aucune occasion de remplir jusqu'aux plus petits devoirs de son état ; qui regardant cette vie d'un œil chrétien, en a compris toute la caducité, et sur-tout de quelle conséquence c'étoit d'en faire un saint usage. Elle a considéré qu'étant étrangere sur la terre, ç'eût été une insigne folie d'y mettre son bonheur, et d'y chercher son repos. Attentive à mettre à profit pour l'éternité toutes les heures et tous les momens, elle n'a regardé chaque jour que comme une journée ; et pour

n'en pas perdre le salaire, elle a eu soin de la remplir. Sachant que cette année pouvoit être pour elle la derniere, comme elle l'a été pour bien d'autres, elle a vécu plutôt pour mourir que pour vivre, ayant sans cesse sa lampe allumée, et attendant avec patience l'heure de l'arrivée de l'Epoux. Comprenons, s'il est possible, le fonds de consolations intérieures que goûte cette ame fidelle à la fin de l'année. Combien se sait-elle bon gré d'avoir fait son devoir, d'avoir correspondu aux graces que Dieu lui a faites, d'avoir évité les piéges de l'ennemi du salut, d'avoir dompté ses passions, en un mot, d'avoir mené une vie chrétienne ?

SECOND POINT.

Considérez que tout concourt à rendre cette consolation plus douce. Les biens et les maux dont toutes nos années sont comme semées : adversités, fâcheux accidens, perte de biens, afflictions, disgraces, maladies, succès, grande fortune, prospérités temporelles, avantanges, plaisirs, tout est passé. Qu'en reste-t-il à la fin de l'année ? A peu près ce qui en reste à la fin de la vie. On se console des uns ; on regarde avec indifférence, et peut-être avec dégoût, les autres. Les biens et les maux de cette vie passent également, et tout ce qui passe est peu digne d'affliger ou de réjouir un cœur que les seuls biens éternels sont capables de contenter, et qui n'a proprement que le péché et le malheur éternel à craindre. Une personne véritablement vertueuse, qui a le bonheur d'éviter le péché durant toute l'année, ou qui ayant eu le malheur de perdre l'innocence, n'a pas passé le jour sans la recouvrer, sent à la fin de l'année une joie, dont la seule expérience peut faire comprendre le prix et le mérite. Le souvenir

du

du fruit qu'on a tiré de la parole de Dieu, de l'usage des Sacremens, des exercices de piété, des bonnes œuvres : bon Dieu ! que cette régularité de mœurs, que cet éloignement volontaire de tant d'occasions de péché, que ces pratiques de dévotion causent de joie, de contentement et de confiance dans une ame ! Ces joies et ces fêtes mondaines détrempées de tant d'amertumes sont passées : que m'en resteroit-il à présent qu'un regret amer ? O qu'il est doux, au dernier jour de l'an, d'être exempt de tous ces regrets, et de n'avoir qu'un témoignage consolant d'une conscience tranquille ! Qui ne voudroit aujourd'hui avoir ce secret témoignage ? Voilà l'avantage de ceux qui ont passé l'année saintement. On sent alors un fond de confiance en la miséricorde de Dieu, à qui on doit tout le bien qu'on a fait, laquelle fait évanouir toutes les craintes, et nous fait espérer une persévérance dans la nouvelle année, qui cause une merveilleuse joie, un plaisir intérieur d'un goût exquis, une paix ineffable.

Eh, Seigneur ! que ne voudrois-je pas avoir fait à présent pour goûter cette douce consolation ! Heureuses les ames fidelles ! faites au moins, Seigneur, que j'en augmente désormais le nombre, et que si vous m'accordez l'année prochaine, j'aye la consolation, comme je l'espere, avec le secours de votre grace, d'avoir profité des regrets que j'ai en finissant celle-ci.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ego dixi in dimidio dierum meorum : Vadam ad portas inferi. Isaï. 38.

Oui, Seigneur, soit que je finisse, soit que je commence l'année, au milieu de mes jours, je ne cesserai désormais de me dire sans cesse, que je cours au tombeau.

Domine, salvum me fac, et psalmos nostros cantabimus cunctis diebus vitæ nostræ. Isaï. 38.

Puisque vous daignez, Seigneur, me conserver encore la vie, je vous promets de n'employer le reste de mes années et de mes jours qu'à vous aimer, qu'à vous servir, qu'à vous glorifier.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On doit penser à la fin de chaque année à peu près comme l'on pensera à la fin de la vie. Ce nombre de jours, dont l'une et l'autre est composée, heureux ou désagréables, tristes ou rians, tout est passé, et l'impression qu'ont fait dans l'ame les uns et les autres, s'efface également. Vous voici arrivé au dernier jour de l'année, qui a été le dernier pour bien des gens; quel juste regret si vous l'avez mal employé! mais aussi quelle douce consolation, si tous les jours ont été pour vous des jours pleins, si vous avez fait un saint usage de tout ce temps, si vous avez mis à profit les biens et les maux, si vous avez réformé vos mœurs, si vous avez pratiqué avec ponctualité vos exercices de dévotion; si ayant lu chaque jour la vie des Saints, vous en avez imité les vertus; si ayant lu chaque jour quelques pratiques de piété, vous ne les avez jamais lues sans quelque fruit. Enfin, si ayant eu durant tout le cours de l'année, tant de saintes inspirations, tant de pieux mouvemens, tant de salutaires désirs, tant d'exemples ou à rejeter ou à suivre, vous avez été fidelle à la grace; et démêlant le vrai du faux, ce qu'il y avoit de séduisant de ce qui étoit salutaire, vous avez été assez sage pour travailler efficacement à votre salut. Occupez-vous aujourd'hui de ces salutaires pensées. Et quoi qu'il en soit, passez du moins si saintement tout ce dernier jour, que vous ayez ce soir la consolation de n'avoir pas perdu toute l'année.

2.° Le moyen le plus propre pour bien commencer une nouvelle année, c'est de finir saintement celle qui la précéde. Profitez avec soin et avec ferveur de cet avis. C'est une pratique de piété fort utile, et que les ames ferventes ne manquent pas de mettre en usage, de faire une confession extraordinaire ces derniers jours, des fautes les plus considérables qu'on a faites durant l'année. Passez ce dernier jour dans une espece de retraite, c'est bien le moins que ce dernier jour soit tout pour le Seigneur et pour votre salut. Ne vous contentez pas de lire ceci, mettez-le en œuvre : une lecture seche et stérile nuiroit beaucoup. Remerciez Dieu en particulier de toutes les graces que vous avez reçues. Visitez aujourd'hui quelque Chapelle ou quelque Eglise où la sainte Vierge est plus particuliérement honorée, pour la remercier avec une nouvelle ferveur de tant de bienfaits que vous avez reçus sous sa puissante protection, et dévouez-vous de nouveau à son service. N'oubliez pas les saints Anges, et en particulier votre Ange Gardien. Que ne lui devez-vous pas ! Témoignez-lui aujourd'hui votre reconnoissance. Remerciez les Saints des graces que vous avez reçues de Dieu par leur intercession, et intéressez-les à votre salut par vos sentimens de gratitude. Faites le plus largement que vous pourrez des libéralités aux pauvres, dans la vue de réparer par ces aumônes extraordinaires tant de folles dépenses que vous avez sacrifiées à vos plaisirs ou à votre vanité. Passez tout le soir, s'il se peut, devant le Saint Sacrement, pour réparer en quelque maniere tant de veilles passées au jeu ou à la bagatelle. Enfin, finissez cette année aussi chrétiennement que vous voudriez à présent l'avoir passée : toutes ces pieuses industries serviront merveilleusement à l'affaire importante de votre salut.

Fin du mois de Décembre.

